

MONDE PRIMITIF,
ANALYSÉ ET COMPARÉ
AVEC LE MONDE MODERNE,
CONSIDÉRÉ
DANS L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA PAROLE:
OU
GRAMMAIRE UNIVERSELLE
ET COMPARATIVE.

Où les Muses ont leur séjour.

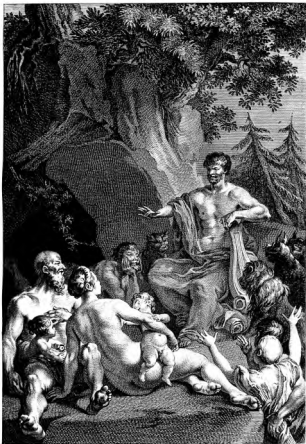
C'est le présent le plus précieux des Muses.

Hésiod., Théogon.

ORPHEE

ou les Effets du Discours

Parodie de la Scène-Pathé.



J. B. de la Roche

J. B. de la Roche

*L'Harmoine en naissant perd tout ses amis, &c.
Boulez actus.*

MONDE PRIMITIF,
ANALYSÉ ET COMPARÉ
AVEC LE MONDE MODERNE,
CONSIDÉRÉ
DANS L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA PAROLE;
OU
GRAMMAIRE UNIVERSELLE
ET COMPARATIVE;

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

De la Société Economique de Berne, & de l'Acad. Royale de la Rochelle.



Chez { L'Auteur, rue Poupée, maison de M. Boucher, Secrétaire du Roi
BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.
VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie,
Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.
SAUGRAIN, Libraire, quai des Augustins.
RUault, Libraire, rue de la Harpe.

—◆—
M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



A

L A R E I N E.

MADAME,

VOTRE amour pour les Sciences & pour les Arts, la protection dont vous honorez ceux qui les cultivent, la bonté qui vous fait agréer l'hommage de leurs découvertes, m'ont inspiré le desir de vous présenter L'HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE.

Destinée à rendre l'étude des Langues plus facile & plus agréable, elle devoit paroître sous les auspices d'une Princesse qui conçoit elle-même l'importance de cette étude, & qui l'embellit par l'usage qu'elle en fait.

Qu'il seroit flatteur pour moi, MADAME, si les Principes que j'y expose, si les développemens & les conséquences qui en résultent, pouvoient mériter Votre attention; si vous retrouviez dans la maniere dont on y résout les difficultés qui accompagnoient cette étude, une partie des vues qui Vous ont fait faire tant de progrès dans cette partie des Belles-Lettres!

J'aurai, du moins, la satisfaction d'avoir offert à l'Auguste REINE sur laquelle reposent les espérances de l'Empire François, l'hommage que rendent à ses talens & à ses vertus, ceux même d'entre ses Sujets qui vivent le plus loin des Cours; hommage qui est, pour la vie des Princes dignes d'un nom immortel, ce que la postérité est pour tous les Grands-Hommes.

Elevée par la Providence sur un des premiers Trônes de l'Univers, les vertus qui brillèrent en Vous dans le tems que Vous en occupiez la seconde Place, vont paroître avec un nouvel éclat: elles assureront à VOTRE MAJESTÉ les

DÉDICATOIRE.

vij

cœurs des François : ils contemplent déjà avec une vive joie l'union de la Puissance , de la Sageſſe & des Graces ; déjà ils ſe promettent l'avenir le plus flatteur.

Je ſuis , avec le plus profond reſpect ,

MADAME ,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur ,
COURT DE GEBELIN.

DISCOURS

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

L'ACCUEIL dont le Public a honoré les Essais que nous avons fait paroître pour sonder son goût sur nos recherches relativement à l'origine des connoissances humaines & aux rapports des Langues, est trop flatteur pour ne nous avoir pas déterminés à persévérer dans notre entreprise, & à redoubler nos efforts afin de répondre de plus en plus à sa confiance. Dans cette vue, nous commençons l'exécution de notre projet, par l'Histoire naturelle de la parole, Histoire qui sert de base à tout ce que nous aurons à dire sur les Langues; mais qui par ses détails est peut-être la moins satisfaisante pour l'imagination, la moins flatteuse pour une oreille françoise accoutumée aux sons agréables de ses Poètes & de ses Auteurs répandus dans toute l'Europe; Histoire cependant nécessaire, puisque sans la connoissance des mots, il n'y en a point de certaine, puisqu'on ne va aux choses que par leur moyen, & qu'il est très-intéressant de connoître l'origine & l'énergie de ces mots qu'on employe tous les jours, & par lesquels la communication la plus intime est ouverte entre les hommes.

Cette portion de nos recherches est d'ailleurs aussi piquante par sa nouveauté, que décisive pour le succès de notre travail. En effet, si nous réussissons à démontrer l'analogie de toutes les Langues, à les réduire toutes à une seule, à une Langue primitive & donnée par la Nature, dans laquelle les hommes aient

toujours été & seront toujours obligés de puiser leurs mots, il ne restera plus de doute sur les autres portions de notre entreprise, qui n'en seront que des conséquences.

L'Histoire naturelle de la parole, trop peu connue parce que son objet n'excite aucune sensation, comme tous ceux auxquels on est habitué, & parce qu'on suppose sans doute que le mécanisme en est si simple, qu'il n'y auroit aucun mérite à l'analyser, est cependant aussi satisfaisante qu'utile. C'est pour n'avoir pas connu les détails qu'elle offre, c'est pour avoir ignoré l'essence de ses Elémens & leurs rapports avec la Nature & avec l'homme lui-même, qu'on n'a pu découvrir l'origine du Langage, celle de ses mots, & le rapport des Langues; que l'art étymologique a été une science vaine & frivole, fastidieuse & sans principes; que l'étude des mots a toujours été livrée au hasard, toujours rebutante, toujours pénible; qu'on n'a jamais vu leur rapport avec les objets qu'ils étoient destinés à peindre; & que jamais on n'a pu faire de la parole, un art semblable à ceux où l'on procède d'une manière assurée, en s'élevant aux conséquences les plus lumineuses par les principes les plus simples. Cette Histoire manquoit donc essentiellement à la Littérature, & c'est celle que nous entreprenons.

Le sujet ne peut être plus beau. C'est la parole, cet Art par lequel nos connoissances ne sont pas simplement bornées à celle des corps dont l'Univers est rempli, mais par lequel l'ame d'un homme se montre à découvert à celle d'un autre; cet Art qui est la base de la lumière & de l'instruction; l'ame de la société; sans lequel l'Univers ne seroit qu'un vaste désert, qu'un assemblage d'Êtres muets, isolés, incapables de perfection; sans lequel il n'y auroit point de correspondance d'une Famille à une autre Famille, d'une Nation à une autre Nation, d'un siècle à un autre siècle :

Art qui entra nécessairement dans le plan de la Providence, pour faire l'apanage distinctif de l'homme, & pour rendre complet l'œuvre de la Création. C'est par lui que les hommes se soutiennent, se consolent & s'encouragent, qu'ils peignent ce que l'Univers renferme de plus invisible, qu'ils s'élevent jusques à la connoissance d'une premiere cause qui leur parle par ses Ouvrages, comme ils se parlent eux-mêmes par les Tableaux du Langage.

Un Art aussi vaste dans ses effets, aussi lié avec notre existence, aussi essentiel pour notre bonheur, auroit-il été livré au hazard ? Auroit-il absolument dépendu de l'industrie humaine ? Celui qui créa l'homme, & qui le créa avec les organes nécessaires pour parler, auroit, si on ose le dire, manqué son but, s'il n'eût pas établi entre l'homme & l'instrument vocal une correspondance si intime & si prompte, qu'il se prêtât à l'instant aux besoins de ceux auxquels il fut donné, s'il n'avoit pas rendu les hommes capables de parler, même sans effort & sans peine, par un effet de leur nature & des desirs qui en sont la suite.

La parole est donc donnée par la Nature elle-même ; & c'est-là qu'il faut puiser ses Elémens, ses principes, ses modifications, les conséquences qu'on en a tirées, les règles auxquelles elle a conduit, tous les développemens qui en résultent.

La Nature, qui peut seule nous conduire dans la recherche de tout ce qu'elle a produit, peut seule nous expliquer les merveilles de la parole, & nous les rendre plus précieuses en nous faisant voir qu'elles ne furent pas abandonnées à notre propre foiblesse, qu'elles viennent de la même source que toutes les autres merveilles qui nous environnent & qu'offre le corps humain lui-même, ce corps dont la parole est une des plus belles prérogatives, & dont la réunion avec l'intelligence humaine, seroit suffisamment justifiée,

quand elle n'auroit servi qu'à créer & à perfectionner l'Art de la parole qui ne peut exister sans organes.

On ne sauroit donc commencer l'instruction par un objet plus important : puisque la parole est la base de toute instruction, le développement en devient précieux à ceux qui profitent de ses avantages. On se plaît à voir comment elle put naître, à contempler les merveilles qui en résultent, à sentir combien la Divinité enrichit l'homme en le douant de cet art. On en est plus rempli du désir de le faire servir au bonheur de ses semblables.

L'HISTOIRE naturelle de la parole se divise en deux parties générales. Elle présente d'abord les Elémens par lesquels la parole existe ; elle fait voir ensuite le mécanisme qui réunit ces Elémens entr'eux pour en former des Tableaux qui peignent les idées.

C'est ce qui constitue les deux premiers objets de nos recherches, sous le nom particulier de *Principes sur l'origine du Langage & de l'Ecriture, & de Grammaire Universelle & comparative* : PRINCIPES où l'on considère tout ce qui a rapport aux Elémens de la parole, à leur origine, à leurs diverses espèces, à leurs modifications, aux valeurs qui leur sont propres, aux mots qui en résulterent, à la manière dont on les peint, & dans lesquels rien ne put être arbitraire : GRAMMAIRE où l'on examine les diverses combinaisons qu'éprouvent ces Elémens pour former des Tableaux, au moyen desquels l'homme puisse représenter ses idées.

Le développement de ces diverses parties exigeant pour chacune un Volume séparé, nous nous proposons de faire précéder celui qui regarde les Elémens du Langage ; lorsque, pour satisfaire l'empressement de nos Souscripteurs qui ont désiré de préférence la Grammaire, nous avons été obligés de commencer par celle-ci,

mais afin que nos Lecteurs puissent également apercevoir ses rapports avec les Elémens même du Langage, nous allons tracer une esquisse de ces Elémens, de leur origine, & de leur liaison avec nos Principes Grammaticaux.

L'origine de la parole est un problème sur lequel nombre de Savans se sont exercés avec plus ou moins de succès; mais qu'on n'a pu résoudre jufques à présent, parce qu'on n'avoit pu réunir un nombre fuffifant d'observations, enforte qu'on se perdoit dans le vague des hypothèses, comme il arrive toutes les fois qu'on veut fupléer aux faits par la force du génie ou par celle de l'imagination.

Les uns fupofent que la parole ou le Langage est un pur effet de l'invention humaine; ils croyent que pendant long-tems les hommes furent réduits à de fimples cris; que d'heureux hazards leur firent apercevoir qu'ils pouvoient exprimer par ce moyen non-feulement leurs fensations, mais leurs idées, peindre les objets eux-mêmes par des fons quelconques; & que ces foibles commencemens donnerent lieu aux Langues, par une marche auffi lente que pénible.

D'autres, ne pouvant concevoir que l'homme ait pu inventer un Art pour lequel il n'auroit eu aucune difpofition naturelle, & défefpérant de découvrir des raifons physiques du Langage, fe font réfugiés dans la Toute-Puiffance de Dieu, ils fupofent qu'il donna aux hommes les mots même dont ils fe fervent; & qu'étant purement paffifs à cet égard, ils tinrent immédiatement de la Divinité jufqu'à la Grammaire.

Ces systèmes, exactement opofés l'un à l'autre, nous paroiffent faux étant pris dans le fens le plus abfolu, quoiqu'ils renferment du vrai, en les prenant dans le fens le plus reffraint.

Le Langage vient de Dieu, en ce qu'il forma l'homme avec tous les organes néceffaires pour parler, qu'il le rendit capable.

d'idées & de sentimens, qu'il lui fit un besoin de les exprimer, qu'il l'environna de modèles propres à le diriger dans cette expression.

Mais il est en même tems l'effet de l'industrie humaine, en ce que l'homme fut développer ces organes, imiter ces modèles, suivre les combinaisons dont ils étoient susceptibles, & sur un petit nombre de mots radicaux donnés par la Nature, élever cette masse immense de mots qui nous étonnent, & que la vie la plus longue ne peut épuiser, lorsqu'on ne sait pas les ramener à leurs premiers principes.

Il n'est cependant pas l'effet de la convention, puisqu'il est celui de l'imitation donnée par la Nature & par les besoins qu'elle nous faisoit sentir; & qu'il seroit impossible à des êtres qui ne parlent pas, & qui n'ont aucune idée de cet Art, de convenir d'un Langage intelligible, & de former des mots quelconques.

Il n'est pas non plus l'effet d'une imitation lente & qui procédoit au hazard & à tâtons, puisque dès les premiers instans l'homme eut besoin de parler, qu'il avoit déjà les organes & les modèles du Langage, & que la Nature s'avance toujours à ses fins d'une manière ferme, rapide & sûre. Le sentiment lui faisoit trouver le cri ou le son nécessaire pour l'exprimer, l'idée lui faisoit trouver le mot nécessaire pour la rendre sensible.

La perfection du Langage & la multiplication des mots pour exprimer les idées factices, dépendirent seules de l'industrie humaine, & d'une convention tacite; mais il y avoit une distance prodigieuse d'ici à la naissance du Langage, déjà formé par la nature de l'homme & déterminé par ses besoins.

Lorsque nous disons que le Langage naquit par imitation, nous ne prenons pas ce mot dans le sens le plus resserré, comme si l'on

s'étoit borné à imiter les sons & les cris donnés par des objets naturels, le souffle des vents, l'éclat du tonnerre, le mugissement des vagues, les cris des animaux, ceux de l'homme lui-même, d'où résultent tous ces mots renfermés sous le nom générique d'*Onomatopées*. Nous étendons encore ce nom à une imitation d'analogie exécutée au moyen du rapport que l'on aperçoit entre les qualités d'un objet & celles des organes de la voix : car il étoit impossible de désigner tous les Êtres par l'Onomatopée ; dès-lors, on les désigna par les tons qui avoient le plus d'analogie à l'idée qu'on s'en formoit : les objets agréables furent peints par des tons agréables ; les objets fâcheux, par des tons aigres ou rudes ; les objets mobiles & roulans, par des tons du même genre ; les fixes & les lents à se mouvoir, par des tons graves & décidés : & dans toutes ces occasions, ces tons devinrent toujours le nom de ces objets & les sources de Familles immenses, où se réunissoient tous les êtres dans lesquels on aperçoit des qualités communes.

Tels furent l'origine & le développement du Langage donné à l'homme par le Créateur, mais assujetti à la nature de l'Être pour qui il fut fait, & à celle des objets qu'il avoit à peindre ; & par sa beauté, par son mécanisme, par ses effets aussi vastes que diversifiés, par les douceurs qu'il répand sur la vie de l'homme, digne de l'Être infini qui lui en donna tous les Elémens, qui le forma être parlant, qui revêtit ses organes de la plus grande flexibilité, & qui mit en lui un penchant à parler, aussi naturel, aussi irrésistible que toutes ses autres facultés. On parle en effet avec d'autant plus de facilité & le silence devient d'autant plus à charge, qu'on vit davantage en société, qu'on a des occasions plus fréquentes de parler, qu'on a des organes plus flexibles, plus délicats, plus aisés à ébranler, qu'on est moins distrait par des occupations sérieuses.

De-là, les effets différens avec lesquels la parole se manifeste dans les divers individus de la société; le plus ou moins d'agrément avec lequel elle est maniée, suivant à cet égard le génie, les occupations & le caractère des Peuples, des âges, des sexes, des conditions. Les Peuples qui sont bornés à la simple vie animale, sont réduits à un Dictionnaire fort restreint & n'ont aucune idée des avantages dont la parole est pour la société: ceux qui ont tous les arts & toutes les sciences, perfectionnent sans cesse l'Art de la parole: ceux qui mènent une vie sédentaire & retirée, parlent peu: ceux qui sont obligés de répondre à une multitude de personnes, parlent beaucoup plus, & cet art acquiert pour le bonheur du genre humain, une étendue & une grace infinie dans les personnes du sexe, destinées à former l'esprit & le cœur des jeunes gens qui leur doivent le jour & dont dépendent les premières impressions, ces impressions qui décident du reste de leur vie.

Sexe aimable, sur qui nous nous réglons, & qui avez un si grand pouvoir sur tout ce qui vous environne, de quelles ressources ne seriez-vous pas pour vos familles & pour l'humanité entière, si, en nous parlant dès notre enfance, vous pouviez, avec ces mots qui acquièrent tant de grace sur vos lèvres & qui sont si flatteurs à nos oreilles, nous inspirer en même tems le goût des connoissances les plus utiles, nous en donner les premiers principes, former notre cœur & notre esprit; si vos discours étoient pour nous une source abondante de connoissances & de vertus, d'autant plus agréable, que nous la devrions à tout ce que nous avons de plus cher! Heureux, si par mes Essais sur le Langage, je puis vous rendre agréable à vous-même le germe des sciences, & vous mettre à portée de faire de vos nourrissons, des hommes qui soient un jour l'honneur de la Nation, l'appui de leurs familles, la consolation & la gloire de votre vie!

L'organe

L'organe de la parole, semblable en cela aux autres organes de notre corps, est tel qu'il se prête à l'instant à nos desirs. Comme nos bras, nos pieds, notre tête, s'ébranlent, s'agitent, se remuent à notre simple volonté, ainsi l'instrument de la parole fait entendre des sons dès que nous désirons qu'il en rende : notre désir met le sang en mouvement, le sang pèse sur les poumons, & chasse l'air qu'ils contiennent, cet air est comprimé par les divers muscles du gosier ou du larynx, d'où il raisonne dans la cavité de la bouche, comme l'air dans le corps d'un instrument : mais il y raisonne d'une manière différente, selon les diverses compressions qu'il a reçues du larynx, & le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, toujours correspondante à la manière dont le larynx a comprimé l'air ; ou selon les parties même de la bouche qui ont été ébranlées pour le même effet : car toutes ces choses contribuent à modifier la voix.

Il est même à présumer, d'après les expériences d'un habile Physicien (1), que les muscles du larynx sont tels qu'ils ne sont pas tous mis en jeu à la fois lorsqu'on parle, qu'ils diffèrent les uns des autres relativement à leur force ; & que, suivant qu'on veut produire des sons plus ou moins graves, on ébranle des muscles qui exigent pour se mouvoir plus ou moins de force, une contraction plus ou moins sensible.

La voix modifiée par le larynx & par le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, produit les SONS, qu'on peint par les caractères apellés *Voyelles* : cette même voix modifiée par le larynx & par la pression des diverses parties qui constituent la caisse de l'instrument vocal, produit les TONS, qu'on peint par les caractères apellés *Consonnes*.

(1) M. FARABIO, Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1741.

Ainsi l'instrument vocal, réunit en lui les avantages des instrumens à vent & des instrumens à touche. Comme instrument à vent, on en tire des sons. Comme instrument à touche, on en tire des tons.

L'homme ne peut augmenter ni le nombre des sons, ni le nombre des tons. Donnés par la Nature, formant l'étendue de l'instrument vocal, résultant de son organisation, ils sont indépendans de l'homme; ce n'est point lui qui a inventé ces choses merveilleuses: ce n'est point lui qui les rendit propres à peindre les idées. Tout ce qu'il peut faire, c'est de combiner ces Elémens entr'eux, & par cette combinaison donner à l'art de la parole toute l'étendue possible.

Les sons & les tons ne diffèrent pas seulement quant à leur origine, ils diffèrent encore par la durée dont ils sont susceptibles. Les sons étant produits par l'émission de l'air, se soutiennent autant que cette émission a lieu. Les tons étant produits par un rapprochement instantané de quelques parties de l'instrument vocal, n'ont que la durée d'un instant: on peut à la vérité en renouveler le jeu aussi-tôt; mais il en résulte une répétition, & non une continuité du même ton.

Les uns & les autres diffèrent d'une manière encore plus sensible par les objets qu'ils sont propres à peindre, & c'est pour n'avoir pas aperçu cette différence, qu'on n'a pas jusqu'ici rendu raison d'une manière satisfaisante de l'origine de la parole. Les sons peignent nos sensations; & cette vérité, tout le monde l'a aperçue: mais les tons peignent nos idées, & c'est ce qu'on ignoroit; enforte que pour n'avoir pas senti que nous trouvions dans l'instrument vocal lui-même, les Elémens de la peinture des idées, comme nous y trouvons ceux de la peinture des sensations, on ne pouvoit apercevoir nettement l'origine de cette peinture des idées.

On reconnoit à ces procédés l'ordre naturel qui régle toutes choses : car il eût été inutile de former l'homme avec des idées & avec le désir de les communiquer, si on ne lui eût donné le moyen propre à les exprimer. Ce moyen devoit en même tems différer de celui par lequel nous exprimons nos sensations, puisqu'il régné une différence presqu'infinie entre ces idées & ces sensations ; les unes devant plus aux sens, les autres à la réflexion, & les unes étant aussi vives, que les autres sont froides & tranquilles.

Aussi verrons-nous constamment que tout ce qui est relatif aux sensations, a toujours été exprimé par des voyelles ; & que tout ce qui a eu un rapport plus étroit avec les idées, a toujours été exprimé par des consonnes, chez quelque Peuple que ce soit. C'est cette conformité de nos principes avec l'ordre naturel, c'est l'attention que nous avons de rapprocher sans cesse de la nature nos observations & nos recherches sur les Langues, qui rend notre marche aussi sûre que facile, & qui nous fait espérer que nos Lecteurs nous suivront avec intérêt, même dans les portions de notre travail qui paroissent à la première vue les plus sèches & les plus propres à rebuter.

Outre les *sous* simples, tels que *a, e, i, &c.* ; & les *tons* simples, tels que *b, c, d, &c.*, il n'est aucune Nation qui n'ait eü recours à des *sous* & à des *tons* composés ; tels que les *diphthongues* par rapport aux *sous*, comme *au, oi, ei, &c.* tels que les *consonnes aspirées*, comme *bh, ch, ph, &c.* & les *consonnes sifflantes*, telles que *x, ç, th* chez plusieurs Peuples, &c.

On voit à cet égard dans l'Histoire naturelle de la parole, que les *sous* & les *tons* simples ne varient jamais, & qu'ils ont une prononciation constante ; tandis que les *Elémens* composés varient au gré des Nations, & s'alterent sans cesse.

On examine ensuite la propriété de chacun de ces *Elémens*,

on montre quels objets ils sont capables de peindre par leur nature. On voit les sens se distribuer entr'eux tous les sons, le son E peindre l'existence ; le son A , la propriété ; le son OU , l'ouïe , &c. tandis que le ton B peignit les idées de *bonné*, de *beauté*, de *bien*, tout ce qui étoit agréable & doux ; que le ton R peignit toutes les idées de *rudesse*, de *roideur*, de *roulement* ; le ton F , l'idée de *fuïte*, de ce qui passe & n'est plus, de tout ce qu'on doit fuir.

Chaque ton, après avoir désigné une classe générale d'idées, devint propre à exprimer toutes les espèces différentes renfermées dans cette classe, par les divers sons avec lesquels il s'associa ; enforte que *ba*, *be*, *bo*, furent, par exemple, autant de mots subordonnés au tronc général *B*.

Ce même ton, en se modifiant par une prononciation plus ou moins forte, devoit également propre à exprimer des idées subordonnées aux idées générales qu'il représente.

Ainsi se forme la distribution la plus naturelle, la plus simple, la plus énergique, la plus étendue de tous les mots qui composent une Langue ; distribution inconnue, ce semble, jusqu'ici, d'où naissent cependant toutes les richesses de l'étymologie, du rapport & de l'origine des Langues ; & au moyen de laquelle on voit se former sans peine, & d'une manière toujours conforme à la raison & à l'expérience, cette masse de mots radicaux, qui est devenue la base de toutes les Langues.

Ces mots présentoient d'abord les objets physiques ; mais on avoit également des objets moraux & spirituels à peindre : il fallut donc encore des mots pour ceux-ci : mais comme l'étendue de l'instrument étoit épuisé, on y remédia en assignant à chaque mot qui peignoit un objet physique, un *sens figuré* analogue aux

qualités de cet objet & un *sens négatif* directement opposé au *sens physique*. De cette manière, l'ensemble des mots radicaux d'une Langue, offre toujours trois séries différentes, une Langue physique & positive, une Langue figurée, une Langue négative, ce qui répand une uniformité constante entre chaque famille; & jette une vive lumière sur les causes des divers sens d'un même mot, qui toujours présentés sans aucune liaison entr'eux, n'offroient qu'un chaos dont on ne pouvoit rendre raison.

On montre ensuite les moyens par lesquels l'homme parvint à fixer sur des objets durables & à peindre aux yeux les Tableaux de la parole; comment l'écriture ainsi formée, fut distinguée en alphabétique & en hiéroglyphique, moins par une différence réelle, que relativement à leur étendue: on voit en effet que l'alphabet est lui-même un hiéroglyphe, & qu'il peint l'homme considéré en lui-même & dans les rapports de ses diverses parties avec les sens & les idées: l'ouïe ayant été représentée par l'oreille, la vue par l'œil, l'attouchement par la main, la parole par les lèvres entr'ouvertes, la protection par les bras, &c. En sorte que les idées se peignent aux yeux de la même manière qu'elles se peignent à l'ouïe.

Par cette invention admirable, la parole se communique aux Peuples les plus éloignés & aux Générations les plus reculées, les influences de la société s'étendent aussi loin qu'il est possible, les leçons des Sages acquièrent une durée qui n'aura d'autre fin que celle de l'Univers; l'esprit des hommes survit à eux-mêmes, ils continuent d'éclairer & de gouverner les Nations, lors même qu'ils ne sont plus.

Ces effets s'opèrent aussi par des moyens que la Nature fournit elle-même; & qui furent pour les Peuples ce que la mémoire est pour les individus. Et cette parole écrite suivit les mêmes règles

que la parole parlée ; & elle put se prononcer , lorsqu'on donna à chacun de ses Elémens le nom même de la chose qu'elle peignoit ; tandis que chez ceux qui ne connurent pas cette pratique , la Langue parlée & la Langue écrite n'eurent pas la même correspondance ; l'une ne fut que pour les oreilles , & l'autre que pour les yeux ; notre Langue écrite sert , au contraire , tout à la fois pour les yeux & pour les oreilles ; effet du génie de ceux qui furent saisir cette voie que leur offroit la Nature pour le bonheur des sociétés. Dès-lors, en effet , ce qui les intéresse essentiellement , n'étoit plus confié à une tradition infidelle : les fondemens de leur prospérité se transmettoient invariablement d'âge en âge , & le passé étant toujours présent à chaque Génération , on profitoit à chaque instant de l'expérience de tous les siècles.

C'est ainsi que dans cet Ouvrage nous profiterons de ceux qui furent composés il y a trois , quatre , & cinq mille ans , qui ont survécu aux Peuples pour lesquels ils furent faits , qui nous font voir l'esprit dont ils étoient animés , & jusques à quel point ils avoient porté leurs connoissances.

A ces divers Langages se joint encore celui du geste ; donné également par la Nature , il leur prête une énergie dont ils seroient privés sans ce secours : il contribue sur-tout à perfectionner le Langage d'analogie , qui ayant un rapport moins direct avec la Nature , & ne l'imitant que par réflexion , a besoin d'un secours très-actif pour ne donner lieu à aucune méprise : tandis que la Langue d'imitation s'explique si naturellement par le geste , qu'on peut dire qu'elle est elle-même une espèce de geste.

L'on peut aussi former du geste un Langage assujetti aux mêmes principes , à la même marche , aux mêmes règles que

le Langage ordinaire, puisqu'il peut peindre les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes sentimens, les mêmes passions. Il peut également exister un Langage de physionomie, plus actif & aussi intelligible que celui de la parole.

Cette variété de Langues, tous assujettis à des principes fixes & parfaitement analogues, parce qu'ils sont tous donnés par la Nature pour peindre le même objet, prouve d'une manière victorieuse que le Langage n'a pu être l'effet du hazard; que la Nature nous y conduit par les moyens les plus directs & les plus efficaces; que plus on observera la marche qu'elle nous trace à cet égard, plus il sera aisé d'en découvrir & d'en expliquer tous les procédés. Rien encore ne prouve mieux que l'homme fut fait pour la parole, que cette diversité de moyens que la Nature lui donne pour faire connoître ses idées & pour tirer par-là le plus grand parti de l'avantage qu'il a de vivre en société.

En prenant ainsi la Nature pour guide, & la substituant à ce qui nous manque en fait de monumens sur l'Histoire naturelle de la parole, on parvient à former un système complet sur l'origine du Langage & de l'Écriture, & sur les rapports que l'un & l'autre conservent chez tous les Peuples; système qui s'appuyant sur tous les Monumens échappés aux ravages du tems, & procédant toujours par des principes très-clairs, nous met enfin en état de jeter un nouveau jour sur les grandes questions que présente cette matière, & qui ont été dans tous les tems l'objet des recherches des hommes les plus éclairés, & sur lesquelles les Académies même commencent à jeter les yeux. On a vu en effet paroître depuis quelques années & comme par un concours général, nombre de bons Ouvrages sur ces objets; en France, ceux de M. le Président de BROSSES, de M. l'Abbé BERGIER, de M. l'Abbé de CONDILLAC, les Annonces de M. le BRIGAND, &c. En Allemagne, ceux

de M. FULDA, de M. BUTTNER, de M. SCHLOZER Professeur de Gottingue, &c. En Angleterre, ceux du D. SHARP, de M. PARSONS, de M. CLELAND, de M. ROWLAND JONES, de M. NELMES, du Lord BURNET, de M. le Major VALLANCEY, &c. L'Académie de Berlin a même proposé deux prix consécutifs; l'un, sur l'influence réciproque du Langage & des mœurs; l'autre, sur l'origine même du Langage.

Des principes clairs & incontestables sur ces objets deviennent donc de la plus grande utilité: ils mettront en état de juger les diverses hypothèses formées à ce sujet, de voir jusques à quel génie de l'homme a pu deviner la vérité, & comment, par les choses qu'il voyoit, il a pu juger de celles même qu'il ne voyoit pas.

MAIS les mots, considérés comme Elémens du Langage, ne peignent que des objets isolés: il faut, de plus, les réunir pour peindre les pensées, pour rendre sensibles les idées qu'on se forme des objets, les qualités qu'on y remarque, les rapports qui les lient entr'eux, ceux qu'ils ont avec nous. Et de-là naît la *Grammaire Universelle*, source de toutes les Grammaires particulières.

Cette Grammaire nous apprend par quel moyen on lie les mots entr'eux pour en former des Tableaux qui représentent aux autres hommes les Tableaux que notre esprit se forme de tout ce qui est en nous & hors de nous. Elle est par conséquent pour tous les hommes un objet de première nécessité, parce que tous sont appellés à étudier de pareils Tableaux, à en composer, à les transférer d'une Langue dans une autre; & parce qu'à mesure qu'ils en connoîtront mieux le mécanisme, ils auront moins de peine à les entendre & à les composer.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ait fait les plus grands efforts

efforts pour parvenir à la connoissance la plus parfaite de ce mécanisme, & pour la présenter de la maniere la plus lumineuse: aussi depuis un siècle, les Ouvrages sur cet objet ont paru coup sur coup. Tels sont ceux de PORT-ROYAL, du P. LAMY, de REGNIER Desmarais, de l'Abbé DANGEAU, du P. BUFFIER, de LA TOUCHE, de RESTAUT dont il s'est fait au moins dix Editions, de M. de WAILLY, qui en a déjà eu six, de M. d'ACARQ, de M. LE BLAN, de M. DUCLOS, de M. l'Abbé d'OLIVET, de M. l'Abbé FROMANT, de M. l'Abbé GIRARD, de M. du MARSAIS, de M. BEAUZÉE, &c. toutes en France, & presque toutes intitulées *Grammaire Générale & raisonnée*. La Bibliothèque Grammaticale de M. CHANGEUX; les Dissertations sur la Syntaxe par M. GOULIER, à la suite de sa Grammaire Latine; Ouvrages qui paroissent depuis peu: l'Hermès ou la Grammaire Générale de M. HARRIS, Gentilhomme Anglois, dont il se fait une seconde Edition, celles de M. BAYLY, &c.

Le concours de tant de Savans démontre tout à la fois l'importance & la difficulté d'une Grammaire Générale, dont les Principes soient à la portée de tout le monde: cependant l'objet de nos recherches nous rendoit la connoissance de ces Principes de la plus grande nécessité; il est impossible en effet de saisir la nature & le génie des Langues sans le secours de la Grammaire; & plus on embrasse de Langues, plus on doit avoir des idées justes & claires de tout ce qui concerne les règles du Langage. Comme les Grammaires qui ont paru jusques ici ne nous fournissoient pas les Principes dont nous avons besoin pour lier l'ensemble de nos recherches, que plusieurs même de leurs Principes se trouvoient en contradiction entr'eux & avec les découvertes que nous avons faites, nous avons été obligés de faire nous-mêmes une Gram-

naire Universelle; mais en profitant le plus qu'il nous a été possible des observations de ceux qui nous ont précédé.

Nous nous sommes sur-tout attachés de préférence à celle qui a paru la dernière, à la Grammaire de M. BEAUTÉE; c'est celle que nous citons le plus, & dont nous nous appuyons le plus, parce qu'elle tient lieu de toutes les autres, son Auteur ayant réuni les bonnes observations qui y sont dispersées; parce qu'il y a mis plus d'ensemble; qu'il s'est ouvert des routes nouvelles, intéressantes; & que notre estime & notre considération pour cet Académicien, sont telles, que nous ne pouvions négliger son Ouvrage & nous dispenser de justifier notre sentiment toutes les fois qu'il pouvoit se trouver contraire aux siens.

Nous faisons voir comment les hommes prenant la Nature pour guide, parvinrent à peindre leurs idées; comment les noms, dont ils se servent pour cette peinture, furent eux-mêmes donnés par la Nature; comment les autres espèces de mots qui entrent dans le Discours ne sont que des modifications de ces noms. On y voit les diverses divisions de tous ces mots, les formes qu'ils prennent & les raisons de ces formes; la manière dont on les rassemble & dont on les groupe, pour en faire un Tout lumineux & pittoresque; de quelle manière les préceptes & les formules des Grammaires particulières, naissent de ces Principes Généraux & s'expliquent constamment par eux: ainsi, de la nature même de l'homme, & des idées qu'il veut communiquer aux autres, dérivent toutes les règles qui le guident dans cette peinture; & elles s'y montrent sous des traits si sensibles que le seul Historique en fait déjà la démonstration.

A cette source de la Grammaire, l'imitation de la Nature, nous en ajoutons une autre qui a déjà été entrevue, mais dont nous faisons un usage beaucoup plus étendu & que nous appli-

quons aux mots mêmes : c'est l'Ellipse, cette disposition qu'ont toutes les Langues de faire entrer le moins de mots possibles dans le discours, afin qu'il se rapproche plus de la Nature, où la pensée n'est qu'un point : de-là naissent non-seulement des phrases dans lesquelles on sous-entend des mots, en nombre plus ou moins grand, mais des *mots* qui réunissent en eux la valeur de plusieurs : artifice qu'on n'avoit pas encore soupçonné, & dont l'ignorance suffisoit pour répandre sur les Grammaires la plus grande obscurité, parce qu'on rencontroit à chaque instant des mots qui se refusoient à toute analyse, qui ne pouvoient être ramenés aux Principes Généraux, & pour lesquels il falloit inventer des règles particulières, des exceptions, qui, loin d'augmenter la lumière, obscurcissoient même ce qu'on connoissoit le mieux. Nous faisons voir, par exemple, que la Partie du Discours, appellée VERBE, se réduit au seul Verbe *Etre*, que tous les autres Verbes ne sont que la réunion de ce Verbe avec le Participe ; que ce qu'on a appellé si longtemps, si mal-à-propos *Pronom possessif*, ne répond également à aucune Partie du Discours en particulier ; mais s'est formé par la réunion d'un Article, d'une Préposition & d'un Pronom personnel ; qu'il n'est aucune Partie du Discours à laquelle on n'ait attribué exclusivement de pareils mots, qui étoient en même tems communs à plusieurs autres Parties du Discours. C'est à cette méthode que nous devons la lumière que nous avons répandue sur cette partie de notre ouvrage

Des cinq Livres dans lesquels est divisée notre Grammaire Universelle, le premier a pour objet des Observations générales & préliminaires : nous y donnons d'abord l'étymologie de ce mot ; & d'après cette étymologie, nous en donnons une définition nouvelle, & qui, n'étant point métaphysique, mais d'action ou historique, sert à développer sans effort tout ce qui constitue la

Grammaire : nous faisons voir ensuite qu'elle existe nécessairement, étant déterminée par les objets même qu'elle doit peindre : on examine ces objets eux-mêmes ; on voit comment la Grammaire nous apprend à les peindre, les qualités qu'elle doit avoir pour nous conduire à ce but, les avantages qui résultent de ces observations, & ce qui distingue les Grammaires Particulières de la Grammaire Universelle.

Passant, dans le second Livre, à ce qui fait la matière de la Grammaire, ou aux mots par lesquels on peint les idées, nous voyons que les Tableaux de nos idées par la parole, doivent être composés de diverses parties, afin de rendre ces idées d'une manière plus distincte ; nous déterminons les caractères auxquels on peut reconnoître une Partie du Discours, le nombre de ces Parties, & les trois espèces de Tableaux différens qui en sont la suite ; *Tableaux énonciatifs*, où le sujet du Tableau est accompagné des qualités qui lui sont inhérentes ; *Tableaux actifs*, où ce sujet est peint avec des qualités relatives à d'autres objets, auxquels il en fait éprouver l'impression ; *Tableaux Passifs*, où ce même sujet est peint comme recevant, au contraire, les impressions d'un autre objet.

La seconde Partie de ce Livre, est destinée au développement des dix Parties entre lesquelles nous avons distribué tous les mots qui entrent dans le Discours pour toutes les Langues : comme ceci forme la base de tout ce qui constitue la Grammaire, nous sommes entrés à cet égard dans le plus grand détail, & il renferme à peu près la moitié du Volume.

A la tête des Parties du Discours est le NOM : nous faisons voir son utilité & ses diverses espèces ; son étymologie qui remonte à la Langue primitive elle-même ; la manière dont il réunit toutes les parties qui composent les divers Tableaux de la parole ; com-

ment la Nature elle-même a conduit aux Noms *Propres* pour les êtres qui sont seuls de leur espèce, & aux Noms *Apellatifs* pour les êtres dont les individus sont plus multipliés ; comment cette même Nature fit naître les Genres, & pourquoi des noms tels que ceux du soleil & du tems sont masculins, tandis que d'autres, tels que ceux de la terre, de vertu & de beauté, sont féminins ; nous montrons les avantages qui résultent de cette distinction des Genres ; que tous les mots sont nés des Noms : dans quelles sources on a puisé les Noms, racines de toutes les Langues ; ce que nous justifions par l'exemple de la famille GUR ou GYR qui signifie *Tour, Révolution, Cercle* : nous finissons par quelques détails sur les diminutifs, les augmentatifs & les mots figurés.

Après le Nom, nous traitons de l'ARTICLE fait pour l'annoncer & l'individualiser : nous exposons les raisons qui nous ont déterminés à en faire une partie absolument distincte, & à en reconnoître trois dans notre Langue, un énonciatif, un indicatif & un démonstratif : nous prouvons que les Latins ont connu cette Partie du Discours ; nous faisons voir les heureux effets qu'elle produit dans les Tableaux de nos idées : le rang qu'on doit assigner aux autres mots qu'on regardoit comme des Articles, & qui ne sont que des mots *elliptiques* ; & nous donnons l'étymologie des Articles de la Langue Française.

Par rapport aux ADJECTIFS, nous faisons voir en quoi ils diffèrent des Noms & des Articles ; quelle est leur origine, d'où naissent leurs genres & leurs degrés de comparaison ; l'intérêt, l'énergie qu'ils répandent dans les Tableaux de la parole.

La nécessité pour les hommes de se peindre comme *Agents*, fait naître les PRONOMS, & les divise en trois classes : subdivisées elles-mêmes en *Pronoms Actifs* & en *Pronoms Passifs*, suivant que nous agissons sur d'autres êtres, ou que ceux-ci agissent sur

nous : & en Pronoms *réci-proques* & en Pronoms *terminatifs*, suivant que nous agissons sur nous-mêmes, ou que nos actions se rapportent à d'autres : nous donnons l'étymologie du mot PERSONNE lié intimément à la doctrine des Pronoms ; & l'histoire intéressante de *Tu* & de *Je* : nous finissons par l'étymologie de nos Pronoms, & par les mots *elliptiques* que mal-à-propos on regarda comme Pronoms.

Le mot qui doit lier le nom avec son Adjectif, tout comme l'Être indiqué par ce nom est uni avec la qualité désignée par cet Adjectif, nous donne le VERBE & sa définition : nous faisons voir comment il fut pris dans la Nature même ; pourquoi on l'appelle *Verbe* ; la cause des méprises dans lesquelles on est tombé à son sujet ; qu'il n'en peut exister qu'un seul, le Verbe *est* ; quelle fut son origine ; comment il s'unit aux Personnes, & comment il se diversifia pour peindre l'union du nom avec son Adjectif, comme présente, passée ou future.

La sixième Partie du Discours est le PARTICIPE : il donne lieu à des questions aussi épineuses qu'importantes : nous exposons les raisons qui nous ont déterminés à le distinguer de l'Adjectif avec lequel il a tant de rapports, & du Verbe dans lequel on l'incorporoit : nous donnons une nouvelle raison de son étymologie, différente de celle qu'on alléguoit, & parfaitement conforme à sa nature & à notre manière de l'envisager : on voit ensuite l'agrément qu'il répand dans les Tableaux de la parole : comment on avoit cependant négligé cette Partie du Discours ; quelle fut son origine ; les diverses propriétés de notre Participe en ANT, & celles de notre Participe en É ; & comment nos Principes donnent une solution aisée & satisfaisante de toutes les difficultés auxquelles ils ont donné lieu jusques ici.

Passant de-là aux mots elliptiques qui tiennent lieu des Parti-

cipes & du Verbe EST, nous dévelopons tout ce qui a rapport aux Verbes actifs, que mal-à-propos on avoit mis dans la classe du Verbe, & qui ne servoient qu'à y jeter de la confusion; nous faisons voir l'avantage qui résulte pour la parole, d'avoir trouvé le moyen de réunir en un seul mot le Verbe & le Participe, & comment tous ces Verbes Actifs sont toujours nés du Nom. Nous en donnons divers exemples, & entr'autres les Verbes formés du mot primitif BEL, VEL, FEL, FLE, signifiant *flèche, Trait, tout ce qui s'élançe & qui va vite*. Nous faisons voir comment ces Verbes se sont chargés de divers Tems, & quels Tems en sont nés: nous rapportons les diverses distributions qu'ont proposées de ces Tems l'Abbé GIRARD, M. HARRIS, & M. BEAUZÉE qui a laissé tous les autres fort en arriere, en portant le nombre des tems jusqu'à vingt; nous exposons ensuite nos idées sur la ligne du tems; nous faisons voir qu'on pourroit encore aller au-delà du nombre des Tems indiqués par M. Beauzée, & nous proposons quelques doutes sur quelques-uns de ces Tems; nous avons beaucoup insisté sur cette portion à cause de son importance.

Il a fallu des mots pour désigner les rapports d'un objet avec un autre objet, & ceux d'un objet avec une qualité. De-là deux Parties du Discours, dont on avoit peine à saisir les différences, fixées maintenant d'une maniere inalterable. Ce sont les PRÉPOSITIONS & les ADVERBES.

Quand aux Prépositions, nous dévelopons les effets qu'elles produisent dans les Tableaux de la parole; nous étendons ce nom à des mots qu'on croyoit devoir exclure du nombre des prépositions, parce qu'ils s'accompagnent d'une autre préposition, de la préposition *a* ou de la préposition *de*, & nous en alléguons des raisons auxquelles on ne pourra pas sans doute se refuser: nous

divisons ensuite les prépositions en deux grandes Classes, les *Enonciatives* qui indiquent des rapports d'existence, tels que ceux de situation, de lieu, de tems, d'existence relative, & de dépendance. Et les prépositions d'*Action* qui en indiquent l'origine, les causes, l'objet, le moyen & le modèle.

Nous prouvons qu'il n'en est aucune qui n'ait un sens propre & général, auquel on doit ramener toutes les significations diverses qu'elles offrent; & qui persuaderoient qu'elles n'ont aucune valeur fixe: nous faisons voir ensuite comment elles dépendent chacune d'un Nom primitif, auquel elles doivent toute leur énergie; & nous finissons par le développement des prépositions inséparables, employées dans les Langues Française, Italienne & Allemande.

L'Adverbe se trouve expliqué par notre méthode d'une manière très-claire: on voit qu'il s'est formé par ellipse, & on donne à ce sujet l'étymologie d'un grand nombre, & sur-tout celle de la terminaison *ment*, commune à plusieurs, & jusques ici absolument inconnue; mais empruntée d'un nom primitif existant dans toutes nos Langues d'Europe, & parfaitement assorti au sens de cette terminaison.

L'on avoit très-bien vu avant nous, que le nombre des CONJONCTIONS étoit beaucoup moins considérable qu'on ne pensoit; mais on croyoit l'avoir diminué autant qu'il étoit possible en les réduisant de soixante à quatorze. D'après les mêmes principes, nous faisons voir qu'elles se bornent à quatre, & que toutes les autres, telles que *si, or, mais, &c.* ne sont que des Phrases elliptiques: nous le faisons voir par le fait; & nous montrons en même tems que le relatif *qui*, dont on ne pouvoit donner une juste idée, n'est lui-même qu'une Conjonction elliptique.

Ce Livre est terminé par les INTERJECTIONS; nous disons

en quoi elles diffèrent des autres Parties du Discours, & nous indiquons les principales.

On n'aura pas de peine à s'apercevoir, sans doute, par cette Analyse, que nous avons envisagé ces objets sous un point de vue qui nous est presque absolument particulier, qu'il en résulte plus de facilité pour saisir tout cet ensemble, & pour s'en former des idées plus justes, plus nettes, & plus liées.

LE TROISIEME LIVRE expose les FORMES que doivent revêtir les mots qui composent ces diverses Parties, afin de pouvoir se lier entr'eux; quels sont ceux qui en sont susceptibles; ou n'en changent jamais, & quelles sont les causes de ces différences.

De-là naissent pour certains mots, les Genres, les Nombres & les Cas ou la *Déclinaison*, & pour d'autres, les Tems, les Modes, & les Formes ou la *Conjugaison*. Les Cas sont donnés par la Nature elle-même; il n'étoit pas possible qu'on désignât de la même manière le Pronom Actif & le Pronom Passif; de ces deux mots, l'un étant le sujet de la phrase, & l'autre étant l'objet, il en résulte pour les Pronoms deux Cas existans dans toute Langue, & même dans la Françoisé où *je* & *me* sont parfaitement correspondans à *ego* & au *me* des Latins & des Grecs; mais tandis que nous les restreignons aux Pronoms, ces derniers Peuples transportent par analogie les Cas à tous les Noms. L'on voit en même tems que les Pronoms qui ne renferment, quant à la *forme*, que trois Cas dans notre Langue, en offrent, quant au *fait*, jusques à DIX sortement caractérisés. Observation qui répand plus de jour sur les Pronoms & donne une grande facilité pour leur comparaison d'une Langue à l'autre.

De-là, une discussion importante relativement à la préférence qu'on doit accorder à la méthode Grammaticale, qui met en ligne de compte les diverses valeurs d'un mot, sur celle qui ne

fait attention qu'à ses formes, & celle-ci domine dans les Ouvrages des anciens Grammairiens pour qui c'étoit déjà beaucoup que d'observer les différentes formes des mots; mais il en résulta cette confusion d'idées qui n'a jamais permis de s'entendre sur le nombre des Parties du Discours, sur le nombre des Cas, & des Tems, &c. puisque les formes variant sans cesse d'une Langue à l'autre, il étoit impossible d'arriver par ce seul secours aux Principes généraux de la Grammaire & des Langues. Aussi nos derniers Grammairiens ont commencé de se tourner vers l'autre méthode, comme vers une lumière nouvelle; mais n'ayant pu entièrement secouer les préjugés de l'ancienne méthode, ils sont quelquefois en suspens, là où il ne devoit plus y avoir de doute; & je ne serois pas surpris, qu'on me trouvât moi-même en faute à cet égard, & que trop de circonspection, m'eût empêché de retirer de ce principe toute l'utilité dont il est susceptible.

Comme les Verbes tirent toute leur force du seul Verbe EST, on ne sera pas surpris de voir ici que les Infinitifs dans les Langues Persane, Gothique, Teutonne, Grecque, &c. & dans toutes celles qui en sont dérivées, soient terminés en EN, Infinitif du Verbe *est*; & qu'il en seroit de même encore des Infinitifs Latins dont la terminaison en *er, ir, ar*, étonne tous les Grammairiens, si ce Peuple n'avoit pas changé le son nasal d'*en* dans le son plus ouvert d'*er*, changement qui a eu lieu dans plusieurs autres occasions. On parcourt aussi les formes des Verbes en usage chez divers Peuples, & on rend compte de la controverse élevée au sujet de la Forme moyenne des Grecs.

LE QUATRIÈME LIVRE traite de l'arrangement de tous ces mots pour se réunir en un Tableau, afin de présenter un sens suivi. Il est divisé en trois parties. La première indique les Règles à

observer , afin que ces mots offrent un Tout unique ; & ces Règles sont distribuées en deux classes , la première regarde les mots qui marchent sur la même ligne ou en concordance , parce qu'ils désignent le même objet ; la seconde se rapporte aux mots qui sont dans la dépendance des autres , parce qu'ils désignent des objets différens : ce qui forme la SYNTAXE.

La seconde Partie offre les Règles par lesquelles ces mots sont placés de la manière la plus propre à ne former qu'un Tout ; ce qui constitue la CONSTRUCTION. Mais comme les Langues se partagent ici , que les unes mettent à gauche ce que d'autres placent à droite , on examine les Règles que doivent suivre à cet égard la Langue Française & la Langue Latine , dont la marche est directement opposée. Ce qui donne lieu de faire le précis de la dispute élevée à ce sujet entre plusieurs Grammairiens célèbres. On indique ensuite les causes qui donnerent à la Langue Française une marche différente de celle que suivirent les Latins.

A cet objet , succede l'ELLIPSE , cette construction abrégée qui écarte du Tableau tous les mots qui n'y sont pas absolument nécessaires ; & l'on finit par l'exposition de la Phrase ou de la PROPOSITION , qui n'est autre chose que le Tableau même d'une idée , résultat de tous les développemens de la Grammaire.

Enfin , pour rendre ces développemens plus sensibles , on donne dans la troisième partie l'Analyse Grammaticale de deux Fables , l'une Française , l'autre Latine.

Ces quatre Livres , qui ont pour objet la Grammaire considérée en elle-même , indépendamment de l'application qu'on en a faite dans chaque Grammaire Nationale , & où l'on rapporte néanmoins les procédés d'un grand nombre de Peuples , à cause de leur conformité avec ces Principes , sont suivis d'un cinquième Livre , destiné , sous le nom de GRAMMAIRE COMPARATIVE ,

à faire voir qu'il n'existe aucun procédé, dans quelque Langue que ce soit, dont on ne puisse rendre raison par ces Principes combinés avec l'esprit individuel de chaque Langue, & que toutes les Langues ont le plus grand rapport entr'elles.

Nous avons choisis, dans cette vue, les procédés les plus importants des trois Langues qui contrastent le plus avec la Française; les Langues Chinoise, Latine & Grecque.

On voit par l'abrégé que nous donnons de la Syntaxe Chinoise, que cette Langue divisée en Langue parlée & en Langue écrite, s'est le moins écartée des procédés de la Grammaire Universelle; enforte que toutes ses opérations sont parfaitement analogues aux Principes de la Grammaire Universelle, & en sont une vérification continuelle.

À l'égard de la LATINE, plus connue, nous nous bornons à quelques-unes de ses Règles, à celles qui nous ont paru les plus difficiles à saisir d'après les explications ordinaires. Nous avons été encore plus courts sur la Langue GRECQUE, à cause de ses grands rapports avec la Latine.

Tous ces détails sont accompagnés d'un grand nombre d'exemples, choisis dans les Ouvrages de plusieurs Poëtes François, Latins & Italiens, comme étant écrits dans les Langues les plus généralement connues & les plus agréables à la plupart de nos Lecteurs. Ces exemples égayent la sécheresse de la discussion, ne sont pas suspects comme ceux que forge un Auteur, & donnent lieu quelquefois à des Observations utiles. L'on a, en même tems, la satisfaction de voir que les grands Maîtres sont constamment d'accord avec le principe général, lors même qu'ils semblent s'en éloigner.

Telle est l'analyse du Volume que nous faisons paroître, & qui est un préliminaire des objets que nous avons à présenter.

C'est peut-être la portion la plus difficile de nos recherches , par sa profonde Métaphysique , par l'obscurité de ses Principes cachés dans la nuit des tems , par l'agrément qu'il faudroit y répandre , par la nécessité de se mettre à la portée de tout le monde , sur - tout des Jeunes Gens pour lesquels l'étude de la Grammaire est indispensable : nous n'avons du moins rien négligé pour la leur rendre plus agréable , plus aisée ; & nous profiterons avec autant d'empressement que de reconnoissance , de toutes les Observations dont on voudra bien nous honorer , & que nous continuons de demander avec instance à tous les Savans , regardant notre Ouvrage plutôt comme celui du siècle , que comme le nôtre propre.

Afin de répondre mieux à ces vûes , & d'être utiles à un plus grand nombre de personnes , nous procéderons incessamment à un Abrégé de notre Grammaire , dégagé de toute controverse ; & nous prions instamment ceux qui auroient quelques remarques & quelques observations à nous proposer , de vouloir bien nous les faire parvenir le plutôt qu'il leur sera possible , afin que le Public en puisse profiter.

Quant à nos Principes sur l'origine du Langage & de l'Écriture , nous les publierons le plutôt qu'il nous sera possible ; la plus grande partie des gravures pour ce Volume est déjà prête ; déjà nous avons reçu d'Angleterre , pour cet Ouvrage , des caractères ARABES , COPTES , ETHIOPiens , ANGLO - SAXONS & GOTHIQUES , fondus par les Sieurs CASLON Pere & Fils , avec ce zèle & cette habileté qui distinguent les grands Artistes.

Tandis que le nombre de nos Souscripteurs se multiplie , au point que nous sommes en état d'en ajouter ici , par supplément , une seconde liste presque aussi nombreuse que la première , quoi-

qu'il y ait encore un grand nombre de lieux où notre Ouvrage ne soit pas parvenu, le nombre des Savans qui nous honorent de leurs lumières, & du secours de leurs Bibliothèques, se multiplie également, soit en France, soit dans les Pays Etrangers.

M. BRYANT, Secrétaire du Duc de Marlborough dans sa qualité de Général des Armées de La Grande-Bretagne, &c. nous a envoyé les deux premiers Volumes de ses Recherches sur l'Histoire & la Mythologie ancienne, Ouvrage rempli d'une grande érudition, de choses neuves bien vûes, & que nous nous empresseons de faire connoître à nos Lecteurs.

M. ROWLAND JONES nous a également envoyé les siens sur l'origine des Langues; nous en parlerons également dans la suite.

M. le Major VALLANCEY, Secrétaire de la Société des Antiquaires d'Irlande, nous a fait aussi parvenir ses Ouvrages sur l'origine de la Langue Irlandoise & sur la Grammaire de cette Langue; ceux-ci ne sont pas moins dignes d'attention, sur-tout par les rapports qu'ils offrent entre la Langue Irlandoise & les Langues Hébraïque, Punique, Osque, Celte, & Algonquine.

On nous a fait passer également les Ouvrages de M. PARSON sur l'origine de la Langue Celtique, & de M. NELME sur l'origine de l'écriture & de l'Alphabet.

Tous ces Ouvrages qui ont paru peu depuis, démontrent combien on s'occupe en Angleterre des objets dont nous nous occupons nous mêmes, & ne peuvent que jeter de grandes lumières sur ces importantes questions.

M. le Baron de COLLENBACH fils, ne cesse de nous envoyer de Vienne en Autriche, avec une complaisance sans égale, & malgré ses occupations importantes, non-seulement des Ouvrages entiers, mais aussi des Extraits très-étendus, & souvent des Tra-

ductions de plusieurs Traités relatifs à nos recherches, entr'autres les Dissertations de MM. SCHLOZER, GATTERER, Professeurs à Göttingen, sur l'origine des Peuples, & sur celle des Langues, & l'Ouvrage non-moins intéressant de M. FULDA, Pasteur dans le Duché de Wirtemberg, sur les Dialectes de la Langue Allemande.

M. SEGUIER, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & Secrétaire de l'Académie Royale de Nîmes, nous a aussi fait passer des Observations très-précieuses sur des objets relatifs à l'Antiquité.

M. CHAILLOU DE LIZY, Avocat & Bibliothécaire de M. le Comte d'Hautefort, & plusieurs autres Personnes de Lettres nous ont communiqué des Ouvrages Italiens, Espagnols, Allemands, &c. peu connus, remplis de vues & de monumens relatifs à nos Travaux.

L'intérêt que tant de personnes distinguées prennent à nos Recherches, la manière dont elles concourent à les rendre plus complètes, & l'indulgence du Public à notre égard, seront de puissans motifs pour redoubler nos efforts, afin d'approcher le plus qu'il nous sera possible de ce qu'on attend de nous.

Nous n'avons pas été traités, il est vrai, aussi favorablement par l'Auteur anonyme des deux Extraits de notre Ouvrage qu'on a insérés dans le Journal des Savans à la fin de l'année dernière; loin d'encourager notre entreprise, il l'a présentée comme une témérité impardonnable, & qui ne pouvoit avoir que le plus mauvais succès. Nous avons lu cette Critique avec soin; dans la vue de profiter des observations utiles qu'elle pourroit contenir; nous n'y avons trouvé malheureusement que des objections vagues, des jugemens sans objet; des défis de prouver la justesse de quel-

ques-unes de nos étymologies, desquelles on ne pouroit d'ailleurs rien conclure contre la vérité de nos principes, lors même qu'elles se trouveroient aussi hasardées qu'il le prétend.

Notre premier dessein fut donc de laisser cette critique sans réponse, dans la crainte de nous détourner de notre travail en pure perte, d'autant plus que nous avons remarqué que l'Auteur des Extraits avoit moins pour objet d'éclairer le Public que de le prévenir contre notre Ouvrage: qu'il y avoit même fait paroître une humeur qui a indisposé les personnes les plus indifférentes; en sorte que nous pourrions dire ici avec M. d'ALEMBERT: « Si la satire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec candeur, & une estime réciproque; la vérité seroit connue, & personne ne seroit offensé: car, c'est moins la vérité qui blesse, que la manière de la dire.

Mais la plupart de nos Souscripteurs ayant désiré que, par égard pour le Journal des Savans dans lequel cette critique étoit insérée, nous justifiassions nos Principes contre les attaques qu'on a voulu y donner, ce motif l'a emporté sur toute autre vue; nous allons donc publier incessamment la défense de nos Principes; & afin de rendre du moins utile la nécessité qu'on nous fait de nous justifier, nous en prendrons occasion de développer en même tems quelques-unes des idées que les bornes de notre Plan général & raisonné nous avoient obligé de resserrer, & nous les appuyerons d'un si grand nombre d'autorités qu'on pourra juger si le Critique a raison, en cherchant à persuader que nous sommes seuls de notre sentiment, & que ce que nous avançons ne mérite aucune considération.

S U P L É M E N T

Pour les pages 84 & suivantes.

UN Ouvrage que M. GENET a eu la complaisance de faire venir de Rome, tandis que l'impression de ce Volume étoit déjà avancée, nous a mis à même de vérifier que la Langue du TIBET, sur laquelle nous n'avions eu encore aucun secours, se prêteroit à nos Comparaisons de Langue avec autant de facilité, que toutes celles dont nous donnâmes la liste dans notre Plan Général. C'est un Ouvrage du P. GEORGES, sur l'Origine, la Religion, les Mœurs & la Langue du Tibet. Cet Auteur a lui-même aperçu un grand nombre de rapports entre cette Langue & plusieurs autres d'Asie & d'Afrique; sur-tout dans la nouvelle Explication qu'il donne de la Table, en caractères du Tibet, trouvée sur les bords de l'Arctique, que BAYER inféra dans les Journaux de Leipzick, & que M. FOURMONT avoit essayé d'expliquer.

C'est-là que nous avons trouvé un mot primitif dont nous avons déjà rapporté la Famille dans ce Volume, pag. 84. & suiv. C'est le mot GUR, GOR, &c. signifiant *Tour, révolution*, commun aux Hébreux, aux Arabes, aux Grecs, aux Celtes, aux Basques, aux Latins, &c. & aux *Tibétans*. Ce Peuple appelle une roue, une révolution, COR (pag. 219), KHOR (p. 311), GHOR ou CHOR (pag. 691).

Si le P. Georges n'a pas vu le rapport de ce mot avec la Famille dont nous parlons, & qu'il ne connoissoit pas, sur-tout à cause de l'affoiblissement de la voyelle O en ou, u & i, il en a vu un grand nombre d'autres, & la plupart relatifs à des Familles que nous indiquons dans ce Volume.

Il a très-bien observé, par exemple, que le mot *king*, dont nous avons parlé comme radical, (p. 579) existe aussi dans la Langue du Tibet. « *Cihen-po*, dit-il (p. 686), signifie *sublime* : c'est le » *Cen-pho* des Chaldéens, & le *Zen-fa* des Ethiopiens, qui signifie *font sommet, faite*. Otant de ce mot la terminaison *po*, c'est le » mot Syriaque & Ethiopien *Chahen* qui signifie, 1°. grand » Propriétaire ; 2°. Grand-Prêtre. C'est le *Cohen* (ou *Khen*), » des Hébreux, & le *Kan* des Tartares ».

Nous y avons aussi trouvé notre racine primitive **KE**, **QUE**, qui signifie *force*. « **KE**, ajoute-t-il (p. 695), joint à l'article » Egyptien *The*, *Ta-ke* signifie *puissance, faculté, force*. C'est » le Chaldéen *khéhe*. Appliqué à la Loi, il désigne la force avec » laquelle elle dissipe les ténèbres. C'est le **CHE** des Chinois, qui » signifie *entendement*, & leur *ke*, par lequel ils désignent *péné-* » *tration & cuirasse*.

Ajoutons deux autres racines. 1°. celle de *mere*, qui s'appelle en Latin *mater*: mais *ter* n'est ici qu'une terminaison, qui signifie la supériorité, l'excellence : reste **MA**, qui est la véritable racine de ce mot, le nom primitif, commun par-là même aux Langues: aussi *ma*, dit notre Auteur (p. 718), signifie *Mere* dans la Langue du Tibet, de même que dans celle des Chinois; tandis que les Indiens le prononcent *mae*, & les Egyptiens *maou*.

MRE est un mot du Tibet (p. 701), qui signifie *précepte*; & d'où vient *me-pha* (p. 736), *il dit*. Ce mot *meri*, signifie également *il dit* dans la Langue des anciens Perses, appelée *Pehlevi*. C'est la racine primitive **MAR**, **MR**, **AMB**, *il dit, il ordonna*: mot qui tient à la Famille Grecque *mar, mer*, qui signifie *lumière, jour*, & dont nous avons parlé dans notre Plan Général.

Il est digne de remarque, qu'une Langue comme celle du

Tibet, parlée dans la Région la plus élevée de l'Asie, par un Peuple avec lequel les autres ont eu si peu ou point de communication, & qu'on a cru un des plus anciens de ce continent, qu'une pareille Langue, dis-je, ait des rapports si étroits avec tant d'autres : rapports d'autant plus incontestables, qu'ils sont donnés par un Auteur qui n'avoit nul intérêt à les chercher, & qui prouvent qu'à mesure que nous pourrons appliquer nos principes à un plus grand nombre de Langues, nous verrons les preuves s'accroître & les rapports devenir toujours plus sensibles.

S U P L É M E N T

Relatif à l'Art. V. page 269. sur les T E M S.

DA NS ce moment, M. l'Abbé C... fait paroître un Ouvrage sur la formation du Langage ; & il a la complaisance de nous en donner un exemplaire. Sans nous être consultés, nous nous rencontrons sur un grand nombre d'objets essentiels, ce qui est une forte présomption en notre faveur. M. l'Abbé C... recherche les moyens par lesquels le Langage a pu se développer & donner lieu aux Parties du Discours, aux Noms, aux Adjectifs, aux Verbes, &c. Il voit que le mot **EST**, unit seul toutes les idées isolées : il explique comment ce Verbe se chargea de formes temporelles, expression heureuse : l'Adverbe est aussi défini de la même manière que dans notre Grammaire Universelle ; il en est de même du Verbe actif. On y trouve d'heureux aperçus sur les Prépositions & sur les Conjonctions. Nous avons dit en analysant le système des Tems par M. Beauzée, avec les éloges qu'il mérite, qu'on pourroit peut-être l'étendre & mettre sur des lignes différentes, quel-

questems que M. Beauzée raporte au présent ; M. l'Abbé C... est allé fort au-delà de ce que nous disons. Nous ne saurions trop inviter les Savans à comparer ces diverses vues avec soin , & à fixer enfin cette portion de la Grammaire. Il seroit digne des Académies du Royaume , & de celles de l'Europe , d'exciter à cet égard le concours , & d'y travailler elles-mêmes : qui pourroit mieux seconder leurs vûes , que les Savans qu'elles réunissent dans leur sein ?

Nous avons dit que le Passé donnoit lieu à plus de Tems que le Futur ; & M. l'Abbé C... s'accorde encore avec nous en cela , quoique la liste qu'il nous donne des Futurs excède celle qu'il nous donne des Passés : car la plûpart de ces Futurs étant des Tems antérieurs , ils appartiennent en effet à une époque passée.

Et quoique nos preuves, de cet Abbé & de moi, sur l'Inversion, soient d'un genre différent , nous nous sommes cependant rencontrés dans les résultats.

Nous sommes fâchés que cet Ouvrage n'ait pas paru plutôt , & que nous ayons été privés de l'avantage d'en parler plus au long & plus à propos. Cet Ouvrage est d'autant plus intéressant , qu'il peut donner lieu à des discussions importantes & utiles par les questions qu'il élève , dignes d'être approfondies par ceux même dont il combat les idées.



E X P L I C A T I O N
D U F R O N T I S P I C E .

Cette Estampe représente les heureux effets de la PAROLE, pour l'instruction du genre humain, & pour la gloire & la prospérité des Empires. Ils sont peints sous l'emblème d'OSIRIS, Fils de la Lumière & de l'Ordre. La Lumière & l'Ordre peuvent seuls en effet instruire & diriger les Hommes. Aussi, à la voix d'Osphée, la Nature change de face, les Hommes sortent de leurs sombres cavernes; & du fond des forêts, ils admirent la doctrine salutaire qu'il a portée au monde, ils bénissent l'instruction qui va faire leur félicité, assurer leur subsistance, agrandir leurs familles, devenir leur consolation, établir entr'eux la correspondance la plus douce & la plus satisfaisante. Les Animaux, frappés eux-mêmes de cette Lumière, la recherchent; ils se rassemblent autour de l'Homme, devenu l'instrument de la Nature; & par leurs cris & par leurs chants ils témoignent quels avantages ils en retirent eux-mêmes.

C'est ce Spectacle ravissant qu'Horace célèbre dans ces vers :

Sylvestres homines, sacer interpretæ Deorum
Cædibus & victu fædo deservit Orpheus,
Dicitur ob hoc lenire tigres rabidosque leones,
Dicitur & Amphion Thebææ conditor urbis
Saxa movere sono testudinis, & præce blanda
Docere equo vellet. Fuit hæc sapientia quondam
Publica privatis fecerunt, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno. (1)

Et que notre Poëte satyrique a tâché de rendre par ces vers (2) :

Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les Humains dans les forêts épars;

(1) Hor. Art. Poétique.

(2) Art Poët. Chant IV.

Enferma les cités de murs & de remparts ;
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence ,
 Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
 Cet **ORDRE** fut, dit-on , le fruit des premiers vers.
 De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers ,
 Qu'aux accens dont **ORPHEÛS** emplit les monts de Thrace ;
 Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient ,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'HARMONIE EN NAISSANT PRODUISIT CES MIRACLES.

Observons que les diverses Étymologies qu'on a données du nom d'Orphée, & suivant lesquelles il eût signifié, selon les unes, un Savant; selon d'autres, un Médecin; selon des troisièmes, un Enchanteur, ou le fils du Jour, du Soleil, & qui sembloient augmenter l'incertitude de la Science Étymologique, sont toutes fondées. On ne peut être Fils de la Lumière sans être savant, ou éclairé; on ne peut être éclairé sans être Médecin, c'est-à-dire sans être en état de guérir les maux physiques & moraux auxquels l'humanité est en proie; on ne peut opérer ces merveilles sans être un Enchanteur, un Génie extraordinaire, un Homme descendu du Ciel pour le bonheur de l'humanité. Aussi Esculape étoit comme Orphée, Fils d'Apollon & grand Philosophe: aussi les Législateurs du Pérou furent regardés comme les enfans du Soleil & de la Lune.

EXPLICATION DE LA VIGNETTE.

Cette Vignette offre les noms des Savans de la Grèce les plus illustres, par l'art avec lequel ils manierent la Parole, par leurs vues sur son Origine, par leurs travaux sur la Grammaire.

Le sujet principal est **PLATON**. Ce Philosophe médite sur l'Origine du Langage, & il trace ces mots tirés de son Cratyle: **LES CHOSES SE PEIGNENT PAR LES LETTRES ET PAR LES SYLLABES**: vérité fondamentale & qu'on n'auroit jamais dû perdre de vue. Devant lui est le buste de son illustre Maître, de **SOCRATE**, le premier qui ramena parmi les Grecs le bon usage de la Parole, & qui fit la guerre à l'art des Sophistes pour lui substituer l'étude de la Logique. Sur le piédestal de son buste sont les Graces, les Graces auxquelles Socrate vouloit que les Auteurs sacrifiasent, & qui donnoient tant de mérite

EXPLIC. DE LA VIGNETTE. xlvij

à ses Discours. Au-dessous de Platon, on voit divers Ouvrages Grammaticaux, ceux d'ARISTOTE, ceux d'APOLLONIUS, le Cratyle de notre Philosophe.

Le Tapis sur lequel il écrit, représente la célèbre dispute qui s'éleva entre NEPTUNE & MINERVE, pour donner un nom à la Capitale de l'Asie, & que devoit décider l'utilité du Chef-d'œuvre qu'ils produiroient. On voit ces deux Divinités, ayant à leur côté, l'un le cheval qu'il fit sortir de terre, l'autre l'olivier qu'elle fit naître; Minerve l'emporta sur le terrible Dieu des Mers, & la Ville en fut appelée ATHÈNES du nom Grec de Minerve; qu'est en effet la puissance, sans la bonté & l'utilité: Par cette Fable, les Athéniens justifioient très-ingénieusement le nom qu'ils avoient pris, & le choix qu'ils avoient fait de Minerve pour leur Déesse Tutélaire, & pour le symbole de leur Ville. C'est ainsi que tout a sa raison, & qu'aucun Nom ne fut jamais imposé au hazard.

C'est ce combat que peint OVIDE dans les Métamorphoses (1), d'une manière si agréable, & si concise contre son ordinaire.

Cecropia Pallas scopulum Minortis in arce
Pingit, & antiquam de terra nomine liem.
Bis sex coelestes, medio Jove, sedibus alius
Augusta gravitate sedent, sua quemque Decorum
Inscribit facies, Jovis est regalis imago.
Stare Deum pelagi, longaque ferire tridentis
Aspera saxa facit, medioque è vulnere saxi
Exiitque ferum, quo pignora vendicet urbem.
At si dat clypeum, dat acuta cuspidis hastam,
Dat galeam capiti, defenditur ægide pectus.
Percussamque sua simulat de cuspide terram
Edere cum bacis forum canentis olivæ.
Mirarique Deos; operis victoria finis.

Description que l'ingénieux la Fontaine a imitée dans ces vers (1).

Climène, en un tissu riche, pénible & grand,
Avois presque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante
On voyoit au lointain une Ville naissante :

(1) Liv. VI. Fab. III.

(2) Fables, Tom. II. *Les Filles de Minos*, p. 357. Edit. de 1752.

L'honneur de la nommer , entr'eux deux consacré ,
 Dépendoit du présent de chaque Déesse,
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre ;
 Un coup de son Trident fit sortir de la terre
 Un animal fougueux , un Courfier plein d'ardeur ;
 Chacun , de ce présent admiroit la grandeur.
 Minerve l'effaçà , donnant à la Contrée
 L'Olivier , qui de Paix est la marque assurée ;
 Elle emporta le prix , & nomma la Cité,
 Athènes offrit ses vœux à cette Déesse.





T A B L E

Des Objets contenus dans la Grammaire Universelle & Raisonnée.

LIVRE PREMIER.

DÉFINITIONS ET AUTRES PRÉLIMINAIRES.

CHAP. I. <i>Objet de cet Ouvrage ,</i>	1
CHAP. II. <i>Étymologie , ou origine du mot Grammaire ,</i>	4
CHAP. III. <i>Définition de la Grammaire , & sa division en deux Classes ,</i>	6
CHAP. IV. <i>Existence nécessaire de la Grammaire Universelle ,</i>	7
CHAP. V. <i>Quels sont les Modèles qu'elle nous apprend à peindre ,</i>	8
CHAP. VI. <i>Comment la Grammaire nous apprend à imiter & à peindre ces modèles ,</i>	11
CHAP. VII. <i>En quoi la Grammaire diffère de la Logique & de la Rhétorique , relativement à la peinture des idées ,</i>	12
CHAP. VIII. <i>Diverses manières dont on peut peindre ses idées ,</i>	14
CHAP. IX. <i>Que la Grammaire Universelle préside à ces diverses manières de peindre ,</i>	16
CHAP. X. <i>Des qualités que doit avoir la peinture des idées , & qui deviennent la base de la Grammaire ,</i>	17
CHAP. XI. <i>Utilités de la Grammaire Universelle ,</i>	18
CHAP. XII. <i>Pourquoi ces avantages n'ont pas été aussi sensibles jusques à présent ,</i>	21
CHAP. XIII. <i>Des Grammaires particulières & de leurs causes ,</i>	24
CHAP. XIV. <i>Effets des Grammaires particulières sur les Tableaux intérieurs , & observations sur ce qu'on appelle penser dans une Langue ,</i>	27
CHAP. XV. <i>Division de la Grammaire Universelle ,</i>	29

TABLE DES OBJETS, &c.

LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

CHAP. I. <i>Les Tableaux des idées par la parole composés de diverses Parties,</i>	30
CHAP. II. <i>Variations & oppositions des Grammairiens sur les Parties du Discours,</i>	32
CHAP. III. <i>Caractères distinctifs de ces Parties,</i>	34
CHAP. IV. <i>Leur Énumération,</i>	36
I. <i>Classe. Celles qui changent de formes, afin de concourir à présenter le même rapport,</i>	37
II. <i>Classe. Celles dont les mots ne changent jamais de forme,</i>	44
CHAP. V. <i>Tableaux qui en résultent,</i>	43
<i>Considérés, 1°. relativement à leur simplicité,</i>	49
2°. <i>Relativement aux qualités de leurs objets,</i>	ib.
3°. <i>Relativement à l'expression de leurs diverses Parties,</i>	52

PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT DE FORME.

CHAP. I. <i>DU NOM. Première Partie,</i>	55
§. 1. <i>Pourquoi le Nom est la première de ces Parties,</i>	ib.
§. 2. <i>Utilités des Noms,</i>	56
§. 3. <i>Des différentes espèces de Noms,</i>	57
§. 4. <i>Origine ou Étymologie du mot NOM,</i>	59
§. 5. <i>NOMS considérés comme le SUJET des Tableaux des idées,</i>	61
§. 6. <i>Noms distingués en sujets & en objet dans un même Tableau,</i>	65
§. 7. <i>De l'Origine des Noms propres & des Noms appellatifs,</i>	66
§. 8. <i>Des Genres,</i>	69
1°. <i>Genres par Analogie,</i>	72
2°. <i>Bizarrière des Genres,</i>	74
3°. <i>Avantage de la distinction des Genres,</i>	76

TABLE DES OBJETS, &c.

ij

§. 9. <i>Des Nombres,</i>	78
§. 10. <i>Noms, source ou racine de tous les mots,</i>	80
§. 11. <i>De l'invention des Noms,</i>	81
§. 12. <i>Des Noms divisés, composés & figurés,</i>	90
CHAP. II. <i>Des Articles. Seconde Partie du Discours,</i>	101
§. 1. <i>Destination des Articles,</i>	<i>ib.</i>
§. 2. <i>Ils forment une des Parties générales du Discours,</i>	102
§. 3. <i>Idée plus précise des Articles,</i>	105
§. 4. <i>Leurs Caractères,</i>	107
§. 5. <i>Leur Nombre,</i>	<i>ib.</i>
§. 6. <i>Des Articles, relativement aux Noms propres,</i>	109
§. 7. <i>Livres qu'ils portent,</i>	110
§. 8. <i>De la place qu'ils doivent occuper; & que les Latins en ont eu,</i>	111
§. 9. <i>Heureux effets des Articles dans les Tableaux de la parole,</i>	113
§. 10. <i>Des mots qu'on a regardés comme des Articles,</i>	112
§. 11. <i>Articles devenus inséparables de quelques Noms,</i>	114
§. 12. <i>Origine des mots qui servent d'Articles,</i>	115
§. 13. <i>Si LE & LA employés sans Noms, sont des Articles,</i>	127
CHAP. III. <i>DES ADJECTIFS. Troisième Partie du Discours,</i>	129
§. 1. <i>Nécessité d'avoir des mots pour désigner les qualités des objets,</i>	<i>ib.</i>
§. 2. <i>Pourquoi on les appelle Adjectifs,</i>	130
§. 3. <i>Propriétés des Adjectifs, & en quoi ils diffèrent des Noms & des Articles,</i>	131
§. 4. <i>ORIGINE DES ADJECTIFS. 1°. Par comparaison,</i>	132
2°. <i>Par Dérivation,</i>	136
§. 5. <i>Des Phrases Elliptiques occasionnées par les Adjectifs,</i>	139
§. 6. <i>Les Adjectifs portent la livrée des Noms,</i>	<i>ib.</i>
§. 7. <i>Des Terminaisons Adjectives,</i>	141
§. 8. <i>Degrés de comparaisons,</i>	142
§. 9. <i>Des liaisons comparatives,</i>	146
§. 10. <i>Intérêt & énergie que les Adjectifs répandent dans le Discours,</i>	148
CHAP. IV. <i>DU PRONOM. Quatrième Partie du Discours,</i>	151
§. 1. <i>Nécessité des Pronoms,</i>	<i>ib.</i>
§. 2. <i>Quels ils sont,</i>	153
§. 3. <i>Des Pronoms Actifs & Passifs,</i>	154

§. 4. <i>Des Pronoms réciproques</i> ,	15
§. 5. <i>Des Pronoms Terminatifs</i> ,	16
§. 6. <i>Fonctions des Pronoms actifs dans les Tableaux passifs</i> ,	17
§. 7. <i>Le Pronom n'est point un Nom</i> ,	18
§. 8. <i>Du mot PERSONNE</i> ,	16
§. 9. <i>Du nombre des Pronoms</i> ,	16:
§. 10. <i>Histoire de TU & de JE</i> ,	16
§. 11. <i>Origine des mots qui nous servent de Pronoms</i> ,	16
§. 12. <i>Pronoms Elliptiques</i> ,	16:
CHAP. V. <i>DU VERBE. Cinquième Partie du Discours</i> ,	16.
§. 1. <i>Nécessité d'un mot qui serve de point de réunion aux diverses portions des Tableaux de nos idées</i> ,	16
§. 2. <i>Que ce mot est donné par la Nature</i> ,	171
§. 3. <i>Qu'il est appelé VERBE, & pourquoi</i> ,	17:
§. 4. <i>La Grammaire & la Logique comparées à cet égard</i> ,	174
§. 5. <i>Sources des méprises dans lesquelles on est tombé au sujet du Verbe</i>	173
§. 6. <i>Réponse à quelques objections</i> ,	178
§. 7. <i>Origine du Verbe EST, le seul qui existe</i> ,	173
§. 8. <i>Langues dans lesquelles il existe</i> ,	18:
§. 9. <i>Diverses familles de mots qui en descendent</i> ,	181
§. 10. <i>Comment il s'associe avec les Pronoms</i> ,	184
§. 11. <i>Diverses manières dont il se combine avec eux</i> ,	181
§. 12. <i>Origine des mots qui marquent en Latin le passé & le futur du Verbe Être</i> ,	
CHAP. VI. <i>DES PARTICIPES. Sixième Partie du Discours</i> ,	189
§. 1. <i>Rapport & différence des Participes & des Adjectifs</i> ,	18.
§. 2. <i>Définition des Participes</i> ,	18.
§. 3. <i>Leur Division</i> ,	190
§. 4. <i>Objets à considérer dans les Participes</i> ,	18.
§. 5. <i>Tableaux qui en résultent</i> ,	191
§. 6. <i>Que les Participes sont une des Parties du Discours</i> ,	18.
§. 7. <i>Pourquoi ils furent appelés Participes</i> ,	191
§. 8. <i>Utilités & beauté des Participes</i> ,	195
§. 9. <i>Pourquoi on avoit négligé jusques-ici cette portion du Discours</i> ,	196
§. 10. <i>Formation & Origine des Participes</i> ,	197

T A B L E D E S O B J E T S , &c.

liij

§. 11. De leur forme Adjectiue ,	100
§. 12. Du Participe en <i>ANT</i> , & si notre Langue a des Gérondifs ,	<i>ib.</i>
ART. II. Du Participe qui sert à former les Verbes Passifs ,	104
§. 1. Etat de la question ,	<i>ib.</i>
§. 2. Opinions de divers Grammairiens à ce sujet ,	105
1 ^o . MM. DE PORT-ROYAL ,	<i>ib.</i>
2 ^o . L'ABBÉ GIRARD ,	<i>ib.</i>
3 ^o . M. DU MARSAIS ,	106
4 ^o . M. DUCLOS ,	107
5 ^o . M. BEAUZÉE ,	<i>ib.</i>
6 ^o . M. FRISCH ,	109
§. 3. Résumé de ces opinions ,	110
§. 4. Observations Préliminaires ,	<i>ib.</i>
§. 5. Du Participe ou Adjectif-verbal joint au Verbe <i>ÊTRE</i>	112
§. 6. Comment s'ellipse le Participe passif aillif ,	115
§. 7. De l'Adjectif-verbal joint au Verbe <i>'AI</i> ,	116
§. 8. Pourquoi le Participe elliptique ne se déclina pas toujours ,	117
§. 9. Le Participe Passif employé comme circonstanciel , & comme simple Adjectif ,	119
CHAP. VII. Des Participes Elliptiques , ou des Verbes différens du Verbe Être. Suite de la sixième Partie du Discours ,	121
ART. I. Nécessité de cette espèce de mots ; & comment ils ont lieu ,	<i>ib.</i>
§. 1. Difficultés qu'offre cet objet , & leur source ,	<i>ib.</i>
§. 2. Nécessité de réunir en un seul Nom les Participes & le Verbe ,	123
§. 3. Tous Verbe Aillif est elliptique & vient d'un Nom ,	126
§. 4. Erreurs dans lesquelles on est tombé à cet égard ,	127
§. 5. Les Verbes qui paroissent ne tenir à aucun Nom radical , viennent également d'un Nom : exemple tiré des Verbes <i>BEL</i> ou <i>FEL</i> , aller vite ; & <i>HUNT</i> , chasser ,	128
§. 6. Comment se forment les Verbes Elliptiques Aillifs , chez les Hébreux , les Grecs & les Latins ,	134
§. 7. Comment se forment les Verbes Elliptiques Passifs ,	135
ART. II. Invention des Tems & leur Gradation ,	139
§. 1. Des Tems en général ,	<i>ib.</i>
§. 2. <i>IMPÉRATIF</i> , premier des Tems ,	140
§. 3. <i>PRÉTÉRIT</i> , second des Tems ,	141

§. 4. Du <i>FUTUR</i> ,	<i>ib.</i>
§. 5. L'inspection des Langues prouve que l'Impératif fut le premier des Temps ,	243
§. 6. Comment les Orientaux formerent le Prétérit & le Futur ,	245
ART. III. Division des Temps , & sur-tout dans la Langue Française ,	247
§. 1. Les Langues n'ont pas toutes le même nombre de Temps ,	<i>ib.</i>
§. 2. D'où vient la différence qu'on observe entre les Langues sur le nombre des Temps ,	248
§. 3. Système des Temps , suivant M. l'Abbé GIRARD ,	250
§. 4. Système de M. HARRIS ,	251
ART. IV. Système de M. BEAUZÉE ,	255
§. 1. Il admet vingt Temps ,	<i>ib.</i>
§. 2. Tableaux qui en résultent ,	257
ART. V. Observations Particulières , & Conclusion ,	269
§. 1. Simplicité de ce Système , & ses avantages ,	<i>ib.</i>
§. 2. Temps qu'on pourroit ajouter à ceux-là ,	270
§. 3. Ligne du Temps ,	272
§. 4. Si un Temps doit être retranché du nombre des Temps , par la raison qu'il forme une phrase ,	273
§. 5. Correspondance de ces Temps avec ceux des Latins ,	275
CHAP. VIII. DES PRÉPOSITIONS , septième Partie du Discours ,	276
ART. I. Des Prépositions en général ,	<i>ib.</i>
§. 1. Leurs effets ,	<i>ib.</i>
§. 2. Objets de la Nature , liés entr'eux par des rapports ,	278
§. 3. Tableaux résultans de ces rapports ,	279
§. 4. Origine du mot PRÉPOSITION ,	280
§. 5. Les Prépositions lient quelquefois deux mots dont l'ensemble désigne un seul objet ,	281
§. 6. Préposition sous-entendue ,	282
ART. II. Prépositions Françaises , distribuées en diverses Classes ,	283
§. 1. Nécessité de classer les Prépositions ,	<i>ib.</i>
§. 2. Observations préliminaires sur les mots qu'on doit regarder comme des Prépositions ,	<i>ib.</i>
§. 3. Prépositions divisées en deux classes générales ,	288
I. Classe , Prépositions énonciatives ,	<i>ib.</i>
II. Classe , Prépositions relatives aux Allions ,	295

TABLE DES OBJETS, &c.

iv

ART. III. <i>Les Prépositions ont un sens propre & général,</i>	301
ART. IV. <i>Origine des Prépositions,</i>	304
ART. V. <i>Prépositions Initiales ou Inseparables,</i>	309
CHAP. IX. <i>DES ADVERBES. Huitième Partie du Discours,</i>	313
§. 1. <i>Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens,</i>	ib.
§. 2. <i>Définition de l'Adverbe & ses preuves,</i>	318
§. 3. <i>En quoi diffèrent l'Adverbe & la Préposition,</i>	320
§. 4. <i>L'Adverbe est une ellipse,</i>	321
§. 5. <i>L'Étymologie le prouve,</i>	323
§. 6. <i>Origine de notre terminaison adverbiale, MENT,</i>	325
§. 7. <i>Division des Adverbes,</i>	326
CHAP. X. <i>DES CONJONCTIONS. Neuvième Partie du Discours,</i>	327
ART. I. <i>Des Conjonctions qui servent uniquement à lier; & 1^o. de celles qu'on appelle Copulatives,</i>	331
§. 1. <i>Conjonctions Copulatives, au nombre de trois,</i>	ib.
§. 2. <i>Origine des Conjonctions,</i>	334
§. 3. <i>De la Conjonction déterminative QUE,</i>	335
§. 4. <i>Origine de QUE,</i>	342
ART. II. <i>Des Conjonctions nées de l'Ellipse,</i>	343
CHAP. XI. <i>DES INTERJECTIONS. Dixième & dernière Partie du Discours,</i>	352
§. 1. <i>Les Interjections sont au nombre des Parties du Discours,</i>	ib.
§. 2. <i>Définition des Interjections,</i>	353
§. 3. <i>Différence essentielle entre l'Interjection & les autres Parties du Discours,</i>	ib.
§. 4. <i>Énumération des principales Interjections,</i>	355
§. 5. <i>Du nom de PARTICULES donné aux Interjections,</i>	358

LIVRE III.

DES FORMES que prennent pour se lier entr'eux les mots qui composent les Parties du Discours,

CHAP. I. <i>Différence des Parties du Discours à cet égard,</i>	360
CHAP. II. <i>Division des Parties du Discours à cet égard,</i>	362
CHAP. III. <i>Division des Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications,</i>	365
CHAP. IV. <i>Cause générale de ces modifications,</i>	ib.

CHAP. V. <i>Division générale de ces modifications,</i>	365
---	-----

PARTIE II.

DE LA DÉCLINAISON.

CHAP. I. <i>Des Genres,</i>	367
§. 2. <i>Genres des Pronoms,</i>	368
§. 3. <i>Diverses classes des Genres,</i>	369
CHAP. II. <i>Des Nombres,</i>	371
CHAP. III. <i>Des Cas, ART. PREMIER.</i>	372
§. 1. <i>Définition des Cas,</i>	id.
§. 2. <i>Leur Origine,</i>	373
§. 3. <i>Effets qu'ils produisent,</i>	376
ART. II. <i>Du nombre des CAS & de leurs Noms,</i>	379
ART. III. CHAP. I. <i>Ces Cas sont naturels,</i>	399
CHAP. II. <i>Et ne dépendent pas des Prépositions,</i>	400
CHAP. III. <i>CAS des Pronoms en François,</i>	401

PARTIE III.

DE LA CONJUGAISON.

ARTICLE I. DES MODES.

CHAP. I. <i>Diverses espèces de Modes,</i>	406
CHAP. II. <i>De l'Impératif,</i>	409
CHAP. III. <i>De l'Optatif,</i>	416
CHAP. IV. <i>Du Conditionnel ou Suppositif,</i>	417
CHAP. V. <i>Du Subjonctif,</i>	421
CHAP. VI. <i>De l'Infinitif,</i>	428
CHAP. VII. <i>Des Temps de l'Infinitif Latin, appelés Gérondifs,</i>	435
CHAP. VIII. <i>Des Supins,</i>	441

ARTICLE II. DES FORMES.

CHAP. I. <i>Origine des Formes que prennent les Verbes,</i>	445
CHAP. II. <i>Forme des Verbes de la Langue Française,</i>	445
CHAP. III. <i>Des Formes Latines,</i>	447
CHAP. IV. <i>De la Forme moyenne en usage chez les anciens Grecs,</i>	451
CHAP. V. <i>Des Formes en usage dans quelques autres Langues,</i>	455

LIVRE IV.

DE LA SYNTAXE.

ART. I. <i>De la Syntaxe proprement dite,</i>	460
CHAP. I. <i>Des objets,</i>	ib.
CHAP. II. <i>De la Concordance,</i>	461
CHAP. III. <i>Concordance du Verbe avec le Nom ou avec le Pronom,</i>	463
CHAP. IV. <i>De la Concordance du Nom avec l'Adjectif,</i>	465
CHAP. V. <i>De la Dépendance,</i>	467
CHAP. IV. <i>Moyens par lesquels on peut désigner ces diverses dépendances,</i>	468
CHAP. VII. <i>Mots en dépendance du Nom ou du Sujet,</i>	472
CHAP. VIII. <i>Mots en dépendance du Verbe,</i>	471
CHAP. IX. <i>Mots en dépendance de l'Adjectif,</i>	475
<i>Du Complément complexe,</i>	478
<i>Du Régime,</i>	479
CHAP. XI. <i>De l'arrangement dont peuvent être susceptibles les Compléments d'un même Tableau,</i>	486
CHAP. XII. <i>Des Parties constitutives d'une phrase,</i>	481
ART. II. <i>DE LA CONSTRUCTION,</i>	487
CHAP. I. <i>Qu'elle dépend de la Nature chez tous les Peuples,</i>	ib.
CHAP. II. <i>Règles de construction, suivies par la Langue Française,</i>	490
CHAP. III. <i>Sources de ces Règles,</i>	464
CHAP. IV. <i>Règles de la Construction Latine,</i>	497
CHAP. V. <i>Des Noms qu'on donne à ces deux formes de Construction,</i>	501
CHAP. VI. <i>Précis de ce qu'on a écrit pour déterminer quelle de ces deux Constructions est la plus naturelle,</i>	502
I. <i>M. l'Abbé BATTEUX,</i>	ib.
II. <i>M. du MARSAIS,</i>	502
III. <i>M. l'Abbé Basteux, sur le système de M. du MARSAIS,</i>	513
IV. <i>M. BEAUZÉE,</i>	516
V. <i>Nouvel Examen,</i>	521
CHAP. VII. <i>Conclusion des divers systèmes relatifs à la construction du Langage,</i>	526
§. 1. <i>Nécessité pour les Langues de varier leur Construction,</i>	526
§. 2. <i>Preuves qu'une double Construction existe dans toutes les Langues,</i>	528
§. 3. <i>Examen de l'objection tirée de la nécessité d'un Modèle,</i>	530

§. 4. <i>La diversité qu'on remarque à cet égard entre le Latin & le François, effet de la Nature,</i>	531
CHAP. VIII. <i>De l'Ellipse,</i>	534
CHAP. IX. <i>Du Pléonasme,</i>	537
CHAP. X. <i>De la Phrase, ou du Tableau même de nos idées,</i>	539
§. 1. <i>De la Ponctuation,</i>	541
ART. III. <i>Analyses d'une Fable Françoisse & d'une Fable Latine,</i>	543

L I V R E V.

GRAMMAIRE COMPARATIVE.

<i>En quoi consiste cette Grammaire,</i>	552
ART. I. <i>Grammaire de la Langue Chinoise, comparée à nos Principes généraux,</i>	560
<i>Si la Langue Chinoise est barbare, &c.</i>	575
<i>Des Caractères Chinois & des erreurs dans lesquelles on étoit à leur égard,</i>	577
ART. II. <i>Grammaire Latine comparée,</i>	581
ART. III. <i>Observations sur la Grammaire de la Langue Grecque,</i>	591
<i>Conclusion,</i>	598

T A B L E S.

<i>Grammairiens cités,</i>	603
<i>Observations Grammaticales sur diverses Langues,</i>	607
<i>Familles Primitives,</i>	611
<i>Étymologies Françoises,</i>	611
<i>Étymologies de Langues Étrangères;</i>	616
<i>Table des Matières,</i>	611
<i>Discours Préliminaire,</i>	ix
<i>Supplément,</i>	xii
<i>Explications du Frontispice & de la Vignette,</i>	xv

A P P R O B A T I O N .

J' A I lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne, considéré dans l'Histoire Naturelle de la Parole, ou Grammaire Universelle & Comparative* : je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 17, Mai 1774.

R I B A L L I E R.

P R I V I L È G E D U R O I .

L O U I S , par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailliés, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juges qu'il appartiendra : S A L U T. Notre amé le sieur C O U R T D E G E R B E L I N nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public le *Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre tré-

cher & fciat Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France , le fleur de MAURRON ; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit fleur DE MAURRON , le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cause , pleinement & paisiblement , ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui ſera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , ſoit tenue pour dument ſignée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & ſeaux Conſeillers-Secrétaires , ſoit ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent ſur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & néceſſaires , ſans demander autre permiffion , & nonobſtant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires : CA N. tel eſt notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-fixième jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept cent ſoixante douze , & de notre Règne le cinquante-feptieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , n^o. 1971. fol. 717. conformément au Règlement de 1723 , qui fait deſenſes Art. 4 à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient , autres que les Lib. & Imp. de vendre , débiter , faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms , ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement , & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'Article 108 du même Règlement. A Paris ce 12 Sept. 1771.

F. P. HARDY, Adjoint.



J. B. Rousseau del.

J. B. Rousseau sculp.

GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

DEFINITIONS ET AUTRES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

OBJET DE CET OUVRAGE.

LES avantages que les Hommes retirent de l'Art par lequel ils peignent leurs idées, sont inappréciables : cet Art est la base de la Société & la source des douceurs qu'on y éprouve.

Par cet Art admirable, qui nous distingue de tous les autres Êtres, nous manifestons nos besoins, nos craintes, nos plaisirs, nos lumières ; nous recevons de la part des autres les secours, les conseils, les avis, les connoissances qui nous sont nécessaires. Par lui, une ame se développe à une autre,

Gram. Univ.

A

acquiert toutes les perfections dont elle peut être susceptible : sentimens du cœur, feu du génie, richesses de l'imagination, profondeur d'esprit, tout devient un bien commun aux hommes : les connoissances de l'un, sont les connoissances de tous : ainsi en ajoutant sans cesse découvertes à découvertes, arts sur arts, lumières sur lumières, l'esprit de l'homme s'embellit, s'agrandit, se perfectionne sans cesse ; s'embranchant mutuellement, il s'élève aux plus grandes choses, rien ne lui paroît au-dessus de ses forces, il ose tout, & tout paroît s'aplanir devant son audace : tandis que sans cette émulation, l'homme seul, isolé, plongé dans une langueur stupide, n'auroit presque aucune supériorité sur les Animaux qui vivent en famille, & que des cris avertissent de leurs besoins mutuels.

Mais l'Homme ne peint pas seulement ses idées à ceux qui l'environnent, & au milieu desquels il vit ; comme s'il remplissoit la Terre, comme s'il vivoit dans l'étendue des siècles, il a trouvé le moyen de peindre ses idées d'une manière qui les rende sensibles à ceux dont il est éloigné, comme s'ils étoient sous ses yeux : la peinture de ses idées, si dégagée de toute matière, prend la consistance du marbre, elle se transporte d'un bout du Monde à l'autre, elle pénètre à travers l'immensité des âges.

Ainsi l'esprit de tel Homme est présent pour tous les Peuples, lors même que cet Homme n'est plus : ainsi nous pouvons profiter des connoissances, des charmes de la conversation, du génie de tous les Sages, dans quelque tems & en quelque lieu qu'ils aient existé.

En vain, les Hommes ont vécu épars, à de grandes distances & dans des époques prodigieusement éloignées : leur esprit se concentre en un seul point, & toujours leur génie anime & réjouit les Mortels ; d'autant plus grand qu'il s'étend sur la Nature entière, qu'il en emprunte les couleurs & les graces ; qu'avec elle, il tonne, il fulmine, il éclate ; & qu'après nous avoir agités & émus par les Tableaux les plus terribles, s'adoucisant avec elle, il nous charme par les accens les plus doux, par le coloris le plus flatteur & par la peinture des objets les plus délicieux.

Par quel moyen l'homme est-il parvenu à cet Art admirable : Comment a-t-il pu descendre au dedans de lui-même, démêler ce qui s'y passe, saisir les Tableaux qui s'y forment ; & se repliant hors de lui, rendre ces Tableaux sensibles aux hommes, toutes les fois qu'il espéroit quelque avantage de cette communication :

Depuis que le Monde existe, l'Homme n'a pu être insensible à ces merveilles : déjà depuis long-tems, il a dû rechercher comment elles s'opé-

roient ; & les règles nécessaires pour les exécuter de la manière la plus propre à produire les effets qu'on en attend : déjà , nombre de Savans distingués , se sont exercés sur cet objet.

Ils sont allés aussi loin qu'on pouvoit aller ; & si leurs Ouvrages ne produisoient pas tout l'effet qu'on en devoit recueillir , s'ils paroissent quelquefois trop métaphysiques , si l'on n'en voit pas les diverses Parties naître les unes des autres avec toute la clarté qu'il seroit à désirer ; s'ils nous apprennent plutôt ce qui est , que les raisons de ce qui est , ne nous en prenons pas à eux ; ce n'est nullement leur faute ; ce n'est ni manque de soins ni infériorité de génie : ils ne pouvoient faire autrement , parce qu'ils n'avoient encore pu remonter à l'origine primitive du langage , & parce qu'on n'avoit pu par-là même ramener l'art de peindre les idées à un principe simple & sensible , qui devenant le fondement de cet art , portât dans toutes les parties une vive lumière , & les rendit aussi énergiques qu'elles sont sans lui froides & pénibles.

Nos recherches sur les connoissances primitives des Hommes , & sur les causes de ces connoissances , ont dû au contraire nous conduire à ces premiers principes , qui une fois donnés , deviennent le fondement de cet Art & la raison de ses règles.

Ce sont ces recherches que nous mettons ici sous les yeux du Public , sous le nom de *Grammaire Universelle*.

Nous dirons moins en quoi consiste cet Art , que nous ne le laisserons deviner à nos Lecteurs ; ils présideront eux-mêmes à sa formation ; ils verront naître les préceptes : dépouillé ainsi de sa fine métaphysique , qui faisoit croire qu'il étoit au-dessus des forces d'un commençant , il sera tout en action ; & il deviendra intéressant pour ceux qu'on destine à l'étude des Langues , dont cet Ouvrage sera une clef indispensable , ainsi que de toutes les Grammaires qu'on a déjà composées , qui n'en seront que des conséquences & qui en deviendront plus utiles.



CHAPITRE II

Étymologie ou origine du mot GRAMMAIRE.

MAIS comme ce mot GRAMMAIRE est barbare pour nous & ne présente par lui-même aucune idée à notre esprit, remontons à son origine; nous verrons combien on eut raison de le choisir; & il nous préparera en quelque sorte lui-même à tout ce que nous aurons à dire.

Car telle est l'utilité de l'Étymologie, qu'elle rétablit l'énergie de chaque mot & en fait voir à l'instant la valeur, qu'avoient obscurcie la longueur des siècles & les altérations successives des Langues.

Ce mot qui paroît avoir été inventé par hasard, parce qu'il n'offre dans nos Langues modernes, & même dans celle des Latins, aucun rapport avec l'Art qu'il désigne, étoit cependant très-expressif dans la Langue de ceux qui le consacrerent à cet usage.

Il vient du Grec GRAMMA, qui signifie une Peinture, un Tableau, & qui, prononcé GRAB, GRAY ou GRAF, fit dans la même Langue les mots GRAPH-CUS, un Peintre, & GRAPH-tin, peindre.

De cette racine, se forma en Grec & en Latin l'adjectif *Grammatica*, qui désignoit manifestement chez eux l'Art de peindre; mot que nous avons adopté & altéré ensuite en celui de GRAMMAIRE, qui ne peint plus rien à l'esprit.

Ce mot n'est pas même d'origine grecque: il leur étoit commun avec les Celtes & avec les Orientaux qui le prononçoient: ceux-ci, GRAB גרב, ceux-là, CRAFF & GRABH; & chez qui il signifioit dans son sens propre & universel, INCISION; & ensuite les SILLONS d'un champ, qui en font les incisions; ensuite qu'il signifia au sens figuré, le LABOURAGE lui-même, qui consiste à tracer des sillons. Il existe encore avec ces divers sens chez les Arabes, qui le tiennent de la plus haute antiquité.

Ce mot devenu GREC, signifia chez eux tout ce que peut désigner un Trait: mais en le partageant en deux mots, *Graptys* & *Gramma*,

Celui de <i>Graptys</i> , offroit ces sens :	}	1°. Une Incision en général.
		2°. Une Incision sur le corps humain, une déchiqueture, ou scarification.
		3°. Ces Caractères ou figures qu'on traçoit sur le corps humain en faisant des incisions sur la peau, & qu'on remplissoit de couleurs, comme chez les Sauvages.

- 4°. Un Trait.
 5°. Une Ligne.
 Celui de *Gramma*, } 6°. Une Lettre, parce qu'elles étoient sillonnées ou
 offroit ceux-ci : } gravées profondément sur le marbre, &c.
 7°. Un Tableau, une Peinture quelconque, qui sont
 formés de traits.

C'est de-là que nous soim venus nos mots GRAVER, avec toute la famille ; GRAMMAIRE, ORTHO-GRAPHE, GRAFFIER, GREFFER, MONOGRAMME.

D'un autre côté, le verbe GRAPH-ein, signifiant écrire, s'altéra en passant chez les Latins : il se chargea de la syllabe s : a s'adoucit en ai & puis en i : Pit en P̄ : ainsi les Latins le prononcèrent SCRAIB-ere, comme les Allemans qui le prononçant encore de même, disent SCHREIB-en, pour écrire ; & puis SCRIB-ere dont nous fimes scribe, & escribre, escrire & enfin écrire, qu'on ne croiroit jamais être frere de graver, & descendu d'un même pere.

Ce mot GRAB ou GRAPH tenoit lui-même à un mot plus ancien & primitif qui subsiste encore dans les Langues Orientales, le mot GRA, en Hébreu & en Arabe כרה KRAH ou *Krha*, qui signifie incision ; faire une incision ; & qui est lui-même une onomatopée, l'imitation du bruit que l'on fait en déchirant, en fendant, en faisant une entailade ; que nous peignons par notre Cri-Cra ; & qui a formé un grand nombre d'autres familles.

C'est ainsi qu'en remontant à l'origine des mots, on voit qu'ils porterent toujours leur signification avec eux ; & que puilés dans la Nature, ils en eurent toujours l'énergie.



GRAMMAIRE

CHAPITRE III

Définition de la GRAMMAIRE, & sa division en deux Classes.

LA GRAMMAIRE est donc le développement des règles que l'Homme est obligé de suivre pour peindre ses idées.

Dans ce genre de peintures, l'on est dirigé nécessairement par deux points de vue différents : il faut premièrement, se conformer au modèle de cette peinture : il faut secondement, le tracer d'une manière qui soit intelligible à ceux dont on veut être entendu.

De-là résultent deux sortes de Grammaires : l'une, UNIVERSELLE ; l'autre, PARTICULIÈRE. L'une qui nous fait connoître tout ce qui doit entrer dans la peinture que nous faisons de nos idées, afin qu'elle soit conforme à son original : l'autre qui nous apprend les diverses couleurs que nous devons employer, afin de nous mettre à la portée de ceux dont nous voulons être entendus. Celle-là qui s'occupe du FOND du Tableau, ou des objets qui doivent y entrer : celle-ci qui traite des FORMES qu'on doit donner à ces objets : celle-là immuable comme la Nature dont elle est la copie, commune à tous les siècles, & à tous les Peuples ; celle-ci variable à l'infini, & se prêtant au génie inconstant de chaque Peuple, de chaque siècle ; parce que la Nature qui oblige nécessairement les Peuples à se conformer à elle lorsqu'ils veulent l'imiter, sans quoi ils ne seroient plus que des portraits de fantaisie, les abandonne à leur propre génie dans la manière d'exprimer cette imitation.

Ainsi, un même Tableau est exécuté de différentes manières dans les diverses Écoles de Peinture, sans cesser d'être le même ; le fond est semblable, mais les formes varient sans cesse & portent toujours avec elles, l'empreinte particulière du Peuple pour qui & chez qui ce Tableau fut exécuté.

Mais les Grammaires particulières, effet de l'Universelle, ne doivent rien avoir de contraire à celle-ci ; aucun procédé chez elles dont on ne puisse rendre raison & dont on n'aperçoive la cause de la manière la plus sensible, dès qu'on le combine avec les règles de la Grammaire Universelle, déterminées par le Génie particulier du Peuple chez lequel existe ce procédé.

CHAPITRE IV

Existence nécessaire de la Grammaire Universelle.

Ceux qui sont dans le cas d'étudier un grand nombre de Langues, ne tardent pas à s'apercevoir que les Grammaires particulières de toutes ces Langues, ont un fonds commun par lequel elles se ressemblent ; & que lorsqu'on en a appris une, on a beaucoup moins de peine à apprendre les autres.

C'est ce fonds commun qui forme la Grammaire Universelle, qui la constitue.

Antérieure à toute Grammaire particulière, elle les anime toutes, les dirige toutes, est le fondement nécessaire de toutes.

C'est qu'elle n'est point l'effet du hazard, ni du caprice, & de la fantaisie des Peuples : comment tous les Peuples se seroient-ils accordés dans une chose arbitraire ? Comment un même hazard se seroit-il répété constamment ?

Puisée dans la Nature, toujours la même, toujours invariable, & modèle de tout ce que les Hommes exécutent, cette Grammaire Universelle existe indispensablement pour eux, dès qu'ils veulent peindre leurs idées : elle leur dicte impérieusement ses loix, & tandis qu'ils se croient libres à cet égard, qu'ils s'imaginent être les Créateurs de l'art de peindre leurs idées, ils obéissent aux règles invariables que leur prescrit la Nature.

En effet, tout modèle de peinture, dirige nécessairement dans le choix des moyens propres à le peindre : sans cela, on ne peindroit pas, ou l'on ne seroit qu'un portrait de fantaisie qui ne représenteroit rien de réel. Le but pour lequel on peint ses idées, seroit totalement manqué, puisqu'on peindroit toute autre chose, que ce qu'on auroit dessein de peindre.

Pour peindre ses idées, l'Homme n'eut qu'à se rendre attentif à ce qui étoit nécessaire pour remplir ce but, & la Grammaire exista ; & elle exista invariablement & pour tous les Peuples.

Quoiqu'elle ne fût point écrite, quoiqu'on n'en fût point d'étude, on observoit ses règles, sans s'en écarter jamais dans l'étendue des siècles, sans les oublier, sans les violer, parce que la Nature toujours la même, les faisoit toujours connoître avec la même promptitude, & avec cette assurance

qu'elle met dans toutes les opérations : en sorte qu'on ne sauroit s'en écarter sans être mauvais peintre , ou sans se rendre intelligible.

D'ailleurs , dès qu'on sçait peindre une idée , on sçait les peindre toutes : la même méthode qui avoit présidé à l'expression de la première , préside également à l'expression de toutes les autres : ainsi les préceptes de la Grammaire devoient universels & invariables : on ne pouvoit plus s'en écarter , sans être en contradiction avec soi-même & avec la Société entière.

CHAPITRE V.

Quels sont les Modèles qu'elle nous apprend à peindre.

TOUTE peinture est l'imitation d'un modèle , & l'art du Peintre consiste à rendre cette imitation aussi exacte qu'il lui est possible.

La Grammaire nous offre également des modèles à imiter , par cela même qu'elle est un art de peindre , & ces modèles sont les Idées.

Mais en quoi consiste une idée , & comment peut-on imiter des objets intellectuels tels que les idées qui n'ont point de corps , qui ne tombent pas sous les sens , dont on ne peut imiter les traits : Questions importantes & sans la solution desquelles , la Grammaire ne pourroit avoir ni clarté ni précision.

Le mot IDÉE que les Latins & nous , avons emprunté des Grecs , signifie mot à mot une *image* , une *figure* , les formes d'un objet : 1°. la connoissance ou la vue de ces formes , de ces images : 3°. tout ce qui se peint dans notre esprit , tout ce qu'il considère , tout ce qu'il se dit :

Soit qu'il se peigne un objet qu'il a sous les yeux.

Soit qu'il s'en rappelle le souvenir.

Soit qu'il s'occupe de quelqu'objet qui n'a aucun modèle hors de lui.

Ce mot s'est formé du mot *Id* , qui signifie *image* , *vue* , *connoissance* , d'où vinrent les mots Grecs ,

ἰδῆ , *ἰδ-ε* , il a vu , il vit.

ιδί , *ιδ-ε* , voyez , voilà.

<i>ἴδω</i> , E I D - <i>ō</i> ,	} je vois.
<i>ἴδω</i> , I D - <i>ed</i> ,	
<i>ἴδω</i> , E I D - <i>ed</i> ,	je fais.
<i>ἴδω</i> , E I D - <i>os</i> ,	forme, figure; 1°. visage. <i>vue</i> .
<i>ἰδωλατ</i> , E I D - <i>olon</i> ,	Statue, Idole, imitation de formes.
<i>ἴδω</i> , I D - <i>ois</i> ,	savant, habile.

D'où viennent aussi les mots Latins, *Vin-co*, je vois; *Vis-us*, *vue*, &c. & nos mots *voir*, *vue*, *vision*, *idole*, &c. qui n'ont presque plus de rapport pour le son avec le mot *ιδεω*.

Cette Famille tient elle-même à un mot primitif qui s'est prononcé *Id*, *Eid*, *Aid*, *Ad*, qui signifie la main, & qui a donné des dérivés à une multitude de Langues. En effet, nous ne voyons, nous ne connoissons dans le sens physique, que ce qui est sous notre main, que ce que nous pouvons manier, toucher, tourner & retourner sous toutes les faces: aussi des Aveugles ont été habiles Statuaires, parce que la main suffit pour connoître & pour imiter les formes des corps.

Mais tout ce que notre esprit considère, tout ce qui lui est présent, s'y présente & l'affecte toujours d'une certaine manière: c'est par-là qu'il y trouve de l'attrait; qu'il distingue cet Être des autres, qu'il existe pour lui.

Ce sont les qualités qu'il y aperçoit qui le rendent attentif, qui décident de l'idée qu'il s'en forme, & du rapport qu'il y découvre avec lui-même ou avec les autres Êtres.

Comment décidons-nous en effet de la bonté des Êtres, si ce n'est par les bons ou les mauvais effets que nous en voyons découler? Le même objet ne sera-t-il pas bon & mauvais tout à la fois pour diverses personnes, selon qu'elles en éprouveront du bien ou du mal?

Le *Soleil*, par exemple, nous affecte par son éclat, par sa chaleur, par sa forme, par sa Place, &c. nous en aurons donc l'idée, lorsque nous nous le représenterons comme un Globe élevé & brillant, qui éclaire & chauffe l'Univers.

L'*EAU* nous affecte par sa limpidité, par sa fluidité, par sa vertu désaltérante; nous en aurons l'idée, lorsque nous nous la représenterons sous ces qualités qui lui sont propres.

Nous aurons l'idée d'un *ROI*, lorsque nous nous le représenterons comme le Chef suprême & unique d'une société nombreuse & Maître d'une vaste Contrée.

Nous aurons l'idée de la *GRAMMAIRE*, lorsque nous nous la représen-

rons comme l'assemblage des règles par lesquelles nous peignons nos idées & les rendons sensibles à nos semblables.

Ainsi nous ne nous représenterons jamais un objet, sans l'accompagner des qualités par lesquelles il nous affecte, qui sont qu'il est cet objet, & non un autre; qui forment les caractères distinctifs, son essence en quelque sorte.

On ne sauroit se représenter une MONTAGNE, sans son élévation; une VALLÉE, sans son enfoncement; une MER, sans la vaste étendue de ses Eaux.

Observons que les idées ne naissent pas toujours des objets extérieurs; nous en avons qui viennent de notre ame elle-même; qui sont produites par la considération de notre état intérieur, de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes; qui donnent la connoissance de notre état actuel. Car telle est l'excellence de notre nature, que nous ne recevons pas seulement les impressions des objets extérieurs; mais que nous connoissons aussi notre propre état, que nous devons une partie de nos idées à l'impression des objets intérieurs qui se font sentir en nous; à cette puissance active de notre ame qui agit sur elle-même: ainsi le sentiment de nos besoins fait naître diverses idées en nous: ainsi nos affections, nos désirs, nos volontés, &c. nous occupent tour-à-tour, & nous élèvent à des idées fort différentes de celles que nous devons aux objets extérieurs.

On peut dire, que par rapport à la première de ces deux classes d'idées; nous sommes passifs; & que relativement à la seconde, notre ame y déploie toute sa puissance active.

Ainsi, les idées que nous avons du Soleil, de l'Eau, de tous les objets physiques, &c. sont en quelque sorte des idées passives; car elles nous sont données par la contemplation ou par la vue de ces objets extérieurs.

Tandis que les idées relatives aux besoins, aux désirs, à la volonté, sont actives, en ce qu'elles naissent de la considération de nous mêmes, & par cette faculté que nous avons d'agir par nous-mêmes, indépendamment de tout objet extérieur.

Par-là, deux Mondes s'ouvrent en quelque sorte à nous: le Monde PHYSIQUE, qui nous donne l'idée de tout ce qui est extérieur, de tout ce qui tombe sous les sens.

Et le Monde INTELLECTUEL, qui nous donne l'idée de tout ce qui est intérieur, qui nous développe notre esprit & ses facultés; qui renferme la connoissance de tout ce qui n'est pas physique.

Et tous les deux sont la source seconde des modèles divers que la Grammaire nous apprend à imiter, & des Tableaux qui en résultent.

CHAPITRE VI.

Comment la Grammaire nous apprend à imiter & à peindre ces modèles.

IL ne suffit pas d'avoir des idées, & de savoir en quoi elles consistent : il faut encore, & c'est ici où naît pour nous la Grammaire, où elle vient nous prêter son secours ; il faut connoître les moyens par lesquels nous pourrions communiquer nos idées à nos semblables, & devenir participans des leurs ; faire un commerce réciproque d'idées ; en donner & en recevoir.

Rien ne seroit plus aisé, si nos idées étoient des objets corporels qui fussent hors de nous : mais elles sont dans notre esprit ; elles sont notre esprit lui-même affecté dans ce moment d'une certaine manière : on ne peut donc transmettre ces idées au dehors de soi, comme on tranfère un objet physique ; elles ne seront cependant pas perdues pour les autres, dès que cela leur deviendra nécessaire, à eux ou à nous ; nous trouverons dans notre génie, dans nos organes, dans les facultés dont nous doua la Divinité, les moyens nécessaires pour faire passer dans l'esprit des autres hommes les idées qui nous occupent, nos desirs, nos volontés, nos connoissances, le feu de notre génie, la profondeur de nos pensées ; pour leur dévoiler notre esprit, & le leur montrer comme à découvert, soit que des objets extérieurs l'affectent, soit qu'il se replie sur lui-même & qu'il soit la propre cause de ses idées.

Ces moyens consistent dans la peinture de ces idées par des signes correspondans à ces idées & qui affectent l'esprit de nos semblables de la même manière que nous sommes affectés, en leur présentant les objets qui sont la cause de nos idées, & en les leur faisant voir précisément sous ces mêmes rapports.

Et afin que cette peinture produise exactement les effets que nous en attendons, nous seront dirigés par la Grammaire. Elle nous dit :

Parlez aux autres comme vous vous êtes parlé : que les signes que vous employerez dans cette vue, produisent sur leur esprit, par leur valeur & par leur arrangement, le même effet que produit sur le vôtre la considération de l'objet qui vous occupe & dont vous voulez leur donner la connoissance.

Si ce sont des mots que vous employez pour cela, que les uns expriment les objets qui vous frappent; que d'autres peignent les effets que ces objets produisent sur vous; que des troisièmes servent à unir tous ceux-là en marquant leurs rapports; & qu'il en résulte un Tout lumineux qui peigne votre idée à l'esprit de vos semblables avec la même exactitude & la même précision, qu'elle est peinte dans votre esprit par la vue des objets qui la firent naître: que ce tableau soit une glace, qui réfléchisse dans leur esprit l'état actuel du vôtre.

Par cette imitation, on marche d'une manière sûre dans la peinture de ses idées, parce qu'elle ne renferme rien d'arbitraire, parce qu'elle est exactement conforme à son modèle, parce qu'elle est la peinture simple & fidèle de l'idée, qu'elle en est en quelque sorte la réflexion.

Et ces procédés sont de tous les Peuples, & de tous les Temps, parce que dans aucun temps, dans aucun lieu & dans aucune Langue, on ne peut peindre une idée que par les développemens, que par la distribution des diverses parties qui la constituent & qui sont elles-mêmes les développemens des objets dont on a l'idée.

CHAPITRE VII.

En quoi la Grammaire diffère de la Logique & de la Rhétorique, relativement à la peinture des idées.

LA Logique a un si grand rapport avec la Grammaire, que des Savans distingués ont souvent emprunté de l'une des principes pour expliquer l'autre; & qu'il semble que la Grammaire soit fondée sur une Logique naturelle, que l'homme apporte avec lui. Toutes les deux s'occupent en effet d'idées, de ce que l'homme se dit, de ce qu'il dit aux autres: mais elles envisagent ces objets sous des faces différentes.

La Grammaire ne s'occupe que de l'EXPRESSION des idées.

La Logique en examine la VÉRITÉ.

La Rhétorique y met le COLORIS nécessaire.

La Grammaire nous apprend à peindre nos idées, telles qu'elles existent dans notre esprit.

La Logique , à les rendre telles qu'elles doivent être pour avoir la plus parfaite conformité à leurs modèles.

La Rhétorique , à les peindre de la manière la plus propre à réveiller l'attention , & à émouvoir.

Elle parle au cœur & à l'imagination qu'elle ébranle & qu'elle touche par la beauté & la richesse de l'image , tandis que les deux autres parlent à l'esprit & à l'entendement qu'elles éclairent par la présentation simple & nue de l'image & par sa vérité.

L'une cherche à rendre les idées avec toute la fidélité possible.

L'autre , à leur donner toute la certitude possible.

La troisième , à en faire un Tableau animé, aussi pictoresque & aussi énergique qu'il se peut.

Toutes sont nécessaires & intéressantes , parce que de leur réunion résulte la communication des idées , la plus parfaite , la plus agréable & la plus conforme à la Nature , qui ne se contente pas de donner l'existence aux Êtres , mais qui les accompagne de toutes les grâces & de tout l'embellissement dont ils sont susceptibles : de même , plus on peut rendre une idée exacte dans son expression , conforme à la vérité dans son ensemble , harmonieuse & agréable dans ses développemens , & plus on remplit le but de la parole.

La GRAMMAIRE précédera toutes les autres ; car afin de pouvoir décider si l'on se forme des idées vraies des objets , il faut avoir des idées & être en état de les exprimer : il faut pouvoir se parler , afin d'être en état de juger si l'on se parle bien : & il faut s'être assuré qu'on s'est bien parlé , qu'on a acquis des idées vraies , avant de chercher à les faire goûter & rechercher des autres : c'est abuser du discours que d'embellir la fausseté , des charmes de la vérité.

La Logique & la Rhétorique suivront donc la marche & les procédés de la Grammaire , puisqu'elles ne viennent qu'après elle.

La Grammaire ayant après à présenter une idée dans tout son ensemble , à la présenter avec toutes ses parties , à désigner l'objet qui l'occasionne , les qualités qu'on y aperçoit & qui en constituent l'idée , & à les lier d'une manière qui en fasse un Tout , la Logique examine si l'on a envisagé en effet par-là cet objet sous son véritable point de vue ; & la Rhétorique orne ce point de vue , cette perspective , de tous les agrémens dont elle peut être susceptible.

Ainsi plus l'on aura de justes idées de la Grammaire , plus il sera aisé

de simplifier & de se former de saines idées des deux autres arts avec lesquels nous ne la comparons ici, qu'afin d'avoir un principe propre à distinguer dans la suite tout ce qui est du ressort de la Grammaire, de ce qui appartient aux deux autres; & sur-tout à la Logique, avec laquelle il est si aisé de confondre son mécanisme.

CHAPITRE VIII.

Diverses manières dont on peut peindre ses idées.

TER est le Génie de l'Homme, telles sont les ressources immenses que lui ménagea la Divinité, afin qu'il pût pourvoir à ses besoins, de quelque nature qu'ils fussent, que l'on pût peindre ses idées d'un grand nombre de manières différentes.

A ceux qui sont près de nous, nous les peignons de deux manières. Par des **S O N S** que nous prononçons, composés d'une suite de mots ou de signes vocaux qui correspondent parfaitement aux idées que nous voulons peindre, & qui en tracent l'imitation fidelle dans leur esprit.

Nous les peignons, en second lieu, par des gestes de la main, de la tête, &c. qui correspondent également à nos idées; & qui font connoître, à ceux qui les aperçoivent, les idées dont nous voulons leur donner la communication.

Ces gestes sont même de deux espèces très-différentes: les uns libres & naturels, tels que ceux qu'on emploie dans la conversation, ou dans les récits.

Les autres, plus aprofondis, plus recherchés, & qui tiennent lieu de mots, de syllabes & de tout signe vocal, par leur parfaite correspondance avec ces signes.

L'on se sert de ces derniers avec les Sourds, tandis qu'on emploie les premiers avec ceux qui entendent, afin qu'ils comprennent mieux: souvent même on ne les emploie qu'avec ceux-là seuls qui peuvent les voir, afin qu'ils sachent notre idée de préférence à tous ceux qui les entendraient si on les peignoit par des signes vocaux.

Ces deux sortes de signes, ceux de la parole & ceux du geste naturel, sont aussi différens par leurs effets qu'ils le sont par leur nature. Les derniers

sont plus prompts, plus animés, plus rapides dans leurs effets : les premiers sont plus exacts, plus sûrs, plus développés : ils détaillent mieux l'idée : ils la présentent avec plus de précision & la font infiniment mieux connoître.

Les uns sont plus propres pour peindre les idées dont on est vivement affecté, & qui demandent d'être peintes avec la plus grande rapidité, pour obtenir un secours pressant.

Les autres sont plus propres à peindre les idées qui tendent à instruire, à éclairer, à agrandir l'ame & à l'élever.

Mais ces signes, soit vocaux, soit du geste, ne sont que pour le moment actuel : & même ils sont restreints dans un espace très-étroit, & bornés à un petit nombre de Personnes.

Il falloit donc en avoir d'autres par lesquels on pût se faire comprendre de ceux auxquels on ne pouvoit se faire entendre, à cause de leur absence ; & par lesquels les Instructions qu'on avoit à donner, pussent passer d'une génération à une autre & de Peuples en Peuples, afin que l'Univers fût les choses importantes qu'on avoit à lui dire pour son avantage ; & que les lumières d'un siècle ne fussent pas perdues pour le siècle suivant.

Dans cette vue, on inventa des signes permanens, pris d'Objets corporels, arrangés ou tracés de manière à présenter des Tableaux qui rapellassent toujours les idées qui y étoient attachées.

C'est ainsi qu'on peut peindre ses idées avec des vases à fleurs, arrangés de différentes manières, mais auxquels on ne peut se méprendre.

C'est ainsi que divers Peuples anciens transmettoient leurs connoissances à la postérité, par le moyen de fils de diverses couleurs arrangés & noués d'une manière propre à dire tout ce qu'on vouloit.

C'est ainsi que d'autres peignirent les Objets même sur des corps solides ; & que depuis quelques milliers d'années, les Peuples d'Asie & d'Europe ont des Caractères alphabétiques qui, étant peints sur le papier, révèlent les mêmes idées que les signes vocaux dont on se serviroit.

Cette dernière Méthode a même fait disparaître les autres dans toutes les Cours savantes, parce qu'elle leur est infiniment supérieure à tous égards.

Mais, comme il n'y a pas deux choses parfaitement égales sur la Terre, & que les avantages & les désavantages sont toujours compensés, la peinture des idées par signes vocaux & par gestes, & celle des idées par Caractères tracés, ont chacune des avantages & des désavantages différens.

Si la première est perdue pour les momens futurs, elle est plus-vive, plus animée, plus agréable pour la Société.

Et si la dernière transmet les idées aux tems les plus reculés, elle n'a rien d'animé, rien de vif; c'est le silence de la solitude, c'est la profondeur de la nuit, c'est le froid des glaces du Nord; c'est la vérité dépouillée des graces du sourire, des charmes de la voix, du feu de la conversation, des effets du son qui changent totalement l'expression des idées.

Ajoutez à cela les révolutions des siècles qui font périr ces monumens, ou qui les rendent plus obscurs en faisant perdre, en tout ou en partie, la valeur des mots qui les composent, & sur-tout la connoissance des choses auxquelles on y fait allusion & sans lesquelles on ne sauroit cependant les entendre.

CHAPITRE IX.

Que la Grammaire Universelle préside à ces diverses manieres de peindre.

MAIS de quelque manière qu'on peigne ses idées, il faut qu'elles soient toujours assorties aux règles de cette Grammaire Universelle qui préside à la peinture des idées, qui nous apprend en quoi consiste, à cet égard, l'imitation la plus parfaite de la Nature.

En effet, les règles à suivre dans toutes ces Méthodes doivent être les mêmes, puisque ce ne sont que diverses manières de peindre le même objet: il doit se retrouver dans toutes, toutes doivent exprimer la manière dont il nous affecte, les idées que nous nous en faisons, les qualités que nous y voyons: toutes doivent mettre l'accord le plus parfait entre ces diverses parties d'un même tout.

Ainsi, soit que nous parlions, soit que nous écrivions, nous le faisons d'après les mêmes principes: il en est de même des autres.

Les Sourds & les Muets auxquels on apprend actuellement d'une manière aussi belle que simple, à entendre & à composer en quelque Langue que ce soit, & dont on ne peut voir les exercices sans étonnement, n'ont pas eu d'autre instruction. Non-seulement on leur a appris à exprimer leurs idées par le geste & par l'écriture, en diverses Langues; mais on les a élevés jusques aux principes qui constituent la Grammaire Universelle, & qui pris dans la Nature & dans l'ordre des choses, sont invariables, & donnent la raison de toutes les formes dont la peinture des idées se revêt chez chaque Peuple, ou dans chaque Méthode différente.

CHAPITRE X.

Des qualités que doit avoir la peinture des idées , & qui deviennent la base de la Grammaire.

AFIN que la peinture de nos idées produise les effets auxquels elle est destinée , il faut qu'elle se rapproche le plus qu'il est possible de l'idée elle-même ; qu'elle revête les qualités essentielles.

L'idée est claire , vive & rapide , c'est l'éclat & la rapidité de l'éclair ; la peinture doit avoir les mêmes qualités : elle doit être lumineuse , énergique , & aussi prompte qu'il est possible : de-là , la marche entière de la Grammaire , puisqu'elle doit tendre à peindre les idées de la manière la plus parfaite.

Ainsi , nos phrases , peinture de nos idées , doivent revêtir la plus grande clarté ; n'avoir rien d'obscur & d'équivoque : chaque portion en doit être bien dessinée , tranchante & distincte.

Plus elles seront claires , & plus elles seront susceptibles d'énergie : y en a-t-il dans les discours obscurs ? Ils ne parlent ni aux yeux ni aux oreilles : ils n'ont donc nulle efficacité.

Ce n'est pas tout : l'idée d'un objet se peint dans notre esprit , tout à la fois , d'un clin d'œil ; il seroit donc à désirer qu'elle pût être rendue avec la même rapidité ; cela seroit d'autant plus nécessaire , que les Hommes réunis en Société & liés les uns avec les autres , ont une multitude d'idées à se communiquer , & qu'on a outre cela autant d'impatience à savoir promptement ce qu'on nous veut dire , qu'on en a à le dire.

L'on fera donc succéder les paroles avec rapidité ; mais comme cela n'est pas encore suffisant , on économisera encore sur le nombre des paroles ; on supprimera toutes celles qui ne seront pas absolument nécessaires pour la clarté du Discours , toutes celles qui pourront se suppléer par l'ensemble , & souvent l'on mettra deux ou trois mots en un seul , pour aller plus vite.

De-là naîtront des façons de parler singulières , & dont il semblera qu'on ne peut pas rendre raison , & qu'elles ne sont que l'effet de l'usage , tandis qu'elles seront autant d'ELLIPSES ou de Phrases abrégées ; & dont une partie n'a disparu , que parce qu'elle n'auroit rien ajouté à la clarté de la phrase en l'allongeant.

Ce qui donne lieu aux Phrases & aux Formules elliptiques qui reviennent continuellement dans le Discours, & dont il faut connoître les causes, si l'on veut avoir une idée nette de la Grammaire & de ses procédés, souvent obscurs, parce qu'on ne faisoit pas assez d'attention à la vaste influence de ce veru de la parole.

Nous pouvons donc, relativement à la définition de la Grammaire que nous avons dit nous donner les règles nécessaires pour peindre nos idées, ajouter ceci : POUR LES PEINDRE DE LA MANIÈRE LA PLUS CLAIRE, LA PLUS ÉNERGIQUE ET LA PLUS RAPIDE.

CHAPITRE XI.

Utilités de la Grammaire Universelle.

LA Grammaire Universelle, qui nous enseigne à peindre nos idées, dont les règles, données par la Nature même, sont constantes & invariables, & l'effet nécessaire de la manière dont notre esprit se représente les Objets, réunira les plus grands avantages; la connoissance deviendra nécessaire pour tout le monde, puisqu'il n'est personne qui ne soit appelé à peindre ses idées, & qui n'y soit appelé par les plus pressans motifs, par celui de son propre bonheur.

1°. Elle nous procure la satisfaction, si sensible pour un Etre pensant, de pouvoir nous rendre raison de la manière dont s'opère cette peinture merveilleuse des idées, à laquelle nous devons tant d'avantages, tant de plaisir, soit par l'agrément de pouvoir exprimer nos propres idées de la manière la plus énergique & la plus capable de plaire, soit par le spectacle brillant & les ressources infinies que nous trouvons dans celles des autres, si nombreuses, si variées, si instructives, si consolantes. D'ailleurs n'est-il pas digne de l'Homme de faire un aussi bon usage de sa raison, de rechercher comment il parvient à dévoiler ainsi le plus profond intérieur de son ame, à éprouver le même avantage de la part des autres, à n'être pas une Enigme indéchiffrable à lui-même, en ignorant la nature de ses procédés à cet égard ?

2°. Ce n'est même qu'en connoissant de quelle manière il peint ses idées, qu'il sera en état de perfectionner ses procédés; de s'en rendre l'exercice plus aisé ou plus utile, d'en faire l'objet de ses méditations, d'en raisonner avec les

autres, de profiter de leurs observations & de les suivre dans leurs développemens. Peut-on en effet parler d'un Art dont on ignore les termes & les procédés, & sur lequel on n'auroit jamais réfléchi? A plus forte raison, pourroit-on contribuer à sa perfection en la moindre chose?

3°. Elle devient ainsi la Science du Philosophe & du Savant, qui se distingue par-là du simple Manœuvre qui opère comme eux, parce qu'il a vu, par son expérience ou par la direction des autres, qu'on réussit en employant telle ou telle Méthode; mais qui, forcé de s'en tenir aveuglément à ces procédés, ne peut s'en rendre raison, ni les perfectionner, ni se servir de son expérience à cet égard pour réussir dans d'autres Sciences; encore moins pour donner de l'extension & de la force aux facultés de son ame, qui sans cesse asservie, par des procédés dont elle ne peut voir les causes ni calculer les effets, seroit égarée pour toujours dès qu'elle s'écarteroit un instant du chemin battu.

Il est vrai qu'en fait de peinture des idées, nous sommes obligés de marcher avec tout le monde, puisque les règles de cette Peinture sont communes à tous, sans quoi l'on ne parleroit, l'on ne peindroit que pour soi; mais cela n'empêche pas que la connoissance de ces règles ne nous soit très-avantageuse, puisqu'elle seule nous met en état d'analyser les Tableaux de la Parole, de les comparer avec leurs Modèles, de voir en quoi ils excellent ou en quoi ils sont défectueux, d'en sentir l'énergie & la beauté, de les juger, en un mot; d'en retirer par-là même de plus grands avantages, & de nous mettre en état d'en composer de très-supérieurs à ceux que nous aurions tracés sans cela; de nous élever toujours au-dessus de nous-mêmes.

4°. Cette étude est très-propre en effet à donner une grande étendue à notre entendement, en le formant par l'analyse qu'il lui offre & par l'habitude d'observation qu'il lui fait prendre; en le préparant aux recherches les plus profondes, & aux raisonnemens les plus abstraits; en lui servant de base pour la Rhétorique, pour la Logique, & pour toutes les connoissances dans lesquelles il faut procéder par l'analyse & par la considération de leurs principes.

Quelle étude est effectivement plus abstraite, plus métaphysique en elle-même, plus éloignée du ressort des sens, que l'analyse des Tableaux de nos idées? Ne soyons donc pas étonnés si jaüques ici elle a paru si difficile à saisir, & si l'on a mieux aimé apprendre à parler sans règles, que d'être arrêté par des règles embarrassantes, qui demandoient trop de contention d'esprit, & dont on ne sentoit pas la nécessité & l'importance.

5°. C'est sur-tout dans l'étude des Langues étrangères, que la Grammaire

nous procure de très-grands avantages. Elle se supplée aisément quand il s'agit d'apprendre la Langue naturelle, parce qu'on a le tems de s'instruire par l'usage, parce qu'on n'est occupé que d'un petit nombre d'objets à la fois, parce qu'on est soutenu par le feu, le charme & l'énergie de la conversation. Il n'en est pas de même dans l'étude des Langues étrangères.

Ici tout étonne, tout embarrasse, tout arrête; on est dans un Monde nouveau qui n'a rien de commun avec celui auquel on étoit accoutumé; on voit tout à la fois une multitude d'objets différens; ils s'offrent à nous de la manière la plus triste, la plus fastidieuse, la plus pénible; on n'a plus le tems de s'y livrer par la routine seule, sur-tout lorsqu'on en doit apprendre plusieurs; il faut nécessairement alors réunir toutes les forces, suppléer par l'imagination aux charmes que le discours ne peut offrir à nos yeux obscurcis, secourir la mémoire par le jugement, compenser le tems par la vivacité de l'observation & par la vaste étendue de ses effets; que chaque pas soit accompagné de la raison.

Marchant alors au sein même de la lumière, réunissant le secours de toutes ses facultés, on ne sera jamais égaré, jamais perdu; on ira très-vite parce qu'on ne trouvera rien qui arrête, & l'on marchera en assurance parce qu'on ne craindra point de s'égarer.

C'est la seule marche digne d'un Etre raisonnable, qui doit être toujours en état de se rendre raison de tous ses pas. Sans elle, il sera toujours dans une nuit obscure; & se traînant péniblement dans la fange, il suivra, sans génie, une route battue. Une Langue apprise ne lui sera d'aucune utilité pour en apprendre une autre: toujours obsédé par des détails, pourroit-il s'élever à des Principes généraux & universels qui ramèneraient toutes les Langues à une marche commune, lui en aplanissent toutes les difficultés, & les réduisissent à de simples comparaisons entre ce qui est & ce qui doit être?

A quoi serviroit la raison, si on ne l'employoit dans les choses difficiles & dans l'acquisition des connoissances auxquelles on se dévoue? & des qu'on pourra, par son moyen, parvenir à une supériorité à laquelle on ne sauroit s'élever sans cela, par quel motif s'y refuseroit-on?



CHAPITRE XII.

Pourquoi ces avantages n'ont pas été aussi sensibles jusques à présent.

NOUS devons cependant convenir, que jusques à présent l'on n'a point retiré de la Grammaire les avantages que nous lui attribuons ; on n'y voit point ces principes généraux qui en devroient être la base ; on n'aperçoit pas entre l'amas immense de règles qu'elle nous offre , cette liaison intime qui devoit les unir , & en faciliter l'étude ; on diroit qu'elles sont étonnées de se trouver à côté l'une de l'autre ; qu'elles n'ont aucune cause nécessaire ; qu'elles feroient uniquement l'effet de l'habitude & de l'usage : on n'y aperçoit qu'un moyen lent & pénible , d'exécuter tristement ce que l'usage nous apprendroit à faire aussi bien & plus agréablement ; & après les avoir apprises avec un dégoût extrême , on les oublie sans regret en déplorant les jours précieux perdus à cette étude.

Ceux donc qui jugeront de l'utilité de la Grammaire Universelle & de son influence sur les Grammaires particulières , par l'expérience du passé , seront sans doute fort étonnés de ce que nous venons de dire ; ils s'imagineront qu'une prévention aveugle , nous fait outrer les avantages que nous apercevons dans ce genre de connoissance.

Nous n'en serons pas surpris : ils étoient fondés dans l'opinion défavorable qu'il avoient de ces Livres élémentaires , par le peu d'effet qu'ils produisoient , par leur obscurité profonde , par le voile qu'ils laissoient sur l'origine & la raison des diverses Parties qui les composent ; parce qu'ils ne parloient jamais qu'à la mémoire & point au jugement ; parce qu'après les avoir appris par cœur , on ne pouvoit se rendre raison de rien , & qu'il en falloit toujours revenir à l'usage , comme au meilleur guide.

On connoissoit même si peu les vrais principes des Langues & le caractère distinctif de chaque Grammaire particulière , qu'on nous a donné pendant long-temps pour Grammaires Françaises des Ouvrages absolument calqués sur les Grammaires Latines.

Il est vrai que dans ces derniers tems , on a senti vivement combien il importoit de réformer des abus aussi étranges ; & l'on a vu paroître des Grammairiens distingués qui abjurant tout préjugé , nous ont enfin donné des Grammaires véritablement propres à la Langue Française.

Et comme l'on a reconnu qu'il étoit impossible d'éclaircir les *Elémens des Langues* sans remonter à des principes généraux, l'on s'est encore élevé à des Grammaires générales & raisonnées, dans lesquelles on a cherché à remédier à ces inconvéniens : on a mieux connu dès-lors le vrai génie de la Grammaire, on en a mieux développé les causes & les effets ; on a été assuré que l'usage, auquel on étoit obligé de se conformer sans cesse en fait de Langues, avoit toujours pour base une raison qui en devoit rendre la connoissance aisée ; l'on a beaucoup moins appris la Grammaire par le seul secours de la mémoire, & l'on a pu raisonner mieux qu'on ne faisoit sur la plûpart de ses objets.

Cependant ces nouveaux Ouvrages, quelque intéressans qu'ils soient, n'ont pas produit les grands effets qu'on en devoit naturellement attendre, & on n'en a pas vu résulter tous les avantages que nous attribuons à la Grammaire & qu'elle doit nécessairement produire, parce qu'ils ont été écrits d'une manière trop didactique ; ce qui étoit inévitable dans des Ouvrages de recherches & où il falloit justifier sans cesse la nouvelle route qu'on suivoit ; & parce, sur-tout, qu'on n'a point pensé de réformer d'après eux, les Grammaires particulières, qui n'en sont pas devenues plus claires & plus commodes.

Il étoit impossible d'ailleurs de s'élever dans ces dernières, aux principes universels de la parole : le champ resserré de ces Grammaires ne pouvoit le comporter ; & celles dont l'étendue embrassoit ces principes universels, laissoient encore beaucoup à désirer à cet égard, parce qu'elles nous aprenoient plutôt ce qui étoit, que les raisons de ce qui étoit.

C'est qu'on partoît en général de ce principe, que les Langues étoient arbitraires, l'effet du hazard & de la convention : principe funeste, dont il ne pouvoit résulter un Livre élémentaire vraiment utile, & qui présentait les premiers principes du langage, qui suposent nécessairement qu'il n'a rien d'arbitraire, & que l'usage, tout despote qu'il est, leur est absolument subordonné.

Mais dès qu'on supose, au contraire, que les Langues ne purent être l'effet du hazard, dès qu'on est parvenu à les lier entr'elles, dès qu'on regarde la parole comme la peinture exacte & nécessaire des idées, on doit voir naître toutes les parties diverses qui entrent dans cette peinture, on en doit voir les causes : ces causes doivent être prises dans la Nature même ; & invariables comme elle, elles doivent donner la raison de tous les usages qui y ont rapport.

La Grammaire doit devenir dès-lors très-simple , très-claire ; dégagée de toute la métaphysique , elle doit être toute en action ; par-là même , autant à la portée de ceux qui commencent l'étude des Langues , qu'elle étoit auparavant au-dessus de leurs forces. Loïn de les rebuter , de les reculer , elle doit les attirer , & leur faire faire des progrès sensibles : elle doit être pour eux un flambeau qui les éclaire , qui dissipe les nuages dont l'usage seroit environné sans lui ; & qui parlant à leur jugement & à toutes les facultés de leur ame , la rende infiniment plus propre à sonder les profondeurs des Langues , à aplanir les difficultés qu'elles offrent & qui affligent , par leur incertitude , ceux même qu'elles ne peuvent rebuter.

Tel est le point de vue sous lequel nous envisageons la Grammaire , & d'après lequel nous avons dirigé nos recherches : nous donnons donc ici le fruit d'une longue suite d'observations , commencées dès le moment où voulant faire usage de ce que nous venions d'apprendre dans notre jeunesse , nous nous aperçûmes qu'il étoit impossible de rendre raison d'une Langue quelconque avec le peu de secours qu'on avoit : dès ce moment , nous cherchâmes quelque chose de mieux ; en essayant aussi de mettre à profit tout ce qu'on a donné depuis ce tems-là sur une matière aussi intéressante. La masse de nos autres recherches sur les Langues & sur l'origine de leurs mots , nous a également donné une grande facilité pour nous élever à ces premiers principes de la parole , sans lesquels il ne peut exister de Grammaire où la clarté & la simplicité soient réunies à la profondeur ; qui éclaire réellement l'usage , & qui serve pour toutes les Langues.

Nous trouverons notre tems bien employé , si le Public applaudit à nos vues , & si nos Lecteurs se convainquent par la lumière qu'ils y trouveront , qu'il existe en effet une Grammaire Universelle qui règle le langage , qui domine l'usage & dont la connoissance produit tous les effets que nous lui avons attribués.



CHAPITRE XIII.

Des Grammaires particulières & de leurs causes.

L'Origine des Grammaires particulières & leurs rapports avec la Grammaire-Universelle, ne sont pas des problèmes moins intéressans que celui de la Grammaire-Universelle : si des principes communs du langage donnent des loix à tous les Peuples, comment tous les Peuples différens-ils dans leurs Grammaires : & si les Peuples obéissent à des règles différentes de langage, que deviennent ces prétendus principes universels que nous réclamons ?

Cette question qui paroît si embarrassante, n'est cependant pas difficile à résoudre. Toutes les Grammaires, de quelque Langue qu'elles soient, s'accordent sur leurs principes généraux, sur ces loix, sans lesquelles il n'y auroit point de Langue, point de Grammaire, point de peinture d'idées : principes pris dans la nature des idées, puisées elles-mêmes dans l'Univers qu'elles peignent à notre esprit, tandis qu'il est conforme lui-même aux idées éternelles qu'en eut l'Être suprême.

Ces principes nécessaires, dirigent les tableaux de la parole, dans quelque tems & en quelque lieu que ce soit : tous portent leur empreinte ; mais si les Nations n'ont jamais pu s'écarter de ces loix, si elles ont été forcées de suivre leur impulsion, elle ont pu se livrer à leur propre génie dans la manière d'exécuter ces loix, dans l'emplacement à donner aux diverses parties d'un tableau, dans les formes dont elles pouvoient être susceptibles, dans le plus ou dans le moins de force avec laquelle on les dessine.

Ainsi, tout arrangement dans la peinture des idées qui n'en détruit pas l'ensemble & la clarté, est conforme à la Nature, & est dans la Nature ; ainsi, toutes les formes qui résultent de ces divers arrangements, sont dans le vau de la Grammaire-Universelle.

C'est que la Nature, simple dans ses principes, & économe dans ses loix, étale les plus grandes richesses dans l'application de ces principes, & dans l'exécution de ces loix : & qu'elle est aussi variée dans les formes, qu'elle est constante dans ce qui leur sert de base.

Tout arrangement supposé, en effet, un goût qui y préside : mais, ce goût n'est point donné en particulier par la Nature : quoiqu'elle fasse sentir la nécessité de l'ordre & d'une distribution claire & exacte de tout ce qui doit entrer

dans

dans le tableau d'une idée , elle laisse au génie & au goût de chaque Peuple , les arrangemens particuliers dont ce tableau peut être susceptible , pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec ses principes : de-là , le spectacle intéressant d'un même tableau exécuté de tant de manières différentes , & qui paroissent n'avoir rien de commun.

C'est le choix que chaque Peuple a fait d'un arrangement qui lui est propre , qui constitue l'usage , & qui devient l'origine des Grammaires particulières qui n'en font qu'un résultat ; & c'est cet usage qui force à le suivre tous ceux qui voudroient se faire entendre de ceux qui s'y conforment & qui ne peignent que d'après lui , parce qu'on ne seroit pas entendu si l'on s'en écartoit ; qu'on ne parleroit que pour soi , ou que les tableaux qu'on traceroit déplairoient , parce qu'ils ne seroient pas à l'unisson des autres , parce qu'ils choqueroient par des traits qu'on ne pourroit saisir , ou qui ne seroient pas conformes au goût généralement adopté & qui a seul l'avantage de plaire.

Autant il pouvoit être indifférent d'adopter dès les premiers instans , telle ou telle manière de peindre ses idées , autant est-il indispensable de se conformer dans la suite à la manière qu'on a adoptée , parce qu'on n'en peut changer impunément ; il seroit même absurde d'entreprendre de changer dans l'art de la parole un usage devenu universel , & qu'on ne pourroit réformer que par des peines & des travaux immenses dont l'utilité seroit peu sensible , bien loin de dédommager des soins qu'on se seroit donnés.

C'est par cette raison que les Langues , qui sont l'inconstance même dans leur prononciation , & dans la masse de leurs mots , qui abandonnent les uns , en altèrent d'autres , en forment ou en empruntent sans cesse de nouveaux , sont invariables dans leurs usages grammaticaux , dans l'art d'arranger la peinture de leurs idées. C'est qu'un mot changé ne détruit rien , n'ôte rien à la beauté & à l'intelligence du tableau , tandis que la tournure d'une phrase & ses formes , ne peuvent changer sans qu'elle devienne intelligible , & sans être en opposition avec la société entière , accoutumée à une marche différente.

La manière dont sont arrangés les mots dans chaque Langue , forme un spectacle singulier pour ceux qui ne sont accoutumés qu'à la Grammaire de leur Langue maternelle , & qui n'ont pas su s'élever jusques aux principes de la Grammaire Universelle. Tous les mots leur paroissent arrangés dans cette Langue à contre-sens , dans un ordre qui n'est pas le vrai , ou le plus conforme à la Nature : ils trouvent qu'ils sont les seuls qui les arrangent de la manière la plus naturelle & la plus convenable : ils s'applaudissent , tandis qu'ils regardent d'un œil de compassion ces mal-adroits qui défigurent , selon eux , les tableaux

des idées , qui mettent à la fin ce qui devoit être au commencement , & au commencement ce qui devoit être à la fin.

Ils ont raison , en se regardant comme le centre du vrai , & en ne prenant pour règle que l'usage de leurs peres , auxquels ils sont habitués : mais ce n'est pas ainsi qu'il faut juger : car alors on seroit juge & partie dans la propre cause , & tous ceux qui parlent une Langue quelconque auroient droit de traiter toutes les autres de même , en sorte que , suivant les lieux , chaque Langue paroîtroit la seule qui suivit dans ses tableaux l'ordre naturel , tandis que par-tout ailleurs on en affirmeroit le contraire.

La véritable maniere de décider des avantages qu'une Langue peut avoir à cet égard sur une autre , c'est de les comparer avec les principes de la Grammaire Universelle.

On voit dès-lors que les diverses portions d'une idée ne sont pas astreintes nécessairement à tel ou à tel ordre , & qu'il est indifférent en soi-même de les arranger d'une façon ou d'une autre , pourvu que l'ordre qu'on choisira présente exactement & sans équivoque ce qu'on veut peindre ; & que lorsqu'on aura adopté un de ces genres , celui qui aura paru le plus analogue à son propre génie ou à sa maniere de voir , on s'y tiendra , & l'on n'en change plus.

De ce point de vue qui domine sur toutes les Langues , on voit ainsi tous les arrangemens dont peut être susceptible le tableau d'une idée ; & les motifs qui déciderent tels & tels peuples , à adopter de préférence tels & tels arrangemens.

Dès-lors , ces tableaux ne paroissent plus bizarres & singuliers : on ne les regarde plus comme l'effet du hasard ou de la fantaisie des peuples ; & l'on n'est pas embarrassé à en rendre raison.

Les Grammaires de toutes les Langues ne sont plus que des ruisseaux , sortis d'une même source , qui coulent tous , aussi naturellement les uns que les autres , du côté vers lequel les entraîne leur pente , & qui en prennent les diverses impressions.



CHAPITRE XIV.

Effets des Grammaires particulières , sur les Tableaux intérieurs ; & Observations sur ce qu'on appelle penser dans une Langue.

C E qui a sur-tout contribué aux fausses idées qu'on se fait par rapport aux divers arrangemens dont est susceptible la peinture des idées , & qui persuade que celui auquel on est accoutumé est le plus naturel , c'est l'habitude qu'on contracte nécessairement d'arranger les tableaux intérieurs qu'on se forme des objets , ou des idées , en d'autres termes , précisément comme on les arrange dans la peinture extérieure qu'on en fait ; & c'est ce qu'on appelle *penser dans sa Langue*.

En effet , lorsque nous avons une idée , c'est un tableau que nous nous sommes fait à nous-mêmes ; nous nous parlons à nous-mêmes. Or pour parler à soi-même , on n'emploie pas d'autre arrangement , que celui qu'on met en usage pour parler aux autres.

Mais ceci s'opérant avec la plus grande rapidité , d'un clin d'œil , sans qu'il paroisse que nous y entrons pour rien , on suppose que cet arrangement intérieur des idées , nous est donné par la Nature elle-même , & qu'ainsi il est dans la Nature.

Tandis que l'ordre observé à cet égard dans les autres Langues , ne nous semble pas naturel , puisque nous sommes obligés de faire les plus grands efforts pour nous familiariser avec leur marche , parce qu'elle ne nous est pas devenue naturelle par une longue habitude.

Illusion qui se dissipe dès qu'on se rappelle , que cet arrangement intérieur n'est que la suite de l'arrangement extérieur ; & que la promptitude avec laquelle il s'opère , est l'effet de cette habitude qui nous rend les opérations factices aussi aisées que les naturelles.

Ainsi toutes les fois qu'un objet extérieur fait naître une idée dans notre esprit , & que nous nous représentons cet objet avec les qualités que nous y découvrons , cet objet passe , pour ainsi dire , à travers la filière de la Grammaire de notre Langue naturelle ; & la forme artificielle dont il se revêt , nous paroît la forme naturelle.

Aussi , lorsqu'on écrit dans sa propre Langue , on forme des tableaux qui ont toutes les grâces d'un original , qui n'ont rien de gêné & de louché , qui

ont toute la fraîcheur possible ; parce que ce sont en effet des originaux , puisqu'ils ne sont point différens du tableau intérieur qu'on s'en étoit fait , qu'ils en font la vive représentation.

Il n'en est pas de même lorsqu'on écrit dans une Langue différente : car le tableau intérieur que nous nous formons , se fait dans la nôtre , & nous sommes obligés de le transformer ensuite peu-à-peu & avec peine, en une Langue étrangère : en sorte que le tableau qui en résulte, n'est qu'une traduction, une copie gênée , qui n'a point les graces naïves d'un original , & qui portant l'empreinte de ce qu'il fut d'abord , ne présente plus un Tout parfaitement harmonique.

C'est par cette raison que nos Maîtres nous recommandent , lorsque nous voulons écrire dans une Langue étrangère , de penser tout de suite dans cette Langue , afin que nos tableaux extérieurs se revêtent si naturellement des formes propres à cette Langue , qu'ils ne paroissent point avoir été des traductions , & qu'on les prenne pour des originaux ; par conséquent , pour l'ouvrage d'une personne dont cette Langue seroit la maternelle.

Ceci suppose une connoissance profonde du génie distinctif des Langues : connoissance qu'on ne peut acquérir sans les vrais principes de la Grammaire Universelle. C'est donc encore ici un des grands avantages dont elle est suivie , puisqu'en nous faisant voir de quelle manière naissent les Grammaires particulières , & en nous montrant leurs rapports & leurs différences avec les causes de ces différences , elles nous rend familières ces diverses méthodes , & elle nous met à même de nous en servir indistinctement , avec une égale facilité , en nous les rendant aussi propres ou aussi naturelles les unes que les autres.



CHAPITRE XV.

Division de la Grammaire Universelle.

Puisque la Grammaire Universelle est l'assemblage des Règles fondamentales qu'on observe dans la peinture des idées, elle embrassera les objets suivans.

1°. Les ÉLÉMENTS qui entrent dans cette peinture, ou les diverses espèces de mots qui constituent le discours, parlé ou écrit, l'un n'étant qu'une copie de l'autre.

2°. Les diverses FORMES que ces mots doivent revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres.

3°. L'ARRANGEMENT qu'on devra donner à ces mots, ou aux divers traits qui entrent dans un tableau, afin qu'on en voye à l'instant le but, l'objet principal, les accessoires, l'ordonnance entière.

4°. La MANIÈRE dont elle s'UNIT, ou dont elle s'identifie au génie particulier de chaque Langue, pour en faire naître les règles particulières.

Ce qui formera autant de portions ou de LIVRES, qui offriront :

1°. Les PARTIES du discours.

2°. La DÉCLINAISON & la CONJUGAISON, ou les diverses formes dont se revêtent quelques-unes de ces parties.

3°. La SYNTAXE, ou les règles relatives à leur arrangement, à leur assemblage.

4°. La GRAMMAIRE COMPARATIVE.





LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Tableaux des idées par la parole sont composés de diverses Parties.

L'Idée est une, de l'unité d'un tableau composé d'une multitude de traits qui ne présentent qu'un Tout.

C'est que ces traits liés entr'eux par les rapports les plus étroits, sont tous nécessaires les uns aux autres; en sorte que le tableau n'est complet & son but rempli, que lorsque tous les objets en rapport sont réunis, qu'on ne voit point de vuide, que l'ensemble ne laisse rien à désirer.

Il en est de même de nos idées; elles roulent sur des rapports: rapports d'objets entr'eux, rapports des objets avec les qualités qu'ils réunissent, rapports avec nous, &c.

L'on peut même dire que toutes nos connoissances ne sont composées que de rapports; nous ne faisons en toutes choses que comparer les objets entr'eux: nous aprenons par-là à les distinguer les uns des autres, & nous élevant sans cesse de comparaisons en comparaisons, de rapports en rapports, rien ne se dérobe à nos recherches.

On ne connoit même le bonheur, on n'en sent toute la valeur que par comparaison: il n'est jamais aussi vif, aussi intéressant, jamais il n'est aussi sensible qu'à la suite de quelque événement funeste, de quelque orage qui l'avoit altéré, même légèrement: à peine se dissipe-t-il, que l'âme suffoquée par l'angoisse, revient à elle, elle respire délicieusement, elle sent tout le plaisir de

l'existence , mais d'une existence que rien ne trouble & ne gêne. Il faut avoir éprouvé un état pour s'en former de justes idées : aussi l'expérience des Peres est-elle précieuse toujours perdue pour les enfans.

De-là , cet esprit de curiosité , sans lequel nous ne saurions rien , & qui n'est qu'un désir de comparaisons , mais facile ou avantageux , suivant les objets auxquels nous l'appliquons.

Heureux celui que cet esprit de curiosité n'a jamais porté qu'à des connoissances utiles & à des essais salutaires : il n'aura jamais d'écarts à pleurer.

Tout rapport suppose divers objets qui concourent à le former : en sorte que le rapport n'est complet que lorsque tous les traits qui le constituent sont énoncés : nos idées qui n'expriment que des rapports , seront donc composées de diverses parties successives , amenées les unes par les autres , qui se suivront & s'uniront jusqu'à ce que le rapport soit complet , que le tableau soit achevé , que l'idée soit peinte en son entier.

Il existera ainsi dans la parole deux sortes de mots très-distincts ; les uns qui désigneront les objets dont on fait la comparaison ; les autres qui seront voir qu'on les compare entre'eux : ceux-là qui forment les masses du tableau , ceux-ci qui servent à les lier.

Tel un Architecte rassemble ses matériaux , les arrange & les unit , par un ciment qui n'en fait qu'un seul Tout.

L'on sent parfaitement que ces tableaux de la parole seront composés de plus ou de moins de parties , suivant le plus ou moins de complication des rapports qui entrent dans l'idée qu'ils sont destinés à représenter.

Ces diverses parties seront cependant en petit nombre , puisque les idées se réduisent à des rapports qui sont à peu-près toujours de la même nature ; ce qui ne peut donner lieu à un nombre tant soit peu considérable de parties différentes.

Mais cherchons à fixer ce nombre , & voyons à quels caractères nous pourrions les distinguer les unes des autres.



CHAPITRE II

Variations & oppositions des Grammairiens sur les Parties du Discours;

EN quelque petit nombre que soient les diverses espèces de traits qui entrent dans les tableaux des idées & qu'on appelle PARTIES du Discours, les Grammairiens n'ont pas encore pu s'accorder dans leur nombre ; les uns en comptent plus , les autres moins , & chacun se fonde sur des motifs qui paroissent si frappans , qu'on ne fait pour quels se décider.

S'ils s'accordent sur quelques-unes , ils diffèrent sur routes les autres.

Une partie des anciens Grammairiens , Grecs & Latins , PLATON lui-même (1) , trompés par la nature de leurs Langues , ne comptoient que deux Parties du Discours , le NOM & le VERBE : toutes les autres n'étoient qu'un sous-ordre (2). Aussi APOLLONIUS apelloit très-ingénieusement le Nom & le Verbe , *l'Âme du Discours* (3).

Les Arabes & les Hébreux n'en comptent que trois , ajoutant aux deux précédentes les Particules , ou la CONJONCTION (4).

ARISTOTE ajoutoit à ces trois , l'ARTICLE (5).

C'est la division qu'a suivie un Auteur Anglois (6) ; il distribue les Parties du Discours en quatre classes , les *Substantives* où entre le Nom , les *Attributives* où entre le Verbe , les *Définitives* où entre l'Article , & les *Connectives* où entre la Conjonction.

La plupart des autres Grammairiens Anglois , comme WALLIS (7) , le Dr.

(1) Dans son *Sophiste*.

(2) = *Partes igitur orationis, dit PRISCIEN, Liv. 2. sunt secundum Dialecticos duæ, = NOMEN & VERBUM: quæ hæc solum etiam per se conjunctæ plenam faciunt Orationem; = aliat autem partes συγκατασκευαστά, hæc est significancia appellabant.*

(3) Τὸ ἰσχυρότερον μέρος τῆς λέξεως, SYNTAX. L. I. c. 3.

(4) C'est cette division que suivent les Auteurs de nos Grammaires Orientales, comme EAPENDE & SCHULTENS.

(5) Dans sa *Poétique*, ch. xx.

(6) HARRIS, Ecuier. Sa Grammaire est intitulée: *HARRIS, or a Philosophical Inquiry concerning Language and Universal Grammar.* Lond. in-8. 1751.

(7) WALLIS, Grammaire Angloise en Latin, in-8. sixième Edit. 1765.

LOWTH, Evêque d'Oxford (8), le Doct. BAYLY (9); & entre les François, l'Abbé GIRARD (10), & M. BEAUZÉE (11), distinguent l'ADJECTIF du Nom, que tous les autres réunissent dans une même classe.

MM. de Port-Royal (12) & nombre d'autres, font de l'ARTICLE une classe à part, tandis que Wallis, SANCTIUS (13), & M. Beauzée le retranchent du nombre des parties du discours pour le réunir à l'Adjectif.

SANCTIUS & le P. BUFFIER (14), confondent de leur côté le PRONOM avec le Nom.

HARRIS distingue le Participe de toutes les autres, & il est presque le seul qui le fasse.

Pendant qu'avec Sanctius, il supprime absolument l'INTERJECTION, que les autres reclament, & nommément M. Beauzée.

Comment donc se décider au milieu de tant d'opinions contradictoires; défendues ou attaquées par des Personnages aussi distingués? Les diverses Parties du Discours seroient-elles donc si indifférentes, qu'on pût en négliger impunément quelques-unes? Ou leurs caractères seroient-ils si vagues, si indéterminés, qu'on pût les prendre les unes pour les autres, & même les méconnoître?

L'on sent cependant que le succès de tout ce que nous aurons à proposer sur les Parties du Discours, dépendra nécessairement des idées nettes & distinctes que nous en aurons; qu'on ne dira rien d'exact ou de convainquant à cet égard, qu'autant qu'on saura positivement à quoi s'en tenir sur leur nombre; qu'on sera en état de les distinguer d'un coup-d'œil, & de

(8) Dans la Grammaire Angloise intitulée: *A Short Introduction to English Grammar with critical Notes*, seconde Edit. in-12. 1763.

(9) Le Doct. ANSELM BAYLY, Grammaire Angloise, in-8. 1747.

(10) Les vrais Principes de la Langue Française, 2 vol. in-12. 1771.

(11) Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des Elémens du Langage; en 2 vol. in-8. 1767.

(12) Grammaire générale & raisonnée.

(13) Dans la Minerve, Liv. I. ch. 2. SANCTIUS ou François Sanchez de Broçes, étoit Professeur en Rhétorique & en Langue Grecque à Salamanque. Son Ouvrage parut pour la première fois à Madrid en 1585. Il l'intitula *Minerve*, par opposition à celui d'Augustin SATURNIUS, que celui-ci avoit appelé *Mercurus*; c'étoit Minerve qui redessoit *Mercurus*.

(14) Grammaire Française, ne. 10-14.

s'en former un tableau lumineux, où l'on voye sans peine tout ce qu'elles ont de commun, & tout ce en quoi elles diffèrent.

Nous devons donc avant toutes choses, examiner quels sont les caractères auxquels nous pouvons reconnoître une Partie du Discours : ces caractères deviendront une pierre de touche, au moyen de laquelle nous pourrons fixer le nombre de ces Parties, d'une manière d'autant plus sûre, que ce ne sera par nous qui choisirons, que nous ne ferons que consulter la Nature elle-même.

Si jusques-ici, on paroît s'être plus occupé de l'énumération de ces diverses parties, que de chercher les caractères auxquels on pouvoit les reconnoître, ne l'attribuons qu'à la méthode qu'on suit ordinairement dans l'exposition des Principes Grammaticaux, qui consiste plutôt à dire ce qui est, qu'à chercher ce qui doit être. Méthode qui donne plus de prise à l'arbitraire.

M. Beautée l'a fort bien dit, en réfutant ceux qui confondoient le Pronom avec le Nom.

« La source de toutes les méprises, observe-t-il (1), est dans la manière dont on s'y est pris pour déterminer les classes de mots ».

Quoi qu'il en soit, essayons de trouver les caractères auxquels on doit reconnoître les Parties du Discours. Si nous ne réussissons pas entièrement, nous aurons du moins tenté une route nouvelle : il est beau d'essayer ses forces, lors même qu'on échoueroit : c'est un chemin frayé, dans lequel d'autres peuvent pénétrer plus avant.

CHAPITRE III.

Caractères distinctifs des Parties du Discours.

NOUS l'avons dit ; dans la peinture d'une idée, les mots sont amenés à la faire les uns des autres, jusqu'à ce que toutes les parties constitutives de l'idée soient représentées, & qu'ainsi le tableau en soit complet.

Il existera par conséquent, autant de parties dans les mots, qu'il en existe dans les idées.

C'est donc encore de l'analyse des idées, de leur contemplation, que dé-

(1) Grammaire générale, T. I, p. 168.

pendent les diverses espèces de mots employés dans le discours, puisqu'il en faut pour peindre toutes les parties d'une idée.

Mais il ne sera pas plus difficile de distinguer les diverses parties d'une idée, que de distinguer celles d'un corps.

Comment fait-on qu'une partie d'un corps n'est pas la même que telle autre, si ce n'est parce qu'on ne peut pas affirmer de l'une ce qu'on affirme de l'autre; parce qu'elles ont des fonctions & des places différentes; parce qu'elles produisent des effets divers; parce que sans elles, ce corps n'existeroit pas, ou n'existeroit que d'une manière incomplète, qu'il seroit défectueux?

Il en est de même des diverses espèces de mots qui entrent dans la peinture des idées. Relatifs à des parties différentes de l'idée, appellés à y jouer chacun un rôle différent, on ne pourra pas dire de l'un ce qu'on dit de l'autre.

1°. Ils auront des fonctions différentes.

2°. Ils produiront des effets divers.

3°. Ils seront indispensables.

Tels sont, par conséquent, les caractères auxquels on reconnoitra les diverses Parties du Discours, en quelque Langue que ce soit, & sous quelque forme qu'on les ait travesties, & qui les ont souvent fait méconnoître.

L'on comprend d'avance, que la ressemblance extérieure de ces mots & leurs rapports accessoires, ne sont d'aucun poids dans cette discussion; qu'on ne doit faire attention qu'à l'essence même de ces mots, qu'à ce qui leur est propre, & qui ne se rencontre dans aucune des autres espèces. C'est une règle qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans la distribution des Etres en différentes classes; sans cela, on réunira les objets les plus disparates, en vertu de quelques rapports communs, à l'exemple de ce savant Naturaliste, qui fit entrer le Lion & la Souris dans la même classe d'Animaux, à cause de quelques rapports qu'il apercevoit entr'eux dans quelques-unes de leurs parties.

Mais appliquons ces divers caractères à quelque exemple, afin qu'on s'en forme une idée distincte.

Dans cette phrase, CICERON FUT ÉLOQUENT, on voit trois mots, dont chacun appartient à une Partie différente du Discours; parce qu'ils réunissent, chacun de leur côté, les caractères distinctifs des Parties du Discours.

1°. L'on ne peut pas dire de l'un ce que l'on affirme de l'autre: l'un est un Nom, les deux autres constituent des Parties toutes différentes.

1°. Ils remplissent des fonctions différentes : car l'un désigne le sujet du tableau , l'autre une qualité de ce sujet , le troisième les lie.

3°. Ils produisent des effets différens , puisque l'un réveille l'idée d'un tel homme : l'autre celui d'un homme peint sous tel caractère.

4°. Ils sont indispensables ; car si l'on en supprime un , quel que ce soit des trois , il n'y aura plus de tableau.

On n'aura plus qu'à donner un nom à chacune de ces Parties du Discours : & ce nom sera toujours dérivé de ce qui les constitue essentiellement , des fonctions propres qu'ils remplissent.

Tout mot qui réunira ces quatre propriétés , & qui n'entretra dans aucune des Parties du Discours , déjà reconnues & déterminées , formera une nouvelle Partie du Discours : ou , en d'autres termes , il en faudra admettre autant de différences , qu'il y aura d'espèces de mots qui seront distingués par ces quatre caractères.

Tels sont les principes d'après lesquels nous allons reconnoître les diverses espèces de mots qui composent les tableaux de la parole , & qui seront notre excuse auprès de ceux à qui ces discussions déplairoient ; puisqu'elles n'ont pour but , que de faire marcher nos Lecteurs d'une manière plus assurée.

CHAPITRE IV

Énumération des Parties du Discours.

AFIN de reconnoître les diverses espèces de mots dont est composé le Discours , nous commencerons par ceux qui sont si nécessaires , pour compléter le rapport renfermé dans une idée , qu'ils en prennent tous la livrée , en sorte que leur forme change nécessairement avec ce rapport. Nous verrons ensuite ceux qui ne faisant point partie de ce rapport principal & constitutif d'une idée , servent à lier ce rapport avec d'autres rapports subordonnés à celui-là ; ou , à lier une idée avec une autre ; & ajoutent ainsi , de nouveaux rapports au principal , sans prendre la livrée d'aucun des deux , puisqu'ils n'appartiennent en particulier à aucun des deux.

Ceci nous donnera une division simple & naturelle des Parties du Discours , en deux grandes classes : 1°. Les Parties du Discours composées des mots

qui changent de forme, suivant la nature du rapport général qu'ils concourent à désigner.

1°. Les Parties du Discours qui étant elles seules les signes du lien de deux idées en rapport, sont constamment les mêmes & ne changent jamais de forme.

Cette division est d'autant plus intéressante, qu'elle porte sur la masse entière de la Grammaire, & sur les causes générales qui déterminent toutes les Parties du Discours à revêtir les qualités de l'une ou de l'autre de ces deux classes.

PREMIERE CLASSE.

Parties du Discours qui changent de formes, afin de concourir à présenter le même rapport : & 1°. des trois Premières.

Afin que le Tableau d'une idée soit complet, il faut nécessairement trois mots : il peut y en avoir beaucoup plus, il ne faut y en avoir moins.

Ces trois mots serviront à désigner :

L'un, l'objet ou le **SUJET** de l'idée.

L'autre, la **QUALITÉ** qu'on y remarque & par laquelle il intéresse.

Le troisième, la **LIAISON** qu'on aperçoit entre ces deux mots.

Ces trois espèces de mots, se trouvent dans le Tableau que nous avons présenté à la fin du Chapitre précédent, *Cicéron fut éloquent.*

Nous avons ici trois Parties du Discours, fondamentales & très-distinctes.

1°. *Cicéron*, indique le sujet du Tableau.

2°. *Eloquent*, présente une qualité, une manière d'être d'un Homme quelconque qui excelle dans l'art de la parole.

3°. *Fut*, fait voir le rapport que nous apercevons entre *Cicéron* & cette qualité ; & complète le Tableau, en liant ensemble les diverses parties.

De ces trois parties, la première s'appelle un **NOM**, parce qu'elle sert à nommer, à désigner les objets ou les divers êtres qui existent dans la Nature.

Celle qui est placée la troisième, s'appelle **ADJECTIF**, mot formé d'*Adiectus* qui signifie en Latin *ajouté* ; parce que les mots de cette espèce s'ajoutent à la suite du Nom, pour désigner la qualité qu'on aperçoit dans l'objet que ce Nom désigne : ou pour mieux dire, parce qu'il ajoute au Nom de l'objet, la connaissance de ses qualités.

Celle qui est placée entre ces deux , & qui est ici le mot *Fat*, s'appelle *VERBE*, du mot latin *VERB-UM*, qui signifie *MOT* par excellence, celui sur qui roule toute la force & l'énergie du Tableau, son harmonie entière, sa vie en quelque sorte, puisque c'est lui seul qui en fait l'ame, qui en unit toutes les parties, qui fait qu'elles forment un Tout unique & vrai.

Telles sont les trois Parties véritablement constitutives du Langage, celles qui en font la base nécessaire, qui doivent se trouver dans tous les Tableaux de la parole, sans lesquelles il n'en pourroit exister un seul, & auxquelles devront se rapporter toutes les autres Parties du Discours.

C'est à ces trois parties que doivent être ramenés en dernière analyse tous les discours & toutes les connoissances. Les Ouvrages les plus vastes & les plus compliqués peuvent toujours être réduits à un Tableau aussi simple; & ce n'est même qu'autant qu'on sera en état de les réduire à une peinture aussi serrée & aussi nette, qu'on pourra être assuré d'en avoir une connoissance exacte.

En vain donc l'on entreprendroit d'analyser un Tableau d'idées, une phrase quelconque, celles même qui ne semblent être composées que de deux seules Parties du Discours, comme lorsqu'on dit *il pleut*, *il tonne*, *il grêle*; ou d'une seule, comme les Latins, qui surnommant *il*, disent dans le même sens *pluit*, *tonitruat*, *grandinat*, si l'on n'a pas des notions claires & distinctes de ces trois parties: mais avec leur secours, il n'est aucun Tableau d'idées, aucune phrase dans une Langue quelconque, qu'on ne puisse analyser.

Le croira-t-on? L'on faisoit à l'égard des Langues, des méthodes si fausses, si ténébreuses, si peu raisonnées, que pendant une longue suite de siècles on a confondu les deux parties du discours les plus distinctes, les plus fortement caractérisées, celles qui formoient les deux branches du même rapport, le *NOM* & l'*ADJECTIF*. L'on n'en faisoit qu'une seule classe.

C'est qu'on ne se rendoit attentif qu'à quelques rapports accessoires qui régnoient entre ces deux espèces de mots, plus sensibles encore ou plus nombreux dans la Langue Latine. Mais en se livrant ainsi à des rapports accessoires, on négligeoit des différences fondamentales, & sans lesquelles on ne pouvoit que s'égarer.

Aussi les procédés grammaticaux paroissent toujours envelopés d'un brouillard épais: on ne pouvoit en rendre raison d'une manière lumineuse.

Les Auteurs de la Grammaire générale & raisonnée, qui les premiers traicèrent en François les grands principes qu'on devoit suivre dans l'exposition des procédés grammaticaux & dont l'Ouvrage se soutient depuis près d'un siècle, s'étoient laissés eux-mêmes entraîner à cet égard par le torrent. Ils réunirent le nom & l'adjectif dans une même classe, ce nom & cet adjectif entre lesquels doivent se distribuer tous les procédés grammaticaux, qui se trouvoient ainsi confondus de la manière la plus étrange. De-là & de quelques autres erreurs pareilles, l'obscurité & les embarras qu'offre cet Ouvrage.

L'Abbé GIRARD est le premier, je crois, qui ait aperçu dans ce Royaume, qu'on pouvoit faire mieux, & qui a distingué le nom de l'adjectif.

La Grammaire Philosophique qui parut quelque tems après en Angleterre sous le nom d'HERMÈS, distingua également ces deux Parties du Discours, comme nous l'avons dit ci-dessus.

M. BEAUZÉE a senti de même combien il seroit absurde de confondre deux Parties aussi distinctes & aussi essentielles. Il les a également séparées dans sa Grammaire générale remplie d'observations précieuses & profondes.

Le concours de ces Hommes distingués doit faire loi; & désormais on ne doit plus voir de Grammaire, dans laquelle subsiste l'ancienne inexactitude.

Quatrième Partie du Discours.

A ces trois Classes de mots, il s'en joint une aussi fortement caractérisée que celles-là, prise également dans la Nature même, dont le but est totalement différent de celui qui a donné naissance à ces trois, & que par conséquent on ne doit pas confondre avec elles.

Dans cet exemple, *Cicéron sus éloquent*, l'objet étoit déterminé par son Nom d'une manière si sensible & si particulière qu'on ne pouvoit le confondre avec aucun autre; & que ce Nom suffisoit seul pour le faire reconnoître.

Il n'en est cependant pas ainsi de tous les Noms: un grand nombre embrassent ou peuvent s'appliquer à tous les objets de la même espèce: tels sont les mots *Homme, Femme, Roi, Reine, Assemblée, Plante, Montagne, &c.* Ces mots conviennent à tous les Êtres qui sont *Hommes, Femmes, Rois, &c.*

Toutes les fois donc qu'on voudra les prendre dans un sens individuel,

les appliquer à un seul Homme, à une seule Femme, à un seul Roi, &c. il faudra nécessairement les accompagner d'un mot qui les tire de cette généralité, qui les individualise, qui fasse connoître précisément, déterminément entre tous les objets que ce nom désigne, celui que l'on a en vue.

On ne sauroit dire, par exemple, du moins si l'on veut être clair & peindre un objet particulier:

- « Assemblée étoit brillante.
- « Roi est généreux.
- « Femme est belle.

Ces Tableaux sont si vagues, si indéterminés, qu'ils ne peignent rien.

En promenant l'esprit sur un trop grand nombre d'objets de la même nature, sur tous ceux qu'on peut appeler *Assemblée*, *Roi*, *Femme*, ils ne le fixent sur aucun: & comme on ne voit aucun objet déterminé & sur lequel on puisse s'arrêter, le but de la parole est manqué, les Tableaux sont obscurs.

Il a donc fallu inventer des mots qui tiraient ces noms de leur sens vague & indéterminé, pour leur en donner un déterminé & individuel. Ces mots existent, ils existent de tous tems, ils existeront toujours.

Tels sont ceux-ci *LE*, *CE*.

En les ajoutant aux Tableaux précédens, les noms des objets qui en font partie changent de nature; ils deviennent aussi déterminés, aussi précis, qu'ils étoient vagues & indécis.

De-là ces Tableaux composés de quatre parties distinctes.

- « L'Assemblée étoit brillante.
- « LE Roi est généreux.
- « CETTE Femme est belle.

Ainsi *LE*, *CE*, &c. sont une nouvelle Partie du Discours; car ils ne sont pas des *Noms*, comme *Assemblée*, *Roi*, &c. ni des *Verbes*, comme *est*; ni des *adjectifs*, comme *brillante*, *généreux*, &c.

On les appelle *ARTICLES*, du mot Latin *Articulus*, qui désigne ces articulations, ces jointures au moyen desquelles on meut les divers membres du corps: ces mots sont en effet comme autant de jointures, au moyen desquelles les noms se lient aux autres mots de la manière la plus déterminée.

Cinquième Partie du Discours.

Les Hommes sont souvent Acteurs dans les Tableaux de la Parole ; mais les rôles dont ils y sont chargés ne seroient être les mêmes. Tel a le premier rôle , tel autre le second , tandis que d'autres en remplissent un troisième.

Ici , le premier rôle est sans contredit le rôle de celui qui parle ; c'est l'Acteur essentiel : le second rôle sera rempli par ceux qui l'écoutent & auxquels il s'adresse : le troisième renfermera ceux dont il parle.

Dans ces occasions cependant , il n'est point question du nom propre de ces Acteurs. Celui qui parle n'a nul besoin de se nommer ; il seroit encore fort inutile qu'il déclinat les noms de ceux auxquels il s'adresse , ou de ceux dont il parle & qui sont présents aux yeux ou à l'esprit de ceux auxquels il parle.

Ce qui est essentiel , c'est que celui qui parle se désigne comme l'Être qui parle , & qu'il désigne d'une manière distincte , entre tous les autres , ceux auxquels il s'adresse , & ceux dont il parle.

Ce qui se fera par une cinquième espèce de mots consacrés aux différens rôles qu'on remplit dans le langage & qui conviennent à quiconque parle , ou écoute , ou est le sujet de la conversation.

Ces mots existent ; on les appelle Pronoms , c'est-à-dire , mots qui tiennent la place des noms : car ils désignent les Acteurs du Discours comme Acteurs , d'une manière aussi déterminée qu'un objet est désigné par son nom ; & ils désignent ces Acteurs , dans des occasions où leurs noms ne produiroient pas le même effet.

Dans cette phrase , par exemple ,

J *ai* *sais* *que* *v* *o* *u* *s* *êtes* *sages* *&* *q* *u'* *il* *est* *généreux* ,

on voit que celui qui dit *J* *ai* , parle de lui-même ; que par le mot *V* *o* *u* *s* *il* adresse la parole à des Sages ; & que par le mot *il* , il désigne un tiers dont *il* parle , & qui est connu de tous.

Ces Pronoms désigneront donc indistinctement , quiconque aura quelqu'un de ces rôles à remplir , quels que puissent être leurs noms : ils seront donc comme ces masques d'Arlequin ou de Pantalon qui sont portés par quiconque est chargé de jouer un de ces rôles , quoiqu'il ne soit ni Arlequin , ni Pantalon.

De-là est venu l'usage d'appeler du nom de Personnes , qui en Latin signifie *Acteurs distingués par leurs masques* , les Acteurs du Discours qui sont distingués en effet par les Pronoms *je* , *vous* , *il* , &c. aussi parfaitement que les Acteurs le sont par leurs masques ; quoique *je* , *vous* , *il* , ne soient non plus

leus, noms, que le masque d'Arlequin & de Pantalou n'est le vilage de ceux qui jouent ces rôles.

Sixième Partie du Discours.

Les qualités d'un objet peuvent être inhérentes dans cet objet, & s'y trouver par un effet de la nature même : c'est ainsi que le Soleil est *brillant* par la nature ; l'Eau, *limpide* ; une Montagne, *élevée* ; un Cercle, *ron*.

Il en est d'autres qui sont l'effet de l'impression extérieure des autres Êtres, ou l'effet des volontés & des déterminations des hommes, enforte qu'elles n'existent que pendant la durée de ces effets & qu'elles s'écroulent avec eux : telles sont celles-ci, *aimé, observé, assiégé*.

Dans les unes, on ne considère les objets qu'en eux-mêmes : dans les autres, on les considère dans leurs rapports avec d'autres objets ; les unes sont absolues, les autres relatives.

Ces deux sortes de qualités si différentes, constitueront nécessairement deux Parties du Discours très-distinctes entre elles & très-différentes des autres. L'une dont nous avons déjà parlé, & qui renferme les ADJECTIFS, mots qui désignent les qualités des objets considérés en eux-mêmes.

L'autre Classe qui a beaucoup de rapport avec l'adjectif, un si grand rapport qu'on seroit tenté de les confondre l'une avec l'autre, désigne un rapport de qualité entre deux objets, & produit par l'influence de l'un sur l'autre.

Le même rapport présentera ainsi l'un de ces deux objets comme actif, & l'autre comme passif ; comme on le voit par ces exemples :

Les hommes *crainant* Dieu :

Dieu *crain* par les hommes :

Où *CRAINANT* désigne une qualité active dans les hommes relativement à Dieu ; & où *CRAIN* désigne une qualité passive dans Dieu relativement à ces mêmes hommes ; & dans lesquels ces deux qualités, l'une active, l'autre passive, désignent un rapport commun entre Dieu & les hommes.

C'est dans le même sens qu'on dit *aimant & aimé, lisant & lu, voyant & vu, &c.*

Les mots qui composent cette Partie du Discours, s'appellent PARTICIPES, parce qu'ils participent de plusieurs idées différentes combinées ensemble, étant adjectifs sous un point de vue, & participans en même tems de l'activité & de la passivité des Êtres avec lesquels on les associe.

On ne sauroit donc la confondre avec aucune autre Partie du Discours, si l'on veut en avoir des idées nettes & distinctes.

Observation sur ses six Parties du Discours.

Les Parties du Discours que nous venons de parcourir, diffèrent si essentiellement les unes des autres par l'idée principale qui les constitue, qu'on ne sauroit les confondre entr'elles, sans ressembler les idées qu'on doit en avoir, & sans laisser sur cet objet l'obscurité dont il a été couvert jufques à présent.

En vain donc, voudrions-nous avec la plûpart des Grammaticiens les réduire aux trois premières, *Nom, Verbe & Adjectif*, en rapportant le *Pronom* au nom; & l'*Article* avec le *Participe* à l'adjectif: nous n'en serions pas plus avancés; puisqu'il faudroit avoir recours à des subdivisions, qui ne diminueroient en rien notre peine; & qui seroient exposées à l'inconvénient de nous donner de fausses idées de ces objets, en ne les distinguant pas suffisamment les uns des autres, du moins d'après nos définitions.

Je ou *il* ne sauroient se confondre avec les Noms, puisqu'ils ne nomment qui que ce soit, qu'ils ne font le nom d'aucun Être: nous ne saurions regarder non plus l'article *le*, comme un adjectif, puisqu'il ne désigne point de qualité.

L'on doit toujours éviter avec soin, des Classes d'objets ou des divisions qui sont inutiles pour nous donner des idées nettes des choses, ou pour nous en faciliter la connoissance; qui ne servent qu'à charger la mémoire & qu'à étonner l'entendement.

Et si nous mettons l'article, l'adjectif, le participe au rang des Parties du Discours, c'est parce que de cette manière nous marcherons plus commodément.

Ces six espèces de mots complètent la première Classe des Parties du Discours; celles qui se revêtent de diverses formes, suivant le sujet du Tableau dont elles font partie; parce qu'étant destinées à ne présenter entr'elles qu'un même rapport, un même Tableau, il faut qu'elles puissent prendre toutes à la fois des formes analogues les unes aux autres pour ne former qu'un tout; & se trouver à l'unifou les unes des autres, seul moyen de mettre de l'harmonie entr'elles.

C'est ainsi que lorsque le sujet du Tableau sera au singulier, toutes les autres parties, verbe, adjectif, article, &c. seront au singulier; & qu'elles passeront toutes au pluriel si le sujet du Tableau est au pluriel: que tandis qu'on dit au singulier,

« L'Orateur doit être éloquent,

On dira au pluriel ,
 » Les Orateurs doivent être éloquens.

II. CLASSE.

PARTIES du Discours , dont les mots ne changent jamais de Forme :

Les diverses Parties du Discours que nous venons de parcourir , n'ont pas été difficiles à reconnoître ; absolument dépendantes du sujet du Tableau , & si étroitement liées avec lui qu'elles portent sa livrée , nous n'avons eu qu'à considérer ce sujet , & nous avons aussitôt aperçu tous les accompagnemens nécessaires.

Mais jusques à présent , ce sujet ou cet Être n'a été considéré que relativement à lui-même. Cependant , les Êtres ne sont pas isolés : ils tiennent tous les uns aux autres ; & telle est la manière dont l'Univers est formé , & donc les diverses Parties ne présentent qu'un Tout , qu'un seul Tableau, quelqueimmenté qu'il soit dans son vaste ensemble , que chacun des Êtres qui le composent a une infinité de rapports avec les autres : en sorte que nous ne saurions nous former de justes idées d'un Être quelconque , sans y joindre celles des rapports qu'il soutient : voyez , par exemple , la multitude de ceux qu'offre l'idée d'une jeune personne : elle tient à celles d'un Pere , d'une Mere de Familles , elle offre un ensemble de jeunesse , de graces , d'étourderie , d'instruction , &c. L'idée d'un Être en général se lie à celles du Temps , de situation , de mouvement ou de repos , de forme , de matière , &c. L'idée d'action se lie avec celle des objets sur lesquels on agit , avec lesquels on agit , en faveur desquels on agit , &c.

Ainsi le sujet d'un Tableau avec toutes ses dépendances est sans cesse lié avec les sujets d'autres Tableaux , eux-mêmes à la tête comme lui , d'un grand nombre de mots : il faudra donc nécessairement des mots qui servent à unir ces divers Tableaux & tous ces rapports , d'une manière qui n'en fût qu'un seul tout.

Ces mots , différens de tous ceux que nous venons d'examiner , formeront de nouvelles Parties du Discours , dont le caractère distinctif sera de ne changer jamais de forme , parce que , faits pour lier deux objets différens , ils ne peuvent prendre la livrée d'aucun des deux : ainsi , ils n'éprouveront jamais aucun de ces changemens , auxquels sont exposés les autres espèces de mots dont nous avons parlé & qui sont faits pour revêtir les formes du mot principal qui les commande.

Aussi quelques Grammairiens , frappés de cette différence , sans pouvoir trop s'en rendre raison , envelopperont les Parties du Discours qui forment cette seconde Classe sous le titre commun de PARTICULES ; mot qui par lui-même ne présente d'autre idée à l'esprit que celle de *petite portion* ou *particulière* ; & que l'on a rejeté à cause de cela ; mais qu'on pourroit adopter néanmoins , en disant que l'on entend par-là toutes ces Parties du Discours , qui ne subissant jamais aucun changement de forme , sont contenues toutes entières en un seul mot , très-court lui-même ; & sont dénuées par conséquent de cette variété qui distingue les autres Parties du Discours , & sur-tout le verbe , & qui les fait paroître sous mille formes plus intéressantes les unes que les autres.

Cette seconde Classe contiendra diverses espèces de mots , destinés , les uns à marquer les diverses nuances de nos qualités & de nos actions ; les autres , à lier les objets en rapport les uns avec les autres ; des troisièmes , à lier divers Tableaux d'idées : il y en aura encore pour exprimer les affections de notre ame qui accompagnent nos idées , sans se mêler ou se confondre avec elles.

Première Partie du Discours de la deuxième Classe.

La même action , le même état , la même qualité sont susceptibles d'une infinité de nuances : car deux personnes ne posséderont pas la même qualité dans le même degré : elles ne s'acquiescent pas de la même action également ; les uns y feront paroître plus d'adresse , les autres plus de vivacité , des troisièmes plus d'intelligence , &c.

Il faudra donc des mots qui expriment ces diverses nuances ; & ces mots ne changeront point de forme , puisqu'ils ne tiennent ni au sujet principal , ni à l'ensemble du Tableau ; qu'ils ne servent qu'à déterminer quelques-unes de ses Parties , avec lesquelles leur rapport est si sensible , que tout autre secours seroit inutile pour le manifester.

Ces mots nécessaires pour ces diverses nuances existent , & existent dans toutes les Langues , parce que tous les Peuples en ont senti la nécessité : tels sont ceux-ci : *bien* , *supérieurement* , *parfaitement* , *&c.* *mal* , *moins* , *peu* , &c.

S'associant à toute sorte de Tableaux sans éprouver aucun changement , on dira également :

Il écrit *bien* : & , ils écrivent *bien* .

Il chante *parfaitement* : & , ils chantent *parfaitement* .

J'ai peu lu : ils ont peu lu.

Ces Mots sont apellés *ADVERBES*, c'est-à-dire, *Mots faits pour les Verbes*, pour les accompagner, parce qu'ils servent à déterminer leur signification, ou les nuances des qualités & des actions qu'ils expriment.

Deuxième Partie.

Les Objets existans sont liés entr'eux par divers rapports, nous venons de le voir, par des rapports de place, de situation, de cause, de motif, &c. Ou pour mieux dire, tout rapport suppose deux objets en liaison : un fils suppose un pere ; un pere suppose un fils : l'idée de situation suppose un objet situé & une place où il est situé : l'idée de capacité suppose un contenant & un contenu.

Il faudra donc des mots qui lient ces objets aux rapports, & qui puissent les lier sous tous les rapports possibles.

Dans ces Phrases, par exemple :

« Le Ciel fut irrité **CONTRE** les Hommes, à cause de leurs vices.

« César perdit la vie, **DE** la main-même de ses amis ».

Ces mots, **CONTRE** & **DE**, font voir un rapport entre les Hommes & le Ciel irrité : l'autre, un rapport entre la mort de César, & la main de ses amis.

Les mots qui marquent ces rapports, seront toujours placés comme ici entre les deux objets en rapport : ils précéderont ainsi constamment le second de ces objets. C'est ce qui les fit apeller par les Latins *PRÆPOSITIONS*; c'est-à-dire, *Mots placés avant*, c'est-à-dire, avant le mot qui complete le rapport, & elles conservent ce nom dans nos Langues Modernes.

Troisième Partie.

Une idée principale en amène souvent un grand nombre à sa suite pour appuyer, pour l'embellir, pour la développer : alors on voit diverses idées se succéder rapidement, en s'unissant les unes aux autres.

Cette nouvelle opération exigera donc de nouveaux mots, qui lui soient assortis & qui marquent l'union de ces diverses idées, en même temps qu'ils indiqueront le but divers pour lequel on les réunit, qu'ils seront assortis aux différents rapports des idées qu'ils unissent.

Ces Vers de Boileau offrent plusieurs mots de cette espèce :

- » Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrète,
- » Sait de l'homme d'honneur, distinguer le Poète
- » Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
- » On le veut, j'y suis prêt, et suis prêt à me taire.
- » Mais que pour un modèle, on montre ses écrits,
- » Qu'il soit le mieux rendu de tous les beaux esprits ;
- **COMME** Roi des Anciens, qu'on l'éleve à l'Empire ;
- » Ma bile alors s'échauffe et se brûle d'écrire.

Ces trois **ET**, ces trois **QUE**, ce **MAIS** & ce **COMME**, sont autant de mots qui unissent diverses idées, & qui n'en forment qu'un seul Tableau composé de toutes ces Parties.

Les mots de cette espèce s'appellent **CONJONCTIONS** ; c'est-à-dire, mots au moyen desquels on lie les idées les unes aux autres, afin qu'elles ne forment qu'un Tout.

Quatrième Partie.

Notre ame, vivement émue par l'impression des objets extérieurs, ou par le sentiment de ses propres besoins, de ses plaisirs ou de ses maux manifeste les divers effets de ces sensations, par des cris d'étonnement, & par des exclamations qui en portent l'empreinte. Les sons qui en proviennent forment une espèce de mots, qui n'ont rien de commun avec tous ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes ; que seuls, ils expriment tout ce qu'ils ont à dire. C'est par cette raison que presque tous les Grammairiens ne les ont pas mis, soit de fait, soit de droit, au nombre des Parties du Discours. Ils peuvent cependant se joindre à notre seconde Classe, puisque ne s'unissant jamais à un autre mot, ils ne sont jamais dans le cas de changer de forme.

Tels sont ceux-ci : **AH ! NÉLAS ! OH !**

On appelle ces mots **INTERJECTIONS**, du Latin *inter*, entre, & *jectus*, jeté ; parce que ces mots, expression de nos sensations, sont jetés par intervalles, suivant l'effet des sensations, & semés çà & là entre les diverses portions du Discours qu'ils semblent interrompre & suspendre.

Récapitulation.

Nous pouvons donc compter dix Parties du Discours ; subdivisées en deux classes, & dont nous traiterons dans cet ordre,

Première Classe.

Le Nom.		Le Participe.
L'Article.		Le Pronom.
L'Adjectif.		Le Verbe.

Deuxième Classe.

La Préposition		La Conjonction.
L'Adverbe.		L'Interjection.

Toutes communes de droit ou de fait à tous les Peuples , toutes indispensables , toutes remplissant dans la parole des fonctions différentes , & qui ne permettent point de les confondre : toutes se reconnoissant à des définitions qui leur sont propres , qui ne sauroient convenir à aucune autre.

Aussi , quelque Division que l'on suive , soit que réunissant le Pronom avec le Nom , l'Adjectif avec l'Article & le Participe , l'Adverbe avec la Préposition , &c. l'on n'en compte que trois ou quatre ; soit qu'en les séparant , on en fasse monter le nombre plus haut , on sera toujours obligé de revenir à ces dix , en dernière analyse. En sorte qu'une dispute à cet égard , ne seroit qu'une pure dispute de mots.

CHAPITRE V.

Tableaux de différentes espèces , qui en résultent.

DE ces différentes Parties du Discours , résultent des Tableaux fort différens les uns des autres ; les uns sont simples , les autres composés : les uns n'annoncent que de simples qualités , les autres représentent des actions : les uns n'ontement rien , les autres laissent à l'intelligence des hommes à suppléer le plus de mots qu'il se peut. Chacun d'eux produit des effets divers , qui influent nécessairement sur la peinture de nos idées ; nous ne saurions donc aller plus loin , sans jeter un coup-d'œil sur ces diversités : elles éclaireront l'ensemble de notre marche.

I.

TABLEAUX de nos idées, considérés relativement à leur simplicité.

A cet égard, les Tableaux de nos idées sont simples, complexes ; & composés.

1°. Ils sont **SIMPLES**, lorsqu'ils ne renferment qu'une seule idée, un seul sujet, un seul attribut : lorsque nous disons, par exemple, *le Soleil est brûlant ; l'Eau est glacée ; le Temps est orageux.*

2°. Ils sont **COMPLEXES**, lorsqu'ils offrent plusieurs Êtres différens réunis à la même qualité, comme celui-ci :

« Alexandre, César, Attila, Gengiskan, font les héros du genre
« humain.

Ou lorsqu'ils offrent plusieurs qualités réunies au même Être, comme dans ces louanges du Loup au Limier :

« Que tu me parois beau, dit le Loup au Limier ;
« Net, poli, gras, heureux & sans inquiétude ;

& par lesquelles il lui attribue six qualités différentes.

Ils sont encore **Complexes**, lorsque quelques-uns de leurs membres ne peuvent être exprimés que par la réunion de plusieurs mots : tel celui-ci :

« L'Univers est l'ouvrage d'un Être Tout-Puissant, qui réunit toutes les
« perfections & toutes les connoissances.

3°. Les Tableaux de nos idées sont **Composés**, lorsqu'ils sont formés par la réunion d'un grand nombre de Tableaux simples, liés les uns aux autres, par des conjonctions ou par le sens, pour ne former qu'un seul Tout : de même que les diverses parties du corps ne font qu'un Tout, au moyen de leur liaison les unes avec les autres.

I I.

TABLEAUX de nos idées, relativement à la nature des qualités de leurs objets.

Les qualités d'un objet quelconque, sur-tout de l'objet principal du Tableau, peuvent désigner, ou la manière d'exister, ou les actions, ou ce qu'il éprouve de la part des autres êtres.

Gram. Univ.

G

De-là trois sortes de Tableaux très-différens dans leur nature & dans leur expression, & que nous pouvons appeler :

Tableaux ÉNONCIATIFS.

Tableaux ACTIFS.

Tableaux PASSIFS.

Les premiers énoncent la simple existence, avec telles ou telles qualités ; comme ceux-ci :

La Terre est RONDE ; l'Homme est RAISONNABLE.

Les seconds présentent les objets comme agissans ; tels sont ceux-ci :

» Jules César conquiert les Gaules, & subjugué l'Empire Romain.

» Colomb découvrit le Nouveau Monde.

» Les Hommes passent, sans cesse, d'une action à une autre.

Les troisièmes peignent les Êtres comme les objets de quelqu'action : ceux-ci sont nécessairement l'inverse de ceux-là. Tels sont ces Tableaux :

» Les Gaules furent conquises, & l'Empire Romain subjugué, par Jules

» César.

» Le Nouveau Monde fut découvert par Colomb.

» L'Univers fut formé par la Divinité.

Il n'est point d'Homme qu'on ne puisse peindre, tout à la fois, de ces trois manières, parce qu'il n'existe point d'Homme qui ne renferme quelque qualité, qui ne se porte à quelqu'action, ou qui ne reçoive l'impression de quelqu'Agent.

Tel est ce Tableau :

» ERMINIE est une femme accomplie : sensible & belle, elle emploie ses

» jours à faire du bien : elle est chérie & respectée de tous ceux

» qui la connoissent.

Ces Tableaux diffèrent autant par la nature des mots qui expriment cette diversité de qualités, que par cette différence même de qualités ; & il falloit qu'il en fût ainsi, afin que la peinture fût plus conforme à son modèle, & que le contraste de ces Tableaux fût plus sensible & plus énergique.

Ainsi ceux de la première espèce, ne sont composés que d'Adjectifs, de cette Partie du Discours dont nous avons dit qu'elle ne peignoit que les qualités des Êtres, considérées en elles-mêmes, & indépendamment de toute action de ces Êtres.

Ceux de la seconde & de la troisième espèce sont composés de PARTICIPES ; Partie du Discours que nous avons dit n'exprimer que les qualités qui sont relatives aux actions des Hommes, & qui se divisent en deux classes ; Parti-

cipes actifs & Participes passifs, à cause du double rapport que suppose une action ; une action ne pouvant avoir lieu sans la considération de deux Objets ; dont l'un agit , & dont l'autre éprouve l'effet de cette action.

Il est vrai que dans les Exemples que nous avons donnés à l'égard des Tableaux de la seconde espèce, ou des Tableaux actifs, on ne voit point de PARTICIPES : mais observez aussi qu'on n'y voit point le Verbe EST, qui est si essentiel dans les Tableaux de nos idées , & qu'offrent les Tableaux énonciatifs , & les Tableaux passifs.

Il s'est donc fait ici un mélange du Verbe EST , & du Participe *Actif*, ou plutôt on leur a substitué une *formule* plus brève, qui en tient la place , & qui tire d'eux toute son énergie, comme nous nous en assurerons dans la suite : observation qui fera disparaître une des plus grandes difficultés qu'offroit l'étude de la Grammaire , & qui a pour objet les Verbes Actifs.

I I I.

TABLEAUX des idées, considérés relativement à l'expression de leurs diverses Parties.

Ce que nous venons de dire au sujet des Tableaux actifs , dont le Participe & le Verbe *Est* ont disparu, nous fait voir qu'il existe des Tableaux de la parole, irréguliers en apparence , & dans lesquels on ne sauroit reconnoître avec toute la précision nécessaire , les Parties du Discours dont nous avons fait l'énumération. Ces phrases , *il va, il fait, il aime, j'écris, je lis*, semblent anéantir tous nos principes ; ces principes où nous posons, comme une vérité incontestable, que la peinture d'une idée quelconque exige trois termes ; un sujet, une qualité, un mot qui les unisse. Ici, au contraire, il n'y a que deux termes ; & dans plusieurs Langues, il n'y en a même qu'un seul. L'Italien, par exemple, dit *è*, au lieu de *il est* : tout comme le Latin dit *est*, dans le même sens ; & le Grec, *est*.

Ces Tableaux irréguliers sont pourtant très-communs dans toutes les Langues : s'ils ne frappent pas dans les Langues maternelles, parce que l'habitude fait qu'on n'en est point étonné, elles arrêtent sans cesse dans les Langues étrangères, où tout est nouveau : ils arrêtent sur-tout le Grammaticien qui veut les analyser, & qui trouve sans cesse les principes en défaut.

Mais ne nous laissons pas séduire par cette apparence trompeuse : pour peu que nous voulions pénétrer au-delà de son écorce, nous verrons que ces pré-

tendues irrégularités font conformes aux principes les plus rigoureux de la Grammaire, toujours fondés sur le vœu de la Parole.

Elle cherche à se rapprocher, le plus qu'elle peut, de la rapidité de la pensée ; mais, pour y parvenir, elle ne se contente pas de rendre les mots très-courts, de n'avoir sur-tout que des monosyllabes très-simples pour les mots qui reviennent continuellement dans le Discours, tels que les articles, les conjonctions, les pronoms, la plûpart des noms & des verbes, comme *ce, le, un, que, je, vous, lui, ceci, me, main, pied, chef, &c.* mots dont le nombre est très-considérable en toute Langue ; ce qui abrège beaucoup le Discours, qui deviendroit à charge si ces mots étoient plus longs, par la peine qu'ils donneroient pour s'en souvenir, & par le tems qu'on perdroit en vain à les prononcer. La Parole s'est encore ménagé deux autres ressources, non moins heureuses, pour parvenir au même but avec autant de succès.

1°. Elle fond plusieurs mots en une seule syllabe, afin de gagner plus de tems, & d'arrêter l'attention sur moins d'objets. C'est ainsi qu'au lieu de dire, par une phrase longue & pédante, *ce livre est le livre de moi*, nous disons *c'est mon livre*, où, *ce* tient la place de *ce livre* ; & *mon*, celle de *ces trois mots, le . . . de moi* : exemple par lequel on peut juger de l'économie singulière que la Parole fait du tems, par ce moyen.

2°. Elle supprime tout mot qui ne seroit point nécessaire pour l'intelligence du Tableau, & qui se supplée sans peine par la réunion des autres. Dans cette phrase, par exemple : *Des Savans sont persuadés que cet Auteur est utile ; d'autres, non* : combien de mots & de parties du Discours ont été omises ! mais qu'on n'a supprimées que parce qu'elles n'auroient rien ajouté à la clarté & à la force du Discours en étant exprimées, & n'auroient fait que fatiguer l'attention : car, c'est comme si l'on avoit dit : *Un grand nombre d'Hommes Savans sont persuadés que l'Auteur dont nous parlons est utile ; Un grand nombre d'autres sont persuadés que cet Auteur n'est pas utile.* Phrase qui ne fait que fatiguer par sa longueur insipide, sans dire rien de plus.

C'est ainsi que le Discours s'approche, le plus qu'il est possible, de la rapidité de nos idées ; qu'on n'est point arrêté par une foule de mots qui ne disent rien ; qu'on parvient à cette brièveté que recommande HORACE (1).

*Est brevitas opus, ut currat Sententia, neque
Impetiat verbis lassas onerantibus aures.*

(1) Liv. I. Sat. x. 9.

« Soyez concis dans vos discours, afin qu'ils s'avancent rapidement & qu'ils ne se retardent pas eux-mêmes, par des mots qui achevent d'accabler l'oreille fatiguée. »

C'est sur-tout dans les momens où l'on a besoin du plus pressant secours, & dans ceux où l'ame est entraînée par les sentimens les plus impétueux & les plus opposés, qu'on a recours à ces façons de parler; qu'on passe par-dessus une exactitude grammaticale, nécessaire sans doute pour rendre la peinture des idées plus fine, plus régulière; mais incompatible avec la situation dans laquelle on se rencontre: alors on voudroit être aussi concis que le geste, aussi rapide que le tems; on écarte donc le plus de mots qu'on peut; on n'exprime que ceux qui sont nécessaires pour remuer fortement; on laisse à l'intelligence des autres à deviner ce qu'on ne dit pas.

L'on a encore recours à ces formules abrégées, pour éviter la monotonie d'une marche toujours la même. Il en est dans les Langues comme dans le Physique; la variété y plaît, autant que l'uniformité paroît insipide. Mais, par le moyen dont il s'agit ici, on diversifie les expressions à l'infini: ce que l'on a dit d'une manière, on le répète d'une autre; à un Tableau d'une espèce, en succède un très-différent; ce qui soutient infiniment plus l'attention, que fatiguerait un son ou une harmonie toujours la même.

Qu'on réfléchisse sur la longueur & la monotonie insupportable que répandroit dans le Discours l'usage de peindre les trois sortes de Tableaux dont nous avons parlé, *Enonciatifs, Actifs & Passifs*, toujours de la même manière, tous par le Verbe *Est*; qu'on dit également *il est sage; il est lisant, il est aimé*: & l'on ne sera pas surpris qu'on ait cherché à varier ces formules.

De-là ces *mots amphibies*, comme *mon*, qui n'appartenant à aucune partie du Discours en particulier, semblent hors de toute règle: de-là ces *phrases singulières* qu'on ne peut soumettre à la même analyse que les autres, & qui paroissent l'effet d'un usage capricieux & fantasque; mais dont dépendent en grande partie la finesse & l'énergie des Langues.

Plus une Langue est vive & se rapproche du geste, & plus elle sera remplie de phrases pareilles: elles seront donc très-communes dans les Langues d'Orient: elles abondent dans la Langue Latine, & nos Langues modernes en font aussi un grand usage.

C'est ainsi que nous abrégons les Tableaux actifs, en disant *il lit*, au lieu de dire *il est lisant*; & que les Latins abrègent également les Tableaux passifs en disant, par exemple, *amatur*, au lieu de *ille est amatus*, il est aimé.

La Grammaire doit donc s'occuper essentiellement de ces objets : elle en doit développer les causes & les effets.

Elle donne à ces formules abrégées le nom d'ELLIPSES, d'un mot Grec qui signifie *omission*, *action de laisser*.

Plusieurs Grammairiens s'en sont occupés avec beaucoup de succès. Si cet Objet renferme encore quelque'obscurité, c'est peut-être parce qu'ils ne l'ont pas assez fondu avec l'ensemble de leurs Ouvrages, & parce qu'ils ont rejeté à la Fin ce qu'ils en ont dit.

Afin d'éviter cet inconvénient, nous en parlons dès à présent; nous le lions avec nos grands principes; & nous nous en servons comme d'une clef essentielle pour résoudre les difficultés qu'offriront successivement, à cet égard, toutes les Parties du Discours: car il n'en est aucune relativement à laquelle on n'ait fait usage de l'Ellipse; & qui ne renferme des choses très-obscurés, si l'on n'a pas recours à cette manière de les expliquer.

A cet égard, nous verrons deux sortes d'Ellipses, d'où résulteront des *Noms Elliptiques* & des *Phrases Elliptiques*.

LES MOTS ELLIPTIQUES, seront ceux qui tiennent lieu de plusieurs parties du Discours, tels que *y*, *en*, *mon*, &c.

LES PHRASES ELLIPTIQUES, seront celles dont on aura supprimé quelque partie du Discours, quelque mot, parce que cette omission les rendoit plus concises, sans nuire à leur clarté,



PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT
DE FORME.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM.

PREMIERE PARTIE DU DISCOURS.

Tous nos Discours roulent sur quelque objet, sur ces objets que renferme l'Univers dans sa vaste enceinte : c'est toujours un objet qui compose la base des peintures que forme la Parole : sans eux, il n'y auroit nulle connoissance, nulle comparaison, nul langage. Lors même que nous parlons de choses qui paroissent les moins relatives aux objets, telles que les qualités & les actions, c'est toujours un objet que nous avons en vue; ou ceux dans lesquels résident ces qualités, ou ceux qui opèrent ces actions, ou ceux auxquels elles se rapportent.

§ I.

Pourquoi le Nom est la première des Parties du Discours.

Le Nom, cette Partie du Discours qui désigne les Êtres, ces objets existans ou qu'on suppose exister, & sans lesquels il ne peut y avoir nul discours, nulle peinture, le Nom, dis-je, marchera donc nécessairement à la tête des Parties du Discours ? car ce n'est point le hasard, ce n'est point le caprice qui décideront de leur rang & de leur prééminence; leur place leur fut assignée par la Nature, par cette même Nature qui en avoit fixé le nombre. C'est elle, elle seule qui peut nous conduire efficacement dans le dédale obscur des règles du langage : elle le fait par des moyens si simples, si lumineux, & si sensibles, qu'on ne peut s'égarer en la prenant pour guide.

Nous pourrions bien quelquefois nous tromper dans sa recherche, ne pas arriver juiques aux vrais motifs de ce qu'elle a établi : mais ces erreurs, mais cette ignorance ne doivent retomber que sur nous : nous n'aurons pas tout

vu ; mais nous aurons aperçu la vraie manière de voir , nous l'aurons aperçue d'une manière ferme , nous l'aurons indiquée aux Hommes ; s'ils la goûtent , s'ils la suivent , notre but est rempli , nous n'avons plus rien à désirer ; nous recevrons comme un don du Ciel , tout ce qui contribuera à nous éclairer sur ce que nous n'aurons pu apercevoir.

§. 2.

Utilités des Noms.

C'est par les Noms , que les Hommes désignent les uns aux autres , tous les Êtres existans & qu'ils font connoître à l'instant ceux dont ils veulent parler , comme s'ils les mettoient sous les yeux , comme s'ils les peignoient : qu'on entende prononcer le Nom d'un objet connu , on le voit aussitôt comme s'il étoit présent : on le voit aussi clairement , aussi nettement que s'il faisoit les yeux.

Ainsi dans la retraite la plus isolée , dans la nuit la plus profonde , nous pouvons passer en revue l'universalité des Êtres ; nous représenter nos parens , nos amis , tout ce que nous avons de plus cher , tout ce qui nous a frappé , tout ce qui peut nous instruire ou nous récréer ; & en prononçant leur nom , nous pouvons en raisonner avec nos parens d'une manière aussi sûre que si nous pouvions les montrer au doigt & à l'œil.

C'est que cette faculté admirable tient au souvenir , à cette facilité dont nous sommes doués , de nous représenter tout ce que nous avons vu , quoiqu'il ne soit plus sous nos yeux ; & de nous rendre ainsi l'Univers toujours présent , en le concentrant pour ainsi dire en nous-mêmes.

Par les Noms , nous tenons ainsi registre de tout ce qui existe , & de tout ce que nous avons vu ; même de ce que nous n'avons jamais vu , mais qu'on nous a nommé , en nous le faisant remarquer par ses rapports avec les objets que nous connoissons.

Aussi n'existe-t-il aucun Être , dont on puisse avoir besoin de se rappeler le souvenir , qui n'ait son nom ; puisque ce n'est que par cette espèce d'anté qu'on peut le saisir , & le mettre sous les yeux : aussi dès qu'on entend parler d'un objet inconnu , demande-t-on à l'instant son nom , comme si ce nom seul le faisoit connoître : mais ce nom rappelle un objet auquel on attache telle idée , il le supplée en quelque sorte , & cela suffit.

Ne soyons donc pas étonnés que l'Homme qui parle de tout , qui étudie
tout ,

tout, qui tient note de tout, ait donné des Noms à tout ce qui existe : à son corps & à toutes ses parties, à son ame & à toutes ses facultés, à cette multitude prodigieuse d'Êtres qui couvrent la Terre ou qui sont cachés dans son sein, qui remplissent les Eaux, ou qui traversent sans peine la vaste étendue de l'air : au Ciel, & à tous les Êtres qui y brillent, & à tous ceux que son esprit y conçoit : qu'il en donne aux Montagnes, aux Fleuves, aux Rochers, aux Forêts : à ses habitations, à ses champs, aux fruits dont il se nourrit : à ces Instrumens de toute espèce avec lesquels il exécute les plus grandes choses ; à tous les Êtres qui composent la Société ; à une femme chérie ; à des enfans, objets de toute son espérance ; à des amis auxquels son cœur est attaché & qui lui rendent la vie précieuse ; à des Chefs qui veillent pour lui. C'est par leur nom que se perpétue d'âge en âge le souvenir de ces Personnages illustres, qui méritent du genre humain par leurs bienfaits ou par leurs lumières.

Il fait plus : tantôt il donne des Noms à des objets qui ne sont pas existans : tantôt il en donne à une multitude d'Êtres, comme s'ils n'en formaient qu'un seul : souvent même, il donne des Noms aux qualités des objets, afin d'en pouvoir parler de la même manière qu'il parle des objets dans lesquels ces qualités se trouvent.

Ainsi, les Êtres se multiplient en quelque sorte pour lui à l'infini, puisqu'il élève à ce rang ce qui n'est pas, & les simples manières d'être des objets existans. De-là, différentes espèces de Noms, que nous allons parcourir rapidement.

§. 3.

Des différentes espèces de Noms.

Comme nous disons, *Soleil, Lune, Ciel, Terre*, mots par lesquels nous désignons des Êtres existans, nous disons également *Homme, Plante, Fleuve, Maison* ; mots qui ne sont le nom d'aucun Être en particulier ; mais qui nous présentent tous ceux qui sont de la même nature, & qui deviennent ainsi de la plus grande utilité pour nous donner des idées nettes de tous les Êtres, sans qu'on soit accablé par leur nombre, comme on le seroit si l'on ne pouvoit les considérer que dans les individus.

Nous disons également *Blancheur, Hauteur, Rondour, Bonté, Amitié, Bienfaisance*, &c. désignant par-là, non des Êtres, mais les qualités du corps ou de l'ame, considérées comme objet de nos idées, comme l'Être ou

Gram. Univ. H

la chose dont nous nous occupons, que nous nous peignons, abstraction faite de tout ce dans quoi elles se trouvent, & dont nous envisageons les rapports avec de vrais Êtres.

Invention admirable, qui donne une facilité extrême pour rendre le discours plus rapide, plus énergique, plus utile par-là même.

Dans cette phrase, par exemple, *la France est un Royaume d'une vaste étendue*, nous voyons ces trois sortes de Noms :

FRANCE, est le Nom d'un objet individuel, d'un Pays.

ROYAUME, est le Nom de tous les Pays qui sont gouvernés comme la France.

ÉTENDUE, est le Nom d'une qualité considérée comme si elle existoit seule, comme si elle avoit une existence à part, séparée de celle des Êtres dans lesquels elle se trouve.

De ces trois espèces de Noms, la première s'appelle NOM PROPRE, ou INDIVIDUEL, parce qu'il est borné à celui qui le porte, qu'il lui appartient en propre, sans partage, sans division.

La seconde s'appelle NOM APPELLATIF, parce qu'il sert à donner une appellation commune à tous les Êtres de la même espèce.

La troisième s'appelle NOM ABSTRAIT, parce qu'on le donne à un des États sous lesquels un Être quelconque peut être envisagé, comme si cet état étoit un être réel, considéré en lui-même, & en mettant à l'écart cet Être lui-même & ses autres qualités, dont on fait ainsi abstraction pour ne s'occuper que d'une seule.

Le premier de ces Noms peint un individu dans son ensemble, dans ce qui le constitue, dans ce qui fait qu'il est un tel Être, & qui ne se trouve qu'en lui.

Le second de ces Noms le peint sous les qualités qui lui sont communes, avec tous les autres Êtres de la même espèce.

Le troisième le peint comme s'il n'étoit composé que d'un seul trait, comme s'il n'étoit qu'étendu, qu'il fût seulement large, rond, bon, mauvais, grand, &c. comme si cette qualité étoit tout l'Être.

Relativement à ce dernier nom, on ne considère un objet que dans une seule qualité : relativement au second, on le considère dans ce en quoi il ressemble aux Êtres de la même espèce : relativement au premier, on le considère dans cet ensemble qui fait qu'il est *lui* & non tel autre.

Cette division des Noms en Propres, Appellatifs & Abstrait, n'est donc point idéale : prise dans la Nature, elle est absolument nécessaire pour la per-

fection du langage ; on ne sauroit donc la passer sous silence. On pourroit , à toute force , confondre les noms abstraits avec les noms appellatifs ; car dans les noms appellatifs on fait abstraction de tout ce qui étoit propre à chaque individu : cependant les noms abstraits sont encore très-différens des noms appellatifs ; car ceux-ci conservent toujours l'idée d'une substance existante , comme les noms *d'Arbre* , *de Montagne* , *d'Homme* , &c. au lieu que ceux-ci , *Blancheur* , *largeur* , &c. ne considèrent qu'une seule qualité , & la considèrent comme si elle seule composoit un Etre réel & complet.

Telle est l'utilité de cette troisième Classe , qu'ils deviennent le sujet d'autant de Tableaux qui n'existeroient pas sans cela , & qui sont d'une ressource infinie pour analyser les Etres , & pour les connoître infiniment mieux par ces décompositions. Le langage s'en empare comme s'ils étoient de vrais Noms , des Noms d'Etres apelles *candeur* , *sagesse* , *marche* , ou de telle autre manière : il en use par analogie , comme s'ils étoient de vrais Noms , des Noms d'Etres existans ; il les soumet à ses règles , à son analyse , à son génie : il s'élève ainsi à des idées qu'il n'auroit pas eues sans cet artifice ; & il en forme des Tableaux qui ne laissent rien à désirer pour la perfection de nos connoissances , en faisant que tout devient l'objet de notre examen , de nos recherches , de notre méditation ; les qualités des objets , comme les objets eux-mêmes , ce qu'ils ont de commun & ce qu'ils ont de propre : qu'en un mot rien ne se dérobe à notre analyse , & à notre pisceau.

§. 4.

Origine ou Etymologie du mot N O M.

Mais avant d'aller plus loin , cherchons quelle fut l'origine d'un mot aussi remarquable & aussi simple.

Ce mot est composé de deux consonnes unies par une voyelle : s'il est commun à plusieurs Langues , les consonnes ne changeront pas , ou très-légerement ; car ce sont les consonnes & la signification d'un mot qui le constituent , qui en font l'essence ; tandis que les voyelles varient autant qu'il est possible : ainsi ce mot que nous prononçons N O M , pourra être prononcé ailleurs *nam* , *nam* , *nim* , *num* , sans cesser d'être le même , s'il conserve le même sens.

Nous le trouvons d'abord chez les Latins ; ils le prononcèrent *nom-en* , en y ajoutant une terminaison à leur mode.

Nous le trouvons aussi chez les Grecs : mais ce Peuple babillard & si sensible à l'harmonie, le fit précéder d'une voyelle: il devint chez eux le mot ο-νομ-α, qu'ils prononcèrent *ónym* dans les composés, d'où vint *syn-onyme*.

Ces Peuples n'en furent pas les inventeurs; car il leur est commun avec une multitude de Nations, mais qui presque toutes le prononcent *Nam*.

Les Indiens disent *Naom* pour *Nom*.

Les Persans, *Nam*.

Les Germains, *Name*.

Les Anglois, *Name*.

Les Anglo-Saxons, *Nama*, *Noma*, *Nóme*.

Les Goths, *Namo*.

Les Suédois, *Namn*.

Les Irlandois, *Ainim*.

Les Gallois, *Enwm*.

Les Hébreux ont ce même mot; mais ils le prennent dans un sens analogue. *NAM* signifie chez eux *Parole* en général, parole vraie & certaine, sentence: & *NAMA*, parler, dire, prononcer; 2°. affirmer, assurer.

De-là vinrent les Conjonctions Latines *NAM* & *ENIM*, qui furent des Conjonctions affirmatives comme notre *Car*, & qui tirent leur force de cette valeur primitive de *Nam*.

On voit par-là combien il étoit inutile d'en attribuer l'invention aux Latins ou aux Grecs, n'étant né ni chez les uns ni chez les autres, mais ces deux Peuples en ayant été redevables à de plus anciens.

Afin de parvenir plus facilement à son origine, observons que la consonne *m*, n'est ici que par accident, la voyelle *o* s'étant simplement nazalisée; en sorte que ce mot se prononçoit primitivement *No* ou *Nw*, par un *o* fort long, qui se changea aisément en nazale.

Aussi les Descendants des anciens Celtes le prononcent sans *m*.

Chez les Cornouailliens, *A-now*,

Chez les Bas-Bretons, *Ha-no*, & *Ha-nw*,

Chez les Gallois, *E-nw*,

Signifient *Nom*, renommée, réputation.

De-là en Breton, *Ha-nwa*, nommer, & en Gallois *E-nwi*.

Mais dès cet instant, ce mot se lie à une famille immense qui en dérive, & qui répand un grand jour sur lui: c'est celui, du Verbe *No*, connoître, qui a produit:

NOVI dits Latins , & qui précédé de *g* , comme cela arrive souvent aux lettres *l* & *n* , a fait :

Gnoro , }
Gndmi , } des Grecs.

Know , des Anglois.

Qui tous signifient connoître, sçavoir.

De-là encore *cognovi* , *ignotus* , &c. des Latins.

Gnov , connu , manifesté , mot qui étoit encore en usage chez les Bas-Bretons avant le XV^e. siècle.

Known , des Anglois , }
Gnotus , des Grecs , } qui signifient aussi *Conna.*

Gnd , des Irlandois , illustre , renommé , fameux.

Nds connoissance.

Notha découvert.

J'en ne doute pas que ces mots , *Nous* , qui chez les Grecs signifie esprit , ce qui en nous est doué de connoissance ;

Nov , qui chez les Egyptiens , signifioit Dieu , l'Esprit par excellence ;

NUMEN , qui chez les Latins signifioit la Divinité , qui connoît tout ;

ne vinssent de la même origine.

Nous trouvons également ce mot chez les Arabes : chez eux *No* نوا ou *nor* نورا , qu'on peut aussi prononcer *nâov* , ou *nâhov* , signifie voix , son , modulation ; 1^o. *bruit* , *rumeur* : devenu verbe , il signifie *parler* , s'exprimer d'une manière intelligible : & 2^o. d'une manière agréable & flatteuse , cajoler , flatter :

Nous verrons dans le Dictionnaire Primitif , par quel motif ce mot *No* fut chargé de cette signification.

§ 5.

NOMS considérés comme le SUJET des Tableaux des idées.

Les Noms ne sont pas seulement à la tête des Parties du Discours , parce que sans eux il n'y auroit point de Discours ; mais sur-tout parce qu'ils sont constamment le seul point de réunion de tous les Traits qui composent les Tableaux de la parole ; l'objet pour lequel ils sont tous amenés , celui qui de-

vient la base de tous les autres, & dont ceux-ci tirent leur énergie, leur beauté, leur sublimité.

Ceci nous ramène toujours à la Nature, dont nous ne saurions nous écarter un instant sans nous égarer. Ce n'est point parce que l'homme l'a voulu, qu'il existe des Noms; & que ces Noms sont l'ame de la Parole, les sujets auxquels se rapportent tous les Tableaux qu'elle exécute. Ces Noms sont l'ame de la Parole, parce qu'ils représentent les Êtres dont est composé l'Univers; & parce que tout ce qu'on dit, est nécessairement relatif à ces Êtres: en sorte que leurs Noms seroient le centre de tout ce qu'on en dit, comme ces Êtres sont eux-mêmes la base de toute action, de tout mouvement, de toute qualité.

La volonté des Hommes n'auroit pour rien dans toutes ces choses, que pour s'y conformer: ne soyons donc pas surpris de n'y trouver rien d'arbitraire; que tout y soit déterminé par la Nature même; que tous les Peuples & toutes les Langues s'accordent à cet égard.

Le Nom est donc au Discours, ce que l'objet principal est à un Tableau, ce que le Héros est au Drame, ce qu'un Être est à ses effets.

Tout se rapporte à lui: l'habileté du Peintre consiste à ne laisser voir que lui, & à fonder le reste du Tableau avec un si grand art qu'on aperçoive sans peine & sans équivoque, que tout se rapporte à cet objet; & que tout ce qui dans le Tableau n'est pas lui, n'est là que pour lui, pour le faire connoître, pour le faire valoir: en sorte que lorsqu'on cacheroit le sujet, qu'on tireroit un voile sur lui, qu'on supprimeroit son Nom, ceux qui jetteroient les yeux sur ce Tableau imparfait en apparence, ne pourroient s'empêcher de reconnoître le sujet auquel il se rapporte.

Tel doit être en effet l'art des Tableaux de nos idées, que la connoissance de leur sujet nous fasse comprendre à l'instant tout ce qu'on nous en dit, & qu'en même tems la vue des développemens du Tableau soit telle qu'elle pût seule nous en faire deviner le sujet.

C'est cet art qui nous donne une si grande facilité pour entendre les Ouvrages écrits en Langues étrangères; car la seule connoissance du sujet nous offre déjà l'idée de tout ce qu'on en va dire; ce qui rend aisée l'intelligence du Tableau, sur-tout si l'Auteur a été un grand Peintre; s'il a bien vu, s'il a bien senti, s'il a rendu son sujet avec tant de sagacité, d'exactitude & de netteté qu'on ne puisse s'empêcher de croire qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'on en eût aisément fait autant.

Ce sont les Auteurs de ce genre qui tendent une Langue célèbre, comme

les grands Peintres illustrent les Ecoles dont ils sont sortis . c'est par de pareils Ecrivains que la Langue Grecque est devenue celle de tous les gens de goût , & que l'étude de quelques Langues modernes devient indispensable pour quiconque veut orner son esprit & élever son ame , en la nourrissant de tout ce qu'on a composé de plus parfait & de plus exquis.

Peut-on, par exemple, jeter les yeux sur ce beau Tableau du CAHOS, & ne pas en saisir à l'instant l'ensemble? Peut-on hésiter sur le sens qu'on y doit attacher; ne pas avouer que tous les traits qui le forment n'en sont que des développemens qui s'y rapportent, & dont il est la base? C'est OVIDE qui nous parle :-

» *Aure Mare & Terras, dixit-il, & quod regit omnia Cælum,*

» *Unus erat toto naturæ vultus in orbe,*

» *Quam diære CHAOS: radis, indigestaque moles,*

» *Nec quicquam, nisi pandus inert, congestaque eodem.*

» *Non bene junctarum discordia semina TERRÆ.*

» *Nalæus adhuc mundo præbebat lumina TITAN;*

» *Nec circumfuso pendebat in aëre tellus*

» *Penderibus librata suis: nec brachia longo*

» *Margine terrarum porrexerat AMPHITRITÆ.*

» *Quæque erat & tellus, illic & pontus & æther;*

» *Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,*

» *Lucis ægens æther: nulli sua forma manebat.*

» *Obstabatque aliis aliud: quæ corpore in uno*

» *Frigida pugnant calidis, humentia siccis,*

» *Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus;*

- » Avant l'existence de la Mer, de la Terre, du Ciel qui sert d'enveloppe à
 » l'Univers, la Nature étoit par-tout la même: aussi l'appella-t-on le CAHOS;
 » masse informe, grossière, & sans énergie, où les principes de toutes choses
 » étoient entassés & confondus. TITAN (†) n'éclaircit pas encore le Monde.
 » PHŒBÉ n'avoit pas encore eu lieu de réparer son croissant: la Terre n'étoit
 » pas encore suspendue, par son propre poids, au milieu des airs: AMPHITRITÈ
 » n'avoit pas encore étendu ses bras autour des Continens. Tout étoit Mer,

(†) TITAN, PHŒBÉ, AMPHITRITÈ, Noms qui semblent inventés par hazard & que les Poëtes Grecs donnèrent au Soleil, à la Lune & à l'Océan, étoient avant de Tableaux à la valeur desquels on ne pouvoit se méprendre. TITAN, composé de Ti,

.. Terre, Air ; la Terre étoit liquide, l'Eau massive, l'Air densé de lumière ;
 .. nul Être n'avoit une forme fixe & constante ; tout faisoit obstacle à tout ; &
 .. dans un même corps, les Elémens glacés combattoient contre les brûlans ,
 .. les humides avec les secs, les mols avec les durs, les pesans avec les légers ..

Qu'on ôte de ce Tableau le mot de Chaos, qu'on n'annonce point l'objet dont on parle, & chacun le reconnoitra néanmoins, parce qu'il ne renferme aucune expression, aucun trait qui ne soit absolument relatif à cet objet, & qui ne le désigne avec la plus grande netteté.

Il en est de même de ce beau Tableau de l'AMOUR :

... Qual cose è piu picciola d'AMORE :
 Se in ogni breve spazio entra,
 E s'asconde in ogni breve spazio l'or sotto all'ombra
 Delle palpebre, or tra minuti rivi,
 D'un biendo crine : or dentro le posatette
 Che forma un dolce riso in bella guancia,
 E pur fa tanto grandi e sì mortali
 E così immedicabili le piaghe.

Qui peut méconnoître le sujet de ce Tableau, cet objet si petit en apparence, dont on dit qu'il s'insinue dans les espaces les plus resserrés, qu'il se cache à l'ombre d'une paupière, dans les contours ondoians d'une belle chevelure, dans le creux que forme le doux sourire sur une joue aimable, & dont les blessures sont cependant si funestes, & irremédiables ? Mais ôtez le nom de l'objet, que devient ce Tableau ?

N'en est-il pas de même de cette pensée de notre ingénieux & naïf Fabuliste ?

Petit poisson deviendra grand
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie.

Sans le nom qui fait le sujet de cette pensée, que devient-elle : quelle est son utilité ?

auguste, élevé, Univers, & de TAN, feu, flambeau, signifioit mot à mot le Feu auguste, le Flambeau de l'Univers. PUMM é venant de PUM, feu, lumière, & de RA, aller, signifioit Lumière vagabonde ; ce qu'on appelle une Planette. AMPHITRITE, composé d'amphi, autour, & de trito, non dans le sens d'effrayer ou de ronger, comme on l'a cru, mais d'étendre, de prolonger, signifioit au pied de la lettre celle qui s'étend tout autour, qui quadrise, qui étrecit.

Le Nom est donc l'ame de nos Discours ; il en amène toutes les Parties : il les lie , il les unit , il n'en forme qu'un Tout intéressant & vrai , qui fait passer dans l'esprit des autres ce qu'on pense du sujet sur lequel il roule.

En vain donc on voudroit analyser un pareil Tableau , & s'en former une juste idée , si l'on ne commence par s'assurer du mot qui en présente le sujet , puisque c'est le trait le plus intéressant du Tableau , dont la connoissance fait aussitôt comprendre tout ce qu'on en dit ; & nous met en état de juger le Tableau lui-même , de voir s'il remplit toute l'étendue de son sujet , & s'il le peint avec les graces , la délicatesse & le genre de beauté dont il est susceptible.

§. 6.

Noms distingués en sujet & en objets dans un même Tableau.

Le Nom considéré comme le point de réunion de toutes les portions d'un même Tableau , s'appelle *Sujet*, le sujet du Tableau ; mais quoique tout Nom puisse être sujet à son tour , tous les Noms qui se trouvent dans un Tableau ne sont pas pour cela autant de sujets , puisqu'il ne peut en exister qu'un seul dans chaque Tableau. Les autres Noms n'y entrent donc qu'en sous-ordre ; ils n'y sont introduits que pour développer le sujet , pour l'embellir , pour mettre au jour ses effets , ses qualités , ses rapports avec les autres objets.

En effet , & nous l'avons déjà vu , les Êtres sont tous liés dans la Nature ; ils tiennent tous les uns aux autres ; tous sont dans une dépendance mutuelle : on ne sauroit donc en connoître un , sans avoir une idée nette & exacte de ses rapports avec ceux auxquels il tient , & sans désigner ceux-ci. Le sujet d'un Tableau est donc accompagné d'autres Noms en plus ou en moins grand nombre , qui feront comme son escorte , qui constitueront sa dignité & son énergie. Ainsi dans les exemples que nous venons de rapporter , un seul sujet domine sur un grand nombre de Noms.

Cependant , il n'est point à craindre qu'au milieu de tant de Noms , on se méprenne jamais sur celui-ci , & qu'on ne puisse le démêler d'entre tous les autres : il est comme le Chef qu'on distingue toujours de sa Troupe. Tous ces Noms sont employés de manière à faire connoître quel est celui qui domine , quels sont ceux qui en dépendent , & qui ne sont là que pour lui ou à cause de lui : on ne peut se méprendre un instant au rôle auquel ils sont appellés.

C'est ce qui constitue la clarté & la beauté des Tableaux de la parole : tout

Gram. Univ.

en est par-là distinct, clair, sensible, sans équivoque : aucun mot ne nuit à l'autre ; nul ne lutte avec le sujet, ou lui préjudicie.

Tel un Peintre obligé de faire entrer dans le Tableau, une multitude de Personnages, les groupe, les rapproche ou les fait faire avec un si grand art & une si grande intelligence, que le sujet du Tableau, le Personnage dominant & auquel tous les autres se rapportent, se fait reconnoître à l'instant.

Ainsi le Discours, malgré le nombre prodigieux d'objets, ou de Noms qui le composent, offre toujours cette unité qui en fait l'essence & l'énergie, & sans laquelle on se rendroit inintelligible, en-n'offrant qu'un vain entassement de mots.

§. 72.

De l'Origine des Noms propres & des Noms appellatifs.

Cette distinction de Noms, en *propres* qui ne désignent qu'un individu, & en *appellatifs* qui désignent tous les objets de la même espèce, est devenue la source d'un Problème, que de grands Philosophes n'ont pu résoudre d'une manière satisfaisante. Les Noms appellatifs sont-ils plus anciens que les Noms propres, ou ceux-ci leur ont-ils donné naissance : telle est la question dont il s'agit.

Les Noms, dit-on, ne furent inventés que pour correspondre à nos idées : or dès leur origine, elles furent conformes à la Nature : mais la Nature n'offre que des individus : les Noms propres ou individuels durent donc être les premiers.

D'un autre côté, tous les Noms propres sont appellatifs par leur nature : SEM, signifioit l'Élevé ; NICOLAS, le Peuple vainqueur ; SUSANNE, Fleur de Lys : & tels sont nos Noms propres significatifs, MARCHAND, POTIER, GRAND, PETIT, &c. Il faut donc que les Noms appellatifs ayent été les premiers.

Comment se décider entre la Nature qui ne montre que des individus, & entre les Langues qui ne montrent que des espèces ? Les Hommes d'ailleurs auront-ils attendu à donner des noms, jusques à ce qu'ils ayent pu s'élever aux idées abstraites des espèces ?

De quelque côté qu'on se tourne, on voit des raisons qui paroissent sans réplique : cependant elles conduisent à des conséquences contradictoires : une des deux opinions est donc fautive ; ou le seroient-elles toutes deux ?

Cette question si embrouillée, s'éclaircira cependant aisément, dès qu'on a

cessera d'en chercher la solution dans de faux principes ; & qu'on prendra la Nature pour guide.

Lorsque l'Homme dut imposer des Noms , il avoit sous les yeux les grands objets que lui offroit la Nature : mais ces objets se divisoient en deux Classes : les uns , en petit nombre , étoient seuls de leur espèce ; les autres se présentoient par groupes nombreux ; & pour apercevoir cette différence , il ne falloit nulle métaphysique , nulle profondeur de génie , point de comparaisons fines , ni de combinaisons d'idées : encore moins l'intervention particulière de la Divinité descendue du Ciel comme par une machine , pour résoudre ces difficultés & faire franchir ces prétendus abîmes.

L'Homme ouvrant les yeux , voyoit d'un côté une prodigieuse quantité d'Êtres de la même espèce , que multitude d'Arbres , une multitude de Plantes , une multitude d'Animaux , une multitude d'Étoiles , &c. Il voyoit en même tems des objets seuls de leur espèce , un seul Soleil , une seule Lune , un seul Chef de Famille , une seule Maitresse de maison , une seule Contrée , un seul Fleuve , un seul Lac , une seule Mer , &c.

A chacun de ceux-ci il donnera sans contredit un nom , & ce nom sera un nom individuel , un NOM PROPRE : mais fera-t-il la folie de donner à chaque arbre , à chaque brin d'herbe , à chaque grain de sable , &c. à chaque feuille de la forêt , &c. un nom particulier qui lui seroit absolument inutile , lors même qu'il pourroit s'en souvenir : ne se contentera-t-il pas d'envelopper tous les objets de la même nature sous un même nom , sauf à en distinguer quelques-uns au besoin , d'une manière plus particulière ?

De-là , des NOMS APPELLATIFS nés dans le même tems que les Noms propres & d'une manière parfaitement conforme à la Nature , qui en fit au vrai tous les frais : l'homme n'eut que le plaisir & la gloire de l'imitation.

Mais s'il y eut dans l'origine des Noms propres , comment sont-ils devenus appellatifs ? Rien de plus simple encore. A mesure que l'homme , prenant possession des diverses Contrées de la Terre , qui forment son habitation , aperçut d'autres Êtres semblables à ceux qu'il connoissoit , & qu'il avoit cru jusques-là uniques , il donna à ces nouveaux Objets les noms de ceux auxquels ils ressembloient : ainsi il appela les nouveaux Lacs , les nouveaux Fleuves , les nouvelles Familles , &c. du même nom qu'il avoit déjà donné à ces Objets , tandis qu'ils étoient uniques à ses yeux.

De cette manière , les Noms propres devinrent autant de Noms appellatifs , non d'origine , mais par analogie , par comparaison.

Tandis que par un échange réciproque de valeur , les Noms appellatifs de-

venoit des Noms propres , toutes les fois qu'on les appliquoit à un seul objet particulier : c'est ainsi que les Noms de BIBLE & d'AL-CORAN, qui étoient appellatifs dans l'origine , désignant en Grec & en Arabe tout Livre en général , ne désignent plus chez les Chrétiens & chez les Mahométans que leurs Livres Sacrés.

C'est par le même principe que nous disons dans un sens individuel, la Ville, la Rivière, le Palais, la Cour, &c. quoique ces mots soient en eux-mêmes appellatifs, après avoir été dans l'origine des Noms propres.

Cette propriété qu'ont tous les Noms appellatifs de s'employer dans un sens très-étendu ou dans un sens très-restrait, répand souvent de l'obscurité sur les Auteurs anciens & sur les Étymologies des Noms propres.

Les Latins, par exemple, apelloient *Civitas* la populace de Rome. Lorsque leurs Savans voulurent remonter à l'origine de ce nom, ils trouvèrent sur leur chemin le mot *Cere*, dont il étoit certainement venu; mais qu'ils prirent pour le Nom propre de la ville de *Cere*, sur la côte d'Italie, appellée autrement *Acylla*, ville célèbre par son port de mer & par son commerce dans des tems très-reculés: & là-dessus ils bâtirent ce Roman, que les Romains, en reconnaissance d'un secours important qu'ils avoient reçu des *Civitas*, les avoient admis dans leur ville, mais sans aucun privilège de Citoyens; & que de-là étoit venu l'usage d'appeller *Civitas*, la populace de Rome, qui étoit privée de tout droit de Cité.

Je ne sais comment on a pu se résoudre à répéter ce trait d'orgueil extravagant: c'eût été une récompense bien ridicule pour ces braves habitans de *Cere*, d'être confondus ainsi avec une vile populace, tandis que Rome donnoit le Droit de Bourgeoisie à des Peuples qui lui avoient fait la plus cruelle guerre.

Mais c'est qu'on ignoroit que *CERA* ou *KIRA*, *Kaire*, étoit un mot primitif qui signifioit *VILLE*; que le mot de *CIVITAS* signifioit par conséquent *habitans de la Ville*, & qu'il étoit devenu peu à peu le Nom propre de la populace de Rome, mot à mot *les vilains*, tandis qu'*Urbani* qui signifioit aussi habitans de la Ville, étoit consacré comme n'ayant pas dégénéré, aux vrais habitans de Rome, à *les Citoyens*.

C'est ce même mot qui, devenu le Nom propre de la Capitale de l'Égypte ou *CAIRE*, n'a plus été reconnu par les Arabes qui l'ont confondu avec un autre mot qui signifie *Vidoire*, & qui ont cru qu'elle avoit été appellée ainsi en mémoire de l'entrée triomphante du Vainqueur de l'Égypte.

L'on avoit également perdu de vue l'origine du nom des *ТИКУТОУ*, parce

qu'on avoit oublié qu'il venoit du nom appellatif *TERRA*, *Terre*, qui signifie une Contrée, Terre, Pays, & qui les désigna comme Mères Nourricières des Hommes.

TERRA signifioit donc mot à mot *les Enfants du Pays*. Expression commune aux anciens Peuples, & qui persuada dans la suite qu'ils se regardoient comme une production de la Terre, & comme n'étant jamais venus d'ailleurs.

Ce même mot *TERRA*, peut occasionner des sens très-divers dans les Livres anciens, suivant qu'on le regardera comme un Nom propre ou comme un Nom appellatif.

Ajoutons pour terminer cet article que l'on ne donne des Noms propres aux objets, qu'on désigne par des Noms appellatifs, qu'autant qu'on y est obligé par l'emploi individuel de ces objets : ainsi l'Astronome désigne chaque Étoile par un Nom propre, le Chasseur en donne à ses Chiens, le Père, aux Animaux qu'il élève ; l'Agriculteur, aux morceaux de Terre qu'il cultive, &c. chacun selon son besoin.

De-là ces Langues particulières d'Arts, de Sciences, de Métiers, &c. dont le Dictionnaire est si vaste, & dont les mots ne sont connus que de ceux qui se consacrent à ces Arts, à ces Métiers, &c. & forment dans toutes les Langues, une Langue à part, inconnue à tous ceux qui n'en ont pas fait une étude particulière.

Rien d'ailleurs qui soit plus conforme à la raison, que de donner & d'appréhendre les noms de chaque objet, seulement à mesure que cette connoissance nous devient nécessaire.

C'est ainsi que les Noms forment la portion la plus considérable des mots dont les Langues sont composées : & nous verrons bientôt qu'il n'est aucun mot, de quelque espèce que ce soit, qui ne tienne essentiellement à un nom, & qui ne lui doive toute son énergie.

§. 8.

Des Genres.

Tout se tient dans la Nature : c'est une vérité dont nous avons déjà fait usage & que nous serons souvent dans le cas de répéter : mais elle se manifeste d'une manière éclatante dans les Êtres animés, & sur-tout relativement aux Hommes : Dieu qui voulut qu'ils véussent en société, les forma de façon que

pour composer une Famille, ils sont obligés de s'unir de deux en deux, chacun semblable à l'autre quant à l'espèce, chacun différent quant au sexe.

Il fallut donc que les Noms donnés aux divers Êtres, portaissent encore cette empreinte de la Nature; & fussent connoître non-seulement chaque espèce d'Êtres, mais le sexe même des Êtres de chaque espèce.

Ainsi tandis que sous le nom d'*HOMMES* pris dans le sens le plus étendu, on désigne toute l'espèce humaine, on n'en désigne plus qu'une partie sous ce même nom d'*HOMMES* pris dans un sens plus étroit, tandis que l'autre partie du genre humain est désignée par le nom de *FEMMES*.

De-là se forme une classe de mots singulière qui tient comme le milieu entre les Noms propres & les Noms appellatifs: car celle-ci n'appartient pas à un seul individu comme le Nom propre, ni à l'espèce entière comme le Nom appellatif; mais elle désigne les Êtres de deux en deux, suivant qu'ils sont associés dans la Nature par sexes; & en les variant simplement, suivant l'application qu'on en fait à l'un ou à l'autre sexe.

C'est ainsi qu'en Hébreu *ISH* signifie *Homme*; & *ISHA*, *Femme*: que l'on dit *Fils* & *Fille*, *Maître* & *Maitressé*, *Roi* & *Reine*, *Prince* & *Princesse*, &c. & pour les Animaux *Lion* & *Lionne*, *Chien* & *Chienne*, *Loup* & *Louve*, *Canard* & *Canne*.

En sorte que le même nom devient masculin quand il s'applique à l'un des sexes, & féminin quand il s'applique à l'autre.

De-là vient le nom même de *SEXES*, formé du mot Latin *SEC-ARE* qui signifie *séparer*, *partager*, *couper en deux*, parce que par le sexe, l'espèce est coupée en deux portions, & comme en deux moitiés d'un Tout.

Chacune de ces portions ou chacun de ces Sexes fut appelé *GENES*, du mot primitif *GEN* qui désigna toute idée de production, destination des sexes.

La distinction des Noms en deux Genres, l'un masculin, l'autre féminin, conformément aux deux sexes, fut donc prise dans la Nature; on auroit donc tort de croire qu'elle soit arbitraire & de pure fantaisie. Il eût été absurde de désigner tous les Êtres animés, quoique de sexe différent, par le même nom sans distinction de sexe, parce que le langage n'auroit jamais été d'accord avec le fait, & parce qu'on auroit toujours été embarrassé de savoir de quel des deux Êtres on parloit, tandis qu'on n'eût mis aucune différence entre leur nom commun.

Mais comme les Hommes n'ont jamais assigné de noms qu'autant qu'ils ont été nécessaires, de même ils n'ont pas distingué par le genre toutes les

espèces d'Êtres animés : il en est un grand nombre dont les deux sexes sont renfermés dans le même nom , comme *Mouche* , *Oiseau* , *Insecte* & autres animaux de ce genre dont une plus grande distinction seroit absolument inutile.

Tandis que par rapport aux Animaux domestiques , qui sont non-seulement de la plus grande utilité aux hommes , mais d'une utilité très-différente suivant qu'ils sont mâles ou femelles , & outre cela d'une qualité très-différente suivant cette division , on a porté l'exactitude jusques à leur donner des Noms si différens , qu'on ne soupçonneroit pas, en ne considérant que leurs noms , qu'ils sont de la même espèce.

LES NOMS DE TAURIEU & de VACHE , de BILIER & de BREBIS , de BOUC & de CHÈVRE , de COQ & de POULE , &c. désignent le même animal suivant qu'il est mâle ou femelle .

N'en soyons pas surpris : l'utilité qu'on retire de ces animaux suivant qu'ils sont mâles ou femelles , est si différente , qu'elle en fait en quelque façon comme deux Êtres différens : le Taureau est compagnon de l'homme dans le labourage , la Vache devient par son lait la nourricière ou le soutien de la Famille ; non-seulement dans les Familles Pâtres ou errantes , mais même pour les Familles Agricoles. La Brebis , la Chèvre , & la Poule sont si utiles à ces mêmes Familles , qu'elles ne pouvoient trop en marquer en quelque sorte leur reconnaissance en les distinguant par un nom honorable .

Les mâles & les femelles de ces Animaux se distinguent encore par des caractères si différens , l'un est si fier , si turbulent , si courageux , l'autre est si craintif , si pacifique , si modeste , qu'on n'auroit pu les confondre par un seul nom.

D'ailleurs , ces Noms furent toujours des épithètes ; c'est-à-dire des mots relatifs à l'idée qu'on se formoit de ces Êtres. TAURIEU signifioit Fort , Puissant ; BILIER , le belant ; son nom Latin , ARIES , le martial , parce qu'il est toujours prêt à se battre. BOUV , qui vient de Bous , mot Grec qui désigne également le mâle & la femelle de cette espèce , signifie le gros , l'énorme (†). Il en seroit de même de tous ces autres noms.

(†) BOV est un mot primitif qui désigne toute idée relative à grandeur & à son opposé. TOR est un autre mot primitif qui désigne toute idée relative à force & à puissance : BÉ est une onomatopée , imitation du bruit : BEL désignant le bétail à laine , est de la plus haute antiquité ; en Hébreu , J O-B EL signifie un Bilier ; 1°. la Corne ; 2°. le COQ

2°. *Genres par Analogie.*

Mais l'homme n'est pas le simple Imitateur de la Nature : souvent il supplée à ce qu'elle lui fait connoître : & là où finit son imitation , commence la marche d'analogie & de comparaison ; transportant ainsi une invention , un établissement , d'un objet à un autre. C'est ce qu'il exécute sur-tout à l'égard des Noms par lesquels il désigne une multitude d'Êtres inanimés dans lesquels il n'y a point de sexe , & qu'il revêt néanmoins d'une terminaison masculine ou féminine , suivant qu'il y aperçoit quelque chose de relatif aux idées qu'il se forme d'un Être considéré comme mâle ou comme femelle.

Un Nom sera , par exemple , du genre masculin , lorsque l'objet qu'il désigne offrira quelqu'une des propriétés du sexe masculin ; qu'il sera doué de force , de vivacité , d'efficace , d'élevation , ou qu'il contribuera à communiquer quelque vertu , quelque propriété , qu'il sera propre à féconder les Êtres productifs , & plus actif que passif.

Un Nom sera au contraire du genre féminin , lorsque son objet offrira quelqu'une des propriétés du sexe féminin ; qu'il aura plus de grâces que de force , plus de douceur que de vivacité , plus de délicatesse que de vigueur ; ou qu'il sera un Être portant quelque production & fécondé par la Nature ; & plus passif qu'actif.

D'après ces vues , le Soleil sera du genre masculin , parce qu'il a une lumière forte & vigoureuse , qu'il ne la doit à aucun autre corps céleste , qu'il la répand par-tout ; & que par sa chaleur , il féconde tous les Êtres.

La Lune , au contraire , sera du genre féminin , parce que sa lumière est infiniment plus foible & plus douce que celle du Soleil , & qu'elle n'est que d'emprunt.

Aussi les considérait-on poétiquement comme *Frère & Sœur* ; d'où vint la Fable d'Apollon & de Diane, Enfants de Latone , & par conséquent frère & sœur. On les considéra également comme *Mari & Femme* , d'où vint l'histoire de Paléphaë ; Femme de Minos & Mere d'un Minotaure.

qu'on faisoit avec sa Corne ; 4° la Fête qu'on annonçoit au son du Cor , d'où *Jubilé*. BALO , en Latin , signifie BÉLIA ; c'est le cri de cet animal. BALERS , dans nos vieux monumens , signifie un Bélier ; BELIN , *Bélier* , le bétail à laine ; BELLE , le lieu où on le renferme. Voy. CARPENTIER , Supplém. au Glossaire de du Cange , T. L Art. BALERS.

L'Air & le Ciel font du genre masculin , parce qu'ils font regardés comme les principes de la fécondation de la Terre , qu'ils y font descendre par la chaleur & par les pluies sans lesquelles il n'y auroit point de productions végétales.

Tandis que la TERRE , au contraire, est du genre féminin par la même raison, parce qu'elle est regardée comme un Être fécondé par le Ciel , comme son Épouse & la Mère nourricière des Humains. C'est ce qui fit appeler Uranus ou le Ciel , le Mari de Ghé ou de la Terre ; & qui donna lieu à ces vers de VIRGILE (1) :

*TUM PATER OMNIPOTENS fecundis imbribus ÆTHEA
Conjugalis in gremium LUCEM descendit ; & omnes
Magnas alit magna commixtus corpore fetus.*

« Alors le CIEL , le PÈRE Tout-Puissant , descend en pluies fécondes dans
« le sein de son ÉPOUSE qu'il ranime ; & par le mélange de ces deux gran-
« des portions de l'Univers , naissent & croissent toutes les productions.

Non jam MATER alit Tellus , vireſque ministrat. (2)

« LA TERRE n'est plus une MÈRE , elle ne nourrit plus & ne donne plus
« de nouvelles forces.

*Solat MACHA PARENT FRUGUM Sarcenia Tellus.
MACHA VIRUM. (3)*

« Je te salue , Terre que cultiva Saturne , MÈRE féconde des Fruits &
« des Nations.

C'est par la même raison que les Villes , les Contrées , la Patrie ou la Terre de nos Pères, font du genre féminin. Elles reçoivent dans leur sein les semences de tout : elles font les Mères & les Nourricières de leurs Habitans : aussi les anciennes Villes de l'Orient regardoient le titre de MÈRE , comme le plus glorieux pour elles : c'est de-là qu'est venu notre mot ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ , qui signifie mot à mot VILLE-MÈRE ; mais qui étant formé de mots barbares pour nous ,

(1) Georg. Liv. II. 311.

(2) Eneid. Liv. XI. 71.

(3) Georg. Liv. II. 173.

n'offre plus à notre esprit l'idée intéressante de Mère & de Nourricière ; & n'y réveille que l'idée moins flatteuse de supériorité.

La masse des Eaux salées, qui environne & sépare les Continens de notre Globe, est du genre féminin dans le nom de MÈRE, parce qu'on les considère comme le réceptacle & les productrices d'une prodigieuse quantité de plantes & d'animaux ; & elle devient du genre masculin dans le nom d'OCÉAN, parce qu'alors on ne fait attention qu'à la vaste étendue & au mugissement terrible de ses flots.

Le TEMS est du genre masculin en diverses Langues, à cause de ses influences sur tout ce qui existe. Il est personifié par un Vieillard, dans ce Distique ingénieux :

Ὁ γὰρ Χρόνος μῆτερός ἐστι, τέκνον δ' αἰσῆς
 Ἄνευτος δ' ἰσχυρότατος ἀδελφότητος. (4)

« Le Temps, cet Artiste qui n'est pas sage & qui gâte tout ce qu'il touche, m'a courbé comme un arc.

L'ÊTRE SUPRÊME, Auteur & Père de tout ce qui existe, sera du genre masculin : cependant comme cette idée est relative à celle de féminin, & qu'en Dieu il n'y a nul rapport pareil, quelques Peuples feront la Divinité du genre qui n'annonce ni masculin ni féminin, afin d'en donner une idée plus sublime.

La VERTU & la BEAUTÉ seront dans toutes Langues du genre féminin, parce que l'une est l'apanage de ce Sexe, & que l'autre est si belle, si intéressante, si aimable, qu'on ne peut se dispenser de lui donner le sexe des Graces.

3°. Bifarrerie des Genres.

Il faut avouer cependant qu'il s'est glissé à cet égard beaucoup de bifarrerie & d'arbitraire dans les Langues, parce que les mêmes mots, en passant d'une génération à une autre, ou d'une Langue à une autre, ont souvent changé de genre ; ainsi ARBRE, qui est masculin en François, est féminin en Latin, tandis que CHATELAIN, qui est féminin en François, est masculin en Latin (a).

(4) STOB. Ecl. p. 571.

(a) NAVIRE, qu'on avoit d'abord fait avec raison du genre féminin en François, est actuellement du genre masculin, quoiqu'on ait comredis en cela le latin dont il vient & la raison qui étoit pour le féminin : mais on consulta l'oreille, pour laquelle un Névire est beaucoup plus agréable que l'expression une Navire.

Rien n'est plus d'âpre qu'une telle méthode, parce qu'on ne sauroit le faire à cette variété de genres qu'esquive un même mot en passant d'une Langue à une autre; & qu'il faut mettre continuellement son esprit à la torture, pour se familiariser avec cette inconstance perpétuelle de genres, qu'on ne peut presque plus ramener à des principes communs & usités.

Aussi les Grammairiens n'ont pu s'empêcher de souhaiter que la distinction des genres fût totalement anéantie dans toutes nos Langues, & ils ont cru trouver un appui dans la Langue Angloise où, selon eux, il n'y a point de distinction de Genre (†).

Mais pour éviter un inconvénient, auquel on pourroit peut-être remédier de quelque autre manière, ils priveroient les Langues de la ressource & des avantages précieux qu'elles trouvent dans la distinction des genres, & que nous allons tâcher de faire sentir, après avoir relevé l'inexactitude dans laquelle on tombe, en disant que la Langue Angloise ne connoît point de distinction de Genre.

Au premier coup d'œil, en effet, l'Anglois paroît méconnoître cette distinction; ses Noms ne sont point distingués par des terminaisons masculines & féminines; ses Adjectifs n'en ont point, les Articles non plus: à partir de-là, on se croit donc en droit de conclure qu'ils n'ont point de Genre: on se tromperoit cependant, parce qu'ils ont des Pronoms féminins, & qu'ils n'emploient pas ces Pronoms indistinctement avec toute sorte de Noms, se servant des masculins pour les uns & des féminins pour les autres; preuve qu'ils considèrent les uns comme masculins, les autres comme féminins.

Le **SOMMEIL** & la **MORT**, par exemple, sont masculins chez eux comme en Grec: aussi emploient-ils pour eux les Pronoms masculins. « **MORT**, dit « un de leurs célèbres Grammairiens, leur paroîtroit extrêmement ridicule si elle « étoit travestie en femme ». Et il cite ce passage de **SHAKESPEAR**, qui dit, en parlant de la **Vie** (‡).

..... Merely Thou art Death's Fool;
For *HIS* Thou labour'st by thy flight to shun;
And yet run'st towards *HIS* full:

« Tu n'es que le jouet de **DEATH** (Mort): car tandis que tu prends ton

(†) Entre autres, **M. DUCLOS**, dans ses Remarques sur la Grammaire générale de **LANCELOT**, ou de **PORT-ROYAL** sensiblement, par rapport auquel il a été relevé d'une manière très-intéressante par **M. BEAUFÉ**, T. II. Chap. des Genres.

(‡) *Meas for Meas.*

« vol pour l'éviter, sa course impétueuse ne cesse de l'entraîner vers Lui ».

4°. *Avantages de la distinction des Genres.*

Ce n'est point sans raison que les Peuples se sont accordés à distinguer les Noms par des Genres, lors même qu'ils ne désignoient pas des Êtres distingués dans la Nature par leur sexe : tous sentirent qu'il en résulteroit un grand nombre d'avantages pour les Tableaux de la Parole, & que ces avantages l'emporteroient toujours sur les légers inconvéniens qui en résulteroiént pour le souvenir du genre assigné à chaque Nom. Essayons de nous en former quelqu'idée.

1°. Ce qui rend la Nature vraiment belle & animée, ce sont les Êtres animés. La plus belle campagne, la perspective la plus intéressante, est froide & languissante si l'on n'y aperçoit des Êtres animés. Quel prix ne donnent pas à un beau Canal, à une Mer vaste & tranquille des Animaux qui s'y jouent ou des Vaisseaux qui les sillonnent. Qu'est le plus beau Palais sans un Maître & une Maîtresse : qu'est une Ville sans Habitans : que seroit le Monde sans Êtres animés : Il en est de même des Tableaux de toutes ces choses : ils ne plaisent qu'autant qu'on y aperçoit des vestiges de pareils Êtres. Aussi les grands Peintres ont-ils soin de lier toutes leurs Perspectives avec des Personnages dont l'action est analogue à ces Perspectives : chez eux, point de Mers sans Vaisseaux, point de Ports sans un Peuple immense répandu çà & là, pressé & dans le plus grand mouvement ; point de Place publique sans gens affairés ; point de beaux Monumens sans Admirateurs, &c. Il en sera donc de même des Tableaux de la Parole ; ils ne sauroient plaire qu'autant qu'ils seront animés, qu'ils respireront : & ils ne sauroient y parvenir qu'autant que leurs mots seront eux-mêmes pleins de vie : mais comment animer des mots, comment leur donner la vie d'un Tableau ? Rien de plus simple : en les revêtant d'un sexe, en les personnifiant, en en faisant des Êtres animés, en leur prêtant la chaleur & la vie. Alors tout s'embellit dans la Parole, tout y paroît plein d'énergie & de charmes : ce ne sont plus des mots qui se succèdent froidement les uns aux autres : ce sont des traits de la plus vive lumière ; ce sont des objets, à l'existence desquels on prend l'intérêt le plus vif, dont on veut connoître l'origine, les rapports, les qualités, les effets ; à l'égard desquels rien n'est désormais indifférent.

C'est ainsi qu'en élevant à la qualité des Noms & des Êtres animés, tout ce que nous voulons représenter par la Parole, nous devenons véritablement

Peintres : c'est ce qui constitue la beauté & la sublimité de la Poésie, & qui fait l'excellence de l'Art Oratoire.

Aussi tous les Noms ont-ils des genres chez tous les Peuples, ou se personnifient-ils chez ceux qui ont négligé d'avoir des genres, dès qu'ils veulent toucher, émouvoir, remuer fortement l'imagination & le cœur.

1°. Le Discours en acquiert infiniment plus d'harmonie & de graces. Trop de monotonie, trop d'uniformité, fatiguent & ennuient. La Beauté elle-même déplaît, si elle n'est relevée par quelque variété. Combien ne seroient donc pas insipides & fâcheux, & pour l'oreille & pour la vue, les Tableaux de nos idées où tous les Noms seroient monotones, & sans distinction de genres : Ainsi lorsqu'on même que la Nature ne nous conduiroit pas à cette distinction de Noms, nous devrions en inventer quelqu'une, afin qu'ils ne fussent pas tous jetés au même moule, qu'ils fussent animés par le contraste, & qu'on ne fît pas comme un Peintre qui habilleroit tous ses Personnages de la même façon, ou qui leur donneroît à tous le même ton. Par la diversité des genres au contraire nous imitons la Nature, & aussi-tôt nos Discours s'animent & offrent le plus grand intérêt, celui-là même des sensations.

2°. Le Langage ne sauroit être non plus sur le même ton : il ne sauroit être composé de sons absolument doux, ou absolument graves & forts : il exige nécessairement de la variété dans ses modulations, & il ne peut être flatteur qu'autant qu'on y aperçoit un juste mélange de ces sons : mais comment peut-il y parvenir avec plus de succès qu'en imitant la Nature, qu'en la prenant pour guide : Celle-ci n'a pas revêtu tous les Êtres de la même force, ou de la même douceur : elle les a contrastés avec le plus grand soin : il falloit donc qu'il en fût de même dans les Tableaux de nos idées, afin qu'ils fussent plus flatteurs : mais c'est l'effet que produisent les Genres dans le degré le plus éminent.

Imitant la force & la vigueur des Êtres masculins, les Hommes ont donné à une partie des Noms, cette force & cette vigueur, en leur donnant une terminaison forte & vigoureuse formée par des consonnes ou par des voyelles fortes & sonores.

Tandis qu'ils ont imité la douceur & la délicatesse des Êtres féminins, en donnant à une autre partie de leurs mots, une terminaison douce & légère.

C'est ainsi que ces mots,

Fors, Vaillans, Héros, Berger,

ont une prononciation plus forte & plus nerveuse que celle qu'ils offrent en adoucissant leur dernière consonne par le son d'une voyelle, comme,

Force, Vaillants, Héroïne, Bergère.

C'est ainsi que *Signora* est plus doux que *Signor*, *Passarella* que *Passor*.

Le mélange de ces terminaisons jette dans le Discours cette harmonie, cette grace & cette vérité que répand dans les Tableaux le mélange agréable de la lumière & de l'ombre.

4°. Ces terminaisons sont enfin d'un très-grand avantage pour faire connoître les mots qui sont liés par quelque rapport, & quelles sont les personnes qui parlent; & pour donner aux Tableaux des idées, plus d'exactitude, de vérité & de clarté.

Qu'on jette les yeux, afin de s'en assurer, sur les mots qui n'offrent pas cette distinction, & sur le sens indéterminé qui en résulte; sur cette phrase, par exemple,

« Et moi aussi je fus sage,

qui laisse l'esprit dans l'indécision sur la personne qui s'exprime ainsi.

Il en est de même de cette phrase Italienne *Io, anchè io, fui amante*, qu'on ne sait s'il faut rendre ainsi: *Moi, moi aussi je fus amant*; ou s'il faut y employer le genre féminin en traduisant: *Moi, moi aussi je fus amante*.

Equivoque qui regne également dans le *Me amante* des Latins; qui peut quelquefois devenir très-embarrassante, & que la distinction des genres fait disparaître.

§. 9.

Des Nombres.

Nous avons vu que le Nom Appellatif désigne ce qu'offrent de semblable tous les objets de la même espèce; & qu'en prononçant les mots, *arbre*, *plante*, *montagne*, &c. nous ne donnons l'idée d'aucun arbre, d'aucune plante, d'aucune montagne en particulier; mais l'idée en général de tout ce qui est arbre, de tout ce qui est plante, de tout ce qui est montagne.

Mais telle est l'utilité de ces Noms appellatifs, que nous pouvons les tirer de cette généralité, & les appliquer à un seul individu ou à plusieurs.

Dans cette phrase, par exemple,

« Le Mortel le plus heureux est celui qui sait le mieux borner ses
« désirs,

le Nom appellatif, *Mortel*, est appliqué à un seul individu, dont il devient en quelque sorte le Nom propre.

Dans cette phrase au contraire,

« Les Mortels se rendent malheureux par l'excès de leurs désirs, que
« ne peuvent contenter les plus grandes richesses & les plaisirs les
« plus variés,

ce Nom appellatif *Mortal*, comprend tous les individus auxquels il convient.

On distinguera donc, à cet égard, les Noms appellatifs en deux Classes, suivant qu'on s'en servira pour désigner un seul individu, ou plusieurs.

L'on dira de celui qui ne désigne qu'un individu, qu'il est au Nombre Singulier; & de celui qui désigne plusieurs individus, qu'il est au Nombre Pluriel.

Le Mortel, est un Singulier.

Les Mortels, un Pluriel.

Cette distinction des Noms, en Singulier & en Pluriel, est de toutes les Langues, parce qu'elle est donnée par la Nature: mais chaque Langue varie dans la manière d'énoncer cette distinction: cependant elles le font toutes par le plus léger changement possible; en François, par la simple addition de la finale *s*; les Italiens, par une simple voyelle, ou par le changement d'une voyelle en une autre: *libro*, un livre, par exemple, au singulier; & *libri*, livres au pluriel, comme en Latin. Les Orientaux, & avec eux anciennement les Anglois, par l'addition finale d'*im*, *is* ou *em*: ainsi, tandis que *CHILD* signifie *Enfant* en Anglois, *CHILDREN* signifie *Enfants*, pluriel qui répond à l'ancien singulier *Childer* & *Childe*, qui n'existe plus: mais ce détail appartient à la Grammaire Comparative.

Nous pouvons admirer ici l'Art avec lequel se forment les Langues, & avec quelle simplicité elles parviennent à cette brièveté & à cette concision qu'érige la parole: une lettre ou un son de plus ou de moins, & le Tableau change totalement; il n'offre qu'un individu, ou il les présente tous: c'est un miroir magique qui change en un clin d'œil pour faire voir tout ce qu'on desire, & qui se prête à toute l'impatience, à toute la vivacité de la volonté & de l'imagination.

Quelques Peuples de l'Orient, les Grecs eux-mêmes, prenant pour guide la Nature qui offre dans les Êtres animés, & sur-tout dans l'Homme, un grand nombre de parties doubles, deux yeux, deux oreilles, deux mains, &c. & qui porte les Êtres animés à s'associer de deux en deux, ou par paires, avoient imaginé une troisième nuance dans les Noms, relativement au nombre: celle-ci renfermoit deux individus, ni plus ni moins, c'est ce qu'on appela *DUEL*.

Ces Observations sur les Genres & sur les Nombres, paroîtront minutieuses à ceux qui savent très-bien parler leur langue, sans avoir jamais réfléchi sur l'Art avec lequel on est parvenu à parler: cependant ces Observations sont

indispensables, dès qu'on veut analyser cet Art. On s'en aperçoit sur-tout lorsqu'on étudie des Langues étrangères: les procédés inconnus qu'on a alors sous les yeux & par lesquels on est sans cesse arrêté, forcent d'en examiner les causes, & prouvent que rien n'est minutieux en Grammaire.

Mais il en est de même de toutes les Sciences. Elles se réduisent, toutes sans exception, à passer, des principes les plus simples, les plus indifférens en apparence, aux connoissances les plus compliquées & les plus vastes. Qui sauroit suivre cette route sans s'en écarter, & tenir toujours ce fil, apprendroit, pour ainsi dire, les Sciences les plus relevées en se jouant: car il verroit sans cesse la raison de chaque pas qu'il feroit; il seroit toujours environné de la plus vive lumière.

§. 10.

Noms, source ou racine de tous les Mots.

Une autre prérogative des Noms, & qui les distingue de la manière la plus intéressante de toutes les autres Parties du Discours, c'est qu'ils sont la source ou les racines de tous les mots dont elles sont composées: c'est que tous ceux-ci sont nés de ceux-là, & que si l'on considère les mots dont toutes les Langues sont formées, comme des Familles ou comme des Arbres Généalogiques, elles auront constamment un Nom à leur tête: en sorte qu'on ne peut indiquer aucun mot, de quelque espèce qu'il soit, adjectif, verbe, adverbe, conjonction, préposition, &c. qui ne descende d'un Nom, & qui n'en tire toute son origine.

Les Noms deviennent ainsi la base, le fondement, la clef des Langues: c'est à eux que doit se réduire leur étude; ils sont comme autant de cases entre lesquelles on doit distribuer tous les mots; & l'on ne sera assuré de saisir le sens de tous ceux-ci, d'en connoître les causes, d'être remonté à leur vraie étymologie, qu'autant qu'on sera en état de les rapporter au Nom qui leur donna naissance.

Cette Thèse paroîtra sans doute nouvelle, & peut-être impossible à démontrer: on la mettra au rang de ces propositions singulieres, de ces paradoxes qu'une imagination ardente prend pour la vérité: nous osons cependant nous flater que nos Lecteurs sont déjà familiarisés avec elle, & qu'ils desireroient du moins qu'elle soit vraie, puisque l'étude des Langues & des Mots, si nécessaire & cependant si pénible & si fastidieuse, en deviendroit aisée & agréable.

Heureusement, on ne sera pas réduit en cela au simple désir: nous verrons
dans

dans la suite, le fait démontrer constamment ce que nous avançons ici; & nous pouvons assurer, en attendant, que la raison suffit seule pour nous en convaincre.

En effet, la Parole, nous l'avons dit, n'est qu'une peinture: elle peint nos idées; mais nos idées sont elles-même la peinture des objets: il faut donc nécessairement que les Noms, cette Partie du Discours qui désigne les objets, les peignent d'une manière assez précise, assez exacte pour les faire reconnoître à l'instant.

Les Noms ne peuvent donc exister par hasard: ils auront été donnés par l'objet même, ils lui auront été assimilés, précisément de la manière dont la Parole peut s'assimiler à un objet & le peindre.

Les Noms seront donc les seuls mots qui puissent exister sans dérivation, puisqu'eux seuls peignent les objets, les seuls Êtres existans.

Les autres mots, au contraire, ne peignent que les qualités de ces objets, de ces Êtres, leurs diverses actions, leurs différens états: il faut donc que ces derniers mots ayent avec les Noms des objets dont ils peignent les qualités, le même rapport qu'ont ces qualités avec leurs objets; mais quel peut être ce rapport entre les Noms & les autres mots, si ce n'est que tous ceux-ci soient liés au Nom, & qu'ils lui tiennent par dérivation, de la même manière que les qualités d'un objet sont une dérivation de la nature même de cet objet?

Les mots dérivés réveilleront ainsi l'idée du Nom dont ils dérivent; avec la même promptitude, la même justesse & la même netteté que l'idée d'une qualité réveille celle de l'objet auquel elle appartient.

C'est cette harmonie, simple & noble, qui constitue la beauté du langage, & qui seule peut en faciliter l'étude.

Tel est l'effet de l'ordre qui simplifie tout, qu'il fait disparaître les peines & les efforts qu'il a fallu soutenir pour arriver jusques à lui, qu'il semble qu'on en eût fait avant parce qu'on en trouve les principes en soi, & qu'on voit que c'est la seule manière dont puisse exister l'ensemble des objets qui le forment.

Mais aussi dès que cet ordre n'est plus aperçu, tout retombe dans la confusion la plus étrange, tous les objets sont brouillés, leurs rapports antérieurs, ces rapports par lesquels ils s'éclaircissent & se soutenoient, par lesquels on en faisoit l'ensemble avec la plus grande facilité, & qui offroient les charmes irrésistibles de l'harmonie & du beau.

C'est dans ce désordre étonnant qu'est tombée la connoissance des Langues:

Gram. Univ.

L

elles n'offrent plus d'harmonie, plus de rapport, plus d'ensemble; tout y est jeté au hasard & dans une confusion extrême: les dérivés d'un même mot ne tiennent plus à ce mot: on n'aperçoit aucune liaison entr'eux; la connoissance de l'un est nulle pour acquérir celle de l'autre: par-tout des mots étrangers les uns aux autres, dont on ne connoît plus la famille.

En considérant cette confusion, presque semblable à celle des élémens confondus pêle-mêle dans le sein du chaos, on ne soupçonneroit jamais que les mots ayent été assujettis à une marche régulière; & que si elle est méconnue, c'est uniquement parce qu'on n'aperçoit pas les moyens de la rétablir.

On eût dû l'espérer de ceux qui nous ont donné des Dictionnaires où les mots sont rangés par familles; mais ils avoient manqué leur route dès le premier pas, en regardant les Verbes comme la racine des mots, & en prenant ainsi les branches pour le tronc.

Ils ne connoissoient, d'ailleurs, ou ne comparoient que quelques Langues insuffisantes, pour leur donner tous les points de comparaison nécessaires pour un travail de cette nature.

Ce qui leur faisoit penser que les Verbes étoient les vrais mots radicaux, c'est qu'ils voyoient un rapport étonnant entre les Verbes & les Noms: c'est que dans diverses Langues, ils trouvoient beaucoup de verbes sans Nom qui leur correspondit; c'est qu'en effet un grand nombre de mots, même de Noms, dérivent des Verbes; mais aucune de ces considérations ne peut anéantir notre principe.

Principe au moyen duquel tous les mots tiennent aux Noms, qui tiennent eux-mêmes aux objets, & d'où résulte cette harmonie admirable que la Nature met dans tous les Ouvrages, & sans laquelle rien ne pourroit exister.

§. 11.

De l'Invention des Noms.

Mais de quelle manière l'Objet a-t-il pu conduire au Nom qu'on lui assigna? Comment, entre cette multitude de sons par lesquels on pouvoit désigner un objet, se décida-t-on pour celui qui devint son Nom?

Ce ne put être qu'en assignant pour Nom à chaque objet, celui de tous ces sons qui avoit avec lui le rapport le plus étroit.

À cet égard, les Noms, sur-tout les Primitifs, se divisent en deux grandes Classes.

1°. Ceux qu'on appelle *ONOMATORIQUES*; c'est-à-dire, Noms déjà formés par la Nature, & qui désignent les objets par un son qui imite leur cri, si ces objets sont des Animaux; ou les bruits & les sons qui résultent de leurs mouvemens.

Tels sont 1°. ces Noms d'Animaux, *Bœuf*, imitation de son beuglement; *Bellier*, imitation du bêlement de cet animal; *Coucou*, imitation du chant de cet oiseau; *Cigale*, imitation du cri de cet insecte, plus sensible dans le Latin *Cic-ada*, &c.

2°. Ces Noms d'Instrumens, *Tambour*, *Tymballe*, *Tympanon*, *Trompette*, *Fanfare*, *Trièdre*, &c.

3°. Ces Verbes relatifs aux cris des Animaux, & au bruit des Instrumens, *mugir*, *beugler*, *bêler*, *hennir*, *miauler*, *bondir*, *tonner*, *sonner*, *siffler*, *souffler*, &c.

4°. Ces mots encore, *Sons*, *Tons*, *Timpan* de l'oreille qui occasionne toute des sons, *Tonnerre*, *Bombe*, *Taffetas* qui imite le bruit de cette étoffe quand on la froisse, &c.

Telle encore la Famille immense de *CRA* ou *GRA*, dont nous avons vu une partie des dérivés, à l'occasion de l'origine du Nom de la Grammaire.

5°. On peut joindre à cette Classe, les Noms des Parties du Corps, tirés du son ou du bruit qu'on en tire. Les *DENTS* sont appellées de ce nom parce qu'elles sont la touche sur laquelle on prononce *D*. Le *Bouc* prend son nom de ce qu'à son ouverture, qui la caractérise, on prononce *B*. L'*Oreille*, le *Nerz*, le *Pied*, la *Main*, &c. ont aussi des origines pareilles, comme nous le ferons voir dans nos Principes sur l'origine du Langage & de l'Écriture.

II. La seconde Classe des Noms, relativement à leur origine, renferme tous ceux qui rappellent l'Objet, non par l'imitation du bruit ou du cri, mais par le rapport du Nom avec une qualité distinctive de l'Objet.

Nous le démontrerons dans le plus grand détail, soit dans l'Ouvrage que nous venons d'indiquer, soit dans notre Dictionnaire Primitif; mais pour en donner un exemple qui développe notre idée, prenons au hasard un mot primitif, qui semble n'avoir nul rapport à son objet.

C'est le mot primitif *CUR* ou *CYR* (4) qui désigne tout cercle, toute

(1) La voyelle *u* se confond sans cesse avec la voyelle *i*: c'est par cette raison que l'*u* grec est toujours distingué en Latin & en François par ce caractère *y*, & que dans un

tendue circulaire, toute idée relative à cercle, à circonférence, d'où vint notre propre mot *Cercle*. Certainement si quelque objet étoit difficile à peindre, à imiter, à exprimer par la parole, c'étoit le cercle : mais on pouvoit s'aider du geste, en décrivant de la main une enceinte, un circuit ; on n'eut donc qu'à imiter avec la langue ce mouvement circulaire ; le son qui en venoit, se trouvoit le Nom simple, naturel & énergique du Cercle. Ce son est GUR, ou GYA : la langue, pour le prononcer pleinement, lentement & fortement, comme se prononceroient tous les mots dans leur origine, parcourt tout le circuit de l'instrument vocal ; car en commençant à le prononcer, elle apuie contre le bas de la mâchoire inférieure ; & partant ainsi de l'extrémité extérieure de l'instrument vocal, elle s'éleve vers le palais pour se replier vers l'extrémité intérieure de cet instrument, ou vers le fond de la bouche, en sorte qu'elle décrit un demi-cercle.

Le son GUR ou GYA, étoit donc entre tous les sons possibles, le seul qui pût convenir de la manière la plus parfaite à l'idée du cercle, de tour, de révolution : aussi dans les Langues d'Orient & dans celles d'Occident est-il devenu le Nom propre de cercle, de tour, & la racine d'une prodigieuse quantité de mots relatifs à entourer, environner, envelopper.

Rapportons-en divers exemples tirés de ces principales Langues : ils deviendront intéressans par leurs rapports singuliers, en même tems qu'ils donneront une idée de la nature des Mots radicaux & de la manière dont ils deviennent la source d'une prodigieuse quantité de mots.

GUR ou GYR,

Nom primitif désignant toute idée de Cercle, de Tour, d'Enceinte, avec ses principaux dérivés dans la plupart des Langues.

<i>En Arabe,</i>	كُر, KUR	ou	كُر, KYR	Tour, spirale.
	كُر-س, Ma-KUR			Bonnet à plusieurs Tours, Turban.
	كُر-ا, KUR-a			S'envelopper la tête d'un mouchoir à plusieurs Tours, se couvrir d'un bonnet à plusieurs Tours.

Ce Verbe réunit dans les Dictionnaires Arabes, un grand nombre d'autres

même mot on écrit indifféremment *u* & *y*.

Observons encore que les lettres K, C, G, se substituent sans celle l'une à l'autre, en sorte que ce mot Gur peut être écrit de toutes ces façons, Kur, Kyr, Kir, Car, Gyr, Cr, Gur, Cyr, Gir, Gor, Gur, &c.

significations différentes, qui ne paroissent présenter aucun rapport entr'elles, & rien qui puisse déterminer quelle est la dominante: défaut commun aux Dictionnaires, mais sur-tout aux Arabes, qui désorientent sans cesse les plus habiles dans cette Langue: mais toutes celles qu'offre ce Verbe KURA s'arrangent très-bien au moyen de l'idée propre & primitive du mot qui forma ce Verbe.

Ce mot, après avoir formé le Verbe KURA avec la signification d'*envelopper*, continuant à lui prêter les divers sens qu'il offre lui-même, lui fera signifier très-naturellement, en Arabe:

I°. Au sens de CEINTURE:

1°. *Se ceindre; d'où au figuré,*

2°. *Se hâter, se dépêcher: car on ne peut se hâter lorsqu'on porte l'habit long comme les Orientaux & les Femmes, qu'en se ceignant.*

3°. *Etre dans un état abject. En effet, l'habit ceint & trouffé étau semblable du travail, deviendra celui des gens abjects, obligés de porter toujours un pareil habit par leur genre même de vie.*

4°. *Réprimander, railler, critiquer, parce qu'on réprimande ceux sur qui l'on est élevé, désignés par l'épithète de ceux qui sont ceints; ou les Travailleurs, les Ouvriers, les STARS.*

II°. Au sens de TOUR, de révolution:

5°. *Tourner, tourner, s'avancer en tourbillon.*

6°. *Faire rouler quelqu'un, le culbuter, le percer en peloton.*

III°. Au sens d'objets RÉUNIS en rond, en peloton:

7°. *Réunir, rassembler, mettre en tas, faire cercle.*

<i>En Hébreu,</i>	קור	GUR, GYA,	signifie assembler.
	קור-ח	A-GAR,	mettre en un monceau.
	קור-ש	Me-GUR-s,	Grenier.
	קור-ס	GUR-s,	Aire, Place circulaire où l'on foule les grains; 2°. Grenier.
	קור-ק	Ha-GUR,	Ceinture, Cordon.
	קור-ק	Ha-GAR,	ceindre.

<i>En Grec,</i>	ἄγ-ος, GUR-OS, GYR-OS, Cercle, Tour.
	ἄγ-ος, GUR-OS, courbé, voûté.
	κύ-τος, KUR-TOS, voûté, bosse.
	κύ-κος, KIR-KOS, tout ce qui est rond.
	ἀγορά, A-GOR-A, Place publique, Marché, Lieu d'Assemblée.
<i>En Latin,</i>	GUR-OS, } Cercle, Circuit, Tour.
	GYR-OS, } Cercle, Circuit, Tour.
	GUR-O, dans Varron, { Tourner, arrondir; 1°. Tourner
	GYR-O, { sur le Tour.
	GYR-ATIO, Tournoyement.
1°.	CIRC-OS, Cirque.
	CIRC-ULUS, Cercle.
	CIRC-MIUS, Circuit.
	CIRC-ULO, Circuler.
	CIRC-UM, Autour, environ.
	CIRC-IVUS, Compas, Instrument avec lequel on décrit un Cercle.
<i>En Anglo-Saxon</i>	GYR-DAN, } Tourner.
	CYR-RAN, } Tourner.
	CER-RE, Tours & Contours.
	CER-DEL, } Ceinture.
	GYR-DI, } Ceinture.
	BE-GYR-DAN, Ceindre.
<i>En Allemand,</i>	GURT, Ceinture, Cordon.
	GURT-EN, } Ceindre.
<i>En Islandois,</i>	GYR-JA, } Ceinture.
<i>En Anglois,</i>	{ GYR-D, } Ceinture.
	{ GYR-DLE, } Ceinture.
<i>En Hollandois,</i>	{ GOR-DE, } Ceinture.
	{ GOR-DEN, } Ceindre.
<i>En Irlandois,</i>	COR, Ceinture, Cordon; 2°. Tour; 3°. Mouvement circulaire.
<i>En Lorrain,</i>	GOVR-ET, Boulc.
<i>En Gallois,</i>	GUR-I, GWR-I, Tour, Ceinture.
	GWR-WIC, Autour.
	GWR, Courbé.

<i>En Bas-Breton,</i>	GOUW- <i>is</i> ,	Ceinture.
	GOUW- <i>isa</i> ,	Ceindre.
	GOUW- <i>ifat</i> ,	Une Ceinturée, ou une Ventrée.
<i>En Basque,</i>	GUR,	Autour.
	GIR- <i>ara</i> ,	Rouler.
	GIR- <i>aca</i> ,	Faire tourner.
	GIR- <i>aboilla</i> ,	Tourbillon.
	GIR- <i>eguzquia</i> ,	Tournefol.
	CHIR- <i>quia</i> ,	Circuit; 1°. Subterfuge.
	GUR- <i>ula</i> ,	Roue de Chariot.
	GUR- <i>pilda</i> ,	Rouer.
	GUERRI- <i>coa</i> ,	Ceinture; 2°. Autour.
	GUERRI- <i>caroa</i> ,	Ceint.
	GUERRI- <i>anca</i> ,	Les Reint.
	GUIR- <i>oa</i> ,	Saisons, Révolutions de l'année.
	CIR- <i>ua</i> ,	Voûte des airs, le Ciel.
	CIR- <i>uoa</i> ,	Céleste.
	GOR- <i>abilla</i> ,	Anneau à anse.
<i>En Bas-Breton,</i>	CERN,	Cerne, Circuit, Enceinte; 1°. Prison;
	CIR- <i>na</i> ,	} Entourer, cerner.
	EN-CIR- <i>na</i> ,	

De-là, ces divers Dérivés :

1°. <i>Le Grec,</i>	{	KIR- <i>ris</i> ,	} Espèce d'Épervier.
<i>Le Latin,</i>		KIR- <i>ros</i> ,	
		CIR- <i>cus</i> ,	} Espèce d'Oiseau de proie.
		CIR- <i>caea</i> ,	
<i>L'Hébreu,</i>		קִרְיָ, HO-GYR,	Nom d'Oiseau.
<i>Le Hollandois,</i>		GIER,	Vautour.
<i>Le Latin,</i>		GYRO-FALCO,	} Faucon.
<i>Le François,</i>		GIR-Faud,	

Noms donnés à ces Oiseaux, parce qu'ils tournent au haut des airs.

2°. <i>Le Gallois,</i>	CIRWEN- <i>is</i> ,	Devidoir.
<i>Le Bas-Breton,</i>	GUER- <i>zit</i> ,	Fuléau.
3°. <i>L'Anglo-Saxon,</i>	CYR- <i>facile</i> ,	Gourde.
<i>L'Allemand,</i>	KUR- <i>bis</i> ,	Courge, Gourde.
	GUR- <i>ke</i> ,	Concombre.

<i>Le Latin ;</i>	<i>Cu-Cur-tisa,</i>	Courge , Citrouille.
<i>L Allemand ,</i>	<i>KUR-ke,</i>	Man velle.
4°. <i>L'Anglois ,</i>	<i>CUR-I,</i>	Boucle , Frisure.
	<i>To CUR-I,</i>	Boucler , Friter.
<i>L'Irlandois ,</i>	<i>CUR-nin ,</i>	Frisure , Boucle.
<i>Le Latin ,</i>	<i>CIR-ri ,</i>	Cheveux bouclés , frisés.
5°. <i>Le Grec ,</i>	<i>Κυρ-της, GOR-usos ,</i>	Carquois , Eui cylindrique à mettre des fleches.
6°. <i>Le Languedoc .</i>	<i>GIR-ouflado ,</i>	} Espèce de Fleur ronde.
<i>Le François ,</i>	<i>GIR-ouflee ,</i>	
7°. <i>L'italien ,</i>	<i>GIR-landa ,</i>	} Fleurs arrangées en couronne.
<i>Le François ,</i>	<i>GIR-lande ,</i>	
8°. <i>L'italien ,</i>	} <i>GIR-andola ,</i>	} Roue à laquelle sont attachés des feux d'artifice ; 1°. Mouvements , Début.
<i>L'Espagnol ,</i>		
9°. <i>L'Arabe ,</i>	<i>كُر , KUR ,</i>	Railler , critiquer ; 1°. Mépriser.
<i>L'Hebreu ,</i>	<i>קור , GHOR ,</i>	Gronder , critiquer , blâmer.
<i>Grec de Sparte ,</i>	<i>GOR-ias ,</i>	Critiquer , se moquer.
<i>L'Anglois ,</i>	<i>GIR-d ,</i>	Raillerie , sarcasme.
<i>L'Allemand ,</i>	<i>GUR-en ,</i>	} Gronder , battre avec la ceinture , &c.
<i>Le Hollandois ,</i>	<i>GOR-en ,</i>	

De-là encore diverses Familles, d'une très-grande étendue :

- 1°. CAIR, KER, Ville.
- 2°. GAR-d, Maison, Habitation.
- 3°. GAR-d, JARD, Jardin.
- 4°. GUERR-a, *Quero*, chercher, tourner autour, aimer, desirer.
- 5°. GAR, GUER, Habiller, vêtir, se garnir.

C'est à cette racine GUR, Enceinte, Tour, que se rapportent ces mots

ITALIENS :

<i>GIR-o,</i>	Cercle, Circuit.	<i>CER-chio,</i>	Cercle,
<i>GIR-one,</i>	Grand Tour.	<i>CER-chiare,</i>	Environner.
<i>GIR-ata,</i>	Tour.	<i>CER-chiellino,</i>	Petite Assemblée.
<i>GIR-are,</i>	Tourner, 1°. Embrasser.	<i>CER-cine,</i>	Bourrelet.
<i>GIR-amento,</i>	Action de tourner.	<i>CER-cone,</i>	Vin tourné,
<i>GIR-ellajo,</i>	Qui fait des poulies ; 1°.	<i>CIR-ca,</i>	Environ.
	inconstant, léger.	<i>CIR-colo,</i>	Cercle, &c.

Ces mots

CES MOTS ESPAGNOLS :

<i>Gir-ar</i> ,	Tourner.	<i>Cor-ba</i> ,	Courbure.
<i>Gir-ajol</i> ,	Tournesol.	<i>Cor-bata</i> ,	Cravate.
<i>Gorr-a</i> ,	Bonnet de voyageur qui couvre la tête & les épaules.	<i>Cor-caba</i> ,	Boffe.
<i>Gorr-ones</i> ,	Tourtes rondes en for- me de bonnet.	<i>Cor-cobado</i> ,	Boffia.
<i>Gva-ublada</i> ,	Troupe de gens.	<i>Cor-dillera</i> ,	Chaine de Mon- tagnes ; d'où, LES CORDILLERES du Pérou.
<i>Gva-upera</i> ,	Croupiere.	<i>Cer-ca</i> ,	Autour ; 1°. enclot.
<i>Gor-bion</i> ,	Gros Cordon en bre- derie.	<i>Cer-car</i> ,	Envirouner, &c.

CES MOTS FRANÇOIS :

1°. <i>Cer-cle</i> .	2°. <i>Cer-faut</i> .	4°. <i>Cer-nar</i> .
<i>Cir-cuit</i> .	<i>Gout-de</i> .	5°. <i>Cour-be</i> .
<i>Cir-que</i> .	<i>Cour-ge</i> .	<i>Cont-bare</i> .
<i>Cir-conférence</i> .	<i>Ca-cur-bitt</i> .	<i>Cout-becurr</i> .
<i>Cir-culation</i> .	<i>Gout-din</i> .	<i>Cour-ber</i> .
<i>Cir-ouette</i> .	3°. <i>Cor-de</i> .	6°. <i>Quet-ir</i> .
<i>Guit-lande</i> .	<i>Cor-don</i> .	<i>Cher-cher</i> , &c.

Une aussi grande multitude de mots, tous liés par le son & par le sens, & subsistans chez tant de Nations diverses, font une preuve sans réplique qu'une énergie particulière les maintenoit contre toutes les révolutions des Temps, & qu'ils avoient une origine commune.

C'est ainsi que tous les mots naissent des Noms, & que ceux-ci tiennent à la Nature de la manière la plus forte & la plus sensible.

Il ne falloit donc, pour les trouver, aucune recherche profonde, aucune métaphysique : la nécessité & l'imitation firent tout.

Par-là diminue prodigieusement la masse des mots dont on a à rendre raison : & ne craignons pas d'être embarrassés à trouver la cause de tous les Primitifs ! Celui qui forma l'Instrument vocal, lui donna l'étendue nécessaire pour qu'il pût se prêter à tous les besoins de la Parole : sans cela, il eût manqué son but : son analyse nous fournira donc au besoin, la raison de chaque mot.

Des Noms DÉRIVÉS, COMPOSÉS & FIGURÉS.

Dans cette longue Famille de Mots que nous venons de rapporter, on en voit de plusieurs espèces.

1°. Les uns offrent le Primitif pur & simple : tels,

Le Balque, *GUR*, Au-tour.

L'Arabe, *KUR*, Tour, spirale.

2°. D'autres y ajoutent quelques lettres à la tête ou à la fin, pour en faire un Nom, un Verbe, un Adverbe, un Adjectif, &c. tels,

GUR-MS, Cercle.

GUR-O, tourner.

CUR-CUM, au-tour.

CA-CUR-KEA, Cirouille.

3°. Des troisièmes s'associent à d'autres-mots pour présenter un sens plus composé, tels

CA-CUM-EO, aller au-tour.

4°. D'autres enfin transportent le primitif du sens propre à un sens figuré ; tels,

GIRD, en Anglois, raillerie, sarcasme.

Ce sont ces différences, ces variétés du mot primitif & radical qu'on appelle DÉRIVÉS, COMPOSÉS & FIGURÉS.

Par cet artifice admirable & commode, l'Homme supplée au petit nombre de sons primitifs donnés par l'instrument vocal, qui n'auroit pu être plus considérable, à moins que la Divinité n'eût augmenté l'étendue de l'instrument vocal ; ce qui l'auroit mis hors de toute proportion avec le corps dont il fait partie. Mais elle y suppléa par cette industrie que l'homme développe à l'égard des Noms primitifs, & qui les rend suffisans pour exprimer toutes ses idées.

Par le secours des DÉRIVÉS, le même Nom devient successivement verbe, adverbe, adjectif, préposition, &c. en se prenant dans un sens abstrait.

Par le secours des COMPOSÉS, il réunit en un seul mot diverses idées, celles de plusieurs mots radicaux.

Par le secours des FIGURÉS, il double & triple l'étendue des Primitifs ; car par le moyen des mots qui peignent, des objets corporels, il exprime & peint

après-bien les objets moraux & spirituels, dont il ne pourroit point parler sans cet artifice.

Ainsi un même son se reproduit en quelque manière à l'infini, pour se prêter à tous nos besoins, & pour désigner toutes les idées qui peuvent avoir quelque rapport à un même objet physique, dont le Nom devient ainsi la clef de tous ces mots, & leur communique l'énergie qu'on y remarque.

On ne sauroit donc distinguer avec trop de soin les diverses significations d'un même Nom; ni faire trop d'efforts pour ramener à une même famille, à leur source primitive, tous les dérivés & tous les composés qui s'en sont formés, puisque c'est le moyen le plus propre pour diminuer les peines extrêmes que cause l'étude des Langues, & pour la rendre satisfaisante en mettant à l'instant sous les yeux la cause & la raison de tous les mots qui composent une famille, & de toutes les significations qu'ils présentent.

Nous avons alors d'autant plus de facilité à nous souvenir de toutes ces diversités, que nous ne sommes plus réduits comme auparavant, au simple secours de la mémoire; mais que l'intelligence ou l'entendement vient encore à son appui, & lui donne une force étonnante dont elle seroit dénuée sans cela.

Cette distribution des mots par familles est d'autant plus nécessaire, que le nombre des radicaux est très-peu considérable, tandis qu'il existe une masse prodigieuse de mots dérivés, composés & figurés qui forment un chaos effroyable sans commencement & sans fin, lorsqu'on n'y met aucun ordre, & où tout paroît l'effet du hasard.

Les Auteurs des Dictionnaires tâchent de suppléer à ce désordre, en ramenant les dérivés & les composés à leurs racines; mais à cet égard, ils tomboient dans deux inconvéniens très-fâcheux.

1°. Comme ils ignoroient le rapport de la Langue dont ils donnoient le Dictionnaire, avec les autres Langues, ils ne pouvoient ramener aucun mot à sa véritable origine; ce qui persuadoit qu'ils étoient tous l'effet du hasard.

2°. Quoiqu'ils distinguassent avec soin les mots dérivés & composés, la plupart ne tenoient aucun compte de la distinction des Noms en propres & figurés, parce que dans un grand nombre d'occasions ils ne pouvoient décider lequel des divers sens d'un mot étoit le propre, & quel étoit le figuré.

Aussi, lorsqu'un de nos Grammaticiens les plus distingués, s'excuse auprès

du Public de ce qu'il considère un Ouvrage qu'il donnoit sur les Mots figurés, comme une portion de la Grammaire, & qu'il dit : « Ce Traité me paroît être une Partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des Mots, & en quel sens, ils sont employés dans le Discours (1) ; il prouve combien on étoit à cet égard dans l'enfance ; & qu'il n'étoit pas lui-même bien convaincu de l'universalité de son principe.

Et pourquoi : C'est qu'il n'avoit nulle idée des Noms radicaux de toutes les Langues ; Noms qui peuvent seuls donner le sens propre de tous les Mots : aussi son excellent Ouvrage sur les Tropes, porte sur une base chancelante : qui nuit à son utilité. Ceci n'est pas difficile à prouver.

« Je voudrois, dit-il (2), que nos Dictionnaires donnaissent d'abord à un mot Latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des Auteurs Latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donnoient à ce Mot ».

Mais il ne s'apercevoit pas que tant de sagesse étoit une chose impossible dans son système : car voici comment il définissoit le sens propre d'un Mot : « Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du Mot (3).

N'auroit-il pas dû nous apprendre plutôt quels étoient les caractères auxquels nous reconnoissons cette première signification : Sans parler de l'équivoque que renferme cette expression, *première signification* d'un mot ; puisqu'on ne fait s'il faut entendre par-là la première de toutes les significations dont un Nom sur revêtu, ou celle de toutes les significations connues qu'il faut mettre à la tête. Lorsque jettant, par exemple, les yeux sur la mot Latin ANIMUS, nous lui voyons toutes ces significations ; « 1°. l'ame, « l'esprit ; 2°. le cœur, le courage, la générosité ; 3°. la volonté, le désir ; « 4°. amour, amitié ; 5°. avis, dessein, résolution ; 6°. fierté, hauteur ; « 7°. conscience ; 8°. fausseté, humeur, caprice ; 9°. haleine, souffle, respiration ; 10°. la raison, le naturel, tour d'esprit, &c. » comment saurons-nous quelle fut la première signification, ou quelle doit être la première ?

. N'en faisons point un crime à cet Auteur, auquel la Grammaire doit

(1) M. du MARSAIS, *Traité des Tropes*. Art. V. de la Part. I.

(2) Pag. 38.

(3) Pag. 41.

ment : il vit très-bien qu'il falloit un ordre dans les Mots ; mais on étoit alors dans des ténèbres trop profondes à cet égard , pour qu'il pût apercevoir le vrai fondement de cet ordre.

Substituons à ce qu'il appelle *première signification d'un Mot*, idée vague & incertaine, une autre définition. Disons que le sens propre d'un mot est toujours une signification physique, & sur-tout la signification physique présentée par la racine monosyllabique de ce nom, & jamais l'on ne fera dans l'embarras. Ainsi on verra d'un coup-d'œil que l'idée physique du VENT, fut la signification propre & première du mot ANIMUS : que la seconde signification fut celle de SOUFFLE ; & que celle d'ESPRIT ou d'ÂME qui paroissoit la première ou la propre, n'est qu'une signification figurée, de l'invention des Latins.

Et dès-lors, on a un point de comparaison de-plus pour remonter à l'origine de ce nom, puisqu'il se lie aussi-tôt avec le Grec ANIMOS, qui signifie le *Vent*.

D'ailleurs, pourquoi ne désirer, comme il fait, un si bel ordre que posséde le Latin ? Les autres Langues n'en sont-elles pas aussi dignes ? ou en seroient-elles moins susceptibles ? Quel service pour l'humanité si tous les Dictionnaires présentoient une marche aussi lumineuse, aussi satisfaisante, aussi belle !

Notre Savant se trompoit encore, lorsqu'il rejettoit l'opinion de ceux qui ont avancé que les Mots figurés ou les Tropes avoient été inventés par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres : & il faisoit bien voir qu'on n'avoit, dans le tems où il écrivoit, aucune idée exacte de la nature des Langues, lorsqu'il ajoutoit : « je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suppléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel » ait été le premier & le principal usage des Tropes ».

Il n'existe aucun Nom qui n'ait été accompagné d'une signification figurée, relative à quelqu'objet qui ne pouvoit être exprimé par un sens propre.

Si nous nous sommes étendus sur cet objet, c'est à cause de son importance, & parce qu'il faut justifier son opinion, lorsqu'on ose être d'un sentiment différent de celui qu'adopta un grand Homme.

Pour terminer ce long Article, nous n'avons plus qu'à alléguer quelques exemples de ces diverses espèces de Mots.

Ceux-ci, Vigne, Vignoble, Vigneron, Vendange, sont des dérivés du mot VIN.

Maison, Maisonnée, sont des dérivés de l'ancien mot MAS, qui si-

gnoit *Habitation*, *MAÇON* & *Maçonnage*, dérivent du primitif *MAG* ou *MAX*, habile, qui a formé l'Anglois, to *Make*, faire, le mot *Machine*, qui nous est commun avec les Grecs & les Latins, & le mot Latin *MACHIO*, un Maçon.

Nous avons un grand nombre de composés nés dans notre Langue, sans compter un beaucoup plus grand nombre empruntés du Latin, du Grec, &c.

Du nombre des premiers, ceux-ci :

Mi-di.	Au-jour-d'hui.
Mi-nuit.	Dès-or-mais.
Main-tenir.	Coq-à-l'âne.
Chauve-fouris.	Man-œuvre.
Porte-fair.	Para-sol.
Passe-par-tout.	Chausse-trape.
Fier-à-bras.	Pate-notres.

Et ceux-ci composés d'une négation ou d'une préposition jointes à un Nom, à un adjectif, &c.

Non-obstant.	Con-formité.
Néan-moins.	Dis-formité.
In-utile.	Trans-formation.
In-juste.	In-formation.

Tandis que ceux-ci :

Baromètre.	Géométrie.
Palinogénésie.	Astronomie.

sont des composés de mots Grecs.

Des Noms Diminutifs & Augmentatifs.

N'omettons pas une Classe intéressante de Noms qu'on appelle *DIMINUTIFS* & *AUGMENTATIFS*, parce qu'ils semblent diminuer la grosseur d'un objet pour le faire paroître plus délicat, plus fin, plus aimable ; ou l'augmenter, pour le faire paroître plus difforme, plus lourd, plus haïssable. Ils ajoutent aussi à l'expression du Nom, en l'associant aux idées agréables ou désagréables que son objet fait éprouver : & ils produisent cet effet par le simple changement d'une syllabe ajoutée à ce Nom. Elle est rude ou forte, pour exprimer la sensation désagréable que cause un Objet : elle est douce & flatteuse, pour exprimer les sensations douces & agréables.

Ces Mots sont une suite de la facilité qu'a l'Homme d'imiter par le langage tout ce qui existe, & même de la nécessité dans laquelle il est de le

faire , pour être entendu. Ils seroient très-communs dans les Langues expressives des Peuples du Midi , qui sont chantantes & remplies d'images : ils seroient plus rares dans les Langues des Peuples du Nord , moins chantantes , moins remplies d'images , & plus Philologiques que pittoresques. Ceux-ci auroient quelques Mots de cette espèce ; mais ils ne s'en serviroient que dans le style familier , ou dans les Poésies légères & badines : ils les banniroient de tout Ouvrage sérieux , pour n'en pas affaiblir la gravité & la force.

Aussi la Langue Française n'a que quelques diminutifs , & moins encore d'augmentatifs. On peut mettre entre ces derniers les mots suivans :

Savantas , pour désigner un Savant pesant & lourd.

Rimeilleur , pour désigner un mauvais Poète.

Barbouilleur , pour désigner un mauvais Peintre , un mauvais Ecrivain.

Gentillâtre , pour désigner une personne d'une Noblesse peu relevée.

Marâtre , pour désigner une Mere dénaturée.

Polisson , pour désigner une personne qui n'est pas faite pour aller de pair avec les personnes polies , bien élevées & distinguées par leur rang.

Nos Diminutifs sont ordinairement terminés en *ETTE*.

<i>Fils-ette.</i>	<i>Gentill-ette.</i>
<i>Sœur-ette.</i>	<i>Folle-ette.</i>
<i>Fleur-ette.</i>	<i>Soul-ette.</i>
<i>Herb-ette.</i>	<i>Pauvre-ette.</i>
<i>Chanson-ette.</i>	<i>Mignon-ette.</i>
<i>Maison-ette.</i>	<i>Grande-lette.</i>

Nous avons même des Mots qui ne furent dans leur origine que des diminutifs , tels *Bracelets* , *Cordonnets* , *Ficelle* , *Aiguille* , *Oreille* , &c.

Nous avons quelques diminutifs en *ILLOU* , un *Oisillon* , un *Corkillon*.

ARILTS est encore un diminutif : nous le devons aux Italiens qui appellant *ARIA* un air à chanter , se servent d'*Ariaute* dans le même sens où nous dirions *Chansonnette* , ou *petit Air*.

Il ne tint pas aux premiers Poètes qui épurent notre Langue , qu'elle n'abondât en diminutifs de toute espèce : leurs Ouvrages en sont remplis. Nourris des Poètes Grecs , Italiens & Provençaux qui en font le plus grand usage , ils crurent que notre Poésie en seroit plus riante , plus pittoresque : mais cet usage n'alloit pas avec le caractère de la Nation ; elle ne put l'adopter , ou plutôt elle le borna aux Poésies familières , où ils font un meilleur effet.

MAROT a dit ,

- Ainsi la Bœbiette
- » S'enfait du Loup , & la Biche foiblette
- » Du fort Lion ; ainsi les Colombettes
- » Vont fuyant l'Aigle... .. (1)

Les Diminutifs que RONSARD employa dans l'imitation de l'Ode d'Alcibiade sur l'Amour piqué par une Abeille , forment encore un joli effet.

Le petit Enfant Amour
Cucilloit des fleurs à l'entour
D'une Ruche où les Avettes
Font leurs petites Lagettes.
Comme il les alloit cueillant,
Une Avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurlette,
Lui piqua la main douillette.
Saisie que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu , ce dit,
Et s'encourant vers sa Mère ;
Lui montra sa plaie amère.

.... Qui t'a , dis-moi , faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?
Nenni , c'est un serpenteau
Qui vole au printemps nouveau
Avec que deux ailerettes
Çà & là sur les fleurètes.
Ah ! vraiment je le cognois ;
Dir Vénus ; les Villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Meliffette. (1)

Ce même RONSARD , qu'on regarda dans son tems comme le Prince des Poëtes François , & dont les Poëties furent commentées par d'habiles gens , comme on commentoit celles des Grecs & des Romains , crut que la Poësie Pastocrale exigeoit qu'on n'employât les Noms qu'en diminutif : il les dénatura ainsi d'une manière trop ridicule pour qu'on ait osé de l'imiter.

Henri II. est *Henriot*.
Catherine de Médicis , *Catig*.
Charles IX , *Carlén*.
Le Duc d'Anjou , *Angelois*.
Henri IV , *Navarriq*.
La Duchesse de Savoye , *Margot*.
La Princesse Claude, fille d'Henri II. , *Claudine*.
Charles, Duc de Lorraine , *Charlot*.

(1) Traduction des deux premiers Liv. des Métamorph. d'OVIDE, Hist. de Daphné.

(2) RONSARD, Odes, Liv. IV. 14. *Avette* & *Meliffette* signifient tous deux petite Abeille ; & sont des diminutifs formés l'un sur le Latin *Ape*, & l'autre sur le Grec *Meliffa*, qui tous deux désignent la Mouche à miel.

Michel de l'Hôpital, *Michau*.
 Du Bellay, *Bellot*.
 Une *Odelette* est pour lui une petite Ode.
 L'Amour est un *Archerot*, le petit Archer.

La Langue Italienne abonde en diminutifs : en voici quelques exemples
 Du Mot *CASA*, café, maison, elle forme tous ceux-ci :

Cal-accia, Maison vieille & affreufe.
Cal-alino, Maison qui tombe en ruine.
Cal-occia, Maison de bois.
Cal-olare, Masure.
Cal-amanto, Grande Maison, beau logement.
Cal-cina, Ferme.
Cal-ella, Petite Maison.
Cal-ellino,
Cal-ellino, } Maisonnée.
Cal-estina, }
Cal-ipola, Cabutte, Maisonnée.
Cal-one, Grande Maison.

D'*UCCELLO*, Oiseau.
Uccell-acio, Grand Oiseau.
Uccell-amo, Grand amas d'Oiseaux.
Uccell-one, Un Niais, un gros Butor.
Uccell-oto, Un gros Oiseau.
Uccell-etro,
Uccell-ino, } Petit Oiseau.
Uccell-inuzzo, }
Uccell-uzzo, }

La Langue des Provinces Méridionales de la France, est également remplie de diminutifs pleins d'énergie, & qui font l'agrément de leurs Chansons. Il en est une qui commence ainsi :

Heureuse la *Marete*
 Qu'un jour aura l'honneur
 De desfar l'espinglette
 Qui tous tint en prison.

On y voit des terminaisons différentes, suivant la nature du Diminutif. Les terminaisons en *AS*, en *AOU*, en *ASTRO*, peignent des idées délagrtables.

Foul-as, un grand Fou.

Gram. Univ.

N

<i>Bart-as</i> ,	un lieu plein de Buifsons.
<i>Fang-as</i> ,	un lieu plein de Fange.
<i>Barjh-aou</i> ,	un grand Parleur, un Bavard.
<i>Pourt-aou</i> ,	un grand Portail.
<i>Ment-astro</i> ,	Menthe sauvage, comme les Latins disent
	<i>Ole-astro</i> , pour l'Olivier sauvage.

Les terminaisons *IL*, *ETTS*, *OT*, *INO*, peignent des idées agréables.

<i>Paffour-el</i> ,	un jeune Berger.
<i>Paffour-clette</i> ,	une jeune Bergere.
<i>Auz-clet</i> ,	petit Oiseau.
<i>Ombre-cette</i> ,	petite Ombre.
<i>Pich-ott</i> , <i>Pich-otte</i> ,	Petit, Petite.
<i>Efcurez-ino</i> ,	Obscurité.

Des Mots figurés & allégoriques.

Enfin, point de Nom dans notre Langue qui ne réunisse quelque sens figuré, à ceux qu'il présente au propre.

Humeur, *Gout*, *Esprit*, *Air*, &c. si communs dans notre Langue, sont très-difficiles à définir, à cause de la multitude de sens figurés dont ils se sont chargés insensiblement.

Lien, *attachement*, *douceur*, *hauteur*, *sublimité*, *élévation*, *profondeur*, *démarche*, &c. se prennent au sens figuré, comme au sens propre.

Par-là, nous donnons du *corps* aux *Pensées*, du *ressort* à l'*Âme*, de la *solidité* à l'*Esprit*, de la *dureté* au *Cœur*; le génie est plein de *feu*, & l'*imagination* *éincelle*.

Le terme de *Nudité* est même commun à l'*Âme* comme au *corps*: on dit *montrer son âme toute nue*; une *âme dénuée* de vertu, & *dépourvue* de gloire. Le pécheur honteux de sa *nudité*, en est effrayé.

Ceux qui n'ont jamais réfléchi sur les Langues, & qui s'imaginent que chaque mot ne doit avoir qu'un seul sens, sont bien étonnés lorsqu'étudiant les Langues étrangères, sur-tout les anciennes Langues d'Orient, ils y aperçoivent continuellement & de la manière la plus sensible ce double sens d'un même mot. Alors ils s'imaginent que ces Langues sont pauvres, misérables, incorrectes, & qu'on peut leur faire dire tout ce qu'on veut; mais ils ne prennent pas garde qu'ils ne prouvent en cela que leur jugement précipité, pour ne pas dire leur ignorance, ou leur mal-adresse.

On pourroit donc composer des Discours très-étendus où il n'entreroit que des mots désignant des objets physiques & moraux. Il en existe de pareils,

& on les appelle *Allegories*, c'est-à-dire, Discours dont les mots renferment un sens différent de celui qu'ils semblent présenter.

Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici une charmante Idylle allégorique, qu'on a déjà citée comme un exemple parfait d'allégorie (5).

Dans ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mène ;
 Mes chères Brebis,
 J'ai fait, pour vous rendre
 Le desin plus doux,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;
 Mais son long courroux
 Détruit, empoisonne
 Tous mes soins pour vous,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des Loups.
 Seriez-vous leur proie ;
 Aimable troupeau !
 Vous de ce hameau
 L'honneur & la joie ;
 Vous, qui gras & beaux
 Me donniez sans cesse
 Sur l'herbette épaisse
 Un plaisir nouveau.
 Que je vous regrette !
 Mais il faut céder.
 Sans chien, sans houlette,
 Puis-je vous garder f
 L'injuste Fortune
 Me les a ravir.
 En vain j'importune
 Le Ciel par mes cris ;
 Il rit de mes craintes,
 Et sourd à mes plaintes,
 Houlette ni chien,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez-vous, contentes
 Et sans mon secours,
 Passer d'heureux jours !

Brebis innocentes,
 Brebis mes amours,
 Que Pan vous défende.
 Hélas ! il le fait ;
 Je ne lui demande
 Que ce seul bienfait,
 Oui, Brebis chéries,
 Qu'avec tant de soin
 J'ai toujours nourries ;
 Je prends à témoin
 Cet bois, ces prairies
 Que si les faveurs
 Du Dieu des Pasteurs
 Vous gardent d'outrages,
 Et vous font avoir
 Du matin au soir
 De gras pâturages ;
 J'en conserverai
 Tant que je vivrai
 La douce mémoire,
 Et que mes chansons
 En mille façons
 Porteront sa gloire
 Du rivage heureux
 Où vis & pompeux,
 L'Asire qui mesure
 Les nuits & les jours,
 Commencant son cours,
 Rend à la Nature
 Toute sa parure ;
 Jusqu'en ces climats,
 Où sans doute las
 D'éclairer le Monde,
 Il va chez Thésis
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

(5) Idyll. de Mad. des Housmans, T. II. Elle a déjà été rapportée par M. du Marfais dans ses *Troquet*.

On croit entendre une Bergere qui se plaint à ses Brebis de l'impuissance où elle est de les mener dans de bons pâturages : mais le vrai sens de cette Idylle est la peinture de la tristesse dont cette Dame étoit affectée à la vue des besoins de ses Enfans , auxquels elle ne pouvoit remédier.

Il put & il dut y avoir de pareils Discours , dès les premiers tems : on dut même prendre plaisir à en inventer , afin de donner l'essor à son imagination & à son génie ; & afin de faire briller son esprit & son intelligence.

Aussi voyons-nous les Figures & les Allégories usitées dans les siècles les plus reculés. Il n'est peut-être point d'ancien monument qu'on puisse comprendre en s'attachant au premier sens qu'ils offrent , sur-tout ceux qui sont écrits en vers.

De très-beaux Génies sont tombés dans de grossières fautes , & ont souvent manqué la vérité pour n'avoir pas fait cette attention : divers monumens en sont devenus barbares.

Qu'on en juge par ces deux traits. Les Anciens ont dit que les Habitans de l'Isle de Ceylan avoient deux langues ; & ils ont appelé les Tyriens & les Carthaginois *Gens à deux langues*.

Ces doubles langues ont été un objet de confusion pour les Interprètes : les uns ont cru que les Insulaires Ceylandois avoient deux langues dans la bouche , en sorte qu'ils pouvoient tenir à deux personnes à la fois un discours différent : & d'autres, que par l'épithète donnée ici aux Tyriens & aux Carthaginois , on avoit voulu dire qu'ils étoient des babillards , ou qu'ils parloient deux Langues différentes. Tandis qu'on vouloit dire que ceux-ci étoient des fourbes & des trompeurs , & que ceux-là parloient deux idiomes différens.

C'est sur-tout relativement à la Mythologie , que l'ignorance du style allégorique a causé les plus grands ravages ; qu'elle a totalement dénaturé ce qu'une Religion ancienne avoit d'inscrutable & de sublime.

Les réflexions sur l'Art de peindre les idées , ne doivent pas servir uniquement à en connoître les règles , l'étendue & l'utilité : elles doivent sur-tout conduire à l'intelligence des Auteurs ; & elles auront tout le succès possible si elles contribuent à nous donner des idées saines & exactes des Ouvrages dont la lecture est nécessaire pour rendre la vie plus agréable , & plus heureuse , & pour l'employer de la manière la plus satisfaisante & la plus consolante.

CHAPITRE II. DES ARTICLES.

SECONDE PARTIE DU DISCOURS.

§. I.

Définition des Articles.

LES ARTICLES font une Partie du Discours si essentielle aux Noms, qu'on ne sauroit avoir une idée complète de ceux-ci sans le secours de ceux-là : c'est donc ici la seule place qui leur convienne ; & leur examen doit suivre immédiatement les Noms, dont ils sont inséparables : mais pour cet effet reprenons la division des Noms.

Nous avons vu qu'il existoit des Noms propres, qui ne conviennent qu'à un seul individu : des Noms appellatifs, qui conviennent à chaque individu de la même espèce ; & des Noms abstraits, qui présentent les qualités considérées en elles-mêmes, & non dans leurs rapports avec les objets dans lesquels elles se trouvent, & qui les présentent comme si elles avoient une existence propre.

Nous avons vu encore que ces trois sortes de Noms offroient, par une suite de leur nature ou de leurs caractères propres, cette différence remarquable : que les Noms propres forment toujours un Tableau déterminé, par leur simple énoncé, parce qu'ils ne désignent jamais qu'un seul objet, & qu'on ne peut point être embarrassé dans l'application qu'on en doit faire, tandis que les Noms abstraits & les appellatifs qui n'ont qu'un sens indéterminé, ne peuvent former par eux-mêmes aucun Tableau, & qu'ils sont obligés, pour produire cet effet, de se faire accompagner de mots qui déterminent leur sens.

Ce qui est d'autant plus nécessaire, que c'est dans cette détermination que consiste l'essence des Tableaux des idées ; qu'ils acquièrent par-la cette clarté qui écarte toute équivoque, tout doute, qui fait qu'on est entendu sans peine & de la manière la plus précise.

Toutes les fois donc que nous aurons occasion de désigner un objet quelconque par un de ces Noms appellatifs ou abstraits, qui ne présentent par

eux-mêmes rien de déterminé, nous serons obligés, sous peine de n'être point entendus, d'accompagner ces Noms de quelques mots qui les tirent de ce sens vague & indéterminé qu'ils offrent, afin d'en faire le Nom ou l'indice de l'Objet précis que nous voulons peindre : en sorte qu'on les reconnoisse à l'instant, aussi sûrement que si nous les montrions de la main.

Tel est l'usage des ARTICLES : ils déterminent comme par le geste, entre plusieurs objets auxquels convient le même Nom, celui que nous avons en vue.

§. 1.

Ils forment une des Parties générales du Discours.

Les Articles constitueront donc une Partie du Discours, commune à tous les Peuples & à toutes les Langues, puisque dans tous les tems le Discours a dû être précis & déterminé ; en sorte qu'aucune Langue n'a pu se dispenser de faire usage d'un caractère quelconque, propre à produire cet effet.

Ce caractère aura une valeur à lui, relative à cet effet ; il correspondra à l'Article, il en sera un de droit.

Sa valeur sera différente du Pronom, de l'Adjectif, de toute autre Partie du Discours, parce qu'aucune de celles-là ne peut produire l'effet pour lequel furent inventés les Articles.

On s'a confondu néanmoins avec l'Adjectif à cause de ces trois rapports communs :

- 1°. Que les uns & les autres accompagnent les Noms.
- 2°. Qu'ils en portent également les livrées.
- 3°. Qu'ils y ajoutent des idées accessoires qui en déterminent le sens.

Ces rapports sont réels ; & il n'est pas étonnant que de célèbres Grammairiens en aient conclu, que les Articles doivent être réunis aux Adjectifs.

Mais ils conviennent qu'il regne entre les Adjectifs & les Articles une différence si essentielle, qu'elle exige qu'on assigne à ces derniers une dénomination distinctive.

L'un les appelle Adjectifs *pronominaux* (1) ; un autre leur donne tantôt le nom d'adjectifs *métaphysiques*, tantôt celui d'adjectifs *prépositifs*, & même

(1) M. l'Abbé GILLES.

celui de *prénoms* (1) ; tandis qu'un troisième qui combat d'une manière très-solide toutes ces dénominations nouvelles & systématiques (2), s'en tient au Nom si connu d'ARTICLES.

« C'est en effet, dit-il, le seul nom que je croye convenable à l'espèce de
 « mot dont il s'agit, le seul du moins dont on puisse faire usage, pour ne
 « pas introduire gratuitement un terme nouveau, & pour suivre néanmoins
 « les principes immuables d'une Nomenclature raisonnée.

« 1^o. Les individus sont comme les membres du corps entier dont la na-
 « ture est exprimée par le Nom appellatif ; or le mot Grec *Artiron*, & le mot
 « *Articulus*, tous deux employés ici par les Grammairiens, signifient égale-
 « ment ces jointures, qui non-seulement attachent les membres les uns
 « aux autres ; mais qui servent encore à les distinguer les uns des autres.
 « Sous ce dernier aspect, le même mot peut servir avec succès à carac-
 « tériser tous les adjectifs qui, sans toucher à la compréhension, ne servent
 « qu'à la distinction plus ou moins précise des individus auxquels on applique le
 « Nom appellatif.

« 2^o. L'un des Adjectifs compris dans cette Classe est déjà en possession de
 « ce Nom dans les Grammaires particulières de toutes les Langues, où il est
 « usé. On connoît dans notre Grammaire l'Article *le, la, les* : dans celle
 « des Italiens, *il, la, lo* ; dans celle, &c.

« 3^o. Le principal caractère que personne ne peut se dispenser de reconnoi-
 « tre dans la nature de ce premier Article, est aussi une partie essentielle de la
 « nature commune de tous les autres adjectifs qu'on lui associe ici ; je veux
 « dire la propriété de fixer déterminément l'attention de l'esprit sur les indi-
 « vidus auxquels on applique la signification abstraite des Noms appellatifs, ca-
 « ractère qui distingue en effet ces adjectifs des autres.

Mais puisque les Articles diffèrent des Adjectifs en un objet essentiel ; puis-
 qu'ils méritent un nom absolument distinct, faisons-en aussi-tôt le partage,
 assignons-leur des places séparés : n'augmentons pas l'embaras & les diffi-
 cultés qu'occasionne la Grammaire, par des réunions qui ne donnent pas
 une idée de plus, & qui ne peuvent que causer de la confusion par l'embar-
 ras dans lequel on se trouve pour distinguer des objets auxquels on donne
 le même nom.

(1) M. du MARSAIS, *Logique & Principes de Grammaire*, pag. 346, 347.

(2) M. BAUDÉF, *Grammaire générale*, T. 1. 305-307.

Voici donc la différence essentielle qui règne entre les Articles & les Adjectifs , & qui nous décide à leur donner un rang séparé entre les Parties du Discours.

C'est que les Articles n'ajoutent à l'idée du Nom appellatif qu'ils accompagnent , qu'une idée de présence plus ou moins éloignée : idée qui ne tombe pour ainsi dire que sur l'extérieur de l'objet , & qui est nulle pour faire connoître son intérieur ou la nature.

« *Le, la, les : Ce, cette, ces* , dit un Grammairien célèbre (1), ne sont que des Adjectifs qui marquent le mouvement de l'esprit qui se tourne vers l'objet particulier de son idée.

Quand on dit *cet Homme, un Roi, le Lion* , on désigne ces objets comme présents d'une manière plus ou moins sensible ; mais on ne dit rien qui les définisse , qui fasse connoître leurs qualités.

Les Adjectifs , au contraire , nous font pénétrer dans l'intérieur de ces objets présentés par les Articles : ils nous en dévelopent la nature & les qualités ; ils nous les font connoître par leurs propriétés , par leurs vertus.

Ainsi , lorsqu'après avoir dit *ces Hommes, un Roi, le Lion* , lorsqu'après avoir fait naître l'idée de ces objets dans l'esprit de ceux auxquels nous parlons , & l'avoir déterminée par l'Article , nous ajoutons ; *cet Homme est aimable ; un Roi sage est toujours grand ; le Lion est fier & généreux* : nous dévelopons la nature même de ces objets : nous allons fort au-delà du point où les Articles nous avoient amenés : c'est une nouvelle Partie du Discours que nous mettons en œuvre , non moins essentielle que les autres , & qui en est absolument différente.

On ajoute , il est vrai , que si les Articles étoient une Partie différente des autres , elle existeroit dans toutes les Langues ; mais nous discuterons cet objet un peu plus bas , à l'occasion de la PLACE que doivent occuper les Articles.

Nous nous contenterons de dire ici que , de l'aveu même de ces Personnes , ces Langues ont un très-grand nombre d'Articles ; & que dans le cas qu'il existât une Langue assez informe pour n'avoir aucun Article de droit ou de fait , cet exemple ne pourroit avoir aucune influence sur une Grammaire générale. Un Peintre ne laisse pas de représenter les hommes avec deux pieds & deux jambes , quoiqu'il n'existe que trop d'aveugles & de boiteux.

(1) Du MARRAIS, Principes de Gramm. pag. 377.

Malheur aux Langues qui privées d'Articles, ne pourroient jamais représenter des Tableaux déterminés : mais malheur également aux Grammaires générales qui voudroient se régler sur ces modèles informes, négliger en leur faveur des modèles admirables puisés dans la Nature même, que ne peut altérer la dépravation de quelques individus. Les estropier tous, par égard pour quelques-uns, ce seroit imiter ce Tyran qui mutiloit les Etrangers pour les réduire à sa taille. C'est dans ce qui est véritablement beau & parfait, que les Arts doivent uniquement puiser leurs Loix & leurs règles.

§ 3.

Idee plus précise des Articles.

Dans nos Langues modernes & dans les Langues les plus intéressantes de l'Antiquité, il existe donc des Articles ; & ces Articles déterminent l'idée vague des Noms appellatifs, en faisant que ces Noms deviennent ceux d'un individu tiré de la grande masse des Êtres & mis sous les yeux de la personne à qui l'on parle : dès-lors, le Nom devient l'objet déterminé du Tableau. Tels seront ces mots, *ce, le, un*.

En effet, si nous disions :

Palais est superbe.

Façade en est de la plus belle architecture.

Pavillon donne sur la rivière ;

on sentiroit que ces Tableaux sont imparfaits, parce qu'ils ne présentent aucun objet déterminé. *Palais, Façade, Pavillon*, étant des Noms qui conviennent à tout ce qui est Palais, Façade ou Pavillon, on ne sait quel est le Palais, la Façade, le Pavillon dont on parle.

Il faut donc nécessairement les accompagner d'un mot qui fasse connoître précisément de quel individu on parle, qui le mette sous les yeux de la manière la plus sensible. Et tel est l'effet que produisent ces mots *ce, le, un*. Ils changent ces Tableaux indéterminés, en ceux-ci :

Ce Palais est superbe.

La Façade en est de la plus belle architecture.

Un des Pavillons donne sur la rivière.

Ce, la, un sont donc autant d'Articles, & ils en ont tous les caractères : chacun d'eux donne un sens déterminé à l'objet qu'il accompagne : on ne voit plus qu'un Palais, qu'une Façade, qu'un Pavillon ; & l'objet qu'on voit est précisément, entre tous les individus de la même espèce, celui qu'il falloit voir. Mais chacun de ces Articles présente l'objet d'une manière différente.

Ce, amène le mot *Palais*, & détermine l'individu auquel il faut l'appliquer, en le montrant.

La, amène le mot *Façade*, & détermine de quelle façade il s'agit en *l'indiquant*, sans la montrer d'une manière aussi nette, parce qu'il est assez connu.

Un, amène le mot *Pavillon*, & détermine l'individu auquel il faut l'appliquer, en l'énonçant par la simple idée individuelle.

Pour mieux sentir ces différences, appliquons ces Articles à un même mot, au mot *Homme*, par exemple :

Apercevez-vous **CET** Homme qui est près de ce noyer ?

Voyez-vous **L'**Homme que j'attends ?

Ne voyez-vous pas **UN** Homme dans cette plaine ?

Par cette expression **CET** Homme, je le montre : par l'expression **L'**Homme, je l'indique sans le montrer, parce qu'il est assez connu : par l'expression **UN** Homme, je n'en détermine point l'individu en le montrant, ou en l'indiquant ; mais en l'énonçant simplement comme individu, en demandant si l'on ne voit pas un objet dont j'énonce le nom, *Homme*.

Le premier de ces Hommes est sous les yeux, on le montre.

Le second n'est pas sous les yeux : on ne peut donc pas le montrer ; mais on est plein de son idée, il en a déjà été parlé : on n'a donc qu'à *l'indiquer* & on le fait.

Le troisième n'est ni sous les yeux, ni dans l'esprit, on n'en a point encore parlé : il est simplement question de savoir si on aperçoit un pareil individu, on *l'énonce* donc, parce que l'on ne sauroit pas sans cela de quoi l'on parle.

Nous pourrions donc désigner ces Articles par ces Noms :

Ce, Article démonstratif.

Le, Article indicatif.

Un, Article énonciatif.

Les voici réunis dans une même phrase avec le même Nom :

« Ce jour où vous parûtes au milieu des applaudissements du Public ;
 « fut **LE** jour le plus brillant de votre vie : il sera pour vous **UN** jour à
 « jamais mémorable ».

UN, énonce simplement l'idée de jour : **CE**, met cet individu sous les yeux : **LE**, indique cet individu comme déjà connu, comme déjà désigné.

L'idée présentée par **UN** est la plus simple de toutes. Celles qu'offrent **LE** & **CE**, sont un peu plus composées : le premier n'indique qu'un individu : les autres l'indiquent comme connu ou comme présent.

Ajoutons qu'ici on ne se prend pas dans le sens relatif de l'an numérique , par opposition à un plus grand nombre ; mais dans son sens abstrait , présentant l'individu considéré seulement en lui-même.

§. 4.

Caractères des Articles.

Les Articles sont des mots extrêmement courts , de simples monosyllabes ; ils ne consistent qu'en un seul son , en un seul éclat de voix : &c il falloit qu'ils fussent ainsi ; car plus longs , ils n'auroient pas été plus utiles : leur but étant déjà rempli par ce simple son : leur longueur auroit fatigué l'attention en pure perte , & elle les auroit trop éloignés de la valeur du geste qu'ils remplacent & dont ils ont l'énergie.

1°. Ils sont très - sonores , & il le falloit , étant fort courts , afin qu'ils pussent produire leur effet à l'instant.

2°. Afin qu'ils produisissent cet effet plus sûrement , & qu'on vit mieux l'objet auquel on les rapportoit , on leur fait porter la livrée de cet objet : ils sont masculins ou féminins comme eux , au singulier ou au pluriel avec eux. Ainsi on dit :

CET Homme , CETTE Femme , CES Hommes.

LE Fils , LA Fille , LES Fils.

De cette manière , ils annoncent en quelque sorte les Noms , ils en font les Hérauts , ils préparent à ce qu'on va dire , & ne permettent plus de se tromper sur l'application du Tableau qui va suivre.

3°. Ils ne marchent jamais sans un Nom , n'ayant aucune signification sans eux. C'est un principe que nous aurons occasion de discuter plus bas.

§. 5.

Du Nombre des Articles.

Rien n'est plus propre à prouver combien on avoit des idées peu claires ou peu déterminées à l'égard des Articles , que la diversité étonnante qu'on observe entre les Grammaticiens à leur sujet. Les uns n'en comptent qu'un seul dans la Langue Française ; tel M. DUCLOS. M. BEAUSIÈRE en compte de neuf espèces différentes ; en attribuant à la Classe des Articles , des mots dans lesquels d'autres Grammaticiens voyoient en effet mal-à-propos des Pronoms ou des Adjectifs.

Le seul Article sur lequel ils s'accordent tous, c'est l'Article *LE*. Ceux qu'on y ajoute sont trois universels; dont un collectif, *tous*; un distributif, *chaque*; un négatif, *nul*, *nette*.

Les indéfinis, *plusieurs*, *aucun*, *quelque*, *certain*, *tel*.

Les Numériques, *un*, *deux*, *trois*, &c.

Les Possessifs pour chaque personne, *mon*, *ton*, *son*, &c.

Un Démonstratif pur, *ce*, *cette*, *ces*.

Un Démonstratif conjonctif, *qui*, *lequel*.

Il faut convenir que ces différens mots ont un très-grand rapport avec les Articles, qu'ils en tiennent même lieu dans un grand nombre d'occasions; & qu'on a raison de ne les regarder, ni comme des Pronoms, ni comme des Adjectifs.

Il faut convenir encore que ceux qui ne voyoient dans la Langue Française que le mot *LE* pour tout Article, en bernoient beaucoup trop le nombre, donnoient lieu à le faire retrancher du nombre des Parties du Discours, puisque ce *LE* manque dans quelques Langues; & qu'ils n'avoient par conséquent aucune idée juste de l'Article.

N'y auroit-il cependant pas un juste milieu à tenir entre ces deux extrêmes; entre n'admettre qu'un seul Article, ou étendre ce nom à une aussi grande quantité de mots?

Du premier coup-d'œil on aperçoit une différence frappante entre quelques-uns de ces mots: *tous* sert en effet à déterminer les Noms appellatifs par l'idée d'une existence individuelle qui les rend présens à ceux auxquels on parle.

Mais les uns n'expriment que cette idée, ils l'expriment purement & simplement, sans mélange d'aucune autre idée.

D'autres y ajoutent sensiblement de nouvelles idées qui n'ont rien de commun avec celle-là: tels sont ceux-ci, *mon*, *ma*, *nos*; *ton*, *ta*, *tes*, &c.

Non-seulement ils servent d'Articles, mais ils ajoutent à l'idée qu'offre l'Article une autre idée toute-différente de celle-là; l'idée de la personne à qui appartient l'objet dont on détermine l'individualité.

Reconnoissons-nous donc ceux-ci & leurs pareils pour Articles? Non, sans doute: nous en parlerons, à la vérité, au sujet des Articles, puisqu'ils les remplacent, mais nous ne les mettrons pas au rang des articles, parce qu'ils n'en sont pas, qu'ils en ont pris la place par adresse, par un effet de l'art grammatical qui se prêtant au désir de rendre le discours plus coulant, charge un seul mot des fonctions de plusieurs Parties du Discours; parce qu'en effet

ils font du nombre de ces mots que nous avons appellés *Elliptiques* , & qu'ils se décomposent en plusieurs Parties du Discours lorsqu'on veut les analyser.

Dès-lors nous n'aurons pour Articles que les trois mots , *ce* , *le* , *un* ; & nous serons forcés de les reconnoître tous les trois comme des Articles ; parce qu'ils en remplissent toutes les fonctions , & qu'ils ne peuvent point se décomposer par d'autres mots.

Tandis que les autres mots que nous retranchons de cette liste , se décomposent tous par l'un de ces Articles , dont ils ont l'énergie , & par d'autres Parties du Discours , comme nous le verrons plus bas.

Et c'est ici un principe fondamental qu'on ne doit jamais perdre de vue ; de ne point faire entrer dans une Partie du Discours , des mots qui ne lui appartiennent pas directement. C'est très-bien fait de ne pas mettre au rang des Pronoms & des Adjectifs , ces Êtres amphibies , tels que *mon* , *ton* , &c. mais le même esprit d'équité ne permet pas d'en charger les Articles. Qu'ils soient ce qu'ils seront prouvés être , des mots Elliptiques , qui s'attribuent à eux seuls les fonctions de plusieurs.

§. 62

Des Articles , relativement aux Noms propres.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent au sujet des Articles , il résulte que les Noms propres n'en ont pas besoin , puisqu'ils sont suffisamment déterminés par eux-mêmes. Ainsi nous disons *Alexandre* , *César* , *Henri IV* , *Louis XV*.

Nous ne les faisons précéder de l'Article que lorsque nous voulons accompagner ces Noms de quelque terme qui les relève , sans employer des Noms ordinaires de Monsieur , de Madame , ou de Mademoiselle. C'est dans ce sens que nous faisons précéder de l'Article indicatif les noms des Actrices ; que nous disons , *LA Camargo* , *LA Clairon*.

Les Italiens vont beaucoup plus loin que nous à cet égard : ils font précéder du même Article le nom des Auteurs , des Peintres , des Poètes , &c. & c'est d'eux que nous avons emprunté ces Noms propres précédés d'un Article qui semble en faire partie , *le Tasse* , *le Rimbrand* , *le Guide* , *le Titien*.

Il paroît qu'ils tiennent cet usage des Grecs , qui mirent souvent l'Article indicatif à la tête des Noms propres : ils disoient , *le Philippe* , *le Socrate*.

Nous disons , il est vrai , *l'Alexandre du Nord* , *le Mécène de la France* ; mais c'est parce que nous n'employons pas ces noms comme des Noms propres , mais comme des Noms appellatifs ; ou plutôt c'est une formule qui tient lieu de ces phrases : *ce Prince est pour le Nord ce qu'Alexandre fut pour les Grecs. Cet Homme généreux est à l'égard des Savans de la France ce que Mécène étoit à l'égard de ceux de Rome.*

§. 7.

Livres que portent ces Articles.

Faits pour marcher avec les Noms , pour les précéder , pour être leurs Héritiers , ils y réussissent infiniment mieux s'ils en portent les Livrées , s'ils prennent la même forme qu'eux ; s'ils sont masculins ou féminins avec eux , au singulier ou au pluriel comme eux.

C'est ce qu'ils éprouvent dans diverses Langues : dans la Françoisé , par exemple , où l'on dit :

LE Mari & LA Femme.

CE jeune Homme , CETTE jeune Fille.

D'autres Langues vont plus loin à cet égard ; elles ont des Articles pour les deux genres au pluriel : l'Italien , par exemple , dit :

GLI occhi , les yeux : LE notte , les nuits.

I Pastori , les Bergers : LE Pastorelle , les Bergeres.

Cet usage réunit ce double avantage :

1°. Qu'en annonçant un Nom , on fait connoître d'avance quel sera son genre , & à quel nombre il sera.

2°. Que le rapport de l'Article avec le Nom en devient infiniment plus grand , & le Tableau beaucoup plus précis. Un Article qui seroit toujours le même , quelque forme que prit le Nom , lui seroit beaucoup plus étranger , s'uniroit beaucoup moins avec lui , offriroit moins d'ensemble.

On en peut juger par l'effet que produisent les deux genres du même Article pluriel en François : toujours LES ; *les Hommes* , *les Femmes* ; tandis que les Italiens disent , *GLI Uomini* , *LE Donne*.

Ajoutons que l'Article *le* , perd sa voyelle devant un mot qui commence par une voyelle , afin de rendre la prononciation plus coulante : ainsi on ne dit pas , *le Oiseau* , ni *la Eglise* ; mais , *l'Oiseau* , *l'Eglise* , &c.

Quant à l'Article *ce* , il se change en pareille occasion dans *cet* : *ce Oiseau* ; & s'il prend ici une consonne de plus au lieu de perdre sa voyelle , comme dans

& , c'est que parce que la plûpart du tems cet article *ce*, se dénoueroit par la prononciation, s'il perdoit son *e* devant une voyelle : car *c'Oiseau* ne se prononceroit pas comme *ce Oiseau*, mais avec la prononciation du *x*, comme dans *ca*. Ce n'est donc point par bisarrerie que *le* & *ce* subsistent une si grande différence, quand ils sont tous deux devant une voyelle.

Aussi *ce* devient *e'* dans une occasion où la prononciation n'en est point changée : dans le mot *c'est*.

C'est un grand homme, comme on dirait, *es est un grand homme*.

§. 8.

De la place que doivent occuper les Articles, & que les Latins en ont eu.

Puisque les Articles sont destinés à restreindre l'étendue des Noms & à en faire des Noms d'individus, ils accompagneront nécessairement les Noms ; mais quelle place occuperont-ils relativement à eux : les précéderont-ils nécessairement toujours) ou ne pourroient-ils pas être également placés après ? Sans contredit, ils peuvent choisir entre ces deux places, suivant le génie des Peuples ; tout comme de deux nombres, le plus grand se met le premier ou le dernier, suivant la manière de voir de chaque Nation. Nous disons *cent & un*, en faisant passer le plus grand nombre le premier, tandis que les Orientaux, les Germains, &c. disent *un & cent*, trouvant qu'il est plus digne du nombre le plus grand de fermer la marche. Ainsi pourvu que le veru de la parole soit rempli, & que le Nom appellatif soit présenté d'une manière individuelle, peu importe la manière & la place.

Si quelque Peuple suivoit cet usage, on auroit donc tort de dire qu'il est sans Articles, & d'en conclure que les Articles ne sont pas d'un usage universel, & ne peuvent être regardés par conséquent comme une des Parties indispensables du Discours.

Car il faudroit avoir établi, 1°. qu'un Article cesse de l'être, dès qu'il ne précède pas le Nom, & qu'il le suit.

1°. Que ces Peuples n'ont aucun Article qui marche à la tête du Nom.

Mais il se pourroit très-bien que ces Peuples ne missent à la fin du mot & en terminaison, qu'un seul Article, l'Article indicatif qui est notre *le*, tandis qu'ils mettroient à la tête les deux autres Articles, le démonstratif *ce* & l'annonciatif *un* : & c'est ce qu'on a omis de nous apprendre. On pourroit même

affurer, sans risque de se tromper beaucoup, qu'ils mettront ordinairement de préférence ces deux derniers Articles avant les Noms.

C'est quelque cause pareille qui a fait croire que les Latins étoient sans Articles : car 1°. on borne alors le nom d'Articles à l'Article indicatif *le* ; 2°. on peut même affurer que les Latins ne le suprimèrent dans certaines occasions, que parce qu'il étoit remplacé & par le sens & par la terminaison.

Comment arrive-t-il, en effet, que les Latins & les Grecs ayant une même Méthode Grammaticale qui les distingue de toutes les autres Langues en quelque façon, les Grecs se servent toujours de l'Article indicatif, & que les Latins s'en servent si rarement qu'on se persuade qu'ils n'en ont point : Cette différence ne seroit pas naturelle ; il seroit absurde que les Grecs employassent un Article qui leur seroit de toute inutilité ; mais tout est d'accord, en supposant que les Latins, Peuple grave & peu parleur, faisoient l'ellipte de l'Article indicatif toutes les fois qu'ils le pouvoient ; & ils le pouvoient presque toujours par la nature de leur Langue. Ne le faisons-nous pas nous-mêmes quelquefois avec succès ; lors, par exemple, qu'au lieu de dire froidement *LA pauvreté n'est pas un vice*, nous disons avec la vivacité du Proverbe, *pauvreté n'est pas vice* ?

Tandis que dans nos Langues modernes, les Noms ne portent aucun caractère avec eux, qui indique de quel genre ils sont, chaque nom Latin & Grec porte, au contraire, son genre avec soi. Si le nom est masculin, il prend une terminaison masculine : s'il est féminin, la terminaison est féminine ; ainsi comme ils disent *bon-us* pour *bon*, & *bon-na* pour *bonne*, ils disent de même *Domin-us*, le Maître ; & *Mens-a*, la Table ; en sorte que la seule prononciation du Nom en fait connoître le genre.

Dès-lors l'Article se trouve remplacé & inutile quant à la propriété d'indiquer le genre des Noms : la terminaison tient lieu d'Article.

L'Article indicatif n'a plus alors qu'une fonction à remplir ; c'est de faire connoître que le Nom qu'il accompagne doit se prendre individuellement : mais nous pouvons être sûrs qu'il n'étoit presque plus nécessaire, même pour cela, la terminaison du Nom & l'ensemble de la phrase le suppléant si parfaitement qu'on pouvoit le supprimer presque toujours, tout comme on suprimoit dans cette Langue les prépositions en une multitude de circonstances : puisqu'il étoit impossible qu'on pût s'y méprendre, & attribuer un sens vague à un mot déterminé dans un sens individuel par tant de caractères frappans.

Mais quoique l'Article indicatif se sous-entende presque toujours en Latin, on auroit tort de retrancher les Articles du nombre des Parties du Discours, même

même par rapport à la Langue Latine , & à plus forte raison pour les autres ; puisque cet Article ne constitue pas lui seul cette Partie du Discours ; & qu'il en reste d'autres qui ne se suprimoient pas , quand ce ne seroit que l'Article démonstratif.

On peut même dire que les Latins avoient quatre Articles , correspondans aux trois que nous venons d'attribuer à la Langue Françoisé :

Le Démonstratif *hic* , qui répond à *ce*.

L'Indicatif *ille* , qui répond à *le*.

L'Énonciatif *iste* , qui répond à *un*.

Le Démonstratif *is* , qui désigne sur-tout les personnes, & qui se rend également en François par *ce*.

Hic , *ille* & *is* peuvent être réunis dans une même phrase : alors les deux premiers désignent des objets qui sont sous les yeux : *hic* , ceux qui sont près ; *ille* , ceux qui sont éloignés ; & *is* , ceux qui sont absens.

Gradation fine , mais que nous ne pouvons imiter dans notre Langue , qui n'a point de mot consacré à cette dernière idée.

Il formeroit en François un quatrième Article. Ainsi les Langues peuvent avoir plus ou moins d'Articles , suivant les nuances qu'elles observeront dans la manière d'individualiser les Noms.

M. du Marlais avoit déjà très-bien aperçu que ces deux mots *ille* & *iste* avoient la propriété de nos Articles.

« Les Latins , dit-il (1) , faisoient un usage si fréquent de leur adjectif démonstratif *ille* , *illa* , *illud* , qu'il y a lieu de croire que c'est de ces mots que viennent notre *le* & notre *la*. *Ille ego. Mulier illa: Hoc illa parva Philostrate* » (2). C'est-là que LA petite Ville de Pentie fut bâtie par Philostrate . . . Pétrone » faisant parler un Guerrier qui se plaignoit de ce que son bras étoit devenu paralytique , lui fait dire : *Funerata est pars illa corporis mei , quæ quondam Achilles , eram. Il est mort , ce bras , par lequel j'étois autrefois un Achille...* » Il y a un grand nombre d'exemples de cet usage que les Latins faisoient de leur *ille* , *illa* , *illud* , sur-tout dans les Comiques , dans Phédre & dans les Auteurs de la basse Latinité . . .

« A l'égard de *un* , *une* , dans le sens de *quelque* ou *certain* , dit-il plus bas (3) , en Latin *quidam* , c'est encore un adjectif prépositif qui désigne un

(1) Principes de Gramm. pag. 316.

(2) Eneid. III. 401.

(3) Princ. de Gramm. p. 350.

« INDIVIDU PARTICULIER, tiré d'une espèce, mais sans déterminer singulièrement quel est cet individu, si c'est Pierre ou Paul. Ce mot nous vient aussi du Latin. *Quis est is homo, unus-ne amator? Hic est unus servus violentissimus* (4). *Sicut unus pater-familias* (5). *Qui variare cupit rem pro digaliter unam*; celui qui croit embellir un sujet, *unam rem*, en y faisant entrer du merveilleux (6). *Forse unam aspicio adolescentulam* (7) : DONAT, qui a commenté Térence dans le tems que la Langue Latine étoit encore une Langue vivante, dit sur ce passage que Térence a parlé selon l'usage, & que s'il a dit *unam* au lieu de *quandam*, c'est que telle étoit, dit-il, & que telle est encore la manière de parler.

Cet Article a même un pluriel en Latin comme en François : on dit dans notre Langue *les uns, quelques-uns*, tandis que le nombre *un* ne peut avoir un pluriel : les Latins ont dit également *uni, una. Ex unis geminas mihi conficiet nuptias* (8). *Aderit una in unis adibus* (8). C'est une observation que fait avec beaucoup de justesse le même Auteur contre la Grammaire de Port-Royal, où l'on avance qu'un n'a d'autre pluriel en François que *des* avant les substantifs, & *de*, quand l'adjectif précède : ayant ignoré ce que les Grammairiens qui leur succéderent ont si bien vu, que *de* n'étoit qu'une préposition ; & *des*, un mot composé par la réunion de cette préposition *de* avec l'article *les*.

Enfin, une preuve frappante que les Articles ne se suprimoient dans la belle Latinité que par ellipse, & à cause des terminaisons qui les suppléent, c'est qu'à mesure que cette belle Latinité se corrompt, & que l'on négligea les terminaisons, il fallut exprimer nécessairement les Articles, en sorte que les Langues qu'on prétend n'être qu'une altération du Latin, sont un usage continuél des Articles, telles que l'Italien & le François.

Des Savans distingués (9) ont prétendu même que tandis que les plus grands Ecrivains de Rome sous-entendoient l'Article, le Peuple de Rome, celui des Campagnes, & ceux des Provinces, énonçoient continuellement l'Article ; en sorte que nous n'avons fait que perpétuer cet usage : ils vont même plus loin ;

(4) Plaute. (5) Cicéron.

(6) Horace. (7) Térence. (8) Même Auteur.

(9) M. BONAMY, Mém. de l'Acad. des Inscri. & Belles-Lettres, T. XX, M. le Marq. Maffei, Génie de la Littérature Italienne, T. I, Part. L. 15^e. Paris, 1760.

car ils font voir que les Latins employoient l'Article dans des occasions où nous ne nous en servons pas.

§. 9.

Heureux effets des ARTICLES dans les Tableaux de la Parole.

L'universalité des Articles chez tous les Peuples , la nécessité dans laquelle les hommes ont toujours été de s'en servir , & la diversité de ces Articles , au moyen de laquelle ils font face à un plus grand nombre de besoins & de vues , prouvent à quel point les Articles sont avantageux à l'art de la Parole , & les grands effets qu'ils doivent y produire.

Mais ces preuves acquerront une plus grande force par la considération de ces grands effets , puisqu'ils justifieront plus qu'aucun raisonnement , ce que nous avons dit jusqu'à présent en faveur des Articles.

Personne n'ignore que les Tableaux de la Parole doivent réunir la clarté , la concision & la beauté de l'expression , avec la force & la vivacité du sentiment : mais on ne sauroit remplir ces grands effets sans employer des idées déterminées , & dont les objets soient bien dessinés & sans équivoque.

On ne sauroit donc y parvenir sans les Articles , puisque ce sont eux qui donnent aux Noms ce sens déterminé & individuel , qui en met l'objet sous les yeux de manière à ne pouvoir le méconnoître.

1°. Ils répandent dans le Discours la plus grande clarté , parce qu'en annonçant les Noms , ils les annoncent comme masculins ou comme féminins , comme singuliers ou comme pluriels , comme présents ou comme absents , &c. ce qui en rend les idées aussi déterminées qu'il est possible.

2°. Le langage réunissant dans les Articles seuls ces diverses fonctions , & les exprimant par une seule syllabe , donne au Discours toute la concision , toute la netteté & toute l'énergie dont il peut être susceptible.

3°. Les Noms qui paroissent ainsi précédés de divers avant-coureurs dont ils changent selon les occurrences , & qui sont en quelque façon une partie d'eux-mêmes , en deviennent plus variés , plus agréables , moins nus ; ils en acquièrent plus d'harmonie , plus de parure , & c'est toujours celle du moment.

4°. De-là résultent des Tableaux aussi vifs que variés.

Ainsi du seul nom de CIGALES , nous formerons ces Tableaux si différens.

LA CIGALE, celle qu'on connoît & qui est la seule dont on parle.

CETTE Cigale, celle qu'on a sous les yeux.

UNE Cigale, celle qui n'a rien de déterminé, qu'on n'a pas sous les yeux, qu'on ne connoît pas d'une manière déterminée, certaine Cigale.

Tandis que si nous n'avions point d'Articles, tous ces Tableaux seroient tristement réduits à ce seul mot, CIGALE.

Notre charmant Fabuliste n'auroit pu dire :

« La Cigale ayant chanté

« Tout l'Est, &c.

Il est été réduit à dire, *Cigale ayant chanté, &c.* ce qui auroit eu beaucoup moins d'énergie, présentant un sens moins déterminé.

On peut voir dans l'exemple suivant, si connu, quelle diversité & quelle netteté jette dans le Discours cet emploi des Articles.

Fils de Roi.	Ce Fils de Roi.
Fils du Roi.	Ce Fils du Roi.
Fils d'un Roi.	Ce Fils d'un Roi.
Le Fils du Roi.	Un Fils de Roi.
Le Fils d'un Roi.	Un Fils du Roi.
Le Fils de ce Roi.	Un Fils de ce Roi.

On par le seul changement des Articles, on forme au moins douze Tableaux différens, & pleins d'énergie par la précision qu'ils mettent dans le Discours, & par la manière dont ils le rendent propre à exprimer les nuances les plus déliées de nos idées.

3°. Le sentiment enfin s'y trouve intéressé de la manière la plus essentielle. Car si l'on parle pour augmenter le nombre des idées, on parle souvent encore pour mettre en jeu les sentimens, pour émouvoir, pour toucher, pour attendrir.

L'on ne sauroit produire ces effets cependant par des peintures vagues, confuses, indéterminées : des Tableaux aussi imparfaits fatigueroient, peinoient & ne produiroient aucun effet durable. Plus, au contraire, ils seront déterminés & précis, plus ils mettront l'objet sous nos yeux ; plus ils nous le rendront sensible, & plus nous en serons vivement affectés.

Et c'est-là le grand effet des Articles : destinés à détacher les objets de la grande masse universelle, & à les mettre sous nos yeux, faits pour les présenter sous toutes leurs faces, ils deviennent d'une ressource étonnante pour former des Tableaux, au moyen desquels ces objets existent sur nous les sen-

timens les plus vifs, & les plus touchans, par leur présence nette, précise, circonstanciée.

Aussi les Poëtes, qui dans toutes les Langues & chez tous les Peuples, n'écrivent que pour toucher & pour faire passer dans l'ame de leurs Lecteurs les sentimens les plus vifs, qui étudient dans cette vue tout ce qui peut y conduire, font un usage continuél des Articles.

En voici quelques exemples pris au hasard dans celui de nos Poëtes qui par sa composition belle & touchante, mérita le nom de *Poëte des sentimens*.

« Vous voyez devant vous, fait-il dire à Hippolyte, lorsqu'il déclare à
 » Article les sentimens pour elle,

- » Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
- » D'un téméraire orgueil exemple mémorable
- » Asservi maintenant sous la commune Loi,
- » Un moment a vaincu mon audace imprudente.
- » Cette ame si superbe est enfin dépendante
- » La lumière du jour, est ombres de la nuit,
- » Tous retrace à mes yeux ses charmes que j'évois.

Discours où le mélange des trois Articles, et, tu & un, forme divers Tableaux, tous nuancés différemment, & faisant une impression forte & vive par la maniere précise, nette & déterminée dont ils présentent leur objet.

Leur effet n'est pas moins intéressant dans ce Discours de Monime à Mithridate :

- » De mon sort, je ne pouvois me plaindre,
- » Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,
- » Je faisois le bonheur d'un Prince tel que vous.
- » Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arraché
- » A cette obéissance où j'étois attaché.
- » Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
- » Ce feu que dans l'oubli je croyois éteint,
- » Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
- » Vos détours l'ont surpris
- » Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
- » Que le lit d'un Epoux qui m'a fait cet outrage ;
- » Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage ;
- » Et qui me préparant un éternel ennui,
- » M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

DANS BAJAZET, il fait dire à ACOMAT :

- « J'étois de ce Palais sorti désespéré ,
- « Déjà sur un Vaiffeau dans le Port préparé ,
- « Chargeant de mon débris les reliques plus chères ,
- « Je méditois ma fuite

Avec quel art fait-il dire à PHÉDRE :

- « Que ces vains ornemens , que ces voiles me pesent !
- « Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,
- « A pris soin , sur mon front , d'assembler mes cheveux !

Les Latins opéroient les mêmes effets avec leurs terminaisons de deux genres & leurs différens cas ; enforte qu'on n'avoit nul besoin d'exprimer l'Article. Jugeons-en par ces Vers :

*Primus amor Phœbi Daphne Penſa ; quem non
Sors ignara dedit : ſed ſava Cupidinis ira.
Delius hanc , nuper viſto ſerpente ſuperbus ,
Viderat adducto ſeſſentem cornua arcus
Quidque tibi , leſtine puer , cum ſertibus armis ?
Dixerat , illa decent humeros geſtamina noſtras
Qui dare cœtes ſero , dare vulnera poſſumus hoſti ,
Qui modo poſſifero cœci jugera ventre prementem.
Straviſimus innumeris ramidum Pythons ſagittis
Tu face neſcio quos eſto contentus amores
Irritare tua : nec laudes aſſere noſtras.
Filius huic Veneris : Fugas tuas omnia , Phœbe ;
Te meus arcus , ait : quantoque animalia cedant
Cuncta Deo , tanto minor eſt tua gloria noſtra.
Dixit : & aliſſo percuffis ære pennis
Impiger umbraſa Parnuſi conſilic æce
Deque ſagittifera promptis duo tela phœtreæ
Diverſorum operam : fugat hoc , facit illud , amorem ?
Quod facit , curatum eſt , & cuspide fulget arcus ,
Quod fugat , abruſum eſt , & habet ſub arundine plumbum
Hoc Deus in Nympſa Penide ſuit : at ille
Leſit Apollineæ trajecta per oſſa medullæ ,
Prenius alter amat : fugit altera nomen amanti
Sylvarum latebris , captivaramque ſerarum
Enavit gaudens , inceptaque Æmula Phœbes (1) .*

(1) Métamorph. d'OVIDE, Liv. I. Métam. xiv.

Si l'on traduit ce charmant morceau mot à mot, & sans *suppléter* par les Articles, les terminaisons & les cas du Texte qui donnoient lieu de les sous-entendre, on aura cet ensemble informe :

Premier amour d'Apollon, Daphné Penienne, que ne donna pas fort aveugle ; mais cruelle colere de Cupidon. Dieu de Delos fier du serpent récemment vaincu, avoit vu celui-ci occupé à tendre arc : qu'ons de commun, lui dit-il, avec toi, folâtre enfant, armes redoutables ? Nous sommes seuls capables de porter elles : nous sommes seuls contre qui, animaux & adversaires, seroient efforts impuissans pour garantir vie d'eux. Nous qui par grêle de flèches avons abattu énorme Python, qui de ventre infect couvroit si vaste étendue de terrain ; qu'il te suffise avec tien flambeau d'attiser je ne fais quels amours ; ne t'attribue pas gloire de nous. . . .

Mais cessons une traduction aussi ridicule, dont tous les traits sont déconfus, vagues, indéterminés, qui ne présentent nul calculable, qui ne forment point de Tableau.

Ils en offrent cependant un très-beau en Latin, & nous l'avons imité scrupuleusement en François : d'où vient donc l'énorme différence qu'on remarque entre les deux : de la seule omission des Articles : elle seule dépare en François ce beau Tableau : remettons ces Articles, & nous ne parlerons plus un langage barbare ; & nous aurons ce Tableau intéressant.

« LA Fille du Penée, Daphné, inspira LA première de l'amour à Apollon :
 « ce ne fut point par un effet de son aveugle, ce fut celui de LA vengeance
 « cruelle de Cupidon. LE Dieu de Delos fier de LA victoire qu'il venoit de
 « remporter sur LE serpent, aperçut ce petit Dieu occupé à tendre un arc :
 « qu'out de commun avec toi, folâtre enfant, lui dit-il, ces armes redouta-
 « bles ? Nous sommes seuls en droit de les manier ; nous à qui ne peut résister
 « aucun animal, aucun adversaire ; nous qui sous LA grêle de nos flèches,
 « avons fait tomber l'énorme Python, qui de son ventre infect couvroit une si
 « vaste étendue de champs. Qu'il te suffise d'attiser avec ton flambeau je ne
 « fais quels amours, & n'ose plus aspirer à notre gloire. LE fils de Vénus lui
 « répond : Phœbus, ton arc perce tout, & LE nôtre te percera ; ainsi autant
 « ta gloire est au-dessus de tout, autant LA nôtre sera au-dessus de LA tienne :
 « il dit, & fendait l'air d'un vol rapide, il s'éleve au sommet du Parnasse :
 « là il tire de son Carquois deux flèches d'un travail bien opposé : l'une inf-
 « pire l'amour, l'autre le fait fuir. Celle qui l'inspire est d'or & LA pointe en
 « est acérée : celle qui le fait fuir est de plomb, & la pointe en est émoussée.
 « Cupidon blesse de celle-ci la Nymphé du Penée ; tandis que de l'autre il

« perce Apollon d'outré en outre. Celui-ci aime aussi-tôt, celle-là abhorre au-
 « si-tôt **LA** nom d'Amant. Emule de la chaste Diane, elle ne cherche que **LES**
 « forêts, elle ne prend plaisir qu'**AUX** dépouilles *des* bêtes fauves.

D'où provient cette différence extrême entre ces deux traductions d'un même
 texte, dont l'une n'a cependant d'autre avantage sur l'autre que d'avoir
 employé les Articles omis dans la première ?

Si la suppression des Articles produit un aussi mauvais effet dans notre Lan-
 gue, tandis qu'elle n'en produisoit aucun en Latin, n'est-on pas en droit d'en
 conclure que la première de ces traductions est moins conforme à la Latine
 que la seconde, & que celle-ci s'en rapproche par les Articles, ce qui paroît
 contradictoire : c'est qu'ils n'étoient supprimés en Latin, que parce que les
 terminaisons & les cas des Noms les faisoient suppléer avec la plus grande faci-
 lité ; tandis qu'en François, rien ne peut les faire suppléer dès qu'ils sont omis.

Ceci est si vrai, qu'aussi-tôt que les Latins sont obligés d'employer un de ces
 mots qu'on a pris pour des Articles, mais qui répondant à d'autres idées que
 le simple Article, ne peuvent plus être suppléés comme lui, ce Peuple les
 exprime : c'est ainsi que tandis qu'Ovide supprime ici *et, se, un*, vrais Articles,
 il est obligé d'exprimer, *qui, manus, manus, noster*, &c. qui exprimant plus d'i-
 dées que l'Article, ne peuvent absolument point être supprimés com-
 me lui.

Il en est de même de ce Tableau du Tasse (1) :

Usciva homai oai molle e fresco grembo
 De la gran madre sua la notte oscura ;
 Aura lievi portando e largo nembro
 Di sua rugiada preziosa e pura.
 E scotendo oai vel l'humide lembo
 Ne spargeva i fiori e la verdura ;
 E i venticelli dibatendo l'ali
 Lungavano la sonno de mortali.

« Déjà **LA** nuit obscure quittoit **LA** sein de son illustre Mère ; déjà elle s'é-
 « loignoit de tout ce qu'il lui offre d'agréable & de frais, accompagnée des vents
 « légers & de cette immense nue que forme la pure & précieuse rosée. Elle
 « secoue **LES** bords humides de son voile, & seme par-tout **LES** fleurs & **LA**
 « verdure : tandis que **LES** Zéphirs flattent **LA** sommeil des Humains par l'a-
 « gitation de leurs ailes.

(1) Jérusalem délivrée, Chant xiv. 1-4.

Mais ce grand Peintre se surpasse ici, par l'usage de l'Article indicatif :

- » Io m'andrò pur (dice ella) anzi che l'Armì
- » De l'Oriente il Re d'Egitto mova.
- » Risentar ciascun' arte , e trasformarmi
- » In ogni forma infeliza mi giova :
- » Tratar l'arco e la spada : e serva farmi
- » De' piu potenti , e coacitargli à prova.
- » Purche le mie vendete io veggia in parte ;
- » Il rispetto e l'honor s'iahi in disparte.

« Feraï plutôt, dit-elle, vers l'Armée que le Roi d'Egypte rassemble dans l'Orient : j'y épuiserai les effets de mon Art ; je prendrai toutes les formes possibles ; je n'aiderai de l'arc & de l'épée : je me ferai Esclave des plus Grands & les animerai mutuellement : que le respect & l'honneur soient sacrifiés, pourvu que je satisfasse ma vengeance.

Ces exemples, qu'on pourroit appuyer de mille autres, démontrent à quel point les Articles intéressent le sentiment & sont nécessaires pour présenter les objets avec la plus grande précision.

On voit par-là, comment ils contrastent les uns avec les autres, & comment ils remplissent en des grands buts de la Peinture, qui est de produire les plus grands effets par l'opposition & la diversité des objets.

Qu'il en résulte une diversité agréable & une harmonie flatteuse, dont seroient privés les Tableaux, dans lesquels ils se trouvent réunis, & où régneroit sans eux une monotonie insupportable.

De combien de beautés, par conséquent, nous serions privés sans eux, & que ce n'est pas à tort qu'on met au rang des Parties du Discours, une Classe de mots qui produit seule de si grands effets.

Ceux qui les emploient ne l'ont, sans doute, pas toujours fait d'après ces réflexions : mais le sentiment qui les inspire, & la Nature qu'ils veulent peindre, leur a fait sentir la nécessité de ces nuances, de ces contrastes, de ces peintures déterminées ; & le langage leur prête aussitôt les couleurs qui conviennent à ceux dont ils veulent être entendus.

(1) *Ibid.* Chant XVI. Str. 71.



§. 10.

Des Mots qu'on a regardés comme des Articles.

Nous avons vu plus haut qu'il existe un grand nombre d'autres mots , que de célèbres Grammairiens ont regardé comme des Articles , parcequ'ils marchent aussi à la tête des Noms ; & que d'autres ont regardé comme des Pronoms ou comme des Adjectifs , parce qu'ils peuvent être tout cela en effet , suivant le point de vue sous lequel on les considérera : nous en avons donné la liste dans notre §. 5. en ajoutant que cette énumération étoit exacte ; mais que nous remarquions une différence essentielle entre les vrais Articles & ceux-ci : c'est que les premiers sont des Articles purs & simples , d'une si grande simplicité qu'on ne peut les décomposer par aucun autre mot ; que rien ne peut en tenir la place.

Que les autres , au contraire , sont des façons de parler elliptiques qui abrègent singulièrement le Discours , en tenant lieu de plusieurs mots auxquels ils doivent toute leur énergie.

Faisons voir maintenant que nous étions fondés à avancer cette proposition , & dévelopons les mots auxquels ceux-là sont redevables de leur énergie.

Ceci est incontestable pour les mots apellés ARTICLES POSSESSIFS : ce sont des mots elliptiques qui ont été substitués à plusieurs autres , pour rendre le discours plus coulant.

Mon , par exemple , se décompose par *le ... de moi* : mon chapeau , signifie exactement *le chapeau de moi* : c'est ainsi que parloient les Grecs , quand ils disoient , *ho Patr moy* , le pere de moi , ou *mon pere*.

Ton se décomposera par *le ... de toi* : ton livre , c'est-à-dire , le livre de toi ; & *son* , par *le ... de lui* : son équipage , c'est-à-dire , l'équipage de lui.

Les Italiens abrègent aussi cette phrase , mais moins que nous : ils disent , *il mien* , *il tien* , *il sien* ; *il mio capello* , le mien chapeau ; *la sua bocca* , la tienne bouche , &c.

Nous les imitions en cela autrefois , dans le tems où nous disions , *en mien Roi* , *la tienne Mere*.

On ne sauroit donc mettre ces mots au rang des Articles , puisqu'ils sont un abrégé de l'Article , du Pronom & d'une Préposition ; & qu'ils sont tout-à-la-fois Pronom , Préposition & Article.

Ainsi , autant à retrancher du nombre des Articles.

Le Démonstratif Conjonctif qui , est encore dans le même cas : c'est une

formule abrégée qui tient lieu d'une Conjonction , d'un Article & d'un Nom : lorsque nous disons, par exemple :

Les Auteurs qui ont traité de l'Histoire de Rome , prétendent que Romulus fut le Fondateur de cette Ville ;

Ce sont deux phrases que nous avons réunies en une seule , qui tient lieu de celle-ci :

Les Auteurs prétendent que Romulus fut le Fondateur de Rome : & ces Auteurs ont traité de l'Histoire de Rome.

QUI , tient donc ici la place de ces trois mots , de la Conjonction & , de l'Article Démonstratif *ces* , & du Nom Appellatif *Auteurs*. C'est ce que désigne fort bien M. Beauzée , en appelant QUI , un ARTICLE DÉMONSTRATIF-COJONCTIF ; Article , puisqu'il renferme un Nom appellatif qu'il énonce ; Démonstratif , puisqu'il renferme l'Article *ce* ; & Conjonctif , puisqu'il tient lieu de la Conjonction &.

Dans cette phrase , *la personne qui vous déplaçoit est partie* ; QUI , tient également lieu de ces mots , & *cette personne*.

Il en est de même de QUI.

Dans ces Vers , par exemple :

» Que vois-je ! Mermecide ! est-ce toi que j'embrasse !

L'ame entraînée par l'impétuosité du sentiment , exprime tout-à-la-fois une multitude d'idées : c'est comme si l'on disoit :

» Je vois un Personnage : ce Personnage seroit-il Mermecide ; Mermecide ! en t'embrassant , embrasse-je toi-même , ô toi Mermecide !

Rien de plus froid & de plus contraire à la vivacité de l'action que cet enfillement de paroles : deux QUI , & la phrase ne peut être plus courte & plus vive.

Il en est de même lorsque la phrase commence par QUI : dans celle-ci , par exemple :

Qui pourra m'apprendre où s'est caché mon Fils ?

Qui tient lieu de ces mots ; Où trouverai-je un Homme en état de m'apprendre, &c.

Il en est de même de ce qu'on appelle ARTICLE UNIVERSEL , *tous* , *vous* , &c. Ce n'est qu'un mot substitué à plusieurs autres , pour rendre la phrase plus courte.

Ainsi , en disant *tous les hommes* , c'est comme si nous disions , *l'ensemble des individus que nous appelons les hommes*.

TOUT EST BIEN, c'est-à-dire, l'ensemble de ces choses dont nous parlons ou l'ensemble de ce qui existe est bien.

Tous ces mots ne sont donc des Articles, ou ne jouent le rôle des Articles, à la tête des Noms qu'ils précèdent, que parce qu'ils renferment en eux-mêmes de vrais Articles, en vertu desquels ils acquièrent le privilège de paroître seuls à la tête des Noms, & de les annoncer de la même manière qu'ils le font par les Articles.

Ainsi, ces mots amphibies qui ont paru tout-à-la-fois Pronoms, Adjectifs, Articles, ne sont rien de tout cela, en particulier; mais tout cela à la fois: ils ne doivent donc pas être rapportés à aucune Partie du Discours en particulier, mais être rangés comme tant d'autres dans cette nombreuse Classe de mots elliptiques, qui rendent le Discours si fertile & si coulant.

§. 17.

Articles devenus inséparables de quelques Noms.

Il est arrivé très-souvent aux Noms qui se transmettent d'une Langue à une autre, d'y passer avec leur Article, comme si cet Article faisoit partie du Nom même; & parce que la Langue dans laquelle ils s'incorporent les fait encore précéder de ces Articles, ils marchent avec deux Articles, l'un national & l'autre étranger & inconnu.

Tels sont nos mots venus de l'Orient & précédés de la syllabe AL. Tels *l'Almanach, l'Alembic, l'Alcoran, & l'Alcaïde*, usités chez les Espagnols, qui en ont eux-mêmes beaucoup plus que nous.

Dans tous ces mots, AL est l'Article *le*: ainsi AL-MANACH signifie le Calendrier; AL-ambic, le Vaisseau; AL-coran, le Livre; AL-caïde, le Juge. On devoit donc dire le Manach, le Ambic, le Coran, le Caïde: au lieu qu'en disant *l'Almanach, l'Alembic*, c'est comme si nous disions *le le Manach, le le Ambic, le le Coran*. Ce qui nous paroîtroit souverainement ridicule, si des Étrangers traitoient ainsi nos mots.

Il nous est arrivé une chose plus singulière encore; c'est qu'après avoir ajouté nos propres Articles à des mots empruntés de l'Étranger, nous avons cru que ces Articles appartenoient à ces mots, & nous les avons fait précéder une seconde fois de nos Articles: cela nous est arrivé dans les mots, *loisir, lierre, & lui*. Les deux premiers sont composés du Latin OTIO prononcé *oïsi*; & MEDERA prononcé *yere*: nous les prononçâmes avec l'Article, *l'oïsi* & puis

foisir ; & l'*yarre*. Ensuite croyant que l' faisoit ici partie du Nom, nous avons dit le *loisir* & le *lierre* : ce qui dénaturait totalement ces mots, & empêchoit de reconnoître leur origine.

Quant à *LUI*, il tient la place de *le lui* ou *l' lui*, le ci présent, le dont il s'agit, c'est ce même lui qui est entré dans *au-jour-de-hui*, au jour de ce présent : c'est un vieil Article démonstratif venu des temps les plus reculés, & qui fit le *hui-us* des Latins & le *hoy* des Grecs.

Les Grecs avoient déjà cet usage de fonder l'Article Oriental *al*, avec les Noms même. Ce qui leur est arrivé, par exemple, pour ALEXANDRE & pour ALCEDE : ce dernier est exactement le même Nom que LE CID, c'est-à-dire, le *Héros*, nom que Corneille a rendu si célèbre. Les Orientaux étoient du nom d'Alexandre l'Article, ne s'appellent jamais que SCANDER : c'est ce nom si connu parmi nous, depuis le fameux SCANDER-BEG, qui portoit ainsi le même nom qu'Alexandre.

Les Grecs ont aussi une multitude de Noms formés par la réunion d'un mot avec d'anciens Articles. Par exemple, leur mot *o-dontes*, les *dens*, est formé du mot *dont* qui signifie *dens*, joint à l'Article *o* : & lorsqu'ils disoient *hoi odontes*, c'est comme s'ils eussent dit *les les dens* ; c'est comme nous, quand nous disons L'AL-CORAN, le le Coran.

Ainsi les mots se chargent sans raison de nouvelles syllabes qui les éloignent de ce qu'ils étoient d'abord, & en rendent l'origine difficile à connoître.

§ 11.

Origine des Mots qui servent d'Articles.

Mais comment est-il arrivé que ces mots *le*, *ce*, *un*, &c. aient été chargés de la valeur qu'ils ont, l'un d'indiquer un objet, l'autre de le montrer, le troisième de l'énoncer ; sur-tout dans nos principes où tout a sa raison, & où tout commence par le physique & non par les idées abstraites, telles que les idées qu'offrent ces mots ? C'est qu'ils tiennent à des mots plus anciens, à des noms d'objets relatifs à ces idées.

UN, énonce par la simple idée d'individu ; un homme est venu ; un homme a dit ; une flèche le perça, &c. Mais ce mot est la corruption du mot primitif *ein*, qui désigne tout Être existant ; & qui s'est formé du verbe même *ε*, qui désigna sans cesse l'existence.

CE, montre : mais il vient du primitif *ca*, *cei*, *ei*, qui désigna l'agitation, le

mouvement, le lieu vers lequel on se tourne ; d'où vinrent les mots Grecs ζαδ, fermenter ; ζαδ, vivre ; ζαδον, être sensible, animal ; & qui fut par conséquent très-propre à exprimer l'existence sensible, un Être qu'on avoit sous les yeux, tout lieu à portée de la vue : d'où se formèrent une multitude de mots relatifs à cette idée, tels que le Latin SIT-UR, situation ; SED-ES, siège ; le Grec ΕΚΕΙ, en ce lieu, le même que notre mot *ici* ; l'Hébreu ע, qui signifie *ce* ; la terminaison démonstrative des Latins *ce* dans *ce-ce*, voilà ; dans *Alice*, celui-ci, &c. L'Article Anglois THIS, qui signifie *le* & se prononce *ze* : notre *ça* qui fait partie des mots *en-ça*, *de-ça*, *et ça*, &c.

LE, montre aussi, mais des objets plus éloignés que ceux indiqués par *ce*, & qui sont sous les yeux. Ceux qu'indique le mot *le*, sont de côté, & non sous les yeux ; c'est que LE signifia dans l'origine *côté*, *flanc*, *aile*. De-là vinrent le Latin LAT-UR, côté ; A-LA, aile, &c. De-là notre mot *là*, en ce lieu.

C'est donc en vertu de leur origine, que l'Article UN énonce un objet en général ; que LE indique un objet plus rapproché, quoiqu'éloigné ; & que CE désigne un objet qui est sous les yeux. On ne fit que les prendre dans un sens abstrait.

C'est de ce même *ce*, prononcé *le*, que vint encore le mot QUI, par lequel on indique également ; & qui forma en Latin trois ou quatre adverbes de lieu, *quid*, *ici* ; *quod*, *où* ; *qua*, par *où* ; *qui*, est donc *ce* : & de-là toute la force. Ainsi, lorsqu'on dit, par exemple : *les Auteurs qui ont traité de l'Histoire de Rome* ; c'est comme si, après avoir donné un sens trop général à cette expression, *les Auteurs*, on cherchoit à le restreindre, & à lui en donner un plus particulier, pour prévenir les mauvais effets qui en pourroient résulter ; & qu'on ajouta, *c'est-à-dire*, *ces Auteurs seuls de l'Histoire de Rome*.

Telle est la valeur de *qui*, chez les Grecs qui le prononçoient *Tis*, à la Picarde. Ils l'employent fréquemment comme Article, *en tini tamedit melitot*, *le tin tamedit melitot*, dans une ruche, dit Ésope dans une de ses Fables. *En tini topoi*, dans un lieu, dit-il dans la Fable suivante (1). Il lui donne divers autres sens, en sorte qu'il signifie également chez lui *qui*, *lequel*, *certain*, *quelque*, &c. C'est le sens de la phrase qui fait connoître la valeur qu'on doit lui donner.

(1) Fables d'Ésope, Liv. I. Fabl. 30 & 31.

§. 13.

Si LE ou LA employés sans Noms, sont des Articles.

La Langue Française employe fréquemment *le, la, les*, sans Noms : à la fin de ces phrases, par exemple :

J'ai vu le Parc de Versailles : je LE trouve très-beau.

J'ai lu le livre que vous m'avez prêté ; & je puis vous LE rendre.

Avez-vous vu la Cour ? Je LA verrai.

Ces doubles *le, la, &c.* ont intrigué les Grammairiens : lorsqu'une fois la nature du premier a été reconnue, il a été question de décider quelle étoit la nature du second. Ici, partage entre les plus célèbres : les uns prétendent qu'ils sont d'une nature absolument différente : les autres veulent qu'ils soient tous les deux de la même nature.

Entre ces premiers est M. du MARSAIS. « Quelques Grammairiens, dit-il (1), mettent *le, la, les* au rang des Pronoms : mais si le Pronom est un mot qui se met à la place du Nom dont il rappelle l'idée, *le, la, les* ne seront Pronoms que lorsqu'ils seront cette fonction. Alors ces mots vont tous seuls, & ne se trouvent point avec le Nom qu'ils représentent : *la vertu est aimable, aimez-la*. Le premier *la* est Adjectif métaphysique, ou, comme on dit, Article ; il précède son substantif *vertu* ; il personifie *la vertu* : il la fait regarder comme un individu métaphysique. Mais le second *la*, qui est après *aimez*, rappelle *la vertu*, & c'est pour cela qu'il est Pronom & qu'il va tout seul. Alors *la* vient de *illam*, elle.

« C'est la différence du service ou emploi des mots, & non la différence matérielle du son, qui les fait placer en différentes Classes.... Ce même son *la* n'est-il pas aussi quelquefois un adverbe qui répond aux Adverbes Latins *ibi, hæc, ipsæ, illæ* ; il demeure *là*, il va *là*, &c. ? N'est-il pas encore un nom substantif, quand il signifie une note de musique ? Enfin, n'est-il pas aussi une particule expletive qui sert à l'énergie : *Ce jeune homme-là, Cette femme-là*.

M. l'Abbé FROMANT (2) ne voit dans ces deux *le, la*, qu'une même espèce de mot. « L'Article, dit-il, est une sorte de Pronom lorsqu'il précède un verbe, & par conséquent lorsqu'il précède un nom. *Avez-vous lu la Gram-*

(1) Princ. de Gramm. p. 349.

(2) Suplém. à la Gramm. Gén. II. vij.

« *maire nouvelle ? Non, je la lirai bien-tôt. Pourquoi voudroit-on que *la* ne fût pas de même nature dans ces deux endroits ?*

Pourquoi ? c'est parce qu'en effet ils ne sont point de la même nature.

Le premier sert à donner une idée déterminée de l'objet qu'il précède : le second, à repeller cet objet tel qu'il a été déterminé.

Le premier détermine & ne rappelle pas : le second rappelle & ne détermine pas.

Le second peut même exister dans des phrases dont le premier est banni. Dans cette phrase :

« Charles fut battu, & le Turc *le* constitua prisonnier »,

Le ne peut être une ellipse relative au commencement de la phrase ; car on n'y voit point de *le* : on ne peut pas dire, le Turc *le* Charles constitua prisonnier.

Il en est de même de celle-ci :

« Cette voiture ne vaut rien, je vous *la* renverrai ».

On ne sauroit dire que *la* est une ellipse de cette expression, la voiture : car une ellipse n'est jamais contraire à la vraie construction d'une phrase, & il seroit absurde de dire, *cette voiture ne vaut rien, je vous renverrai la voiture* ; puisqu'il n'y a point de construction entre ces deux phrases, & que l'expression *la voiture* ne sert nullement à rappeler le mot *cette voiture* : & si l'on a pu faire marcher sans son nom l'Article *la*, pourquoi ne peut-on pas faire marcher sans son nom l'Article *cette*, & dire, *cette voiture ne vaut rien ; je vous cette renverrai* : l'ellipse seroit tout aussi juste avec *cette*, qu'avec *la*.

Concluons que ces deux *le*, sont très-différens : le premier est un Article, puisqu'il détermine : le second est un Pronom, puisqu'il rappelle.

Si M. l'Abbé FROMANT fût sorti de son exemple, il s'en seroit aperçu sans peine : aussi ne sauroit-on être trop réservé pour conclure d'après un exemple : il faut pour cet effet considérer un objet sous toutes les faces.

Nous verrons dans les Pronoms, que *le* est le Pronom direct de la troisième personne, employé comme objet du Discours :

Que le Pronom de la troisième Personne, employé comme sujet, est en François *il* : *il* aime.

Qu'employé comme terme, c'est *lui* : je *lui* écris.

Qu'employé comme objet, c'est *le* : je *le* chéris.

Que ce *le* est un vrai Pronom analogue à *me* & à *te* ; & que si *le* n'étoit pas un Pronom, notre Langue seroit privée d'un mot essentiel & indispensable : on ne pourroit plus dire ; Il *la* flatte ; comme on dit, il *me* flatte, il *te* flatte.

CHAPITRE III. DES ADJECTIFS.

TROISIEME PARTIE DU DISCOURS.

§ 1.

Nécessité d'avoir des Mots pour désigner les Qualités des objets.

CE qui existe, existe toujours d'une certaine manière, sous telle ou telle forme, avec telle ou telle qualité : & c'est par ces qualités que nous distinguons les objets les uns des autres, qu'ils nous affectent, qu'ils nous intéressent ; les uns par leurs formes brillantes ou élégantes, les autres par leurs qualités utiles.

Ainsi les vives couleurs de la lumière, la splendeur du Soleil, la magnificence d'un beau couchant, l'éclat de l'aurore, le brillant de la rosée, celui des perles, la finesse d'une taille élégante, affectent agréablement la vue : tandis que les qualités admirables qui distinguent un Père, une Mère, une Epouse, des Enfants, un Ami, un Protecteur, &c. & qui constituent l'utile, l'honnête, le vrai, le consolant, &c. ont des droits inaltérables sur notre cœur. La Divinité elle-même nous attire à elle par ses perfections & par ses bienfaits.

Otez à un objet ses qualités, & il ne sera plus rien : dépourvu de tout attrait, de toute apparence, il s'évanouira, il n'aura nulle existence pour nous.

Telle est la perfection de l'homme, qu'il ne cesse de vouloir acquérir des qualités qui puissent le rendre toujours plus agréable à ses semblables, à la Divinité, à lui-même. Par elles, il s'élève fort au-dessus de ce qu'il est ; & il peut être aujourd'hui fort au-dessus de ce qu'il étoit hier, & devenir ainsi un Être tout nouveau : plus il acquiert, & plus il voit qu'il peut acquérir. C'est un Monde immense que le Créateur livre à sa conquête, & par lequel il se rapproche de tout ce qu'il y a de plus parfait. Insensé celui qui se croit déjà tout ce qu'il peut être !

Les objets étant donc tout ce qu'ils sont, par leurs qualités ; & toutes nos idées, tous nos Discours roulant sans cesse sur les objets, nos idées, nos Discours rouleront réellement par-là même, sur les qualités de ces Objets.

Les qualités des objets doivent donc revenir sans cesse dans le Discours : elles doivent y occuper une place aussi distinguée qu'intéressante.

On aura des mots pour chacune d'elles, qui ne seront que pour elles, qui les peindront, qui les rappelleront, qui rendront sensible l'intérêt qu'elles offrent. Tels seront, *hauteur, élévation, beauté, splendeur.*

Mais ces mots peignent ces qualités en elles-mêmes, & sans aucun rapport à aucun objet : il en faudra donc d'autres qui peignent les objets comme possédant ces qualités, & tels seront ceux-ci : *haut, élevé, beau, splendide.*

Ces derniers auront dans le discours une place fixe & distinguée : ils seront constamment à côté des Noms que portent les objets dans lesquels se trouvent les qualités qu'ils expriment : ainsi le langage se rapprochera de la Nature de la manière la plus énergique : car les qualités étant adhérentes aux Etres, les mots qui les expriment se trouvent adhérens aux Noms de ces objets ; & ils forment avec eux un ensemble pareil à celui qu'offrent l'objet lui-même & ses qualités.

§. 1.

On les appelle Adjectifs, & pourquoi.

Aussi appelle-t-on, avec raison, ces mots ADJECTIFS, du verbe Latin *adjicere*, ajouter, parce qu'ils sont toujours ajoutés aux Noms & qu'ils sont destinés à ajouter à l'idée des Noms, celles des qualités qui se rencontrent dans les objets qu'ils désignent.

En prononçant un Nom quelconque, celui de TEMPLE, par exemple, nous ne désignons aucun Temple en particulier : en le faisant précéder d'un Article, *ce Temple*, nous en désignons un, mais nous ne présentons point les qualités : si au contraire nous disons, *ce Temple est exhausé, vaste, bien percé, &c.* nous indiquons les qualités que nous apercevons dans l'Objet nommé ; & nous en donnons ainsi des idées plus déterminées, plus développées.

Ainsi ces mots *exhausé, vaste, percé, &c.* sont des Adjectifs. Tels sont encore ceux-ci :

Haut.		Agréable.		Élegant.
Grand.		Prudent.		Beau.
Élevé.		Sage.		Merveilleux.
Rond.		Joli.		Fini, &c.

§. 3.

Propriétés des Adjectifs, & en quoi cette Partie du Discours diffère des Noms & des Articles.

L'Adjectif & le Nom diffèrent essentiellement, en ce que le Nom présente seul l'idée d'un objet, au lieu que l'Adjectif suppose toujours un Objet dans lequel doit se trouver la qualité qu'il peint : que le Nom marche tout seul sans avoir besoin de support, & que l'Adjectif a besoin d'un Nom qui le soutienne & au moyen duquel il ait un sens absolu.

Dès-lors on dira : un toit *élevé*, une tour *haute*, un édifice *ronde*, une promenade *agréable*, un homme *prudent*, un Ministre *sage*, un joli enfant, un Petit-Maître *élégant*, un *beau* tableau, un ouvrage *merveilleux*.

1°. On voit encore cette différence entre le Nom & l'Adjectif, que le Nom ne convient qu'aux objets de la même espèce, au lieu que l'Adjectif peut s'associer avec des Objets ou des Noms de toute espèce : ainsi le mot *élevé* peut s'appliquer à tout Objet dans lequel on reconnoît une qualité pareille. L'on dira :

Un lieu *élevé*, un homme *élevé*, des sentimens *élevés*.

Un flambeau *élevé*, un tableau *élevé*, des nuages *élevés*.

Un style *élevé*, une voix *élevée*, &c.

2°. On pourroit regarder les Adjectifs comme des elliptes ; car ils peignent moins la qualité elle-même, que l'état d'une personne qui possède telle ou telle qualité.

Ainsi, *haut*, *élevé*, *riche*, &c. ne sont pas, à proprement parler, des qualités, mais des qualificatifs, des mots qui représentent les Êtres auxquels on les attribue, comme possédant telles ou telles qualités, celles de *hauteur*, d'*élévation*, de *richesse*, &c.

Un lieu *élevé*, est donc mot à mot un lieu dans lequel on trouve la qualité désignée par le mot *hauteur*.

Cet homme est *prudent*, est une phrase qui signifie mot à mot, cet homme possède la qualité que nous appelons *prudence*.

3°. Les Adjectifs ne sont donc pas essentiels à la parole ; on pourroit s'en passer à toute rigueur : mais on y gagne de la brièveté, ce qui est un grand point ; & des tournures très-variées & sans monotonie, ce qui en est un autre fort important.

De-là, résultent les tableaux que nous avons appelés *pronciatifs* ; tels que ceux-ci :

Cette Tour est immense.
Ce Dôme est prodigieux.
Le Soleil est brûlant.
Le Temps est dérangé.

Et qui forment les tableaux les plus communs du langage.

5°. Nous trouvons donc ici entre les Articles & les Adjectifs, un caractère qui les distingue essentiellement. Les Adjectifs, comme nous venons de voir, ne sont que des formules elliptiques, qui peuvent se résoudre par d'autres, d'une manière aussi nette. Il n'en est pas de même des Articles ; ceux-ci ne tiennent lieu d'aucune autre formule : ils ne peuvent être rendus par aucune autre.

6°. Enfin, l'Adjectif separe en quelque sorte en deux classes tous les Eres ; l'une, formée de ceux auxquels convient la qualité qu'il exprime : l'autre, qui renferme ceux auxquels on ne peut pas l'attribuer.

Ainsi les lieux élevés suposent les lieux qui ne le sont pas : les hommes sages suposent des hommes dépourvus de sagesse : ainsi de suite.

7°. Les Noms & les Adjectifs ayant entr'eux des différences aussi essentielles, doivent donc avoir des places très-distinctes entre les Parties du Discours. Mais telles étoient les idées vagues & peu exactes qu'on en avoit, que ces deux Parties du Discours avoient toujours été réunies en une seule, comme si un Adjectif étoit un Nom, comme si la possession d'une qualité étoit un Etre, comme si le contenant & le contenu étoient la même chose ; jusqu'à ce que nos derniers Grammairiens, qui ont analysé la parole avec tant d'art, se sont enfin aperçus de cette erreur, & ont eu soin de l'éviter.

§. 4.

ORIGINE DES ADJECTIFS.

1°. La Comparaison.

Nous avons vu que tous les mots naissent des Noms : les Adjectifs auront donc pris leur source dans les Noms : mais comment les mêmes mots qui désignoient des objets, pouvoient-ils désigner encore des qualités ? N'y auroit-il pas de la contradiction, ou de l'embarras, dans ce double emploi ? D'ailleurs un objet n'est pas la qualité : comment le nom de l'un pouvoit-il

devenir le nom de l'autre : D'un autre côté , on ne pouvoit inventer des mots qui ne fussent pas des Noms.

Cependant les Adjectifs existent : on trouva donc le moyen d'enlever ces difficultés : n'en soyons pas surpris : on en avoit besoin : or , rien de plus ingénieux que le besoin.

Parler en est un , & il le fut dès les commencemens , dès la première famille qui exista. C'étoit une Compagne aimable à laquelle on vouloit plaire : des enfans chéris qu'on vouloit former & instruire : des plaisirs qu'on vouloit peindre : des ordres qu'on avoit à donner , des précautions qu'il falloit indiquer : j'allois dire , des ennuis qu'on désiroit de charmer , comme s'il y avoit des momens d'ennuis dans une vie active , au milieu de cette variété étonnante qu'offre sans cesse la Nature & la vie champêtre : l'ennui ne fut connu des Mortels que lorsque cessant d'être Laboureurs ou Bergers , ils abandonnerent les campagnes où ils n'avoient aucun moment de vuide , où la Nature les maîtrisoit ; & qu'ils vinrent s'enfermer & s'entasser dans les Villes , où ils connurent pour la première fois l'oisiveté & le repos ; & avec eux , l'ennui , & le poids incommode de l'existence , pour qui a le tems de s'en apercevoir.

Le Langage d'ailleurs étoit en bonnes mains. Les Mères de famille toujours de moitié dans toute la vie , & dont le caractère est si vif , si délicat , si sensible , si plein d'imagination , durent nécessairement aller très-loin dans cette carrière : le langage dut devenir entre leurs mains , nombreux & agréable ; il dut se remplir d'images & de figures : il dut être tout comparatif , afin d'être à la portée des jeunes têtes qu'elles avoient à instruire.

On n'a donc qu'à se mettre à la place de la première Mère de famille qui ait parlé , (& elle étoit belle & douce cette première Femme ,) & l'on fera comme elle , & l'on aura la Grammaire ; & ce sera celle que nous avons.

La Nature & l'analogie avoient donné les Noms , peinture des objets ; la comparaison donna les Adjectifs , qui , sans être la peinture directe des qualités , n'en sont pas moins énergiques.

En effet , comparer , c'est connoître : ce que nous ne connoissons pas , mais que nous voulons découvrir , nous le comparons avec ce que nous connoissons déjà : cette comparaison est un flambeau qui perce l'obscurité la plus profonde ; en sorte que de comparaisons en comparaisons , nous parcourons un chemin immense ; & les ténèbres fuient loin du cercle étroit qui nous environnoit d'abord.

Ainsi , lorsque l'on voulut désigner la qualité d'un objet , on emprunta le nom de l'objet dont cette qualité faisoit le caractère propre.

Un Homme rond fut un *homme-cercle*, ou un *homme-boule*.

Un Homme grand fut un *homme-mont*.

Un Homme grossier étoit un *homme-ours*.

Un Homme pieux étoit un *Fils du Ciel*.

Un Homme impie étoit un *Fils de la Terre*.

Un Homme franc fut un *homme-forêt*.

Un Homme fin & rusé fut un *homme-ville*.

Les graces charmantes de la jeunesse furent des *roses*, des *lys*, une *Aurore*, une *fleur* qui annonce les fruits & qui dispaçoit promptement.

Pour peindre la beauté, pour exprimer qu'une femme réunissoit en elle tout ce qui plaît, tout ce qui charme, pour désigner en un mot la premiere Mere de famille, on n'eut à prononcer qu'un seul mot ; & ce mot signifia toutes ces choses, & les signifia de la maniere la plus énergique, parce que ce mot fut le nom de l'Astre le plus beau, de celui dont l'aparition porte dans l'Univers la vie & le plaisir, comme une Mere de famille, jeune, belle, & touchante, est pour la famille une source de bonheur & d'agrémens.

Ce mot fut *BAU* : nom du Soleil, comme Souverain des Astres. Dire une *Femme-belle*, c'étoit dire une *Femme-Soleil*.

L'on exprimoit par-là tout ce que renferme l'idée de beauté ; on l'exprimoit de la maniere la plus courte, la plus précise, la plus énergique : & ce qui est assez singulier, c'est que ce Nom qui n'étoit que d'emprunt, est resté à la beauté, & a été perdu pour le Soleil. C'étoit dépouiller le Ciel pour enrichir la Terre.

Pour désigner la chaleur des Vents d'Orient, on les apella *Vents de feu* : & pour désigner la douceur balsamique des Vents du Midi dans un beau jour d'Été, on les apella *Vents de miel*.

Ce langage de comparaison fondé sur celui d'imitation, & venant à son secours, réunissoit nombre d'avantages : la simplicité d'une Langue naissante peu chargée de mots ; la richesse du Langage Poétique rempli de figures & de comparaisons ; l'exactitude du Langage Philosophique, qui doit toujours s'affortir à la nature des choses, & qui ne peut procéder que par comparaisons.

Toutes les fois donc qu'on voulut désigner la qualité d'un objet, on fit marcher deux Noms ensemble.

L'un indiquoit l'OBJET dont on parloit.

L'autre désignoit la QUALITÉ, en faisant voir le rapport de cet objet, avec celui dont ce second mot étoit le Nom.

Ainsi les Noms étoient employés, tantôt comme désignant des objets & tantôt comme désignant des qualités.

Employés seuls, ils désignoient des objets : employés à la suite d'un autre, ils désignoient des qualités.

Ainsi le mot *Éminence* employé seul, désignoit un objet, un terrain élevé ; mais dans cette phrase, un *homme-éminence*, il ne désignoit plus qu'une qualité, celle d'un homme grand & élevé.

Sol, seul ou précédé d'un Article, signifioit le Soleil : joint à un nom d'homme ou de femme, il ne désignoit plus qu'une qualité ; la qualité d'éblouir comme le Soleil.

Un *arbre-Dieu* désignoit son excellence.

L'homme-Terre ne désignoit que la qualité de cultiver la terre.

Nous avons encore un Livre rempli d'expressions de cette nature : on a cru qu'il parloit un langage singulier & extraordinaire, un langage oriental : tandis qu'il parle le langage énergique, simple & touchant de la Nature, le seul que les hommes aient pu parler dans l'origine, & des principes duquel aucune Langue n'a jamais pu s'écarter. Le style de ce Livre dépose ainsi en faveur de la haute antiquité.

Cette marche de l'esprit humain est si naturelle, qu'on la retrouve dans toutes les Langues anciennes ; & qu'elle seule peut mettre quelque ordre dans leurs Dictionnaires. Rien n'est plus désolant pour une personne qui est dans l'idée que les Adjectifs sont des mots totalement différens des Noms, que de voir dans ces Dictionnaires le même mot signifier toujours & des Noms & des Adjectifs : ces Langues lui paroissent un chaos inconcevable, & il seroit tenté de croire que leurs Auteurs n'avoient pas le sens commun.

Mais avec ces principes, ces Phénomènes s'expliquent : ces diverses significations découlent les unes des autres, & ces Langues sont tout ce que peut être une Langue, tout ce que sont les nôtres.

L'on n'est plus étonné que dans les Langues Celtiques :

BAR signifie, 1^o. une Montagne, une Colline.

2^o. Haut, élevé.

3^o. Sublime, excellent.

4^o. Un homme élevé, un **BAR-on** : rien de plus ordinaire dans nos anciens Historiens que cette expression, le **Roi** & ses **BAR-ons**.

BAN signifie, 1^o. une Elevation, une Montagne, un Rocher.

2^o. Haut, élevé.

GRAMMAIRE

3°. Exquis, distingué, illustre.

4°. Prince, Chef, nom resté dans les BANS de Croatie ; & dans BAN-neres, venu de BANN-iere, qui signifie une chose élevée pour servir de point de ralliement.

CAP, CAP signifie, 1°. toute Extrémité, Tête, Sommet.

1°. Tout ce qui a une CAP-acité comme la tête.

3°. CAP-able.

4°. Celui qui est à la tête, un CAP, que nous prononçons CHEF, & qui est resté avec la vraie prononciation dans CAP-iraine, &c.

DUN signifie toute profondeur.

1°. Profond, élevé, grand.

3°. Un Prince, un Juge, un Seigneur, nom resté dans DON, DUNES, & DUN-asse ou DYN-asse des Grecs, & leur DUN-é, force, puissance ; d'où vinrent DUN-amai, je puis, & DYN-amique ou science des forces.

4°. Forteresse.

5°. Ville forte, & ville profonde.

6°. Un homme lourd, une bête ; d'où la fameuse DUN-ciale, Poëme Anglois, qui signifie mot à mot le Poëme du lourdaud ou de la bête.

1°. La Dérivation.

On s'aperçut bientôt qu'il étoit très-incommode de faire marcher deux Noms à côté l'un de l'autre : qu'il étoit fâcheux qu'un même mot eût deux ou un plus grand nombre de fonctions à remplir : qu'il étoit même quelquefois très-difficile de saisir leur sens ; de décider quel des deux devoit se prendre dans le sens absolu ou dans le sens relatif, comme objet ou comme qualité.

On chercha donc à remédier à cet inconvénient : & pour cet effet, on eut recours à un moyen de la plus grande simplicité, & peut-être le seul qui fut possible : ce fut d'ajouter à la fin du Nom, une syllabe qui faisoit connoître que ce Nom ne se prenoit plus comme Nom, mais dans le seul sens de qualification : & cette syllabe fut formée du verbe *ε* qui marque l'existence, ou du verbe *α* qui marque la possession, la propriété.

Dès-lors, au lieu de dire un lieu-glac, on dit un lieu glac-é. Cet *ε* ajouté à la

à la fin du mot, tenoit lieu des mots qui est : un lieu glac-é, signifia mot à mot un lieu qui est glacé.

On ne dit plus un objet-monstre, mais un objet monstru-eux, c'est-à-dire ; objet qui est monstre.

Au lieu d'homme-cité, on dit un homme-citoyen.

Un apartement-flour, devint un apartement fleuri.

Un discours-miel, fut un discours miell-eux.

Par cette invention aussi simple qu'heureuse, le nombre des mots fut doublé, triplé, quadruplé, chaque nom donnant lieu à un grand nombre d'Adjectifs, & le langage en devint plus aisè, plus coulant, plus riche, plus lumineux.

C'est ainsi que du mot FAC, qui désignoit une action, les Latins firent :

FAC-ilis, qui est aisè à faire.

FAC-iens, celui qui fait.

FACT-urus, celui qui fera.

FACT-us, qui a été fait.

FACT-ivus, qui est actif, agissant.

FACT-ivus, qui est fait à la main, artificiel, factice.

FAC-undus, qui fait des chef-d'œuvres, éloquent, beau parleur.

FAC-etus, qui fait des choses agréables, plaisant, enjoué, factieux.

De CAP, vinrent, suivant ces diverses significations, 1°. relativement à TÊTE :

CAP-ax, capable, qui a un grand Cap, une grande Tête, une grande Capacité.

CAP-italis, tout ce qui regarde la tête, l'objet principal, la vie : ce qui est Capital.

CAP-iteus, qui a une grosse tête.

CAP-iteus, qui a une tête opiniâtre, têtue.

2°. Dans le sens de MAIN & de prendre :

CAP-iens, qui prend.

CAP-ius, qui a été pris.

CAP-tivus, qui enlace, qui prend dans ses filets, captieux.

CAP-tivus, qui a été fait prisonnier, captif.

3°. Dans le sens de CAV-ité, ou faculté de contenir :

CAV-us, creux, profond, cavé.

CAV-atus, creusé, encavé.

CAV-*ernofus*, rempli de creux, de cavernes.

CAV-*ens*, qui creufe.

Il n'existe aucun Adjectif, dans aucune Langue quelconque, même en Latin & en Grec, qui ne vienne d'un Nom, ou encore usité dans ces Langues, comme *Sylveftris*, fauvage, qui habite les forêts, & qui est une phrase entière formée de ces mots :

Sylv-est-eris, qui signifie mot à mot, celui qui est dans les forêts, & dont la racine est SYLV-*a*, forêt.

Ou qui ne vienne de quelque mot qui cessa d'être en usage, & qu'elles fissent perdre.

C'est ainsi que POT-*ens*, qui signifie en Latin *puissant*, ne vient pas du verbe *potis*, pouvoir ; mais du Celte, *pot*, élévation, force : d'où vint en le Latin :

POT-*er*, tu es puissant.

POT-*ens*, un être puissant.

POT-*ens-is*, la qualité d'un être puissant, la puissance.

POT-*sum*, je suis puissant, je peux, qu'on prononça ensuite *possum*.

En ajoutant à la fin des Noms le mot *ovr*, *vr*, *or*, qui signifient *homme*, & *ix*, ou *ixne*, qui signifie *femme*, on en fit une autre espèce d'Adjectifs, qui désignèrent ceux qui agissoient.

ACT-*or*, Acteur, celui qui fait.

ACTR-*icé*, (1) Actrice, celle qui fait.

CAPTA-*tor*, CAPTA-*tricié*, celui ou celle qui cherche à prendre, à attraper, intriguant.

CANTAT-*or*, CANTATR-*icé*, un Chanteur, une Chanteuse, une Cantatrice.

Telle est la manière dont se formerent les Adjectifs ; ce fut la troisième Partie du Discours : elle augmenta prodigieusement le nombre des mots, sans former une seule racine de plus, ou un seul Nom de plus.

Il n'existe ainsi aucun Adjectif qui ne se lie avec un Nom, & qui n'en tire toute son énergie ; dès-lors aucune peine pour les apprendre : ce qui facilite & simplifie singulièrement l'étude des Langues, qu'embarassoit prodigieusement la multitude des Adjectifs, lorsqu'on ne pouvoit les lier avec les Noms qui les formerent.

(1) A l'abbé, parce que le nom primitif y est mieux conservé qu'au nominatif : *Actr-ix*.

§ 5.

Des Phrases Elliptiques occasionnées par les Adjectifs.

Observons encore à quel point l'invention des Adjectifs abrège le discours & le rapproche du geste & de la rapidité de la pensée. En effet, ces expressions *l'Homme-montagne*, *l'Homme-ours*, *un Être puissant*, *un Discours sublime*, sont de vraies phrases elliptiques qui abrègent le discours & le rendent plus vif sans lui rien ôter de la clarté. C'est comme si l'on avoit dit, *l'Homme* qui est semblable en hauteur à une *montagne*; *l'Homme* qui est aussi grossier qu'un *Ours*; *un Être* qui est *puissant*, *un Discours* qui est *sublime*.

Ils donnent lieu à une Ellipse beaucoup plus considérable encore; la suppression du Nom lui-même qu'ils étoient faits pour accompagner. Ainsi au lieu de dire :

Les Hommes sçavans, les Hommes riches, les Hommes élevés en grandeur dans une Nation, on dit simplement :

Les Sçavans, les Riches, les Grands : en sorte que l'Adjectif devient un nom qui en a tous les attributs, & qui marche avec ces Articles qui n'étoient faits que pour les Noms.

Chaque Nation a des ellipses de cette nature; & leurs Langues en deviennent difficiles à saisir, lorsque ces ellipses leur sont propres. Les Latins disent, par exemple :

Sumere pratextam, prendre la bordée de pourpre.

Quid multis, quoi de plusieurs?

Phrases obscures si l'on ne peut suppléer les mots sous-entendus : dans le premier exemple, le mot *togam*, robe : dans le second, le mot *verbis*, paroles, & celui d'*opus* : *quid opus est multis verbis*, qu'est-il besoin de plusieurs paroles, de beaucoup de discours ?

Sumere togam pratextam, prendre la robe bordée de pourpre.

§ 6.

Les Adjectifs portent la livrée des Noms.

Les Adjectifs étant ainsi destinés à accompagner les Noms & à faire tableau avec eux, durent donc nécessairement en porter les livrées. Lorsque le Nom fut au singulier ou au pluriel, au masculin ou au féminin, l'Adjectif

dur prendre une forme masculine ou féminine, & passer au nombre singulier ou au nombre pluriel. Ainsi chaque Adjectif est, comme les Noms, un singulier & un pluriel; mais il réunit de plus en lui les divers genres des Noms. Nous disons, par exemple :

Un lieu éminent.		Des lieux éminens.
Une personne éminente.		Des personnes éminentes.
Un lieu muré.		Des lieux murés.
Une ville murée.		Des villes murées.

Eminent est un singulier masculin.

Eminente, un singulier féminin.

Eminens, un pluriel masculin.

Eminentes, un pluriel féminin.

L'Italien dit de même, à l'imitation des Latins :

<i>Alto</i> , haut.		<i>Alti</i> , hauts.
<i>Alta</i> , haute.		<i>Alte</i> , hautes.

Cette sujétion des Adjectifs relativement aux Noms, fut une chose aussi nécessaire qu'agréable. Si l'Adjectif n'eût pas porté les livrées du Nom, comment auroit-on connu leurs rapports? comment le Nom auroit-il amené son Adjectif? comment y auroit-il eu dans le Discours cette unité & cette harmonie, sans laquelle il ne peut exister aucun tableau?

D'ailleurs cet accord de l'Adjectif avec le Nom qu'il accompagne, & dont il détermine la qualité, met dans le Discours beaucoup de grace & d'agrément: on peut dire qu'il est au Langage, ce que les accords sont à la Musique.

Ces accords sont très-aisés à trouver dans la Langue maternelle: car on fait toujours de quel genre est le Nom qu'on a employé, & l'on y assortit sans peine l'Adjectif: d'ailleurs, l'oreille est tellement accoutumée à ces accords, qu'elle ne s'y trompe jamais.

Mais autant ils paroissent simples & aisés dans les Langues maternelles, autant deviennent-ils difficiles dans une autre: car ici, on n'a plus les mêmes facilités, les mêmes secours.

D'un côté, il faudroit se rappeler de quel genre sont les Noms que l'on prononce, & souvent on ne le peut: d'un autre côté, lorsqu'il nous arrive de les mal assortir, notre oreille qui n'y est point accoutumée, ne nous avertit point que cet assortiment est faux, qu'il y a dissonance au lieu d'accord; désonnance au lieu d'harmonie. L'étude ou la réflexion peuvent seules nous le faire sentir: mais combien est pénible & tardif tout ce qui n'est que le fruit de la réflexion!

§ 7.

Des Terminaisons Adjectives.

Les Adjectifs destinés ainsi à s'accorder avec les genres des Noms, durent donc avoir eux-mêmes autant de genres ou autant de terminaisons différentes, que les Noms en avoient.

C'est ainsi qu'en François nous disons *grand & grande, vis & vive, orné & ornée.*

A cet égard, il regne dans la Langue Françoisé une monotonie qui ne peut être plus grande : tous nos Adjectifs sont, pour ainsi-dire, jetés au même moule ; tous les féminins se terminant en *e*.

Ensorte que si le masculin se termine en *e*, il n'y a point de différence entre le masculin & le féminin : c'est ainsi que nous disons, *sage, faible, riche, pauvre* pour les deux genres ; un homme *sage*, une femme *sage*.

Ces Adjectifs d'une seule terminaison nous sont venus des Langues anciennes : les Latins en avoient plusieurs de pareils & terminés également en *a* à l'ablatif pour le masculin & pour le féminin, tels que *sapiente, sage ; felice, heureux.*

Les Italiens ont également emprunté des Latins leurs Adjectifs en *a*. Tous les autres se terminent chez eux en *o* pour les masculins, & en *a* pour les-féminins, à la manière encore des Latins : ils disent :

<i>Amato</i> , aimé,	<i>Amata</i> , aimée.
<i>Dotto</i> , savant,	<i>Dotta</i> , savante.
<i>Buono</i> , bon,	<i>Buona</i> , bonne.

Tout comme on dit en Latin, *amato & amata, docto & docta, bono & bona.*

Ces Adjectifs se terminoient en *o* & en *a*, afin de prendre les propres livrées des Noms masculins & des Noms féminins qu'ils accompagnoient, & qui se terminoient, comme nous avons vu, en *o* & en *a* : *Puer-o*, enfant, *Mens-a*, table.

Si les Noms anciens se terminoient ainsi, c'est parce qu'ils portoient en cela la livrée des Articles primitifs *o* & *a*, *le* & *la* des Grecs & des Latins primitifs.

Ho paid-ô, l'enfant, *la thyr-a*, la porte, disent les Grecs, & qui deviennent *hor* & *hac*, chez les Latins postérieurs.

Amat-o signifioit donc *moi* à *moi*, *celui qui est aimé.*

Amat-a, *celle qui est aimée.*

Degrés de Comparaisons.

Revenons à notre première Mère de famille. Elle s'aperçut bientôt que la même qualité n'étoit pas possédée dans le même degré de perfection par les Objets dans lesquels elle se trouvoit : que tous les fruits bons & agréables ne l'étoient pas également : que les jours chauds ou froids ne l'étoient pas dans la même proportion : que les divers individus de sa famille n'étoient pas sages , complaisans , spirituels , aimables , &c. dans le même degré : son cœur lui faisoit trouver nécessairement une grande différence entre les objets : tout ce qui l'environnoit, l'affectoit en un mot dans des degrés bien différens.

Il fallut chercher les moyens d'exprimer ces diverses nuances d'une même qualité : à quel point un objet surpassoit les autres à cet égard : pourquoi l'on éprouvoit plus de satisfaction de l'un que de l'autre.

Le geste fut encore le premier moyen auquel on eut recours : les Sauvages , pour dire *peu* , prennent une touffe de leur chevelure : pour exprimer *beaucoup* , *aisément* , *tout* , ils prennent leur chevelure entière.

Les enfans , pour marquer qu'ils n'aiment qu'un peu , rapprochent leurs mains , & ne laissent entr'elles qu'un petit espace : & pour marquer la plus vive affection , ils écartent les bras le plus qu'ils peuvent.

C'est la seule manière dont on puisse peindre en effet les divers degrés d'une qualité : on n'a pu que les comparer aux diverses hauteurs , à la diverse étendue des objets : les hauteurs métaphysiques & morales ont dû se peindre par les hauteurs physiques , & n'ont jamais pu se peindre autrement. Ne soyons donc pas étonnés si nous trouvons à cet égard les mêmes procédés chez tous les Peuples ; & si jamais ils n'en ont pu s'éloigner , malgré tous leurs raffinemens & toute leur inconstance.

Ainsi après avoir désigné une qualité considérée en elle-même , on eut un signe pour marquer une portion supérieure de cette qualité ; & l'on en eut pour marquer la portion la plus considérable qu'il fut possible d'en avoir.

Ces signes furent toujours empruntés de mots qui marquoient *multitude* , *augmentation* , *supériorité* , *élévation* , *immensité* , *excellence*.

Tels sont nos mots , *plus* , *très* , *le plus* , *fort* , &c. Tels furent en Latin , *et* , *im* , *ter* , &c.

Plus , désignant pluralité , nombre supérieur , augmentation de plénitude , devint le signe naturel d'un degré supérieur de qualité.

Le plus renchérit sur celui-là.

Trois, venant de *trois*, qui signifie trois, & renchérisant sur *plus*, devint un nombre indéfini, au-delà duquel on ne pouvoit aller, & où se terminoit toute idée de supériorité.

Ces nuances dans les qualités s'appellerent *Degrés de Comparaison*.

Décrois, parce que l'on monte de l'une à l'autre, comme d'une marche à une autre.

De *Comparaison*, parce qu'on y parvient en observant une même qualité dans deux objets différens, en comparant le point dans lequel l'un de ces objets l'emporte sur l'autre à cet égard.

Nous avons en François quatre Degrés de Comparaison.

1°. Le *POSITIF* : il exprime la qualité en elle-même, purement & simplement. *Grand, haut, sage, doux, font des Positifs*.

2°. Le *COMPARATIF* : il exprime un degré supérieur. *Plus grand, plus haut, plus sage, plus doux, font des Comparatifs*.

3°. Le *SUPERLATIF RELATIF*, qui élève au-dessus de tous les autres. *Le plus grand, le plus haut, le plus sage, le plus doux*.

4°. Le *SUPERLATIF ABSOLU*, qui élève au plus haut degré où l'on puisse atteindre : *très-sage, très-haut, très-grand, très-doux*.

M. BEAUZÉE voudroit qu'on donnât à ce dernier Superlatif, le nom d'*ABSOLUTIF*, parce que le nom d'*absolu* excluant tout rapport, il en résulte que « le Superlatif absolu énonce *sans rapports*, un rapport de supériorité : ce qui renferme, ajoute-t-il, une contradiction insoutenable ». On peut donc choisir entre ces deux Noms ; & si je conserve celui d'*absolu*, c'est que, selon moi, ce Superlatif énonce le plus haut degré d'une qualité en elle-même ; & non comme le Superlatif relatif, relativement à la manière dont elle est possédée par les autres. Ce qui ne renferme nulle contradiction, puisque c'est un rapport de supériorité *sans rapports* à ceux qui possèdent cette même qualité. En effet, quand je dis, *il est très-sage*, je désigne un rapport de supériorité relatif à *sage*, au lieu qu'en disant, *il est le plus sage*, j'indique un rapport de supériorité relatif à ceux qui possèdent la qualité de *sage* dans un haut degré. En sorte qu'il y a ici deux sortes de rapports, tandis que dans la formule précédente il n'y en a qu'un seul.

Quelquefois le Positif tient lieu de Superlatif : on dit le *juste, le saint, le parfait*, pour désigner un Être qui est juste, saint, parfait au plus haut degré & par excellence.

C'est dans ce sens que les Athéniens appellerent *Aristides*, le *Juste* : & si un Paysan le condamna au bannissement à cause de cette épithète, ce n'est

pas qu'il fût offusqué de la justice d'Aristides, tout le monde aimant la justice & les gens justes ; mais c'est parce qu'il étoit révolté qu'on lui eût donné ce titre à l'exclusion des autres : si on l'eût appelé *très-juste*, il ne s'en fût pas mis en peine : mais l'épithète de *juste* lui déplaisoit, parce qu'elle étoit synonyme à l'expression *le seul juste*.

C'est dans ce même sens que J. C. disoit à ses Disciples : « Ne prenez pas le titre de bon, Dieu seul est bon ».

Les Latins se servoient du mot *or* qui signifioit *montagne, élévation*, pour désigner le Comparatif ; & de *im*, qui désignoit l'imperfection, pour le Superlatif.

Ainsi, *ALT-us* signifioit *haut*,

Alti-or, plus haut.

Alt-iss-IM-us, très haut.

C'est de-là que nous viennent nos *Eminentissime*, *Révérendissime*, *Généralissime*, plus communs encore en Italien qu'en François ; quoique ceux-ci & la plupart des peuples modernes se servent comme nous de *plus* & de *très*,

Plu docto, plus savant.

Tre docto, très-savant.

C'est dans ce même sens que les Latins se servoient de *ter*. On voit dans **PLAUTE** ces expressions :

Ter-veneficus, le plus grand des empoisonneurs.

Tri-pareus, le plus grand des avares.

HORACE a dit *Tergeminis tollere honoribus*, élever aux honneurs très-doubles, c'est-à-dire, aux plus grands.

Dans **VIRGILE** : *O terque quaterque beati* : O trois & quatre fois heureux ; comme dans **HOMÈRE**, *Tris Makares kai tetrakis*.

De-là l'expression *Tri-megiste*, qui signifie *trois fois très-grand*, & qui fut un surnom de **Mercure**.

Il n'est pas étonnant qu'on ait choisi *trois*, prononcé en faire *très*, pour en faire la marque du Superlatif, parce que *trois* allant au-delà de *plus*, commence un nombre sans fin, dont il tient lieu.

Chacun sait encore que pour tenir lieu de Superlatif, on répète quelquefois l'adjectif trois fois, sur-tout dans les anciennes Langues ; ainsi *saint, saint, saint*, ce qui est la même chose que *trois fois saint*, signifie *très-saint*.

Quelquefois, au lieu de distinguer des objets physiques par les Degrés de Comparaison, on les distingue par des Noms différens : c'est ainsi qu'*Eminence*,

Tartre,

Terre, Coline, Mont, Montagne, &c. distinguent les élévations par leurs différens degrés de hauteur ; chacun de ces Noms ajoutant à l'idée de l'autre.

Ruisseau, Rivière, Fleuve, &c. distinguent les diverses grandeurs d'une eau courante.

Cabane, Maissonnette, Maison, Hôtel, Palais, distinguent les diverses grandeurs des habitations.

Hameau, Village, Bourg, Ville, Cité, sont autant de Noms donnés aux habitations réunies des hommes, suivant que le nombre en est plus ou moins grand.

Cette distinction de noms donnés à des objets de la même nature, suivant qu'ils sont plus ou moins considérables, met une très-grande exactitude dans le langage, beaucoup plus grande que ne peuvent le faire les Degrés de Comparaison : mais cette méthode seroit impossible pour tous les objets, & sur-tout pour les Moraux.

Il est vrai qu'elle devient très-embarrassante, lorsqu'on le transporte dans une Langue qui n'a pas fait les mêmes distinctions, & qui appellera tout, *Montagne, Rivières, Maison, Ville,* sans aucune distinction de grandeur ; car on s'imagineroit volontiers qu'on les prenoit dans le même sens que nous ; ce qui multiplie ces objets à l'infini, & à tort.

C'est par une méprise pareille qu'on place *dix-huit mille* Villes dans l'ancienne Egypte, au lieu de *dix-huit mille* amas d'habitations différens, compris les hameaux, les villages, les bourgs, tout comme les grandes Villes.

C'est par la même méprise qu'on voit tant de Villes & tant de Rois dans la Palestine, tandis qu'en Europe il y a si peu de Villes & bien moins de Rois.

Quelquefois nous n'exprimons que par un seul mot l'Adjectif & le Degré de Comparaison : ainsi nous disons :

Meilleur, au sens de plus bon.

Majeur, pour plus grand.

Mineur, pour plus petit.

Seigneur, pour plus âgé, plus vénérable.

Mais nous avons emprunté ces mots des Comparatifs Latins : ils disoient dans le même sens *melior, major, minor, senior*, mots formés par la réunion de l'Adjectif avec celle d'*or*, marque du Comparatif : *maj* signifiant grand ; & *min*, petit ; *maj-or* ou *majeur*, est plus grand ; & *min-or* ou *mineur*, plus petit.

De-là encore *min-ime*, mot à mot, *très-petit*.

Et *max-ime*, mot à mot, *très-grand*, & qui est devenu le nom propre des sentences les plus grandes, les plus relevées.

§ 9.

Des Liaisons Comparatives.

Jusqu'ici nous n'avons considéré les qualités que relativement à un seul objet : mais il arrive très-souvent qu'on compare la même qualité relativement à deux objets différens, nommés tous les deux dans le même Tableau. Il faut alors un mot qui serve à lier le dernier objet avec le premier, & d'une manière qui fasse voir dans quelle proportion le premier de ces objets réunit la qualité dont il s'agit, relativement au second.

Nous en avons deux différens en François : *que*, pour faire contraster deux Noms au Comparatif ; & *de*, pour les faire contraster au Superlatif. Ainsi nous dirons :

L'Amphytrion de Moliere est *plus* intéressant *que* celui de Plaute.

Cette récolte est *plus* abondante *que* les autres.

Tandis que nous disons au Superlatif :

C'est la personne la plus aimable *de* la famille.

Virgile est le *plus* grand *des* Poëtes Latins.

Autrefois nous nous servions de *de* pour le Comparatif, de même que pour le Superlatif.

On disoit, *plus des autres*, au lieu de *plus que les autres*.

« Car il avient bien que li Pere & la Mere, dit BEAUMANOIR (1), aiment
« tant un de leurs enfans *plus des autres*, qui ils vouroient que il peust estre
« airtres de tout le leur. »

De lui, au lieu de, *que lui*.

« Oncques depuis cent ans, dit Froissart (2), parlant de la mort de Chan-
« dos, ne fur plus courtois, ne plus plein de toutes bones & nobles vertus &
« conditions entre les Anglois, *de lui*. »

De moi, au lieu de, *que moi*.

« Dieu, dit lors (3) Salphar, y a il au monde Chevalier plus malheureux
« *de moi*. »

(1) Coutume de Beauvoisis, ch. XIV. p. 81.

(2) Liv. I. p. 386.

(3) Roman de Perceforest, Vol. 6, L. 42 R°. Col. 14.

- « Ne quier plus (4) ne faire ne soi
- « Madame à lui del tot m'estroi ;
- « Mais Ken li truive (5) bonne foi ,
- « Ke autres n'en soi mieux de moi. (6)

Les Italiens se servent également de la préposition *di* dans ces deux occasions , pour le Comparatif & pour le Superlatif.

Voi siete piu dotto di Pietro , vous êtes plus savant que Pierre ; là où nos Anciens auroient dit , *plus savant de Pierre*.

Piu grande di te , plus grand (de) que toi.

La piu bella di Donne , la plus belle des Femmes.

Ils ne se servent de *que* , que lorsque l'on compare deux actions ou deux qualités.

E piu bella est giovane : elle est plus belle que jeune.

Leggo piu est non parlo : je lis plus que je ne parle.

En ceci nous imitons les Latins qui se servoient de *ex* (de) , pour le Superlatif ; & d'une préposition sous-entendue pour le Comparatif ; en sorte que c'étoit une phrase elliptique.

Cicero fuit eloquentior (pro) fratre.

Cicéron fut plus éloquent (en comparaison) de son frere.

E tribus junior , le plus jeune des trois.

Au lieu qu'en se servant de *quam* en Latin , ou de *che'* en Italien , que n'est qu'une simple conjonction qui réunit deux phrases ; comme si l'on disoit , *elle est plus belle qu'elle n'est jeune*.

Il est plus savant que lui , c'est-à-dire , *il est plus savant qu'il n'est savant*.

C'est ainsi que dans l'étude des Langues , on voit à chaque instant des différences singulieres de Peuple à Peuple , & même de siècle à siècle pour le même Peuple : de la même manière qu'un Voyageur en changeant de contrée , voit sans cesse des mœurs & des usages fort différents : d'abord il est étonné , révolté ; ensuite il s'en amuse , & il finit par en découvrir les mo-

(4) Gontier , anc. Poëtes Franç. Méris, dans le Recueil des Poëtes Franç. avant 1300, T. III. art. 679, p. 1014.

(5) Ce mot signifie trouve.

(6) Je dois ces Exemples à M. de SAINTE-PALAIS , qui possède si bien toutes les Langues successives comprises sous le nom de François , & qui nous en prépare un Dictionnaire très-intéressant , qui renfermera une étendue de près de 11 siècles , exemple unique.

tifs ; il en tire alors des conséquences utiles pour le reste de ses pèlerinages & de la vie entière.

§. 10.

Intérêt & énergie que les Adjectifs répandent dans le Discours.

Les Adjectifs ne sont pas des mots de simple nécessité : destinés à développer les qualités des objets, ils doivent répandre nécessairement sur chaque objet un intérêt plus ou moins vif, & les faire paroître agréables ou désagréables, grands ou médiocres, dignes de gloire ou de blâme, suivant les qualités qu'ils nous y font apercevoir. Ainsi non-seulement ils contribuent à peindre les objets, mais ils répandent encore dans les Tableaux des idées, une énergie & un coloris étonnant, qui les anime & n'y laisse rien de froid & de languissant.

Aussi les Poëtes & les Orateurs en font un très-grand usage : ils deviennent entre leurs mains des *épithètes*, mot Grec qui signifie *mis par-dessus*, parce qu'ils sont comme une parure mise par-dessus le Nom, pour l'habiller, pour l'ornez, pour le rendre plus vif, plus intéressant, pour lui donner une nouvelle vie.

Tel est ce Tableau d'un de nos Poëtes les plus sévères & les plus exacts (1) :

- » Mais la Nuit aussi-tôt de ses ailes *offreuse*,
- » Couvre des Bourguignons les Campagnes *vincastes* ;
- » Revoit vers Paris, & hâte son retour,
- » Déjà de Montlheri voit la *fameuse* tour.
- » Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue,
- » Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
- » Et présentant de loin leur objet *ennuyeux*,
- » Du Passant qui le suit, semblent suivre les yeux.
- » Mille oiseaux effrayés, mille corbeaux *fanêtres*
- » De ces murs *désertés* habitent les ténébres.
- » Là, depuis treize hyvers, un Hibou *renard*
- » Trouvoit contre le jour un refuge *assuré*.
- » Des *désastres* fameux ce *Messager fidèle*,
- » Sait toujours des malheurs la *première* nouvelle :
- » Et tout prêt d'en semer le *présage odieux*,
- » Il attendoit la nuit dans ces *sauvages* lieux.

(1) Boileau : le Lutrin, Chant, III, 1-15.

Dans ce court Tableau , on compte jusqu'à quatorze Adjectifs ou Epithètes , dont aucune ne porte à faux , qui animent cette description , qui en font ressortir tous les traits avec force.

Il semble qu'on voit ces *ailes affreuses*, ces *Campagnes vineuses*, ces *oiseaux effrayans*, ces *murs désertés*, ces *lieux sauvages*, &c. on partage l'idée que s'en forme l'Auteur , on en éprouve la sensation.

Il n'est pas moins énergique dans ces Vers (1) :

- » Le Théâtre, fertile en Censeurs pointilleux ,
- » Chez nous, pour se produire , est un Champ périlleux ;
- » Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes :
- » Il trouve, à le siffler, des bouches toujours prêtes.

Il en est de même de ces Vers de RACINE (2) :

- » O rives du Jourdain ! O champs aimés des Cieux !
- » Sacrés monts, fertiles vallées ,
- » Par ces miracles signalés ;
- » Du doux Pays de nos Ayeux
- » Serons-nous toujours exilés ?
- » Pleurons & gémissons, mes fidèles Compagnes (4) ,
- » A nos sanglots donnons un libre cours :
- » Levons les yeux vers les saintes Montagnes
- » D'où l'innocence attend tout son secours,
- » O mortelles allarmes !
- » Tout Israël périt, pleurez, mes tristes yeux ;
- » Il ne fut jamais sous les Cieux
- » Un si juste sujet de larmes.

On peut juger du bel effet que font ces épithètes par ces Vers d'un grand Poëte Italien , qui ouvre ainsi la Comédie d'Hypermanestre (5) :

- » *I teneti tuoi voti al fin seconda*
- » *Propizio il padre, o Principessa: al fos*
- » *All' Amaro Lincoo*
- » *Un illustre Imenco*
- » *Oggi si frinnena.*

(1) L'Art Poétique, Chant III.

(2) *Œdipe*, Act. I. Sc. II.

(4) *Ib.* Sc. V.

(5) METASTASIO.

« O Princesse , ton Pere se devenant propice , seconde enfin ses *tendres vœux* :
 « un *illustre* Hyménée va t'unir aujourd'hui à ton Amant *chéri*.

Elpinice eût pu se contenter de dire : « Princesse , ton Pere seconde tes
 « vœux , & l'Hyménée va t'unir à ton Amant.

Mais ces expressions sans ame , sans coloris , sans chaleur , n'eussent point fait Tableau : elles n'eussent pas rapellé mille choses qui augmentent le prix de cette nouvelle , qui forment tout ce qu'il a de touchant. Au lieu qu'on s'intéresse pour ces vœux si *tendres* , qu'on applaudit à ce Pere qui leur est enfin devenu *savorable* , qu'on croit voir cet *illustre* Hyménée , & qu'on partage la joie de cet Amant *chéri*.

Le Taisse en fait un brillant usage dans cette Strophe où il annonce les préparatifs de l'Armée Chrétienne pour le combat , au point du jour :

Gia l'Aura *Messagiera* erasi desta
 Ad annuntiar che se ne vien l'Aurore :
 Ella iacento s'adorna e l'aurore testa
 Di rose colte in Paradiso , infora ;
 Quando il Campo , ch'a l'arme beual s'apresta ,
 In voce mormorava alta e sonora ;
 E prevenia le trombe , e quelle poi
 Dicea piu lieti e canori i signa suoi.

« Déjà l'Aube *messagere* s'étoit levée pour annoncer l'arrivée de l'Aurore ;
 « tandis que celle-ci se pare & orne de roses *célestes* sa tête dorée ; cependant
 « l'Armée qui se préparoit au combat , pousse déjà des cris *perçans* , & les trom-
 « pettes *prévenues* se hâtent de donner leur signal *harmonieux* & *réjouissant*.

Plus l'imagination est brillante & fleurie , & plus les objets qu'on décrit sont accompagnés d'épithètes riches & heureuses.

Cependant il ne faut pas les prodiguer , ni les appliquer mal-à-propos : il faut qu'elles sortent du Tableau même ; qu'on ne puisse les supprimer sans faire perdre au Tableau de sa force & de son agrément : sans cela elles sont insipides & de pur remplissage. Les Poëtes François se distinguent sur-tout par leur sévérité à cet égard : il en est quelques-uns , tel que le plus grand de nos Poëtes lyriques , dont on ne peut ôter ni changer les épithètes qu'ils emploient , sans les affoiblir , tant elles sont bien choisies & convenables au sujet.

CHAPITRE IV. DU PRONOM.

QUATRIÈME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Nécessité des Pronoms.

LES idées qu'on avoit du Langage , étoient si étroites , si bornées , si vagues , que des Grammairiens ont cru que les Pronoms n'étoient pas une partie essentielle & primitive du Discours , & qu'ils les confondoient avec les Noms. Ce n'étoit pas leur faute ; c'étoit celle de leur siècle moins éclairé sur ces objets que le tems où nous vivons : nous nous attacherons donc moins à les combattre qu'à présenter la vérité : la présence suffit seule pour dissiper les erreurs qu'on prenoit mal à propos pour elle.

La Partie du Discours qui fait le sujet de ce Chapitre , est aussi essentielle que les autres : on peut même dire qu'elle a un mérite qui lui est particulier ; c'est qu'elle intéresse le sentiment & le cœur d'une manière plus directe : c'est qu'elle fait tenir à l'homme comme Être , & comme Être raisonnable , un rang aussi distingué dans la Parole que celui que la Nature lui assigna entre les êtres. La Parole parvient ainsi non-seulement à peindre les objets , mais à les peindre dans l'ensemble de leurs caractères & dans tout ce qui les distingue les uns des autres.

Jusques ici , tous les Discours que nous avons vu , & qui ont tous été composés d'Articles , de Noms & d'Adjectifs , ont été en tiers : tous ont roulé sur des objets qui ne prenoient nulle part à la conversation , qui n'étoient ni vous ni moi , qu'on étoit obligé par-là même de désigner par leur nom , afin de les faire connoître aux personnes à qui l'on vouloit en parler , afin que vous & moi fussions de quel objet il étoit question.

Mais tous nos discours ne rouleront-ils jamais que sur des objets étrangers ? ne nous auront-ils jamais nous-mêmes pour objets ? ne m'adresserez-vous pas la parole ? ne vous répondrai-je pas ? ne vous parlerai-je pas à vous de vous-même ? ne me parlerez-vous pas à votre tour & de vous & de moi ?

La Parole faite pour lier tous les hommes , ne les liera-t-elle pas encore plus fortement par ce moyen : Ici un Pere & une Mere de Famille s'adresseront à des enfans chéris ; ils leur donneront des marques d'affection , ils leur adresseront des conseils salutaires , ils les formeront à la vertu. Là, un Epoux s'entre-tiendra avec son Epouse , ils resserreront par les discours les plus intéressans les liens qui les unissent : ailleurs un ami parlera à un ami , leur ame s'ouvrira l'une à l'autre : elle en deviendra plus douce , plus sensible , plus forte. Partout des Hommes parlent à des Hommes, sur eux-mêmes, tout autant que sur des objets étrangers ; dirigés ainsi les uns par les autres , l'Homme en devient un Être nouveau par les lumieres étonnantes qu'il puise dans ces entretiens , faits uniquement pour cela. Infortuné celui qui n'en fait que des sujets de discorde , d'animosité , de séduction & de vice ; qui change en poison le plus doux des biens !

Mais comment ces personnes se désigneront-elles l'une à l'autre ? Sera-ce en disant leur nom ? Mais il est très-inutile , puisque ces personnes savent comment elles s'appellent : l'on peindroit même très-mal par ce moyen , puisqu'on ne nomme que les objets absens , ou ceux dont on veut parler comme n'étant pas du nombre de ceux qui conviennent ensemble ; & ce seroit se confondre avec eux que de se nommer en pareille occasion : d'ailleurs , rien de si burlesque qu'une pareille méthode : tel seroit , par exemple , d'après cela, le langage d'un Auteur qui adresseroit la parole à son Lecteur.

« Lecteur , seroit-il réduit à dire , puisse cet écrit que *Auteur* destine à *Lecteur* , plaire à *Lecteur* , trouver grace auprès de *Lecteur* , & *Lecteur* dispose à *Auteur* regarder avec indulgence.

L'impossibilité de tenir un pareil langage dut se faire sentir à la premiere Mere de Famille. Elle comprit fort bien qu'elle ne pouvoit dire à son Fils :

« Fils , l'amitié que *Mere* a pour *Fils* , engage *Mere* à dire à *Fils* que *Fils* évite tout ce qui pourroit à *Fils* nuire & rendre *Fils* désagréable aux yeux de semblables à *Fils*.

Dès l'instant que la Parole existe , dès le moment où une personne adresse la parole à son semblable , on dut sentir la nécessité d'avoir des mots qui peignissent ceux qui parloient, d'une manière conforme au rôle qu'ils jouent dans la parole : que des mots représentaient la personne qui parloit , comme parlante ; celle à qui l'on s'adressoit , comme une personne à qui l'on s'adresse ; celle dont on parle , comme une personne sur laquelle on fait rouler le discours. En sorte que par la seule inspection de ces mots , on vit aussi-tôt qu'une

personne

personne parloit, qu'elle parloit à une autre, & au sujet d'une autre, & quelles étoient toutes ces personnes.

On se conformoit ainsi à la Nature, & on jettoit dans les Tableaux de la Parole, la même variété que l'on remarque dans le cours de la vie. De-là résulteroit une nouvelle Partie du Discours absolument différente des autres, & non moins nécessaire.

§. 1.

Quels ils sont.

Ces mots existent donc dans les Langues; ils y existent depuis la plus haute Antiquité, & ils forment nécessairement une Classe séparée, parce qu'ils ont une fonction unique, qui n'a rien de commun avec celles d'aucune autre espèce de mots.

Ces mots sont en François, *Je* pour la personne qui parle, *Tu* pour la personne à qui l'on parle, *Il* pour la personne dont on parle si elle est du sexe masculin; & *Elle* si elle est du sexe féminin.

Substituons *Je* & *Tu*, dans le discours de notre Mère de Famille à son Fils, aux noms de *Fils* & de *Mère*: il deviendra aussi clair & aussi pittoresque qu'il étoit ténébreux & sans effet. Au lieu d'un Discours ridicule, on aura ce Tableau simple & net:

= Fils de *Je*, (ou mon Fils,) l'amitié que j'ai pour toi m'engage à te dire,
= que tu évites tout ce qui pourroit te nuire, & te rendre désagréable aux yeux
= des semblables à toi (ou de tes semblables).

De-là ces différents Tableaux, semblables en tout hors à l'égard des Pronoms:

<i>Je</i> suis sage.		<i>Je</i> suis aimé.
<i>Tu</i> es sage.		<i>Tu</i> es aimé.
<i>Il</i> est sage.		<i>Il</i> est aimé.
<i>Elle</i> est sage.		<i>Elle</i> est aimée.

Dans le premier de ces Tableaux, la personne qui parle, parle de ce qui la concerne elle-même.

Dans le second, elle parle de la personne à qui elle s'adresse.

Dans le troisième & le quatrième, elle parle d'une troisième personne différente d'elle qui parle & de celle à qui elle parle.

Ce sont ces mots *Je*, *Tu*, *Il*, *Elle*, qu'on appelle PRONOMS: c'est-à-dire

Gramm. Univ.

mots qui font la même fonction que les Noms ; car ils désignent comme eux les objets dont on parle.

Ils ont été appellés aussi *PERSONNELS*, parce qu'ils désignent les personnes.

Je, est le Pronom de la première personne, celle qui parle.

Tu, le Pronom de la seconde personne, celle à qui l'on parle.

Il ou **ELLE**, le Pronom de la troisième personne, celle dont on parle.

Quelquefois ces trois Pronoms sont réunis dans le même Tableau.

« J'ai vu votre Fils ; & Je m'empresse à Vous apprendre qu'il est devenu » *sage*.

Nous ne devons pas être surpris de la différence qui régné relativement au sexe entre les Pronoms des deux premières personnes & ceux de la troisième. Il eût été très-inutile que la personne qui parle eût indiqué son sexe & celui de la personne à laquelle elle parle, puisqu'elles le savent toutes deux ; au lieu qu'on l'ignore relativement à une troisième personne qu'on ne voit pas & qui est nécessairement de l'un ou de l'autre sexe.

Mais tous ont un pluriel comme un singulier.

Je, fait au pluriel **Nous**.

Tu, fait **Vous**.

Il, fait **Eux**, ou **Ils**.

ELLE, fait **ELLES**.

§. 3.

Autres espèces de Pronoms, & 1°. des Pronoms Actifs & Passifs.

Ces mots figurent ainsi dans les Tableaux de la Parole ; & ils y figurent comme *sujets* du Tableau, soit dans les Tableaux énonciatifs, comme celui-ci, *vous êtes sage*, mais aussi & principalement dans les Tableaux actifs.

Je fais, **Tu** fais, **Il** fait.

Je parle, **Tu** parles, **Il** parle.

Cependant les personnes ne sont pas toujours les *sujets* des Tableaux : elles en sont souvent aussi les *objets* : celle qui agit, agit souvent sur une autre ; souvent encore elle reçoit à son tour les impressions des actions des autres.

Il faudra donc nécessairement alors d'autres Pronoms : car ceux qui sont consacrés à représenter les personnes comme agissantes & comme *sujets*, ne peuvent servir à les peindre comme *objets* ou comme *passives* : ces idées étant trop opposées & trop contradictoires, pour être exprimées par les mêmes signes.

Ainsi, après avoir peint la première personne comme sujet, comme active dans ce Tableau, *Je vous chéris*, elle se représentera comme objet de l'action d'une autre, comme passive dans ce Tableau, *vous me chérissiez*.

Il en est de même des autres personnes.

La seconde, active & sujet dans ce Tableau, *Tu immoles tes passions à la vertu*, devient objet & passive dans celui-ci, *l'ambition te berce de ses vanes projets*.

La troisième, active & sujet dans ce Tableau;

Il vainquit ses Ennemis, est passive & objet dans celui-ci, *ses Ennemis la firent prisonnier*, *ils lièrent & ils précipiterent dans le fleuve*.

Il en est de même pour le féminin *elle*, qui après avoir été actif & sujet dans cette phrase,

ELLE gagne l'amitié de tous ceux qui sont sensibles à la vertu; devient objet & passif dans celle-ci:

On ne peut LA voir sans LA chérir.

ME, est donc le Pronom passif de la première personne. *TU ME conduis.*

TE, est le Pronom passif de la seconde. *JE TE conduis.*

LE, est le Pronom passif masculin de la troisième personne. *TU LE conduis.*

LA, est le Pronom passif féminin de la troisième. *JE LA conduis.*

Qu'on ne soit pas étonné de la distinction nouvelle que nous faisons des Pronoms en actifs & en passifs. Dès que les Pronoms représentent les personnes, ils ont du nécessairement se plier à toutes les circonstances dans lesquelles se rencontrent les personnes: or c'est dans les personnes que se trouvent l'activité & la passivité exprimées par le langage: il a donc fallu des Pronoms pour peindre les personnes en tant qu'actives: il en a fallu pour les peindre en tant que passives: sans cela, le discours eût été inexact: il n'eût pas peint. Transporter ces qualités actives & passives dans les Verbes, au lieu de les considérer dans les personnes, c'étoit les dénaturer: il ne faut donc pas être surpris si l'on avoit tant de peine à donner des idées nettes de ces objets: nous verrons dans la suite la cause de ces méprises; observation qui mettra ceci au-dessus de toute contradiction & de tout doute.



§. 4.

Des Pronoms Réciproques.

Qui peut agir sur autrui, peut agir sur soi-même ; une même personne peut donc être considérée tout à la fois comme active & comme passive, comme effet & cause, comme étant l'objet de ses actions : c'est dans ce sens qu'on dit :

Je m'ai conduit le moins mal que je peux. Tu t'as négligé trop.

A cet égard, les Pronoms passifs de la première & de la seconde personne sont les mêmes lorsqu'ils désignent que ces personnes agissent sur elles-mêmes, ou qu'on agit sur elles ; car c'est la même personne représentée dans le même état.

Il n'en est pas de même pour la troisième personne : il a fallu nécessairement ici une autre espèce de Pronom.

En effet, lorsque je dis *il se conduit*, je parle visiblement de deux personnes différentes, l'une qui conduit & que j'appelle *il*, l'autre qui est conduite & que j'appelle *se*.

Il sera donc impossible de se servir de ce même *se*, lorsqu'on voudra dire que c'est *il* qui est conduit par lui-même ; puisque ce mot *se* indique nécessairement une autre personne.

Aussi a-t-on inventé dans cette vue un troisième Pronom pour la troisième personne, & uniquement pour elle, puisqu'elle seule en avoit besoin. Ce Pronom est *se* ; ainsi on dit *il se conduit bien, il se corrige, il se tourmente*, pour marquer l'action de *il* sur lui-même ; tandis que *le*, marquoit son action sur un autre.

Ce Pronom *se*, sert pour le pluriel comme pour le singulier : on dit *ils se conduisent bien*, tout comme, *il se conduit bien*.

Il a une autre valeur, c'est de désigner l'action réciproque de plusieurs personnes les unes envers les autres ; comme dans cette phrase ; *ils s'aiment vivement*.

§. 5.

Des Pronoms Terminatifs.

Les Acteurs du Discours se rencontrent souvent dans une quatrième position : ils sont alors le but auquel se rapportent les actions dont on parle.

En effet, lorsqu'on agit, c'est souvent en faveur de quelqu'un : alors, ce

quelqu'un est le but, le terme de cette action : il a donc fallu une autre espèce de Pronoms pour exprimer les personnes qui se trouvent dans cette position. Ces Pronoms sont, MOI, TOI & LUI.

Ainsi l'on dit :

Envoyez-moi ce Livre, écrivez-moi, dites-moi, &c.

C'est à toi que ce discours s'adresse.

C'est à toi de bien faire, fais-toi du bien.

Je lui ai fait présent d'une bague.

Je lui ai dit, je lui ai envoyé. Je lui fais du bien.

Ici, LUI sert pour le féminin comme pour le masculin.

« J'ai les plus grandes obligations à cette personne ; je LUI en témoigne
« ma reconnaissance le plus qu'il m'est possible.

« Cette Dame se trouva dans un danger éminent ; je LUI tendis les bras
« pour la sauver.

On peut appeler ces Pronoms, TERMINATIFS ; parce qu'ils désignent les personnes comme terme des actions.

Les Pronoms Terminatifs sont, au pluriel,

NOUS ; ils NOUS ont dit.

VOUS ; ils VOUS ont dit.

LEUR ; ils LEUR ont dit.

Et si l'action de la troisième personne se rapporte à elle-même, soi devient alors le Pronom de cette personne.

C'est à soi-même qu'il porta ce coup fatal.

§. 6.

Fonctions des Pronoms actifs dans les Tableaux passifs.

Les Pronoms actifs servent encore à former les Tableaux passifs. On dit, JE suis aimé, TU es aimé, IL est aimé, comme on dit, J'aime, TU aimes, IL aime.

Ces Pronoms servent donc à marquer l'actif & le passif ; mais, dira-t-on, ils ne peuvent être tout à la fois actifs & passifs ; d'où l'on conclura qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre ; & qu'ainsi notre distinction des Pronoms en actifs & en passifs, est une distinction frivole & sans fondement.

On auroit tort cependant de tirer une pareille conclusion : ces expres-

lions *s'aime* & *on s'aime*, offrent très-certainement un Pronom actif dans *se* & un Pronom passif dans *se*. Cette observation est de la plus grande justesse.

Mais dans cette phrase, *se* est en même tems le sujet du Tableau : en sorte qu'il a ici deux fonctions à remplir : 1^o. celle de peindre la personne comme active : 2^o. celle de la peindre comme sujet de la phrase.

On s'en servira donc dans ce dernier sens, toutes les fois qu'on voudra peindre la personne comme sujet : ainsi on dira, *se suis grand*, *se suis habile*, où *se* est simplement sujet d'un Tableau énonciatif ; & l'on dira, *se suis aimé*, *se suis vaincu*, &c. où *se* est simplement sujet d'un Tableau passif.

Il en est de même des autres Pronoms : dans ces phrases,

Tu es grand, *il est beau* ; *Tu es aimé*, *il est vaincu* ; *Tu* & *il* sont des sujets de Tableaux énonciatifs & de Tableaux passifs.

Ils ne marquent aucune activité dans les personnes qu'ils désignent ; ils énoncent simplement que ces personnes *existent* avec telle qualité, ou dans un tel état.

Aussi point de phrase passive de cette espèce, qu'on ne puisse rendre par les Pronoms que j'ai appelé passifs : au lieu de dire,

Je suis aimé, *Tu es aimé*, *il est aimé* ;

nous pouvons dire,

On s'aime, *on s'aime*, *on s'aime*.

Au lieu de dire, *se suis aimé de mes Parents*, *de moi*, *de nos Chefs*, on dira, *mes Parents m'aiment*, *je m'aime* ; *nos Chefs m'aiment*.

Ce qu'on appelle mal-à-propos, LE CHANGEMENT DE PASSIF EN ACTIF : puisqu'on substitue un vrai Pronom passif à un Pronom qui ne l'est pas par lui-même & qui l'est uniquement par les accessoires.

Tout passif suppose un actif : on peut donc considérer ces phrases, *mes Parents m'aiment*, *nos Chefs m'aiment*, *je suis aimé*, comme l'abrégé de deux phrases telles que celles-ci, *mes Parents aiment & c'est moi qu'ils aiment*, *nos Chefs aiment & je suis celui qu'ils aiment*, &c.

Il n'en est pas de même des actifs. *J'aime*, *je fais*, &c. ne supposent pas l'existence de deux personnes.

§. 7.

Le Pronom n'est point un Nom.

Nous l'avons déjà dit : des Grammaticiens distingués ont été fort embar-

rassés sur la nature du Pronom ; & plusieurs l'ont confondu avec le Nom ; tel, *STRICTUS* ; d'autres ont cru qu'ils étoient employés à la place des Noms , pour en tenir lieu & pour éviter l'ennui que causeroit leur répétition continuelle.

Il étoit aisé de tomber dans ces erreurs , dans un tems où l'on n'avoit point d'idées nettes des Parties du Discours , & où l'on ignoroit les vrais principes de la Grammaire. Les Pronoms peuvent être confondus aisément avec les Noms , parce qu'ils sont employés de la même manière dans la construction des Tableaux de la parole ; qu'ils tiennent lieu des objets , comme les Noms ; & qu'employés comme sujets , ils obligent de la même manière que les Noms , toutes les autres Parties du Discours à prendre leurs livrées.

On aura cru aisément encore que les Pronoms tenoient lieu des Noms , parce que c'est exactement le cas des Pronoms de la troisième personne : ceux-ci se substituent constamment à des Noms qu'on ne veut pas répéter. C'est ainsi qu'*ANDROMAQUE* s'en sert dans ce discours à *Céphise* :

- » Veille auprès de *Pyrrhus* ; fais-*LUI* garder sa foi ;
- » S'il le faut , je consens qu'on *LUI* parle de moi ;
- » Fais-*LUI* valoir l'*Hymen* où je me suis rangée ;
- » Dis-*LUI* qu'avant ma mort je *LUI* fus engagée ;
- » Que ses ressentimens doivent être effacés ;
- » Qu'en *LUI* laissant mon fils c'est l'estimer assez ,
- » Fais connoître à mon Fils les Héros de sa Race ;
- » Autant que tu pourras , conduis-*LUI* sur leur trace ;
- » Dis-*LUI* par quels exploits leurs noms ont éclaté ,
- » Plusôt ce qu'*LUI* ont fait , que ce qu'*LUI* ont été ,
- » Parle-*LUI* tous les jours des vertus de son Père ,
- » Et quelquefois aussi parle-*LUI* de sa Mère.
- » Mais qu'*LUI* ne songe plus , *Céphise* , à nous venger ;
- » Nous *LUI* laissons un Maître , il *LUI* doit ménager.
- » Qu'*LUI* ait de ses Ayeux un souvenir modeste :
- » *LUI* est du sang d'*Hector* ; mais *LUI* en est le reste. (1)

Dans ce discours qui n'est que de seize vers & qui contient au moins quarante-deux Pronoms en nature ou en ellipse , les six premiers *LUI* se rapportent

(1) *Andromaque*, Act. IV. Sc. I.

à Pyrrhus : de même que les trois *LUI* contenus dans ces expressions , *sa foi* au lieu de *la foi de lui* , *ses ressentimens* au lieu de *les ressentimens de lui* , & *l'estimer* au lieu d'*estimer lui*.

Tandis que les cinq *LUI* qui viennent ensuite , se rapportent au Fils d'Andromaque : de même que tous ces mots , *sa race* au lieu de *la race de lui* ; *le* après *conduit* ; *son Pere* , au lieu de *Pere de lui* , &c. & les cinq *IL* , contenus dans les quatre derniers vers.

Et que quatre autres se rapportent aux *Héros de sa race* , dans les vers 8. 9. & 10. .

Observons en passant que *LE* & *LA* étant employés ici comme Pronoms à la suite de Noms sans Article , fournissent une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé que ces mêmes *LE* & *LA* ne sont pas des Articles , mais de vrais Pronoms lorsqu'ils se trouvent après une interrogation. Car ces *le* & *la* sont exactement de la même nature.

En effet , tous ces rapports des Pronoms avec les Noms , ne sauroient les faire confondre les uns avec les autres , à cause des différences essentielles qui se trouvent entr'eux.

Le Nom indique par lui-même un objet ; il n'a pas besoin pour cela d'être uni à un autre mot ; seul , il produit son effet entier & sans équivoque : parce qu'il est toujours déterminé à un seul & unique objet , on à des objets qui sont tous de la même nature : au lieu qu'il n'en est pas de même des Pronoms.

Ceux-ci n'ont qu'une valeur vague , qui par elle-même n'offre que l'idée de *Personne* : quand on ne verroit que ces mots , *LUI* , *VOUS* , *IL* , pourroit-on dire quels Êtres on a voulu désigner par-là ? quelqu'un s'appelle-t-il *LUI* , *VOUS* , ou *IL* , pour que ce soit leur nom , & qu'en l'entendant on voye aussitôt que c'est tel & tel qu'on a voulu désigner ? On saura bien que *IL* , désigne un Être qui parle : mais quel est cet Être : est-ce un homme , une femme , ou un animal comme ceux qui parlent dans les Fables ? C'est ce qu'il sera de toute impossibilité de déterminer , si l'on ne sait déjà de qui l'on parle.

C'est ainsi que dans ce discours d'Andromaque , les six premiers *LUI* se rapportent à Pyrrhus , & les cinq suivans au Fils d'Andromaque , il seroit impossible de savoir les Personnages qu'on a voulu désigner par ces *LUI* réitérés , si les noms de Pyrrhus & du Fils d'Andromaque disparoissoient.

DU MOT PERSONNE.

Ce mot, dont nous faisons un usage continuél dans ce Chapitre, mérite sans contredit un article séparé. S'il revient sans cesse au sujet des Pronoms, parce que les Pronoms sont destinés à désigner les personnes, il ne revient pas moins dans le Discours ordinaire. Rien de plus commun que ces expressions : *C'est une belle PERSONNE, je n'ai vu PERSONNE, PERSONNE n'est venu.*

Mais comment parvint-on à choisir ce mot pour remplir ces diverses fonctions ? Nous le devons aux Latins.

Les Acteurs Grecs & Latins ne paroissent jamais sur le Théâtre qu'avec des masques qui enveloppoient la tête entière, comme un Casque ; & ces masques étoient différens suivant le rôle des Acteurs : comme le Théâtre Italien qui s'est beaucoup moins éloigné que le nôtre des anciens, nous en offre encore de pareils.

Ces masques étoient faits de façon que la voix en devenoit beaucoup plus forte, plus sonore, plus étendue, en sorte qu'elle remplissoit beaucoup mieux la vaste étendue des Théâtres anciens, faits pour le public entier, & non pour la portion la plus riche de la Nation.

Ils en furent donc appelés PERSONA, des deux mots Latins *per* & *sonas*, qui signifient *IL RETENTIT extrêmement.*

Du masque, ce nom passa à l'Acteur lui-même : il fut appelé PERSONA, du même nom que son masque. N'en soyons pas surpris ; c'est la même chose en François ; nous appellons MASQUES, les personnes qui paroissent avec un masque ; nous disons, *les MASQUES sont venus, on n'a pas admis les MASQUES ; ces MASQUES étoient très-amusans.*

Le sens de ce mot ne s'arrêta pas là, il s'étendit encore au rôle des Acteurs.

Ensuite aux Figures en cire qui représentent les personnes de la manière la plus parfaite.

On voit par VARRON (1), que dans le tems de la belle Latinité, on se servoit déjà du mot PERSONNE dans le sens où nous le prenons ici, pour désigner les trois rôles des Acteurs du discours, comme adressant la parole, comme étant ceux à qui on l'adresse & comme étant ceux dont on parle.

Enfin, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour étendre ce mot à tout Être

(1) De Ling. Lat. Liv. VII. p. 26. 27.

humain envisagé comme Acteur dans la grande scène du Monde. Dans ce sens, il désigne tout Être humain vivant, considéré comme faisant usage de ses facultés actives & remplissant quelque fonction, jouant un rôle quelconque.

Ne soyons pas surpris non plus que ce mot qui désigne des Hommes, soit du genre féminin, tandis qu'il semble plus naturel qu'il fût du genre masculin.

L'ayant emprunté des Latins, nous lui avons conservé le même genre qu'il a chez eux; & s'il étoit chez eux du genre féminin, c'est qu'il n'étoit pas un nom dans son origine, mais un simple adjectif féminin, dont le masculin est PERSONUS, qui signifie *retentissant, résonnant*.

PERSONA est donc une ellipse, ou un vrai adjectif dont le nom a été supprimé parce qu'il se suppléoit de lui-même, qu'il s'en alloit sans dire. Et ce mot étoit FACIES, FIGURA, TESTA, larva, face, figure, tête, masque, ou tel autre mot du genre féminin: testa persona, une tête retentissante; & puis simplement persona, une retentissante.

C'est un article à ajouter à la longue Liste des Ellipses que nous offre SANCTIVE.

Et c'est encore ici un exemple bien sensible de la manière dont les Adjectifs deviennent des Noms, & des procédés de l'esprit humain dans les sens qu'il attache à un mot, & qui sont toujours conformes à l'analogie la plus sèvere, & au vœu de la parole.

§. 9.

Du nombre des Pronoms.

Telle en est donc la Liste.

1°. Pronoms ACTIFS.

Je, Nous.
Tu, Vous.
Il, Eux.
Elle, Elles,

2°. Pronoms PASSIFS.

Me, Nous.
Te, Vous.
Le, Les.
La, Lei.

3°. Pronoms RÉCIPROQUES.

Me, Nous.
Te, Vous.
Se, Se.

4°. Pronoms TERMINATIFS,
après les Verbes & avec une préposition.

Moi, Nous.
Toi, Vous.
Soi, Se.
Lui, Leur.

1°. PRONOMS TERMINATIFS AVANT les Verbes & sans préposition, & qui sont les mêmes que les Pronoms Réciproques.

Nous bornons ainsi les Pronoms, à ces mots qui désignent les personnes exactement & sans pouvoir se décomposer ; ce qui les réduit à un nombre très-peu considérable, relativement à tous les mots qu'on faisoit entrer dans cette Partie du Discours, & dont nous ne conservons que ceux qu'on appelloit *Pronoms personnels* ; parce qu'il est contradictoire d'admettre des Pronoms qui ne soient pas personnels.

Nos derniers Grammairiens François avoient déjà très-bien vu ceci ; ainsi nous n'avons rien à cet égard qu'ils n'aient déjà prouvé. La seule différence entr'eux & nous, est celle dont nous avons déjà parlé dans le Chapitre des Articles, & par laquelle ils regardent comme des Adjectifs ou Articles des mots qu'on mettoit au rang des Pronoms, tels que, *mon, ton, qui, &c.* & que nous avons dit n'être pas non plus des Adjectifs, mais les ellipses d'un Article, d'une Préposition & d'un Pronom : comme lors qu'Andromaque disant, *fais connaître à mon Fils les Héros de sa Race*, substitue cette tournure *sa Race*, à celle-ci *LA Race de lui*.

On peut voir dans la Grammaire Générale de M. Beauzée (1), la manière dont il démontre que tous ces mots *AUTRUI, CE, CI & CELA, ON, PERSONNE, QUICONQUE, QUOI, RIEN*, qu'on avoit pris pour des Pronoms, n'en sont point.

Nous ne saurions répéter ici sans une trop grande digression, ce qu'il dit à ce sujet : d'ailleurs, nous aurons occasion de présenter ce que ces mots ont de plus intéressant, lorsque nous en serons aux Étymologies de la Langue Française.

§. 10.

Histoire de TU & de TE.

Tu, pendant une longue suite de siècles fut employé uniquement pour désigner la personne à laquelle on parloit : les Hébreux, les Grecs, les Latins, &c. ne connurent que cette formule ; l'on ne craignoit pas de s'en servir à l'égard de la Divinité, des Princes, de son Père, de sa Mère, de tout ce qu'il y avoit de plus respectable.

(1) Gramm. Gén. T. I. 181. &c.

Mais lorsque l'esprit d'égalité eût été anéanti dans l'Europe par la puissance oppressive des Césars, & que cette Partie du Monde après avoir été la proie de leur vanité tyrannique, fut celle des Nations barbares qui déchirèrent l'Empire des Romains, qu'on eût totalement perdu de vue la Nature, & qu'on chercha à s'élever par de fausses marques de grandeur; Tu, révolta les Maîtres de la Terre: ils auroient cru être deshonorés, avilis, si on leur eût parlé comme au reste des Humains: ils cherchèrent des titres propres à persuader qu'ils étoient infiniment au-dessus de leurs sujets; & entr'autres titres qu'ils imaginèrent, ils voulurent être apellés Vous, du même mot dont on se servoit pour désigner une multitude de Personnes, comme pour dire que seuls, ils valoient plus que tous ces hommes, que tous ces serfs, ces vils esclaves, ces chiens prosternés à leurs pieds.

Cette manie se communiquant de proche en proche, tous les Grands se firent apeller de même, & bien-tôt tous ceux qui crurent avoir quelque supériorité sur les autres.

Ainsi Tu se trouva banni de chez tous les Peuples de l'Europe livrés au pillage & à l'ignorance: ce n'étoit en effet que dans des siècles de fer où l'on pouvoit s'aviser de confondre les nombres & d'appeller plusieurs ce qui n'étoit qu'un.

Dès-lors Tu & Vous devinrent les mots symboliques de la puissance & de l'infériorité.

Cet usage, qui ne marquoit d'abord que la vanité de ceux qui l'introduisirent, & qui, tourné en habitude, n'a plus rien de choquant, devint insensiblement une source de beautés & réunît divers avantages, parce que les hommes trouvèrent le moyen de tirer parti d'une chose tout-à-fait monstrueuse en soi.

Ainsi Tu, se souvenant encore de son ancienne gloire, se conserva, malgré tous les efforts de Vous, un Empire étendu. Il regne dans les Ouvrages des Poètes: il est dans le cœur & sur les lèvres des amis: un Pere le donne encore à des Enfants chers: Tu remet l'égalité & l'aisance dans les conversations familières & amicales: des Peuples qui ont un reste de liberté expirante, disent encore Tu à la Divinité: les QUACKERS s'en servent à l'égard de tout Être singulier; & leurs discours semblent respirer la fierté noble & généreuse des anciens Romains, que nous avons conservée dans nos compositions Latines, dans ces compositions où nous osons dire Tu à ceux que nous n'osons apeller que Vous en François; comme si l'esprit de ces Républicains s'étoit transmis jusques à nous & se communiquoit encore à quiconque parle leur Langue.

C'est ainsi que Tu trompoit la vigilance des Tyrans qui asservissoient l'Europe ; & que Vous n'est devenu qu'un langage de simple politesse vis-à-vis une seule Personne.

Dans le même tems, Je éprouvoit un sort à-peu près pareil. Ce mot étant celui qui désigne la Personne comme active, comme maîtresse de ses volontés, parut trop libre, trop fier, trop lié à l'indépendance & à l'égalité pour pouvoir le soutenir, tandis que Tu disparoissoit. Je fut donc aussi banni du langage respectueux, sur-tout dans l'Orient : on ne s'apella plus que *son serviteur*, *son esclave*, *son chien* ; tandis qu'on laissoit tranquillement renverser du Trône ceux devant qui l'on venoit de s'humilier à ce point. C'est de là qu'est venue cette formule qui termine toutes nos Lettres, qui étoit inconnue aux Anciens, & qui n'est plus qu'une affaire d'étiquette.

Telle est l'histoire de Tu & de Je, aussi anciens que les Hommes, comme nous allons le voir ; mais dont le sort a toujours suivi le sort des Hommes eux-mêmes, presque toujours hors de la Nature, & qui dégénèrent souvent à force d'aspirer à une plus grande perfection & de s'écarter du chemin battu. On pourroit cependant dire qu'il y avoit en ceci une espèce de raison ; car les Pronoms peignant les personnes, il semble que les Pronoms propres aux personnes libres & élevées en autorité, ne peuvent convenir à celles qui sont dans la dépendance.

Ajoutons-nous que de l'usage de Tu & de Vous, en parlant à une seule personne, sont nés les mots *tutayer* & *vouzayer* : Le premier est très-connu : le second est employé dans des Ouvrages composés sur la distinction de Tu & de Vous ; & sur le choix qu'on en doit faire dans la traduction des Livres anciens. Quelques personnes croient qu'il vaudroit mieux dire *voufser* que *vouzayer* : je préférerois ce dernier, comme étant plus sonore & plus harmonieux, & non moins conforme à l'analogie qui doit présider à la formation des mots : mais c'est à l'usage à décider la fortune de l'un ou de l'autre, ou à en former un troisième plus agréable que ceux-là.

§. 11.

Origine des mots qui nous servent de Pronoms ;

Les mots qui nous servent de Pronoms Je, Me, Tu, Te, Il, &c. sont communs aux Langues d'Europe & d'Asie, & l'on ne voit entr'elles à cet égard que les différences qu'y ont mis nécessairement les révolutions des tems

& les changements de prononciation : comme on le verra d'une manière frappante dans le Dictionnaire Comparatif des Langues.

N'en soyons pas surpris : ces mots étoient trop simples , trop représentatifs, trop nécessaires , trop sensibles pour ne s'être pas conservés jusques à nous , pour avoir jamais pu être antanis.

Ce qui est vrai & naturel subsiste à jamais , parce qu'il plaît toujours & qu'il est toujours recherché avec empressement.

Ces mots d'ailleurs revenant dans tous les Tableaux de la Parole , n'étoient jamais dans le cas d'être oubliés ; chaque répétition étoit un engagement de le répéter de nouveau dès que l'occasion s'en représenteroit , & elle s'offroit continuellement.

Le Pronom *J* de la première Personne , est formé du primitif *τ* , *ie* , qui désigna sans celle l'existence , comme nous le verrons dans le Chapitre suivant.

On ne pouvoit choisir un mot plus expressif pour désigner la personne qui parle , qui s'annonce , qui dit *me voici*.

Aussi nous représente-t-on la Divinité comme en faisant son Nom propre. De-là le *יהוה* des Hébreux , qui signifie mot à mot *Je* , ou *Je suis celui qui est*.

Et le *Iou-Pitra* des Latins , qui signifie mot à mot *le Père Je*.

Le Pronom de la seconde personne dut être considéré sous un autre point de vue ; & relativement à l'honneur qu'on rendoit à la personne à qui l'on parloit : précisément , par rapport à ce même sentiment qui fait qu'aujourd'hui nous l'appellons *Pour* , au lieu de *Tu*.

Mais telle étoit la valeur primitive de cette consonne *τ* , que par sa propre nature , comme nous le verrons dans l'Analyse de l'Instrument vocal , elle devenoit le signe de tout ce qui étoit *grand & sonore* , par conséquent de tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus flatteur. De-là les Noms primitifs de tout ce qu'on avoit de plus cher.

De-là *TA* & *ATTA* , qui signifia *Père* ; *TA-TA* , qui signifie un *Père nourricier* & tout ce qui est bon à manger : *TATER* , tout ce qu'on goûte & qu'on trouve bon ; *TÊTE* ou *TE-STA* , la portion supérieure de l'homme , son *Chef* ; & dont le diminutif est le nom de ces sources délicieuses où tous les hommes puisent dans leur enfance une nourriture salutaire , & qui parent le plus bel objet de la Nature.

C'est donc de cette touche , consacrée dès les premiers instans à exprimer tout ce qui étoit intéressant & aimable , qu'on se servit pour désigner les

personnes auxquelles on s'adreffoit; pour les avertir qu'elles alloient devenir le but du Discours.

Comme il étoit inutile, impossible peut-être, de trouver pour le même objet un mot plus court & plus énergique, on n'en chercha point d'autre pendant une longue suite de siècles, comme nous avons vu; & depuis même qu'on a substitué *Tu* à *Tu*, on conserve encore celui-ci dans la Poësie héroïque, & lorsqu'on parle à tout ce qu'on a de plus cher & de plus intime en même-tems.

Pour indiquer la troisième personne, il fallut la montrer: on ne sera donc point surpris que le même mot qui désigne la place, le lieu, ait désigné la troisième personne. C'est en effet des mots qui marquent la place, le lieu, que viennent nos Pronoms *IL* & *LUI*.

IL, comme le *ILLUS* des Latins, vient du primitif *L* qui désigne le côté, l'aile, le lieu: & *LUI*, vient, comme nous avons vu, de l'article *LE* & du mot *NOI* ou *NOU*, qui désigne le lieu, celui qui est dans le lieu & qui subsiste encore dans notre *où* tout comme dans *lui*.

Nous pouvons remarquer ici à quel point le discours se rapproche du geste & de la rapidité de l'idée, par la brièveté des Pronoms & des mots qui marquent le lieu. Ainsi toutes ces phrases *J'y suis*, *il y est*, *où es-tu?* sont des Tableaux qui tiennent lieu de discours très-long, & qui ne sont composés cependant que de trois sons, dont l'un indique la personne dont il s'agit, le second un lieu, une place, & le troisième la propriété d'exister. Ainsi, cette phrase, *il y est*, qui ressemble au discours d'un muet, dit tout autant que celle-ci, *la personne dont vous parlez est dans le lieu où vous croyez qu'elle est*, & elle a par-dessus elle l'avantage de la brièveté & de la rapidité, qualité si essentielle à la parole.

§. 11.

Pronoms Elliptiques.

Enfin nous avons vu plus haut que les Pronoms s'ellipsoient ou se fondoient en un seul mot avec l'Article & la Préposition qui les précédoient; & qu'au lieu de dire, *le livre de moi*, *la maison de moi*, on disoit, *mon livre*, *ma maison*.

Les trois Pronoms sont dans ce cas: de-là tous ces mots qu'on a cru long-tems être autant de Pronoms & qu'on apelloit *Pronoms conjonctifs*.

Pour la première personne, *Moi*, *ma*, *mes*; *Notre*, *nos*.

Pour la seconde personne, *Ton, ta, tes; Votre, vos.*

Pour la troisième personne, *Son, sa, ses; Leur, leurs.*

Ainsi *Mon* marque un objet du genre masculin appartenant à une seule personne, à celle qui parle.

Ma, un objet du genre féminin appartenant à la personne qui parle.

Mes, plusieurs objets de la même espèce appartenant à une seule personne.

Notre, un objet appartenant à plusieurs personnes.

Nos, plusieurs objets appartenant à plusieurs personnes.

Il en est de même des mots relatifs aux autres personnes.

On sera peut-être surpris de ce que *mon* a un féminin, tandis que *notre* n'en a point, du moins en François. C'est sans doute parce que le mot *notre* renferme toutes les personnes qui connoissent la chose dont on parle, & que par-là même il est inutile de leur en faire connoître le genre qu'elles savent tout aussi-bien que la personne qui parle. Ainsi les Langues qui en déterminoient malgré cela le genre, suivoient moins le besoin, que cette portion d'analogie qui régloit les terminaisons & les genres de leurs adjectifs.

Ceci nous fait apercevoir d'une manière très-naturelle pourquoi dans notre Langue nous n'aportons pas la même attention à distinguer les genres au pluriel comme au singulier, l'article *les* servant pour les deux : c'est que ni l'analogie ni le besoin ne le demandent. Ce n'est point l'analogie des terminaisons ; car elle est beaucoup plus bornée & moins stricte chez nous que chez les Latins : ce n'est pas le besoin non plus ; car l'on ne connoît le pluriel que par le singulier : or ce singulier a déjà appris ce genre ; il est donc moins nécessaire de l'énoncer aussi fortement, dès que la forme matérielle de la langue & l'oreille qui suit toujours cette forme, ne l'exigent pas.

C'est ainsi que rien n'est arbitraire dans les Langues ; & que lorsque deux Peuples prennent à cet égard deux routes différentes qui semblent opposées, ou l'effet de l'usage & du hazard, une raison supérieure en est toujours le motif.



CHAPITRE V.
DU VERBE.

CINQUIÈME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Nécessité d'un Mot qui serve de point de réunion aux diverses portions des Tableaux de nos idées.

NOUS avons déjà parcouru diverses Classes de mots en usage dans le Discours, & toutes nécessaires pour peindre nos idées : cependant aucun d'eux ne remplit encore le but de la parole : ils n'expriment que des objets isolés ; ils ne sauroient donc faire corps entr'eux : ils ne peuvent seuls, présenter cette unité inséparable qui constitue un Tableau & qui en fait un seul tout, quelque immense que soit le nombre des objets individuels qu'il nous offre. C'est ainsi que les nombreux matériaux rassemblés pour un édifice majestueux & superbe, ne forment pas encore l'édifice ; il faut des points de réunion, à la faveur desquels ils ne composent qu'un tout, qui remplit le but pour lequel ils furent préparés.

De même, il en faut un, entre tous ces mots, qui les rapproche, les unisse, n'en forme qu'un seul tout qui réponde parfaitement à l'idée qu'on veut peindre, tel qu'en représentant toutes les Parties dont elle est formée, il ne les décompose pas, il n'altère pas les rapports qu'on y aperçoit ; qu'on voye sans peine qu'ils ne forment qu'un tout parfaitement semblable à l'idée qu'on a voulu peindre, & qui ne peut convenir à aucune autre idée.

Ce point de réunion, ce mot qui doit unir toutes les espèces de mots dont nous avons parlé, & toutes celles qu'il nous reste encore à décrire, formera donc une nouvelle pièce de mots, puisqu'il aura une propriété absolument différente de celles qui distinguent toutes les autres Parties du Discours, une propriété aussi belle qu'indispensable ; celle de mettre la chaleur & la vie entre tous ces mots isolés, de les réunir par groupes, par Tableaux, par grandes masses qui présentent les rapports même qui lient les grands objets de la Nature, ces rapports qui forment de l'Univers un seul Tout, dont les diverses Parties

se tiennent mutuellement & sont toutes liées les unes aux autres : marque sensible de l'intelligence immense de celui qui fit toutes ces choses , qui les conçut , comme l'Ouvrier conçoit l'objet unique qu'il va faire , comme le Peintre conçoit son Tableau , quelque compliqué qu'il soit ; comme le Poète saisit l'ensemble de tout ce qu'il va chanter , & qui met entr'eux cette unité admirable qu'il avoit conçue & d'où naît une harmonie non moins admirable.

Ainsi nous pourrons , au moyen de ce nouveau mot , réunir sans trouble & sans confusion les diverses Parties d'une idée , quelque compliquée qu'elle soit en former un Tableau où tout soit simple , net & harmonieux : passer sans obstacle à un second , le lier de la même manière au premier : & de Tableaux en Tableaux , de liaisons en liaisons , d'idées en idées , former un Discours immense composé d'une multitude prodigieuse d'objets individuels , qui n'offrent cependant par leur ensemble qu'un Tout , un seul Tableau , dont les diverses parties étroitement unies s'appuient mutuellement , s'expliquent & se développent les unes par les autres ; & ne laissent rien à désirer pour l'intelligence du sens , par une suite nécessaire de l'harmonie qui regne entr'elles & de leur exacte correspondance.

La place que devra occuper cette nouvelle Partie du Discours , ne sera ni arbitraire ni difficile à trouver. Elle sera donnée par la Nature elle-même , qui sert de modèle à toute peinture & à celle des idées , tout comme à celle des objets physiques. La Parole , destinée à développer les qualités qu'on aperçoit dans les objets , devra nécessairement trouver le moyen de lier ces qualités avec le nom de leur objet : ainsi la place de la nouvelle Partie du Discours dont il s'agit ici , sera entre le Nom & ses qualités : elle deviendra le nerf qui les unissant étroitement , n'en formera qu'un Tout harmonique , & sans lequel tous les mots épars & isolés , seroient comme un amas de matériaux entassés confusément qui n'offrent aucun plan , & ne produisent aucun effet.

C'est par-là & par-là seulement que nos expressions deviendront un Tableau parfait , par l'union intime qui regnera entr'elles , & par les rapports étroits qu'elles mettront entre l'objet & ses qualités. Ce n'est qu'alors en effet qu'on peut dire que l'idée est peinte , qu'elle est rendue , qu'elle fait Tableau.

§. 2.

Que ce mot est donné par la Nature.

Si la Nature indique d'une manière aussi exacte la nécessité , les qualités & la place de ce mot dont la présence met la dernière main aux Tableaux

de la Parole , & fait qu'ils deviennent précisément ce qu'on désire qu'ils soient , aura-t-elle abandonné aux Hommes le choix même de ce mot : aura-t-il été indifférent de prendre pour cet effet le premier son qui se fera présenté : tout son aura-t-il pu servir également de point de réunion ?

C'est ce qu'il faut que soutiennent ceux qui n'ayant jamais réfléchi sur l'origine des Langues , se persuadent que le hazard y fit tout , & que le choix des Hommes n'y entra pour rien.

Mais ils errent, n'ayant pu saisir le fil de l'aimable & éternelle vérité. Il falloit peindre ; & ce qu'on devoit peindre , c'est l'existence des qualités dans les objets où on les aperçoit : le mot qui exprime l'existence , devint donc le mot même par lequel on lia à jamais les qualités des objets avec les noms de ces objets eux-mêmes : par lequel on les réunit entr'eux au moyen de cette même existence qui les fait ce qu'ils sont. Imitation aussi grande que simple , qui conduisant les hommes aussi sûrement que rapidement à la vérité , fit que dès les premiers instans ils purent converser entr'eux sans peine & sans effort ; & qu'ils n'eurent nul besoin d'épuiser le métaphysique du Langage , dont la Nature sage & belle leur évitoit les pénibles & lentes recherches.

EST , ce mot qui désigne l'existence , est donc le mot qui liera les noms des objets avec les mots qui peignent leurs qualités : il sera ce mot nouveau qui , sans être Nom , Article , Adjectif ou Pronom , unira tous ces mots entr'eux , leur donnera une force , une chaleur , une existence , une vie qu'ils ne peuvent avoir sans lui , & mettra dans les Tableaux de la Parole , cette force d'expression , & cette énergie qui se fait sentir dans les Etres.

Aussi est-il de l'usage le plus fréquent , même dans notre Langue , où il paroît soit en nature soit en ellipse dans tous les Tableaux de la Parole. On le voit , par exemple , dans ces phrases de la belle Scène de JOAS & d'ATHALIE (1) :

ATHALIE. = Epuisé de Joas, est-ce là votre Fils?

JOAS. = Qui? lui, Madame?

ATHALIE,

Lui?

JOAS.

Je ne suis point sa Mere.

= Voilà mon Fils.

(1) ATHALIE, Tragéd. Act. II, Scen. VII.

ATHALIE.

Et vous, quel **EST** donc votre Père ? . . .

« Cet âge **EST** innocent . . .

« Ne fait-on pas au moins quel Pays **EST** le vôtre ?

« Ce Temple **EST** mon Pays; je n'en connois point d'autre;

JOAB.

ATHALIE.

. . . . Quel **EST** tous les jours votre emploi ?

JOAB.

Jadore le Seigneur . . .

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAB.

Tout profane exercice **EST** banni de son Temple . . .

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre . . .

JOAB.

. . . . Il faut craindre le mien;

Lui seul **EST** Dieu, Madame, & le vôtre n'**EST** rien.

ATHALIE.

Sa mémoire **EST** fidelle . . .

David m'**EST** en horreur; & les Fils de ce Roi,

Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Et dans le Chœur suivant :

« Un enfant courageux publie

« Que Dieu lui seul **EST** éternel . . .

« Loin du Monde élevé, de tous les dons des Cieux

« Il **EST** orné dès sa naissance.

Ces Vers, très-beaux d'ailleurs, fournissent une multitude d'**EST**, qui sont indispensables pour en lier les pensées & pour en faire des Tableaux dont le sens soit clair & complet. Supprimez-les, le sens reste suspendu, le Tableau est informe, la pensée incorrecte.

Par-tout, il lie un adjectif ou une qualité avec le nom auquel elle se rapporte. Ces phrases sont autant de Tableaux composés, 1°. d'un nom; 2°. d'un mot désignant une qualité; 3°. de ce mot unifié **EST** dont nous parlons ici.

1°. Un NOM.

Age,

Temple,

Tout profane exercice,

Sa mémoire,

Dieu,

Il,

2°. Une QUALITÉ.

innocent.

mon pays.

banni.

fidelle.

éternel.

orné.

3°. Le mot **EST**,

qui lie chacune de ces QUALITÉS avec le nom auquel on trouve qu'elle convient.

On auroit également l'idée de tous ces noms, de toutes ces qualités: mais sans **EST**, ils n'auroient nul rapport, on ne verroit point un *âge innocent*, une *mémoire fidelle*, un *Dieu éternel*, &c. Ces mots ne seroient point Tableau.

Tandis qu'au moyen de ce mot, le Langage devoit toujours plus énergique, une peinture toujours plus fidelle.

§. 3.

Qu'il est appellé VERBE, & pourquoi.

Ce mot servant à former tous les Tableaux de la Parole, à mettre entr'eux une force, une chaleur, une vie dont ils seroient privés sans lui, faisant que la Parole remplit enfin par-là son but, qui est de peindre les idées, méritera d'être distingué de tous les autres, & d'avoir un nom qui en donne l'idée la plus juste & la plus intéressante. Ce nom est celui de VERBE.

VERBE est un mot que nous avons emprunté des Latins, & qui signifie en général *mot*, *mot* de quelque espèce que ce soit; mais ici, le mot par excellence.

EST ne pouvoit être mieux nommé, puisqu'il est le mot qui donne au discours toute son énergie, & qui fait que la Parole produit son plein & entier effet, en faisant aussitôt connoître tout ce qu'elle vouloit qu'on sût.

Ce mot VERBE étoit lui-même dérivé de la racine primitive, *VER, VAR, BAR, PAR, FER*, qui désigna toute idée relative à *PAR-ole*, à *PAR-ler*, & en général, toute idée d'*emanation* & de passage d'un lieu dans un autre. *PARLER*, n'est-ce pas en effet faire passer son idée dans l'esprit d'un autre? *LA PAROLE* n'en est-elle pas le véhicule? & la Parole par excellence, n'est-elle pas celle qui complete les tableaux de nos idées; qui en réunit toutes les portions, & qui n'en fait qu'un seul tout; qui fait connoître par conséquent l'objet dont on parle, & les traits sous lesquels on doit le reconnoître? C'est de lui dont on se servira par conséquent pour tous les tableaux de la parole: si nous voulions faire, par exemple, celui du *TEMPS*, nous dirions:

Le *TEMPS* est la mesure de la durée des Etres qui se succèdent sans cesse: il commença pour cette terre au moment où des hommes purent apercevoir la succession des jours & des nuits: il commence pour chaque individu avec son existence. C'EST lui qui nous amène dans cette chaîne immense d'Etres, sans cesse remplacés les uns par les autres. C'EST lui qui, fuyant sans cesse, & se précipitant continuellement dans l'abîme des nuits, nous entraîne avec lui dans la course rapide. Amenés & ramenés par un même flux, nous voyons sans cesse de nouvelles générations s'élever sur nos débris, comme nous nous

hommes élevés sur ceux de tant d'autres. Plus fort que nous, hors de notre puissance, nous allons cependant le maîtriser, ralentir sa course fugitive, le grossir à nos yeux, le doubler, le redoubler, en remplissant chacun de ses instans, en marquant chacun d'eux par quelque chose dont on puisse tenir note. Une vie pleine de choses, courte de Temps, EST très-longue; car on ne peut la décrire sans beaucoup de tems. Une vie longue de Temps, vuide de choses, EST très-courte au contraire; car il n'en reste rien. Un instans suffit pour la retracer à nos yeux.

Toutes nos connoissances se réduisent en effet à la vue claire & simple des qualités qui se trouvent dans les objets; en sorte qu'il n'est aucune science qu'on ne puisse réduire à la simple expression d'un NOM & d'une QUALITÉ unis par le Verbe EST, & ne formant alors qu'un seul tout.

La Grammaire elle-même se réduit à l'union d'un Nom & d'une Qualité par ce Verbe.

En disant: « la Grammaire EST cette science qui nous apprend à peindre nos idées », on unit un Nom & une Qualité par le Verbe EST.

§ 4.

La Grammaire & la Logique comparées à cet égard.

Le Verbe est donc un mot qui unit les Qualités avec leurs Objets, & qui fait voir que les objets dont on parle existent avec telles & telles qualités qu'on leur attribue.

C'est ce qui fait qu'en terme de Logique, la Qualité est appellée ATTRIBUT; & le nom de l'objet, SUJET; car il est le sujet auquel on rapporte l'attribut: dans cette phrase, par exemple, le *Soleil est brillant*; *brillant* est un attribut; & *Soleil*, sujet; car c'est à lui qu'on attribue la qualité d'être brillant.

Le Verbe n'est que la copule, le lien qui unit l'attribut au sujet.

Et le tout ensemble forme un tableau qu'on appelle PHRASE, ou Proposition; & en terme de Logique, JUGEMENT énoncé. *Jugement énoncé*, pour le distinguer de l'idée qu'il peint, & qui est un jugement intérieur; & *Jugement*, parce qu'on juge, qu'on décide que les qualités qu'on aperçoit se trouvent dans tels sujets, ou que tels sujets renferment telles qualités; par exemple, que c'est le Soleil qui est brillant.

Sans cela, on parleroit sans jugemens; car on attribueroit à des sujets

des qualités qu'ils n'ont pas; tout seroit en confusion; & l'on ne peindroit rien, sinon le chaos & la frivolité de ses idées; tandis que le jugement *sain & exquis* consiste à n'attribuer aux Eres, que les qualités qui leur conviennent.

Ne soyons donc pas étonnés si la Grammaire & la Logique ont de si grands rapports, & si elles s'éclaircissent mutuellement. On peut même affirmer que la Grammaire & l'étude des Langues sont une Logique - Pratique.

Ceux qui n'ont vu dans cette étude des Langues qu'un objet de pure curiosité, ou seulement utile pour remplir quelque Place, sans aucune liaison avec la perfection de nos facultés intellectuelles, n'avoient qu'une idée très-imparfaite des heureux effets de l'étude d'une Langue quelconque, faite avec soin, & comme devoient être étudiées toutes les Langues, avec méthode, & en les analysant sans cesse: cette étude donne nécessairement à l'esprit, une force & une étendue très-supérieure à celle qu'on s'en forme d'ordinaire; elle le rend incomparablement plus propre à pénétrer dans les profondeurs des sciences; elle donne à nos facultés, par l'exercice qui en est la suite, une souplesse, une constance, une pénétration, une sagacité dont elles seroient incapables sans cela, & qui sont néanmoins de toute nécessité pour acquérir des connoissances, & pour soutenir son attention. Aussi lorsqu'on a le courage de s'enfoncer dans l'étude d'une Langue, & de n'y laisser rien d'obscur, il n'est presque plus rien qui puisse arrêter: on en peut juger par la différence étonnante qui regne entre des personnes très-spirituels dont l'esprit n'a pas été exercé par ces difficultés, & celles qui, avec moins de génie, ont été rompues par cet exercice. C'est ainsi qu'un corps qui n'est pas fait à la fatigue, n'est point capable des mêmes efforts qu'un autre moins vigoureux, mais accoutumé aux plus grandes fatigues.

§ 3.

Source des méprises dans lesquelles on est tombé au sujet du Verbe.

Ceux qui auront lu quelque-une des Grammaires qui ont précédé ces recherches, seront sans doute étonnés de la définition que nous donnons du Verbe; ils la trouveront certainement très-différente de celles qu'on en donne ordinairement; mais elle n'en sera pas plus fautive.

D'un côté, tous les Grammairiens se sont contredits jusqu'ici dans leurs dé-

finitions à cet égard : ainsi nous ne faisons rien de nouveau, en ne nous attachant à aucune de celles qu'ils ont données.

D'un autre côté, ils ont tous considéré le Verbe sous un point de vue absolument différent : ils sont tombés dans une méprise qui a été pour eux une source d'erreurs : c'est qu'ils ont confondu le Verbe, qui sert à unir les qualifiés avec leurs objets & qui est unique, avec d'autres mots qui ne sont Verbes qu'en vertu de leur réunion avec celui-là, comme nous le verrons dans les Chapitres suivans : de-là leurs embarras pour trouver une définition qui convint à tous ces objets, comme si une même définition pouvoit embrasser des objets aussi différens : de-là encore leurs distinctions de Verbes en Substantifs auxiliaires & en Verbes non auxiliaires, qui n'ayant nul fondement dans la Nature, ne pouvoient être d'aucune utilité pour la faire connoître & la développer.

De-là enfin leurs propres contradictions, & le mélange de lumières & de ténèbres qu'offrent leurs explications, qui troublent & désorientent ceux qui sont réduits à les prendre pour guide.

C'est ainsi que la Grammaire générale & raisonnée qui a été l'oracle de la Nation pendant un siècle, transporte à la Grammaire la définition que le Verbe doit avoir en Logique, & prête à celle-ci la définition que le Verbe doit avoir, considéré relativement à la Grammaire : l'usage fut, selon ses Auteurs, de signifier l'affirmation : tandis qu'ils appellent le Verbe dans la Logique, le *Copule* ou le lien de la Proposition : mais sentant leur méprise sans en deviner la cause, ils reviennent en arrière, & disent que c'est-là son principal usage : & se reprenant encore, ils ajoutent, que « l'on peut « dire que le Verbe de lui-même ne devoit point avoir d'autre usage que de « marquer la liaison que nous faisons dans notre esprit des deux termes d'une « Proposition ». Ils s'égarent alors de nouveau pour ajouter : « mais il n'y a « que le Verbe Être qu'on appelle substantif qui soit demeuré dans cette simplicité ». Comme si ce qu'ils venoient de dire du Verbe pouvoit convenir à d'autres mots qu'au Verbe Être.

Mais telle est la force du préjugé, qu'il fait errer çà & là, & perdre de vue la lumière au moment même où l'on est le plus frappé de son éclat. Ces illustres Auteurs sentoient toute la foiblesse de leur définition, & combien elle contrarioroit l'idée qu'on devoit avoir du Verbe. Mais persuadés avec tous les autres que le Verbe Être n'étoit pas seul Verbe, ils ne purent plus se faire un système sûr & qui les laissât.

Il arriva ici ce que nous avons déjà vu à l'égard des Pronoms. On n'a été si fort

fi fort embarrassé à leur égard que parce qu'on confondoit avec eux d'autres mots très-différens, mais qui avoient réuni en eux la valeur du Pronom. Ainsi l'on n'a été embarrassé au sujet du Verbe, que parce qu'on a confondu avec lui des mots très-différens, mais qui ont également réuni en eux la valeur.

La Grammaire de Port-Royal est si victorieusement combattue à cet égard par M. Beauzée, qu'il seroit très-inutile d'insister davantage ici sur leurs définitions du Verbe. Celles qu'en donne M. Beauzée, & qui sont très-métaphysiques, s'accordent parfaitement avec ce que je dis, & conduisent à faire regarder ÊTRE comme le seul VERBE de droit, & comme celui qui a prêté sa force à tous les mots qui ont été élevés à ce rang.

Aussi, ajoute-t-il, (1) qu'on « doit trouver dans le Verbe ÊTRE la pure
 « nature du Verbe en général : & c'est pour cela que les Philosophes enseignent
 « qu'il auroit été possible dans chaque Langue, de n'employer que ce seul
 « Verbe, le seul en effet qui soit demeuré dans sa simplicité originelle . . .
 « Quelle est donc la nature du Verbe ÊTRE, ce Verbe essentiellement fon-
 « damental dans toutes les Langues : Il y a près de deux cents ans que RO-
 « BERT-ESTIENNE nous l'a dit, avec la naïveté qui ne manque jamais à ceux
 « qui ne sont point préoccupés par les intérêts d'un système particulier. Après
 « avoir distingué les Verbes en actifs, passifs & neutres, il s'explique ain-
 « si (2) : Outre ces trois sortes, il y a le Verbe nommé substantif qui est
 « ÊTRE, qui ne signifie ni action, ni passion : mais seulement il dénote
 « l'être & existence ou subsistance d'une chascune chose qui est signifiée par
 « le nom joint avec lui ; comme *je suis, tu es, il est*. Toutefois il est si néces-
 « saire à toutes actions & passions, que nous ne trouverons Verbes qui ne se
 « puissent résoudre par luy ».

Il est donc démontré que la définition du Verbe ne convient qu'au Verbe ÊTRE ; que les autres ne le sont qu'en vertu de leur union avec lui ; & qu'ainsi ils ne doivent non plus être mis au rang des Verbes, qu'on n'a mis au rang des Pronoms tous les mots qui ne s'étoient confondus avec les Pronoms que parce qu'ils s'étoient unis aux vrais Pronoms, pour ne former qu'un seul mot : tels que *mon, ton, son, &c.* Faire autrement, ce seroit violer ses propres principes, voir la bonne méthode, & en suivre une mauvaise.

(1) Tome I. p. 487.

(2) Traité de la Gramm. Franç. Paris, 1769. p. 37.

Réponse à quelques Objections.

Il seroit inutile de dire qu'on a grand soin de distinguer ces diverses espèces de Verbes. Puisqu'on a rejeté la distinction des Pronoms & qu'on a été inexorable à leur égard, soyons-le de même sur l'article du Verbe : rejettons de ce rang tout ce qui ne peut s'accorder avec la définition vraie & bien sentie.

Mais que deviendront ces Verbes : ce qu'ils sont : des Participes elliptiques ; des mots formés de la réunion des Participes & du Verbe ; comme nous le démontrerons après avoir parlé des Participes au Chapitre suivant.

On ne peut qu'être effrayé de la foiblesse de l'esprit humain , lorsqu'on considère les inadvertences & les fautes qui échappent aux plus habiles ; & les terribles suites de ces inadvertences en apparence si légères : croiroit-on que la Grammaire sur laquelle on écrit depuis tant de siècles, fût encore si peu connue qu'on ne pût en classer les diverses espèces de mots, d'une manière assurée ; & que ceux qui ont eu assez de pénétration pour apercevoir quelques-unes des fautes dans lesquelles on étoit tombé à cet égard, n'aient pas eu des principes assez sûrs pour achever ce travail & se soutenir ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent mis en leur véritable place ce qui constitue les Parties du Discours ? Cependant, quel succès pouvoit-on se promettre de son travail, jusqu'à ce que cette distribution eût été faite de la manière la plus conforme à la nature des choses : & par-là même, la plus complète, la plus lumineuse & la plus satisfaisante.

Mais les Sciences & les Connoissances, de quelque espèce que ce soit, sont comme une toile immense qui ne pourroit s'achever que dans une longue suite de siècles : chacun y mettroit du sien, les uns moins bien, les autres mieux ; & chacun se mettant à la suite du travail des autres, en profiteroit pour remplir sa tâche d'une manière plus parfaite : tandis que celui qui le critiquerait, & qui seroit peut-être mieux à certains égards, seroit à d'autres fort inférieur.

Exiger d'une personne qu'elle ne se trompe jamais dans ses ouvrages, ou les rejeter absolument à cause des taches qu'on y trouve, c'est donc être injuste, n'avoir nulle idée des difficultés dont les sciences sont hérissées, & des forces passagères de l'esprit humain qui manquent sans qu'on s'en doute : c'est se condamner à ne rien écrire, si l'on ne veut être traité comme l'on traite les autres.

Ce que nous venons de dire sur les mots qui se font attribuer la valeur du Verbe à *EST* en l'ajoutant à leur valeur propre , fera une confirmation de tout ce que nous avons dit sur la manière dont la parole tend à se rapprocher de la rapidité de la pensée , & à ne pas séparer les portions d'idées qu'elle peut laisser réunies.

Ce principe est si fécond , qu'il a lieu pour toutes les Parties du Discours ; en sorte qu'il n'y en a aucune qui ne présente des formules elliptiques , qu'il faut nécessairement analyser si l'on veut avoir une connoissance claire & démontrée des procédés du Langage.

§ 7.

Origine du Verbe EST, le Seul qui existe.

Mais quel rapport pouvoit-il exister entre ce mot *EST*, & l'union des qualités avec leur objet ? Assurer qu'on n'en pouvoit choisir de plus expressif, n'est-ce pas se faire illusion & avancer un vrai paradoxe ?

Tel est le langage qu'on a tenu jusqu'ici, lorsqu'on étoit dénué de tout principe sur les causes du Langage & l'origine de ses mots; mais qu'on abandonnera à mesure qu'on verra la lumière s'élever sur ces objets intéressans.

Si le mot *EST* anime le Langage, s'il est aux mots ce que la vie est aux Êtres, c'est que ce mot peint le signe de la vie ; & qu'il le peint de la manière la plus parfaite , par une onomatopée parlante.

Le signe de la vie est la respiration : c'est par elle que dans les ténèbres de la nuit nous nous assurons qu'une personne chérie vit encore ; qu'elle n'est pas endormie pour toujours : c'est par elle que nous nous assurons en plein jour dans les maladies où la vie semble anéantie , qu'on est encore au nombre des vivans.

La respiration est en effet la cause seconde de la vie , c'est elle qui soutient & ranime le jeu des parties du corps , nécessaire pour entretenir ce mouvement qui la forme : & là où cesse cette respiration , là où elle ne peut plus s'exercer , là se termine la vie.

Lors donc qu'on voulut nommer l'existence , la peindre aux oreilles , on n'eut qu'à imiter le son même de la respiration ; mais d'une respiration forte & qui se fait entendre profondément. Et ce son fut le mot *EST* ou *EST*.

Ainsi , le lien de la parole , le mot qui met la vie entre tous les autres , & qui les change en tableaux pleins d'énergie , est lui-même une peinture , un mot imitatif puisé dans la Nature , qui ne dépend point de l'homme , donc

personne ne put ignorer la valeur & ne pas le comprendre dès qu'il fut prononcé, puisqu'il représentoit ce que chacun sentoit en soi-même.

§. 8.

Langues dans lesquelles il existe.

Ce mot, né dès les premiers tems, a dû par sa naissance même se transmettre jusqu'à nous : il se trouve dans la plupart des Langues, & il n'en existe aucune qui ne lui doive quelques-uns de ses mots.

Nous le reconnoissons dans tous ceux-ci :

Me HE, des Indiens ; je suis.

Tor HE, tu es.

Whe HE, il EST.

HET, des Hébreux, il EST ; à la tête des Verbes passifs en
Hith-pahel.

AIST, des Persans ; ou *Af*, il EST.

HEI, *هئ*, en Arabe, il est, il vit.

EST-*é*, des Grecs, }
EST, des Latins, } qui signifient il EST.

È, des Italiens, qui signifie il EST.

Ew, en Bas-Breton, il EST.

Es, à Vannes, dialecte du Celte.

Eis ou vs, des Flamands & des Anglois, }
IST, des Allemands, } il EST.

EST, des François.

As&es, *ܐܫܬܐ* en Chaldéen, ÊTRE.

At, en Persan, tu es.

Eis, en Grec, tu es.

Es, en Latin, tu es.

Iz-*an*, }
Iz-*ate*, } en Basque, ÊTRE.
Iz-*atu*, }

Iz-*ana*, en Basque, essence.

Iz-*atea*, en Basque, existence.

§. 2.

Diverses Familles de mots qui en descendent.

De-là une multitude de mots qui forment un grand nombre de Familles:

I°. EIS, signifiant un, unité, ce qui est.

En Grec, ΗΙΣ, ΗΕΝ, un; 1°. seul; 3°. séparé, individuel.*En Allem.* EIN, un: mot qui est le Chef d'une Famille immense.*En Flaman.* EEN, un.*En Island.* EIN,*En Goth,* AINS,

Mot qui se dénaturant, fit:

En Latin, UN-US.*Anglo-Sax.* AN.*En Anglois,* A, prononcé E, & AN & ONZ.*En Chinois,* YI, prononcé Ghe, UN.*En Alleman,* EIN-en, rassembler, réunir.

II°. EIS signifiant Homme, celui qui est.

En Hébreu, { AISH OU AIS, Homme.
AISHA, Femme.*En Latin,* { EUS, au nominatif IS, celui qui est, lui.
E-A, celle qui est.*En Bas-Bret.* E, OU EF, lui.*En Allem.* ES, lui, au neutre.*En Holland.* { HY, (prononcez Hei,) lui.
HEY, elle.*En Etrusq.* AIS-oi, les Dieux.*En Oriental* { AS & AIS, Dieu, celui qui est; l'unité.
En Runique }*En Latin,* ASSIS, un Sou.III°. AI & EI, signifiant le Temps pendant lequel on EST, la Vie,
la Durée; l'Eternité.*En Hébreu,* חַי, HAI, Vie; 1°. Age.

חַי, HAI, Vivant.

חַי, HAI, il est.

<i>En Arabe,</i>	حَيٌّ, HÉIOUS, vivant, qui ne passe pas.
<i>En Grec,</i>	Α-ΕΙ, toujours, dont l'existence est sans cesse la même.
	ΑΙ-ΩΝ, Age, durée.
	ΑΙΩΝ-ΙΟΣ, Eternel.
<i>En Latin,</i>	ΑΤ-ΑΣ, Age, vie, durée de la vie.
	ΑΥΟΥ, Temps, vie, perpétuité.
	ΑΒΙΤΑΣ, Age, vicillesse.
	ΑΤ-ΕΡΝΑΣ, Eternel.
<i>En Flamand</i>	ΕΕΥΩΣ, Siècle.
<i>En Hébreu,</i>	זָקֵן, OED, Temps, âge.
<i>En Latin,</i>	Υ-ΕΤ-ΑΣ, Vieux, qui a de l'âge, qui a une longue durée.
<i>En Gallois,</i>	ADD-OLD, Vie, âge.
	OLD, Temps.
	IU, Toujours.
<i>En Goth.</i>	ΑΙΨ, Toujours.
<i>En Allem.</i>	ΕΨΙΟ, Eternel.
<i>En Theut.</i>	ΕΨΥΟ, Durée sans fin, Eternité.

IV°. ED, AID, AD, signifiant le lieu où l'on est, l'habitation.

<i>En Latin,</i>	AD-ES, Maison.
<i>En Franç.</i>	ιδι-φω, Habitation bâtie ; du: Latin, ADI-ficium.
<i>En Celte,</i>	IDD, Habitation, maison.
<i>En Irland.</i>	IDI-AN, Asyle, retraite.
<i>En Grec,</i>	ΙΤΗ-ΟΣ, Habitation, domicile.
<i>En Gall.</i>	ADD-ef, Maison, habitation.
<i>En Celte,</i>	AID, Habitant.
<i>En Basque,</i>	IT-εα, Maison.

Esheco, Domestique.

V°. ES, signifiant, 1°. la Chaleur, 2°. la Nourriture:

Et par lesquelles on conserve son existence: Familles immenses, dont nous ne pourrions mettre le détail ici, mais auxquelles appartiennent ces mots connus:

EST,	Côté du Monde d'où vient le Soleil, le Feu qui éclaire & ranime l'Univers.
VEITA,	Décèsse du Feu.
ESTT,	Manger, en Latin, en Grec, en Theuton, &c.

ΗΙΔ, ΗΙΣ, tout ce qui se mange; d'où viennent :

1°. *ΗΙΣΤΑ*, en Latin (sans aspiration) Aliment.

Com-est-ible en François.

2°. *Ν-ΗΙΣΙ* (h adouci en ν) en Latin, se nourrir; d'où (ν se changeant en θ)

Νησθια, Être qui se nourrit; en François, *besse*, & puis *bête*.

De-là viennent divers mots François qui appartiennent à ces diverses Familles; tels :

Être.	<i>Ψηα.</i>	Edifice.
Un Être.	<i>Εσ.</i>	Edifier.
Essence.	<i>Εστ.</i>	Com-est-ible.
Exister.	Son opposé <i>Ουστ.</i>	Βίη.
Existence.	<i>Un & Unist.</i>	As désignant un.

De-là encore *Εντ*, signifiant celle qui donne la vie, l'existence, qui met au jour.

De-là l'Oriental *Ηβί*, la Vie, l'Eternité; 1°. le Serpent, symbole de l'Immortalité.

Et le Grec *Ηβή*, qui signifie la Jeunesse, la fleur de l'âge, & dont on fit la Déesse *Ηβή*, Echanfonne des Dieux immortels & Epouse d'Hercule transporté au Ciel, ou du Soleil renouvelé & rajenni.

Ajoutons que ce mot *η* ou *ε* remplissoit parfaitement par sa simplicité & par son énergique concision, le vu de la parole qui est de se rapprocher du geste & de se hâter avec la rapidité du tems; & qu'il n'embarraisoit nullement la marche du Discours, & les tableaux de nos idées: ce qu'il eût fait pour peu qu'il eût été plus long, puisqu'il revenoit sans cesse.

Si l'on est surpris de voir que ce mot n'a point dépendu du choix des hommes, & qu'il est commun aux Peuples d'Europe & d'Asie anciens & modernes, on ne le sera peut-être pas moins quand on verra dans le Volume suivant, que le caractère avec lequel on l'écrivit n'a pas été plus arbitraire que le mot même qu'il représente; & que ce caractère a été emprunté du seul objet physique qui pût servir à en faire sentir la valeur. C'est ainsi que tout tend à établir cette grande vérité jusqu'ici trop inconnue, que la parole est une peinture, & que les hommes furent nécessairement dirigés dans cette peinture par la Nature même qu'ils n'eurent qu'à imiter.

Comment il s'affucia avec les Pronoms.

E désignant l'existence, & devenu *VERB* en unissant les Noms avec leurs Adjectifs, ou les mots qui peignent les objets avec ceux qui peignent leurs qualitez, se trouva sans cesse à la suite des Pronoms.

En effet, la personne qui parle, *je, moi*, a souvent occasion de se représenter existente sous telle & telle forme, avec telle ou telle qualité, dans tel ou tel état.

Elle a sans cesse occasion encore de représenter de la même manière les personnes auxquelles elle s'adresse, & celles dont elle parle. Ainsi l'on sera dans le cas de dire :

Je *EST* bon, tu *EST* bon, il *EST* bon.

C'est ainsi que s'expriment les Indiens : ils font pour les trois personnes, comme nous l'avons vu dans l'article précédent.

Ici, le Pronom marchoit le premier, & le Verbe venoit après, & toujours le même pour chaque personne.

Où fut bientôt dégoûté de cette monotonie, & l'on chercha à y remédier. On n'eut pas beaucoup de peine; l'on n'eut qu'à ajouter après *est*, une terminaison prise du Pronom même.

Mi signifioit *moi*; on dit donc *mi-est*, au lieu de *moi est*.

S désignoit la seconde personne; on n'eut qu'à dire *si-s*, & cela signifia *tu es*. *Hi* ou *ist* resta pour la troisième personne;

Ainsi au lieu de *je est, tu est, il est, toujours est*, on eut *simi, sis, est*: c'étoit le Langage Asiatique qui passa dans la Grèce & en Italie avec les Colonies Orientales. Après bien des révolutions, *simi* se trouva changé en *sum* chez les Latins, puis en *suim*, & enfin chez nous en *suis*: en sorte que nous disons *je suis*, qui semble n'avoir plus de rapport avec *est*, tandis que nous continuons à dire *tu es, il est*. Et c'est ce qu'on appelle les Personnes du Verbe, expression impropre, & qui occasionna diverses méprises dans la suite.

Il résulta de cet usage que les Pronoms étant réunis au Verbe, ne furent plus exprimés seuls; ils étoient déjà avec le Verbe; il eût donc été inutile de les répéter.

Mais lorsqu'on eut perdu de vue cette origine, & que le Verbe s'étant altéré,

rése, n'offrit plus les Pronoms d'une manière distincte, on s'imagina que le verbe désignoit les personnes par lui-même; & qu'il réunissoit en lui toute la force des Pronoms.

Ce qui brouilla toutes les idées relatives au Verbe, & lui fit attribuer les propriétés du Pronom, dont les principales sont l'actifité & la passivité, qui ne peuvent point se trouver dans le Verbe, puisqu'il n'est qu'un simple lien.

§. II.

Diverses manieres dont il se combine avec eux.

Il y eut ainsi deux manieres de considérer le Verbe Être: l'une, suivant l'usage primitif conservé chez les Indiens, & par lequel on l'employe tout seul, sans aucune variété relative aux personnes, du moins au singulier.

L'autre, à la manière grecque, en l'unissant aux Pronoms, à la tête desquels il se plaçoit.

Il s'en forma une troisième dans la suite; celle-ci consista à se servir du Verbe uni au Pronom; & à le faire précéder également du Pronom; soit parce que le Pronom verbal s'étoit si fort défiguré, qu'on ne le reconnoissoit plus, comme dans suis où l'on ne voit plus de traces du Pronom *me*; soit parce que les Langues qui se servirent de cette troisième méthode, étoient trop accoutumées à mettre le Pronom avant le Verbe, pour le souffrir après; & telle est la Langue Françoisé en particulier: elle ne dit pas simplement avec les autres Peuples, *suis, es, est*, mais elle repete le Pronom, en disant *je suis, tu es, il est*.

Associer le Verbe avec chaque personne successivement, c'est ce qu'on appelle le *radicum*.

On le fêchit au singulier & au pluriel, puisque chaque personne a un singulier & un pluriel.

Alors, on l'associe d'abord avec les trois personnes au singulier & ensuite avec les trois personnes au pluriel: ainsi nous disons en François:

Je suis.	Vous êtes.
Tu es.	Ils sont.
Il est.	

Tandis que les Grecs disoient d'une manière plus courte:

Es-mi.	Es-men.
Es-s.	Es-te.
Es, ou Esti.	Ti-G, & Enti.

Les Latins qui avoient fait précéder la première personne, de la lettre *s*, ajouteroient également cette lettre à la première & à la troisième personne du pluriel : de sorte qu'ils eurent ce Verbe :

Sunt.		Sumus.
Es.		Eritis.
Est.		Sunt.

Les Orientaux n'arrangent pas ces personnes de la même manière que nous : ils commencent par la troisième, & finissent par la première. Ce Verbe se Réchit donc ainsi chez les Persans :

Att, il est.		And, ils sont.
At, tu es.		Aid, vous êtes.
Am, je suis.		Aim, tout sommes.

L'on voit dans *am je suis*, & dans *and ils sont*, l'origine de *Eimi* & celle de *Enti*, le *sunt* des Latins & notre *sont*.

Observons que si les Latins firent précéder de la lettre *s*, trois de ces personnes, ce ne fut point par un effet du caprice : ce fut pour en adoucir la prononciation, que l'aspiration & les nasales *m* & *n* qui s'y trouvent rendoient trop durs : ce qui n'étoit pas à négliger dans un mot aussi commun : car c'est une chose à remarquer que les Latins étoient aussi ennemis des aspirations que les Grecs en étoient amis ; ce qui mit une très-grande différence dans l'orthographe de la plupart des mots communs à ces deux Peuples.

§ 11.

Origine des mots qui marquent en Latin le Passé & le Futur du Verbe Etre.

Il ne suffisoit pas de désigner l'existence actuelle, ou le tems présent : il falloit encore être en état de désigner l'existence passée & l'existence future, le Tems qui n'étoit plus, & celui qui n'étoit pas encore ; mais qui alloit suivre. *Est* ne pouvoit plus servir à ces usages, si différens de celui pour lequel il étoit employé. Il fallut donc recourir à d'autres sons, & que ces sons fussent également propres à peindre ces nouvelles idées, comme on en avoit un qui peignoit l'existence actuelle & qui étoit pris dans la Nature.

Le son fugitif *ty* fournit l'un de ces mots : il désigna chez les Latins le tems passé du Verbe *est*. Ce son est tiré de la portion extérieure de l'Instrument vocal, & il est repoussé en dehors avec force, en sorte qu'il fait loin de :

ce Instrument. On ne pouvoit donc mieux peindre l'existence qui n'est plus, le tems passé qui s'enfuit sans qu'on le revoie jamais. Aussi, *fu* est le mot qui désigne en diverses Langues l'existence passée : dans la Persane où *بود* *vud*, signifie *il fut* ; en Latin où *Fu-i*, signifie *je fus, fusisti, tu fus, fu-it*, il fut, mot à mot *il est s'enfuyant*. Il en est de même dans toutes les Langues qui ont emprunté ce tems du Latin.

De cette même racine viennent une multitude de mots avec la même signification.

<i>En Hébreu,</i>	<i>פוח,</i>	<i>Fuch,</i>	pousser la voix, souffler.
	<i>פוג,</i>	<i>Fug,</i>	cesser d'être.
	<i>פיה,</i>	<i>Phieh,</i>	cendres, restes du bois consumé
	<i>פסח,</i>	<i>A-FIC,</i>	variable, qui cesse d'être le même.
	<i>פס,</i>	<i>FHS,</i>	être dispersé, finir, diminuer.
	<i>פסח,</i>	<i>A-FIS,</i>	cesser d'être, finir, défallir.
	<i>פז,</i>	<i>FUT,</i>	disperser, dissiper, briser, anéantir.
	<i>פוז,</i>	<i>FUQ,</i>	enlever, ébranler, chanceler.
<i>En Grec,</i>	<i>φύω,</i>	<i>Fusé,</i>	souffle ; 1°. tout ce qui ne renferme que du vent, un soufflet, une vessie, une bulle d'air ; 2°. vanité, faste.
	<i>φύω,</i>	<i>Fugs,</i>	fuite.
	<i>φύω,</i>	<i>Fuge,</i>	fuis.
	<i>φύω,</i>	<i>Fugé,</i>	je suis.
	<i>φύω,</i>	<i>Fey,</i>	Fy.
<i>En Latin,</i>	<i>Fuga,</i>		fuite.
	<i>Fuge,</i>		fuis.
	<i>Fumus,</i>		fumée.
<i>En François,</i>	<i>Fuir,</i>	<i>fuite, fugue, fenné ; feu,</i>	pour désigner une personne qui n'est plus, qui fut.

De-là le mot Hébreu, Grec & Latin, *φύω* qui signifie *du fard*, couleur qui n'a qu'une existence fugitive & passagère : & d'où vient le nom de *Fucus* que porte l'algue, plante marine, parce qu'elle croît dans la composition du fard, ou du *φύω*.

Le *FUTUR* au contraire, s'avance avec rapidité : il n'est pas ; mais déjà nous le touchons. On le peindra donc au moyen du son le plus roulant, le plus sonore, le plus propre à représenter un objet qui s'avance & dont le son aug-

mente à proportion qu'il est plus près : *il sera* donc le nom du tems futur, puisque c'est le son le plus roulant & qui se renforce à mesure qu'il roule davantage. De-là,

Es-o je serai, *tu-is* tu seras, *il-is* il sera, &c. Tems qui subsiste dans toutes les Langues nées des débris de la Latine, mais que nous avons fait précéder de la lettre *s*, comme les Latins l'avoient déjà fait pour le présent. Ainsi nous disons, *je serai*, *tu seras*, *il sera* : les Italiens, *egli sarà*, *il sera*, l'Espagnol, *será*.

Il y a plus, c'est que dans ces trois Langues, tous les futurs se distinguent par le son *a*. Ainsi nous disons *j'aima-rai*, *je voud-rai*, &c. de même que les Latins l'observerent pour l'un de leurs futurs, disant *amav-er-a-o* j'aurai aimé, *leg-er-a-o* j'aurai lu.

Il est même très-à-parent que chez les premiers Grecs *a* désignoit le futur ; & qu'à la longue ce son se changea en *s*, qui est le caractère distinctif de leurs futurs. On sait que *a* & *s* sont des Tons qui ont été sans cesse substitués les uns aux autres.



C H A P I T R E VI.
D E S P A R T I C I P E S .

SIXIÈME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Rapports & différences des Participes & des Adjectifs.

Nous avons vu qu'entre toutes les qualités dont les Êtres sont revêtus , il y en avoit qui n'étoient qu'*énonciatives* , que celles-ci s'exprimoient par des *adjectifs* qui désignoient la qualité d'un objet purement & simplement , & qui se lioient avec le nom de cet objet par le Verbe *est* ; comme lorsque nous disons ; le Soleil est grand ; la Terre est ronde ; l'Eau est limpide .

Mais outre les qualités exprimées par ces Adjectifs , il en est d'autres d'une classe très-différente , qui représentent les divers États qu'éprouvent les Êtres , par la propriété qu'ils ont d'agir les uns sur les autres .

Celles-là, unique effet de la constitution de ces Êtres, & auxquelles ils ne peuvent apporter aucun changement .

Celles-ci, produites par la liberté qu'ont les Êtres d'agir sur eux-mêmes ou les uns sur les autres, & d'exécuter ainsi les projets qu'ils conçoivent .

Celles-là toujours les mêmes ; sans aucune variété relative aurtems .

Celles-ci n'ayant qu'un tems, & flexibles comme les opinions & comme la volonté des Êtres qui les produisent .

Celles-là qui n'influent en rien sur la perfection des Êtres : celles-ci par lesquelles ils l'augmentent ou la diminuent, suivant le bon ou le mauvais usage qu'ils en font .

§. 2.

Définition des Participes.

LES PARTICIPES seront donc les mots qui expriment les divers États des Êtres , occasionnés par la propriété qu'ils ont d'être susceptibles d'action .

Et ces mots seroient toujours liés avec l'idée de tems , parce que les actions se passent dans le tems & que les États qui en font la suite ne *durent* qu'un tems.

§. 3.

Division des Participes.

Toute action peut être considérée sous deux points de vue.

Premièrement , par rapport à l'Être qui agit : secondement , par rapport à l'Être qui éprouve les effets de cette action.

Le premier de ces Êtres est actif ; & le second est passif.

Ce qui constitue deux sortes de Participes.

Le PARTICIPE ACTIF , tel qu'*aimant* , *louant* , *lisant* ; car ces mots peignent un Être comme occupé à *aimer* , à *louer* , à *lire* ; comme faisant l'action d'*aimer* , de *louer* , de *lire*.

Le PARTICIPE PASSIF , tel qu'*aimé* , *loué* , *lu* ; car ces mots peignent les effets des actions d'*aimer* , de *louer* ou de *lire* : ils peignent des objets comme étant aimés , loués , lus , par d'autres Êtres , par ceux dont on a dit qu'ils étoient *aimans* , *louans* , *lisans*.

§. 4.

Objets à considérer dans les Participes.

On a donc trois choses à considérer dans tout Participe.

- 1^o. L'Être qui éprouve l'État dont on parle.
- 2^o. L'État qu'on lui attribue.
- 3^o. Le Tems dans lequel cet État a lieu.

Tout cela se trouve dans *aimans* comme dans *aimé*.

1^o. On y voit un Être dans l'état d'*agir* , ou dans l'état par lequel il éprouve l'effet d'une action.

2^o. On y voit les États divers qu'on lui attribue ; celui d'*aimer* & celui d'*être aimé*.

3^o. On y voit que ces divers États ont lieu dans un Tems quelconque : car un Être peut être *aimant* , avoir été *aimant* , ou devenir *aimant* : de même il peut être *aimé* au moment présent , avoir été *aimé* , ou se voir *aimé* dans la suite.

§. 5.

Tableaux qui en résultent.

Ces Participes se lient aux objets auxquels ils se rapportent, ou auxquels on attribue l'un ou l'autre de ces États, de la même manière que les Adjectifs, par le verbe ÊTRE, lien commun de tous les Tableaux de nos idées.

Ainsi l'on dit, *il est ADAMANT & il est AIMÉ*, tout comme nous avons vu qu'on disoit, *il est grand, il est doux, il est élevé*.

De ces Tableaux, le premier s'appellera *Tableau actif*; & le second, *Tableau passif*.

Le premier, *ACTIF*, parce qu'il peint l'action, l'Être qui agit.

Le second, *PASSIF*, parce qu'il peint l'impression de l'action d'un Être sur un autre Être; parce qu'il peint l'Être qui éprouve l'effet de cette action, qui n'est que patient ou passif à son égard.

§. 6.

Que les Participes sont une des Parties du Discours.

Jusques-ici on ne mettoit point les Participes au nombre des Parties du Discours: mais on se fondoit sur les motifs les plus foibles: & en effet, n'en faire une partie séparée, comme PRISCIEN, (1) que parce qu'ils ont des cas & des genres & point de modes, c'est ne vouloir persuader personne: aussi tous les Grammairiens les ont considérés comme une dépendance des Verbes, ou comme des Adjectifs-verbaux. Mais ils respectoient une vieille erreur, qui mérite d'autant moins de considération qu'elle a embrouillé cette matière au-delà de toute expression, & qu'elle a fait oublier ce que les Participes furent dans l'origine. Trompant ainsi par les formes actuelles de ces objets, elle a fait totalement perdre de vue la véritable place des Participes.

Il est donc temps de la leur rendre, & de débarrasser par-là cette classe de mots, des obscurités qu'on y rencontre encore, uniquement par cette raison.

On ne sauroit les confondre avec les Adjectifs, puisque ceux-ci n'expriment, comme nous l'avons vu, qu'une partie de ce qu'expriment les Participes, & qu'ils diffèrent si fort dans leurs fonctions, quoique leur forme soit la même.

(1) Lib. II. de Orations.

On peut bien moins encore les confondre avec le Verbe, puisqu'e l'essence de celui-ci est d'unir les mots qui désignent les qualités avec ceux qui indiquent les objets dans lesquels se trouvent ces qualités.

Quelque jour même on ne pourra pas concevoir qu'on ait réuni sous un même point de vue les Noms, les Adjectifs, les Participes & les Verbes : qu'on ait vu une seule & même partie du Discours dans ces divers mots, *Soleil, brûlans, aimé & être* : que cette confusion se soit soutenue si long-tems, & dans les siècles les plus brillans de la Littérature Françoisé.

La manière dont nos Grammairiens s'expriment à ce sujet ; les diverses tournures qu'ils prennent pour faire disparaître les usages dont il est environné ; la métaphysique profonde à laquelle ils sont forcés d'avoir recours pour débrouiller ce cahos, prouvent sensiblement combien ils étoient peu satisfaits des idées communément reçues à cet égard : c'est peut-être ici une des Parties qu'ils ont le plus soignée, & qui est présentée de la manière la moins satisfaisante.

C'est qu'ils tenoient trop à l'ancienne manière de voir : c'est qu'ils vouloient raccommoder un système impossible à défendre : qu'ils n'avoient pas osé secouer d'anciens préjugés ; & travailler sur des fondemens tout neufs.

C'est perdre son tems & ses soins que de chercher à raccommoder un édifice qui tombe en ruine de toutes parts : de vouloir mettre de l'ordre dans des objets qui n'en sont pas susceptibles : de s'obstiner à réunir des choses qui ne se peuvent concilier.

Les Participes ne vont ni avec les Adjectifs, ni avec les Verbes ; ils ne peuvent s'expliquer ni par les uns ni par les autres ; ils ont leur marche propre & unique : des caractères particuliers qui ne se trouvent qu'en eux, qui ne constituent qu'eux, qui en font un ordre de mots absolument séparés des autres à tous égards, & pour le fonds, & pour la forme ; & même pour la manière dont ils s'ellipsent, objet qu'il ne faut jamais perdre de vue, & qu'on ne met cependant pas en ligne de compte : faisons-les donc marcher seuls, & ils nous avertiront moins ; les trois quarts de la peine seront supprimés.

§. 7.

Pourquoi ils furent apellés Participes.

D'après ces préliminaires, il sera très-aisé de rendre raison de la dénomination qu'on leur a donnée, qui nous vient des Latins, mais qui se lie avec notre Verbe *participer*, ou *prendre part*. Ce n'est point, comme on l'a cru, parce

parce qu'ils participent de deux natures , de la nature des Adjectifs & de celle des Verbes : mais parce qu'à la différence des qualités exprimées par les Adjectifs & qui ne font point l'effet de la participation des objets auxquels on les attribue , celles-ci au contraire sont toujours l'effet de la participation des Êtres qui les font naître , qu'ils y prennent part , qu'ils s'y intéressent, qu'ils s'y portent avec ardeur pour les faire réussir. En effet, l'Homme , par la volonté , par la détermination , est toujours de moitié dans les actions, tandis qu'il n'entre pour rien dans les qualités qu'il tient de la Nature , telles que celles qui concernent la grandeur , la taille , la couleur , la beauté , &c. Et telle est la force même du mot PARTICIPE , composé des mots *PART-ERE CAP-ERE* ou *CIP-ERE* , prendre part.

Cette différence étoit trop remarquable pour ne pas se faire sentir vivement ; & cette propriété trop intéressante , pour que cette Partie du Discours n'en prit pas son nom. On dut voir dès les premiers instans que l'Homme participoit à les actions ; qu'elles étoient l'effet de la détermination ; que c'est par-là qu'elles devenoient dignes de blâme ou de louange ; que tandis qu'on se contente d'admirer ceux qui font bien , on applaudit ceux qui font bien ; & qu'on ne pouvoit donner à cette portion de mots un nom plus distingué , mieux assorti & plus propre à en faire sentir le prix.

L'origine que nous assignons ici aux Participes est d'autant plus exacte & d'autant plus vraie , que les Participes sont beaucoup plus anciens que les Verbes dont on les dit participans , & avec lesquels on ne pouvoit les comparer dans les commencemens, puisqu'ils n'existoient pas ; comme nous le prouverons dans le Chapitre suivant qui aura Les Verbes pour objet.

Là , nous verrons que tout Verbe qui fait plus qu'unir le nom d'un objet avec celui de la qualité , & qui exprime en même-tems une action , tels que *j'aime* , *je lis* , *je sors* , &c. tirent toute leur force des Participes eux-mêmes , dont ils n'ont fait que prendre la place : & que ces Verbes, loin d'être comme on l'a cru une partie fondamentale du Discours , n'en forment qu'une portion de convenance , qui pour être sentie doit s'analyser en dernier ressort par le Participe , & par le Verbe *EST* , ce Verbe qui unit entr'elles les parties essentielles des Tableaux de nos idées.

Il est vrai qu'on fait marcher les Participes à la suite de ces Verbes comme s'ils en étoient nés & qu'ils en fussent une dépendance : mais on ne pouvoit faire autrement d'après la manière dont on envisageoit ces objets : comme on n'avoit pas des principes sûrs , il étoit impossible de découvrir la véritable analogie de tous ces objets & de les caser dans leur place naturelle : par-

tout, le *factice* en prenoit la place ; & comme on ne raisonnoit que d'après ce *factice*, il falloit nécessairement qu'on s'égarât ; qu'on mit à la fin ce qui devoit être au commencement & qu'on regardât comme cause ce qui n'étoit qu'effet.

Mais lorsqu'on cherche la vérité, & qu'on veut avoir des idées nettes des choses, il ne faut jamais partir de ce qui s'est fait ou de ce qui s'est dit ; mais de ce qui devoit se faire ou se dire ; & de ce qui a fait qu'on a agi ou dit autrement.

Si ceux qui les premiers réunirent les Participes aux Verbes, & les mirent à la fin de toutes les portions du Verbe, le firent parce qu'ils s'imaginèrent que les Participes étoient nés des Verbes & ne les avoient pas formés, ils se tromperent très-grossièrement ; & leur autorité est nulle, étant contraire au fait & à la raison.

S'ils les joignirent aux Verbes, parce qu'ils apercevoient entre eux les plus grands rapports, & parce que la connoissance de l'un conduisoit à la connoissance de l'autre, ils avoient raison : mais ils auroient dû en avertir & ne pas les rejeter à la fin des Verbes, pour ne pas induire en erreur ceux pour l'instruction de qui ils écrivoient, & qui en ont toujours conclu, ce qu'on ne pouvoit qu'en conclure, que les Participes étoient nés des Verbes, & que ceux-ci étoient essentiels, tandis que ceux-là n'étoient qu'un accessoire.

Mais on peut affirmer sans crainte de se tromper, que les premiers qui rassemblerent ces observations se tromperent eux-mêmes : qu'on avoit déjà perdu dès-lors la vraie origine de toutes ces choses ; & que dans l'impossibilité où ils étoient de remonter à cette origine, ils ne cherchèrent qu'à mettre un ordre quelconque dans les faits qui existoient, & qui leur servoient de base.

De-là les difficultés dont cet objet est hérissé, que nos Grammairiens ont tâché d'enlever ; qu'ils auroient entièrement dissipées, s'il n'avoit fallu pour cela que de l'esprit & l'intelligence des Langues : tandis que la vraie généalogie de ces espèces de mots pouvoit seule en donner la solution : & cette vraie généalogie étoit impossible à trouver, sans la comparaison des Langues les plus anciennes & sans la connoissance de leurs rapports avec les idées.

Les difficultés qui regardent les Participes, naissent sur-tout de ce que l'Ellipse s'est emparée de cette Partie du Discours : c'est-là en quelque sorte qu'elle a établi son Empire ; c'est-là qu'elle abrège la parole d'une manière dont nous n'avons point d'exemple dans aucune autre espèce de mots. L'on seroit donc besoin ici de la métaphysique la plus délicate, & de tout ce que l'Art

grammatical a de plus profond , d'un secours supérieur pour découvrir les routes secrètes que l'ellipse suivit ici , pour retrouver les longueurs qu'elle franchit , & pour reconnoître les moyens par lesquels l'esprit humain est parvenu à cette façon de s'exprimer aussi brève qu'énergique.

§. 8.

Utilité & beauté des Participes.

Si l'utilité & la beauté d'une Partie du Discours dépend du rôle que jouent dans le Discours les mots dont elle est composée , il en est peu qui soit plus utile & plus intéressante , que les Participes, tels que nous les présentons ici ; désignant les actions & les déterminations de la volonté ; antérieurs aux Verbes ; n'en reconnoissant qu'un seul , le Verbe *est* , avec lequel ils puissent s'associer ; & avec ou sans fondamentale de tous les autres qui leur doivent tout ce qu'ils font.

C'est par les qualités actives que l'Homme se distingue entre tous les Êtres ; & par les actions qui en sont la suite, qu'il exerce & manifeste ses facultés les plus excellentes , la liberté & son intelligence : elles sont une de ses plus belles prérogatives. Par leur changement continuel & toujours effet de la volonté qui les commence , les continue , les suspend ou les reprend suivant les circonstances , il se prête à tous les besoins , il se porte à tout , il-pouvoit à tout , il survient à tout ; il cultive les Arts , il va de connoissance en connoissance ; il se perfectionne sans cesse ; les semblables trouvent en lui & il trouve en eux des secours toujours efficaces.

C'est par leurs actions que les Peuples , les Sociétés , les Familles , que chaque individu , s'élèvent au-dessus de leur état actuel , bannissent la paresse & l'indolence , améliorent leur sort , & disposent la Terre à recevoir , à entretenir , à rendre heureux un plus grand nombre d'Hommes.

Par leurs actions , les Hommes se montrent tels qu'ils sont , éclairés , sages , généreux , compatissans , pleins de vertu ; ou ignorans , lâches , rampans , vicieux , corrompus.

C'est par les actions qu'on s'élève ou qu'on s'abaisse , qu'on devient digne de louange ou de blâme , qu'on se fait aimer ou détester.

Les actions des hommes ne peuvent jouer un si grand rôle sur la scène de ce monde sans en jouer un très-grand dans le discours ; elles y méritent donc une place distinguée , une place qui soit à elles , & non à aucun autre mot : &

cette place est celle des Participes , puisque ceux-ci peignent les Hommes dans tous leurs états , actifs & passifs , & qu'il n'est aucun Tableau d'idée où il faille peindre l'Homme dans l'un ou dans l'autre de ces états , qui ne soit parfaitement exécuté par l'un ou l'autre Participe , comme nous aurons lieu de nous en assurer dans la suite , & comme l'ont très-bien vu les Grammaticiens.

§. 7.

Pourquoi on avoit négligé jusques-ici cette portion du Discours.

Mais si les Grammaticiens sont convenus que tous les états actifs & passifs , pouvoient très-bien se peindre par les Participes , comment est-il arrivé qu'ils n'en ayent pas fait une des Parties du Discours ; qu'ils les ayent confondus avec le Verbe , dont la fonction est si différente ; qu'on fait aussi étonnant , ait été en pure perte pour eux , & qu'une si belle Partie du Discours leur ait échappé d'une manière qui paroît inconcevable , & qui donne un air d'innovation & de paradoxe à celui qui appelle de leur jugement ?

Cette méprise est arrivée tout naturellement , si naturellement , qu'elle étoit presque impossible à éviter ; & qu'on ne pouvoit pas s'apercevoir que c'en fût une , à moins d'avoir des principes très-différens de ceux dont on parloit.

L'on avoit mis à la place des Participes , leur équivalent formé par ce qu'on appelle *Verbes actifs & passifs*. Ainsi les états actifs & passifs se trouvoient en possession d'une place séparée , quoique sous un autre titre. A cet égard , la méprise étoit en quelque sorte réparée , quoiqu'il en naquît une de fait , & contraire à toute analogie , qui consistoit à regarder les Participes comme étant nés des Verbes , tandis que ceux-ci , comme nous le verrons au Chapitre suivant , ne sont qu'une formule plus courte qu'on substitua aux Participes & au Verbe.

Mais il résulta de cette première méprise , une erreur capitale & qui a brouillé toutes les idées grammaticales ; c'est que ces Verbes actifs & passifs qui devoient former , sous le nom de *Participes* , une classe du Discours séparée de toute autre , & sur-tout de celle qu'on appelle *Verbe* , furent confondus avec celle-ci : en sorte que deux Parties du Discours très-distinctes & dont la définition de l'une ne pouvoit être la définition de l'autre , furent confondues en une seule ; & qu'on chercha dès-lors une définition qui convint à ces deux Parties du Discours , comme si elles n'en formoient réellement qu'une

seulé : ce qui dénatureroit tout , & a jetté les Grammairiens dans des embarras & des difficultés , dont rien ne pouvoit les tirer qu'en revenant à la Nature & au vrai, qu'en séparant les Participes du Verbe , & en ne voyant dans ce qu'on appelle Verbes actifs & passifs, qu'une formule abrégée du Verbe & du Participle.

C'étoit ainsi qu'une première erreur en entraînoit un grand nombre d'autres ; & que celles-ci avoient tellement fait disparaître les traces du vrai , qu'on ne soupçonnoit pas même qu'on se fût égaré.

§. 10.

Formation & Origine des Participes.

Nous avons vu que les Participes étoient divisés en deux Classes, les uns actifs, tels qu'*aimant*, qui peignent les hommes dans un état d'action en même-tems qu'ils désignent le genre d'action dont ils s'occupent. Les autres passifs, tels qu'*aimé*, qui les peignent comme éprouvant les effets d'une action étrangère , & qui désignent en même-tems la nature de cette action.

Je suis aimant, signifie donc , *je suis dans cet état actif qu'on appelle aimer.*

Je suis aimé, signifiera *je suis dans cet état passif qui consiste à éprouver les effets de l'action qu'on appelle aimer.*

Ces Tableaux ne signifient rien, ou ils signifient tout cela ; & ces développemens sont puisés dans l'idée même du Participle , puisqu'ils peignent les états actif & passif , qui résultent des actions auxquelles on se porte , ou desquelles on éprouve les effets.

Ils sont donc elliptiques , puisqu'ils peignent tant d'idées avec si peu de traits : mais comment est-on parvenu à former ces ellipses & à créer ces mots ? D'une manière très-simple , très-naturelle & qui donne très-exactement la définition des Participes.

Ce fut par la réunion de deux mots : l'un qui peignoit l'action qu'on vouloit désigner : l'autre qui peint les Êtres dans un état actif ou passif, sans déterminer la nature de cette action.

Ce mot est *é* pour le passif , & *en* ou *an* pour l'actif : mots qui ne peuvent être plus simples & qui tirent toute leur force du Verbe *é* qui peint l'existence en elle-même purement & simplement ; au lieu que *en* peint un Être dans l'existence active , & que *é* le peint dans l'existence passive.

Ainsi, *Aim-ant* est composé de deux mots qui signifient :

ANT, celui qui est dans un état actif.

AIM, amour, état d'amour.

Aim-é, est composé de deux mots qui signifient :

É, celui qui est dans un état passif résultant de l'action d'un autre.

AIM, amour, état d'amour.

Mot-à-mot, *Aim-ant*, l'Être actif amour ; *Aim-é*, l'Être passif amour : expressions qui tirent toute leur force de leur forme elliptique.

Cette formation des Participes n'est point particulière à notre Langue : elle nous est commune avec la plupart ; on peut dire, avec toutes, quoique sous diverses formes.

Ainsi les Latins disoient *Leg-ente*, l'Être qui lit.

Leg-t-ro, l'Être qui est lu, & par syncope, *legro* ou *leslo*.

Et avec la prononciation forte :

Am-ante, l'Être qui aime.

Am-ato, l'Être qui est aimé.

De-là l'usage des Languedociens de terminer tous ces passifs en *at*, disant, *amat*, aimé ; *blestat*, blessé ; *cantat*, chanté, &c.

Il en étoit de même des Grecs : ils formoient ce Participe passif par le moyen d'*ais*, le même que notre *é* : & le Participe actif par le moyen d'*ais*, le même qu'*en*, avec une légère altération dans la voyelle. Ainsi :

Ti-on, signifie chez eux celui qui honore, l'Être qui honore.

Ti-ens, honor-é, l'Être qu'on honore.

Ces formules avoient l'avantage d'abrégér singulièrement le discours & de lui donner plus de force & plus de clarté. Il ne faut donc pas être surpris, si elles se trouvent dans toutes les Langues de cette façon ou sous des formes qui l'équivalent.

Divers Temps des Participes.

Nous avons dit que les Participes étoient relatifs au tems, parce que toute action est dans un tems. A cet égard, il existe diverses espèces de Participes ; ou pour mieux dire, on peut exprimer par la forme du Participe tous les tems possibles.

Nous avons en François divers Participes actifs.

UN PRÉSENT ,	aimant ,	<i>je fais aimant.</i>
UN PASSÉ POSITIF ,	ayant aimé ,	<i>je fais ayant aimé.</i>
UN PASSÉ COMPARATIF ,	ayant eu aimé ,	<i>je fais ayant eu aimé.</i>

Les autres Participes actifs s'expriment par des Participes d'autres Verbes joints à l'action d'*aimer*.

UN PASSÉ PROCHAIN ,	venant d'aimer ,	<i>je fais venant d'aimer.</i>
UN FUTUR POSITIF ,	devant aimer ,	<i>je fais devant aimer.</i>
UN FUTUR PROCHAIN ,	allant aimer ,	<i>je fais allant aimer.</i>

On pourroit avoir un FUTUR ÉLOIGNÉ , celui que nous sommes obligés d'exprimer par *qui sera aimant* , & qui correspond au Latin *amaturus* , participe futur qui ne signifie ni *devant aimer* , ni *allant aimer* , mais *celui qui sera aimant*.

Nous avons aussi divers Participes passifs analogues à ceux-là.

UN PRÉSENT ,	aimé ,	<i>je fais aimé</i> , & qui s'associe comme tous les Participes à tous les tems du Verbe <i>je fais</i> .
UN PASSÉ POSITIF ,	ayant été aimé ,	<i>je fais ayant été aimé.</i>
UN PASSÉ PROCHAIN ,	venant d'être aimé.	
UN FUTUR POSITIF ,	devant être aimé.	
UN FUTUR PROCHAIN ,	allant être aimé.	

Nous devrions avoir deux autres Participes-

UN PASSÉ ÉLOIGNÉ ,	signifiant	<i>celui qui fut aimé.</i>
UN FUTUR ÉLOIGNÉ ,	signifiant	<i>celui qui sera aimé.</i>

Les Grecs ont une manière très-commode de former leurs Participes : c'est comme nous dans *aim-ant* & dans *aim-é* , avec les tems du Verbe *est* ; mais *len* ont plus que nous. En voici un exemple :

T₄ , signifie chez eux l'action d'honorer : en le combinant avec le Verbe *Être* : ils en ont ces Participes.

ACTIFS.

T ₁ - <i>da</i> ,	celui qui est honorant , honorant.
T ₁ - <i>fo</i> (1) ,	celui qui va honorer.

(1) Prononcez *s* comme s'il y e_{st} avo_{is} de_{ux}.

<i>Ti-ôn</i> ,	celui qui honorera. ^b
<i>Ti-fas</i> ,	celui qui vient d'honorer.
<i>Ti-ôn</i> ,	celui qui a honoré, ayant honoré.
<i>Te-ti-kôs</i> ,	celui qui fut honorant, ayant eu honoré.

PASSIF.

<i>Ti-omenos</i> ,	qui est honoré, honoré.
<i>Te-ti-fomenos</i> ,	qui va être honoré, allant être honoré.
<i>Ti-ehsomenos</i> ,	qui doit être honoré, devant être honoré.
<i>Ti-ehois</i> ,	qui vient d'être honoré, venant d'être honoré.
<i>Ti-eis</i> ,	qui a été honoré, ayant été honoré.
<i>Te-ti-menos</i> ,	qui fut honoré.

§. 11.

De leur forme adjectiv.

Ces Participes désignant des qualités, subiront donc les mêmes loix que les Adjectifs qui désignent également des qualités : comme ceux-ci, ils auront des nombres & des genres, afin de porter les livres de leur objet & de s'unir plus étroitement avec eux.

C'est ainsi qu'on dit *aimé* & *aimée* au masculin & au féminin singuliers : *aimés* & *aimées* au masculin & au féminin pluriels.

Il en est de même du Participe actif en Grec, en Latin & dans le vieux François de nos Peres : ils disoient *aimante*, *aimans*, *aimantes* : tandis qu'il est actuellement indéclinable.

Je ne sache pas qu'on en ait cherché la raison : il doit cependant y en avoir une nécessairement, rien n'arrivant sans cause, en Grammaire tout comme dans la Nature. Et cette cause doit exister dans la manière dont nous envisageons actuellement ces Participes actifs.

§. 12.

Du Participe en ant, & si notre Langue a des Gérondifs.

L'on peut dire que l'usage des Participes actifs est borné à désigner les circonstances dans lesquelles on se rencontre au moment dont on parle.

Le prologue de la Tragédie d'Esther contient, par exemple, cinq ou six Participes actifs, qui sont tous circonstanciels.

- = Et l'Enfer *couvrant* tout de ses vapeurs funèbres,
- = Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Comme si l'on disoit, l'Enfer a jeté ses ténèbres sur les yeux les plus saints ; *en couvrant* tout de ses vapeurs funèbres.

- = Déjà *rompant* par-tout leurs plus fermes barrières,
- = Du débris de leurs forts, il couvre ses frontières.

Où, déjà *en rompant* par-tout, &c.

Il en est de même dans ce morceau de la Scène première du premier Acte.

- = Mais lui voyant en moi la fille de son frere,
- = Me tint lieu, chere Elise, & de pere & de mere ;
- = Du triste état des Juifs jour & nuit agité,
- = Il me tira du sein de mon obscurité ;
- = Et sur mes faibles mains fondaient leur délivrance,
- = Il me fit d'un Empire accepter l'espérance,
- = A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis.
- = Je vins ; mais je cachai ma Race & mon Pays.
- = Qui pourroit cependant exprimer les cabales
- = Que formoit en ce lieu ce peuple de Rivaies,
- = Qui toutes disputoit un si grand intérêt,
- = Des yeux d'Assuerus attendaient leur arrêt ?

Ces voyant, fondant, disputant, désignent autant de circonstances, & peuvent se rendre par, *en voyant*, *en fondant*, *en disputant*.

Il n'est pas moins circonstanciel dans cette phrase, je l'ai vu parlant à son Fils, c'est-à-dire, tandis qu'il parloit à son Fils : car cette formule *tandis que*, est un circonstanciel parfaitement relatif à *en*, dont on ne peut se servir ici à cause de l'équivoque qui en résulteroit, parce qu'on ne sauroit si c'est à ui ou à moi que se rapporteroit l'expression *en parlant*.

C'est par cette raison que l'Abbé GIRARD avoit fait du Participe actif François, un Gérondif, c'est-à-dire un circonstanciel.

L'on sent très-bien que dans toutes ces occasions, le Participe ne peut prendre les livrées du sujet de la phrase, de ce nom auquel se rapporte le Ta-

bleau entier, puisqu'il n'en exprime pas les qualités, mais seulement les accroissemens.

Aussi toutes les fois que le Participe est employé comme un simple adjectif pour désigner les qualités d'un objet, il se décline comme les adjectifs : ainsi l'on dit, *Vivans FRAPANS*, *Enns RONISSANS*, *Fleurs ODORANS*, *Mers TREMBLANS*, *Tableaux PARLANS*.

De ce que nos Participes actifs en *ans* ne sont jamais susceptibles de genre & de nombre, on peut donc assurer hardiment qu'ils ne sont jamais employés en François dans leur vrai usage de participes, mais simplement comme des circonstanciels ou comme des adjectifs.

Ainsi lorsqu'on nous dit que les Participes en *ans* sont indéclinables, on nous induit en erreur, parce qu'on nous fait croire qu'ils sont indéclinables employés même dans leur fonction propre de participes : ce qui n'est pas par le droit, mais qui est de fait en notre Langue, parce que les participes n'y paroissent jamais dans leur vrai état, qui est d'être associé au Verbe ÊTRE.

Il est fâcheux que l'Académie Françoisé qui décida à la fin du siècle dernier que le participe cessoit d'être participe, & n'étoit plus qu'un adjectif lorsqu'il s'accordoit en genre & en nombre avec un nom, n'ait pas aperçu les vrais fondemens de cette assertion : elle n'auroit pas augmenté l'obscurité qui regne sur cette matière importante, en multipliant les êtres & faisant d'un même mot un participe, un adjectif & un gérondif.

Mais on n'avoit alors qu'une très-foible idée de la nature des Langues, & des vrais principes de la Grammaire : en sorte que la décision de l'Académie, conforme au fait, mais qui n'en indiquoit point les causes, qui en rendoit même la découverte impossible, étoit au-dessous de ce Corps illustre ; & n'a pu qu'égarer ceux qui l'ont pris pour guide, en supposant que nous avions outre les Participes, des adjectifs en forme de participes & des gérondifs en forme de participes, mais qui n'étoient point participes. Ce qui est la chose la plus monstrueuse que je connoisse, & qui peut marcher de pair avec ces cercles qu'on multiplioit sans cesse dans des siècles d'ignorance, pour rendre raison du mouvement des Cieux.

Je ne doute point que si l'Académie Françoisé avoit actuellement une pareille décision à faire, elle ne se contenteroit pas de déclarer qu'en tel cas le Participe devient adjectif, mais qu'elle remonteroit aux causes même qui font que ce mot paroît tantôt avec des genres & tantôt sans genres ; & qu'elle répandroit dans cette discussion la lumière que la saine critique répand sur toute espèce de question.

Nous pouvons donc poser comme des principes incontestables :

1°. Que tout participe employé comme participe , c'est-à-dire dans toute l'étendue de sa signification propre , comme désignant l'état d'une personne résultant d'une action quelconque, a toujours la forme adjectivè, & servè comme l'Adjectif les livrées du nom auquel il se rapporte.

Que c'est par cette raison qu'on dit, *il est AIMÉ ; ELLE est AIMÉE.*

Que par la même raison on dit dans toute Langue, *il est AIMANT ; ELLES sont AIMANTES.*

2°. Que lorsqu'on ne le fait pas accorder en François , avec son nom , à l'actif comme au passif, c'est parce que le participe actif n'est jamais employé dans notre Langue avec le Verbe *est*, c'est-à-dire sous sa vraie forme, ou dans son état primitif.

3°. Que s'il devient adjectif lorsqu'il s'accorde avec son nom , c'est parce que dans toutes ces occasions il est employé comme participe , quoique l'on ne s'en soit pas aperçu , à cause de l'ellipse du Verbe *être* en vertu duquel il se décline ; comme cela a lieu dans tous les exemples allégués ci-dessus. Ainsi, *Vérus frapante*, est pour, *Vérus QUI EST frapante* ; *Eaux bondissantes*, pour *Eaux QUI SONT bondissantes* ; *Mère tremblante*, pour *Mère QUI EST tremblante*.

4°. Que dans toutes les occasions où il est indéclinable , il désigne une circonstance , un événement accessoire à l'objet principal , dont il ne peut , par conséquent , porter les livrées.

Aimant est donc participe dans tous ces cas :

1°. Il est TREMBLANT , elles sont TREMBLANTES.

2°. Cette mère TREMBLANTE , obéit aussi-tôt.

3°. Il s'approcha en TREMBLANT , c'est-à-dire dans l'état d'un homme qui est TREMBLANT.

Dans le premier cas, TREMBLANT est participe, & par conséquent déclinable : ce seroit une faute grossière de dire *elles sont tremblant*.

Dans le second , il est *participe* encore : mais n'étant plus accompagné du Verbe *est*, il ne paroît plus qu'adjectif.

Dans le troisième , il est *participe* également : mais resté presque seul d'une longue phrase elliptée, & précédé d'une préposition qui semble en faire un nom, on ne sait plus ce qu'il est , & pour se tirer d'embarras, on l'appelle *gérondif*, parce qu'on trouve en Latin que les formules de ce genre s'appellent *gerundia*. Mais qu'est-ce qu'un *gérondif*, demandera-t-on ? quelle est l'origine de cet Être ? comment se trouve-t-il dans la Langue Françoisè ? comment des

personnes assez éclairées pour bannir de cette Langue , ces cas qu'on y avoit transportés sans raison du Latin , ont-elles pu se résoudre , oubliant leurs excellens principes , à faire passer dans cette même Langue un nom qui tiens essentiellement à la doctrine des cas ; & qui d'ailleurs n'explique rien , ne conduit point à la cause de ces formules singulieres ? Laissons donc ces mots aux Latins ; & nous élevant au-delà de la Grammaire Latine elle-même , ne voyons dans tous ces exemples que des participes qui font partie les uns de phrases complètes & entières , les autres de phrases elliptiques.

La doctrine des Participes en deviendra plus claire , plus simple , plus conforme aux grands principes du Langage.

Si cette méthode produit un heureux effet relativement au participe en *ans* , nous allons voir qu'elle n'est pas moins utile à l'égard du participe en *é* : mais celui-ci donnant lieu à une discussion plus étendue , nous en ferons un Article séparé.

A R T I C L E I I.

DU PARTICIPE QUI SERT A FORMER LES VERBES PASSIFS.

§. I.

Etat de la question.

NOUS voici parvenus à une question plus épineuse que toutes celles que les Participes nous ont offertes jusques-ici.

Il s'agit de décider si les Participes qui servent à former les passifs , tels qu'*aimé* , *loué* , *lu* , sont le même mot qui sert à former les terns passés des Verbes actifs , en se joignant au Verbe *avoir* , comme lorsqu'on dit *il a aimé* , *il a loué* , *il a lu* ; ou s'ils sont d'une nature absolument différente.

Nos Grammaticiens n'ont pas négligé cette question importante : elle tient trop essentiellement à notre Langue , & elle est trop intéressante , pour qu'ils n'aient pas cherché à la résoudre. Mais l'ont-ils fait d'une manière aussi lumineuse qu'il eût été à souhaiter ? sont-ils remontés aux principes par lesquels seuls cette question pouvoit s'éclaircir ? en ont-ils tiré tout le parti possible

c'est ce dont il est aisé de s'instruire, en comparant ce qu'ils en ont dit, & que nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs, afin qu'ils nous suivent plus facilement dans cette discussion importante. Voici comment ils se sont exprimés à ce sujet.

§. 2.

Opinions de divers Grammairiens à ce sujet.

1°. M. M. de PORT-ROYAL.

« On peut considérer deux choses dans les Participes, disent M. M. de
 « PORT-ROYAL (1). L'une, d'être de vrais Noms adjectifs susceptibles de
 « genres, de nombres & de cas : l'autre, d'avoir, quand ils sont actifs, le
 « même régime que le Verbe ; *amans virtutem*. Quand la première condition
 « manque, on appelle les Participes *gérondifs*, comme, *amandum est virtu-*
 « *tem*. Quand la seconde manque, on dit alors que les Participes actifs sont
 « plutôt des Noms verbaux que des Participes.

« Cela étant supposé, je dis que nos deux Participes *aimans* & *aimé*, en
 « tant qu'ils ont le même régime que le Verbe, sont plutôt des *gérondifs*
 « que des Participes . . . & qu'alors *aimé* est actif, & ne diffère du Parti-
 « cipe, ou plutôt du *Gérondif* en *ans*, qu'en deux choses ; l'une, en ce que
 « le *Gérondif* en *ans* est du présent ; & le *Gérondif* en *é*, en *i*, en *u*, du
 « passé : l'autre, en ce que le *Gérondif* en *ans* subsiste tout seul, ou plutôt
 « en sous-entendant la particule *en* ; au lieu que l'autre est toujours accom-
 « pagné du Verbe auxiliaire *avoir*, ou de celui d'être, qui tient sa place en
 « quelques rencontres ; *j'ai aimé Dieu*.

« Mais ce dernier Participle, outre son usage d'être *Gérondif* actif, en a
 « un autre, qui est d'être Participle passif : & alors, il a les deux genres &
 « les deux nombres, selon lesquels il s'accorde avec le substantif, & n'a point
 « de régime : & c'est selon cet usage, qu'il fait tous les tems passifs avec le
 « Verbe ÊTRE : *il est aimé*, elle est *aimée*, &c.

2°. L'Abbé GIRARD.

L'Abbé GIRARD s'exprime ainsi à ce sujet (2) : « Releverai-je l'inattention
 « de ceux qui ont donné au *Gérondif* (*aimans*) le nom de *Participle Actif* ; &

(1) Gram. Gén. Part. II. ch. XXII.

(2) Vrais Principes de la Langue Franç. Tom. II. p. 7. &c.

« celui de *Participe Passif*, au simple Participe (*aimé*) : Ce dernier est, pour
 « le moins, aussi souvent actif que passif ; n'étant déterminé à l'une ou à l'autre
 « de ces espèces, que par l'auxiliaire qui lui est uni. Quand on dit, *il est mal-*
 « *traité par ses parents*, il sert à exprimer l'action dans l'espèce passive ; mais
 « quand on dit, *il a beaucoup aimé les femmes*, il exprime sûrement l'ac-
 « tion dans l'espèce active. D'ailleurs, les Verbes neutres, qui ne sont & ne
 « peuvent être actifs ni passifs, n'ont-ils pas un participe servant à former
 « leurs tems composés : & ce mode peut-il être chez eux d'une autre es-
 « pèce que les autres ? Quand on dit, *j'ai dormi*, *j'ai vécu*, l'action énoncée
 « s'étend-elle jusqu'à un objet distingué du sujet ? & quand on dit, *ils sont*
 « *fortis* ; *eux fortis*, *les autres antérieurs*, le sujet souffre-t-il l'événement au
 « lieu de le produire ? & cet événement y procède-t-il d'un terme ou d'u-
 « ne chose étrangère au sujet ? Si cela n'est pas ainsi, comme l'évidence le
 « démontre, ces participes excluent alors de leur essence ce qui fait telle de
 « l'actif & du passif ; par conséquent cette épithète de *passif*, donnée gêné-
 « ralement à ce mode, n'est pas la réflexion d'une exacte & profonde logi-
 « que, ni même, j'ose le dire, d'une grande attention à tous nos usages ».

3°. M. DU MARSAIS.

Telle est, à cet égard, la Doctrine de M. DU MARSAIS.

« Je crois, dit-il (1), qu'on n'a donné le nom d'auxiliaire à *être* & à
 « *avoir*, que parce que ces Verbes étant suivis d'un nom verbal, deviennent
 « équivalens à un Verbe simple des Latins. *Veni*, *je suis venu* . . . Pour moi
 « je suis persuadé qu'il ne faut juger de la nature des mots, que relative-
 « ment au service qu'ils rendent dans la Langue où ils sont en usage, &
 « non par rapport à quelqu'autre Langue dont ils sont l'équivalent. Ainsi
 « ce n'est que par périphrase ou circonlocution que, *je suis venu*, est le
 « présent de *venir*. *Je* est le sujet, *c'est* un Pronom personnel. *Suis* est seul
 « le Verbe, à la première personne du tems présent, *je suis* actuellement :
 « *venu* est un participe, ou adjectif verbal, qui signifie une action passée,
 « & qui la signifie adjectivement comme arrivée ; au lieu qu'*avènement* la
 « signifie substantivement & dans un sens abstrait. Ainsi, *il est venu*, c'est-à-
 « dire, *il est actuellement celui qui est venu* ; comme les Latins disent *ven-*
 « *turus est*, *il est actuellement celui qui doit venir*.

(1) Principes de Gramm. p. 163.

« *J'ai aimé* : le Verbe n'est que *ai*, *habeo*. *J'ai* est dit alors par figure ,
 « par métaphore, par similitude. Quand nous disons, *j'ai un livre*, &c. *j'ai*
 « est au propre, & nous tenons le même langage par comparaison logique
 « nous nous servons de termes abstraits. Ainsi nous disons, *j'ai aimé*, com-
 « me nous disons, *j'ai honte*, *j'ai peur*, *j'ai envie*, *j'ai soif*, *j'ai faim*, *j'ai*
 « *chaud*, *j'ai froid*. Je regarde donc *aimé* comme un véritable nom substan-
 « tif abstrait & métaphysique, qui répond à *amatum*, *amatu* des Latins &c. . .
 « Or, comme en Latin *amatum*, *amatu* n'est pas le même mot qu'*amatus* ,
 « *a*, *am*, de même *aimé* dans *j'ai aimé*, n'est pas le même mot que dans *je*
 « *suis aimé* ou *aimée*. Le premier est actif, *j'ai aimé*, au lieu que l'autre est
 « passif, *je l'ai aimé*. Ainsi quand un Officier dit, *j'ai habillé mon Régiment* ,
 « *habillé* est un nom abstrait pris dans un sens actif : au lieu que quand il
 « dit, *les Troupes que j'ai habillées*, *habillées*, est un pur adjectif participe.

4°. M. DUCLOS.

M. DUCLOS, dans ses Remarques sur la Grammaire de Port-Royal ,
 ne reconnoît de Gérondif que dans le Participe en *ant* : & par rapport au
 Participe passif indéclinable joint à l'auxiliaire *avoir*, (*j'ai aimé* Dieu) il
 aimeroit mieux l'appeler *Supin*, que Gérondif.

5°. M. BEAUVZÉ.

M. BEAUVZÉ, venu après nous ceux-ci, est entré dans un beaucoup
 plus grand détail (4).

« Si la plupart de nos Grammairiens, dit-il, ont confondu le Gérondif
 « François avec le présent du Participe Actif, trompés en cela par la ressem-
 « blance de la forme (5), une ressemblance pareille entre notre Participe
 « Passif simple & notre Supin, les a jetés à cet égard dans une méprise
 « toute pareille.

« Je ne doute point que ce ne soit pour bien des Grammairiens un vé-
 « ritable paradoxe, que de vouloir trouver dans nos Verbes un Supin ,
 « proprement dit : mais je prie ceux qui seroient prévenus contre cette idée ,

(4) Gramm. Génér. T. II. pag. 311-337.

(5) M. Beauzée venoit de faire voir que ce qui distingue le Gérondif & le Participe
 actif, c'est que le premier est un véritable Nom, tandis que le dernier est un véritable
 Adjectif.

« de prendre garde que je ne fais pas le premier qui l'ai mise en avant ,
 « & que M. Dacles indique assez nettement qu'il a du moins entrevu que ce
 « système peut devenir probable. . . . Et voyons-en ici l'examen , & commen-
 « çons par le Supin des Verbes Latins, où tout le monde le reconnoît.

« Le mot Latin *Supinus*, signifie proprement *couché sur le dos* : c'est l'état
 « d'une personne qui ne fait rien, qui ne se mêle de rien ; & de-là vient
 « que *Supinus* a été pris pour *otiosus* (oisif), pour *negligens* (négligent),
 « pour *mollis* (lâche, mou). Sur quel fondement a-t-on donné cette dé-
 « nomination à certaines formes des Verbes Latins ? . . .

« Quand une puissance agit, il faut distinguer l'action, l'acte & la passion.
 « L'*action* est l'effet qui résulte de l'opération de la puissance considérée en
 « soi, sans aucun rapport, soit à la puissance qui l'a produit, soit au sujet sur
 « qui est tombée l'opération de la puissance : c'est l'effet vu dans l'abstrac-
 « tion la plus complète. L'*action* est l'opération même de la puissance ; c'est
 « le mouvement physique ou moral qu'elle donne pour produire l'effet ; mais
 « sans aucun rapport au sujet sur qui peut tomber l'opération. La *passion* en-
 « fin est l'impression produite dans le sujet sur qui est tombée l'opération.

« Ainsi l'*acte* tient en quelque manière le milieu entre l'*action* & la *pas-
 « sion* ; il est l'effet immédiat de l'action, la cause immédiate de la *passion* :
 « il n'est ni l'action, ni la passion. Qui dit *action*, suppose une puissance qui
 « opère ; qui dit *passion*, suppose un sujet qui reçoit une impression : mais
 « qui dit *acte*, fait abstraction & de la puissance active & du sujet passif.

« Or, voilà justement ce qui distingue le Supin des Verbes Latins. . . . :
 « il exprime l'acte.

« De-là vient qu'il peut être mis à la place du *passé*, & qu'il a essen-
 « tiellement le sens du *temps passé*, dès qu'on le met à la place de l'action
 « parce que l'action est nécessairement antérieure à l'acte, comme la cause
 « à l'effet. . . .

« Je crois actuellement démontré que nous avons un Supin non-seu-
 « lement pour le François, mais pour l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, &c.
 « C'est en effet ce mot indéclinable, dérivé du Verbe, qui sert à la compo-
 « sition des *passés*, avec l'auxiliaire *avoir* ; de sorte que les Verbes de ces Lan-
 « guages, qui ne se conjuguent pas avec cet auxiliaire, n'ont véritablement point
 « de Supin.

« SUPIN.

PASSÉ.

« FRANÇOIS.

*Loué.**J'ai loué.*

« ALLEMAND.

*Gelobet**Ich hab' gelobet.*

« ITALIEN.

« ITALIEN.	<i>Lodato.</i>	<i>Hò LODATO.</i>
« ESPAGNOL.	<i>Alabado.</i>	<i>He ALABADO.</i>

« Ce Supin, dans nos Langues modernes comme dans le Latin, est un
 « vrai Prétérit (1) & c'est pour cela qu'il sert à la composition des préterita
 « positifs avec les simples présens de l'auxiliaire *avoir*, qui ne servent alors
 « qu'à caractériser les diverses époques auxquelles se rapporte l'antériorité d'exis-
 « tence. *J'ai loué, j'avois loué, j'eus loué, j'aurai loué* : comme si l'on
 « disoit, *J'ai actuellement, j'avois ou j'eus alors, j'aurai alors par-devers moi,*
 « en ma possession, l'acte dépendant de l'action de *louer*.

« Cette affinité du Supin & du Participe passif est d'autant plus remar-
 « quable, qu'elle est universelle, & que par-tout, l'un ne diffère de l'autre qu'en
 « ce que le Supin est absolument indéclinable par rapport aux genres, & que
 « le Participe est susceptible de toutes les terminaisons génériques autorisées
 « par l'usage.

« Le Supin n'a point de genre, ou n'a qu'un genre, parce que... c'est un
 « Nom : le participe passif reçoit tous les genres autorisés dans la Langue,
 « parce que c'est un Adjectif. Mais tous deux sont au présent, par-
 « ce que tous deux présupposent l'action ; l'action précède l'acte marqué par
 « le Supin ; & l'acte précède l'impression désignée par le sens passif.

« Le matériel de notre Supin est si semblable à celui de notre Participe
 « passif, que quelques-uns auront peine à croire que l'usage ait prétendu
 « les distinguer. Mais on fait bien que ce n'est point par la forme extérieure,
 « ni par le simple matériel des mots, qu'il faut juger de leur nature : autrement
 « on risqueroit de passer d'erreur en erreur.

« Notre Supin est employé comme Nom : on dit, *J'ai lu*, (comme on dit
 « *J'ai vos lettres*) . . . Il est évident au contraire que notre Participe passif est
 « toujours adjectif : ce qui établit une différence bien sensible.

« L'origine de cette ressemblance universelle du Supin & du Participe
 « passif, vient par-tout de ce que le Participe passif est formé du Supin.

6°. M. F R I S C H.

Nous pouvons ajouter à toutes ces opinions celle de M. F R I S C H qui a
 soutenu depuis peu (2), contre VOSSIUS, que les participes passés du passif tels

(1) Le Prétérit est la portion d'un Verbe, qui désigne le tems passé.

(2) Dans les nouveaux Mélanges de Leipsick, en Latin, T. V. p. 123 & suiv.

qu'*amarus* ou *AIMÉ*, étoient actifs tout comme passifs, qu'ils ont le même régime que les Verbes actifs, & qu'ils ne viennent point du Supin, quoiqu'ils soient comme eux actifs & passifs, & qu'ils soutiennent d'autres rapports avec eux.

§ 3.

Résumé de ces opinions.

Reprenons ces diverses opinions, qui ne peuvent être plus différentes.

MM. de Port-Royal font d'*aimé* & de tout mot pareil, deux mots très-différens : 1°. un GÉRONDIF quand ils sont associés au Verbe *avoir* : 2°. un PARTICIPE PASSIF, quand ils sont associés au Verbe *être*.

M. l'Abbé GERARD n'y voit qu'un seul mot, actif & passif, suivant les circonstances. Et c'est-à-peu-près l'opinion de M. FRISCH.

M. du Marçais fait d'*AIMÉ*, dans *j'ai aimé*, un Nom abstrait pris dans un sens actif : & d'*AIMÉ*, dans cette phrase *la personne que j'ai aimée*, un adjectif-participe.

M. DUCLOS voit dans *AIMÉ*, joint à *j'ai*, un Supin, & c'est cette opinion qu'embrasse M. Beautée, tandis qu'il est participe passif dans *je suis aimé*.

Ainsi ce mot est tout à la fois Participe, Supin, Gérondif, Nom, ou Adjectif; tandis que, selon les uns, il vient du Supin; & que, selon d'autres, il n'en vient pas.

Il ne sauroit être tout cela : mais comment se décider entre ces divers Auteurs, si opposés, & tous distingués, tous au fait de leur Langue, tous ayant approfondi les Principes généraux du Langage ?

Nous n'avons qu'un moyen pour réussir dans cette recherche ; & c'est celui que nous avons déjà employé à l'égard du Participe en *ans* : c'est de bannir tout mot qui n'éclaircit point la chose ; & de remonter à des principes plus généraux encore que ceux que ces Savans ont pris pour guide.

Ils sont tous partis de l'idée que les Participes étoient nés des Verbes : comme ils leur sont antérieurs, ainsi que nous le démontrerons, on ne pouvoit parvenir à la vraie solution de cette question embarrassante.

Essayons de faire mieux.

§ 4.

Observations préliminaires.

Mais afin de réussir dans cette recherche, faisons ici quelques remarques :

préliminaires : elles pourroient répandre du jour sur cette question, & en amener la solution d'une manière aussi simple que naturelle.

1°. M. BIAUZÉS a très-bien prouvé que les Adjectifs-verbaux qui suivent le Verbe *j'ai*, comme *aimé* dans *j'ai aimé*, ne sont pas des Gérondifs, c'est-à-dire, qu'ils ne désignent pas des circonstances de tems : il est, en effet, très-étonnant que MM. de Port-Royal soient tombés dans une méprise de cette nature : mais la Grammaire Générale n'étoit alors qu'au berceau, & cette méprise prouve combien on étoit encore éloigné dans ce tems là des vrais principes de la parole.

2°. M. du Marçais, en faisant de ces mots un Nom abstrait pris dans un sens actif, ne nous en donne pas la vraie idée : il s'en écarte cependant beaucoup moins : car il en explique le matériel par comparaison ; parce qu'on peut dire que ces Adjectifs-verbaux désignent une chose qu'on a, de la même manière que seroit un Nom ; ces phrases *j'ai aimé, j'ai fait*, paroissant relatives à celle-ci, *j'ai un habit, j'ai un fils*.

3°. M. Beauzée a donc pu, d'après ce principe, prendre ce Nom abstrait-actif pour un Supin, parce que ces adjectifs-verbaux *aimé, loué*, se rendent en Latin par un mot parfaitement semblable, pour la forme, aux Supins des Latins : car *j'ai loué*, se disoit en Latin *habeo LAUDATUM* : *j'ai aimé, habeo AMATUM* : or *laudatum, amatum*, considérés (M. du Marçais), font ce que les Latins appelloient Supin.

Malgré cela, je ne puis me résoudre à regarder ces adjectifs-verbaux ni comme des Noms, même dans le sens le plus abstrait & le moins absolu ; l'idée de Nom étant contradictoire avec celle d'Adjectif : ni comme des Supins ; 1°. parce que dans *habeo laudatum, habeo amatum* ; *laudatum, amatum* peuvent être considérés comme de vrais adjectifs au genre neutre & qui s'accordent avec le Substantif *negotium*, ou avec *id*, et qui est parfaitement conforme au génie de la Langue Latine : ainsi *habeo laudatum* est pour *habeo negotium, habeo id negotium*, ou *habeo id laudatum*, j'ai chose louée.

2°. Parce que lors même qu'on auroit raison de voir des Supins dans ces phrases Latines, il seroit très-inutile de vouloir expliquer par ce Nom les phrases Françaises dont il s'agit ; puisque les Supins sont des cas, & que nous n'en avons point en François ; & que leur Nom ayant été inventé pour rendre raison d'une formule Latine, ne peut servir à expliquer une formule Française.

Ajoutons que le Verbe *s'au* n'est ici que par contre-coup, & comme

formale elliptique, au lieu de *je suis ayant*, & qu'il en est de même du mot *aimé*, qui est ici au lieu de *été aimant*; en sorte que *j'ai aimé* correspond à cette phrase entière, *je suis ayant été aimant*.

Mais il est évident qu'*ayant* est dépouillé ici de toute idée de possession, & qu'il est impossible de lui substituer le mot *possédant*. On ne peut dire *je suis possédant été aimant*: tandis que dans ces phrases *j'ai une montre*, *j'ai une maison*, ou dans celles-ci, *je suis ayant une montre*, *une maison*, on rendra très-bien ce mot *ayant* par le Verbe *posséder*: en disant *je suis possédant une montre*, *une maison*.

J'ai, ne désigne donc ici qu'un simple changement d'état, en sorte qu'il occupe la place du Verbe *être*, le seul qui par lui-même désigne toute idée d'état: en effet, *j'ai été*, est pour *je suis été*; *j'ai été aimé*, pour *je suis été aimé*: manière propre & primitive d'exprimer ces idées, qui subsiste encore chez les Italiens & les Allemands, & dans diverses Provinces où l'on parle François: ainsi les Italiens disent:

Io sono stato, je suis été; là où nous disons, j'ai été.

Io sarò stato, je serai été; là où nous disons, j'aurai été.

Les Allemands disent tout de même:

Ich bin gewesen, je suis été.

Les enfans diront, *je suis été*, plutôt que *j'ai été*.

Nous ne saurions donc expliquer ces formules où l'Adjectif-verbal est employé avec *j'ai*, sans remonter à leur origine & sans les analyser avec la plus grande exactitude: mais nous parviendrons sûrement par-là à des idées exactes & lumineuses, propres à répandre du jour, non-seulement sur cette portion de notre Langue, mais aussi sur les autres Langues, sans en excepter les Supins des Latins, & le Grec qui ne les connoît pas.

§ 5.

Du Participe ou Adjectif-verbal joint au Verbe ÊTRE.

Nous avons vu que les Participes peignent les divers états dont on est susceptible par l'effet des facultés relatives aux actions.

Mais relativement aux actions, on éprouve deux situations très-différentes: car l'on agit soi-même, ou l'on éprouve les effets de l'action d'un

autre. Dans la première de ces situations l'on est *Auteur*, & l'on fait éprouver à un autre les effets de son action. Dans la seconde, l'on est l'*Objet* sur lequel porte l'action d'un autre, & l'on en éprouve les effets.

C'est ce qu'on appelle *état ACTIF* & *état PASSIF*.

Ici l'on s'est partagé : les uns ont cru qu'il n'y avoit point de milieu entre ces deux états ; que tout étoit action & passion : d'autres ont cru qu'il y avoit un état moyen entre ces deux ; cet état où l'on fait abstraction de la puissance active & du sujet passif ; l'*acte* considéré en lui-même sans aucun rapport soit à la puissance qui l'a produit, soit au sujet sur lequel est tombée l'opération de cette puissance.

Cette remarque est très-juste : mais l'acte considéré sous ce point de vue, ne donne lieu à aucune formule particulière dans les Langues : ou l'acte n'est point considéré en lui-même ; ou s'il est considéré en lui-même sans aucun rapport à l'action, il se range dans la classe des simples adjectifs : comme lorsqu'on dit un *Tableau PEINT*, une *Fille FAITE*, une *Maison BATIE*.

Aussi verrons-nous que cette observation est inutile pour expliquer la formule où l'adjectif verbal est jointe au verbe AVOIR, motif cependant pour lequel on y avoit recours.

En effet, tous les Tableaux de la Parole se réduisent à ces trois :

Tableau énonciatif, qui désigne les qualités, ou tout ce qui est indépendant des actions & de leurs effets.

Tableau actif, qui peint une action ou des puissances actives.

Tableau passif, qui peint les effets d'une action ou l'objet sur lequel la puissance active fait impression.

Il n'y en a pas d'une quatrième espèce.

Dans l'état, soit *actif*, soit *passif*, l'action ou les effets peuvent être présents, passés ou futurs. De-là trois espèces de Participes, les *présens*, les *passés* & les *futurs*.

Il ne s'agit ici que des présents qui s'associent au Verbe *Être*, & des passés qui s'associent au Verbe *Avoir*.

En effet, si nous nous représentons comme *agissans*, nous employons le Verbe *ÊTRE*.

Je suis faisant.	Je suis lisant.
J'étois faisant.	J'étois lisant.
Je fus faisant.	Je fus lisant.
Je serai faisant.	Je serai lisant.
&c.	&c.

Et si nous nous représentons comme hors de l'état d'agir, nous nous servons du Verbe AVOIS.

J'ai fait.	J'ai lu.
J'avois fait.	J'avois lu.
J'eus fait.	J'eus lu.
J'aurai fait.	J'aurai lu.
&c.	&c.

D'un autre côté, l'objet qui éprouve l'effet d'une action, l'éprouve actuellement, ou l'a éprouvée ; c'est ici où l'on peut dire qu'il n'y a point d'intermédiaire sensible & dont on puisse tenir compte par une formule particulière. Car tout objet qui est parvenu au point où on vouloit le porter, & qui n'éprouve plus l'effet de quelque action parce qu'on l'a mis dans l'état où l'on vouloit qu'il fût, peut se rendre par un passif passé.

Ainsi tandis qu'une personne est aimée, elle peut dire *on m'aime* : quand elle cesse d'être aimée, elle peut dire *on m'a aimée*.

Quand on peint une personne, elle peut dire *on me peint* : quand on l'a peinte, elle peut dire *on m'a peinte*.

Ici les Langues renferment une équivoque ; car en rendant ces deux phrases par le passif, on peut les rendre dans un certain sens par la même formule, par la formule *je suis peinte*. En effet, si on envisage *peinte* comme un état qu'on éprouve actuellement, *je suis peinte* est relatif à *on me peint* : & si l'on considère ce mot *peinte* comme représentant une qualité qu'on a acquise par l'effet d'une action étrangère, on peut dire encore *je suis peinte*, c'est-à-dire *je suis en Tableau* ; expression où l'on fait abstraction totale de l'idée d'action : mais cette équivoque n'a aucune suite fâcheuse, parce que le sens la redresse, qu'elle n'a pas lieu dans les autres cas, & qu'on peut la corriger par le passé, relativement au dernier sens, en disant *j'ai été*, au lieu de *je suis*.

Nous pouvons donc appeler,

FAISANT, un Participe présent actif.

FAIT, un Participe présent passif.

Et tandis que l'on dira comme ci-dessus	On dira au passif présent.
Je suis faisant.	Je suis fait.
J'étois faisant.	J'étois fait.
Je fus faisant.	Je fus fait.
Je serai faisant.	Je serai fait.

Les Latins auroient deux façons d'exprimer cette formule *je suis fait*, suivant qu'elle seroit analogue à ces expressions *on me fait* & *on m'a fait* ; *on me fait* se rendroit par *FIO* ; *on m'a fait*, par *FACTUS SUM*.

Legor signifiera *on me lit*, ou *je suis lu*.

Sum lectus, je suis lu, ou *on m'a lu*.

Ces Participes présens deviendront des participes passés en se joignant tous les deux au participe passé du Verbe *Être*, *ayant été* : ainsi,

Ayant été faisant, sera le participe passé actif.

Ayant été fait, sera le participe passé passif.

Et l'on dira :

Je suis ayant été faisant.	}	Je suis ayant été fait.
J'étois ayant été faisant.		J'étois ayant été fait.
Je fus ayant été faisant.		Je fus ayant été fait.
Je serai ayant été faisant.		Je serai ayant été fait.

Ces formules sont longues & monotones : on les abrégera donc, & on trouvera même moyen de les varier, comme nous allons le voir.

§. 6.

Comment le Participe passé actif s'ellipse.

Nous verrons bien-tôt que toutes les formules composées primitivement d'un participe actif, s'ellipsent, & nous en indiquerons les motifs.

Ce qui est très-certain, c'est que le participe passé actif joint au Verbe *je suis*, comme dans cette phrase, *je suis ayant été faisant*, s'ellipse en celle-ci, *j'ai fait* : tandis que son correspondant *je suis ayant été fait*, s'ellipse en celle-ci, *j'ai été fait*.

Voilà donc deux phrases elliptiques, l'une active, l'autre passive, énoncées par le participe présent passif *FAIT*, comme si ces deux phrases étoient passives, & au présent.

Le second de ces *FAIT* est incontestablement le participe passif & au passé, à cause de *j'ai été*, qui est un passé.

Mais le premier de ces *FAIT*, *j'ai fait*, qu'est-il : Est-il un participe ou n'en est-il pas un ? S'il en est un, de quelle espèce est-il : est-il actif : est-il passif : est-il tout cela à la fois ? S'il n'en est pas un, dans quelle classe de mots faudra-t-il le ranger : C'est-là la grande difficulté à résoudre.

De l'Adjectif-verbal joint au Verbe j'ai.

Afin d'être en état de décider de quelle nature est cette formule *j'ai fait* ; & de pouvoir assigner une place entre les Parties du Discours à cet adjectif-verbal qui accompagne le Verbe *avoir*, nous devons commencer par analyser les idées que renferme une pareille formule.

Lorsqu'après le Verbe *j'ai*, nous mettons un adjectif-verbal comme *lu, écrit, fait*, &c. nous donnons à connoître toutes ces choses :

- 1°. Qu'il existe un Objet dans un tel état.
- 2°. Qu'il n'existe dans cet état que depuis peu.
- 3°. Qu'il vient d'y être mis par moi qui parle.

Idees essentielles qu'il ne faut point perdre de vue si l'on veut avoir une idée nette & distincte de ces formules, qui paroissent se refuser à toute analyse.

Ainsi de quelque maniere qu'on tourne ces formules, soit qu'on regarde *j'ai* comme désignant la possession, soit qu'on l'envisage comme désignant un simple état d'existence, l'adjectif-verbal sera toujours un passif, parce qu'il désignera constamment une chose qui a été faite par le sujet de la phrase.

Su, par exemple, on veut que *j'ai*, signifie je possède, *j'ai lu* signifiera nécessairement je possède *lu*, c'est-à-dire je possède cela *lu* par moi.

J'ai écrit, c'est-à-dire je possède une chose écrite par moi.

J'ai bâti, c'est-à-dire je possède une chose bâtie par moi.

Si l'on aime mieux rendre *j'ai* par l'idée d'existence, il signifiera qu'on existe avec la qualité d'avoir fait telle action.

J'ai écrit, c'est-à-dire, je viens de faire que telle chose a été écrite par moi.

J'ai bâti, c'est-à-dire, je viens de faire que telle chose a été bâtie par moi.

De quelque maniere qu'on analyse ces phrases, on aura toujours les mêmes résultats.

Ainsi, tandis que cet adjectif-verbal est un participe présent passif avec le Verbe *ÊTRE*, comme dans *je suis écrit, je suis bâti*, il est un participe passé passif elliptique avec le Verbe *avoir*, comme dans *j'ai écrit*.

Mais comment un participe passif a-t'il pris la place d'un participe actif ?

car la phrase à abrégée étoit composée du participe passé actif, comme dans *je fais ayant été écrivant, je fais ayant été bâtissant.*

Rien de plus simple : on ne peut avoir été faisant, qu'une chose n'ait été faite : ainsi, dire qu'une chose a été faite par soi, ou qu'on a été faisant une chose, c'est toujours la même idée : mais si cela étoit différent quant au sens, il ne l'étoit point relativement à la brièveté si nécessaire pour le Discours : aussi a-t-on préféré ici, sans balancer, la formule elliptique à l'autre.

On y parvint encore fort aisément. *Je fais ayant* fut changé comme tout Participe semblable, en *j'ai* ; car *j'ai* n'est autre chose que *je fais ayant*. On eut alors cette formule : *j'ai été faisant.*

Cette formule étoit encore trop longue : on substitua *fais*, Participe passé passif, au Participe passé actif, & on eut, *j'ai fais*, qui disoit la même chose, & qui avoit outre cela l'avantage d'être infiniment moins monotone ; ayant d'ailleurs tout le piquant de l'ellipse & l'agréable d'un juste mélange de l'ACTIF avec le PASSIF.

Si maintenant on veut appeler le mot qui constitue cette formule elliptique, *Nom, Gérondif, Supin ou Participe*, peu importe : ce qui importoit, c'étoit de l'analyser, d'en donner une idée nette, claire, déterminée, de fixer l'analogie qui régnoit entre ces diverses formules.

C'est au Lecteur à voir si nous avons réussi ; la chose est sûre s'il a suivi nos vues, & si elles le satisfont.

§. 8.

Pourquoi ce Participe elliptique ne se décline pas toujours.

Tout Participe se décline quand il est dans son état naturel, puisqu'il est de l'essence du Participe d'être Adjectif, ce qui le fait appeler Adjectif-verbal ; & que tout Adjectif se décline.

C'est ainsi qu'on dit, *je suis aimé, & je suis aimé*, tout comme on dit, *je suis bon, & je suis bonne.*

Mais de ce qu'ils ne se déclinent pas dans certaines occasions, il ne s'en suit pas qu'alors ils ne sont plus participes, & qu'ils sont une espèce de mots différens : mais seulement qu'ils ne sont pas dans le cas d'être déclinés, parce qu'ils ne sont unis à aucun Nom, condition sans laquelle ils ne sont point susceptibles de genre. C'est ainsi que *bon* n'en est pas moins un Adjectif, quoiqu'il ne se rapporte à aucun Nom, & qu'on ne puisse pas dire qu'il est au

genre masculin, dans cette phrase, *il est bon de faire cela : est il*, n'est point considéré ici comme Nom ; & s'il y en avoit un, ce seroit plutôt celui de chose qui est féminin ; & que les Latins rendoient par le Neutre, qui n'est autre chose que l'Adjectif considéré indépendamment d'aucun genre.

Nous avons déjà vu, que le participe actif en *ant* ne se décline point, lorsqu'il est employé comme circonstanciel, quoiqu'il ne cesse pas d'être participe ; mais parce qu'il est considéré comme n'étant pas qualificatif dans ce moment, comme ne se rapportant pas au Nom qui fait le sujet du Tableau.

Il en est de même pour le participe elliptique précédé du Verbe *j'ai* : car il est si fort détaché de tout Nom, qu'il est impossible qu'on lui assigne un genre, masculin ni féminin : en effet, en disant, *j'ai écrit*, *j'ai lu*, indique-t-on un Nom avec lequel pussent s'accorder *écrit*, *lu* ?

Aussi, dès qu'on nomme un objet auquel ils peuvent se rapporter, aussitôt on les fait accorder entr'eux pour le genre. Ainsi on dira : *les lettres que je vous ai écrites*, *les personnes que vous avez consultées*, *les robes que je vous ai envoyées*, parce qu'on voit manifestement que ce qu'on a écrit, ce sont les lettres dont on parle : que ces personnes sont celles qui ont été consultées ; & ces robes, celles qui ont été envoyées.

C'est par la même raison que l'on dit, comme dans la Chanson, *je l'ai perdu*, *ma bien-aimée* ; *je vous l'ai renvoyée*, *cette lettre que vous m'avez demandée* ; parce qu'on voit dans toutes ces phrases le nom auquel se rapporte le Participe.

Et si nous disons, *j'ai écrit ces lettres*, & non, *j'ai écrites ces lettres*, ce n'est point parce qu'*écrit* n'est pas un Participe, mais parce que lorsqu'on le prononce il n'y a encore aucun nom avec lequel on puisse le faire accorder ; c'est comme si l'on disoit simplement *j'ai écrit* : car alors il est impossible de mettre *écrit* au féminin plutôt qu'au masculin, ou au masculin plutôt qu'au féminin. Ainsi on le laisse tel qu'il est en lui-même.

Cependant, dira-t-on, vous ajoutez tout de suite un nom féminin : cela est vrai ; mais ce nom n'est plus considéré comme le mot auquel se rapporte l'Adjectif-verbal déjà prononcé : celui-ci s'est incorporé avec *j'ai*, d'une manière si étroite, qu'ils semblent ne présenter qu'un seul mot ; ce qui est si vrai, qu'il n'est aucun Grammairien qui ne fasse regarder *j'ai écrit* comme un tems du Verbe *écrire*.

Cette formule si embarrassante tient donc uniquement à l'illusion qu'on se fait en la prononçant, & à l'égalité qu'on met entre ces phrases, *j'ai aimé*,

J'ai écrit, & ces même phrases suivies d'un nom, comme *J'ai aimé cette personne*, *J'ai écrit cette lettre*. Ainsi l'on auroit pu, sans blesser les règles de la Grammaire, dire *J'ai aimée cette personne*, comme font les Italiens, pour qui il est indifférent dans ces occasions de faire accorder ou non le Participe avec le nom suivant, tout comme nous le faisons accorder avec celui qui le précède : ils disent, par exemple, *io ho PERDUTA qualche lettera*, j'ai PERDUES ces lettres ; & *io ho PERDUTO qualche lettera*, j'ai perdu ces lettres.

Aussi ferions-nous ces Participes du même genre que leur Nom, si nous mettions ce Nom avant eux, & après *J'ai* : j'ai ces lettres PERDUES : j'ai ces personnes AIMÉES : j'ai ces robes ACHETIÉS.

Mais pourquoi préférons-nous une tournure qui paroît contre toutes les règles, à cette première tournure où tout est dans l'ordre : Par une raison très-simple : c'est qu'en disant *J'ai ces lettres perdues*, on peut croire que je possède des lettres qui ont été perdues par d'autres : au lieu qu'en disant *J'ai perdu ces lettres*, il n'y a plus d'équivoque : c'est-moi qui ai perdu, & non qui ai trouvé ce qui avoit été perdu : en vertu de ce que cette ellipse, comme nous l'avons vu, emporte avec soi que ce qui a été fait, a été fait par la personne même qui est le sujet de la phrase.

Et c'est une règle constante, dans toutes les Langues, quoique peu connue cependant, mais qu'il ne faut jamais perdre de vue, qu'un mot placé entre deux autres & qui devoit naturellement s'accorder avec le dernier, s'en détache peut s'incorporer en quelque façon avec le premier, dès qu'il en résulte plus de clarté, ou simplement plus de concision, sans nuire à la clarté nécessaire à la phrase.

§. 9.

Le Participe Passif employé comme circonstanciel, & comme un simple Adjectif.

Nous avons déjà vu que le Participe actif s'employoit non-seulement dans son sens le plus étroit, mais encore dans deux autres sens analogues à celui-là ; 1°. pour désigner quelque circonstance, & 2°. pour désigner une simple qualité ; sans cesser d'être le même mot, parce que chacun de ces sens découle nécessairement du sens propre que présente ce Participe.

Mais si l'on n'a pas été pleinement convaincu de cette vérité, on le sera sans doute dès qu'on s'apercevra que la même chose a exactement lieu

pour le Participe Passif ; & qu'outre son sens propre , il s'employe encore comme circonstance & comme une qualité pure & simple.

C'est ainsi que ces formules *se* **CONSIDÉRÉ** , *tout* **MÛREMENT** **PESE** , *ces choses* **DITES** , expriment de simples circonstances , ou sont autant de circonstanciels , & n'en sont pas moins des participes ; puisque c'est comme si l'on disoit , *cela* **ayant été** **considéré** ; *tout* **étant** **mûrement** **pesé** ; *ces choses* **ayant été** **dites**.

C'est ainsi qu'on dit encore ; *un* **HOMME** **CHÉRI** , *un* **ROI** **ADORÉ** , *une* **CHOSE** **IMPREVUE** , *une* **FILLE** **FAITE** ; qui sont autant de Participes ; mais qui paroissent ici dénués de toute valeur de participe , pour ne revêtir que celle du simple adjectif.



CHAPITRE VII
DES PARTICIPES ELLIPTIQUES,

O U

DES VERBES DIFFÉRENS DU VERBE ÊTRE.

SUITE DE LA SIXIÈME PARTIE DU DISCOURS,

ARTICLE PREMIER.

Nécessité de cette espèce de mots ; & comment ils ont lieu.

§ 1.

Difficultés qu'offre cet objet , & leur source.

DÉjà même qu'une perspective est plus difficile à saisir , à proportion que l'horizon devient plus vaste , & présente un plus grand nombre d'objets , ainsi à mesure que nous avançons dans la carrière , nous voyons les difficultés augmenter : les objets , plus nombreux & plus compliqués , donnent plus de peine à classer ; il est beaucoup moins aisé de saisir leur ensemble.

Déjà , les Articles & les Pronoms avoient présenté plus d'épines que les Noms : les Participes ont renchéri sur tous ; & nous n'en sommes délivrés , que pour retomber dans cette immensité de discussions minucieuses & abstraites que traîne à la suite cette espèce de mots qu'on a appellés jusques-ici VERBES ; qu'on a réunis ainsi sous une même dénomination avec ÊTRE , le seul Verbe qui puisse exister ; & que nous n'envisageons que comme des Participes elliptiques , parce qu'ils tirent toute leur énergie de la réunion du Participe avec le Verbe *Être* , dont ils ne sont que l'abrégé.

Les difficultés en sont d'autant plus grandes , que l'origine de cette espèce de mots semble se perdre dans la nuit des tems ; que leur influence est immense ; que leurs effets se font sentir avec la plus grande force ; que leurs développemens sont très-nombreux.

En considérant la place distinguée que ces mots occupent dans le Discours, on a cru qu'ils en étoient une Partie distincte de toute autre ; mais on se trompoit ; & en s'égarant dès le premier pas, on dut nécessairement s'en former de fausses idées ; car on étoit entre ce qu'on croyoit évident , & la Nature qui faisoit sentir le contraire ; tandis que les détails , effrayans par leur complication & par leur obscurité , n'offroient qu'une Nomenclature sèche & rebatante, d'autant plus pénible, qu'elle varie dans chaque Langue , & semble n'être qu'une suite de l'usage. Or, rien de moins satisfaisant & de plus difficile à retenir, que ce dont on ne sauroit se rendre raison.

Il est cependant très-fâcheux que cette portion de la Grammaire renferme tant de difficultés : car elle produit les plus grands effets par sa belle fécondité , & par l'art avec lequel elle se prête à tous les besoins de la Parole , pour peindre les parties successives dont est composée l'existence.

L'on peut dire qu'elle est le plus noble effort du langage , comme elle en est l'objet le plus compliqué.

Il n'est plus question ici de simples Noms , de simples actions , ou de la peinture d'un objet qu'on a sous les yeux : il s'agit de mesurer l'existence , de peindre les diverses Parties de la durée des Êtres , de parcourir la succession des Temps , de les comparer eux-mêmes comme s'ils étoient présens , de les rappeler tous sans en confondre aucun , en observant leurs distances avec la même exactitude qu'on connoît celles des Êtres qui tombent sous les sens : de se dédommager par la contemplation des siècles, de ce qu'on ne vit que dans un seul, comme on se dédommage par la vue de ce qu'on n'est que dans un point.

Nous en avons déjà vu , à la vérité , quelques traits en parlant du Verbe ÊTRE ; mais on peut dire que par sa réunion avec les Participes , il a acquis à cet égard un degré de force , & une étendue qu'il n'auroit jamais eue seul , en même tems que le Langage acquiert par-là une harmonie & une variété aussi agréable qu'énergique ; & qui augmentent infiniment l'éclat & la rapidité des Tableaux de nos idées.

Ainsi , deux forces réunies produisent des effets étonnans , dont elles auroient été incapables si elles eussent agi séparément. Ceux qui les premiers unirent les Participes & le Verbe ÊTRE , n'agirent peut-être pas précisément par une suite de cette considération ; mais ils suivirent en cela la Nature , qui les portoit d'elle-même à l'observation de ce principe , comme elle les y

avoir déjà portés à l'égard de quelques autres Parties du Discours, mais avec bien moins d'appareil & de magnificence.

Ce sont en effet de vraies richesses pour les Hommes, que les Tableaux qui résultent de cette facilité avec laquelle ils peignent tous les Temps, ceux qui ne sont pas encore, comme ceux qui n'existent plus que dans leur souvenir, & par lesquels ils peuvent rendre compte de tous leurs procédés passés & régler l'ordre de tous ceux dont ils ont à s'occuper.

Tâchons donc de nous former de ce beau mécanisme, des idées aussi nettes & aussi exactes qu'il nous sera possible; c'est alors que nous connoîtrons tout le secret du Langage, & que nous pourrons juger du génie des Nations, par la manière dont elles auront le plus approché de la perfection à cet égard.

§. 2.

Nécessité de réunir en un seul Nom les Participes & le Verbe.

Nous avons déjà vu dans notre Chapitre cinquième que le Verbe est cette Partie du Discours, qui sert à unir entr'eux les Mots qui désignent un objet, & ceux qui désignent les qualités; que ce Verbe s'appelle *EST*; que celui-ci remplissant tout l'objet de cette Partie du Discours, il devoit être unique, & qu'il ne pouvoit pas même y en avoir d'autres, celui-là étant donné par la Nature elle-même.

Toutes les Langues cependant sont remplies de Verbes de toutes espèces, Verbes actifs, Verbes passifs, Verbes neutres, Verbes déponents, Verbes réguliers, Verbes irréguliers, Verbes défectueux, &c.

Serions-nous donc en contradiction avec toutes les Langues? ou ceux qui ont donné le nom de Verbes aux mots dont il s'agit, & qui ont été aussi-tôt obligés de faire du Verbe *Être* une Classe absolument séparée des autres, ne nous induiroient-ils pas en erreur, en mettant au rang des Verbes, des mots qui ne le sont point par eux-mêmes, & qui ne le deviurent que par leur réunion avec le Verbe *Être*?

C'est ce dont nous n'aurons pas de peine à nous assurer en remontant à l'origine des mots que nous avons appelés *Elliptiques*, c'est-à-dire, mots qui réunissent en eux la valeur de plusieurs Parties du Discours.

Nous en avons déjà vu sur presque toutes ces espèces de mots, principalement au sujet des Articles & des Pronoms.

Leur objet est de rendre le Discours plus concis , plus nerveux , moins monotone ; en faisant disparaître dans un grand nombre d'occasions des mots qui reviennent sans cesse dans le langage , & dont la répétition trop fréquente , produiroit nécessairement de très-mauvais effets & allongeroit inutilement le Discours.

Mais si l'on dut recourir dans quelqu'occasion à des expressions elliptiques, ce fut très-certainement par rapport au Verbe.

Il revenoit continuellement dans le Discours , & à chaque pensée , à chaque Phrase , à chaque Tableau , aux Actifs & Passifs , comme aux énonciatifs.

Rien ne pouvoit être plus insipide que ces *EST* , perpétuellement répétés ; sur-tout quand ils étoient joints aux Participes , comme dans ces Phrases , *il EST dormant* , *il EST agissant* , &c. Combien de fois ne revient-il pas dans le discours suivant ?

« O mon fils ! de ce nom , je suis encote *osant* être vous nommant ;
 « *soyez souffrant* cette tendresse , & *soyez pardonnant* aux larmes que sont
 « *m'arrachans* pour vous des alarmes qui sont trop justes. Loin du Trône
 « nourri , de ce fatal honneur hélas ! vous êtes *ignorant* le charme empoi-
 « sonneur. *soyez promettant* , sur ce livre & devant ces témoins , que Dieu
 « sera toujours le premier de vos soins ; que severe aux méchants , & des bons
 « le refuge , entre le pauvre & vous , vous serez *prenant* Dieu pour
 « Juge ; étant *souvenant* , mon fils , que caché sous le lin , comme eux , vous
 « fûtes pauvre , & comme eux vous fûtes orphelin ».

Ce langage nous choque , sans doute : il nous paroît souverainement ridicule : il est du moins trop long & trop monotone ; on chercha donc un moyen propre à rendre à cet égard le Discours plus constant & plus concis , en faisant disparaître le Verbe dans la plupart de ces occasions ; mais en le faisant disparaître à propos , & sans que la suppression troublât le sens du Discours & la beauté du Tableau.

On y parvint à l'égard de ces Tableaux actifs d'une manière très-simple ; en substituant au Verbe & au Participe le nom même de l'action qu'il indique , & en plaçant ce nom à la suite du Pronom , comme si nous disions ; *vous* , *marche* ; *vous* , *offre* ; *vous* , *montre* : pour dire , *vous* êtes dans cet état qu'on appelle *offre* , dans celui qu'on appelle *montre*.

C'est ainsi que nous disons : *Je marche* , *il marche* ; *j'offre* , *il offre* ; *je montre* , *il montre* : comme nous disons , *une marche* , *une offre* , *une montre*.

De cette manière, les Noms, ces Noms racines de tous les mots, & d'où nous avons déjà vu que vinrent les Adjectifs & les Pronoms, devinrent également des *Verbes actifs* en s'associant avec les Pronoms.

Ils furent des VERBES, parce qu'ils représentoient le Verbe *Etre*; ils furent actifs, parce qu'ils peignoient un Etre agissant, ou son action.

Cette ellipse étoit très-naturelle, & ne donnoit point de peine à saisir; on voyoit sans effort que la personne désignée, n'étoit pas l'action même par laquelle on la qualifioit; qu'on vouloit donc simplement la représenter comme existant actuellement dans l'état actif dont résulteroit cette action.

Cette ellipse étoit belle, & hardie, quoiqu'elle fût d'une simplicité extrême: mais plus elle étoit simple, & plus elle ennoblieroit le Discours, & le rendoit énergique.

Telle fut l'origine des Verbes actifs; de ces Verbes qui occupent un rang si distingué & si important dans les Tableaux des idées, qui donnent une si grande peine à retenir lorsqu'on ne peut pas les rapporter à quelque nom connu, & dont la source perdue dans la nuit des temps, faisoit croire qu'ils étoient absolument l'effet du hasard.

Par leur moyen, le Discours purgé de ses *est* trop fréquens & de ces Participes qui y répandoient une langueur insupportable, acquiert un éclat très-supérieur à celui qu'il offroit: les tableaux de nos idées en sont plus nets, & infiniment plus vifs. Qu'on en juge par le Discours que nous avons donné plus haut pour exemple, & qui se change aussi-tôt en ces beaux vers:

- « O mon Fils! de ce nom j'ose encor vous nommer;
- « Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
- « Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
- « Loin du Trône soutri, de ce fatal honneur
- « Hélas! vous jurez le charme empoisonneur. . .
- « PROMETTEZ sur ce livre & devant ces témoins,
- « Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
- « Que sévère aux méchans, & des bons le refuge,
- « Entre le pauvre & vous, vous ferez Dieu pour Juge;
- « Vous souvenant, mon Fils, que caché sous le lin,
- « Comme eux vous fîtes pauvre, & comme eux orphelin (1).

(1) Athalie, Trag. Act. IV, Sc. III.

Tout Verbe actif est elliptique & vient d'un Nom.

Il n'existe aucun Verbe elliptique qui ne dérive d'un Nom ; & il n'existe peut-être aucune racine primitive qui n'ait servi à figurer comme Verbe , ainsi qu'elle figuroit déjà comme Nom. Tels sont ces mots Orientaux :

- AVAL, Deuil & mener deuil.
- ADAM, Rouge & rougir.
- OR, Lumière & éclairer.
- AIB, Haine & haïr.
- LEM, Aliment & s'alimenter.
- LEG, Lecture & lire.

Il en est de même dans les Langues de l'Occident ; anciennes & modernes. La Langue Angloise qui a supprimé presque toujours les terminaisons des Verbes, est admirable pour fournir des exemples à cet égard. Tout Nom y devient Verbe : tels sont ceux-ci :

- SORROW, Tristesse & être triste.
- RED, Rouge ; & REDDEN, rougir.
- LIGHT, Lumière & éclairer.
- DOG, Chien, & épier ou suivre à la piste comme le chien.
- HAND, La main, & donner de main en main.
- HAP, Accident, hasard, & arriver par hasard.
- MAIM, Mutilation & mutiler.
- TAX, Taxe & taxer.

Toutes les Langues qui descendent, comme l'Anglois, de l'ancien Thèuton, ou du Celto-Scythe, telles que la Langue des Goths, le Suédois, le Belge ou Flamand & Hollandois, & le Germain ou Allemand haut & bas, forment également leurs Verbes sur les Noms. Il est vrai que la plupart de celles-ci distinguent les premiers par la terminaison *ain*, *ein*, *en*, qui leur est commune avec les Grecs : mais c'est une preuve qu'ils viennent des Noms, puisqu'ils sont plus composés.

Nous avons aussi en François un grand nombre de Verbes parfaitement semblables aux Noms dont ils dérivent : tels ceux-ci :

- | | |
|-----------------|-------------------|
| Vol & voler. | Marche & marcher. |
| Coupe & couper. | Boucle & boucler. |

Ces rapports ont quelquefois éprouvé , à la vérité , des altérations très-considérables , tels que ceux-ci :

Saveur & savoir.	Sel & Gler.
Vue & voir.	Main & manier.
Premier & primer.	Habit & habiller.
Prix & apprécier.	Faim & affamer.

Plus souvent encore , le Verbe n'a plus de Nom qui y corresponde , du moins dans le même sens , dans notre Langue , comme dans les autres.

Essuyer & tabler sont déjà bien éloignés de *sucar & de table*. *Frotter & habiter*, d'où viennent *frottement & habitation*, ne viennent d'aucun Nom connu dans notre Langue.

§. 4.

Erreurs dans lesquelles on est tombé à cet égard.

Ceux qui se sont imaginés que les Langues Orientales, & sur-tout l'Hébreu, étoient fort pauvres, puisqu'elles étoient obligées d'employer le même mot, tantôt comme Nom, tantôt comme Verbe, n'avoient donc pas réfléchi sur la vraie origine du Langage : ils ne s'apercevoient pas qu'ils alloient déclarer pauvres toutes les Langues de l'Univers ; & que ce qu'ils leur plaisoit d'appeler disette, étoient de vraies richesses ; les trésors du Langage philosophique, du sentiment & du goût ; ceux de la Nature qui, avec le plus petit nombre d'élémens possibles, opère les effets les plus vastes & les plus variés : sans compter qu'il étoit infiniment plus avantageux de déduire tous les mots possibles d'un petit nombre de racines, que s'il avoit fallu imposer des noms différens à chaque objet, à chaque action, à chaque état.

On voit encore par-là combien on eut tort, lorsque classant par racines les mots des anciennes Langues, on mit les Verbes à la tête, dans la supposition que ces Verbes étoient nés avant les Noms : ce qui étoit contraire au fait & à toute raison. C'étoit prendre la cause pour l'effet, & l'effet pour la cause ; ou pour mieux dire, c'étoit agir à l'aventure, comme des gens qui croyoient que les mots s'étoient formés par hasard & sans autre cause déterminante que la nécessité de parler. En effet, l'usage d'une chose ne sauroit précéder son existence ; on désigna donc cette chose avant que d'en faire usage. Vouloir donner un nom à une action, sans en avoir donné aux organes qui l'exécutent, & aux objets sur lesquels elle se porte, ce seroit tenter l'impossible, ou vouloir inventer des mots vuides de sens.

*Les Verbes qui paroissent ne tenir à aucun Nom radical, viennent également d'un Nom : exemple tiré des Verbes **הל** ou **הל**, aller vite ; & **חמט**, chasser.*

Il est vrai qu'on trouve souvent dans ces anciennes Langues, des Verbes auxquels ne répondent aucun nom : ce qui viendrait à l'appui de l'idée que cette classe de mots est antérieure aux Noms. Mais outre qu'on y trouve aussi des Noms sans aucun Verbe qui y corresponde, on peut être assuré que ces Verbes tirent leur origine de Noms qui existoient réellement dans la Langue même qui nous offre ces Verbes, au moment qu'ils s'y formèrent ; mais qu'elle les laissa perdre ; ou plutôt, que les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, n'ayant pas eu occasion de nous les transmettre, ils semblent n'avoir jamais existé : & l'on peut être assuré de les trouver infailliblement dans les Langues analogues à celles-là, & encore substantives.

Il n'est en effet aucun Verbe Hébreu, dénué de son Nom primitif, dont on ne trouve la racine dans d'autres Langues, telles que l'Arabe ou les Langues Celiennes.

Il existe, par exemple, un Verbe Hébreu qui n'est lié à aucun Nom Hébreu aussi simple que lui, & dont il puisse être descendu ; en sorte qu'il paroît être la propre racine : & ce qui est plus singulier, c'est qu'il réunit deux significations très-différentes, qui ne paroissent point faites pour exister dans le même mot, qui supposeroient ainsi deux racines très-différentes, & qui fortifieroient dans l'idée que les Mots Hébreux réunissent en eux les significations les moins analogues ; & qu'on peut ainsi faire dire aux phrases qu'ils forment tout ce qu'on veut :

Ce mot, c'est le Verbe **חמט** **חמט**, qu'on prononcera *hel*, *vel*, *fel*, comme on voudra, peu importe, & qui signifie :

1^o. Troubler, effrayer, répandre la confusion.

2^o. Se hâter, se précipiter, s'avancer avec la plus grande vitesse.

Assurément, il n'est personne qui ne soit étonné de voir ces deux significations réunies sur un même mot ; & aucun Lettré expert dans les Langues, qui ne soit prêt d'affirmer que ce Verbe est pur Hébreu ; qu'il n'existe qu'en cette Langue ; qu'il lui est tout au plus commun avec la Chaldéenne, où

Il ne paroît même que dans le second sens ; qu'il n'a aucune racine , & qu'on ne sauroit le comparer avec les mots d'aucune autre Langue ; qu'il seroit inutile sur-tout de lui chercher des parens dans celles de l'Occident , telles que le Grec , le Latin , le Theuton , &c.

Mais ouvrons les Dictionnaires , & nous trouverons des rapports jusqu'ici inconnus , & qui ne l'étoient que parce qu'on ne les cherchoit pas : & nous verrons que le Verbe Hébreu *Bel* , avec ses deux significations , est tiré d'une racine commune aux autres Langues ; & que de ces deux significations , la seconde doit marcher la première ; tandis que celle qu'on a toujours mise à la tête , n'est qu'un résultat de celle qu'on regardoit comme la principale : suite essentielle , mais dans laquelle tombent constamment nos Faiseurs de Dictionnaires , qui ne purent jamais décider en effet du rang des significations d'un mot , que par la manière dont ces diverses significations étoient plus ou moins employées : ce qui étoit les classer presque toujours à rebours ou à contre-sens. Ne soyons donc pas étonnés s'ils se sont toujours perdus , & s'ils n'ont rien vu dans la comparaison des Langues.

Comparaisons étymologiques sur l'origine du Verbe Hébreu BEL.

Bel signifiant en Hébreu *aller vite* , & pouvant se prononcer *VIL* , tout comme *bel* , vient incontestablement de la même racine que ces mots Latins :

<i>VIL-ox</i> ,	Vîte , qui va vite.
<i>VIL-ocitas</i> ,	Vitesse.
<i>VIL-ites</i> ,	Soldats armés à la légère , & qui , par conséquent ; peuvent se transporter avec beaucoup de vitesse d'un lieu à un autre.

Il n'est pas moins certain que les Latins , pour en faire un Verbe , altérèrent légèrement le son de la voyelle , & en firent le Verbe & les mots suivans :

<i>Vol-ox</i> ,	Voler , fendre l'air avec la plus grande <i>VIL-ocità</i> : 1°. Passer vite.
<i>Vol-ocitas</i> ,	Oiseau : 2°. Léger , vite , qui semble voler.
<i>Vol-ocitas</i> ,	Volage.
<i>Vol-ocitas</i> ,	Qui vole , qui passe vite.
<i>Vol-ocitas</i> ,	Vol , volée , &c.

Ils en formerent une troisième famille en le prononçant *Fæ* ; puis *Ff* ;
 Famille qui comprend ces mots :

<i>Floc-cus</i> ,	Toute manière légère que le vent emporte ; Flocon.
<i>Floc-ci-facio</i> ,	Comparer à un Flocon.
<i>Floc-ci-pendo</i> ,	Péror un Flocon : phrases proverbiales , pour dire qu'on ne tient nul compte d'une chose , qu'on la méprise , qu'on la dédaigne.
<i>Floc-tes</i> ,	Lie , marc de raisin , parce qu'on les jette au vent , qu'on n'en fait aucun cas.

II. Les Grecs le prononcèrent , suivant l'occasion , *BAL* , *BEL* , *BLE* , *BOL* , &c en firent cette famille nombreuse & fortement caractérisée :

<i>BEA-us</i> , <i>BEL-us</i> ,	Flèche , Dard , Trait , armes qui fendent l'air avec vitesse ; aussi , dir-on , aller comme un trait ; 1°. Coup , Plaie ; ce qui est l'effet de la flèche.
<i>BEL-enids</i> ,	Pierre pointue comme une flèche.
<i>BEL-enos</i> ,	Poison qui a du rapport à une flèche.
<i>BOL-is</i> ,	Dard , Flèche ; 2°. Sonde.
<i>BOL-t</i> ,	Coup.
<i>BALL-ô</i> ,	} Je jette , je lance , je darde , j'atteins , je frappe.
<i>BEL-lo</i> ,	
<i>BEL-o</i> ,	
<i>BE-BLI-ka</i> ,	J'ai dardé , j'ai jeté , j'ai frappé.
<i>BOL-co</i> ,	Lancer , Frapper.
<i>Bli-ma</i> ,	Action de lancer , Coup , Plaie.
<i>Bli-tron</i> ,	Masse.

III. L'ARABE nous donnera tous ces mots , appartenant à la même
 famille :

<i>بَالَ</i> , <i>BAL-ai</i> ,	} S'enfuir , courir avec VIL-ocité.
<i>بَلَى</i> , <i>BAL-ai</i> ,	
<i>مَبْلُوت</i> , <i>A-BEL-us</i> ,	Être troublé , être consterné , ne pouvoir parler de frayeur.
<i>بَلَات</i> , <i>BOLT</i> ,	Fuyard , les Fuyards d'une armée.
<i>بَلَغَ</i> , <i>BAL-g</i> ,	Aller vite , se hâter ; 2°. être étonné , être saisi de frayeur.
<i>BUL-ik</i> ,	Nom d'un cheval qui va très-vite.

בלהש ,	BLESH ,	S'avancer avec rapidité.
בלהץ ,	BLETZ ,	S'enfuir de frayeur.
בלל ,	BALI ,	Affliction , épreuve.
בהל ,	BEL ,	Etre inquiet , avoir du souci.

Mots qui représentent toutes les significations du Verbe Hébreu.

IV. Cette Famille existe en entier avec tous ces sens , dans les dialectes du Celto-Scythe ou de l'ancien Theuton ; tels que l'Anglo-Saxon , l'Anglois , le Flamand , l'Allemand : mais dans toutes ces Langues , on l'a prononcé comme le Grec BLEO , lancer , en *bl* , *vl* , *fl*. De-là tous ces mots :

1°. Anglo-Saxon ,	FLA.	} Flèche .
Anglois ,	FLITS.	
Allemand ,	FLITSCH-pfeil.	

Ce qui nous donne l'origine de notre mot FLECHE , inconnue jusqu'ici (1) , & qui tient ainsi aux mots Latins en VEL , & aux mots Grecs en BEL & en BLE , aspirés légèrement .

1°. Anglo-Saxon ,	FLANE ;	Lance.
	FLIAM ,	Fuite , Exil.
	Flan ,	S'évader , s'enfuir .
	Fléogan ,	S'enfuir , voler.
	Flyht ,	Fuite.
	Flyma ,	Transfuge , &c.
L'Allemand ,	FLUG ,	Vol , action de fendre l'air.
	Flugel ,	Aile.
	Flugs ,	Vite , inconsciemt , sur le champ .
	Fliegen ,	Vol ; 2°. Voler.
	Fliehen ,	Fuir.
	Flucht ,	Fuite.
	Fluchten ,	Se sauver.
	Fluchtig-keits ,	Inconstance.
	Flick ,	Qui a des plumes , qui se remplume.
	Flisfs ,	Diligence , &c.

(1) MÉNAGE avoit vu le rapport de ce mot avec l'Allemand *Flitz* ; mais il n'avoit pu remonter plus haut : l'Allemand étoit pour lui à cet égard le bout de l'Univers , le mot plus ultra étymologique.

<i>Le Flamand</i> ,	<i>Vlugt</i> ,	Vol, effort ; 1°. Fuite ; 3°. Volière.
	<i>Vlug</i> ,	Léger, prompt ; 1°. Vif, subtil.
	<i>Vlugheid</i> ,	Légereté.
	<i>Vlugtig</i> ,	Fugitif, volatil.
	<i>Vluegel</i> ,	Aîle.
	<i>Vlyt</i> ,	Diligence, activité.
	<i>Vlytig</i> ,	Diligent.
	<i>Vlieden</i> ,	Fuir.
<i>L'Anglois</i> , 1°. <i>FLEET</i> :		Vite, qui va vite ; comme on ditroit, FEL-ET, qui est flèche.
	<i>Fleeting</i> ,	Qui passe vite, chose passagère.
	<i>FLY</i> ,	Voler ; 2°. S'enfuir ; 3°. Echaper.
	<i>Flodge</i> ,	Commencer à avoir des aîles.
	<i>Flutcher</i> ,	Faiseur de flèches.
	<i>Flight</i> ,	Vol.
	1°. <i>Fling</i> ,	Un Coup ; 1°. Darder, lancer, jeter.
	3°. <i>Flinch</i> ,	Quitter, abandonner, se retirer.

De-là ces noms :

1. <i>Anglo-Saxon</i> ,	<i>Flea</i> ,	} Une Mouche,
<i>Allemand</i> ,	<i>Fliege</i> ,	
<i>Flamand</i> ,	<i>Vlieg</i> ,	
<i>Anglois</i> ,	<i>Fly</i> ,	
2. <i>Allemand</i> ,	<i>Floh</i> ,	} Une Puce,
<i>Flamand</i> ,	<i>Vloo</i> ,	
<i>Anglois</i> ,	<i>Flea</i> ,	

3°. De-là vient encore le nom des *Q-BEL-IFQUES*, emblèmes des rayons du Soleil ou de ses flèches. Les mêmes mots qui désignoient l'un de ces objets, servant toujours à désigner l'autre ; comme nous apellons encore *flèches* les clochers pointus qui ont la forme d'Obélisque.

4°. L'Anglo-Saxon *Bal* qui a fait les mots Anglois *BAL*, tristesse, chagrin, employé par SPENCER & par CHAUCER ; & *BAL-FULL*, plein de tristesse, triste, fâcheux ; ce qui cause du trouble : composé de *full* qui signifie plein, rempli, & de *BAL*.

5°. Les noms de *BAL-ISTE* & d'*AR-BAL-ESTE* ; machines à lancer des flèches, des dards, &c.

6°. Le mot Allemand *Pfeil*, flèche, dard, trait.

7°. Le mot Anglois *Fly-boat*, un FLISOT, dont nos Etymologistes n'ont pas pensé de chercher l'origine chez les Anglois, & qui paroît composé de leur mot *boat*, une barque, & du mot FLY, qui est toujours en mouvement, tout comme nous disons un camp-volant.

On pourroit y ajouter, 8°. le BELL-UM & la BELL-ONE des Latins, qui signifioient; l'un, la guerre; & l'autre, la Déesse de la guerre. La guerre consiste à se lancer des armes, telles que la flèche, & à se donner & recevoir des coups mutuellement. Les Latins qui n'entendoient rien à l'origine de leurs mots, s'imaginèrent que celui-ci venoit de BUELL-UM, un combat entre deux personnes: il seroit bien plus naturel de le rapporter à la grande Famille de BEL, trait, flèche. BELL-UM signifieroit alors mot à mot, *lancer des flèches, se battre à coups de flèches*. C'étoit peindre la chose en grand & imiter l'écriture hiéroglyphique, où des flèches tournées les unes contre les autres, désignent la guerre.

Nous pouvons maintenant reprendre les divers membres de cette Famille, & dire:

1°. Que la tige en est BEL, VEL, BLS, FLS, signifiant un trait, une flèche.

2°. Que de-là se forment les mots en *bel* ou *vel*, qui signifient *aller vite, vitesse, diligence, légèreté: fuite, fuir*.

3°. Que ces mots se prirent enfin dans le sens de confirmation, de trouble, d'effroi, parce que c'est l'effet naturel des combats & des flèches qui portent avec elles le carnage, la terreur & la mort.

Ensuite que les deux significations du Verbe Hébreu sont très-naturelles, & se déduisent sans peine de la racine primitive BEL, signifiant une flèche, un trait, & tout ce qui va vite comme un trait.

La Langue Angloise nous fournira encore un exemple frappant de la manière dont les Verbes se séparent de leur nom radical, & semblent s'être formés ainsi par hasard, ou être devenus racines à eux-mêmes.

TO MUNT, signifie chez eux faire la guerre aux animaux, chasser; & ce Verbe ne tient chez eux à aucun nom; au contraire, celui de la chasse qui est HUNTING, est un dérivé du Verbe même HUNT.

Mais on auroit tort également d'en conclure que ce Verbe est radical, & que les Verbes peuvent être antérieurs aux Noms. Celui-ci ne paroît radical que parce que les Anglois en ont laissé perdre la racine, qui existe encore dans les Lan-

gues Allemande & Flamande , où *hund* & *hond* signifient un chien. Et ce qui est plus singulier encore , c'est que dans ces deux dernières Langues , on ne se sert pas de cette racine pour exprimer le Verbe *chasser* : en sorte que ces Langues se sont partagées cette famille ; les unes ayant le Nom, l'autre le Verbe , tous réunis dans une plus ancienne , dans l'Anglo-Saxon, où *hund* signifie un chien ; *hunda* , un Chasseur ; & *hundan* , chasser.

C'est ainsi qu'il n'existe aucun mot qui soit seul , & qui ne tienne à une multitude de Langues. C'est ainsi encore qu'il n'existe aucun Verbe, dans quelque Langue que ce soit , qui ne soit dérivé d'un Nom.

§ 6.

Comment se forment les Verbes Elliptiques Aïsis, chez les Hébreux, les Grecs & les Latins.

Mais puisque tout Nom devient Verbe, en acquérant la valeur du Participe réuni au Verbe *EST*, on peut les employer, ou seuls à la suite des Pronoms ; ou incorporés avec le Verbe *EST*, mis en terminaison.

La première de ces méthodes est à peu-près celle des Hébreux ; & elle paroit être la plus ancienne.

La seconde est celle des Grecs & des Latins ; mais sur-tout des Latins primitifs , & avant que les terminaisons de leurs Verbes se fussent altérées.

Par celle-ci le Verbe *ETRE* avec toutes ses personnes , se place à la suite du nom radical qui devient ainsi un Verbe. Donnons-en un exemple.

PHIL désigne en Grec toute idée relative à l'amitié , & à l'union de deux personnes. Ce mot devient un Verbe elliptique , en se faisant suivre du Verbe *ETRE* : & l'on dit :

PHIL-ai , il aime , mot-à-mot , *il est uni à l'amitié.*

PHIL-eis , tu aimes , tu es uni , &c.

PHIL-eo , j'aime , je suis uni , &c.

Il en fut de même chez les Latins. *DOC* signifiant chez eux toute idée relative à l'action de montrer , d'indiquer , d'enseigner , il devint Verbe par son union avec le Verbe *ETRE*. De-là :

DOC-es , Il enseigne ; mot-à-mot , il est uni à l'enseignement , il existe enseignant.

DOC-es , Tu enseignes.

DOC-eo , J'enseigne , &c.

L'on voit le même usage dans la Langue Persanne. Le Verbe *EST* se joint à la suite de les Noms, pour en faire des Verbes.

28 . *PAK*, signifie chez eux, *pur*, *pureté* : joint au Verbe *ETRE*, il signifie *être pur*.

PAK-am, Je suis pur.

PAK-ai, Tu es pur.

PAK-est, Il est pur.

On n'objectera pas que sur trois conjugaisons latines, il n'y en a qu'une à laquelle ceci puisse convenir ; parce que les deux autres sont caractérisées par les voyelles *A* & *I*, qui n'ont nul rapport au Verbe *Est*. Cette remarque, au lieu de détruire ce que nous venons d'avancer, le confirme au contraire, comme l'a déjà observé l'Auteur des *Elémens Primitifs* du Langage. *A* est ici l'abrogé du Verbe *avoir*, & *I* celui d'*Ire* ou *aller*. Mais ces deux Verbes s'employent continuellement au lieu du Verbe *ETRE*, quand il désigne lien, union. Tous les jours nous disons, *l'AI de la force*, pour dire que la force & moi sommes unis.

§. 7.

Comment se forment les Verbes Elliptiques Passifs.

Dans toutes nos Langues modernes, les Verbes Passifs ne se forment que par le Verbe *ETRE*, accompagné du Participe Passif. Nous disons, *Je suis aimé*, *Tu es aimé*, *Il est aimé*.

Il en fut de même chez les Latins : ils disoient :

Amatus sum, je suis aimé.

Amatus fui, je fus aimé, &c.

Les Grecs en faisoient de même pour la plupart des préterits Passifs.

Tous leurs autres Temps sont formés comme les Actifs, par l'addition du Verbe *ETRE* à la fin de la racine. Ainsi ils disent :

Ti-amai, Je suis honoré.

Ti-t, Tu es honoré.

Ti-et-ai, Il est honoré.

Ti-esth-t, Vous êtes honorés.

Ti-ont-ai, Ils sont honorés.

Les Latins disent aussi :

Doc-eor, Je suis enseigné.

DOC-*s-ris* , Tu es enseigné.
 DOC-*et-ur* , Il est enseigné.
 DOC-*s-mini* , Vous êtes enseignés.
 DOC-*ent-ur* , Ils sont enseignés.

§. 8.

Le Verbe EST , souvent supprimé dans les Tableaux énonciatifs.

N'omettons pas que le Verbe EST se supprime souvent aussi dans les Tableaux énonciatifs , lorsqu'ils font partie d'un Tableau plus considérable , afin qu'on n'aperçoive qu'un seul EST , celui qui domine sur la phrase entière , & qui s'unit à l'Objet essentiel du Tableau. Il est supprimé trois fois dans cette phrase que nous avons déjà citée :

Loin du Trône nourri , de ce fatal honneur
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.

La phrase entière seroit celle-ci , *ayant été nourri loin du Trône , vous ignorez que le charme de cet honneur qui est si fatal , est empoisonneur.*

Ces ellipses rendent le discours plus vif , plus coulant , plus harmonieux , sans lui rien ôter de sa clarté. Elles deviennent nécessaires sur-tout dans la Poésie , obligée de s'affujettir à la marche du chant & de la danse , & forcée par conséquent à supprimer tout ce qui l'auroit retardée dans sa course. De-là , la source de presque toutes les ellipses usitées dans toutes les Langues , parce qu'elles commencerent par la Poésie.

La Poésie Orientale suprimoit le Verbe , sur-tout dans les Comparaisons : « comme les lys entre les épines , disent-ils : ainsi celle que je chéris entre les Vierges ». Car le Verbe s'y supplée de lui-même.

Ces ellipses favorisent encore l'impatience qu'on a d'arriver à la fin du discours , & le désir qu'on laisse quelque chose à faire à notre intelligence : nous voulons entendre à demi-mot.

§. 9.

Vues de M. l'Abbé Barthelemi & de M. l'Abbé Bergier sur ce sujet , conformes à ce qu'on vient d'exposer.

Tout ce que nous venons de dire , quelque singulier qu'il paroisse , est cependant si conforme à la vérité , & si naturel , qu'il a déjà été aperçu en tout

ou en partie par quelques Sçavans. Ainsi M. l'Abbé BARTHELEMI, dans sa Dissertation sur le Rapport des Langues Phénicienne, Egyptienne & Grecque (1), prouve fort bien que les Verbes Grecs Actifs & Passifs, sont formés par la réunion d'un mot avec le Verbe ETRE.

M. l'Abbé BERGIER a fait voir la même chose dans ses Elémens Primitifs sur les Langues.

Celui-ci discute en même tems la plupart des Principes que nous venons de développer, & il le fait d'une manière si analogue à ce que nous en disons, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir de le transcrire, en témoignant en même tems notre surprise de ce que ceux qui ont écrit depuis lors sur ces objets, n'en ont pas su profiter; & de ce que ceux qui ont critiqué si amèrement cet Ouvrage, n'ont pas rendu justice du moins à ce que nous en allons extraire: comme si ces vérités étoient du nombre de celles qui ne pouvant germer que lentement.

« Les Grammairiens François, dit-il (2), ont remarqué comme une propriété de nos Verbes, qu'ils se conjuguent à l'aide de deux auxiliaires, ETRE & AVOIR.

« Il y a quelques observations à faire sur l'un & sur l'autre.

« Il paroît d'abord que le Verbe substantif est auxiliaire en Grec & en Latin comme en François: on peut ajouter même qu'il est impossible de conjuguer sans lui dans aucune Langue.

« Quand on dit: *Tuptid(3), tupteis, tuptei, tuptomen, tupteto, tuptoufi, &c.* si l'on retranche la syllabe radicale du Verbe, qui est *Tup*, ou *Tupt*, que reste-t-il: *id, eis, ei, omen, eta, oufi.* C'est le Verbe substantif *put*, dans toutes ses inflexions avec de très-légères variétés . . .

« Bien plus . . . ce principe que le Verbe substantif entre nécessairement dans la composition de tous les Verbes, & qu'il est le seul auxiliaire, se tire évidemment de la définition même, que les Grammairiens & les Logiciens donnent du Verbe en général. C'est, disent-ils, un terme qui exprime la liaison du sujet & d'un attribut; qui renferme par conséquent un jugement. Or, cette liaison ne peut être exprimée que par le Verbe substantif, que les Logiciens nomment pour cette raison *copula*. C'est en lui qu'est renfermée toute l'essence du jugement: d'où ils concluent fort bien, qu'à prendre les termes

(1) Mém. de l'Acad. des Insér. & Bel. Let. Tom. XXXII.

(2) Pag. 119-127.

(3) Verbe Grec qui signifie je frappe, &c.

« à la rigueur, il n'y a qu'un seul Verbe dans toutes les Langues, qui est le Verbe substantif; ou, ce qui est le même, qu'il ne peut y avoir de Verbes sans lui. . .

« La raison fondamentale de toutes ces vérités, c'est que le Verbe substantif n'est auxiliaire que quand il est pris dans le . . . sens . . . de liaison. Or, la racine primitive des Verbes *EO, HABEO, FIO, aller, venir, devenir*, est aussi l'idée de liaison ou de proximité: il n'est donc pas surprenant que les deux premiers puissent être auxiliaires, comme *être* (dans le sens de) liaison. Quand nous disons, *J'ai du courage*, cela signifie que le courage & moi sommes étroitement liés, intimement unis. *Je vais à la maison, je viens à la maison, je m'approche de la maison*, c'est la même chose. Un Maître, au lieu de dire à son Valet, *viens ici*, lui crie simplement, *approche*. *Je deviens sage*, signifie que je m'approche de la sagesse.

« Dans ces observations, l'on ne prétend pas prendre parti entre M. l'Abbé Girard dans ses *Elémens de la Langue Françoisé*, & les autres Grammaticiens. Jusqu'à ce que tous soient convenus de l'essence & de la définition du Verbe, il est permis de s'en tenir au sentiment commun. Que ce soit l'essence, ou seulement une propriété du Verbe de renfermer une affirmation ou un jugement, cela m'est égal. Toujours est-il vrai qu'il n'y a point de Verbe qui ne renferme le Verbe substantif, ou expressément, ou équivalentement; & cela me suffit.

« De tous ces principes qui me paroissent clairs, je tire une nouvelle conséquence, qu'il n'y a donc point de Verbes en Hébreu; puisque dans cette Langue, le Verbe substantif n'est point auxiliaire, & n'entre pour rien dans les Conjugaisons, si ce n'est dans la cinquième, (la *Passive*). . .

« Ce que l'on nomme *Participe*, est un Adjectif, signifiant un attribut, distingué par des genres & des nombres, comme les Noms, & ordinairement par des tems comme les Verbes: Or, les Verbes Hébreux ont des genres & des Noms; ils ont des personnes, & point de tems: ce sont donc plutôt des Participes que des Verbes.

« On peut prouver ce même fait par la comparaison de l'Hébreu & du Syriac. Dans celui-ci, pour exprimer le passé, on joint le Verbe substantif au Participe, comme nous faisons dans *je suis allé, je suis venu*; par conséquent, sans cette addition, qui ne se fait point en Hébreu, le Participe demeure aoriste ou indéterminé.

« Mais une Langue peut-elle se passer de Verbes? Plus aisément que l'on ne pense: le Verbe sert à joindre l'attribut au sujet, par le moyen du Verbe substantif qui en fait la liaison, relativement à un certain tems. Dans l'Hébreu, le Participe n'exprime que l'attribut, & laisse à l'esprit le soin de compléter la liaison & le tems qui convient au sujet dont on parle.

ARTICLE II.

INVENTION DES TEMS ET LEUR GRADATION.

§. 1.

Des Tems en général.

Jusqu'ici nous n'avons considéré l'existence que dans un point, dans le moment actuel : c'est le seul tems qui pût exister pour nous, si nous étions bornés à de simples sensations : n'éprouvant jamais que la sensation actuelle, nous n'aurions de connoissance que celle du moment : mais telle est la perfection de l'homme, que non-seulement il a le sentiment du présent ; mais qu'en se rapellant ses actions passées, il conserve encore le souvenir du tems qui n'est plus ; & que portant ses vues au-delà du présent, il découvre des tems qui ne sont pas encore : ainsi notre existence actuelle s'accroît de l'existence passée que nous nous rapellons, & de l'existence future que nous prévoyons.

C'est par cette faculté admirable que l'homme est véritablement homme ; qu'il se montre un Être vraiment intelligent : car ce n'est que par-là qu'il peut se former un plan de conduite pour la vie entière, faire que chaque instant soit dirigé au même point que tous ceux qui le précéderent ou qui le suivront ; & ne pas vivre au jour le jour, comme les Sauvages, les enfans, ou les animaux.

C'est par une suite de cette faculté que naissent les Arts, dont l'unique but est de se procurer pour l'avenir une existence plus agréable, & que se forma l'Histoire, dépôt des événemens passés, pour l'instruction des vivans.

C'est par elle que l'homme résiste même à tous les charmes du moment actuel, aux jouissances les plus délicieuses, afin de pouvoir jouir du tems qui n'est plus ; & que franchissant les bornes du tems, il s'enfonce dans une éternité qu'il conçoit être & qu'il espere, & se conduit dès cette vie d'une manière qui ne puisse point troubler la jouissance de celle-là, en se trouvant en contradiction avec elle.

Cette diversité de Tems, influant sans cesse sur notre conduite, se pei-

dra continuellement dans nos idées : toutes porteront leur empreinte. En effet, à quel objet pouvons-nous penser, quel être pouvons-nous nous représenter, quelle action même pouvons-nous nous peindre sans les voir dans le tems présent, ou dans le tems passé, ou dans un tems à venir ?

Nous ne saurions donc peindre aucune idée, sans la peindre en même tems avec ses rapports à un tems quelconque ; de-là, la nécessité d'avoir des mots qui peignent l'existence présente, l'existence passée, & l'existence future ; de-là la nécessité que le *Verbe*, le lien de la parole, changeât suivant ces rapports : & de-là les trois formes dont nous avons déjà parlé, *il est*, *il fut*, *il sera*. *EST*, qui lie par l'idée d'existence actuelle ; *FUT*, qui lie par l'idée d'existence passée ; *SERA*, qui lie par l'existence future.

De-là, la division du Verbe en trois Tems, le Présent, le Passé & le Futur ; dont nous avons également déjà parlé.

Dès que les Participes furent réunis au Verbe *ETRE*, ils durent l'être successivement à chacun de ses Tems ; ainsi ces nouveaux Verbes eurent également trois Tems.

Mais de tous ces Tems, quels naquirent les premiers ? c'est ce que nous nous proposons de discuter dans ce second Article. Pour cet effet, transportons-nous au tems passé, dans le tems où la Société commença & où les hommes durent commencer par pourvoir aux besoins actuels.

§. 2.

Impératif, premier des Tems.

Avant qu'on pût penser à l'avenir ou qu'on cherchât à se rappeler le passé, il fallut pourvoir au moment présent ; car comment se rappeler l'un ou rêver à l'autre, tandis qu'on eût été agité du plus pressant besoin, celui de pourvoir au moment ? Le premier soin des hommes fut donc de réunir leurs efforts, pour se procurer ce qui leur étoit indispensable pour la vie ; tel dut donc être le but de leurs premiers discours.

Ce n'est donc pas dans les harangues des Orateurs, dans les discours des Philosophes, dans les récits des Historiens, chez ceux qui sont rassurés, ou qui n'ont nul lieu d'être en peine pour le lendemain, que nous devons chercher comment se développa la chaîne des Tems. Ce n'est pas même dans les Grammairiens ; ceux-ci sont toujours partis des choses qu'ils trouvoient établies : ils n'étoient pas à même de voir comment elles s'étoient établies.

Celui qui a besoin, demande, prie, sollicite, & lorsque plusieurs concou-

être à une même action, le plus habile, ou celui pour qui elle se fait, dirige les autres; il leur dit ce qu'ils doivent faire: tandis que celui qui en a d'autres à son service, leur commande.

Les Verbes commencent donc par l'IMPÉRATIF, par ce tems qui dit de la manière la plus courte & la plus prompte, ce qu'on doit faire: car dans les choses pressées & où il faut exécuter sur le champ, on ne sauroit chercher de longs discours; & ce n'est pas dans le besoin qu'on s'amuse à haranguer.

Aussi l'Impératif est-il comme les discours des muets; à peine est-il au-dessus du geste: il est comme lui isolé, découvu, l'affaire de l'instant, un simple son, comme l'autre est un simple mouvement; presque toujours composé d'une seule syllabe.

Viens, va, donne, aide, fais, prends, porte, marche, dis, parle, vois, fais, &c. tels sont les Impératifs dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne put s'écarter de la Nature, dont elles furent toujours l'expression.

C'est par cette raison que l'IMPÉRATIF est le tems qui sert à énoncer toutes les Loix: ce style simple & majestueux est digne de la grandeur de la Loi, & de son importance: c'est l'évidence, l'utilité, le salut commun, qui dicte aux hommes les moyens d'être heureux: c'est l'ordre éternel & nécessaire qui, non content de faire entendre sa voix, fait connoître en même tems le besoin urgent d'être obéi.

Le Législateur des Hébreux, qui ne met que l'Impératif dans la bouche du Créateur, fut donc un grand Peintre, sur-tout lorsqu'il veut représenter la promptitude avec laquelle il forma l'Univers. C'est comme s'il disoit: *Lumière, sois!* & la lumière fut. *Sec, PAROIS!* & il parut. Ainsi il le peint donnant des ordres à ce qui n'étoit pas, parce qu'il alloit paroître comme on paroit à la voix de son Maître: il semble qu'on voit la Nature attentive à la voix d'un Père bienfaisant, & se hâter de lui obéir, se prêter aussi-tôt à ses ordres, devenir tout ce qu'il veut (†). C'est le spectacle le plus grand qu'on pût

(†) Un Philosophe Payen a cité cette expression de Moïse, comme un exemple frappant du sublime. Un Evêque du dernier siècle, célèbre par ses connoissances, s'éleva contre ce jugement: il n'y vit qu'un simple récit historique, & par conséquent rien que de très-ordinaire; c'est qu'il le lisoit mal: il le traduisoit ainsi: *Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut.* C'est un récit simple, d'un fait étonnant; mais un simple récit n'a rien de sublime. Otez le récitatif, représentez Dieu parlant, & la lumière

mettre sous les yeux des hommes. C'étoit mieux peindre la grandeur & la puissance de Dieu, qu'avec un gros Livre de Métaphyfique.

§ 3.

Le PRÉTÉRIT, second des Tems.

Bientôt, chacun raconte ce qu'il a fait, les peines qu'il a eues, les obstacles qu'il a été obligé de vaincre, les moyens qu'il a mis en œuvre pour les enlever, les succès dont ils ont été suivis, le point où il a laissé son ouvrage : mais pour raconter tout cela, pour le peindre relativement au Tems, on donnera au Verbe une tournure différente, qui fasse voir que la chose est passée : l'on avoit dit, *va, viens, fais, donne, &c.* l'on dira, *je suis allé, je suis venu, j'ai fait, j'ai donné, j'ai fini, &c.*

Ce sera donc ici une nouvelle portion du Verbe; un nouveau Tems qu'on appellera le PRÉTÉRIT, le Tems passé ou le PARFAIT, parce qu'il peint un événement passé, qui n'est plus, une chose faite & parfaite, telle qu'on la désiroit.

§ 4.

DU FUTUR.

Cela ne suffit pas : il faut encore pourvoir à l'avenir, prendre des mesures pour ce que l'on fera le lendemain, & pendant tout le tems qu'on continuera les mêmes travaux : il faut donc transporter la peinture de l'action dans l'avenir; lui donner une nouvelle forme qui peigne cette nouvelle espèce d'existence; cette existence qui n'est encore en réalité que dans notre esprit; mais qui le fera à son tour dans la Nature.

Ce sera encore ici une nouvelle portion du Verbe, un nouveau Tems

paraissant à sa voix. Lisez : *Dieu dit : lumière, soit ! & la lumière fut :* & l'expression s'ennoblit, elle devient majestueuse & sublime. Ce n'est plus un Historien qu'on entend, ce n'est plus un récit froid d'une chose éloignée : c'est la chose même qu'on voit, c'est la Divinité même qu'on entend; on est présent à l'événement, il offre tout l'intérêt de ce dont on est spectateur : car ce qu'on voit est bien supérieur à ce qu'on n'entend que réciter. Mais avec beaucoup de connaissances, on peut ne point s'entendre en sublime, & traduire d'une manière qui fasse absolument disparaître celui d'un Auteur, & qui lui ôte toute son énergie.

qu'on appellera *FUTUR*, parce qu'il peint un événement qui n'est pas encore mais qui doit être.

C'est dans ce sens qu'on dit *j'irai, je viendrai, je ferai, je donnerai*: mots où l'existence future est désignée par la valeur de *R*, comme nous l'avons déjà expliqué par rapport au Verbe *Esse*.

Ainsi naquirent les différentes formes que prirent les Verbes pour peindre l'existence d'une action, conformément aux diverses portions de Temps dans lesquelles elle se fait, ou peut se faire. Nous donnons à ces formes le nom de *Temps*, sans prendre garde que ce mot devient équivoque, à cause du double sens qu'il acquiert par-là; ce que les Anglois ont sagement évité, en distinguant ces objets par des Noms différens. *Temps* signifie chez eux le *Temps*; pendant que *Temps* désigne les Temps du Verbe.

§ 5.

L'inspection des Langues prouve que l'Impératif fut le premier des Temps.

Mais puisqu'un même Verbe se charge ainsi d'un grand nombre de nuances différentes, suivant qu'il peint une action présente, passée ou future, ne faudra-t-il pas mettre entre toutes ces nuances un arrangement constant? Et cet arrangement sera-t-il abandonné au simple caprice? La raison n'aura-t-elle point de méthode à prescrire ici: ou chaque Temps se sera-t-il placé au hasard? Non sans doute: tout a son ordre, & il faut que tout ce qui le constitue ait la place marquée par cet ordre même.

Lorsque nos Grammairiens ont placé les Temps de l'Indicatif à la tête des Verbes, & avant ceux de l'Impératif; lorsqu'ils ont arrangé les Temps de l'Indicatif, de manière que le Présent est le premier, ensuite le Passé, & enfin le Futur; ils ont suivi une méthode aussi contraire à la Nature qu'à la facilité de l'instruction. Ils ont anéanti par cette prétendue symétrie l'ordre dans lequel naquirent ces temps, le rapport qui regne entre eux relativement à cette filiation, celui qui existe entre le Verbe & la racine.

C'est que ceux qui arrangerent ces Temps n'avoient aucune idée de la manière dont ils s'étoient formés, & qu'ils cherchèrent seulement à mettre un arrangement entre toutes ces portions de Verbes, qu'ils voyoient en usage.

Ce désordre se fait sentir vivement en Grec, où l'on n'aperçoit qu'avec peine les rapports existans entre les Noms & les Verbes qui en naquirent,

parce qu'on y met le Présent pour Tems radical, tandis que ce Présent fut le dernier des Tems, & celui qui occasionna par conséquent le plus de changemens dans la racine, afin de le distinguer des Tems qui existoient déjà.

En effet, les Présens, *TURT-o*, je frappe; *Lambano*, je prens; *Manthano*, j'enseigne; *Diddni*, je donne; sont beaucoup plus éloignés de leurs racines, *TUP*, coup; *LAB*, main; *MATH*, mesure, connoissance; *DO*, don; que l'Impératif du Futur second, *Tape*, frappe; *Labe*, prens; *Matha*, enseigne; *dos*, donne.

De-là, l'énergie de ce Tems Impératif, soit qu'on veuille flatter & caresser comme une mere à l'égard d'un enfant chéri; soit qu'on appelle quelqu'un à son secours; soit qu'on donne des ordres ou qu'on prescrive quelque opération. On pourroit l'appeler le *Tems des passions* ou du sentiment. Ne l'appeller qu'IMPÉRATIF, c'est lui ôter les trois quarts de sa valeur: c'est nous ramener à la barbarie de ceux qui l'inventerent & qui partirent des ordres donnés par les EMPEREURS à des Sujets qu'ils traîoient en esclaves.

Déjà, des Savans distingués ont aperçu que ce Tems étoit le plus simple de tous, & qu'on devoit le regarder comme la racine du Verbe. LEHMITE, qui sentoit si vivement l'utilité des recherches étymologiques, vit que l'Impératif chez les Allemands étoit le Tems le plus simple de tous. M. le Président de BRASSE s'est déclaré hautement pour cette opinion, & M. l'Abbé BERGIER y borne toute l'étendue des Verbes Hébreux.

Si l'Impératif est le Tems radical dans les Langues Allemande & Grecque, il en est de même pour le Latin & pour l'Hébreu.

AMA, aime; LIGE, lis; DIC, dis; FER, porte, sont plus courts qu'aucun autre Tems de ces Verbes.

Et dans tous les Verbes Hébreux composés de deux syllabes, l'Impératif n'en a jamais qu'une, précisément comme le nom radical dont il vient.

יָד, *J-HYD*, fixer un jour; נָתַן, *Na-THAN*, donner; חָיַל, *J-HYL*, croître; שָׁנָה, *J-SHN*, vieillir; soit à leur Impératif *yd*, *shan*, *yl* ou *hyl*, *shn*; en sorte qu'ils représentent dans la plus grande exactitude ces Noms primitifs:

יָד, le tems; נָתַן, don; חָיַל, plante; שָׁנָה, vicillesse.

Cette observation n'est qu'une bagatelle en apparence; mais pour n'avoir pas su cette bagatelle, tous les Savans en Langues Orientales se sont constamment égarés en fait d'étymologies, parce qu'ils regardoient comme dénués de racines tous les Verbes, tels que *Iyd*, *Nathan*, *Ihyl*, *Isan*, &c. & parce qu'ils n'ont jamais aperçu leurs rapports avec une foule de mots Grecs, La-

tins, Celtes, &c. nés des mêmes racines : enforte que ces mots Latins , par exemple, *Id-u*, les Ides ; *Syl-va*, forêt ; *Sen-ax*, vieillard , &c. étoient des mots qui n'avoient, selon eux, aucun correspondant dans les Langues Orientales.

Mais lorsqu'on néglige les petites choses, & qu'on laisse échaper les principes, il faut nécessairement que la vérité échape elle-même ; & que toutes les connoissances qui dépendent de ces principes ne soient pour nous qu'un cahos ; que nous voyons, sans voir.

§. 6.

Comment les Orientaux en formerent le Prétérit & le Futur.

D'abord après l'Impératif, naquirent le Prétérit & le Futur. Les Orientaux les formerent d'une manière aussi simple qu'énergique.

Pour peindre le Passé qui n'est plus, ils mirent la racine derrière le Pronom personnel : pour marquer le Futur, ils placèrent la racine en avant du Pronom : le premier de ces tableaux peignoit le tems comme passé, comme étant bien loin derrière nous : le second le peignoit comme venant à notre rencontre, comme Futur.

DE PHAKD, ou PICT, qui signifie VISITE, vinrent ces Tems :
 PHAKD-*ni*, Tu visitas.
 PHAKD-*i*, Je visitai.
 E-PHAKD, Je visiterai.
 TI-PHAKD, Tu visiteras.

Cette manière de conjuguer fut commune aux CHALDÉENS, aux ASSYRIENS, aux PHÉNICIENS, aux SYRIENS, aux ÉGYPTIENS, aux ÉTHIOPiens, & aux ARABES qui l'ont encore. Encore aujourd'hui ceux-ci disent :

NASAR-*ni*, Tu vengeras.
 NASAR-*o*, Je vengerai.
 A-NSORO, Je vengerai.
 TE-NSORO, Tu vengeras.

Elle fut certainement commune aux plus anciens Peuples de l'Italie, du moins pour le Prétérit ; puisque le Prétérit Latin est encore parfaitement semblable au Prétérit Oriental ; qu'on y dit :

LEG-*i*, Je lus.
 LEGIS-*ti*, Tu lus.
 LEGIS-*mus*, Ils lurent.

Comme les Hébreux disent PHAKD-i, *Phakd-ti*, PHAKD-ou ou PHAKD-ouu, je visrai, tu visiras, ils visiterent.

C'est par cette raison que les Préséens Latins sont plus simples que les Préséens, lorsqu'on a altéré la racine pour former ceux-ci.

Fregi, je rompis, qui vient de FREG ou BREG, *brèche*, est plus voisin de la racine, que le Préséent *Frango*.

Tactus, qui a été touché, & qui vient de TACT, le *saif*, le *toucher*, est plus près de la racine que *tango*, je touche.

Il faut en effet que les derniers dérivés soient plus éloignés de la racine, ou lui ressembler moins que les premiers.

Ces rapports sont trop sensibles & trop conformes à la seule manière dont les Verbes ont pu se former & devenir représentatifs, pour être mis un instant en doute.

Les causes qui produisirent ces Tems divers qui composent l'ensemble des Verbes, commencent donc à se développer. Déjà brillent de l'éclat de la raison ces formes variées qui paroissent l'effet du hasard : on y voit la marche constante de la sagesse, qui fut toujours trouver dans la Nature des ressources efficaces contre les besoins que celle-ci fait naître.

En prenant cette sagesse pour guide, nous retrouverons donc les opérations, malgré l'éloignement des tems où ces choses naquirent, malgré la mobilité & l'inconstance des élémens qui les composent, & malgré les altérations que les Verbes ont essayées dans l'étendue des siècles, & par tant de révolutions dont les funestes effets ont encore été augmentés par l'impatience des Peuples qui tendent sans cesse à abrégier le Discours, & qui réduisent presque à rien les terminaisons des mots; en sorte qu'on est obligé, à l'longue, de deviner les élémens dont ils furent d'abord composés.



ARTICLE III.

DIVISION DES TEMS, & sur-tout dans la Langue Française.

§. 1.

Les Langues n'ont pas toutes le même nombre de Tems.

AYANT ainsi fixé nos idées sur les causes des Tems dont les Verbes sont composés, & sur l'origine des premiers auxquels on fut obligé de recourir, pour peindre l'ordre dans lequel les actions & les événemens se succedoient, passons au développement de ceux qui existent dans notre Langue : ce sera une règle de la plus grande utilité pour reconnoître la valeur des Tems employés par chaque Peuple ; & pour juger des progrès qu'on a faits à cet égard, dans les diverses Langues qu'on a le plus d'intérêt à connoître.

Car elles n'ont pas toutes la même quantité de Tems ; du moins de Tems formés uniquement par la racine, comme *j'aime, j'aimai & j'aimerai*. A cet égard, la Langue Grecque est la plus riche, ayant huit Tems actifs, tous composés de la seule racine, tandis que le Latin n'en a que cinq ; l'Anglois & l'Allemand, deux seulement ; & la Langue Française, quatre ; leurs autres Tems sont composés de Verbes auxiliaires tels qu'*être & avoir*.

Quelques personnes ont cru que ces Périphrases ou ces Tems composés de plusieurs mots, étoient un vice, une imperfection dans nos Langues modernes, & qu'il seroit à désirer que tous nos Tems fussent également composés de la racine seulement, avec quelque légère modification, comme chez les Grecs. Il est certain que le discours y gagneroit du côté de la brièveté : mais on y perdrait beaucoup d'autres égards.

Si l'on vouloit exprimer de cette manière tous les Tems possibles d'un Verbe, leur étude deviendroit très-pénible, par la difficulté de distinguer exactement dans une liste aussi nombreuse, le sens de chaque terminaison : il est infiniment plus aisé de les saisir lorsqu'ils sont exprimés par la réunion de plusieurs mots ; sur-tout à cause des irrégularités qui en naissent de toutes parts ; & dont la Langue Grecque est une preuve trop sensible. Aussi ne peut-on indiquer aucune Langue dans laquelle on n'ait des Tems composés, même dans la Langue Grecque, quoiqu'elle soit si riche en Tems simples.

Il résulteroit de-là un autre inconvénient : c'est qu'un pareil usage répandroit sur les Langues une sécheresse , une langueur , une monotonie insupportable. Si c'est un avantage d'abrégger les expressions , sur-tout celles qui reviennent sans cesse , ce seroit un mal d'abrégger des expressions qui reviennent rarement , & dont le sens seroit par-là même beaucoup plus difficile à saisir : en sorte qu'au lieu d'abrégger , il se trouveroit qu'on auroit embarrassé la route & qu'elle seroit devenue beaucoup plus longue à parcourir.

§. 2.

D'où vient la différence qu'on observe entre les Langues sur le nombre des Tems.

Ne soyons pas surpris de ce que les Langues diffèrent si fort dans le nombre de leurs Tems simples ou composés.

La Nature n'en indique, à proprement parler, que deux : le *Passé* qui sert à raconter ce qu'on a fait ou qu'on a vu , & qui peut servir de règle pour l'avenir ; & le *Futur* pour lequel on doit se préparer. Le *Présent* n'est rien dans la Langue de la Nature : on le voit ; qu'a-t-on à en dire ? & d'ailleurs , il passe si rapidement , qu'il n'est plus lorsqu'on voudroit en parler.

Avec ce *Présent* lui-même , il n'existe donc que trois Tems dans la Nature : & ce sont les seuls sur lesquels les Peuples puissent se rencontrer ; étant d'ailleurs si distincts qu'il est impossible de les prendre l'un pour l'autre.

Les Tems que les Langues nous offrent de plus , ne sont donc que des nuances de ces Tems , des intermédiaires au moyen desquels ces trois époques se rapprochent les unes des autres ; par lesquels le *Présent* va se confondre avec le *Passé* , & le *Futur* se rapproche du *Présent* : ce sont des *Présens* plus ou moins *Présens* , des *Passés* plus ou moins éloignés , des *Futurs* à distances inégales. Ce sera un *Passé* dans une distance immense , un autre infiniment plus près , un *Passé* presque *Présent* , ou un *Présent* qui est déjà dans le *Passé* : &c. Ainsi les couleurs les plus tranchantes se rapprochent par des nuances intermédiaires , de façon qu'au point de séparation on ne peut dire à quelle des deux couleurs il appartient : ainsi le point où l'on cesse de monter ne se distingue pas de celui où l'on commence à descendre.

La Langue la plus exacte seroit celle qui pourroit peindre toutes ces gradations : la moins exacte , celle qui n'auroit point de termes moyens pour

toutes ces nuances : cependant de ce que l'une seroit plus exacte , il n'en résulteroit pas qu'elle fût la plus utile ou la plus riche ; parce qu'il n'est pas nécessaire de tenir note de cette immensité de gradations ; qu'il suffit d'être en état de peindre les plus importantes , celles qui sont les plus intéressantes & qui peignent les nuances les plus sensibles.

L'on sent parfaitement que dans ce choix , les Nations pourroient différer considérablement entr'elles : car telle nuance sera sensible pour l'une , qui ne le sera pas pour une autre : & telle Nation voudra mettre entre ces intermédiaires une gradation moins lente , tandis que telle autre voudra la précipiter & sauter par-dessus toutes ces distinctions qui plaisent à celle-là. D'où peut résulter une grande différence entre les Temps , d'une Langue à une autre.

Cependant elles pourroient s'accorder à avoir plus de tems passés que de présens ou de futurs , parce qu'on raconte plus qu'on ne prévoit , & parce qu'il est bien plus aisé de distinguer les tems écoulés & qu'on a vus , que les futurs dans lesquels rien ne s'est fait encore. C'est ainsi que nous mettons une grande différence entre une même action considérée comme le faisant dans un tems très-peu éloigné , ou dans un tems plus éloigné ; ou comme faite dans un tems éloigné purement & simplement : qu'au premier sens , nous disons *je faisois , je mangeois* ; au second , *je fis , je mangeai* ; au troisième , *j'ai fait , j'ai mangé* : tandis que les Latins confondent ces deux dernières formules en une seule , & que les descendans des anciens Germains , les Allemands , les Anglois , &c. confondent les deux premières.

On sent encore très-bien que les richesses de cette espèce , ne pourroient pas se transporter des Langues qui les possèdent dans une qui en seroit privée , puisque celle-ci n'en a pas l'équivalent : en sorte qu'une Langue peut avoir des beautés dont une autre sera totalement dénuée ; & que celle-ci sera obligée de confondre en un seul plusieurs objets très-distincts dans celle-là , parce qu'elle n'aura aucun moyen pour saisir leurs différences.

L'habileté de ses Ecrivains consistera à l'en dédonnager par des tournures heureuses qui produisent le même effet ; ou à faire passer par une noble hardiesse le tems étranger dans leur propre Langue , comme l'ont fait les Ecrivains d'Italie , qui transportant chez eux notre expression *je viens de...* comme *je viens de faire , je venois de faire*, disent maintenant , *lo vengo di far , lo veniva di lodare* : innovation qui d'abord fit murmurer ; mais que son utilité a fait enfin adopter.

Système des Temps, suivant M. l'Abbé GIRARD.

La distinction des Temps est d'une si grande simplicité, qu'on se trouve toujours dans le plus grand embarras, lorsqu'on veut en rendre raison : c'est ce dont il est très-aisé de se convaincre en jettant les yeux sur les noms que les Grammaticiens leur ont donnés, & sur les difficultés qu'ils rencontroient lorsqu'ils vouloient rendre raison de ces noms.

C'est ainsi qu'ils avoient inventé les noms de *PRÉSENTS imparfaits*, de *PRÉTÉRITS parfaits*, *plusque parfaits*, *indéfinis*, *composés*, *surcomposés*; de *FUTURS un peu passés*, avec lesquels on n'expliquoit rien & l'on brouilloit tout.

Laissons dans l'obscurité ces dénominations qui n'étoient bonnes que pour mettre à la torture ceux qui étoient forcés de les apprendre; & voyons ce que nos derniers Grammaticiens ont fait pour les simplifier.

L'Abbé Girard remarquant que tout événement pouvoit être considéré sous deux points de vue, relativement au temps dans lequel il a eu lieu, & relativement à un autre événement arrivé dans un autre temps, avec lequel on le comparoit, divisa tous les Temps en deux Classes; les Temps *ABSOLUS* où l'on ne considère une action que relativement au Temps: les Temps *RELATIFS* où l'on considère le temps de cette action relativement au temps dans lequel se passa une autre action.

Ainsi, *je MANGE* est un temps absolu; cette action n'est comparée qu'à un temps: *je MANGEAIS lorsque vous êtes venu*, est un temps relatif; car il est comparé au temps où l'on vint.

De-là, huit Temps dans notre Langue, selon ce Grammaticien: deux *PRÉSENTS*; deux *PRÉTÉRITS* pour un événement arrivé dans un temps qui existe encore: deux *Prétérits* apellés *AORISTES* (†), pour les événements arrivés dans un temps qui n'est plus; & deux *FUTURS*. Voici un exemple de ces huit Temps.

PRÉSENT ABSOLU, j'aime,		PRÉSENT RELATIF, j'aimois.
PRÉTÉRIT ABSOLU, j'ai aimé.		PRÉTÉRIT RELATIF, j'avois aimé.
AORISTE ABSOLU, j'aimai.		AORISTE RELATIF, j'eus aimé.
FUTUR ABSOLU, j'aimerais.		FUTUR RELATIF, j'aurai aimé.

(†) Du mot Grec *a-riston*, non défini, non borné: car ce Temps se perd dans le vague du Passé, & convient à toutes ses portions.

Il va les développer lui-même (1) : nous transcrivons ses propres paroles avec d'autant plus de plaisir, que c'est ce qui avoit paru de mieux julques alors sur cette matière.

« JE FAIS, est présent absolu ; parce que cette formation ne fait répon-
 « dre le tems de l'événement qu'à celui de la parole , comme étant le
 « même :

Je fais de mon mieux pour que le Lecteur m'entende.

« JE FAISOIS, est présent relatif ; parce qu'il représente le tems de l'événement sous deux rapports , savoir comme présent au tems de quelque
 « circonstance désignée , & comme passé eu égard à celui de la parole.

*Je faisais dernièrement réflexion à la sottise des hommes , en voyant
 les uns compter sur la constance des femmes , & les autres s'offenser
 de leur infidélité.*

« J'AI FAIT, est préterit absolu ; le tems de l'événement y répondant sim-
 « plement au moment de la parole, comme passé à son égard :

*J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre service , & vous n'a-
 vez pas fait la moindre chose pour m'en témoigner de la recon-
 noissance.*

« J'AVOIS FAIT, est préterit relatif ; parce qu'il fait répondre l'événement
 « comme passé , non-seulement par rapport au tems où l'on parle , mais en-
 « core par rapport à quelque circonstance arrivée après lui , & passée de même
 « par rapport à l'instant de la parole :

*J'avois fait les démarches convenables quand il a paru s'y oppo-
 ser.*

« JE FIS, est aoriste absolu ; le tems de l'événement y étant seulement repré-
 « senté dans un période passé par rapport à celui qui coule avec le tems de
 « la parole :

*Je fis l'année dernière moins d'ouvrage , quoique je travaillai plus affe-
 ctuellement que je n'ai fait celle-ci.*

« J'EURS FAIT, est aoriste relatif ; puisqu'il fait répondre le tems de l'événement , non-seulement à un période passé par rapport à celui de la parole ,

(1) Tom. II, p. 25 & suiv.

« mais encore à un tems passé dans ce même période par rapport à une autre
« circonstance qui est arrivée :

*Jeus fais mes affaires dans la dernière Campagne avant que mon
Concurrent fût arrivé.*

« **J'ÉTAIS**, est futur absolu ; parce qu'il représente le tems de l'événement
« uniquement comme postérieur à celui de la parole :

Je serai demain ce que je ne pourrai pas faire aujourd'hui.

« **J'AURAIS FAIT**, est futur relatif ; parce qu'il représente le tems de l'événement
« sous deux faces, comme postérieur à celui de la parole & comme anté-
« rieur à celui de la circonstance dont il doit être accompagné :

J'aurais fait mon ouvrage à la fin de l'année.

§. 4.

Système de M. HARRIS.

Un Savant Anglois, qui donna dans sa Langue, sous le nom d'HEMMS, il
il y a plus de vingt ans, des Principes de Grammaire Philosophique & univer-
selle, remplis d'érudition & de génie, porta le nombre des Tems jusqu'à douze ;
en les considérant sous un point de vue, tout-à-fait neuf, d'une manière
plus grande & plus philosophique que tout ce qui avoit paru en ce genre.

« Le TEMS, dit-il, est divisible & étendu (1) ; par conséquent, chaque
« portion déterminée du Tems, même le Présent, a toujours un COMMENCE-
« MENT, un MILIEU & une FIN.

« De-là, se déduit d'une manière très-simple la Théorie entière des TEMS,
(Temps).

« L'on voit d'abord les TEMS INDÉFINIS, dans lesquels l'on considère l'événement
« sans aucun rapport à son commencement, à son milieu, à sa fin ;
« mais en lui-même ; & les TEMS DÉFINIS, dans lesquels on le considère rela-
« tivement à ces diverses gradations.

« Ces Tems indéfinis, qu'on peut nommer très-bien AORISTES, sont au
« nombre de trois ; l'Aoriste du Présent, l'Aoriste du Passé & l'Aoriste du
« Futur. Les Tems définis sont au nombre de trois pour désigner le commen-

(1) HEMMS, Liv. I. ch. VII. p. 118.-120. On m'a assuré qu'on en préparoit une
nouvelle Edition fort augmentée. Je dois la connoissance de cet Ouvrage à M. D'AR-
GENT, Chevalier de S. Louis & Maître-de-Camp de Cavalerie, dont la Bibliothèque
m'a été très-utile.

« cément de ceux-là : au nombre de trois également , pour désigner leur
 « terme moyen ; & au nombre de trois encore, pour en fixer la fin : ce qui
 « donne nous Terns définis.

« Nous pourrions appeler les trois premiers de ces neuf terns , Terns Incep-
 « tifs ; les trois suivans , Terns Moyens ; & les trois derniers , Terns Completifs.

De-là ces douze Terns :

AORISTE du Présent.

En Grec.	En François.	En Anglois.
Γραφω ,	j'écris.	I write , <i>j'écris.</i>
		<i>Aoriste du Passé.</i>
Ἐγραψα ,	j'écrivis.	I wrote , <i>j'écrivis.</i>
		<i>Aoriste du Futur.</i>
Γραψω ,	j'écrirai.	I shall write , <i>je dois ou je devrai écrire.</i>

PRÉSENT Inceptif.

Ἐπιλλω γραφω , je vais écrire. I am going to write , *je suis allans écrire.*

Présent Moyen.

Ἐγγραφω γραφω , j'écris. I am writing , *je suis écrivans ,*

Présent Completif.

Ἐγραψα , j'ai écrit. I have written , *j'ai écrit.*

P A S S É Inceptif.

Ἐπιλλω γραφω , j'allois écrire. I was beginning to write , *j'étois commençans à écrire.*

Passé Moyen.

Ἐγραφε , j'écrivais. I was writing , *j'étais écrivans.*

Passé Completif.

Ἐγγραφε , j'avois écrit. I had done writing , *j'avois fait écrivans.*

F U T U R Inceptif.

Ἐπιλλω γραφω , j'irai écrire. I shall be beginning to write , *je dois ou je devrai être commençans à écrire.*

Futur Moyen.

Ερωμαι γραφω , je serai écrivain. I shall be writing , *je dois ou je devrai être écrivain.*

Futur Completif.

Ερωμαι γιγραψω , j'aurai écrit. I shall have done writing , *je devrai avoir fait écrivain.*

L'Auteur Anglois apuie ceci d'un grand nombre d'observations & de preuves d'autant plus intéressantes , que jusques à lui on n'avoit point considéré les Tems des Verbes sous un point de vue aussi ingénieux.

Il fait voir que les Latins connoissent les Tems inceptifs, qu'ils érigerent en Verbes appellés INCHOATIFS, c'est-à-dire, qui marquent le commencement : tels furent CAL-ISCO, je commence à me réchauffer : ALS-ISCO, je commence à blanchir.

Il rapporte que les Grammairiens Grecs les plus illustres, APOLLONIUS, GAZA, &c. ont considéré le *Présent* comme un événement incomplet, & le *Passé* comme le complément du présent. L'*Imparfait* comme un *Passé* incomplet, & le *plusque parfait* comme un *Passé* qui a tout son complément.

Il ajoute une remarque très-connue du moins dans nos Contrées , que l'*Imparfait*, qu'il appelle *Passé* moyen, & l'Abbé GIRARD, *Présent* relatif, désigne aussi tout ce qui est usuel & ordinaire ; les expressions pareilles à celles-ci, *il se levait, il écrivoit*, ne signifiant pas seulement *il étoit se levant, il étoit écrivain*, mais signifiant aussi *il ne cessoit de se lever, il ne cessoit d'écrire* : parce que ce qui est fréquemment répété, porte nécessairement sur le *Tems* passé.

Et si les anciens Artistes ; dit-il encore , se servoient de ce tems pour marquer qu'ils étoient les Auteurs des Ouvrages que le Public avoit sous les yeux , c'étoit par modestie & pour marquer qu'ils ne les regardoient pas comme finis : formule qu'on a imitée nos plus célèbres Imprimeurs, tels qu'Henri-Etienne, Morel, Jean Blenné ou Benenatus, & en dernier lieu, chez les Anglois, le Docteur TAYLOR dans sa belle Edition de Démosthènes.

Il finit par une très-belle remarque relative à la Langue Latine : c'est que les Tems y sont formés d'après cette marche ; le *Passé* & le *Futur* qui passent, viennent du *Présent* moyen ou qui passe : de *scribo*, j'écris, viennent *scribam*, j'écrivois ; *scribam*, j'écrirai. Du *Présent* Completif, *scripsisti*, j'ai écrit, viennent le *Passé* & le *Futur* Completifs, *scripseram*, j'avois écrit ; *scripsero*, j'aurai écrit. Ce qui forme les six Tems de la Langue Latine.

Ceci a lieu, même pour les Verbes irréguliers. De *fero*, je porte, viennent *fereram*, je porterois ; & *feram*, je porterai ; & de *tuli* j'ai porté, viennent *tuleram*, j'avois porté ; & *tulero*, j'aurai porté.

ARTICLE IV.

SYSTÈME DE M. BEAUZÉE.

§. 1.

Il admet vingt Temps.

M. BEAUZÉE considérant cet objet sous un point de vue beaucoup plus vaste ; aperçoit vingt temps différens dans nos Verbes François & dont quelque Langue que ce soit peut être susceptible , étant pris dans la Nature elle-même.

Ces Temps sont divisés en six Classes.

1°. Ceux qui sont formés par la seule racine du Verbe ,

J'aime.		J'aimai.
J'aimois.		J'aimerois.

2°. Ceux qui sont composés de la racine combinée avec le Verbe AVOIR, ou avec le Verbe ÊTRE.

J'ai aimé.		J'eus aimé.
J'avois aimé.		J'aurai aimé.

3°. Ceux qui sont composés de ces derniers temps combinés avec *eu*, participe du Verbe avoir, ou avec *été*, participe du Verbe ÊTRE, à la suite du Verbe avoir.

J'ai eu aimé.		J'eus eu aimé.
J'avois eu aimé.		J'aurai eu aimé.

4°. Ceux qui sont composés du Verbe VENIR.

Je viens d'aimer.		Je viendrai d'aimer.
Je venois d'aimer.		

5°. Ceux qui sont composés du Verbe DEVOIR.

Je dois aimer.		Je devrai-aimer.
Je devois aimer.		

6°. Ceux qui sont composés du Verbe ALLER.

Je vais aimer.		J'allois aimer.
----------------	--	-----------------

Les deux premières divisions nous offrent les huit Tems de l'Abbé GIRARD; ces deux premières divisions & les deux dernières nous donnent les mêmes Tems que la Grammaire Angloise de Monsieur HARRIS. M. Beauzée a donc ajouté ici les Tems de la troisième & de la quatrième division.

Il est incontestable que les Tems des deux dernières divisions sont des FUTURS.

Il n'est pas moins incontestable que les Tems qui forment les divisions deuxième, troisième & quatrième, sont des PRÉTERITS.

Les quatre Tems qui composent la première division seroient donc des PRÉSENS.

La conséquence paroît juste. Cependant on ne peut s'empêcher au premier coup-d'œil de la regarder comme un paradoxe insoutenable. Mais ne nous laissons pas dans notre jugement.

Voyons plutôt d'après quels Élémens notre Auteur a construit sa Table.

Et afin de faire ces procédés avec plus de facilité, formons-en un Tableau qui mette sous les yeux ces Tems avec leurs rapports, en sorte que tout ce qui sera relatif à l'explication de ces Tems ne soit que des conséquences du Tableau même.



T A B L E A U D E S T E M S .

P A S S E . P R É S E N T . F U T U R .

J'ai fait,

Je fais.

Je dois faire.

Feci.

Facit.

Faciurus sum.

P R É S E N T

antérieur

dans un Tems

P A S S É :

Je fis.

P A S S É

F U T U R

Je ferai.

F U T U R

antérieur

Je faisois.

postérieur

antérieur

Faciám.

postérieur

dans un Tems

Faciébam.

dans un Tems

dans un Tems

dans un Tems

P A S S É :

F U T U R :

P A S S É :

F U T U R :

J'avois fait.

J'aurai fait.

Je devois faire.

Je devrais faire.

J'eus fait.

Fecero.

Faciurus eram.

Faciurus ero.

Feceram.

Ce Tableau est divisé en trois parties : l'une au milieu ou en face du Lecteur , & qui représente le TEMS PRÉSENT ; l'autre à sa gauche, qui représente le PASSÉ ; le troisième à sa droite qui représente le FUTUR.

Ces trois Tems qui dominent le Tableau , sont ce qu'ils sont dans toutes les circonstances possibles : au jour de hier comme au jour actuel , & comme ils le seront demain ; parce que ce qu'ils sont , -c'est toujours relativement à eux-mêmes , & que ce rapport ne change point.

Chacun de ces Tems peut être considéré comme ayant un tems qui le précède & un tems qui le suit : ce qui donne neuf Tems.

Car le moment présent, *je fais*, a un Passé, *j'ai fait* ; & un Futur, *je dois faire*.

Le moment passé, *hier*, a de même un présent, *je fis* ; un passé, *j'avois fait* ; un futur, *j'aurai fait*.

Le moment futur, *demain*, a un présent, *je serai* ; un passé, *je devois faire* ; un futur, *je devrai faire*.

Si nous apellons les momens qui précèdent ANTERIEURS , & les momens qui suivent POSTÉRIEURS ; nous aurons :

1°. Un passé antérieur, *j'avois fait* ; & un passé postérieur, *j'aurai fait*.

2°. Un présent antérieur, *je fis* ; & un présent postérieur, *je serai*.

3°. Un futur antérieur, *je devois faire* ; & un futur postérieur, *je devrai faire*.

Ces trois Tems antérieurs & ces trois Tems postérieurs ; joints aux trois premiers fondamentaux, font neuf Tems, qui forment dans le Tableau trois Triangles , dont le sommet est en haut , & dont celui du milieu, plus élevé, rentre dans les deux autres.

§. 2.

Développement du Tableau.

Vous trouvez ces neuf Tems dans le Tableau d'une manière à les rendre aussi sensibles qu'il se puisse : d'abord paroissent sur la première ligne , comme nous avons dit, un PASSÉ qui est à gauche, *J'AI FAIT* ; un PRÉSENT qui est en face, *JE FAIS* ; un FUTUR qui est à droite, *JE DOIS FAIRE*.

Au-dessous du Passé sont trois Tems en portique, dont deux Passés & un Présent.

Au-dessous du Futur sont trois autres Tems en portique aussi, dont deux Futurs & un Présent.

Ce Tableau offre donc trois Présens, trois Passés & trois Futurs, ou trois Passés, trois Présens & trois Futurs, si l'on veut suivre l'ordre des Temps.

1°. *Des trois Passés.*

Des trois Passés, l'un est en face de vous : c'est celui qui est passé relativement au moment où l'on parle, considéré en lui-même & sans aucun rapport à aucune autre époque, à aucun autre événement.

A votre gauche est un autre passé, désigné par le nom d'antérieur ; c'est qu'il est passé non-seulement pour le moment où l'on parle, comme *j'ai fait*, mais qu'il étoit passé, qu'il n'existoit plus lorsqu'on a pu dire *je fis* : *J'AVOIS FAIT mon devoir lorsque JE FIS ce que vous lisez.*

A votre droite est un autre passé désigné par le nom de postérieur : c'est qu'il vient après le tems où l'on parle ; & qu'il sera passé avant le tems dont on parle. *J'AURAI FAIT mon devoir avant que vous reveniez.*

Au milieu de ces trois Temps en est un autre appelé Présent antérieur : mais pour nous en former une juste idée, quittons les Passés, & allons aux Présens.

2°. *Des trois Présens.*

Nous avons vu que le Passé étoit accompagné de deux Passés ; l'un qui le précède, l'autre qui le suit.

Mais si l'époque du Passé est précédée & suivie d'époques qu'on peut regarder comme Passées, le présent ne pourra-t'il pas être précédé & suivi d'époques qu'on pourra regarder également comme présentes ? l'une avant le tems où l'on parle, & l'autre après le tems où l'on parle : l'une passée au tems où l'on parle, mais présente au tems passé dont on parle : l'autre future au tems où l'on parle, mais présente au tems futur dont on parle.

De-là ces trois Présens :

JE FAIS. *Je fais ce que vous m'avez prescrit ;* Présent actuel.

JE FIS. *Je fis hier ce que vous m'aviez prescrit ;* Présent antérieur, puisqu'ici je me représente comme étant faisant dans le moment dont on parle, *hier*, tems antérieur au moment où l'on parle.

JE FERAI. *Je ferai demain ce que vous me prescrivez ;* Présent postérieur, puisqu'ici je me représente comme étant faisant dans le moment dont on parle & qui viendra après celui où l'on parle, *demain.*

Mais comment est-ce que ce Présent antérieur & ce Présent postérieur se trouvent renfermés, l'un entre les Passés, & l'autre entre les Futurs ?

La raison en est très-simple. Nous avons vu que le moment présent où l'on parle a un passé & un futur : mais il en est de même de toutes les époques. Le Temps passé étoit nécessairement entre un Temps passé & un Temps futur, par rapport auxquels il étoit *présent*. Le Temps futur sera nécessairement entre un Temps Passé & un Temps Futur, par rapport auxquels il sera *présent*.

En effet, lorsque je dis *hier* je FIS telle chose, où mon action est présente relativement à cette époque, existente dans le même temps, je pouvois dire *hier*, j'AVOIS FAIT telle chose, temps qui est passé relativement à cette existence ; & je pouvois dire *demain* j'AURAI FAIT telle chose ; ce qui fait voir que, *je fis* est un présent relativement à *j'avois fait* & *j'aurai fait*.

3°. Des trois Futurs.

Le *Présent*, Temps où l'on parle, a un Futur, *je dois faire*.

Mais ce moment futur, comme nous l'avons dit, doit se trouver entre un Passé & un Futur qui n'est pas encore arrivé : car on peut dire *hier* (Temps Passé) *je devois faire une visite* ; ce qui est un Futur dans un Passé : & *demain* *je devrai faire une visite*, ce qui est un Futur dans un Futur : mais quel est le Présent entre ce Passé & ce Futur, si ce n'est *je serai* ? *demain* *je ferai une visite*, expression qui présente mon action comme existente en même temps que *demain*.

De tous ces temps, les trois qui se rapportent à l'époque où l'on parle sont indéfinis, indéterminés ; car rien ne les borne. Ils sont ce qu'ils sont par eux-mêmes, & ils le sont constamment & indépendamment de toute circonstance. Ce sont les trois Temps par excellence & absolus.

Les autres sont bornés par l'époque dans laquelle on les considère. Le présent antérieur & le présent postérieur ne sont ce qu'ils sont que relativement à l'époque dont on parle, comparée à l'époque où l'on parle : leur place est circonscrite, elle ne peut être ailleurs. *Je fis* n'indique qu'une époque : *je fais* s'associe avec toutes. *J'avois fait* n'indique qu'une époque : *j'ai fait* s'associe avec toutes ; comme nous le serons voir plus bas.

Ce sont les trois Temps, transportés à des époques particulières, à *hier* & à *demain*, tout comme à *aujourd'hui*.

Et comme nous disons :

AUJOURD'HUI, au moment où je parle, *je fais, j'ai fait & je dois faire.*

On peut dire également :

HIÉR, au moment dont je parle, PASSÉ pour l'époque où je parle, *je fis, j'avois fait, je devois faire.*

DEMAIN, au moment dont je parle, FUTUR pour l'époque où je parle, *je ferai, j'aurai fait, je devrai faire.*

Et l'on pourra en former un nouveau Tableau :

	PRÉSENT.	PASSÉ.	FUTUR.
AUJOURD'HUI, Présent,	Je fais.	J'ai fait.	Je dois faire.
HIÉR, Passé, jour antérieur,	Je fis.	J'avois fait.	Je devois faire.
DEMAIN, Futur, jour postérieur,	Je ferai.	J'aurai fait.	Je devrai faire.

On voit donc par ce Tableau que *je fais, je fis, je ferai*, sont des Présens, l'un au Présent ou actuel; l'autre au passé ou antérieur; le troisième au futur ou postérieur.

Où que le premier est un Présent-Présent ou Présent actuel.

Le second, un Passé-Présent ou Présent antérieur.

Le troisième, un Futur-Présent ou Présent postérieur.

Que *j'ai fait, j'avois fait, j'aurai fait*, sont trois Passés : l'un au moment actuel, l'autre dans un tems Passé, le troisième dans un tems Futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier est un Présent-Passé.

Le second, un Passé-Passé.

Le troisième, un Futur-Passé.

Que *je dois faire, je devois faire, je devrai faire*, sont trois futurs, l'un au moment présent, l'autre dans un tems passé, le troisième dans un tems futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier est un Présent-Futur.

Le second un Passé-Futur.

Le troisième un Futur-Futur.

Où en d'autres termes, trois futurs; l'un présent, l'autre antérieur, l'autre postérieur.

§. 3.

Cette division met d'accord tous les Grammaticiens.

Cette distribution des Terns en Tableaux, rend raison de toutes les différences qu'on trouve à cet égard entre les divers Grammaticiens, parce qu'on en voit aussitôt les causes, provenues du point de vue sous lequel ils envisageoient les Terns.

Car tous les Terns qui sont sur la ligne de *hier*, jour passé, peuvent être considérés comme des *Passés*; ce qui a fait appeler *PASSÉS*, *je fis*, *j'avois fait*, *je devois faire*.

Et tous les terns qui sont sur la ligne de *demain*, jour futur, peuvent être considérés comme des *Futurs*: ce qui a fait appeler *FUTURS*, *je serai*, *j'aurai fait*, *je devrai faire*.

Mais entre ces trois Terns *Passés* & ces trois *Futurs*, regnent des différences sensibles: de-là leurs divers noms. Comme *j'avois fait* est un passé avant un passé, on l'appelloit *plusque passé* ou *plusque parfait*. M. Beauzée l'appelle *Passé antérieur*; dénomination plus sensible & qui le définit toute seule.

Comme *j'aurai fait* est un passé dans l'avenir, on l'appelloit *second Futur*, *Futur relatif*. M. Beauzée l'appelle *Passé postérieur*.

De même *je serai* est sur la ligne des *Futurs*; aussi l'a-t-on appelé *Futur*: mais il est dans la colonne des *Présens*: c'est le présent dans le futur. M. Beauzée l'appelle donc *Présent postérieur*; ce qui est plus sensible & plus aisé par conséquent à apprendre.

Voulons-nous considérer le premier Tableau sous un autre point de vue; ne considérer comme *Présent* que le terns *je fais*; tout ce qui sera à la gauche sera passé, tout ce qui sera à la droite sera futur: voilà ce qui a fait regarder *je fis* comme un passé, & *je serai* comme un futur.

Mais voilà quatre passés au moins & quatre futurs: comment distinguer tous ces futurs? faut-il donner à chacun, des noms différens, les graduer, les mettre tous dans des intervalles différens? Mais cela ne finiroit point: & de-là tous les embarras qu'on a eus pour les classer.

Par la méthode de M. Beauzée, rien de plus simple: tout est présent, passé ou futur: rien de plus; mais chacun de ces terns est tout cela relativement au terns présent, au terns passé & au terns futur: dès-lors *je fis* & *je serai* sont des présents; l'un au terns passé, l'autre au terns futur: il ne reste

plus que trois passés & trois futurs ; dont un de chacun au tems passé , au tems futur , & au tems présent ou actuel.

J'ai fait , passé au tems actuel.

J'avois fait , passé au tems passé.

J'aurai fait , passé au tems futur.

Ainsi de quelque manière qu'on envisage ce Tableau , on se reconnoit toujours, quelque méthode qu'on ait sous les yeux : & l'on peut décider par son propre sentiment quelle est la plus commode , la plus étendue , la plus intéressante.

§. 4.

D'un second Présent Antérieur.

Dans le premier Tableau, au-dessous du présent antérieur, *je fis*, nous voyons *JE FAISOIS*; & au-dessous du passé antérieur *j'avois fait*, nous voyons *J'EUS FAIT*.

J'eus fait & *je faisais* ne sont pas la même chose que *je fis* & que *j'avois fait*: mais ce sont des tems de la même nature: *j'eus fait* est un passé antérieur comme *j'avois fait*: & *JE FAISOIS* est un présent antérieur comme *je fis*: dévelopons-en les preuves, & les différences qui regnent entre ces tems de même nature.

Quand nous disons d'une manière historique, en racontant ce qui nous est arrivé, *hier je le RENCONTRE en chemin, je lui DEMANDE où il VA*, je vois qu'il s'EMBARRASSE; tous ces Verbes sont des présens au tems passé, au tems de hier; c'est comme si nous disions, *hier je le RENCONTRAI en chemin, je lui DEMANDAI où il ALLOIT, je VIS qu'il s'EMBARRASSAIT*.

Je le RENCONTRAI, je lui DEMANDAI, sont des présens antérieurs, tout comme *je fis: il ALLOIT, il s'EMBARRASSAIT* seront donc encore des présens antérieurs; car ils correspondent aux présens, *il va, il s'embarrasse*.

C'est ce dernier tems *il alloit, il s'embarrassoit*, dont on fait ici un second Présent antérieur, un Présent pour le Tems passé.

On l'a appelé PRÉTERIT IMPARFAIT; *Préterit*; parce qu'il est au tems passé; *imparfait*, parce qu'il désigne un événement moins passé que *j'ai fait*: mais rien n'est moins passé que le *présent*.

Le nom de présent antérieur donné à ces deux tems, démontre leurs rapports: tous les deux, présens au passé.

Mais on voit cette différence entr'eux , que, JE FAISOIS indique simplement une action comme présente hier , & que, JE FIS renferme cette action toute entière dans l'époque de hier. Hier je FAISOIS un ouvrage, mais je ne l'achevai pas : hier JE FIS cet ouvrage, il fut achevé dans l'époque même de hier.

On appellera celui-là présent antérieur simple , & celui-ci présent antérieur périodique.

C'est à cause du rapport de ces deux Terns que la plupart des Langues ne les ont point distingués & n'ont qu'une manière de les exprimer. Telles sont les Langues Allemande , Angloise & Flamande.

L'Allemand , ICH WAR , signifie *j'étois & je fus.*

L'Anglois , I WAS ,

Le Flamand , ICH WAS , } signifient également *j'étois & je fus.*

Les Latins n'ont ici de même qu'un seul Terns, FACIEBAM , je faisois.

Aussi lorsque ces Peuples veulent dire *je fis , je trouvai* , ils sont obligés de se servir de *je faisois , je trouvois ; je faisois cela hier , je le trouvois sur mon chemin.*

§. 5.

Du second Passé antérieur.

Des deux Passés antérieurs , J'AVOIS FAIT est simple : mais dans un autre sens ; il désigne simplement une existence antérieure à une époque antérieure elle-même au terns où l'on parle.

J'avois fait mon ouvrage lorsque vous vintes.

L'autre est périodique : il marque une existence antérieure mise en comparaison avec une époque , un événement pris dans un période antérieur au terns où l'on parle.

J'EUS FAIT mon ouvrage avant qu'il achevât le sien ; en même terns que lui , après lui.

Cette distinction manque à diverses Langues : les Latins, par exemple , n'avoient qu'un prétérit antérieur.

§. 6.

De la distinction des Terns en Indéfinis & Définis.

Tout Présent, Passé ou Futur peut être INDÉFINI ou DÉFINI : c'est-à-dire,

qu'ils peuvent désigner toutes les époques, passée, présente & future, ou être restreints à n'en désigner qu'une seule.

Toutes les fois qu'ils sont considérés comme actuels, antérieurs & postérieurs, ils sont bornés à une seule époque; & renfermés dans cette époque, ils sont définis.

Mais toutes les fois qu'ils ne sont point concentrés dans une seule époque, ils sont applicables à toutes; ils deviennent par conséquent indéfinis.

Ici nous n'aurons qu'à transcrire en quelque sorte les expressions même de notre Auteur.

1°. *Présent Indéfini.*

Quand nous disons à quelqu'un *je vous loue d'avoir fait cette action*; notre action de louer est énoncée comme coexistente avec l'acte même de la parole, au moment où l'on parle.

Que l'on dise dans un récit, *je le rencontre en chemin, je lui demande où il va, je vois qu'il s'embarrasse*, tous ces tems sont employés comme des présens dans un Tems qui n'est plus, qui a été antérieur au moment où l'on parle.

Et si l'on dit, *je pars demain, je fais tantôt mes adieux*, on énonce comme présentes des actions qui n'auront lieu que dans un tems postérieur au moment où l'on parle.

Enfin quand on dit, *Dieu est juste, le Tout est plus grand qu'aucune de ses parties*, on énonce des vérités qui sont présentes dans tous les Tems, dans toutes les époques possibles.

Mais au lieu de ce Présent antérieur, *je le rencontre*, mettez un Tems qui soit borné à cette fonction, & vous aurez le Présent antérieur qu'on a pris pour un Passé, *je le rencontrai*.

Et si vous substituez de même à ce présent postérieur *je pars demain, ou demain je le rencontre*, le présent postérieur qu'on a pris pour un futur, vous aurez, *je partirai, je rencontrerai*: ce qui donne ces trois présens:

Je rencontre, je rencontrai, je rencontrerai.

2°. *Prétérit indéfini.*

Le *Prétérit* est un tems également indéfini; c'est-à-dire, qu'il sert pour les trois époques, présente, passée & future.

En disant, *j'ai vu un excellent Livre*, on indique un Prétérit actuel.

Il est postérieur ou dans l'avenir, en disant, *J'AI FINI dans un moment.*

Il est antérieur ou dans le passé, lorsque vous dites en récit, à peine A-T-IL PARLÉ, qu'il s'éleve de toutes parts un bruit confus.

Substituez à ces préterits ces Tems, *J'AURAI FINI*, à peine AVOIT-IL PARLÉ; & vous reconnoîtrez aussitôt les Préterits postérieurs & antérieurs.

3°. Futur indéfini.

Il en est de même du futur : il est indéfini ayant lieu pour les futurs actuels, antérieurs & postérieurs.

Il marque l'existence future indépendamment de tout rapport à aucun tems ; dans cette phrase, par exemple, *tous hommes DOIT mourir* ; comme si l'on disoit, *tous les hommes qui nous ont précédé DEVOIENT MOURIR, ceux d'aujourd'hui DOIVENT MOURIR, & ceux qui nous suivront DEVRONT MOURIR.*

Il marque, 1°. un futur actuel : *je redoute le jugement que le Public DOIT PORTER de cet ouvrage* ; car il s'agit ici d'un jugement à venir.

Et 3°. un futur postérieur : *si je DOIS SUBIR un examen, je m'y préparerai avec soin* : comme si nous disions, je ne préparerai avec soin s'il arrive un tems où je DEVRAI SUBIR UN EXAMEN.

Et 4°. un futur antérieur, en disant, en récit ; *quand je DOIS HARANGUER, la parole me manque, je ne sçais plus où j'en suis* ; & qui devient futur antérieur le DEVOIS : comme dans cette phrase, *la parole me manque au moment où IL DEVOIS HARANGUER.*

Notre Auteur s'appuie ici d'un passage de VARRON, ce Savant Romain observateur attentif, intelligent, patient, scrupuleux même, qui avoit très-bien remarqué (1) que ces trois Tems *j'avois fait, j'ai fait, j'aurai fait*, étoient des préterits ; & que ceux-ci, *je faisois, je fais, je ferai*, étoient des présens ou des tems non encore passés ; & qui blâmant vivement ceux qui les arrangeoient différemment, observoit que le mécanisme de ces tems s'étoit conformé à ces rapports.

« Similiter etiam qui dicunt ex utraque parte verba omnia commutare
 « syllabas oportere ; ut in his, *pungo, pungam, pugnugi ; tundo, tundam,*
 « *incudo* : dissimilia enim conferunt, verba IMPERFECTA cum PERFECTIS. Quod
 « si IMPERFECTA modo conferrent, omnia verbi principia incommutabilia

(1) De Ling. Lat. Lib. VIII. p. 14.

= viderentur : ut in-his, *pungbam*, *pungo*, *pungam* ; & contrà ex utraque
 = parte commutabilia, si PERFECTA ponerent ; ut *pupugeram*, *pupugi*, *pup-
 = pugno*.

§. 7.

De neuf autres Temps qui ne sont pas entrés dans les Tableaux précédents.

Outre les onze Temps qui composent le premier Tableau, notre Auteur en compte neuf autres divisés en trois classes :

Trois Prétérits prochains.

Deux Futurs prochains.

Quatre Prétérits comparatifs.

1. *Des cinq Temps Prochains.*

On peut considérer la distance d'un événement comme éloignée ou comme prochaine ; & dire ; *il y a long-tems que j'ai lu*, & *il y a peu de tems que j'ai lu* : *je lirai dans très-peu de tems*, & *je ne puis lire que dans un tems très-éloigné*.

Si l'on a recours à des formules pour exprimer ces idées sans employer des mots qui désignent le tems, sans être obligé de dire *long-tems*, *peu de tems*, *dans un tems éloigné*, on aura de nouveaux Temps qui pourront s'appeller, les uns TEMS ÉLOIGNÉS, les autres TEMS PROCHAINS. En François, nous n'en connoissons aucun de la première espèce ; mais nous avons cinq Temps prochains.

De ce nombre sont trois Prétérits formés par le Verbe *venir*.

Je viens de lire, *je venois de lire*, *je viendrai de lire*.

Le premier est un Prétérit PROCHAIN indéfini.

Le second, un Prétérit PROCHAIN antérieur.

Le troisième, un Prétérit PROCHAIN postérieur.

Les deux autres Temps prochains sont deux Futurs, formés du Verbe *ALLER*.

L'un est indéfini, *je vais lire*, *je vais faire*.

L'autre est antérieur, *s'allois lire*, *s'allois faire*.

3^e. *Des quatre Prétérits COMPARATIFS.*

On les appelle COMPARATIFS, parce qu'ils présentent un événement anté-

rieur mis en comparaison avec un événement antérieur aussi, mais postérieur au premier. C'est ainsi qu'on dit :

Dès que t'ai eu fait , je suis parti pour vous voir.

Ils sont au nombre de quatre , formés par les quatre Prétérits dont nous avons déjà parlé , & qu'on appellera POSITIFS pour les distinguer de ceux-ci ; & par le participe TU , qui joint ainsi une antériorité comparative à l'antériorité désignée par les préens du Verbe AVOIR.

Ces quatre PRÉTÉRITS COMPARATIFS sont :

Un indéfini , *j'ai eu fait.*

Un antérieur simple , *j'avois eu fait.*

Un antérieur périodique , *j'ens eu fait.*

Un postérieur , *j'aurai eu fait.*

Ces Tems avoient déjà été reconnus par M. l'Abbé de DANGLAV (1) : mais ne faisant attention qu'à leur forme & non à leur valeur , il les appella *sub-composés* , parce qu'il avoit donné aux Prétérits Positifs , *j'ai fait* , *j'avois fait* , le nom de *Tems composés* ; ce qui ne donnoit aucune idée de leur valeur & des motifs qui avoient occasionné leur invention.

On ne trouveroit peut-être pas dans nos bons Ecrivains des exemples de ces derniers Tems : mais les Auteurs Comiques , les Epistolaires & les Romanciers pourroient bien en fournir si on les parcouroit dans cette vue ; & tous les jours de pareilles expressions sont employées dans les conversations par les Puristes les plus rigoureux : ce qui est la marque la plus certaine qu'elles sont dans l'analogie de la Langue Françoisé. Enfin , « si elles ne sont pas
« idées fort en abrégé , elles méritent du moins de n'en être pas rejetées :
« tout les y reclame , les intérêts de cette précision philosophique qui est un
« des caractères de notre Langue , & ceux même de la Langue , qu'on ne
« sauroit trop enrichir dès qu'on peut le faire sans contredire les usages analo-
« giques.

(1) Ouseul, sur la Lang. Franç. p. 177.

Tableau Général.

De-là résulte ce Tableau Général :

PRÉSENTS.

INDÉFINI,	Je chante.	J'arrive.			
DÉFINI, {	Antérieur, {	Simple, Je chantois.	J'arrivois.		
				Périodique, Je chantai.	J'arrivai.

PRÉTÉRITS.

1°. POSITIFS.

INDÉFINI,	J'ai chanté.	Je suis	} arrivé.			
DÉFINI, {	Antérieur, {	Simple, J'avois chanté.		J'étois		
					Périodique, J'eus chanté.	Je fus

2°. COMPARATIFS.

INDÉFINI,	J'ai eu chanté.	J'ai été	} arrivé.			
DÉFINI, {	Antérieur, {	Simple, J'avois eu chanté.		J'avois été		
					Périodique, J'eus eu chanté.	J'eus été

3°. PROCHAINS.

INDÉFINI,	Je viens de chanter.	Je viens	} d'arriver.	
DÉFINI, {	Antérieur,	Je venois de chanter.		Je venois

FUTURS.

1°. POSITIFS.

INDÉFINI,	Je dois chanter.	Je dois	} arriver.	
DÉFINI, {	Antérieur,	Je devois chanter.		Je devois

2°. PROCHAINS.

INDÉFINI,	Je vais chanter.	Je vais	} arriver.
DÉFINI ANTERIEUR,	J'allois chanter.	J'allois	

ARTICLE V.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES, ET CONCLUSION.

§. 1.

Simplicité de ce Système, & ses avantages.

TEL est le Système de M. BEAUZÉS à l'égard des Temps; nous avons tâché en l'analysant de ne lui rien ôter de la force, & de le rendre plus aisé à saisir par les divers Tableaux dont nous avons accompagné ce précis.

Il réunit les avantages de la simplicité avec la plus vaste étendue: l'on peut par ce moyen classer tous les Temps sans en multiplier les dénominations, & en les ramenant toujours à une mesure commune. Trois mots en font tout le mystère: un Présent, un Passé & un Futur. Ces trois divisions étant également appliquées ensuite à chacune de ces époques, qui ont nécessairement un Temps avant & un Temps après elles, donnent les neuf Temps qui sont de toutes Langues, & à chacun desquels on imposoit des noms plus difficiles à concevoir que la chose même.

Il est de fait que tous ceux qui apprennent pour la première fois la division de ces Temps, sont déorientés & perdus dès qu'ils sont hors des trois Temps dont les Noms paroissent seuls ici: tandis qu'il n'est personne, pas même de jeune Ecclésiastique, qui ne conçoive très-bien un Passé antérieur, un Passé actuel & un Passé postérieur, un Présent antérieur & un Présent postérieur, & des Temps de la même espèce: devenus par-là sensibles pour lui, il les saisit & ne les oublie plus.

Cependant cet arrangement si simple, si lumineux, n'a encore été adopté nulle part, & les Grammairiens qui ont paru depuis lors, ont paru avec les anciennes dénominations & n'ont fait aucune mention de ce nouveau système.

Peut-être leurs Auteurs ne le connoissoient pas, & en ce cas ils avoient tort: ceux qui veulent diriger les autres, doivent du moins sçavoir eux-mêmes ce qui s'est dit d'essentiel sur les objets qu'ils veulent enseigner: sinon, ils risquent de perpétuer les erreurs, les préjugés, les ténèbres, en rendant inutiles les travaux des hommes les plus éclairés. Peut-être ne se sou-

ils pas donné la peine même de lire ce système , effrayés par un langage qui leur sembloit absurde , & en contradiction avec toutes leurs idées : mais n'est-ce pas l'effet de tout ce qu'on n'a jamais vu ; & pourra-t-on jamais redresser ses idées sur quelque objet que ce soit , quand on s'abandonnera absolument à de pareilles impressions ; n'est-ce pas ce sentiment aveugle qui perpétue tant de préjugés & d'erreurs ?

Ce n'est pas qu'il faille admettre tout ce qui est nouveau ; ce seroit une autre extrémité non moins dangereuse : mais il ne faut se refuser à l'examen d'aucune chose qui paroît nouvelle , par cela même qu'elle est nouvelle ou contraire à ce qu'on connoît ; & ne se décider que d'après cet examen.

Pour nous , qui travaillons pour le Public , & qui le respectons trop pour ne pas lui donner le plus de lumières qu'il nous est possible sur des objets importants , nous tâchons de lire tout ce qui peut éclaircir les objets dont nous nous occupons , & nous nous estimons très-heureux lorsque nous rencontrons des morceaux qui nous paroissent dignes d'être mis sous ses yeux : nous eussions cru lui manquer en ne lui donnant pas connoissance de celui-ci ; & nous croyons rendre service aux jeunes gens en leur recommandant de se familiariser avec lui.

§. 2.

Tems qu'on pourroit ajouter à ceux-là.

Ce n'est pas qu'il ne fût susceptible de quelques remarques , & peut-être de quelqu'amélioration ou changement pour les détails.

On pourroit , par exemple , ajouter un Présent actuel , *je suis faisant* , très-distinct de *je fais* , tout comme M. Beauzée a déjà très-bien vu qu'en Latin *amor* & *amatus sum* , tous deux Présens passifs , n'étoient cependant pas précisément le même tems. Celui dont nous parlons seroit le PRÉSENT DÉFINI ACTUEL.

Dès qu'on met *je dois* , *je devois* & *je devrai faire* , au nombre des Tems , on ne sauroit refuser d'y placer aussi *je dus faire* & *j'avois du faire*.

Peut-être pourroit-on aussi donner aux Présens , antérieur & postérieur , des dénominations qui les séparassent moins du Passé & du Futur actuel auxquels ils appartiennent.

¶ Ce sont du moins les deux seuls Tems qui puissent être susceptibles de quelque obscurité , lorsqu'on cherche leur place relativement à celle de tous les au-

tres Tems. Car telle devroit être la suite entière des Tems, que cette suite ne formant qu'une seule ligne, chaque Tems y eût la place déterminée. Le Présent seroit au milieu de la ligne, le Passé à gauche, le Futur à droite, & chacun des autres Tems, à droite ou à gauche de ceux-là, suivant leur nature : en sorte qu'on apercevrait aussi-tôt la valeur de chacun de ces Tems, en voyant la portion de ligne qu'ils occuperoient.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que jusques alors on ne pourra jamais être sûr que les Tems sont bien castés, bien déterminés, bien présentés ; & qu'ils n'aient que des dénominations relatives, qui donnent trop de prise à l'arbitraire, & n'entraînent pas d'une manière assez victorieuse le consentement général.

Aussi voyons-nous dans M. BEAUZÉE même (1), qu'un Académicien d'Arras doutoit que son système pût s'accorder avec le mécanisme de toutes les Langues connues ; & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit regarder *je fis* comme un présent, si l'on ne convenoit que *j'ai fait* doit être souvent regardé aussi comme un présent.

Les expressions dont il se sert à cet égard prouvent qu'il avoit adopté l'arrangement de l'Abbé Girard dont nous avons déjà parlé, & qui étoit si intéressant pour le tems où il parut, mais trop borné, & trop incommode en ce qu'il coupoit la ligne des Tems en quatre divisions générales par les Aoristes, tandis que M. Beauzée ne la coupe qu'en trois, comme elle l'est dans la Nature.

Ajoutons qu'il est impossible que le système des Tems, dans quelque Langue que ce soit, ne s'accorde avec celui-ci, où la ligne des Tems est coupée en trois portions & chaque portion subdivisée en d'autres de la même nature.

D'ailleurs cette manière intéressante de subdiviser les Tems, sera de la plus grande commodité pour reconnoître la valeur des Tems de chaque Langue, en les comparant à ces grandes divisions, auxquelles il faut nécessairement qu'ils se rapportent.

Le Savant Critique dont nous parlons, aëtantit lui-même la remarque sur *j'ai fait*, en avouant qu'en diverses occasions il ne peut-être employé pour *je-fis* : c'est reconnoître que *je-fis* a une valeur propre qui le distingue du passé, & qui en fait ainsi un Présent antérieur, ou un présent-dans le passé : au lieu que *j'ai fait* est toujours passé, dans le passé comme dans le présent, toujours à gauche, jamais en face.

(1) Tom. I. p. 489. & suiv.

Ligne du Temps.

Supposons que la Ligne du Temps soit divisée en trois Portions, le *Passé*; le *Présent*, le *Futur*; les trois Temps qui y répondent seront, *J'ai Fait*, *je fais*, *je dois Faire*: mais la première & la seconde de ces portions se subdiviseront en d'autres, d'où résulteront de nouveaux Temps.

LIGNE DU TEMPS.

P A S S É.			P R É S E N T.			F U T U R.		
<i>J'ai Fait.</i>			<i>Je fais.</i>			<i>Je dois Faire.</i>		
DIVISIONS DU PASSÉ, au nombre de quatre.			DIVISION unique.			DIVISIONS DU FUTUR, au nombre de trois.		
Avant-hier	Hier	Ce matin	A l'instant	A l'instant	A l'instant	Demain	Après-demain	<i>J'aurais fait.</i>
<i>Je fis.</i>	<i>Je faisois.</i>	<i>J'aurai fait.</i>	<i>Je fais faisant.</i>	<i>Je devois faire.</i>	<i>Je ferai.</i>	<i>Je devrai faire</i>		

On voit par cette division que, *J'ai Fait* & que *je dois Faire*, sont des Temps indéterminés; car ils conviennent à toutes les divisions possibles du Passé & du Futur.

J'AI FAIT à l'instant, ce matin, hier, avant-hier.

JE DOIS FAIRE à l'instant, demain, après-demain.

Par rapport aux divisions du Passé,

J'aurais fait ne convient qu'aux événemens antérieurs à *je fis*.

Je fis convient au temps sous lequel il est placé & à tous les temps antérieurs.

Je faisois, à tous les Temps qui le précèdent.

J'aurai fait, correspond pour le passé à la seule division sous laquelle il est placé; & pour le futur, à toutes les divisions dont celui-ci est témoin.

J'AURAI FAIT à l'instant, demain, après-demain.

Tandis que *Je devois faire* convient à toutes les divisions du Passé, & à une seule du Futur.

Et

Et que *je ferai* convient, tout comme *je dois faire*, à toutes les divisions du futur, mais d'une manière différente : l'un, marquant ce qu'on a à faire ; & l'autre, disant précieusement ce qu'on fera.

Si l'on vouloit donner des Noms particuliers à chacune de ces subdivisions, on pourroit les appeler ainsi :

J'avois fait, Passé antérieur,

J'aurai fait, Passé postérieur.

Je fis, Passé défini.

Je faisois, Passé comparatif peignant l'existence qui étoit actuelle en un tel tems.

Je fais faisant, sera un Présent défini.

Je devois faire & *je devrai faire* seront les futurs, antérieur & postérieur.

Je ferai, sera le futur défini.

Ajoutons que dans les divisions du Passé, *avant hier* tient lieu de tous les Tems passés antérieurs à hier : & que dans les divisions du Futur, *après demain* tient lieu de tous les Tems futurs postérieurs à demain.

§. 4.

Si un Tems doit être retranché du nombre des Tems par la raison qu'il forme une phrase.

On sera peut-être tenté de rejeter du nombre des Tems ceux qui sont composés d'un grand nombre de mots ; & l'on craindra que le nombre des Tems ne se multiplie mal à propos, si l'on regarde comme des Tems ceux qui sont formés par des Verbes différens des Verbes *avoir* & *être*.

Mais dès qu'on admet des Tems formés de deux Verbes, pourquoi en banneroit-on le nombre à ceux qui sont composés de ceux-là ? Pourquoi en retrancheroit-on ceux qui dérivent des mêmes principes ?

Or, si l'on admet *j'ai fait* & *j'ai été aimé*, au nombre des Tems, parce qu'ils ne désignent qu'une seule manière d'exister, qu'une unité d'action, pourquoi ne reconnoitroit-on pas comme Tems de Verbes, toute phrase composée de deux ou plusieurs mots qui n'exprimeroient ensemble qu'une seule manière d'exister, qui offrieroient unité d'action ?

Dès-lors, on devra non-seulement admettre les vingt Tems dont il est ici

question ; mais on pourra en étendre le nombre & enrichir par ce moyen nos Langues , déjà supérieures à cet égard aux anciennes.

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver des Langues qui ayent admis , d'après ces principes , des Terns différens des nôtres.

Les Anglois ne se contentent pas de dire au présent *I love* , j'aime , ils disent encore *I do love* , je fais amour , *je suis* existant avec l'action d'aimer.

S'ils disent , *I shall love* , je dois ou je devrai aimer , ils disent encore *I will love* , je veux aimer , *je suis* existant avec la disposition d'aimer.

Et *I can love* , je suis existant avec la puissance d'aimer.

Terns parfaitement analogues à ceux-ci , *je dois aimer* , c'est-à-dire *je suis existant avec l'obligation d'aimer* : & *je vais aimer* , c'est-à-dire , *je suis existant avec la disposition d'aimer dans l'instant*.

L'on peut dire qu'il y a ce rapport entre *je vais aimer* , *je veux aimer* & *je dois aimer* , que ces trois Terns désignent également le futur ; mais que *je dois* , le désigne d'une manière très-indéfinie & dans toute l'étendue du futur : que le second , *je veux* , désigne cet événement comme plus prochain , & nous-mêmes comme disposés actuellement à exécuter l'action qu'il présente ; & que le premier , *je vais* , désigne cet événement comme au point d'arriver , & nous-mêmes comme nous mettant à même d'exécuter ce que nous devons & voulons.

Je veux faire seroit ainsi du nombre des futurs prochains.

Par ces arrangements des Terns , la Langue Française en particulier se présente sous un point de vue plus régulier , plus étendu , plus satisfaisant : on se demandera moins comment une Langue dans laquelle avoient paru des Ouvrages si admirables à tous égards , pouvoit avoir une Grammaire aussi peu intéressante , & aussi délavanteuse (†).

« (†) En lisant nos Grammaires , disoit un Journaliste (x) , il est fâché de sentir ,
 « malgré soi , diminuer son estime pour la Langue Française , où l'on ne voit presque
 « aucune analogie ; où tout est bizarre pour l'expression comme pour la prononciation ,
 « & sans cause ; où l'on n'apperçoit ni principes , ni règles , ni uniformité ; où enfin
 « tout paroît avoir été dit par un capricieux génie. En vérité , dit-il encore ailleurs (‡) ,
 « l'étude de la Grammaire Française inspire un peu la tentation de mépriser notre
 « Langue. » Les du MARRAS & les BEAUGRÉ n'avoient pas encore paru.

(x) Jugement sur quelques Ouvrages nouveaux , Tom. II. p. 71.

(‡) Essai sur le goût , Tom. II. p. 42.

§. 5.

Correspondance de ces Tems avec ceux des Latins.

N'omettons pas que ce nouvel arrangement des Tems s'accorde fort bien avec la Langue Latine.

Les trois Présens y sont exprimés par la même voyelle , FAC-*iam* , FAC-*io* , FAC-*iam*.

Les trois Passés , par la voyelle *e* , FAC-*eram* , FAC-*i* , FAC-*ero*

Et les trois Futurs , par le Verbe Être , FAC-*urus eram* , *sum* , *ero* .

Ce qui fait voir que ces Tems s'étoient formés , suivant la même analogie d'après laquelle on les a disposés ici.

Lorsque les Grammairiens Latins donnent le nom de *Præterit imparfait* au Présent antérieur *je faisais* , & celui de *plusque parfait* au Passé antérieur , c'est qu'ils les regardent , celui-ci comme un Passé absolument passé , & celui-là comme un Passé qui n'est pas encore absolument passé , qui a encore quelque chose du présent.

Et si en François , l'autre présent antérieur n'a été appelé *Præterit simple* par quelques-uns & *Passé défini* par quelques autres (1) , c'est que les premiers ne faisoient attention qu'à ce qu'il est formé simplement de la racine du Verbe ; & que les seconds ont très-bien vu qu'il étoit borné à un tems précis , tandis que *j'ai fait* est indéfini.

Toutes ces dénominations étoient vraies d'après le point de vue d'où l'on parloit : mais n'étant pas déterminées par un rapport commun , elles donnoient trop lieu à l'arbitraire , & ne se faisoient pas sentir avec assez de promptitude & d'évidence.

(1) C'est le nom que leur donne entre autres M. PALOMBA dans son *abrégé de la Langue Toscane* , dont il a déjà paru 3 vol. in-8°.



CHAPITRE VIII.

DES PRÉPOSITIONS.

SEPTIÈME PARTIE DU DISCOURS.

ARTICLE PREMIER.

Des Prépositions en général.

§. 1.

Effets des Prépositions.

SI les Parties du Discours dont nous venons de traiter, jouent un grand rôle par leurs développemens & par les formes diverses que prennent les mots qui les constituent, celles qui nous restent à examiner se distingueront par des qualités contraires. Les mots dont nous allons nous occuper, n'ont qu'une manière d'être : cependant leur énergie est telle, qu'ils opèrent les plus grands effets dans les Tableaux de nos idées, auxquels ils sont absolument nécessaires pour la liaison de leurs divers objets.

Mais tel fut le sort de ces mots, qui ne tiennent à aucun autre, d'être employés, sans que leur origine en fût mieux connue ; au point que jusqu'à présent, on ne pouvoit se rendre raison du choix qu'on en avoit fait, & des causes de leur énergie.

De ce nombre sont ceux qu'on appelle PRÉPOSITIONS. Tels sont les mots écrits en lettres majuscules qu'offrent les tableaux suivans. Le premier contient l'aveu que l'époux de Thésée fait de la funeste passion : le second peint les effets des larmes d'Armide sur les Guerriers de Godefroy.

L'emploi que RACINE & LE TASSI font de ces mots si simples & si peu brillans, auxquels on ne fait presque nulle attention, en fera sentir encore mieux la nécessité, & l'on n'en sera que plus disposé à nous suivre dans l'examen que nous allons en faire.

TABLEAU FRANÇOIS.

Mon mal vient de plus loïn : à peine au Fils d'Égée
 Sous les Loix de l'Hymen je m'étois engagée :
 Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi ;
 Athènes me montra mon superbe Ennemi.
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
 Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue :
 Je reconnus Vénus & ses feux redoutables ,
 D'un sang qu'elle pourfuit, tourmens invincibles (1).

TABLEAU ITALIEN.

Il chiaro humor chi de si spesse stille
 Le belle gote e'l seno adorno rende,
 Opra effetto de fece il qual se mille
 Penti serpe oclato e vi si apprende :
 O miracol n'Amor, che le faville
 Tragge de' piante, e i cor se l'acqua accende :
 Sempre sovra Natura egli hà potenza ;
 Ma in virtù de costei se stesso avante (2).

« Les larmes qui coulent en abondance le long de ses belles joues , & qui
 « relevent la beauté de son sein , produisent des effets pareils à ceux du feu :
 « elles pénètrent le cœur de mille & mille Guerriers ; elles s'en emparent. O
 « prodige de l'Amour , qui se sert des pleurs pour faire naître des flammes , &
 « qui change en feux brûlans un élément humide ! Seul , il domine sur la Na-
 « ture : dès que leurs forces sont réunies , il s'élève au-dessus de lui-même. »

Ces Tableaux sont certainement d'une grande beauté , pleins de force & d'harmonie. Cependant si l'on en supprime ces mots *A*, *DE*, *SOUS*, *DANS*, *SUR* ; &c. qui excitent peu d'attention , on ne voit plus de sens : l'harmonie est détruite , il ne reste qu'un amas de mots sans liaison.

Ainsi des mots qui semblent ne rien peindre , ne rien dire , dont l'origine est inconnue , & qui ne tiennent en apparence à aucune famille , amènent l'harmonie & la clarté dans les Tableaux de la parole : ils y deviennent si néces-

(1) Phédre, Act. I. Sc. III.

(2) Jérusalem délivrée, Chant IV. Strophe 76.

laïres, que sans eux, le Langage n'offriroit que des peintures imparfaites.

C'est ainsi que dans la société, tous les Individus ne sont pas également distingués : mais tous y jouent leur rôle ; & le rôle de ceux qui sont moins élevés, contribue à la perfection du Tout.

Comment ces mots obscurs peuvent-ils produire de si grands effets, & répandre à la fois dans le Discours tant de chaleur & de finesse ? Par quel accord tous les Peuples ont-ils adopté ces mots, dont l'origine leur étoit inconnue ? D'où provint leur énergie ? Quelle place occupent-ils dans les diverses Parties du Discours ? Questions intéressantes & dont nous allons nous occuper.

Leur discussion sera d'autant plus satisfaisante, que tout ce que nous avons dit jusqu'ici répandra de la lumière sur ce qui nous reste à dire ; & qu'à mesure que ce vaste ensemble s'agrandit, nous apercevons mieux les objets nécessaires pour le rendre parfait.

§. 2.

Les Objets de la Nature sont liés entr'eux par des rapports.

Nous n'avons jusqu'ici considéré les Objets qu'en eux-mêmes, ou dans les qualités qu'on y aperçoit : mais il n'en est aucun qui ne fasse partie d'un ensemble, & qui ne suppose l'existence de plusieurs autres Objets.

L'Univers suppose un Créateur ; & un Créateur, des Etres qu'il forma. Un fleuve suppose un rivage ; & un rivage, un fleuve. Une vallée suppose des montagnes ; & des montagnes, des terrains moins élevés. *Point de fumée sans feu, point de roses sans épines.*

Une Mere de famille réveille l'idée d'un grand nombre d'Etres : celles d'époux, d'enfants, de maison ; de grands moyens de subsistance, d'éducation, de charmes, &c.

Avec l'idée des Rois se présentent celles de Sujets, de Souveraineté, de soins paternels, de revenus, de Seigneurs, de troupes, &c.

L'Ombre suppose un corps qui la produit, & un corps qui la reçoit ; une lumière interceptée, des couleurs tranchantes, &c.

Une Action suppose un Agent qui la produit, un motif qui la détermine, un objet sur lequel elle influe, des moyens qui l'opèrent, des circonstances qui l'accompagnent, &c.

L'article suppose un Nom ; l'Adjectif, un Sujet ; le Pronom, un Verbe, &c.

Il est aisé de remarquer que ces Objets correspondent les uns aux autres,

de manière que la connoissance de l'un ne sauroit être complète sans la connoissance de l'autre.

Cette correspondance s'appelle RAPORT, RELATION : & l'on dit que les mots sont en rapport, lorsqu'ils expriment des Objets qui se supposent mutuellement.

§. 1.

Tableaux résultans de ces rapports.

De-là, se formeront de nouveaux Tableaux plus composés que ceux que nous avons vus jusqu'à présent.

Ils offriront nécessairement :

- 1°. Les Noms des deux Objets en rapport.
- 2°. Un mot qui marque que ces deux Objets sont en rapport.
- 3°. Un mot qui désigne ce rapport même, sa nature.
- 4°. Un mot qui lie ce rapport avec le second Objet.

Ainsi quand nous disons :

» Alexandre étoit fils de Philippe ;

nous avons d'abord deux Noms en rapport, *Alexandre & Philippe*.

1°. Un mot qui marque que le premier de ces Noms est en rapport, le mot *étoit*.

3°. Le mot qui marque ce rapport, *Fils*.

4°. Le mot *de* qui marque que c'est relativement à Philippe qu'Alexandre soutenoit le rapport de Fils.

Quelquefois, à la vérité, on fait l'ellipse du mot qui marque le rapport ; parce qu'il est suffisamment indiqué par la phrase entière. Dans cette phrase, par exemple, *le Soleil est sur l'horizon*, on ne voit que trois membres : 1°. les deux Objets en rapport : 2°. le mot *est* qui indique qu'ils sont en rapport : & 3°. le mot *sur*, qui marque que c'est relativement à l'horizon que le Soleil soutient le rapport dont on parle. On a omis le mot qui devoit désigner le genre de ce rapport ; le mot *parvenu*, le *Soleil est parvenu sur l'horizon*. Mais comme le mot *sur* emporte nécessairement cette idée, on a pu économiser ce mot ; & l'on ne s'aperçoit pas même de la suppression.

Si l'on veut s'assurer de la nécessité des deux Objets qui sont en rapport, on n'a qu'à en supprimer un : aussitôt la phrase n'a plus de sens ; le Tableau

est imparfait. Et si, en laissant subsister les Noms de ces Objets, on supprime le mot qui lie le dernier avec le reste de la phrase, le Tableau est également imparfait, la phrase n'a point de sens.

D'après ces principes, il sera facile de saisir les fonctions que remplissent les Prépositions, ou les mots de la nature de ceux qui sont imprimés en lettres majuscules dans les deux passages que nous avons rapportés au commencement de ce Chapitre. Ainsi dans le premier de ces Passages :

DE, fait connoître d'où vient le mal que Phèdre éprouve.

A, la personne avec qui elle est engagée.

SOUS, la nature de l'engagement qu'elle a contracté.

DANS, la portion d'elle-même où s'éleva le trouble dont elle est agitée.

DE, les personnes pour qui les tourmens de Vénus sont inévitables.

DANS les Vers Italiens, la Préposition *di* est répétée quatre fois.

Le premier *di* fait connoître l'abondance des larmes que répand Armide.

Le second, la nature des effets que produisent ces larmes.

Le troisième, l'Auteur de ce prodige.

Le quatrième, l'Objet par la force duquel l'Amour s'éleve au-dessus de lui-même.

IN fait connoître les personnes qui éprouvent les effets qu'opèrent les larmes d'Armide.

DEI, d'où naissent les flammes que l'Amour produit dans ce moment.

SOVRA, sur quel Objet ce Dieu étend son empire.

§. 4.

Origine du mot PRÉPOSITION.

Ces mots ayant une valeur si fortement caractériste, & qui leur est propre, forment donc une nouvelle Partie du Discours. C'est celle qu'on appelle PRÉPOSITION, des deux mots latins *pra* & *positum*, qui signifient *mis devant, mis pour dominer*, tout comme nous disons, *pré; poser une personne sur d'autres, la préposer à un ouvrage*, pour dire qu'on lui en confie l'inspection; qu'elle est chargée de diriger ceux qui y travaillent.

Ce Nom étoit d'autant plus énergique, que ce sont les seuls mots de la Langue Latine, dont la place soit fixe & immuable. Eux seuls offrent l'exemple

pte de mots qui précèdent nécessairement d'autres mots, sans pouvoir se trouver après, si l'on en excepte les Pronoms après lesquels ils peuvent se placer, mais en s'incorporant à eux.

Toutes les fois qu'on aperçoit une Préposition dans une phrase, on est donc assuré qu'elle lie deux mots entre lesquels elle se trouve placée quant au sens; mais qui peuvent être aussi tous deux après elle, comme cela arrive dans la Poésie, où les transpositions sont si communes.

Ainsi LE TASSI, voulant dire que *Dudon se montra enflammé d'une noble colère*, déplace la Préposition *de* qui devoit être entre *Dudon* & *colere*; mots dont elle monte le rapport; & la mettant au commencement du Tableau, il s'exprime ainsi :

d'une noble colere, Dudon se montra enflammé.

... d'un nobil ira
Dudon si mod'ri ardente.

Des deux mots qui lient la Préposition, & entre lesquels elle ne se trouve pas toujours, quoique l'analyse la ramène constamment à cette place, le premier s'appelle ANTÉCÉDENT, c'est-à-dire, *qui marche le premier, qui précède*; & le dernier s'appelle CONSÉQUENT, c'est-à-dire, *qui vient immédiatement après*.

4. 5.

Les Prépositions lient quelquefois deux mots dans l'ensemble désigne un seul Objet.

Quelquefois les Prépositions ne servent qu'à lier deux mots qui présentent un seul objet; c'est ainsi que ces mots, *une volée d'oiseaux, une livre d'argent, une troupe d'hommes*, ne présentent qu'un seul & même objet.

Cette observation peu importante en elle-même, rend raison de phrases qui paroissent extraordinaires, & dont l'analyse devient embarrassante. Ce sont ces phrases, ou ces membres de phrase, qui commencent par une Préposition suivie d'un Conséquent, auquel ne répond aucun Antécédent. Phrases très-communes dans nos Langues modernes, & qui semblent, au premier coup d'œil, opposées à la marche naturelle des Langues. Telle est celle-ci d'un Auteur célèbre (1).

(1) BOILEAU, Préface de ses Œuvres, pag. 5. Edition in-8°. 1705.

« Lorsque d'excellens ouvrages viennent à paroître, la cabale & l'envie
 « trouvent moyen de les rabaisser, & d'en rendre en apparence le
 « succès douteux ; mais cela ne dure guères. »

Phrase composée de la Préposition *de* ou *d'*, sans aucun Antécédent, & dans laquelle le sujet est à la suite d'une Préposition, contre la nature du sujet qui doit marcher sans Préposition.

Ces formules ne paroissent singulieres, que parce qu'on a sacrifié l'exactitude grammaticale à la brieveté du Discours ; & qu'on doit toujours supprimer ce qui n'ajouteroit rien à l'idée qu'on veut peindre. Il y a donc ellipse dans cette phrase : si cette figure n'étoit pas employée, on auroit dit :

Lorsque les Ouvrages parus à ceux qu'on met au nombre des excellens Ouvrages viennent à paroître, &c.

Ainsi, nous disons ; *des Auteurs pensent que*, &c. au lieu de dire, un certain nombre d'Auteurs pensent que, &c.

§. 6.

Préposition sous-entendue.

D'autres fois, au contraire, c'est la Préposition elle-même qu'on sous-entend ; & le seul changement de place du Conséquent suffit pour cela. Ainsi dans la Langue Françoisë, au lieu de dire, *il a donné à lui tout ce qu'il demandoit* ; on dit, *il lui a donné tout ce qu'il demandoit*.

Les Italiens disent de même ; *ti darò tutto ciò che vorrai* ; je te donnerai tout ce que tu voudras.

Cette même Préposition se supprime également après les Impératifs : *donnez-moi, dites-moi*, &c. : parce qu'elle n'ajouteroit rien à la clarté de la phrase.



ARTICLE II.

PRÉPOSITIONS FRANÇOISES,

DISTRIBUÉES EN DIVERSES CLASSES.

§ 1.

Nécessité de classer les Prépositions.

DEux Objets pouvant être considérés sous un grand nombre de rapports, il faut nécessairement autant de Prépositions qu'il existe de rapports.

Comme ceux-ci sont à peu près les mêmes chez tous les Peuples, parce qu'ils sont pris dans la Nature, on aura à peu près le même nombre de Prépositions dans toutes les Langues : il pourra tout au plus être augmenté par quelques distinctions plus fines & plus approfondies.

Mais ces Prépositions étant fort nombreuses, sur-tout dans nos Langues modernes, il ne sera pas inutile de les diviser par classes : on en saisira plus aisément la valeur, & on aura-moins de peine à les retenir.

§ 2.

Observations préliminaires sur les Mots qu'on doit regarder comme des Prépositions, à l'occasion de quelques-unes auxquelles on refuse ce titre.

Mais avant de parcourir ces diverses Classes, nous ne saurions nous dispenser d'examiner une question d'où dépend l'exactitude de leur dénombrement. Elle consiste à savoir si l'on peut regarder comme Prépositions, des mots qui sont séparés par les Prépositions *à* & *de*, du nom qui exprime le dernier des deux objets en rapport : tels sont les mots *hors*, *près*, *loin*, *jusques*, &c. On dit en effet, *hors de l'appartement*, *près de ces lieux*, *loin de moi*, *jusqu'à la Ville*.

Ces mots avoient toujours été regardés comme des Prépositions, lorsque l'Abbé Girard ne les fit pas paroître dans la liste qu'il en dressa, & M. Beauzée crut ensuite devoir leur disputer ouvertement ce titre. Le principe sur lequel il

se fonde, est qu'une préposition ne sauroit être gouvernée par une autre Préposition ; encore moins, être composée de deux mots ; d'où il infère que *hors*, *près*, *loin*, &c. ne sont pas des Prépositions, mais des Noms ou des Adverbes ; & qu'*à*, & *de* sont les vraies Prépositions.

1°. *Motifs qui doivent les faire considérer comme des Prépositions.*

L'objection est des plus spécieuses : il est certain qu'on peut employer *hors*, *près*, *loin*, &c. sans les accompagner du nom d'aucun objet, comme dans ces phrases, *il est près*, *il est loin* ; mais de-là il ne s'enfuit pas qu'on puisse regarder ces mots comme des Adverbes : car les Adverbes ne supposent aucun objet postérieur, auquel ils se rapportent ; au lieu que *près*, *loin*, &c. sont des termes relatifs, qui supposent nécessairement un objet exprimé ou sous-entendu, auquel ils se rapportent : on est *près*, *loin*, &c. non dans un sens absolu, mais relativement à un objet exprimé & sous-entendu. L'objet sous-entendu dans ces phrases, *il est près*, *il est loin*, n'est pas difficile à connoître : ce sont les personnes qui parlent ; c'est le lieu dont on parle : *il est près*, *il est loin* de nous, du lieu où nous sommes.

D'ailleurs *à* & *de* n'expriment nullement le rapport qu'on veut désigner : toute la force de ce rapport réside dans le mot qui les précède. Prenons pour exemple cette phrase : *Enée étoit déjà loin du rivage*. Quel est ici le rapport entre Enée & le rivage : n'est-ce pas l'éloignement ? Le rapport d'Enée avec le rivage, c'est d'en être *loin* ; tout comme lorsqu'on dit *Enée est dans le port*, le rapport d'Enée avec le port est d'être *dans*.

Mais ces mots sont suivis d'autres Prépositions ! Qu'importe un mot, pour être placé à la suite d'un autre, n'en change pas la nature, ne lui ôte point sa valeur. Les secondes Prépositions *à* & *de* ne se trouvent d'ailleurs à la suite des autres que pour achever de déterminer le sens qui étoit encore suspendu ; & dans l'ordre des idées, loin que ces dernières Prépositions suivent toujours immédiatement les autres, elles font souvent sous-entendre quelques intermédiaires : *être hors du camp*, signifie *être hors l'enceinte du camp*. *Etre près d'ici*, c'est *être près les confins, les avenues d'ici*.

Ceci est d'autant plus vrai, qu'en général les Prépositions *hors*, *près*, &c. peuvent n'être pas accompagnées des Prépositions *à* & *de*. *Presso Roma*, disent les Italiens, près Rome ; *presso Parma*, près Parme. Aussi nous arrive-t-il quelquefois de supprimer ces Prépositions : *nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis*.

Dira-t-on que *hors* n'est pas employé ici dans l'acception de ces mots *hors de*, &c. qu'il y est synonyme d'*excepté*, d'*hormis*, au lieu que *hors de* expriment la situation extérieure d'un objet relativement à un autre ? Mais *hors* sera donc Préposition toutes les fois qu'il représentera *hormis* : faudra-t-il donc à chaque fois analyser une idée, pour savoir s'il est employé dans cette acception ou dans une autre ? Point du tout : *hormis*, *excepté*, présentent le même sens que *hors* : ils désignent le rapport d'être mis *hors* d'une classe d'objets : *hors* sera donc toujours Préposition.

Si l'on retranchoit de la classe des Prépositions, tous les mots semblables à *hors*, *près*, *loin*, &c. le nombre des Prépositions demeureroit fort incomplet : on seroit forcé, pour y suppléer, de recourir à d'autres Parties du Discours ; & l'on ne pourroit dire, pourquoi, lorsqu'on eût commencé à inventer des Prépositions pour exprimer certains rapports, on n'en inventa pas autant qu'il en falloit pour exprimer tous les rapports de la même nature : ce qui offriroit une bizarrerie des plus singulières. On peut donc regarder ces locutions, *il est près*, *il est loin*, comme des ellipses où l'on a supprimé la plus grande partie de la phrase. À considérer la chose sous ce point de vue, on doit trouver quelque différence dans l'usage des Langues à l'égard des Prépositions. Les Langues hardies auroient écarté tout les mots dont la suppression ne nuisoit point à la clarté de la phrase ; celles qui sont moins hardies auroient conservé *A* & *DE* comme nécessaires pour mieux présenter l'ensemble de la phrase elliptée ; quelquefois, elles sembleront avoir hérité sur l'emploi ou la suppression de ces mots, & les auront employés &c. supprimés selon la circonstance, ou indifféremment.

3°. Les Grecs les employoient comme Prépositions.

Les Grecs employoient tous ces mots sans les faire écarter d'une autre Préposition : ils disoient :

Μέχρι Σουφόν ,	Mehsi Soufón ,	Jusques Suzé.
Εξω Βελόν ,	Exó Belón ,	Hors (la portée de) les flèches.
Τελου Αγρόν ,	Telou Agrón ,	Loin les champs.
Εγγυς Εμου ,	Engys Emou ,	Près moi.

Objetiera-t-on que ces mots n'étoient chez eux que des Adverbes ? Mais ce ne seroit qu'une dispute de mots, qui proviendrait de ce que jusqu'ici on s'est formé de fausses idées des Prépositions Grecques. Les Grammairiens

Grecs prirent le nom de Prépositions dans un sens beaucoup plus restreint que nous ; ils le bornèrent à ces mots , qui servoient également à marquer le rapport entre les noms de deux objets , & à former de nouveaux mots en se mettant à la tête des mots radicaux ou primitifs. Ainsi *en* étoit chez eux une Préposition : 1°. Parce qu'il se plaçoit entre deux objets en rapport , comme dans cette phrase : *En oikou mous* , en oikoi sinai , être *en* la maison .

2°. Parce qu'il servoit à former de nouveaux mots en se préposant aux mots radicaux : ainsi de ce même mot *oik* , précédé de *en* , on faisoit :

Enoikizet , *En-oik-izein* , placer quelqu'un *en* maison ; comme nous dirions *em-maisonner* quelqu'un ; & comme nous disons *emprisonner* , *em-maisiller* , *enfermer* .

Tous les autres mots qui ne servoient pas à *en* former de nouveaux , de cette façon , & qui marquoient cependant les rapports , étoient réunis dans une classe séparée qu'on appelloit *Adverbes avec régime* ; & qui sont de vraies Prépositions dans le sens que tous nos Grammairiens modernes attachent à ce nom.

4°. La manière différente dont d'autres Peuples les employent , n'empêche pas qu'elles ne soient des Prépositions.

La Langue Latine où l'on ne bornoit pas le nom de Prépositions aux seuls mots correspondans à ceux que les Grecs appelloient ainsi , s'éloigna souvent aussi de la Langue Grecque à l'égard de la manière dont elle les employoit : si la Préposition s'y trouve suivie seulement de son régime *erga patrem* , envers son pere , *sine nummis* , sans espèces , elle y est souvent accompagnée d'une seconde Préposition , *versus ad muros* , vers les murs ; *procul a me* , loin de moi .

Les Italiens placent indifféremment *a* & *da* , à la suite des Prépositions , ou les suppriment tout-à-fait ; *sopra a-lla terra* , & *sopra la terra* ; *verso di voi* & *verso voi* ; comme si nous disions *sur à terre* , de même que *sur terre* ; *vers de vous* , de même que *vers vous* .

Dans notre Langue , de même que dans la Latine , nous avons des Prépositions qui ne sont accompagnées que de leur régime , du nom en rapport , *vers la rivière* , *avec lui* ; tandis que d'autres sont toujours suivies d'une seconde Préposition , *jusqu'à vous* , *loin de moi* : quelquefois aussi , selon la circonstance , nous faisons marcher seule la même Préposition , ou nous en mettons une su-

me à la suite, *près de moi, près de sa maison des champs.*

Puisque les Grecs disoient, *πρὸς μου, près moi, τὸν σου, loin vous*, les Romains auroient pu dire *propè me, procul te* ; mais d'un côté, ils purent s'imaginer que l'énergie du Génitif Grec n'étoit qu'imparfaitement rendue par leur Accusatif ou par leur Ablatif, & de l'autre, que ces deux cas ne différant que par une légère prononciation dans les pronoms *me* & *te*, il ne falloit pas moins qu'une seconde préposition pour rendre l'énergie d'un tel Génitif, & pour achever de déterminer le cas : de-là, *propè ad me, procul à te*.

Du mot *ad* sont venues & la Préposition Italienne *à*, & la nôtre *à*. *Fino ad nostro muro, usque ad nostram murum, jusques à notre mur* ; où l'on voit que ces quatre derniers mots ont été, pour ainsi dire, calqués sur les quatre mots latins correspondans.

Comme on avoit déjà changé en *a* la Préposition *ad*, la ressemblance de son ne permettoit guères de faire usage de la seconde *a* ; on eut recours à une autre Préposition qui avoit le même sens, chez les Latins eux-mêmes, la Préposition *de*, prononcée *dè* en Latin, & *di* en Italien. *De tempore amare, souper de bonne-heure ; De te satis scio, à l'égard de toi, j'en fais assez ; de minoribus est, il est de les (des) moindres* ; on peut joindre à ces exemples cette expression figurée de Térence, *de meo unguento odor*, à laquelle répond la nôtre, *il se pare de mes habits*.

Une raison particulière à la Langue Françoisë semble nous avoir déterminés à placer, en certains cas, *de* à la suite d'une autre Préposition. Le régime de celles-ci, par exemple, *près, loin*, est souvent un monosyllabe, tel que *moi, toi, lui* : si un de ces Pronoms suit immédiatement la Préposition, on entendroit quelque chose de sec ou de dur, dont l'oreille s'accommoderoit difficilement, *loin lui, près toi* : les sons s'alleroient mal, ou se heurteroient entr'eux ; au lieu que la Préposition *de* qui vient se placer au milieu, les lie l'un à l'autre, & en rend la prononciation plus agréable. Aussi supprime-t-on *de* toutes les fois que le nom de l'objet, dont *près* marque le rapport, a une certaine longueur, & que l'oreille ne demande point de son intermédiaire entre cette Préposition & ce nom ; on dit en effet *près de moi*, & *près la maison du Commandeur*.

Pais ne sera-t-il donc Préposition que dans ce dernier cas : Faudra-t-il dans le premier que *de* le dépouille entièrement de sa fonction prépositive pour se l'attribuer à lui seul : Mais reconnu inutile dans le dernier exemple, ce n'est donc pas lui qui exprime le rapport de deux ob-

jets ; ce mot , par conséquent , ne sauroit empêcher que *près* & leurs semblables , *hors* , *loin* , &c. ne continuent d'être des Prépositions.

Ce Principe rendra le nombre des Prépositives plus complet , & nous ne serons pas obligés d'en exclure plusieurs mots reconnus pour être des Prépositives dans un grand nombre de Langues , & qu'un léger accessoire ne doit pas dégrader.

§. 3.

Prépositions divisées en deux Classes générales.

Il se présente d'abord une distribution générale en deux grandes Classes , selon que les Prépositions figurent dans les Tableaux énonciatifs , ou dans les Tableaux actifs & passifs : ce qui comprend tous les Tableaux possibles d'idées.

Nous appellerons les unes *Prépositions énonciatives* ; & les autres , *Prépositions d'actions*.

Les premières , qui peuvent être à cet égard comparées aux Adjectifs , expriment de simples rapports d'existence , effets de la nature même des Êtres.

Les secondes , ainsi que les Verbes , expriment des rapports d'action , effets de la volonté & des opérations des êtres animés.

Chacune de ces Classes se subdivisera en d'autres , suivant la nature des rapports qu'elles expriment.

PREMIERE CLASSE

PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Les Prépositions énonciatives désignent de simples rapports d'existence , résultant de la nature même des Êtres. C'est ainsi que deux objets peuvent être comparés entr'eux dans leurs rapports de situation , de temps , de lieu , d'existence & de dépendance : ce qui donne cinq espèces de Prépositions :

- Prépositions qui indiquent un rapport de SITUATION.
- Prépositions qui indiquent un rapport de LIEU.
- Prépositions qui indiquent un rapport de TEMPS.
- Prépositions qui indiquent l'EXISTENCE RELATIVE.
- Prépositions qui indiquent la DÉPENDANCE.

I. SUBDIVISION.

I. SUBDIVISION.

Prépositions qui indiquent un rapport de situation.

La situation d'un objet est toujours relative à celle d'un autre ; car ce n'est qu'en comparant les objets entre eux , qu'on se forme une idée de leur situation : mais cette situation peut être considérée sous différens points de vu ; & de-là dérive le plus grand nombre des rapports & des Prépositions.

Les différens rapports que présente la situation des objets , sont ceux de surface , de capacité , de distance & d'ordre : ce qui donne quatre espèces de Prépositions qui indiquent des rapports de situation.

I. *Prépositions de situation, relatives à la surface.*

On distingue deux sortes de surfaces , l'une horizontale ; l'autre perpendiculaire. La surface d'une Table est de la première espèce ; & celle d'un édifice de la seconde.

Prépositions de situation, relatives à la surface horizontale.

Les surfaces horizontales ayant un dessus & un dessous , donnent lieu à deux différens rapports de situation , qui s'expriment nécessairement par deux prépositions différentes. Car un même objet peut être placé au-dessus , ou au-dessous d'une telle surface : de-là les deux Prépositions *sur* & *sous*.

Sur est une Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet , supérieure relativement à la surface horizontale d'un autre objet.

Sous est une Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet , inférieure relativement à la surface horizontale d'un autre objet.

Ce Livre est *sur* la table ; ce Livre est *sous* la table.

Prépositions de situation, relatives à la surface perpendiculaire.

Les surfaces perpendiculaires , comme celles d'un mur , d'une porte ; offrent deux rapports de situation : car un objet peut être placé , relativement à une pareille surface , par devant ou par derrière. D'où résultent ces deux Prépositions , *devant* & *derrière*.

DEVANT est une Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet , antérieure relativement à la surface perpendiculaire d'un autre objet.

DERRIERE est une Préposition qui exprime un rapport de situation d'un objet , postérieure relativement à une surface perpendiculaire.

Cette table est placée **DEVANT** le mur , **DERRIERE** le mur.

II. Prépositions de situation , relatives à la capacité d'un objet.

Si l'on considère un objet , tel qu'une maison , un étui , relativement à sa capacité , ou à la propriété qu'il a de contenir d'autres objets dans son intérieur , il en résulte deux nouveaux rapports : car cet objet en renferme un autre , ou ne le renferme pas. De-là ces deux Prépositions **DANS** & **HORS**.

DANS est une Préposition qui exprime la situation d'un objet , relativement à un autre objet , où il est contenu.

HORS est une Préposition qui exprime la situation d'un objet relativement à un autre objet , où il n'est pas contenu.

Cet homme est **DANS** sa chambre , **DANS** son lit.

Il est **HORS** de sa chambre , **HORS** du lit.

III. Prépositions de situation , relatives à la distance.

Les rapports de situation d'un objet considéré relativement à la distance , peuvent être en très-grand nombre , parce que la distance est un rapport qui n'a rien de fixe & qui varie à l'infini.

On peut considérer cette distance sous deux points de vue différens ; l'un vague , ou indéterminé : l'autre précis & déterminé. De-là diverses prépositions dont les unes présenteront une distance indéterminée ; & les autres , une distance précise.

Prépositions de situation , relatives à une distance indéterminée.

PRÈS est une Préposition relative à la situation d'un objet qui est séparé d'un autre par une distance peu considérable & indéterminée.

Où il est **PRÈS** de Rome.

LOIN est une Préposition relative à la situation d'un objet qui est séparé d'un autre par une distance considérable & indéterminée.

Paris est **LOIN** de la Mer.

Il est **LOIN** de ces lieux.

VERS est une Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme étant placé du côté d'un autre objet, sans déterminer la distance où ils sont l'un de l'autre.

C'est **VERS** la rivière qu'en l'a vu.

Prépositions de situation, relatives à une distance déterminée.

CONTRE est une Préposition relative à la situation d'un objet qui n'est séparé par aucune distance de l'objet auquel on le compare.

Il est **CONTRE** le mur.

OUTRE est une Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme s'étendant au-delà d'un autre objet, comme passant au-delà d'un autre objet.

Le Pays d'**OUTRE**-MER.

L'Abbé Fleury a dit : « S. Louis étant encore **OUTRE** MER, écrivit » à sa fille Isabelle une lettre de sa main où il l'exhortoit fortement » au mépris du monde, & à l'entrée en Religion.

Cette Préposition a vieilli dans le sens propre, & on lui substitue *au-delà*. Mais elle s'est conservée au sens métaphorique, & c'est dans ce sens qu'on dit :

OUTRE mesure, **OUTRE** les gages, **OUTRE** cela.

JUSQUES est une Préposition relative à la situation d'un objet considéré comme parvenu à un tel point.

Il s'avance **JUSQUES**-là; il vint **JUSQU'**à moi.

IV. *Prépositions relatives à l'ORDRE dans lequel se trouvent les objets.*

L'ordre dans lequel se trouvent les objets, relativement à d'autres objets, peut être considéré sous trois différents rapports : ou cet objet précède les autres, ou il les suit, ou il est au milieu.

AVANT, Préposition qui marque qu'un objet ou précède un autre.

On ne doit pas marcher **AVANT** ses Supérieurs.

APRÈS, Préposition qui marque qu'un objet en fait un autre.

Après l'éclair, vient le tonnerre.

ENTRE, Préposition qui marque qu'un objet se trouve au milieu de deux autres.

La Suisse est entre la France & l'Espagne.

PARMI, Préposition qui marque qu'un objet est au milieu d'un grand nombre d'autres avec lesquels il est confondu.

On le trouve parmi ceux que la fête avoit attirés.

SECONDE ESPÈCE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépositions qui marquent les rapports de LIEU.

Un objet considéré relativement à un lieu, peut *y être, y aller, en venir, y passer* : de-là diverses Prépositions.

A. Cette Préposition est relative au lieu où l'on est, & au lieu où l'on va, lorsque ce lieu n'est qu'une Ville, &c.

Il est à Rome, il va à Rome.

DE. Cette Préposition est relative au lieu d'où l'on vient :

Il vient de Rome.

PAR. Cette Préposition est relative au lieu qu'on traverse :

Il a passé par Rome.

DANS. Cette Préposition est relative ; 1°. au lieu où l'on est :

Il est dans Rome.

2°. A celui où l'on va, lorsqu'il n'est pas désigné par son nom :

Il passe dans des Pays lointains.

EN. Cette Préposition est relative au lieu où l'on est & à celui où l'on va lorsqu'il est désigné par son nom.

Il est en France, il va en France.

Si un nom de lieu se présente à nous comme individuel, on se sert de la Préposition **A**, & non de la Préposition **DANS**, quoique ce lieu soit en lui-même une vaste Contrée : ainsi l'on dit :

Aller à la Chine, au Japon, au Chili.

Être à la Chine, au Japon, au Chili.

CHEZ est une autre Préposition de situation qui indique le lieu comme étant la demeure d'une Personne.

Je vais **CHEZ** vous. Il est **CHEZ** lui. Il le trouva **CHEZ** le Marquis.

TROISIÈME ESPECÉ DE PRÉPOSITIONS.

Prépositions qui marquent les rapports de TEMS.

Relativement au tems, on peut comparer le tems auquel une chose commence & celui pendant lequel elle dure, avec le tems où une autre chose commence & avec celui pendant lequel elle dure. De-là naissent diverses Prépositions.

DÈS est une Préposition qui indique le TEMS où une chose commença.

DEPUIS est une Préposition qui indique la continuation d'une chose commencée en un TEMS qu'on désigne.

PENDANT, } sont des Prépositions qui indiquent des choses qui se
DURANT, } font en même TEMS.

ENVIRON est une Préposition qui indique le tems par approximation.

DÈS ce tems-là il devint sage.

DEPUIS ce tems il s'a cessé d'être sage.

PENDANT ce tems il fut sage.

DURANT la paix il se prépara à la guerre.

ENVIRON ce tems-là ; **ENVIRON** Noël, il alla chez vous.

Telle est la différence entre ces deux Prépositions *Durant* & *Pendant* ; que celle-là exprime un tems de durée, dit l'Abbé Girard (1), & qui s'adapte dans toute son étendue à la chose à laquelle on le joint ; tandis que

(1) Vrais Principes de la Lang. Franç. T. II. p. 121.

Pendant ne fait entendre qu'un tems d'époque, qu'on n'unie pas dans toute son étendue, mais seulement dans quelqu'une de ses parties.

QUATRIÈME ESPÈCE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépositions qui indiquent un rapport d'existence.

Les Objets peuvent exister seuls ou réunis : ce qui donne lieu à de nouveaux rapports, & par-là même à de nouvelles Prépositions.

AVEC est une Préposition qui indique un rapport de réunion & de concours.

Il est **avec** ses amis.

Il l'enleva **avec** ses mains.

SANS est une Préposition qui exclut tout rapport de réunion & de concours.

Il est **sans** amis.

Il l'enleva **sans** le secours de personne.

EXCEPTÉ, }
HORMIS, } sont des Prépositions qui n'excluent qu'une portion d'Objet.

Il aime tous les hommes, **hormis** les ingrats.

Il les enleva tous, **excepté** le Chef.

HORS est une Préposition qui excepte une portion d'Objet.

Nul n'aura de l'esprit, **hors** nous & nos amis.

CINQUIÈME ESPÈCE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépositions qui désignent les rapports de Propriété, de Dépendance, d'Origine.

Les rapports de Propriété, de Dépendance, d'Origine, reviennent continuellement dans la Société ; mais n'étant pas susceptibles de plusieurs points de vue, ils ne donnent lieu qu'à deux Prépositions, **DE** & **A**.

Ces Prépositions marquent également la Propriété & l'Appartenance, mais d'une manière propre à chacune : l'une a un plus grand rapport à la dépen-

dance , & l'autre en a davantage à la possession : parce que l'une marque d'où l'on vient , & l'autre où l'on va. Ainsi l'on dit :

C'est une Lettre **DE** ma sœur,
 J'envoie ceci **A** ma sœur,
 C'est le Livre **DE** Pierre,
 Ce Livre appartient **A** Pierre,
 C'est le fils **DE** mon Maître,
 C'est au Chef **A** commander.

SECONDE CLASSE.

PRÉPOSITIONS RELATIVES AUX ACTIONS :

Les Prépositions qui désignent les rapports des Actions, sont en beaucoup plus petit nombre , parce que les Actions ont beaucoup moins de faces que les Objets physiques , & qu'elles sont moins susceptibles de contraste ; en sorte que chacune de ces faces donne lieu à un plus petit nombre de Prépositions.

Toute Action peut être considéré sous ces divers rapports :

Son origine & son auteur,
 Sa cause & son motif,
 L'objet auquel elle se rapporte,
 Le moyen par lequel elle s'opère,
 Le modèle d'après lequel on l'exécute.

1^o. Rapport d'Origine.

DE & **PAR** sont deux Prépositions qui indiquent les Auteurs & l'origine d'une Action.

Son armée fut vaincue **PAR** les Romains.
 Cette action ne peut venir que d'un bon esprit.

2^o. Rapport de Motif.

ATTENDU & **VU** sont des Prépositions qui indiquent les motifs qui déterminent à une Action.

ARRIVER à l'âge de , ou le récompense.

VO la circonstance des tems , on se tint sur ses gardes.

SAUF est une Préposition qui indique qu'on ne se détermine à une action, qu'autant qu'on n'a point de motif plus puissant pour ne le pas faire.

SAUF meilleur avis , on suivit le sien.

3°. Rapports d'Objet.

A , }
POUR , } Indiquent les Objets auxquels aboutit une action.

Cette action tendoit à son avantage.

Il s'attachoit à plaire.

Je me conduisis ainsi pour le mieux.

Je l'ai fait pour lui-même.

ENVERS indique l'Objet par rapport auquel on se conduit de telle ou de telle manière.

Il est toujours plein de douceur envers ses ennemis.

TOUCHANT , }
CONCERNANT , } sont des Prépositions qui désignent les Objets relativement auxquels on se détermine à une action.

TOUCHANT cette affaire , on se conduira de telle & de telle manière.

CONCERNANT cet objet , on prit cette résolution.

4°. Rapports de Moyen.

AVEC , }
PAR , } marquent les rapports d'un Objet comme moyen & instrument.

Cette action fut exécutée par un Héros.

Il en vint à bout avec le secours de ses amis.

MOYENNANT indique le rapport d'un Objet comme suffisant pour exécuter une action.

MOYENNANT ces étinces , on réussira.

MALGRÉ,

MALGRÉ
NONOBSTANT, } sont des Prépositions qui indiquent opposition dans les
moyens ou dans le concours.

On le fit MALGRÉ lui.

Il le voulut, NONOBSTANT toute représentation.

3°. Rapports de Modèle & de Règle.

On fait un Modèle, ou l'on s'en écarte. De-là les Prépositions SELON, SUIVANT, CONTRE.

L'Abbé Girard dit des deux premières, « qu'elles unissent par conformité ou » par convenance ; avec cette différence que, *suivans* dit une conformité plus » indispensable, regardant la pratique ; & *selon*, une simple convenance, sou- » vent d'opinion. »

« Le Chrétien se conduit SUIVANT les maximes de l'Évangile.

« Je répondrai à mes Critiques SELON les objections qu'ils feront.

CONTRE, marque qu'on viole la Règle, qu'on est opposé à un Objet.

Il agit CONTRE la Loi.

Il s'est décidé CONTRE le bon sens.

Observons que le sens de cette dernière Préposition est un dérivé de celui que nous lui avons assigné plus haut : car, au physique, lorsqu'on veut renverser, détruire une ville, on élève ses batteries en face de cette ville, on les place contre : de-là l'idée d'opposition attachée insensiblement à cette Préposition.

Les Prépositions Françaises seroient donc, d'après cette division, au nombre de quarante-deux, sans compter les doubles emplois de cinq ou six, telles que *hors, de, à, par, &c.*

L'Abbé Girard n'en comptoit que trente-deux.

M. Beauzée en reconnoît trente-cinq, quoiqu'il supprime quatre de celles qu'avoit admises l'Abbé Girard, c'est-à-dire, *devant, derrière, avant & hors*, & que nous avons cru devoir ajouter aux trente-cinq reconnues par M. Beauzée.

M. Beauzée en admet donc sept qui ne sont pas dans l'Abbé Girard, *ascendus, concernant, des, joignant, moyennant, sauf & vû.*

Celles que nous comptons nous-mêmes de plus que M. Beauzée, sont les
Gram. Univ.

quatre qu'il a rejetées de l'Abbé Girard, & ces quatre sont : *loin*, *jusques*, *environ* & *près*.

PHRASES PRÉPOSITIVES.

Avec ces derniers Grammaticiens, nous n'avons pas mis au rang des Prépositions, nombre de mots qu'on avoit toujours regardés comme tels.

Arrière.	Dehors.	Proche.
Deça.	Dessus.	Auprès.
Delà.	Dessous.	Autour.
Dedans.	Le-long.	En présence.
Devers.	Vis-à-vis.	A l'encontre, &c.

Cependant nous ne les regardons pas avec eux comme des Noms, ou comme des Adverbes : mais comme des phrases prépositives qui tiennent lieu de Prépositions dont notre Langue est privée, & qui pourroient devenir parfaitement semblables à nos autres Prépositions, si l'on rendoit l'ellipsé plus complète.

En effet, soit qu'on les employe comme Noms, ou comme Adverbes, soit qu'on les fasse précéder ou suivre de quelqu'autre Préposition, on ne peut se dissimuler qu'on a sous-entendu des mots entre lesquels ceux-ci faisoient la fonction de Prépositions.

L'ARRIERE d'un vaisseau, est pour la portion qui est derrière le vaisseau.

LE DEDANS d'un vase, est la portion du vase qui est dans sa capacité.

LE DEHORS, est la portion de ce vase qui est hors sa capacité.

EN DEÇA, c'est être EN la portion qui est deça un lieu, une rivière.

EN DELÀ, c'est être EN la portion qui est delà un lieu.

AUTOUR DE, c'est être EN ce qui continue le tour d'un objet.

Ces phrases commençant ainsi par une Préposition, & étant destinées à marquer des rapports, ne peuvent être appellées que *phrases prépositives*, & le mot qui les constitue n'en doit pas être moins regardé comme une Préposition, puisqu'il désigne des rapports, & qu'il n'est placé immédiatement après une autre Préposition que par l'effet de l'ellipsé.

Les rapports qu'ils désignent diffèrent des rapports énoncés par les prépositions précédentes ; ils doivent par conséquent être mis à leur suite : ils l'ex-

priment même dans d'autres Langues par des prépositions semblables aux autres, tout comme ils pourroient ne former qu'un seul mot dans la nôtre même, si elle suivoit la marche hardie des premiers qui la parlerent.

De quatre Prépositions anciennes qui ne subsistent plus que dans certaines formules.

Il existoit autrefois dans notre Langue quatre Prépositions dont nous ne nous servons plus que dans quelques formules que l'usage a en quelque façon consacrées : ce sont nos mots, *ÈS*, *LÈS*, *RUE*, *ÈS*. Ils entrent dans ces phrases *Maitre-ès-Arts*, *Villeneuve-lès-Avignon*, *situé RUE un tel terrain*, *Ris-Terre*. Nous disions aujourd'hui : *Maitre DANS les Arts*, *Villeneuve PRÈS Avignon*, *situé dans le territoire d'un tel lieu*, *sur la superficie de la Terre*.

Les Prépositions ne se correspondent pas exactement d'une Langue à l'autre.

Puisqu'un rapport entre deux objets peut s'exprimer par une Préposition ou par une phrase prépositive, & que le choix, à cet égard, dépend uniquement du plus ou du moins de hardiesse d'une Langue dans ses ellipses, il arrivera continuellement que ce qui s'exprime par une Préposition dans une Langue, s'exprimera dans une autre par une phrase prépositive : mais par la méthode que nous suivons ici, & qui rapproche ces deux manières d'énoncer les rapports, on ne sera jamais embarrassé pour analyser des phrases relatives à l'objet dont nous traitons ici.

Afin qu'on pût s'en former une idée plus exacte, ajoutons ici les Prépositions en usage dans la Langue Italienne ; on verra que leur nombre qui est très-considérable, se réduiroit presque à rien, si l'on en ôtoit toutes celles qui se font suivre des Prépositions *A* & *DE*, & toutes celles qui sont un composé de plusieurs mots.

PRÉPOSITIONS ITALIENNES.

1°. *Enonciatives.*

<i>Sopra</i> , sur.	<i>Fra</i> ,	} <i>Entre.</i>
<i>Sotto</i> , sous.	<i>Fra</i> ,	
<i>Ante</i> , devant.	<i>A</i> , à.	
<i>Dietro</i> , derrière.	<i>Di</i> , de, d'où.	

Dentro, dans.*In*, en.*Fuori*, hors.*Presso*, près.*Contro*, contre.*Vicino*, voisin.*Rafano*, joignant.*Oltre*, outre.*Fino*, jusques.*Anzi*, } Avant*Innanzi*, }*Dopo*, après.*Verso*, vers.*Inverso*, envers.*Da*, de, par.*Per*, par, pour.*Longo*, le long.*Incontro*, devant.*Rimpetto*, vis-à-vis.*Attorno*, autour.*Intorno*, à l'entour.*Accanto*, à côté.*Addosso*, dessus.*Affronte*, en front.*Appiè*, au pied.*Allato*, contre, à côté.*Entro*, entre.*Appo*, chez.2°. *Atives.**DA*, dez.*A*, à.*CON*, avec.*SENZA*, sans.*ECCITTO*, excepté.*Mediante*, moyennant.*secondo*, selon.*Circa*, touchant, environ.

Ce qui fait au moins quarante-quatre Prépositions, sur lesquelles il y en a à peine douze qui pussent être regardées comme des Prépositions, si l'on ôtoit de ce nombre celles qui se font suivre des Prépositions *A* & *DI*, telles que *sopra*, sur; *sotto*, sous; *entro*, entre; *verso*, vers; & celles qui sont formées par des phrases elliptiques, telles que *accanto*, à côté; *affronte*, en front, vis-à-vis; *appiè*, au pied, &c.



ARTICLE III.

LES PRÉPOSITIONS ONT UN SENS PROPRE ET GÉNÉRAL.

Ces observations à l'égard des Prépositions sont d'autant plus nécessaires que cette classe de mots est d'un usage continuel, qu'ils constituent une grande partie des beautés & des finesses des Langues, qu'il importe par conséquent d'en avoir de justes idées ; & que jusques ici, on ne s'en est pas assez occupé.

M. BEAUREGARD le sentoit bien, lui qui reconnoissoit qu'on avoit eu tort de réduire les Prépositions à des classes générales, parce que chacune d'elles a reçu trop de significations différentes pour se prêter sans obstacle à des classifications régulières ; qui avouoit en même tems que le système des Prépositions étoit moins inconséquent qu'on l'imagine dans notre Langue, où elles portent l'empreinte d'une raison éclairée, fine, & en quelque sorte infaillible : & qui demandoit s'il ne seroit pas avantageux de réduire sous un point de vue unique & général tous les usages d'une même Préposition (1).

C'est d'après ces vues, qu'après avoir dit « : La Préposition *VERS*, par exemple, indique également, dit-on, rapport au lieu, au tems & au terme : « *vers* est Préposition de lieu dans cette phrase, *aller vers la citadelle* ; de « tems dans celle-ci, *il est mort vers midi* ; de terme dans cette troisième, « *se tourner vers Dieu* ; il ajoute très-bien : Disons-le de bonne foi, ces diffé-
« rentes significations ne sont point dans le mot *vers*. Les rapports sont compris
« dans la signification des termes antécédens, & c'est l'ordre ; les termes
« conséquens les déterminent spécifiquement, & la Préposition ne fait qu'in-
« diquer que son complément est le terme conséquent du rapport qui appartient
« au terme antécédent, & dont elle est le signe. Nous disons rapport au tems,
« quand le complément est un nom de tems : rapport au lieu, quand c'est
« un nom de lieu, &c. Dans le fait, *vers* indique un RAPPORT D'APPROXIMATION ;
« & l'approximation se mesure ou par la durée, ou par l'espace, ou par l'incli-
« nation de la volonté.

« De cette explication, soit d'une plus heureuse, faite dans les mêmes

(1) Gramm. Gen. T. I. p. 334. 335.

« vues, il pourroit enfin résulter que chaque Préposition n'exprime en effet
 « qu'un rapport général qui est ensuite modifié par les différens complémens.

Il relève à cet égard avec raison le Commentateur de la Grammaire Générale de Port-Royal, M. DUCLOS, qui croyoit que le vrai rapport n'étoit pas marqué par la préposition, mais par le sens total, & cela au sujet des Verbes *donner* & *ôter* qui sont suivis également de la préposition à (1). Ce qui n'auroit pas surpris M. Duclos, s'il avoit fait attention qu'à la suite de ces deux Verbes si différens, A marque un seul & même rapport, le TERME des actions *donner* & *ôter*.

L'Abbé de Dangeau avoit aussi très-bien vu que toute Préposition avoit une valeur propre & déterminée, de laquelle résultoient les divers sens qu'on lui attribue : mais il n'eut pas tout le succès qui eût été à désirer dans l'essai qu'il fit pour ramener à une valeur primitive les divers sens de la préposition *après*, comme s'en est encore très-bien aperçu M. Beauzée.

Voici comme s'exprime l'Abbé de Dangeau (2); les vues sont trop intéressantes d'ailleurs pour être omises.

« *A P R È S* est une Préposition, qui marque premièrement postériorité de
 « lieu entre des Personnes ou des choses qui sont en mouvement. *Pierre marche*
 « *après Jacques : les chevaux marchent après les bœufs.*

« On se sert de la Préposition *après*, quand on veut marquer qu'un
 « homme marche *après* un autre dans le dessein de l'atteindre, soit pour le
 « prendre, soit pour le joindre à lui, soit pour lui parler : ainsi on dit que
 « *des Archers marchent ou courent après des voleurs ; le valet court après*
 « *son Maître pour lui dire une nouvelle.*

« De ce sens on en a formé un figuré, qui sert à marquer que l'on veut
 « obtenir quelque chose ; il *court après les honneurs* ; & quelquefois étant de
 « ce figuré le Verbe qui marque mouvement, comme *courir*, on se sert
 « d'un Verbe qui ne marque autre chose que le désir d'obtenir : ainsi l'on dit,
 « *il soupire après les honneurs ; il soupire après sa liberté ; crier après quelqu'un,*
 « *attendre après quelqu'un.* On dit à peu près dans ce même sens, *il est après*
 « *cet ouvrage ; il est après à bâtir sa maison.*

« Au figuré, on l'emploie en des choses morales ; *il faut faire marcher*
 « *le soin des choses temporelles après celui de notre salut.*

(1) Rem. sur la Gramm. Gén. H. XI.

(2) Opusc. sur la Lang. Franç. p. 117.

« On employe aussi *après* à marquer postériorité de lieu entre des choses qui ne sont pas en mouvement : les Conseillers sont assis après les Prêtres dans.

« Dans ce sens , il s'employe dans des choses morales , pour marquer infériorité d'estime.

« *Après* marque aussi postériorité de tems , par une espèce d'extension de la quantité de lieu à celle de tems , comme dans cette phrase , Pierre est arrivé après Jacques.

« Ce mot *après* paroît avoir quelque rapport à la postériorité de lieu entre les choses qui sont en mouvement ; ce qui peut avoir été cause de l'extension qu'on a donnée à cette Préposition , la faisant aller de la postériorité de lieu à celle de tems.

« Quand un homme marche *après* un autre , il arrive ordinairement plus tard que lui , c'est ce qui fait que du premier sens de la Préposition *après* , qui est pour marquer postériorité de lieu , on est venu à lui faire signifier par extension , la postériorité de tems.

« C'est de la Préposition *après* , prise dans la signification de postériorité de tems , que se forment quelques composés , comme , *ci-après* , adverbe ; *après-diner* , adverbe ; *après-dinée* , substantif (ou nom) féminin ; *après-souper* , adverbe ; *après-soupée* , substantif (ou nom) féminin.

« Il y a une signification de ce mot *d'après* , qui a quelque rapport à la postériorité de tems. Ce Tableau est fait d'après le Titien ; ce paysage est fait d'après nature ; cela marque postériorité de tems. Le Titien avoit fait le Tableau avant que le Peintre le copiât ; la Nature avoit formé le paysage avant que le Peintre le représentât.

« Il y a peut-être plusieurs autres usages du mot *après* , qu'on pourroit ranger ici sous quelqu'un des articles que j'ai marqués , & faire voir comment ils en viennent ou par figure ou par extension. Il me semble qu'il seroit fort utile de faire voir comment on est venu à donner tous ces divers usages à un même mot : ce qui est commun à la plupart des Langues , & qui vient de ce qu'il y a de la raison dans cette espèce de généalogie des divers usages des mêmes mots. La raison étant de tous les Pays & de tous les tems , elle a produit des effets à peu près semblables en divers tems & en divers Pays ».

Telles sont les remarques de l'Abbé de Dangeau , qui eussent été plus heureuses s'il avoit pu généraliser davantage ses idées à ce sujet : aussi M. Beauzée le relève par ces excellentes observations.

« Je ne sais pas comment on prouveroit qu'*après* marque premièrement
 « postériorité de lieu, plutôt que postériorité de tems ; ni pourquoi cette
 « Préposition marqueroit postériorité, plutôt entre des objets en mouvement
 « qu'entre des objets en repos. La vérité est probablement qu'elle marque
 « postériorité, avec abstraction de tems & de lieu, de mouvement & de
 « repos ; ce qui la rend propre à désigner l'ordre dans toutes les circonstances
 « dont il s'agit : telle est sa première & principale destination ; l'ordre moral
 « se joint aisément à l'ordre physique, c'est la même idée ; & le sens figuré s'é-
 « tablit aisément sur le sens propre () ».

Franchissons le mot ; *APRÈS* est, comme nous l'avons vu, une Préposition qui indique la situation relativement à l'ordre, & qui étant l'opposé d'*avant*, indique l'ordre postérieur, dans le sens physique & le plus absolu, d'où elle acquiert la même valeur dans l'ordre moral & dans le sens figuré.

Ceci confirme l'utilité de notre distribution des Prépositions, prise dans le physique, & où elles n'ont d'autres subdivisions que celles qu'elles donnent elles-mêmes par leurs contraires ; ce qui empêche de recourir à des classes trop nombreuses, & qui donne la valeur propre & primitive de chaque Préposition.

ARTICLE IV.

ORIGINE DES PRÉPOSITIONS.

S'il existe des mots qui durent paroître l'effet du hazard, ce furent sans contredit les Prépositions ; la plupart n'offrent aucun rapport entre leur son & leur valeur : du moins celles qui sont d'une origine ancienne : car les modernes sont formées de mots connus, telles, *nonobstant*, *malgré*, *concernant*, *attendu*, *vu*, *suivans*, *durant*, *pendans*.

Mais puisque toutes celles-ci sont significatives & empruntées de mots dont le sens étoit analogue à celui qu'on assignoit à ces nouvelles Prépositions ; les Prépositions que nous tenons de l'Antiquité & celles qui existent dans quelque Langue que ce soit, seroient-elles moins significatives ? Si nous, qui regardons les mots comme l'effet du hazard, n'avons pu inventer au hazard aucune

(1) Gram. Gen. T. 1. p. 342.

Préposition, & si nous avons toujours choisi pour cet effet les mots les plus propres à peindre notre idée, à combien plus forte raison les Anciens qui ont toujours pris leurs mots dans la Nature, auront ils été scrupuleux à ne choisir, pour désigner les rapports des objets, que des mots propres à faire apercevoir ces rapports de la manière la plus prompte & la plus vive ?

Nous pouvons donc être assurés que toute Préposition s'est formée d'un mot connu, dont elle a eu toute l'énergie ; & que c'est en vertu de cette analogie qu'elle est devenue propre à être le signe d'un rapport entre deux objets.

Mais afin qu'on n'en puisse pas douter, donnons-en quelques exemples.

SUR est un mot qui n'offre aucun sens dans notre Langue, & dont nous ne pouvons apercevoir le rapport avec l'idée que nous y attachons, pas même avec nos mots *suprême* & *supérieur*, qui viennent cependant de la même origine : mais ce n'est pas par nos Langues modernes qu'il en faut juger ; nous le tenons des anciennes : c'est donc à celles-ci que nous devons avoir recours pour reconnoître son origine ; rien alors ne sera plus facile. Ce mot vient du Latin *SUPER* ; mais les Latins en avoient altéré la prononciation pour la rendre plus douce : il nous faut donc recourir aux Grecs qui lui avoient conservé toute la force primitive & le prononçoient *HUP-ER*. La racine en est donc *HUP* : mais cette racine signifia constamment l'*ÉLEVATION*. Elle est devenue dans notre Langue la racine de *HUPPE*, oiseau distingué des autres par l'aligrette qui s'élève au-dessus de la tête ; en Anglois *Howp* ; & celle de *HOURE-LANDE*, qui désigne un habit qu'on met par-dessus les autres. C'est le *Houra* des Languedociens, qui signifie *sur*, *dessus*. C'est le *Ur* des Anglois qui signifie *en haut*, d'où *Ur-land*, pays élevé, pays de montagnes. C'est leur *Uron* qui signifie *sur*, *dessus* ; leur *Urota* qui signifie *haut*, *supérieur*. C'est leur *Ovia* qui signifie *sur*, *par-dessus* ; & qui, joint aux Verbes, désigne toujours de l'excès ; *Over-burden*, *sur-charger*.

C'est le *Or* des Peuples Belgiques, qui signifie *sur* : leur *Orota* qui signifie plus haut, *supérieur*, *premier* ; & *Ovia sur*, *par-dessus*.

C'est le *Uria* des Peuples Germaniques, qui signifie également *sur*, *par-dessus*, *qui surpasse*, &c. Leurs *Oria* & *Os* qui ont la même signification, d'où *Os erer*, *supérieur*. En donnant à ce mot une prononciation plus forte, ils en ont fait *AUF*, qui a les mêmes significations, & qui entre dans les mots composés.

De-là encore le mot *Hos* des Belges, prononcé *Hwer-en* en Allemand, & *Houban* en François, que les Latins prononcèrent d'abord *Uru-tus*, &

ensuite *Lupulus* ; que Saumalië tira mal à propos (1) du mot *epula* , festins , parce que la bière , faite avec le houblon , sert dans les festins ; & qui vient réellement de *Up* , sur , parce que cette plante s'élève fort haut.

Les Hébreux en firent *Hurim* , מרומ , branche , rameau ; & מור , מורמת , éminence , lieu haut.

Cette racine ne fut pas inconnue aux anciens Saxons : ils en firent ,

Ufira-a ou *Y-fera* , plus haut , supérieur , chambre haute.

Hure ou *Hype* , monceau , d'où l'Anglois *heap* , tas , monceau.

Hor , un saut ; d'où l'Anglois *hop* , saut ; *to hop* , sauter ; *hopper* , sauteur.

Hopa , espérance ; d'où l'Anglois *hope* , espérance ; *to hope* , espérer ; parce qu'*espérer* , c'est le fonder , s'appuyer sur un objet.

Les Latins en firent *Superior* & *Supremus* qui furent le comparatif & le superlatif de *super*.

SOUS, Préposition qui n'a pas plus de rapport que *sur* avec l'idée qu'elle désigne , vient du Latin *Sub* , formé sur le Grec *Hur* ou *Huro* , qui signifie l'opposé de *Hurim*.

N'en soyons pas surpris : les premiers Peuples ayant peint l'idée positive d'élevation par un mot pris dans la Nature , n'eurent d'autre moyen pour peindre l'idée négative d'élevation que d'affaiblir la prononciation du mot qui désignoit l'idée positive : ainsi une même racine désignoit les deux extrêmes d'une même idée , d'un même rapport.

Il résulte de ces Étymologies que *sur* & *sous* , sont des signes représentatifs de l'idée d'élevation au positif & au négatif ; & que leur emploi se fait constamment par ellipse. Lorsque nous disons , *ce livre est sur la Table* , *l'orange est sur nous* , nous nous exprimons elliptiquement : c'est comme si nous disions , *ce livre est par rapport à la Table* dans cet état que nous désignons par le signe *sur* & qui signifie élévation : *cet orange est par rapport à nous* dans cet état que nous désignons par le signe *sur* & qui signifie élévation.

Il en est de même de *sous* : comme il est opposé à *sur* , il en résulte que si nous disons , *ce livre est sous la Table* , on aperçoit aussi-tôt ce sens ; *ce livre est par rapport à la Table* dans cet état que nous désignons par le signe *sous* & qui signifie l'opposé d'élevation.

(1) Homonymes des Plantes , p. 63.

Nous sommes entrés d'autant plus volontiers dans un aussi grand détail sur ces deux Prépositions, qu'elles sont à la tête de ~~notre~~ liste, & que l'on pourra juger plus aisément par elles de toutes les autres.

DEVANT & AVANT, Prépositions qui expriment des portions d'une même idée, sont composées toutes deux : 1^o. de la Préposition Latine *ANT* ou *ANTE*, qui désigne les mêmes rapports, les objets qui, relativement à nous, en précèdent d'autres placés derrière ceux-ci : & 2^o. des Prépositions *de* & *ab*, toutes les deux empruntées des anciens Latins.

La Préposition *ANTE* n'étoit pas moins énergique que *super*. Elle venoit du mot *ANT*, qui signifia tout ce qui est sous l'œil, tout ce qui est le premier en rang, & par analogie tout ce qui est le premier en Temps, d'où viennent *ANT-ique* & *ANT-iquité*.

ANT étoit lui-même formé du mot *AN* ou *AIN*, qui signifie *ail* dans toutes les Langues Orientales.

Les Grecs en firent *ANTA*, *αἴτη*, en présence, devant, & *ANTA-ina*, aller au-devant, aller à la rencontre, au sens physique ; & *suplier*, au sens figuré.

De-là, leur préposition *ANTI* qui désigne le rapport d'un objet qui est en présence d'un autre, l'idée d'être *CONTRA* dans tous les sens que nous donnons à cette préposition, être *opposé contre*, être *en face*, ou être *opposé*, être *ennemi*, &c.

D'où se forma le Latin *ANT-a*, les jambages d'une porte, parce qu'ils sont en face l'un de l'autre.

HORS est l'adoucissement du Latin *FOR-as*, qui signifie *de-hors*, les dehors d'un lieu, les entrées d'une place, d'une maison ; les Latins en firent *FOR-es*, les portes, les entrées d'une maison ; & nous avons conservé la prononciation forte dans *FOR-ain*, homme qui vient de *fer*, de dehors.

Comme tout ce qui est hors ou à l'entrée est devant, les Peuples du Nord ont attaché cette dernière idée à ce mot : de-là,

<i>Fore</i> des Anglois.	} Prononcés <i>For</i> ;
<i>Vor</i> des Allemans.	
<i>Voor</i> des Belges.	

qui signifient avant, devant, à la tête : d'où vint le mot,

For-bourg, les entrées d'une Ville, que nous avons défigurés en *Faux-bourg*. C'est dans ce sens que les limbes s'appellent en Flamand *Voor-burg van de Hell*, mot à mot, le Fauxbourg, les avenues de l'Enfer.

For, vint lui-même du primitif *Hos*, lumière, jour : les portes font les jours des maisons, & toute ce qui est de-hors est au grand jour. Aussi les Latins appellerent la place publique *For-um* ; on s'y assembloit au grand jour.

C'est ce mot que les Latins & les Grecs adoucirent en *Pro*, & qui fut également chez eux une Préposition signifiant devant, en présence :

Pro castris, à la tête du Camp.

Pro concione, en présence de l'assemblée.

Les Grecs en firent les mots :

Prô-i, le matin ; & *Prô-ra*, proue ; qui font l'avant du jour & l'avant d'un vaisseau.

Prô-tos, le premier, celui qui marche devant, à la tête, &c.

Et les Latins, *Pro-avus*, le bisayeul, l'ayeul, qui marche à la tête.

A, avoit été très-bien choisi encore pour désigner le rapport de possession, de propriété, soit que nous possédions déjà la chose, comme lorsqu'on dit, *cette maison est à moi* ; soit que la possession nous soit destinée, comme lorsque nous disons, *cette maison sera à moi, ce livre s'adresse à moi*. Cette Préposition s'est formée du Verbe *il A*, qui marque la possession, la propriété ; & qui se prend ici comme un simple signe de l'idée de *propriété*, comme désignant le rapport qu'on aperçoit entre deux objets, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs dans un plus grand détail (1).

Ces exemples suffisent pour démontrer que chaque Préposition eut toujours un rapport étroit avec celui qu'elle fut chargée d'énoncer. Un plus grand détail appartient à nos Dictionnaires Étymologiques & Comparatifs qui offriront l'origine des Prépositions en usage chez tous les Peuples.

Ils font encore voir qu'il ne nous manque pour rendre plusieurs de nos formules, telles que *le long de*, semblables en tout aux Prépositions antiques qu'un peu plus de hardiesse. Au lieu de chercher à lier ces mots avec le reste de la phrase par des articles & par d'autres Prépositions, ce qui est parfaitement inutile pour faire connaître le rapport, nous n'aurions qu'à les employer avec la même simplicité que les Anciens ; & dire comme font les Italiens, en cela peut-être plus sages que nous, *il se promène long le fleuve* ; mais si nous craignons de le dire, parce que nos oreilles n'y sont pas accoutumées, & qu'elles

(1) Plan général & raisonné du Monde Primitif, pag. 14.

sont offensées du choc de la syllabe lourde & nazale *long* avec la brève *te*, ce qui nous obligea sans doute à les séparer par *de*, ne les excluons pas de la classe des mots qui expriment les rapports : mais disons que dans nos Langues modernes, plus timides que les anciennes, nous exprimons divers rapports, non à l'antique par de simples signes apellés *Prépositions* ; mais par un substantif accompagné de son article & lié au nom du dernier objet par une préposition, par une phrase prépositive en un mot.

Alors viennent ici toutes ces formules que tant de Grammairiens confondent avec les *Prépositions* : telles que ,

Le long de la prairie.

Au tour de la Table.

Aux environs de la Ville.

Au-dessus de nous.

Après de lui.

Formules qui expriment des rapports , & qui correspondent à des *Prépositions* en usage dans d'autres Langues ; dont par conséquent , on ne rendroit pas raison en disant simplement que ce sont des noms : parce qu'on demanderoit toujours , que font ces noms entre deux autres Noms ; quel rapport ont-ils avec eux ?

A R T I C L E V.

PRÉPOSITIONS INITIALES OU INSÉPARABLES.

DE cet usage d'employer un mot dans un sens elliptique pour désigner les rapports , naquit un autre emploi des *Prépositions* dont nous ne sautions nous dispenser de parler & qui devint en toute Langue la source d'une prodigieuse quantité de mots.

Cet emploi consista à mettre les *Prépositions* à la tête des Verbes , afin d'en diversifier le sens & d'en indiquer tous les rapports : ce qui donna lieu à ce qu'on appelle *Prépositions inséparables* ; quelques-unes de ces *Prépositions* n'étant en usage que dans ces circonstances. On les appelle aussi *initiales* , parce qu'elles sont toujours à la tête des mots.

Cet usage est devenu une source inépuisable de richesses pour les Langues

par l'abondance des mots qui en naissent , & par la finesse & l'exactitude qu'ils répandent dans l'expression des idées. C'est ainsi qu'un Peintre , avec quelques couleurs , se procure par leurs mélanges & par leurs combinaisons , toutes les nuances possibles & un coloris beaucoup plus parfait.

Dé cette manière , un même mot après avoir été successivement *Nom* , *Adjectif* , *Participe* , *Verbe* , *Préposition* , devient portion de nouveaux mots en s'associant comme *Préposition* à des mots de toutes ces espèces.

Il n'est aucun Peuple qui n'ait eu recours à cet expédient ingénieux & si propre à multiplier les mots sans multiplier les racines primitives : mais chaque Peuple s'en est servi avec plus ou moins de succès , suivant qu'il avoit plus ou moins d'intelligence.

On admire à cet égard la Langue Grecque : ceux qui la parloient , ont tiré le plus grand parti des *Prépositions* pour en composer de nouveaux mots ; & il est impossible de se former une juste idée de leur Langue , si l'on n'en ramène les mots aux *prépositions* auxquelles ils s'unissent.

Le Latin en a fait aussi un très-grand usage , de même que toutes les Langues Celtiques de la branche *Theutone* , telles que le Saxon , l'Anglois , le Flamand , & sur-tout le *Theuton moderne* , qu'on appelle *Germanique* , ou *Allemand*.

Les Peuples *Celts* de la branche *Gauloise* ou *Occidentale* s'en servirent aussi : mais ils en eurent bien moins.

Les Hébreux & les Orientaux primitifs , en eurent aussi : mais ces *Prépositions* initiales sont si peu sensibles chez eux qu'on n'a pas soupçonné qu'ils en eussent ; ils en connoissent cependant l'usage , comme nous aurons occasion de nous en convaincre dans la suite.

Nos Langues modernes , telles que le François & l'Italien , en ont aussi un grand nombre ; mais on ne sauroit leur en faire honneur : trop timides pour y avoir recours d'elles-mêmes , elles empruntent de toutes Langues leurs *prépositions* initiales & jusques aux mots qui en sont composés : ce qui antant aux yeux des Modernes , l'énergie de ces mots , parce qu'on ne voit plus le sens que présente chacune de leurs parties , d'où résulte cependant la beauté de leur ensemble , & la connoissance de l'origine des mots composés.

C'est ainsi que du Verbe *METTER* , en Italien *METTERE* , nous formons les Verbes suivans , que nous avons presque tous tirés des Latins , chez qui ce mot se prononçoit *MITH-ERE* , ou *METT-ERE*.

Ad-mettre , en Ital. *Au-mettere* , recevoir auprès de soi.

COM-mettre, en Ital. COM-mettere, mettre avec, confier.

DI-mettre, mettre hors, ôter d'une place.

L'Ital. DI-mettere, remettre une dette, l'ôter, pardonner.

S'INTRO-mettre, se mettre entre deux pour faire réussir une entre-prise.

L'Ital. INTER-mettere, mettre un *inter-velle*, suspendre; d'où *INTER-mède*.

L'Ital. INTRO-mettere, introduire, mettre dedans.

O-mettre, en Ital. O-mettere, omettre, laisser hors, oublier.

PER-mettre, en Ital. PER-mettere, mettre en avant, donner le pouvoir de faire.

PRO-mettre, en Ital. PRO-mettere, mettre la parole en avant, donner parole.

L'Ital. PRÆ-mettere, mettre avant; d'où *PRÆ-misse*.

RE-mettre, en Ital. RI-mettere, mettre de nouveau.

L'Ital. SOPRA-mettere, mettre dessus, sur-charger.

SOU-mettre, en Ital. SOTTO-mettere, mettre sous la puissance, soumettre.

TRANS-mettre, en Ital. TRA-mettere, envoyer au-delà; & en Ital. 1^o. entretenir.

Ce qui au lieu d'un Verbe, nous en donne dix de plus, & un plus grand nombre aux Italiens.

Si l'on ajoutoit à cette Liste les Noms qui se sont formés de la réunion du même radical avec les prépositions, tels que *Com-mis*, *Com-missaire*, *Com-missonnaire*, *mi-missaire*, &c. elle deviendrait infiniment plus nombreuse.

Ajoutons ici un exemple tiré de la Langue Allemande propre à faire voir à quel point on y multiplie les mots en suivant la même voie. Il sera tiré du Verbe *LIGEN*, qui signifie également *METTRE*, dont la racine *LAC* signifie en Allemand *possession*, *situation*, & qui tient à l'Hébreu *LAC*, *mettre*, *mettre*; mais dans le sens d'envoyer, de mettre en avant par les ordres qu'on donne; Verbe commun à la plupart des Langues; aux Latins chez qui *LIG-ere* signifie envoyer, léguer; aux Flamands, *LIG-gen*, poster; aux Anglois de Lincoln qui prononcent *Lig*, tandis qu'à Londres on prononce *lay*, & chez qui ce mot signifie également mettre, poster, placer, poster, imposer, &c.

Av-legen, mettre hors, ôter, 1^o. s'affaiblir.

Av-legen, mettre à la fuite.

- AUF-legen**, mettre *dessus*, charger, imposer.
AUS-legen, mettre *devant*, exposer, étaler.
UM-legen, mettre *autour*, environner, garnir.
DURCH-legen, mettre *d'un bout à l'autre*, examiner, vérifier.
EIN-legen, mettre *dedans*, ajouter, insérer.
ENT-legen, mettre *à une grande distance*, éloigner.
ER-legen, mettre *sur le carreau*, tuer.
GE-legen, situé, placé convenablement.
HIN-legen, mettre *en un lieu*.
HINTER-legen, mettre *en dépôt*.
UEBER-legen, mettre *dessus*, appliquer.
VON-legen, mettre *ailleurs*, transférer, traduire.
UM-legen, mettre *autour*.
WIDER-legen, mettre *contre*, refuser.
ZU-legen, mettre *auprès*.
UN-GE-legen, mal placé, mal situé.

Telles sont les Prépositions inséparables ou initiales dans la Langue Française & qu'elle tient des Langues Celtiques, & de la Latine.

- AD**, & **A**, qui signifie *auprès*, par-dessus; **AD-mettre**, ajouter.
COM, qui signifie *avec*, **COM-paroître**.
CONTRA, qui désigne l'opposition, **CONTRA-dire**.
DE, qui désigne l'action d'ôter, **DE-faire**.
DIS, qui désigne l'opposition, **DIS-semblable**.
E, **EX**, qui désigne l'action de tirer hors, **EX-traire**, **E-scinder**.
EN, qui désigne l'action de tirer dans, **EN-trainer**.
IN, qui désigne la privation, **IN-patienter**.
INTER, qui désigne l'action de mettre entre deux, **INTER-poser**.
MIS, **MI**, qui désigne le peu de cas qu'on fait d'une chose, **MIS-priser**.
OB, **OR**, qui désigne l'action de mettre devant, **OB-scir**.
PER, qui désigne la cause, le moyen, **PER-mettre**.
PRO, qui désigne une chose faite en faveur, **PRO-mettre**.
PRE, qui désigne ce qui se fait d'avance, **PRE-dire**.
RE, qui désigne la répétition, **RE-faire**, **RE-prendre**.
SOU, au lieu de **Sous**, qui désigne le dessous, **SOU-tenir**.
SUR, qui désigne le dessus, **SUR-monter**.
TRANS, qui désigne le transport, **TRANS-férer**.

On ne se contente pas de ces simples Prépositions initiales ; on en réunit souvent plusieurs ensemble ; ce qui forme de nouveaux mots. C'est ainsi que nous disons en François *SE-DE-faire*, *SE-DE-venir*, *SE-COM-pofer*, *IN-EX-singulier*. Les Grecs firent un usage fréquent de ce moyen si utile pour multiplier les mots & pour désigner les moindres circonstances d'une même idée.

Quelques-unes de nos Prépositions initiales prennent des formes diverses & reçoivent des sens différens de ceux qu'elles offrent ici : mais le détail en seroit trop long ; ceci suffit pour donner une idée des Prépositions initiales & pour faire voir les avantages qui en résultent par la brièveté, la précision & l'énergie qu'elles mettent dans le discours.

CHAPITRE IX.

DES ADVERBES.

HUITIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens.

DE toutes les Parties du Discours, celle dont il s'agit dans ce Chapitre, a été une des plus mal traitées : on diroit que la plupart des Grammairiens ont dédaigné de s'en former des idées exactes & précises : comme s'il pouvoit y avoir quelque détail indigne de leurs soins : on en peut juger par la légèreté & l'inexactitude avec lesquelles on en parle dans la Grammaire Générale & Raisonnée, & dont nous transcrivons ici le Chapitre en entier (1).

1°. MM. DE PORT-ROYAL.

« Le désir que les hommes ont d'abrèger le Discours, est ce qui a donné
 « lieu aux Adverbes : car la plupart de ces particules ne font que pour signi-

(1) Gramm. Rais. Part. II. Chap. XII.

« fier en un seul mot, ce qu'on ne pourroit marquer que par une préposition
 « & un nom : comme *sapienter*, sagement, pour *cum sapientia*, avec sagesse ;
 « *hodie*, pour *in hoc die*, aujourd'hui.

« Et c'est pourquoi dans les Langues vulgaires, la plupart de ces Adverbes
 « s'expliquent d'ordinaire plus élégamment par le nom avec la préposition :
 « ainsi on dira plutôt *avec sagesse*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec modé-*
 « *ration*, que *sagement*, *prudemment*, *orgueilleusement*, *modérément*, quoi-
 « qu'en Latin au contraire, il soit d'ordinaire plus élégant de se servir des
 « Adverbes.

« De-là vient aussi qu'on prend souvent pour Adverbes ce qui est un nom ;
 « comme *instar* en Latin, comme *primùm*, ou *primò*, *partim*, &c. Voyez,
 « Nouv. Méth. Latine ; & en François *dessus*, *dessous*, *dedans*, qui sont
 « de vrais noms, comme nous l'avons fait voir au Chapitre précédent.

« Mais parce que ces particules se joignent d'ordinaire au Verbe pour en
 « modifier & déterminer l'action, comme *generosè pugnavit*, il a combattu
 « vaillamment, c'est ce qui a fait qu'on les a appellées Adverbes.

Telle est donc la doctrine de cette Grammaire sur les Adverbes.

- 1°. Que ce sont des particules qui se joignent d'ordinaire au Verbe pour en modifier & déterminer l'action.
- 2°. Que les Adverbes signifient en un seul mot ce qu'on pourroit désigner plus élégamment par une préposition & un nom.
- 3°. Que souvent on prend pour Adverbe ce qui n'est qu'un nom.

Les Grammairiens modernes ont senti avec raison que ce Chapitre sur les Adverbes étoit beaucoup trop resserré, & rempli d'inexactitudes ; qu'il étoit impossible de le former, d'après cette exposition, une idée nette & intéressante de cette Partie du Discours, & d'apercevoir les motifs qui peuvent avoir engagé les hommes à inventer cette nouvelle espèce de mots.

Ils ont très-bien aperçu encore, que le terme de *Particules* ne présente à l'esprit aucune idée déterminée : qu'en disant que l'Adverbe est d'ordinaire joint au Verbe, on laisse l'esprit en suspens, parce qu'on ne lui apprend pas ce à quoi l'Adverbe est joint dans les cas différens de ceux qui sont renfermés dans le mot *d'ordinaire* : qu'on ne sauroit connoître par ce moyen, quelle est la fonction de l'Adverbe, lorsqu'il ne sert pas à modifier l'action par sa jonction au Verbe.

Et que lorsqu'on a avancé que l'Adverbe peut se rendre par une préposition & un nom, dont il n'est que l'abrégé, il faut se résoudre ou à le retran-

cher du nombre des Parties du Discours, si l'on ne veut être en contradiction avec soi même, ou à réformer la définition; puisqu'on ne doit mettre au nombre des Parties du Discours que des mots qui ont une valeur propre & qui ne peuvent par conséquent être suppléés par aucune autre espèce de mots. Agir autrement, ce seroit prendre la forme des mots pour règle de leur distribution en diverses Classes: ce qui seroit absurde, & deviendroit une faute de la même nature que celle qu'on avoit faite en cherchant une définition qui convint à tous les Verbes; tandis que tous les Verbes, hors celui qui marque l'union, ne sont que des formules abrégées qu'on n'a pu regarder comme Verbes que parce qu'elles renfermoient en elles la valeur du Verbe Être.

Nous pourrions donc également demander ici, quelle sera la vraie définition de l'Adverbe d'après ces principes?

Dira-t-on que c'est la réunion d'une préposition avec un nom? Mais on seroit en droit de demander pourquoi on a fait cette réunion dans certains cas, & non dans d'autres: & si toute Préposition suivie d'un nom peut se rendre par un Adverbe?

Si l'on prend l'affirmative, on sera en droit de conclure que l'Adverbe a été mis à tort au nombre des Parties du Discours; qu'il faut l'en retrancher comme un intrus, qui trouble l'harmonie de cette distribution.

Si l'on prend au contraire la négative, on sera en droit de conclure qu'il y a donc une différence entre les fonctions de l'Adverbe & celles d'une Préposition suivie d'un nom; & qu'on ne donnera une idée nette & précise de l'Adverbe, qu'autant qu'on fera connoître ce en quoi il diffère d'une Préposition suivie d'un nom.

En effet, lorsqu'on avance que l'Adverbe peut se rendre par une Préposition & un nom, on indique un caractère au moyen duquel on peut le distinguer des autres mots, & même de la Préposition; mais on ne dit pas ce qu'il est.

Les défauts dans lesquels la Grammaire Générale est tombée au sujet de l'Adverbe, se firent sentir vivement, comme nous l'avons dit, à ceux qui se sont occupés dès-lors de cet objet: mais entraînés par la grande réputation de cette Grammaire, ils ont plutôt cherché à réparer ces défauts, qu'à travailler sur un fond neuf, en abandonnant des vues trop bornées pour être susceptibles de correction.

2°. M. DUCLOS.

On est fort étonné, par exemple, lorsqu'en jetant les yeux sur les remar-

ques dont M. Duclos enrichit cette Grammaire, on voit qu'il se borna à ces légères observations.

« On ne doit pas dire, *la plupart de ces Particules* : les Adverbes ne sont
 « points des Particules, quoiqu'il y ait des Particules qui sont des Adverbes ;
 « & la plupart ne dit pas assez. Tout mot qui peut être rendu par une Prépo-
 « sition & un nom, est un Adverbe, & tout Adverbe peut s'y rapeller.
 « *Conflamment*, avec constance. On y va, on va dans ce lieu là.

Le Secrétaire de l'Académie Française eut raison de nier que les Adverbes fussent des Particules ; & d'affirmer que tout Adverbe peut être rendu par une Préposition & un nom : mais qu'est ce qu'un Adverbe ? qu'est-ce que ce mot qui se rend par une Préposition & un nom ? On le demande, mais en vain.

5°. M. DU MARSAIS.

M. du Marlais suivant à peu près la même marche, dit aussi « que le mot
 « Adverbe est formé de la Préposition *ad*, vers, auprès ; & du mot *Verbe*,
 « parce que l'Adverbe se met ordinairement auprès du Verbe, auquel il ajoute
 « quelque modification ou circonstance. *Il aime constamment* : *il écrit mal*.
 « Les dénominations se tirent de l'usage le plus fréquent. . . . Ce qui n'empêche
 « pas qu'il n'y ait des Adverbes qui se rapportent aussi au nom Adjectif, au
 « Participe, & à des noms qualificatifs, tels que Roi, Pere, &c. car on
 « dit, *il m'a paru fort changé* : *c'est une femme extrêmement sage & fort ai-*
 « *mable. Il est véritablement Roi.*

« Il me paroît que ce qui distingue l'Adverbe des autres espèces de mots,
 « c'est que l'Adverbe vaut autant qu'une Préposition & un nom : il a la va-
 « leur d'une Préposition avec son complément : c'est un mot qui abrège. Par
 « exemple, *sagement* vaut autant que, *avec sagesse*.

« Ainsi tout mot qui peut être rendu par une préposition & un nom, est un
 « Adverbe. « Après quelques exemples, il ajoute : « Puisque l'Adverbe em-
 « porte toujours avec lui la valeur d'une préposition, & que chaque prépo-
 « sition marque une espèce de manière d'être, une sorte de modification dont
 « le mot qui suit la préposition fait une application particulière, il est évident que
 « l'Adverbe doit ajouter quelque modification ou quelque circonstance à l'ac-
 « tion que le Verbe signifie. Par exemple, *il a été reçu avec politesse* ou *po-*
 « *liment.*

Ce qui le conduit à ce caractère distinctif, « que les mots qui ne peuvent
 « pas être réduits à une préposition suivie de son complément, (c'est-à-dire

« d'un conséquent qui en rend le sens complet,) sont ou des conjonctions ,
 « ou des particules qui ont des usages particuliers : mais ces mots ne doi-
 « vent point être mis dans la Classe des Adverbes ».

Il termine ce Chapitre par l'exposition des diverses Classes dans lesquelles se distribuent les Adverbes.

4^e. M. BEAUTÉ.

M. BEAUTÉ adopte à peu près les mêmes principes, mais modifiés par quelques observations.

« Par rapport aux Adverbes, dit-il, c'est une observation importante, que
 « l'on en trouve dans une Langue plusieurs qui n'ont dans une autre Langue
 « aucun équivalent sous la même forme, mais qui s'y rendent par une Prépo-
 « sition avec un complément ; & ce complément énonce la même idée qui conf-
 « tine la signification individuelle de l'Adverbe.

Il fait voir ensuite que M. DUCLOS ne disoit pas assez en n'employant que l'expression *la plupart*, au sujet des Adverbes qui peuvent être rendus par une préposition & un nom ; & il dit fort bien avec M. du Marlais, que tout Adverbe est dans ce cas.

L'analogie qu'il aperçoit entre la nature de la préposition & celle de l'Adverbe est telle, que le premier de ces mots exprime des rapports généraux avec indétermination de tout terme antécédent & conséquent ; & que le second exprime des rapports généraux déterminés par la désignation du terme conséquent, avec indétermination de tout terme antécédent.

D'où il conclut, que la Préposition & l'Adverbe offrent le même rapport que le Verbe ÊTRE & les autres Verbes, qui expriment tout à la fois l'existence & un attribut déterminé : & comme il a appelé ces deux sortes de Verbes, Verbe Indicatif & Verbe Connotatif, il ne voit point de nom qui conviut mieux à ces deux Classes de mots Préposition & Adverbe, que ceux d'Adverbes indicatifs & d'Adverbes connotatifs.

Il observe très-bien ensuite, contre ceux qui l'ont précédé, que la préposition & le nom par lesquels on peut rendre un Adverbe, ne correspondent pas exactement à la même idée ; & que ces deux tournures doivent différer par quelques idées accessoires. « Je serois assez porté à croire, dit-il, que quand
 « il s'agit de mettre un acte en opposition avec l'habitude, l'Adverbe est plus
 « propre à marquer l'habitude, & la phrase adverbiale à indiquer l'acte ; &
 « je dirois : un homme qui se conduit légèrement, ne peut pas se promettre que
 « toutes ses actions seront faites avec légèreté.

Comme M. Beauzée adopte l'idée de M. du Marçais, que l'Adverbe supplée aussi souvent à la signification des Adjectifs, & même à celle d'autres Adverbes, qu'à celle des Verbes, il en conclut que l'etymologie qu'on a donnée jusques ici du mot Adverbe, est erronée; qu'elle ne peut être bonne qu'autant que le mot latin *verbum* sera pris dans son sens propre où il signifie *mot*, & non *Verbe*.

Quant à la distribution des Adverbes en diverses Classes, il la rejette entièrement comme n'étant que métaphysique: « les Grammairiens, ajoute-t-il, « n'en doivent tenir aucun compte ».

Ce qui lui paroît beaucoup plus essentiel, c'est de rendre aux Adverbes nombre de mots mis mal-à-propos dans la Classe des Prépositions, LOIN, PRÈS, HORS & JUSQUES, que nous avons laissés dans cette Classe; & ceux-ci, PROCHE, AUPRÈS, AUTOUR, QUANT, EN & Y.

Il retranche enfin du nombre des Adverbes les mots suivans qu'il regarde comme de véritables noms: HIER, AUJOURD'HUI, JADIS, JAMAIS, LONG-TEMPS, LORS, TARD, TOUJOURS, BEAUCOUP, PEU, ASSEZ, TROP, TANT, AUTANT, PLUS, MOINS, QUIÈRE.

Comme cette portion de son Système mérite quelque développement, nous y reviendrons vers la fin de ce Chapitre.

Après avoir réuni de cette manière tout ce qu'ons dit à ce sujet les Auteurs qui se sont occupés parmi nous de la Grammaire Générale & Universelle, essayons de parvenir à des principes plus généraux encore, qui puissent nous conduire à des idées plus nettes & plus déterminées de l'Adverbe, & qui nous fassent connoître les causes des diverses propriétés qu'on a déjà remarquées dans l'Adverbe, & que nous pourrions y découvrir dans la suite de ce Chapitre.

§. 1.

Définition de l'Adverbe & ses preuves.

Nous avons vu en parlant des Noms, qu'ils étoient susceptibles de différentes qualités, & que ces qualités s'exprimoient par des Adjectifs, c'est-à-dire par des mots mis à la suite des Noms pour en modifier l'idée.

Mais les Noms ne composent pas la seule Partie du Discours qui soit susceptible d'être accompagnée de mots qui la qualifient, ou la modifient.

Les actions & les manières d'être sont encore exactement dans le même cas.

En effet, tout ce que nous faisons est susceptible de qualification, en bonne ou en mauvaise part ; il en est de même de nos différentes manières d'être.

Ainsi nous disons écrire BIEN, écrire MAL, écrire lentement, écrire vite ; se comporter BIEN, se comporter MAL, se comporter EN SAGE, EN FOU, EN HONNÊTE HOMME, travailler VAINEMENT.

Il faudra donc nécessairement des mots pour peindre les qualités que nous apercevons dans ces actions & ces manières d'être : ces mots formeront une Classe particulière, puisque leurs fonctions n'ont aucun rapport aux fonctions des autres mots ; & ils seront toujours à la suite des Verbes, puisqu'on n'y a recours que pour les modifier.

On les appellera avec raison AD-VERBES, c'est-à-dite *mots faits pour le Verbe, pour l'accompagner, pour le qualifier.*

Telle est leur unique destination. Cependant l'on a cru qu'ils seroient également à modifier des adjectifs & des noms : & l'on cite ces exemples : *cette personne est EXTRÊMEMENT belle ! il est VÉRITABLEMENT Roi, &c.*

Mais l'on n'a pas fait attention que dans toutes ces circonstances, ces adjectifs, ces noms, &c. ne sont point modifiés comme adjectifs, comme noms, &c. mais comme des mots qui achevent de compléter le sens commencé par le Verbe, en sorte que c'est réellement le Verbe qui est modifié dans toutes ces occasions, & non l'adjectif, le nom, &c.

Ceux-ci ont leurs modifications propres qu'on a développées dans les Chapitres où l'on traite de ces Parties du Discours : on ne sauroit leur en attribuer d'autres, sans brouiller tout.

Une preuve sans réplique que le Verbe seul est modifié par l'Adverbe, c'est qu'on ne voit jamais ce dernier marcher de compagnie avec un nom séparé du Verbe, ou antérieur au Verbe. On n'a jamais dit & l'on ne pourra jamais dire ; *un réellement Roi, un grandement esprit ; fortement beau, vivement spirituel.*

On dit à la vérité TRÈS-beau, peu sage ; mais ce *très* & ce *peu* sont du nombre des formules dont on se sert pour distinguer les gradations de l'Adjectif & les idées accessoires qu'on y attache : mais l'on ne doit pas les confondre avec les mots qui servent à distinguer les gradations & les idées accessoires du Verbe.

Dans les phrases citées pour prouver que l'Adverbe modifie d'autres mots que les Verbes, le Verbe n'est pas renfermé dans le seul mot *est* ; il a fallu pour compléter l'idée qu'il offre, qu'on ajoutât les mots qui le suivent, & qui ne font plus la simple fonction d'Adjectif, de nom, &c. Aussi M. du Mar-

lais a cru que dans ces occasions , les Noms étoient de vrais adjectifs.

« Les noms , dit-il (1) , qualifient-ils ? ils font adjectifs. *Louis XV est Roi* ; *Roi* qualifie *Louis XV* ; donc *Roi* est là adjectif. *Le Roi est à l'armée* : « *le Roi* désigne alors un individu : il est donc substantif. Ainsi ces mots sont « pris , tantôt adjectivement , tantôt substantivement : cela dépend de leur « service ; c'est-à-dire , de la valeur qu'on leur donne dans l'emploi qu'on en « fait.

Cette proposition pleine de vérité , n'a cependant eu aucun effet , parce que les prémisses sont mal exprimées , & par conséquent en contradiction apparente avec la conséquence. Il est très-fur que les noms se prennent substantivement & adjectivement , suivant leur place & leur fonction : mais il ne s'enfuit pas qu'ils doivent être apellés *adjectifs* dans le dernier cas ; parce qu'ils continuent d'être des noms , & qu'ils ne remplissent l'idée de qualification que par leur union avec le Verbe. Ainsi l'affertion de M. du Marlais se réduit à dire que les noms sont quelquefois pris adjectivement.

C'est dans ces cas qu'ils peuvent être précédés de l'Adverbe ; mais celui-ci n'est pas plus destiné alors à les modifier qu'ils ne sont eux-même adjectifs. Tout se rapporte au Verbe.

Ajoutons que les Adverbes ne s'emploient jamais qu'avec les Verbes , dans leur sens absolu ; c'est dans ce sens là qu'on dit *il point supérieurement* , *il s'avance rapidement* ; & c'est sous ce seul point de vue qu'on doit les envisager , lorsqu'on veut s'en former des idées exactes & précises.

§. 3.

En quoi diffèrent l'Adverbe & la Préposition.

Lorsque les Auteurs des Grammaires Générales qui ont paru jusques ici , ont dit que les Adverbes étoient des formules abrégées qui tenoient lieu d'une préposition & d'un nom , ils ont donc avancé une proposition très-vraie ; mais ce n'étoit pas assez : il ne suffisoit pas de nous apprendre ce fait : il auroit fallu remonter aux causes de ces formules abrégées , & déterminer les occasions dans lesquelles une préposition & un nom peuvent s'abrégger par un Adverbe. Car si toute préposition & tout nom sont dans ce cas , les Adverbes n'ajouteroient rien à la réunion des prépositions & des noms , comme nous l'avons déjà observé : ils

(1) Principes de Gramm. p. 311.

ne devraient pas même être regardés comme une Partie du Discours, puisque leur fonction seroit parfaitement semblable à celle d'autres Parties.

Mais s'il existe quelque réunion d'une préposition avec un nom qui ne puisse se rendre par un Adverbe, alors l'Adverbe a une fonction très-distincte de celles qu'offre en général la réunion d'une préposition & d'un nom; & c'est la nature de cette fonction, c'est le point où se fait ce partage qui peut seul fixer l'idée qu'on doit avoir de l'Adverbe.

Une préposition & un nom ne peuvent être remplacés ou abrégés par aucune autre espèce de mots, lorsqu'ils désignent le rapport d'un objet avec un autre objet; comme dans ces phrases: *Darius fut vaincu PAR Alexandre: les oiseaux s'élèvent DANS les airs.* Il faut nécessairement alors que les deux objets de comparaison soient présentés d'une manière très-distincte, afin qu'on puisse saisir l'idée qu'ils sont destinés à peindre.

Mais lorsqu'il s'agit de modifier l'idée d'un Verbe par l'expression de quelque qualité qu'on aperçoit dans l'action que peint ce Verbe, la comparaison ne roule plus entre deux objets, mais entre un objet & une qualité: alors il n'est plus d'une nécessité aussi stricte que cette qualité & son rapport avec le Verbe, soient exprimés par autant de mots. L'on peut les réunir en un seul, comme on réunit, au moyen des Verbes, le participe & le Verbe *être.* On a dû même avoir recours à cette tournure, pour rendre la pensée plus vive en l'abrégant, & pour faire perdre au discours la monotonie qui y regneroit par un usage trop fréquent des prépositions & par la répétition des mêmes formules.

§. 4.

L'Adverbe est une ellipse.

L'Adverbe n'est donc qu'une ellipse qui exprime en un seul mot les qualités d'une action, qu'on ne pouvoit désigner sans elle que par une longue circonlocution, & cette ellipse se fait de trois manières, selon que la phrase qui sert à modifier le Verbe est composée d'un Nom, d'un Adjectif joint à un nom générique, ou du nom d'un objet particulier accompagné de son adjectif.

Dans le premier cas, le nom perd tout ce qui l'accompagne comme nom, & reste seul; dans le second, l'adjectif paroît seul avec une terminaison qui tient lieu du nom supprimé: dans le troisième, le nom & l'adjectif s'unissent pour ne former qu'un seul mot.

De-là ces expressions , écrire MAL , écrire OBLIGEAMMENT , écrire LONG-TEMPS.

MAL est un nom devenu Adverbe en se dépouillant de tout ce qui accompagne ordinairement les noms : OBLIGEAMMENT est un Adverbe , formé au moyen d'un adjectif qui s'est chargé d'une terminaison pour tenir lieu d'un nom supprimé ; LONG-TEMPS , est la réunion d'un nom & d'un adjectif.

Telles seroient les phrases dans lesquelles ils se trouvent , si elles n'étoient pas elliptiques :

Il écrit de cette manière qu'on appelle mal.

Il écrit d'une manière obligeante.

Il écrit pendant un long espace de temps.

L'on a soupçonné que les mots semblables à ceux de la première & de la troisième espèce étoient des noms : mais ils cessent d'être noms , dès qu'ils sont employés comme Adverbes : la fonction d'un nom étant incompatible avec celle d'un Adverbe. S'ils étoient noms , ils indiqueroient l'objet ou le sujet du Verbe : mais non-seulement ils n'en indiquent qu'une qualité ; ils ne sont même accompagnés d'aucune des marques qui caractérisent les noms. D'ailleurs , un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue , c'est que la différence ou l'identité des mots ne dépend pas de leur forme , mais de leur signification.

Il ne résulte pas non plus qu'ils soient des noms , de ce qu'on peut les faire précéder d'une préposition , & de ce qu'on peut dire , *il est parti pour long-temps , il voyage pendant long-temps , il est venu alors qu'il l'avoit dit* : car il faudroit qu'il fût démontré , 1°. qu'une préposition ne peut pas précéder un Adverbe ; 2°. qu'un mot elliptique cesse de l'être dès qu'il est précédé d'une préposition. Ce qu'on ne sauroit prouver : car cette expression , par exemple , *pour long-temps* est une vraie ellipse , qu'on a substituée à cette phrase , *pour un long espace de temps* ; puisqu'il n'existe aucun objet qui s'appelle *long-temps*.

Ajoutons que tous ces mots sont eux-mêmes ellipses de phrases , & que par conséquent ils ne sont pas des noms , puisque les noms expriment leur objet sans ellipse : ainsi *longs* est l'ellipse de cette phrase *dans ce temps-là ; toujours* est l'ellipse de celle-ci , *tous les jours , l'ensemble des jours ; peu* est l'ellipse de ces mots *en petite quantité* : il en a peu , c'est-à-dire , il en possède en petite quantité.

Tout mot qui a pu être employé dans l'origine comme un Nom , & qui ne s'emploie plus que pour modifier le Verbe , ne peut donc être regardé que comme un Adverbe : tels sont les mots dont nous venons de parler , *toujours , beau-*

en, &c. tel encore le mot *guères*, qui de son origine fut un nom désignant les échanges, les denrées qu'on change & qu'on commerce, l'abondance^e de ces denrées, & simplement abondance : il présente cette dernière signification lorsqu'on dit, *il n'y en a guères*, c'est-à-dire, *il n'y en a pas en abondance, à suffisance* : mais qui est Adverbe dans cette phrase, dès-là même qu'il est resté seul d'une phrase elliptique, qu'il est sans article, & qu'on ne peut l'expliquer qu'en le faisant précéder d'une Préposition, ou en le changeant en une phrase adverbiale.

D'ailleurs, tout mot, de quelque espèce qu'il soit, dérive d'un Nom : il n'est donc pas étonnant qu'on reconnoisse les Noms dans la plupart des autres Parties du Discours ; sur-tout dans celles qui ne désignent pas des objets, & où ces Noms sont employés sans changements, sur-tout dans les Adverbes. Aussi tous ceux qui existent, & dans les Langues actuelles & dans celles de la plus haute antiquité, sont tous formés de noms pris abstraivement, & auxquels ils doivent toute leur valeur. Donnons-en quelques exemples : on en sentira mieux la vérité de ce que nous avançons, & dont on n'avoit pas encore pu se convaincre.

§. 5.

Leur Etymologie le prouve.

Notre vieux mot *MOULT* est le *multum* des Latins, qui désigne abondance ; multitude ; & qui vint du primitif *MaL, MoL*, compte, calcul, multitude ; d'où se forma également le mot *mille*.

Notre vieux *ONQUES*, qui signifie *en aucun tems*, est le latin *unquam*, ellipse de *in un-um horam quam*, & qui signifioit *en aucun tems que ce soit*.

RIEN est le mot latin *rem*, chose, pris dans un sens abstrait pour désigner l'absence de toute chose, *chose aucune* ; dans le même sens que nous disons *personne* pour marquer l'absence de toute personne, qu'il n'y en a pas même *une*.

DÉSORMAIS, LORS, ALORS, ENCORE sont tous composés du mot *or* qui signifie *heure, tems, moment*. *Désormais* signifie mot à mot, *de cette heure en avant* ; *lors, l'heure* ; *alors, à l'heure*. *Encore*, est l'Italien *an-ch' ora*, en cette heure, expression empruntée du Latin *hanc hora-m*, qui a la même signification, *en cette heure*.

AUJOURD'HUI est composé de ces mots *au jour-de-hui*, c'est-à-dire, *dans ce jour, au jour de ce moment présent*.

MAINTENANT, est une ellipse de cette phrase, pendant que la main est *amant* ce sujet, cet objet.

ASSEZ, vient de *A*, il a, & de *SAT* qui signifie suffisance, abondance, & qui forme *satis* & *raffasier*.

EN, *Y*, *LA*, tous Adverbes de lieu, viennent de mots latins altérés qui étoient eux-mêmes des Adverbes effets d'autant d'ellipses.

En s'est formé du Latin *in*, composé des deux Prépositions *IN*, en, dans; & *DE*, de; & qui donnent lieu de cette phrase, *in loco de quo profectum est*, dans le lieu d'où l'on est parti, *rapartant de là*.

Y est le Latin *hic*, là, en ce lieu, phrase elliptique, au lieu de *hic loco*, ou *hic loco*, à ce lieu. Ainsi cette phrase, *il y est*, n'est que l'altération de celle-ci, *ILLE HIC EST*.

Là, est l'ellipse de cette phrase, *in parte illa*, en cette partie *LA*.

JÀ, est composé de deux mots latins, *JA* ou *JAM*, déjà; & *DIU*, depuis plusieurs jours, il y a long-tems; mot formé du primitif *DI*, jour.

Trop, vient du mot *troppo* ou *troupe*, désignant *multitude*.

SOUVENT, le *sovente* des Italiens, est une altération du *sapè* des Latins, qui signifie la même chose, & qui ne se lie à aucun mot latin; en sorte qu'on ne sauroit douter qu'il n'ait une origine Osque ou Orientale; il vient de *שָׁפָה* *Shepa*, abondance, affluence; 2°. *multitudo*, troupe: d'où se forma également le Verbe Chaldéen *שָׁפָה*, *Sh-po*, verser, avoir en très-grande abondance.

Mais puisque les Adverbes qui consistent en un seul mot, furent toujours un nom détourné de son sens propre pour n'être employé que dans un sens abstrait, & pour tenir lieu d'une phrase entière, dont on a fait l'ellipse, il en résulte nécessairement, comme nous l'avons dit, que tout nom pris adverbiallement, a changé de nature, & qu'après avoir paru dans la classe des Noms comme Nom, il doit être répété comme adverbe dans celle des adverbes.

C'est par la même raison que nous regarderons comme Adverbes, & non comme Adjectifs ou comme Noms, les mots *juste*, *fort*, *vite*, *bien*, *mal*, &c. dès qu'ils servent à modifier un Verbe. En effet, *chanter juste*, c'est chanter *AVIC* *juste*: & *marcher vite*, marcher *AVIC* *vite*.



§. 6.

Origine de notre terminaison adverbiale, ment.

Nous regarderions également comme des FORMULES ADVERBIALES, celles qui sont composées d'une Préposition & d'un Nom, comme *en arrière, en avant*; ou d'une Préposition & d'un Adjectif, comme *en vain, enfin, en gros*; toutes les fois que ces Formules serviroient à modifier un Verbe, & non à désigner le rapport d'un objet avec un autre objet, comme dans ces phrases, *parler en vain, faire un pas en avant, &c.* Formules parfaitement semblables à celles-ci des Latins, qu'on a constamment reconnues pour Adverbes, *illico, sur l'heure*, étant toujours dans ce lieu; *in cassum*, en vain; *immerito*, sans avoir mérité.

Quant aux Adverbes qui indiquent les qualités d'une action, ils se reconnoissent en François à la terminaison *MENT*, le *mente* des Italiens; & en Latin, à la terminaison *ter*. Il se conduit *prudemment*, la Fortune lui est *constamment* contraire.

On a cru que cette terminaison venoit du Latin *mens*, qui signifie *avec esprit*; & que *prudemment* signifioit *avec un esprit prudent*; *fermement*, avec un esprit fort.

Mais les Latins terminoient ces Adverbes en *ter*, & par quelle raison eussions-nous abandonné cette terminaison pour en donner une autre à ces mots, empruntée également du Latin, si ces mots nous étoient venus des Latins? C'eût été une bilatterie qui n'auroit ressemblé à rien. Disons, sans crainte de nous tromper, que cette terminaison *ment*, qu'on a dû écrire *mans* en se conformant à la prononciation, vient d'un mot qui désigna l'érendue, la qualité, l'idée superlative, en cela parfaitement semblable au *ter* des Latins; & que ces expressions *agir prudemment, fermement*, doivent se rendre par celles-ci, *agir d'une manière remplie de prudence, remplie de force*, tout comme le *prudens* & le *fortiter* des Latins.

Ce mot n'est pas même difficile à trouver, quoiqu'aucun Erymologiste ne s'en soit douté: c'est le vieux mot *MAN*, beaucoup, qui fit l'Italien & le Provençal *mano*, beaucoup; l'Italien, *sa-mano*, si grand, & notre mot *MAINT*, par lequel nous désignons un grand nombre.

Ce mot *main* ne se rapporta jamais, comme on l'a cru mal à propos, à la famille *malus, meult*, abondant; il se forma du mot *MAN*, qui signifie *main*; *main* & *maine* signifioient à pleines mains, en abondance: on ne pouvoit donc choisir

un mot plus propre à remplacer le *ut* des Latins. De-là virent encore ces mots des Langues du Nord, qui confirmeront ce que nous venous de dire,

<i>L'ancien Thouton,</i>	MAN-ig,	multitude.
<i>L'Allemand,</i>	MANCH,	plusieurs, beaucoup.
	MAN,	plusieurs, quantité, multitude.
	MINGE,	beaucoup, grand nombre, abondance.
<i>Le Goth,</i>	MAN-ag,	} grand nombre, multitude, plusieurs, beaucoup.
<i>L'Anglo-Saxon,</i>	MAN-ige,	
<i>Le Flamand,</i>	MIN-ig,	
<i>L'Anglois,</i>	MAN-y,	

§. 7.

Division des Adverbes.

Pour terminer ce qui a rapport aux Adverbes, nous n'avons plus qu'à rapporter la division qu'on fait ordinairement de cette espèce de mots en différentes classes, relatives au *temps*, au *lieu*, à la *quantité*, à la *qualité*, à la *manière*, à l'*affirmation*, & à l'*interrogation*.

Quand, maintenant, alors, tard, déjà, jamais, sont des Adverbes de temps.

Où, là, ici, ailleurs, dehors, dedans, par-tout, sont des Adverbes de lieu.

Combien, beaucoup, peu, guères, davantage, médiocrement, sont des Adverbes de quantité.

Savamment, prudemment, gaiement, promptement, lentement, confusément, &c. désignent la qualité ou la manière.

Ainsi, certainement, nullement, point, peut-être, ont rapport à l'affirmation.

Pourquoi, comment, sont interrogatifs.

Plus, très, fors, moins, ausant, sont des Adverbes qui servent à comparer les qualités qu'on aperçoit dans les objets; ils précèdent ainsi & les Adjectifs & les Adverbes qui désignent les qualités: on dit *plus savamment, très-savamment*, comme on dit *plus savans, très-savans*.



CHAPITRE X.
DES CONJONCTIONS.

NEUVIEME PARTIE DU DISCOURS.

S I les Tableaux de la Parole n'étoient composés que de deux objets en rapport, ou s'il n'étoit jamais nécessaire de déterminer par d'autres mots le sens de ceux qui peignent l'un ou l'autre de ces objets, les Parties du Discours dont nous venons de parler seroient suffisantes pour lier toutes les portions qui entrent dans les Tableaux des idées : mais l'opposition de nos idées est rarement bornée à cette simplicité ; elle s'étend avec nos idées : elle se prête à tout ce qui est nécessaire pour les développer & pour les présenter de la manière la plus exacte, la plus précise.

Cependant lorsqu'il sera question d'ajouter Phrase à Phrase, Tableau à Tableau, & de les lier entr'eux, afin qu'ils ne forment qu'un seul Tout, faudra-t-il en avertir par de longues phrases ? faudra-t-il répéter sans cesse que ce que l'on va ajouter n'est qu'une portion du même Tableau : que l'idée qu'on va développer n'est qu'une addition à celle qu'on a déjà présentée : que cette addition tend à la déterminer, à la caractériser de la manière la plus propre à en faire reconnoître l'objet ? « Lira-t-on, une personne est venue, & « je vais vous dépeindre cette personne : c'est celle venue de votre part si « souvent, & cette personne m'a fait grand plaisir en venant :

Rien de plus ridicule, sans doute, qu'un pareil langage ; tel est cependant celui auquel nous serions réduits, s'il n'existoit d'autres Parties du Discours que celles dont nous avons traité jusqu'à présent.

Il dut donc exister dès le moment où les Langues se formerent, des mots de la plus grande simplicité, des mots aussi rapides que le geste, qui seroient à lier avec un objet toutes les idées qu'on y attachoit, & qui le caractérisoient sans qu'on fût obligé de répéter sans cesse cet objet : le langage dut devenir par-là infiniment concis, plus rapide, plus énergique ; & l'Auditeur ne dut jamais être impatienté par une idée qu'il attendoit, & qui n'arrivoit point.

Ils existent, en effet, ces mots, & ils existent dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne peut jamais s'en passer : ils forment une nouvelle Partie du Discours, & on les appelle *CONJONCTIONS* ; nom qui les peint parfaitement dès que l'on fait que ce mot est composé de deux mots Latins, *cum* & *junctus*, dont la réunion signifie, *mots avec lesquels on joint*, on unit.

Une Conjonction est donc un mot qui, de plusieurs Tableaux de la Parole, en fait un seul Tout, soit pour abrégér le discours par cette réunion, & le rendre plus coulant, soit pour empêcher que son unité soit altérée par les mots qui modifient quelques-uns des objets dont il est composé.

L'on aperçoit dès-lors sans peine ce qui distingue cette espèce de liaison, d'avec celles dont nous avons déjà parlé ; que la Conjonction lie les phrases entr'elles, & qu'elle unit à un mot les caractères par lesquels on en détermine l'idée, tandis que le Verbe lie les mots qui peignent les qualités avec les noms des objets ; & que la préposition lie les noms des objets en rapport.

D'après ces principes, puisés dans la Nature même, il sera aisé de s'assurer si les Auteurs qui ont traité des Conjonctions, l'ont fait avec l'exactitude nécessaire ; il ne sera pas moins aisé de reconnoître quels sont les mots qui appartiennent à cette classe du Discours : car jusques à présent l'on ne s'est accordé ni sur l'idée précise qu'on doit attacher aux Conjonctions, ni sur le nombre de ces Conjonctions.

SANCTIUS & LANCELOT ne les définissent pas d'une manière satisfaisante : le premier se contente de dire (1), « que la Conjonction n'unit pas les cas « semblables, comme on l'avoit avancé fort mal à propos ; & qu'elle unit seu-
« lement les phrases. »

LANCELOT, quoique plus étendu, n'en est pas plus instructif : « La se-
« conde sorte de mots, dit-il (2), qui signifient la forme de nos pensées,
« sont les Conjonctions, comme, &, non, vel, si, ergo, &c, non, ou, si,
« donc. Car si on y fait réflexion, on verra que ces Particules ne signi-
« fient que l'opération même de notre esprit, qui joint ou disjoint les choses,
« qui les nie, qui les considère absolument ou avec condition. Par exemple
« il n'y a point d'objet dans le monde hors de notre esprit, qui réponde à

(1) Minerva, Lib. I. Cap. XVIII.

(2) Gramm. Génér. Part. II. Ch. XXIII.

« la Particule *non* ; mais il est clair qu'elle ne marque autre chose que le jugement que nous faisons qu'une chose n'est pas une autre.

« De même *ne*, qui est en Latin la Particule de l'interrogation, *an-ne ?* dites-vous ! n'a point d'objet hors de notre esprit, mais marque seulement le mouvement de notre ame, par lequel nous souhaitons de savoir une chose. »

Cette Partie du Discours n'a donc pas été mieux présentée dans cet Ouvrage, que l'Adverbe : le détail n'en est pas suffisant ; & les expressions qu'on y employe de *Particules*, & de *Particules qui ne signifient que l'opération même de notre esprit qui joint ou disjoint les choses*, ne laissent aucune idée distincte. On est étonné de la légèreté avec laquelle ces objets sont discutés ; mais il est plus surprenant encore que celui qui commenta cette Grammaire avec tant de succès, n'ait rien dit sur ces deux Chapitres.

Nos Grammairiens modernes en ont eu des idées plus nettes & plus exactes. « Ainsi la valeur de la Conjonction, dit DU MARSAIS (3), consiste à lier des mots par une nouvelle modification, ou idée accessoire, ajoutée à l'un par rapport à l'autre. . . Les Conjonctions supposent toujours deux idées & deux Propositions, & elles font connoître l'espèce d'idée accessoire que l'esprit conçoit entre l'une & l'autre.

M. Beauzée dit en d'autres termes : « les Conjonctions (4) servent seulement à lier les Propositions les unes aux autres. Plusieurs semblent, au premier aspect, ne servir qu'à lier un mot avec un autre ; mais si l'on y prend garde de près, on verra qu'en effet elles servent à lier les Propositions particulières qui constituent l'ensemble d'un même Discours.

Il en donne une idée plus nette, lorsqu'il dit, dix-huit pages plus bas : « Concluons donc que les Conjonctions sont des mots qui désignent entre les Propositions, une liaison fondée sur les rapports qu'elles ont entre elles. »

Cette définition est conforme à celle de M. HARRIS (5) ; mais celui-ci étoit dans l'erreur commune, lorsqu'il ajoutoit que les Conjonctions étoient des mots vuides de sens par eux-mêmes : & ARISTOTE qu'il cite, & qui a défini les Conjonctions de la même manière dans la Poétique (6), n'étoit pas plus avancé à cet égard.

(3) Princ. de Gramm. p. 803. & 804.

(4) Gramm. Gen. T. I. p. 344.

(5) Hermès, p. 338.

(6) Poët. Ch. XX.

L'on s'est encore moins accordé sur le nombre même des Conjonctions ou sur les mots qu'on devoit regarder comme tels. L'Abbé GIRARD en reconnoit cinquante-trois : M. DU MARSAIS augmente ce nombre de cinq ou six. M. BEAUVAIS le réduit tout-à-coup à quatorze : il prouve fort bien que les autres mots qu'on avoit mis dans cette classe, ne font que des phrases conjonctives ou des Adverbes : & il le démontre par le rétablissement de la phrase élipée dont ils faisoient partie : il est ainsi plus conséquent que l'Abbé Girard qui oublia qu'il venoit de borner les Prépositions à celles-là seules qui n'étoient composées que d'un seul mot, comme si l'esprit humain ne pouvoit jamais apercevoir qu'une portion de la vérité, & que cette portion fût sans efficace pour lui en faire découvrir d'autres étroitement liées avec celle-là.

En remontant nous-mêmes aux causes de la différence qu'on observe entre ces quatorze Conjonctions conservées, & celles qu'on supprime, & qui ont fait que celles-là ont été exprimées par un seul mot, tandis qu'il en a fallu plusieurs pour exprimer celles-ci, nous prouverons qu'on en doit encore diminuer considérablement le nombre, & le réduire à quatre au plus : précisément à ces Conjonctions qui servent à marquer uniquement la liaison des idées & des mots, sans y ajouter aucune idée accessoire ; nous ferons voir en même temps que les autres mots qu'on prenoit pour des Conjonctions, ajoutoient des idées accessoires à celle de Conjonction, & qu'ils étoient ainsi l'effet de l'éllipse ; mais d'une éllipse plus hardie que les nôtres, & que nous tenons des Langues anciennes ;

L'on ne sera pas étonné que nous ayons pu aller plus loin que ceux qui nous ont précédés, à cause de la nature de nos recherches : comme elles nous conduisoient à l'origine des Langues & de leurs mots, elles nous mettent à même de prononcer sur des Questions qu'on n'auroit pu résoudre sans elles, & de réduire par-là même les Conjonctions à leurs justes bornes, comme nous y avons déjà réduit le Verbe, en séparant des Conjonctions les mots qui ne l'étoient devenus qu'en réunissant l'idée conjonctive à celles qu'ils peignoient déjà.

Cette portion de notre travail sera d'autant plus intéressante, qu'on pourra désormais se rendre raison du choix qu'on avoit fait de ces mots, pour désigner les idées qu'ils offrent, & qui paroissoit être absolument l'effet du hasard ; en sorte que ces Conjonctions, si énergiques par elles-mêmes, paroissoient n'avoir qu'une énergie d'emprunt.

Commençons par les Conjonctions qui méritent seules ce nom, celles qui servent seulement à lier, sans être accompagnées d'aucune idée accessoire : nous parlerons des autres dans l'Article II. sous le nom de *Conjonctions Elliptiques*.

ARTICLE I.

DES CONJONCTIONS QUI SERVENT UNIQUEMENT À LIER :
ET 1°. DE CELLES QU'ON APPELLE COPULATIVES.

§. 1.

Conjonctions Copulatives, au nombre de trois.

LORSQUE nous considérons les idées relativement à la liaison qu'elles peuvent avoir entr'elles, nous parvenons à quelqu'un de ces trois résultats : ou ces idées s'unissent & se combinent parfaitement entr'elles, en sorte que ce qu'on affirme de l'une, peut s'affirmer de toutes : ou nous ne les rapprochons en un même Tableau, que pour les exclure toutes par la même opération : ou nous n'excluons qu'une partie de ces idées, & nous conservons les autres.

De-là naîtront trois Conjonctions différentes : car il sera bien plus conformé à la netteté & à la clarté du Discours d'employer divers liasons, suivant la diversité des résultats auxquels on est parvenu & qu'on veut faire connaître, que si l'on employoit toujours le même mot. Ces trois Conjonctions sont **ET, NI, OU.**

Et, unit les phrases entr'elles.

Ni, les sépare, il les exclut d'un même ensemble.

Ou, ne les sépare qu'en partie ; il laisse le choix ; c'est un résultat partiel, au lieu que les autres sont universels, & tombent sur la masse entière des objets comparés.

Ainsi nous disons : Prenez cette fleur **et** celle-ci.

Ne prenez **ni** cette fleur, **ni** celle-ci.

Prenez cette fleur **ou** celle-ci.

Nous les voyons dans ces vers de Boileau (1) :

Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer ;

(1) Art Poët. Chant III.

Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
 D'un divertissement me fait une fatigue.
 J'aimerois mieux encor qu'il déclînât son nom,
 Et dit, je suis Oréïle ou bien Agamémnon,
 Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, écourdir les oreilles :
 Le sujet n'est jamais assez-ôt expliqué. . . .

Que devant Troie en flâme, Hécube défolée
 Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
 Ni, sans raison, décrire en quels affreux Pays,
 Par ses bouches l'Euxin reçoit le Tanais.

1°. De la Conjonction *ET*.

Celle-ci sert à lier les phrases entr'elles & à unir les noms des objets qui forment un même membre de phrase.

C'est dans ce premier sens qu'Ulysse dit (1) : « Nous nous éloignons de cette côte, fort affligés : *ET* nous sommes portés par les vents sur les Terres des Cyclopes. »

Et c'est dans le second sens qu'il ajoute, en parlant de ces mêmes Cyclopes :

« Chacun gouverne sa famille *ET* regne sur sa femme *ET* sur ses enfans, *ET* ils n'ont point de pouvoir l'un sur l'autre. . . . Ils n'ont point de vaisseaux, & parmi eux il n'y a pas de Charpentiers qui puissent en bâtir pour aller commercer dans les autres Villes, comme cela se pratique parmi les autres hommes qui traversent les mers, *ET* vont *ET* viennent pour leurs affaires particulières. »

2°. De la Conjonction *OU*.

« Celle-ci ne diffère de la précédente, dit l'Abbé Girard (1), qu'en ce que la liaison que l'une exprime, tombe purement sur les choses pour les joindre : au lieu que la liaison exprimée par l'autre, tombe directement sur la négation attribuée aux choses pour la leur rendre commune. »

« Elles diffèrent encore en ce que la première (&) ne se multiplie point dans

(1) Odyss. Liv. IX. Trad. de M. Dacier.

(2) Vrais Principes de la Lang. Franç. Tom. II. p. 259.

« l'énumération : on se contente de la placer une seule fois avant la dernière des
 « choses qu'on veut joindre, à moins qu'on ne la mette à la tête de l'énumé-
 « ration pour faire entendre qu'on ne veut rien excepter. Ainsi l'on dirait :

« Mes frères, mes sœurs, mes cousins & tous mes parents m'ont abandonné.

Ou dans le sens d'une indifférence universelle :

Et ses frères, & ses sœurs, & ses cousins, & tous ses parents lui sont indifférens :

« Mais dans ce sens, il vaut mieux supprimer absolument *ET*.

« On doit, au contraire, multiplier *NI* dans l'énumération, autant de fois qu'il
 « y a de choses à qui l'on veut rendre la négation commune : on dirait donc :

« Il n'a ni ami ni ennemi, ni vice ni vertu.

Ulysse emploie cette Conjonction *NI*, lorsqu'à l'occasion de Polyphème, l'un
 de ces Cyclopes dont il a déjà parlé, il ajoute : « Je m'avantai, portant avec moi
 « un outre d'excellent vin . . . Il n'y avoit *NI* sagesse *NI* tempérance qui pussent
 « tenir contre cette liqueur . . . Car j'eus quelque pressentiment que nous aurions
 « à faire à quelque homme d'une force prodigieuse, à un homme sauvage &
 « cruel, & qui ne connoissoit *NI* raison *NI* justice.

3. De la Conjonction *OU*.

Elle laisse la liberté du choix ; & on l'emploie dans le doute. *Accordez-moi
 ou refusez-moi présentement.*

Tel est l'usage qu'en fait le même Ulysse lorsqu'entendant la voix de Nausi-
 caë & de ses Compagnes, (1) il dit : « En quel Pays suis-je venu : Ceux qui
 « l'habitent, sont-ce des Hommes sauvages, cruels & injustes, ou des Hommes
 « qui honorent les Dieux & qui respectent l'hospitalité : Des voix de jeunes fil-
 « les viennent de frapper mes oreilles : sont-ce des Nymphes-des Montagnes,
 « des Fleuves ou des Etangs : ou seroient-ce des Hommes que j'aurois en-
 « tendus :

Ces deux dernières Conjonctions peuvent être regardées plutôt comme des
 mots d'agrément pour répandre de la variété & de la variété dans le Discours,
 que comme des mots de première nécessité : leurs fonctions pouvant être rem-
 plies par la Conjonction *ET* jointe à d'autres mots.

(1) Odyss. Liv. VI.

N1, est en effet la réunion de la conjonction **ET** & de la négation. On dit, *il n'a ni vice ni vertu* ; comme on dirait, *il n'a point de vice, ET il n'a point de vertu*.

On tient lieu de la conjonction **ET**, & de la Préposition *entre*. Lorsqu'en offrant le choix, on dit *la Paix ou la Guerre* ; c'est comme si l'on disoit : *Déterminez-vous ENTRE la Paix ET ENTRE la Guerre*.

Mais ces tournures monotones, allongées & sans cesse répétées, déplurent bientôt ; elles étoient trop contraires à l'impatience qu'on a d'être instruit & à la netteté du Discours pour qu'on n'en cherchât pas de meilleures : de-là ces *ni* & ces *ou* qui multiplient nos Conjonctions, & que diverses Langues ont également modifiées par d'autres mots.

§ 2.

Origine de ces Conjonctions.

Ces mots ne furent pas pris au hasard pour servir de liaison entre les idées : ce ne fut point par un simple caprice qu'on les revêtit de la valeur qu'elles offrent : que la première unit ; que la seconde exclut ; que la troisième donne le choix : elles eurent cette énergie à la nature même des élémens dont elles sont composées, à la nécessité où l'on étoit de choisir les sons les plus propres à peindre.

ET, ne pouvoit être mieux choisi pour remplir toutes ces vues, en désignant la liaison des idées. C'est un dérivé du Verbe **E** : c'est le Verbe **E** lui-même, considéré dans son sens le plus abstrait, non comme le lien d'une qualité avec son objet, non comme représentant une personnalité ; mais comme peinture de la liaison pure & simple, dépouillée de toute idée accessoire. C'est le nom même de l'existence désignant celle de deux idées dans un même Tableau, dont elles font partie.

N1, s'est formé de la négation **NE** : celle-ci étoit née de la nasale **N**, qui se prononce en repoussant l'air avec effort par les narines : **N** fut donc, entre tous les sons, le plus propre à peindre la négation, qui est toujours repoussante. De-là **Ne**, & le **Non** des Latins, communs à nos Langues modernes formées de celles-là. Ce même **N** précédé de la voyelle **E**, ou **ET**, fit le mot *Ain* qui est la négation chez les Orientaux, & qui forma le **ET** négatif des Latins, qui se conserve avec la prononciation primitive *Ain* dans nos mots *in-juste*, *in-utile*,

in-efficax, &c. Il peut avoir produit le mot *αιδης*, qui signifie en Grec tout ce qui est horrible, désagréable, répoullant.

Ou, qui désigne l'opposition de deux objets, vient donc du primitif *ou*, par lequel on indiquoit un lieu différent de celui dans lequel on est, & des êtres différents de ceux dont on venoit de parler : il fut par conséquent opposé à *est* qui désignoit le lieu même où l'on est : il fut donc très-bien choisi pour désigner les objets opposés ou placés en sens contraire : de-là le nom d'*ou-est* qui signifie mot à mot *oposé à est*, à l'Occident ; & le *ou-estus* des Latins qui étant composé de ce mot *ou* & du primitif *estus*, dont la signification est, *brillant, jour, matin*, &c. signifie mot à mot *oposé au jour*, à l'Aurore, c'est-à-dire le soir. Les Grecs prirent ce mot *ou* dans toute son extension, & ils en firent la négation *ou* qui présente chez eux le même sens que *ne* & *non* chez nous. C'est le *ו* des Hébreux, prononcé indifféremment *ou* & *v*, comme le *w* des Peuples du Nord, & comme *V* des Latins, qui remplaça leur ancien *ou* au commencement des mots.

§ 3.

De la Conjonction déterminative que.

Il arrive très-souvent qu'un mot qui fait partie d'une phrase, a besoin d'être accompagné de mots qui déterminent sa valeur ; alors ces mots déterminatifs se mettent à la suite de celui qu'ils modifient, & ils se lient avec lui par la Conjonction *que* : c'est ainsi qu'un Historien François dit :

« *Clovis n'étoit que dans la quinzième année lorsqu'il monta sur le Trône.*
 « *Il avoit à peine vingt-ans, qu'il envoya défer Syagrius, fils du Comte Gil-*
 « *les & Gouverneur pour les Romains dans la Gaule . . . Il marcha droit à*
 « *Soissons : combattre & vaincre ne fut pour lui qu'une seule & même chose.*

La Conjonction *que* revient quatre fois dans ce Tableau, quoique fort court : la première fois c'est pour lier ces mots, *Clovis n'étoit*, avec ceux-ci, *dans sa quatrième année*, qui déterminent le sens des premiers. La seconde fois, c'est pour déterminer le sens du mot *lors*. Le troisième lie avec *il avoit*, les mots qui en achevent le sens ; le quatrième montre que ces mots *une seule & même chose*, complètent le sens commencé par ceux-ci, *combattre & vaincre ne fut pour lui*.

Accoutumés à nous énoncer sans cesse de cette manière, nous ne concevons pas que ces tournures aient jamais pu occasionner la moindre difficulté, & nous nous contentons d'en éprouver les heureux effets ; sans cher-

cher à nous en rendre raison : mais lorsqu'on veut sentir la force de ces mots & leur utilité, on n'a qu'à examiner l'embarras dans lequel on se trouveroit s'ils n'existoient pas, & qu'on fût obligé de recourir à d'autres tournures.

Les Grammairiens ont supposé que nous avions dans notre Langue un grand nombre de *que* différens ; qu'il y en avoit de conjonctifs, de comparatifs, d'exclamatifs : ils ont encore reconnu un *que* & un *qui* relatifs, absolument différens de tous ceux-là, puisque ces premiers sont indéclinables, & que ceux-ci se déclinent, sur-tout dans la Langue Latine.

Mais comme la déclinaison n'est qu'un accessoire, elle ne peut être un motif suffisant pour regarder tous ces *que*, même les relatifs, comme des mots différens. Disons donc qu'il n'en existe qu'un seul, qui offre toujours le même sens, cette valeur déterminative qui continue la Conjonction *que* : en ramenant ainsi tous ces *que* à cet unique principe, leur explication qui parut toujours si embarrassée & si peu satisfaisante, devient de la plus grande simplicité & de la plus grande clarté.

I. Du *que* Conjonctif.

Il s'agit ici du *que* qui lie une Proposition avec une autre qu'elle détermine, & qui se trouve ainsi placé entre deux verbes : tels sont ceux-ci :

Je desire *que* vous veniez nous voir,
Je crains *que* notre projet n'échoue.

On voit sans peine que la Proposition qui suit ces *que*, sert à rendre plus complet ou à déterminer le sens commencé par la Proposition qui les précède : que ces *que* font connoître ce qu'on desire, ce qu'on craint.

Ne soyons pas étonnés qu'on ait regardé ce *que* comme le seul qui fût conjonctif, parce que dans ces occasions il lie deux Propositions complètes ; en sorte qu'on aperçoit sans peine les phrases qu'il unit, & qu'on n'est point obligé d'avoir recours à l'ellipse pour en découvrir le sens : au lieu que dans tous les autres cas, son usage est moins sensible, à cause des autres ellipses qui y dominent : aucun cependant qui diffère de celui-ci, & qu'on ne puisse y ramener d'une manière très-simple.

Mais avant que d'examiner ceux-ci, ajoutons que c'est ce même *que*, qui marchant à la suite des mots adverbiaux pour en déterminer le sens, les a fait regarder comme des Conjonctions : tel est *QUE*, après *lors*, *afin*, *quois*,

Or, &c. Il est précisément de la même nature que le précédent, & déterminatif comme lui.

II°. *Que Comparatif.*

Ce qu'on appelle *que Comparatif*, est un *que* déterminatif, qui ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est placé entre deux objets que l'on compare :

Il est plus riche *que* nous.

Le Soleil est plus grand *que* la Lune.

Dans ces exemples, il n'est pas moins déterminatif que dans le cas où il est entre deux verbes : là, il déterminoit les motifs ou les suites d'une action : ici, il détermine une comparaison commencée, & qui offroit sans cet *e* suite, un sens aussi indéterminé, que la phrase qui précède le *que* entre deux Verbes.

On a donc eu tort de les distinguer dans le fait, d'autant plus que le *que* comparatif est réellement entre deux verbes comme le *que* Conjonctif ; avec cette seule différence, que le second s'est ellipsé, parce que la phrase n'en est pas plus obscure, & qu'elle en est plus vive & plus brève : c'est comme si l'on disoit, *il est plus riche que nous* ne sommes riches : *le Soleil est plus grand que la Lune* n'est grande.

III°. *Que Exclamatif, Interrogatif ou Précurseur.*

On avoit constamment regardé comme adjectif, ou comme une particule exclamative & primitive les *que*, par lesquels commencent ces phrases & toute phrase pareille :

Que cette personne est aimable & bonne !

Que le Ciel semble ses vœux !

Que faites-vous !

Qu'il le veuille ou non, je le ferai également.

Ce *que*, comme M. BEAUVIS a très-bien vu (1), est une subdivision du *que* Conjonctif : il ne diffère de celui qui est entre deux Verbes *que* parce qu'on a fait l'ellipsé du Verbe qui le précède, & qui en nuisant à l'énergie de

(1) Gram. Gen. Tom. I. p. 601.

la phrase, n'ajouteroit rien à sa clarté : les exemples qu'on vient de rapporter sont donc une ellipse de ceux-ci :

On ne peut assez répéter que cette personne est aimable, &c.
 Je desire que le Ciel comble ses vœux.
 En faisant cela, que faites-vous ?
 Sans m'embarrasser, qu'il le veuille ou non, je le ferai.

IV. Que relatif.

Ce qu'on appelle *que* relatif; ce *que* dont se font accompagner les Noms, & si célèbre par les difficultés dont il est hérissé dans toutes les Grammaires, seroit-il d'une nature différente ? Non sans doute : servant constamment à caractériser le Nom qu'il suit, à en déterminer l'idée, il n'est pas moins conjonctif que tous les *que* dont nous venons de parler dans ces phrases. Par exemple :

Le Livre que vous m'avez envoyé est très-intéressant.
 L'Auteur que vous citez est un excellent juge sur cet objet.

Que, lie les mots LIVRE & AUTEUR, avec d'autres mots qui les déterminent & les caractérisent : on voit que *ce livre qui est très-intéressant*, est celui que vous m'avez envoyé : que l'Auteur qui est un excellent juge sur ces objets, c'est celui que vous citez : c'est comme si l'on disoit en deux phrases :

« Vous m'avez envoyé un Livre, & je trouve que ce Livre est très-intéressant : Vous citez un Auteur, & je trouve que cet Auteur est un excellent juge sur l'objet en question ».

Cependant on n'a jamais regardé ce *que* comme une Conjonction; on en a fait au contraire un Pronom appelé *que* & *que* relatif, parce nous disons dans ces occasions tantôt *que* & tantôt *qui*, à la manière des Latins qui lui donnent tous les genres & tous les cas, comme aux adjectifs. Nous disons *que*, lorsque le nom dont il s'agit est l'objet du Verbe qui vient à la suite de la conjonction, & qu'il figure ainsi dans un tableau passif.

Nous disons *qui*, lorsque le Nom dont on veut déterminer l'idée, est le sujet du Verbe qui vient à la suite du *que*, & qu'il figure ainsi dans un tableau actif. *Qui*, n'est alors qu'un mot elliptique, formé par la réunion de la conjonction *que*, avec le pronom de la troisième personne qui représente le nom déjà indiqué, & qui le représente comme sujet, & non comme objet : ainsi au

Heu de dire, *la personne QUE ELLE est venue de votre part, m'a confirmé ce récit* ; on dira, *la personne QUI est venue de votre part, &c.*

Au lieu de dire, les Princes *qui ils sont bons*, rendent leurs sujets heureux, on dit, *les Princes QUI sont bons, rendent heureux leurs sujets.*

Il en est de même lorsque la Préposition *est* se trouve entre *qui* & le pronom : car alors de ces trois mots, *que, de, & il ou elle*, nous en faisons un seul, le mot elliptique *quod*.

Ainsi au lieu de dire, les Grands-Hommes *qui d'eux nous venons de parler*, méritent des statues, on dit :

Les Grands-Hommes *quod* nous venons de parler, &c.

Ces mots elliptiques ne sont pas aussi anciens que le langage ; on n'y parvint que par degrés. Nous voyons les Hébreux employer le *qui* conjonctif & le pronom séparément dans tous les endroits où nous en avons fait un relatif. Ainsi David disoit :

אשרי ה'איש אשר לא הליך בקצת רשעים (1)

= Heureux l'homme (אשרי) qui il ne va pas dans la compagnie des méchants.

Et un peu plus bas, en parlant de ces mêmes méchants, il ajoute :

כי אם-כטוץ אשר-הדמנו רוח (2)

= Car ils feront comme la balle אשר que le vent chasse elle.

Les Grecs réduisirent de bonne-heure ces deux expressions, la conjonction & le pronom, en un seul mot : tel fut le mot *ὅτι* ; il est certain qu'il est la réunion de ces deux mots *ὅ, et, & τι, que*, comme l'avoient déjà soupçonné MM. de Port-Royal dans leur Grammaire Grecque (3) : car, disent-ils, *ὅτι, ὅτι* ἄλλοις, signifie, il dit (ὅτι-τι) ceci-que il veut, ou, *il dit qu'il veut.*

C'est exactement le *quod* des Latins, employé par Cicéron, lorsqu'il dit : « Cùm scripsisset quod me cuperet ad urbem venire ». *Après qu'il eût écrit ceci, QUE il me desiroit à la ville.*

Il se servit aussi de cette expression dans cette phrase : « Non tibi objicio quod hominem spoliasti ».

Je ne te reproche pas ceci, que tu as dépouillé un homme.

(1) Ps. l. 1.

(2) Ps. l. 4.

(3) Liv. VIII. Ch. XI. Remarques sur l'Œm.

Les Latins se servoient de *qui*, au lieu de *quod*, lorsque la Conjonction s'associoit avec un Pronom qui marquoit le sujet de la phrase incidente ou déterminative : & de *quon*, lorsque la Conjonction s'associoit avec un Pronom qui marquoit l'objet de la phrase incidente ou déterminative : & c'est de-là que viennent nos *qui* & nos *que*.

De-là vint encore l'usage des Romains de n'employer que le Relatif *qui* au lieu d'une Conjonction & de l'Article *et*.

Ainsi l'on voit Plin se servir de cette expression : *Qui mos tui potius quam Consuli, aut quando magis usurpandus calendarum est ?* — Et cette « Coutume par qui doit-elle être plutôt respectée & conservée religieusement que par un Consul ?

Telle fut l'origine du Relatif des Latins *qui*, *quon*, *quod*, & de nos *qui* & *que* qui donnent tant de grace au Discours, en le rendant beaucoup plus coulant & plus pittoresque.

Les Grammairiens n'ont été si fort embarrassés lorsqu'il a été question de lui assigner une place entre les Parties du Discours, que parce qu'ils n'avoient pu s'apercevoir que c'étoit un mot elliptique, qui réunissoit en lui la Conjonction *que* & le Pronom *il*.

Aussi le regarderoient-ils presque tous comme un Pronom, parce qu'il tenoit lieu d'un Nom. « Ce Pronom relatif, dit Lancelot (1), a quelque chose de commun avec les autres Pronoms, & quelque chose de propre.

« Ce qu'il a de commun, est qu'il se met au lieu d'un Nom, & plus généralement même que tous les autres Pronoms, se mettant pour toutes les Personnes : *moi qui suis Chrétien*; *vous qui êtes Chrétien*; *lui qui est Roi*.

« Ce qu'il a de propre peut être considéré en deux manières.

« La première, en ce qu'il a toujours rapport à un autre Nom ou Pronom qu'on appelle antécédent, comme, *Dieu qui est Saint*; *Dieu* est l'antécédent du relatif *qui*. . .

« La seconde chose que le Relatif a de propre, & que je ne sache point avoir encore été remarquée par personne, est que la Proposition dans laquelle il entre, qu'on peut appeler incidente, peut faire partie du sujet ou de l'attribut d'une autre Proposition qu'on peut appeler principale. »

Les Grammairiens étoient donc bien éloignés de la vraie connoissance de

(1) Gramm. Gén. Part. II. Ch. IX.

la science sur laquelle ils écrivoient, puisque MM. de Port-Royal furent les premiers qui reconnurent la vraie valeur du Relatif *qui* & *que* : ils furent eux-mêmes bien éloignés de sentir toute la beauté de leur découverte, puisqu'ils ne regarderent pas le sens conjonctif de ce mot, comme son essence ; & qu'avec tous les autres Grammairiens, ils le laisserent dans la classe des Pronoms ; au lieu de le transporter dans celle des Conjonctions.

M. Beauzée a donc eu raison d'ôter ce mot du nombre des Pronoms ; mais il auroit peut-être mieux fait de le rapporter à la classe des Conjonctions qu'à celle des Articles, d'autant plus qu'il les appelle *Articles-démonstratifs-conjonctifs* (1). Etant conjonctif, on n'en peut saisir toute la valeur que lorsqu'on a déjà traité des Conjonctions : & comme la qualité de Conjonctif est la principale & celle qui sert de base aux autres, & que la Conjonction *substantive* en nature dans ce mot, & sert de base à sa valeur démonstrative, c'est au Chapitre des Conjonctions qu'on doit le rapporter.

Ajoutons que le Relatif ne peut être regardé comme Article, puisque les *Articles* précèdent toujours un Nom, tandis que ce mot ne marche jamais avant un Nom, mais toujours après.

L'on ne peut pas même dire qu'on sous-entend après lui le même Nom qui le précède ; car il en résulteroit un langage absurde qui n'a pu exister dans aucune Langue : on n'a jamais pu dire :

L'homme qui homme vous a parlé, est très-grand.

On auroit pu dire, il est vrai, l'homme, & cet homme vous a parlé, est très-grand : mais cette construction n'a pu se présenter à l'esprit des premiers qui parlerent : & lorsque ceci seroit la vraie solution des mots *que* & *qui*, il en résulteroit toujours que l'idée de Conjonction, est celle qui y domine.

Dira-t-on que cette formule, *l'homme, qui vous a parlé*, peut être rendue par celle-ci, *l'homme lequel homme vous a parlé* ? Mais on n'en est pas plus avancé, puisque *lequel* tire toute la force du Conjonctif que dont il est composé.

(1) Tome p. 320.



§. 4.

Origine de QUA.

L'origine de ce mot, qui avoit été inconnue jufques à préfent, s'accorde parfaitement avec fa valeur conjonctive.

C'est le *qua* des Latins.

Le *Qui* des Italiens.

Le *Kai* des Grecs.

Le *Kai* ou *Ki* des Hébreux, כִּי.

Leur *Khé*, חֵי.

Le *קִי*, *Qih* ou *Qhe* des Perfans, employé pour tous les genres & pour tous les nombres.

Mots qui offrent tous l'idée d'union, de liaison, de conjonction.

Les Grecs changeant ici κ en τ , comme font les Picards, en firent $\tau\iota$, qui est le *que* conjonctif des Latins mis à la fin des mots.

Ils en firent encore $\tau\omega$, qui répond exactement au *qui* des Latins & à notre *qui*.

La racine de ce mot fut le signe primitif C prononcé *Ke* ou *qua*, qui signifia, 1°. *Main*; 2°. *Puissance*, car la puissance confifte dans la main; 3°. *Puissance unitive* ou *lien, liaison*, puisqu'on prend avec la main; & que tout ce qui lie & qui retient est doué de force & de puissance.

De-là une multitude de mots en diverses Langues qui offrent l'une ou l'autre de ces significations primitives & fondamentales.

En Hébreu *קוּחֵי*, *Quouhé* ou *Quah*, qui signifie,

1°. *Fil, cordon* (ce avec quoi on lie, on attache).

2°. *Objets réunis enfemble: eaux rassemblées: assemblée, congrégation: se rassembler, se réunir.*

3°. *Ce en quoi on tient à l'avenir: l'Espérance, que les Grecs nomment par la même raison $\omega\sigma\pi\epsilon\rho\sigma$.*

קוֹחַ, *Koh* ou *Koah*, qui signifie *puissance, force; 1°. Valeur, courage, bravoure, virtus* des Latins.

On ne peut y méconnoître le mot François *QUAI*, ces murs qu'on élève,

ces amas de pierre qu'on fait pour réunir les eaux dans un lit, pour les y contenir, pour les dompter.

Le Persân *Ku* ou *Kou*, force, puissance.

Le Valdois *Quot*, qui signifie, force, courage, hardiesse, & qui est du genre féminin. *N'avoir pas la quot*, n'oser pas.

Le Latin *quoto*, pouvoir; & *ne-queo*, ne pouvoir pas.

Quotz, la qualité d'être *quot*, d'être ferme, de ne pouvoir être ébranlé; d'où vint au moral le calme, la tranquillité, le repos, dont l'opposé est *l'in-quietude*.

Quietus, qui fit notre vieux *coy*, l'opposé d'*in-qui-es*.

Tran-qui-lus, ce qui est *quot*, calme, & inébranlable dans toute son étendue; l'état de la mer qu'on peut traverser quand elle n'est pas agitée: source de nos mots *tran-qui-lité* & *tran-qui-lité*.

Quot, combien, à quel point.

ARTICLE II.

DES CONJONCTIONS NÉES DE L'ÉLLIPSE.

PUISQU'elles Conjonctions se bornent à unir les phrases de manière qu'elles ne forment qu'un seul tout, & à lier les phrases incidentes avec le Nom qu'elles modifient, elles ne peuvent par conséquent qu'être en très-petit nombre, en quelque Langue que ce soit. Il faut donc nécessairement que tous les mots qu'on a regardés comme des Conjonctions, & qui diffèrent de ceux dont nous venons de rendre compte, aient été confondus mal-à-propos avec ceux-là, & n'aient point par eux-mêmes une valeur conjonctive, qu'ils ne la tiennent que de leur union avec une Conjonction: ainsi les Principes relatifs à cette Partie du Discours, n'auroient donc pas été encore suffisamment développés: de-là cette obscurité répandue sur elle, & l'embarras dans lequel se rencontrent les Grammairiens lorsqu'ils veulent fixer le nombre des Conjonctions, & la différence prodigieuse qu'on trouve entre eux à cet égard.

On a très-bien dit, à la vérité, qu'une Conjonction ne doit être com-

posé que d'un seul mot, de même que les Prépositions; mais ce caractère négatif ne fait pas connoître pourquoi tels & tels mots ont été mis au rang des Conjonctions; encore moins, quelle est la différence qu'il peut y avoir à cet égard entre une Conjonction composée d'un seul mot & une phrase conjonctive composée de deux, entre *puisqu'* qu'on met au nombre des Conjonctions, & *afin* que qu'on ôte de ce nombre.

On ne voit pas non plus par quelle raison ces mots qu'on reconnoît pour Conjonctions, *mais*, *comme*, *car*, &c. ont été choisis pour exprimer des idées conjonctives, & d'où leur est venue cette énergie de liaison, tandis que ceux-ci, *des-que*, *quoiqu'*, *pourvu que*, *lorsque*, &c. qui désignent des circonstances comme ceux-là, & qui remplissent les mêmes fonctions, ne sont cependant pas des mots conjonctifs; car ils ne sont ni plus ni moins composés que *puisqu'*.

On voit bien moins encore pourquoi l'on a exprimé par ces seuls mots, *mais*, *comme*, *car*, &c. un certain nombre d'idées conjonctives, tandis qu'on a encaissé les mots pour exprimer d'autres idées conjonctives qui ne sont pas plus composées que celles-là.

Tout paroît ici l'effet du hasard, du caprice, de l'enfance: on diroit qu'on prend & qu'on laisse les mots à volonté; que le nombre des mots dans chaque Partie du Discours dépend uniquement des hommes, & qu'il pourroit exister, par exemple, autant de Conjonctions que l'on voudroit, pourvu qu'elles fussent exprimées par un seul mot.

Il est cependant de l'essence de la Grammaire Générale, Universelle & Raisonnée de s'élever au-delà des simples nomenclatures de mots; de dire non-seulement ce qui est, mais sur-tout les raisons de ce qui est, & de fixer même ce qui devoit être; de classer les idées avant les mots, & de juger ceux-ci par celles-là. C'est le seul moyen de parvenir à quelque certitude à l'égard des Principes du Langage, & de résoudre les questions qui y sont relatives. En effet, ce qui se pratique dans une Langue, étant très-différent de ce qui se pratique dans une autre, rien ne paroîtroit plus bizarre que le génie des Langues, si l'on ne pouvoit rendre raison de leurs diversités, & dès-lors il n'existeroit plus de Grammaire générale.

Dès qu'on avance que ces mots, *afin* & *lors*, ne sont point des Conjonctions en François, quoiqu'ils correspondent exactement aux mots latins *ut* & *cum* qu'on admet unanimement au nombre des Conjonctions, on nie & on affirme la même chose: on se décide d'après l'effet; on distingue ce qui ne doit pas l'être; on détruit le rapport des Langues; on anéantit de droit la Grammaire

Générale:

Générale : en effet, si ce qui est Conjonction dans une Langue, peut ne pas l'être dans une autre, la Conjonction n'a rien donc de fixe : il seroit même possible que tout ce qui est Conjonction dans l'une, fût rendu dans une autre par des tournures qu'on ne pourroit point mettre au rang des Conjonctions, en sorte que cette Langue n'en auroit aucune, que cette Partie du Discours seroit nulle pour elle ; mais si elle étoit nulle pour une Langue, si même on pouvoit s'en passer dans une Langue quelconque, elle ne seroit pas essentielle au Discours, elle devroit être exclue de toute Grammaire générale, celle-ci se bornant à ce qui constitue l'essence du langage, & qui est par conséquent de tous les tems & de tous les lieux.

Voici donc un Principe qu'il ne faut point perdre de vue au sujet des Conjonctions : c'est qu'il ne peut exister dans aucune Langue que des Conjonctions correspondantes à nos mots, &, *ni*, *ou*, *que* : aucun autre ne peut être regardé comme Conjonction, lors même qu'il ne seroit composé que d'un seul mot, d'une seule syllabe, d'une seule lettre même : car ces mots ne serviroient qu'à lier, & ils rentreroient dans les précédens ; ou ils ajouteroient quelque idée accessoire à celle de liaison, & ils représenteront une phrase entière qui renfermera l'idée de liaison & une autre idée ajoutée à celle-là par la nature même de ces mots. Ils ne seront donc Conjonctions que par ellipse : dès lors nulle différence à cet égard entre les Conjonctions elliptiques pour être composées d'un seul mot, ou de deux, ou d'un plus grand nombre, si ce n'est que l'ellipse aura été plus hardie dans le premier cas que dans les autres.

Nous devons l'une à ces Langues anciennes qui faisoient leurs ellipses avec plus de hardiesse que nous, & les autres aux Langues modernes, plus timides, ou dont les mots peuvent moins se prêter à des ellipses aussi concises.

En effet, le genre de vie des premiers hommes leur permettoit moins d'arrondir leurs phrases, & de développer leurs pensées : elles devoient donc être beaucoup plus elliptiques, plus chargées de réticences, se rapprocher plus du geste : de-là ces terminaisons des Grecs & des Latins, qui exprimoient tant d'idées accessoires, que nous ne pouvons représenter que par d'autres mots, en sorte qu'il nous en faut employer un beaucoup plus grand nombre pour peindre la même idée.

L'on pourroit donc avancer que ceux qui regardent ce mot des Latins *ut* comme une conjonction, sous prétexte qu'il n'est composé que d'un seul mot, tandis qu'ils refusent ce nom à notre *AFIN*, parce qu'il est toujours uni à la conjonction *que*, se font illusion ; ne prenant pas garde que ce *ut* étant accompagné du subjonctif, marche toujours avec la conjonction *que*, puisque

celle-ci n'est supprimée que parce qu'elle est représentée constamment en Latin par la terminaison du subjonctif : au lieu que dans notre Langue, elle ne peut se représenter que par elle-même ; ainsi, soit que l'idée exprimée par *AFIN*, soit suivie du mot *QUE*, comme en François, soit qu'elle ne s'exprime qu'en un seul mot comme le Latin *UT*, ni l'une ni l'autre de ces formules ne doivent être regardées que comme des conjonctions elliptiques, qui ne sont telles qu'en ce qu'elles sont l'abrégé d'une phrase unie à une autre par la conjonction *QUE*, exprimée ou sous-entendue.

Afin qu'on n'en puisse douter, & pour éclaircir de plus en plus ces questions indispensables dans la Grammaire, analysons quelques-unes de ces prétendues conjonctions, telles que, *SI*, *MAIS*, *CAR*, *OR*, &c. cet *UT* lui-même, & prouvons par leur propre étymologie qu'elles ne furent jamais des conjonctions par elles-mêmes, & qu'elles ne doivent cette valeur qu'à celle du *QUE* conjonctif, qui est réunie en eux par l'ellipse.

Ces recherches seront d'autant plus intéressantes, que la nature des Conjonctions en sera mieux connue, & qu'elles offriront des étymologies dont la découverte avoit été jusqu'à présent regardée comme impossible.

I°. *SI*.

Cette Conjonction se met à la tête des phrases, comme dans cet axiome : si deux grandeurs sont égales à une troisième, elles sont égales entr'elles.

Il faut distinguer à son égard deux choses : 1°. la valeur suppositive ; 2°. la manière dont cette valeur suppositive se lie avec l'ensemble de la phrase.

Sa valeur suppositive, puisque toute la force du raisonnement dont elle fait partie porte sur l'existence de la proposition qu'elle précède immédiatement, en faisant regarder cette existence moins comme réelle que comme convenue, en sorte qu'aussi-tôt qu'on accordera cette supposition, le raisonnement dont elle est la base, ne pourra point être ébranlé. Ainsi dans l'exemple indiqué ci-dessus, toute la force du raisonnement consiste à dire que deux grandeurs sont égales entr'elles, en supposant qu'elles sont égales à une troisième : cette supposition étant accordée, le raisonnement entier est juste, & on ne peut se dispenser de l'admettre comme vrai.

C'est cette idée suppositive qui est renfermée dans le mot *SI* ; mais comment y est-elle contenue, & comment est-on parvenu à la regarder comme une Conjonction : C'est le second objet à examiner. Il nous donnera l'étymologie de ce mot.

Si, nous est venu des Latins & des Grecs : les premiers l'écrivoient d'abord *si*, & ensuite *si*, tandis que les Grecs l'écrivoient *si*. Ce mot étoit le tens suppositif du Verbe *E* ou *E-ire*; de-là, *fit*, qui signifie encore *qu'il fait*.

Cette conjonction est donc l'abrégé d'une phrase entière, de celle-ci, *soit surposé que*, & qu'on employe dans toute proposition suppositive, comme lorsqu'on dit, *soit surposé que deux grandeurs soient égales à une troisième, &c.* On s'aperçoit sans peine qu'on pouvoit réduire ces trois mots à un seul, au mot *si*, qui réunir en lui la valeur de ceux qu'on supprima, & qui tenau lieu de la conjonction *que*, devint nécessairement une conjonction, lorsqu'on eut oublié qu'elle en supposoit une à sa suite.

Si, est fréquemment employé dans le discours; car l'on ne raisonne pas seulement d'après les faits arrivés ou démontrés, mais très-souvent d'après des faits qu'on suppose devoir exister: c'est ainsi qu'une Héroïne du Latin l'emploie trois fois en parlant à son Epoux (1):

*Si mon cœur, de tout tems facile à tes desirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs;
Si, pour se prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens, ni promesses;
Si toi seul, à mon lit enfin tu toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.*

« *Si*, est une conjonction conditionnelle, dit M. Beauzès, parce qu'elle « désigne entre les propositions une liaison conditionnelle d'existence, fondée « sur ce que la seconde est une suite de la supposition de la première, & parce « qu'elle sert aussi à énoncer *conditionnellement*, & non *positivement*, la première des deux propositions.

II°. *MAIS*.

L'on définit *MAIS*, « une Conjonction adverbative qui désigne, entre des « propositions opposées à quelques égards, une liaison d'unité fondée sur « leur compatibilité intrinsèque ».

Il étoit impossible de le définir mieux, d'après la manière dont les conjonctions se sont présentées jusqu'ici, seules, isolées, sans aucun rapport à leur origine. On en pourra donc donner une définition plus sensible dès qu'on

(1) Le Latin, Chant II.

aura que ce mot est l'ellipse d'une phrase qui se lioit au reste du tableau par la conjonction *que*, le fait *me* sera pas difficile à prouver.

MAIS, signifioit autrefois *plus*, dans notre Langue. *Ne moins, ne MAIS*, dit le Poëte *Villon*, dans son grand Testament, pour dire, *ni moins, ni PLUS*. Dans quelques Provinces on l'emploie encore dans ce sens; on y dit, *J'en ai mais que lui*; je l'aime *mais que toi*. Il s'est conservé en ce sens dans nos mots *ja-mais* & *dé-for-mais*: c'est le *MAI* des Italiens, le *ma* des Valdois, le *MAIS* des Portugais, le *MAGIS* des Latins, qui tous signifient *plus, de plus*.

MÉNAGE, & les Érymologistes qu'il cite, n'avoient pas aperçu que c'est dans le même sens, & non dans la signification du mot *quand*, qu'on disoit: *Je te donnerai de l'argent, mais que tu aies fait cela*: comme si l'on disoit, *aie fait cela de plus, & je te donnerai de l'argent*.

On emploie donc **MAIS** pour indiquer que ce qu'on va dire, n'est qu'une considération *de plus*, relative à ce qu'on a déjà dit, pour suspendre les conséquences qu'on en alloit tirer, jusqu'après l'examen de cette nouvelle observation. C'est ainsi que **BOLLEAU** arrête par un *mais* la conséquence qu'offroit le langage d'un Poëte, quand il dit (1):

. . . Il chérit la critique.

Vous avez sur les vers un pouvoir despotique:

MAIS tout ce beau discours dont il vient vous flater,

N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.

C'est comme s'il eût dit, « sans croire, d'après ses discours que ce Poëte « chérit la Critique, que vous avez tout pouvoir sur les vers; voyez au-delà « de ce qu'il vous dit, croyez *de plus* que ce discours n'est qu'un piège qu'il « vous tend, afin de vous réciter les vers.

MAIS tire également toute la force conjonctive du *que*, dont il réunit en lui le sens par l'ellipse qu'on en fait.

III. *CAR*.

CAR, est une Conjonction elliptique dont on se sert pour rendre raison d'une Proposition qu'on a avancée.

(1) Art Poët. Chant I.

« Vous m'ordonnez, dit Calchas à Achille (1), de déclarer le sujet de la
 « colère d'Apollon, & je suis prêt à vous obéir; mais assurez-moi auparavant,
 « & jurez-moi que vous me défendrez non-seulement de parole, mais de fait :
 « CAR je ne doute pas que je n'aie à redouter par-là celui qui est le plus puissant
 « dans cette armée, & à qui tous les Grecs obéissent ».

La phrase qui commence ainsi par CAR, sert à rendre raison du serment exigé. Ce mot signifia donc *Raison* dans son origine : c'est comme si Calchas eût dit : Jurez-moi... par la raison que, &c. Ainsi ce mot devint une conjonction en faisant l'ellipse de tout ce qui accompagnoit *raison* comme nom, & du QUE, dont il étoit suivi, comme si on eût dit : Jurez-moi... *raison!* je ne doute pas, &c.

Ce mot CAR, est un primitif qui a formé divers mots dans les Langues Céliques, dans la Latine & dans la Grecque; de-là GAR des Grecs, qui a la même signification que CAR.

Leurs mots Γαρός & Γαρός, GAR-MS & ΓΗΡ-MS qui signifient voix, parole, discours, raisonnemens; Γαροῦν, GAR-ONS, babillarde; γαροῦν & γηροῦν, GAR-ONS & ΓΗΡ-ONS parler, raisonner, raconter. C'est dans ce sens qu'Hésiode dit (2):
 « La Vierge Dica (la Justice) γαροῦν, ΓΗΡ-MS raconte à Iou, les trames in-
 « justes des mortels ».

Les Latins en firent :

GARR-IO, causer, jaser; 1°. babiller; ; 2°. gazouiller; 4°. plaisanter.

GARR-UM, un babillard, un discoureur.

GARR-ITUS, babil; 1°. ramage des oiseaux.

GARR-O, un plaisant, badin, discus de riens.

GARR-UM, discours plaisans, balivernes, des riens.

C'est le GAR, GER, GUER des Bas-Bretons, des Gallois, qui signifie mot, parole, discours; d'où viennent,

GER-IG, un Orateur, un discoureur.

IV. O R.

Ce mot tient également de la signification primitive celle qu'il a comme

(1) Iliade, Liv. I.

(2) Œuvres & Jours, vers 146.

Conjonction : il désigne l'existence actuelle d'une condition sans laquelle ce dont on parle ne sauroit avoir lieu.

Pour bâtir, il faut du terrain & de l'argent : OR l'on a l'un & l'autre, on peut donc bâtir.

C'est comme si l'on disoit, on peut donc bâtir à cette heure qu'on a du terrain & de l'argent.

OR, signifie en effet l'heure, le tems présent, venant de HOR-*a*, tems, heure, le tems présent, celui qui LUIT dans ce moment; d'où viennent notre vieux ORS, à présent, dans ce moment, & notre mot *des-or-mais*, de ce moment en avant.

V. La Conjonction *UT* des Latins.

Il en étoit de même des Latins : toutes leurs Conjonctions se formerent par des ellipses semblables à celles dont nous venons de rendre compte, & il en dut être de même dans toutes les Langues; toutes durent puiser leurs Conjonctions dans les noms les plus propres à peindre l'idée qu'on vouloit représenter par leur moyen. Prenons-en pour exemple la Conjonction *UT* dont l'origine ne sera plus inconnue.

Le sens le plus ordinaire de cette conjonction est celui d'*afin que*; mais nul rapport en apparence entre *ut* & cette signification. Prouvons qu'il ne peut être plus grand, & que ce mot ne pouvoit être mieux choisi.

Toutes les fois qu'on l'emploie dans son sens propre, il signifie *de cette manière, comme, comment*, & il suppose toujours un *que* à la suite.

CICÉRON s'en sert dans ce sens, lorsqu'il dit, *UT nihil possit ultra, de cette manière qu'il ne se peut rien dire de plus*: *UT ille humilis erat, de cette manière qu'il étoit humble*: *UT valeat, de quelle manière vous portez-vous*: *Venite UT ambulamus, venez de manière que nous nous promenions*.

Les Grammairiens Latins virent très-bien que c'étoit la signification propre de ce mot; c'est pourquoi ils le dérivèrent de la conjonction Grecque *ὡς, hōs*, qui signifie *comme, de manière que*: tels furent CAMINIUS & NUMMIUS, suivis en cela par VOSSIUS: c'étoit beaucoup pour la comparaison du Grec & du Latin; mais d'où étoit venue la conjonction Grecque? C'est ce qu'ils n'avoient pas cherché, & qui importoit cependant, afin de se former une juste idée de cette conjonction. Faisons donc mieux, & disons que *hōs* & *UT* écrit d'abord *uot*, se formerent du grec *ὅς*, ou du Latin *hōs*, qui signifient *par ce*, étant un cas de l'article démonstratif Grec & Latin *ec*, & qui se retrouve dans *ho-die*, en ce jour, aujourd'hui.

C'est donc une ellipse de *hoc-modo*, en cette manière, par ce moyen ; comme on a dit *quo-modo*, comment, de quelle manière : *quæ-modi*, de cette manière.

Ce même mot existe encore de nos jours dans le *no* des Anglo-Saxons, & dans le *now* des Anglois, qui signifient aussi, de quelle manière, comment.

VI. *DONC.*

Ajoutons encore cette Conjonction dont l'origine étoit inconnue, & qui semble n'avoir été chargée que par hazard de la fonction de conclure. Son analyse démontrera qu'elle est semblable à toutes les autres ; qu'il ne faut voir en elle que l'ellipse d'une phrase conjonctive.

Ce mot s'écrivoit autrefois *donques* & *donques* : les Italiens l'écrivent encore aujourd'hui *dunque*. Il s'écrivit certainement dans l'origine *dandque* : c'est un mot composé de la Préposition latine *de*, de l'Adverbe *ande*, qui signifie où, & de la conjonction latine *que* ; comme nous dirions en François, *d'où-que*, phrase elliptique, dont le verbe a disparu, parce qu'il n'ajoutoit rien à la clarté de la phrase qui étoit, *d'où vient que*.

Conclusion.

Tous ces mots, regardés comme des Conjonctions, ne méritent donc pas mieux ce nom que nos mots *sandis que*, *lors que*, *puis que*, *pendant que*, *par conséquent que*, *parce que*, *afin que*, &c. puisque les uns & les autres empruntent toute leur force conjonctive de la conjonction *que*, & qu'ils ne se font formés que par des ellipses, revêtues d'un peu plus ou d'un peu moins de hardiesse : ainsi, *parce que*, *afin que*, ne diffèrent des précédentes, *si*, *mais*, *or*, &c. qu'en ce qu'on n'a pas su les faire marcher sans *que* : car ce sont également des phrases elliptiques ; *afin que* est pour *à cette fin que* ; & *parce que* est employé au lieu de *par ce moyen il arrivera que*.

Ces Conjonctions qui sembloient démontrer que les mots furent toujours chargés par hazard du sens qu'ils présentent, prouvent donc précisément le contraire ; elles naquirent de mots très-connus, & elles ne durent leur existence qu'à ce vœu de la parole par lequel on supprime tout mot qui n'ajoute rien à la clarté d'une phrase, & qui en affoiblirait la vivacité par des longueurs inutiles.

CHAPITRE XI.

DES INTERJECTIONS.

DIXIEME ET DERNIERE PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Les Interjections font au nombre des Parties du Discours.

PARVENUS enfin à cette Partie du Discours que nous avons placée après toutes les autres, voyons ce qu'elle y ajoute, & commençons par exposer les motifs qui nous ont déterminés à la réserver pour la dernière.

Le mot d'Interjection, composé des deux mots Latins *INTER*, entre, & *IACTUS*, jetté, lancé; signifie jetté, proféré par intervalles: ce mot peignoit donc vivement l'idée qu'on y attachoit; l'interjection est toujours pour ainsi dire isolée, elle ne va que par secousses, & ne se montre que par intervalles; en sorte qu'on ne sauroit lui assigner dans le discours une place déterminée.

Cette Classe de mots est donc totalement différente des autres: elle s'en éloigne si fort qu'on a été tenté bien des fois de l'exclure de leur nombre: mais elle vient se placer d'elle-même dans nos discours; elle y produit de très-grands effets, & elle ne peut être remplacée par aucune autre: le Grammairien ne sauroit donc lui refuser une place dans ses divisions grammaticales; mais c'est par elle qu'il doit les terminer, tandis que l'Érymologiste au contraire doit commencer par elle.

C'est que les Interjections deviennent pour celui-ci l'origine des mots dont il cherche la filiation: il faut donc qu'il s'attache à connoître cette source énergique des Langues, sans laquelle il seroit de vains efforts pour donner à ses recherches la profondeur & la certitude qu'elles doivent avoir.

Mais ces Interjections ne dominant point dans les Parties du Discours, n'influant sur aucune, & paroissant toujours étrangères à leur égard, elles ne doivent s'offrir que les dernières à l'examen du Grammairien. Ce n'est qu'après avoir considéré les grandes masses qui composent les Tableaux de la Parole,

Parole , les objets qui en forment le tissu & qui y sont absolument nécessaires, que son attention peut & doit se porter sur les objets isolés, qui , tels que les Interjections, ne font qu'y paroître quelquefois.

§. 2.

Définition des Interjections.

Par le mot d'Interjections , on entend ces sons exclamationnels que nous arrachent les sentimens dont nous sommes affectés & par lesquels ils se manifestent hors de nous : ces cris de plaisir ou de douleur , de joie ou de tristesse , d'approbation ou de mépris , de sensibilité en un mot que nous proférons par une suite des sensations que nous éprouvons , quelle qu'en soit la cause , que ce soit l'effet d'un objet extérieur sur nous , ou celui de quelque changement qui survient dans notre intérieur.

Peu variées entr'elles par le son , les Interjections le seront à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle elles seront prononcées , par le plus ou moins de rapidité dont elles se succéderont , par les changemens qu'elles occasionneront sur la physionomie , par le ton qu'on leur donnera & qui contribue sur-tout à leur énergie. Sous les diverses formes qu'elles prennent , éclatent le cri de la douleur, les sons admiratifs, les nombreuses espèces de ris, &c. Suggérées par la Nature & fournies par l'instrument vocal, les Interjections sont de tous les tems, de tous les lieux , de tous les Peuples ; elles forment un langage universel , & qui n'exige aucune étude.

§. 3.

Différence essentielle entre l'Interjection & les autres Parties du Discours.

Telle est la différence essentielle entre ces diverses Parties , que l'expression des autres Parties du Discours peint des idées que partagent avec celui qui les peint tous ceux qui les entendent : que ceux-ci en sont instruits , éclairés , qu'ils peuvent se mettre à l'unisson de celui auquel ils en sont redevables : que cette idée leur devient propre , tout comme celles qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes : au lieu que l'Interjection n'est qu'un signe de ce qui se passe dans celui qui la laisse échapper. Si par elle il fait entendre aux autres qu'il éprouve dans ce moment une agitation vive & tumultueuse , il ne sauroit faire passer cette même agitation dans leur ame : ils sont avertis qu'un de

leurs semblables est vivement agité ; mais cette agitation ne devient pas la leur, différente en cela des idées qui se transmettent en entier à ceux à qui elles sont communiquées : cette connoissance est purement relative , & toute à l'avantage de celui qui l'occasionne. Par ces interjections , il exhale une douleur accablante : il soulage son cœur oppressé , il peint un sentiment qu'il ne peut plus concentrer en lui ; & de la manière la plus énergique , il invite ceux qui sont à portée de l'entendre , de voler à son secours.

Effet admirable de la Nature , qui par ces divers moyens pourvoit aux besoins & à l'instruction de tous ! Par l'interjection , nos sensations se communiquent à nos semblables dans le degré nécessaire pour les porter à y prendre part ; mais non au point d'en être éprouvées dans le même degré. Si nos sensations pouvoient se manifester d'une manière aussi conforme à ce que nous éprouvons , elles cesseroient d'être un avantage , elles deviendroient au contraire le présent le plus funeste que l'on pût faire aux hommes : chaque individu a assez de ses plaisirs ou de ses infortunes , sans entrer en convulsion par la manifestation des sentimens qu'éprouvent ses semblables : la société , loin d'être une source de biens , deviendrait le comble du malheur.

Un cri d'alarme ou de douleur, effraye , mais il ne déchire pas , il n'ôte pas les forces nécessaires pour voler au secours du malheureux qui implore notre assistance : il ne nous fait pas craindre de tomber nous-mêmes dans l'état dont nous voulons le délivrer .

Nous revêtrons à la vérité des sensations relatives à celles qu'ils éprouvent : mais elles peindront simplement la part que nous prenons à celles dont ils nous apprennent qu'ils sont affectés : porterions-nous un visage gai auprès d'un infortuné pour qui la Nature est en deuil , pour qui il n'y a plus de plaisir ? ou porterions-nous un visage triste & abattu auprès de ceux qui ont un juste sujet de se réjouir ? Telle est la Nature sociale de l'homme , qu'il revêt sans peine l'air qu'exige l'état de ceux avec qui il est , & qu'il leur en devient par-là même plus agréable. Voyez en effet ces personnes empressées de soulager cet infortuné , dont les gémissemens se font entendre d'une manière si atterrante : consternées , pâles , abattues , tremblantes & livides , on croiroit que ce sont elles qu'il faut plaindre & secourir : elles souffrent en effet ; mais leur douleur est d'un tout autre genre : l'infortuné dont l'angoisse les rassemble , est déchiré par la violence de ses maux , ou tend à la fin par la dissolution de ses forces & de ses organes : l'ame des autres est vivement affligée de ces souffrances ; mais leur douleur, quoiqu'extrême , ne produit pas les funestes effets de celle qui l'excite.

Portez vos regards d'un autre côté, sur ces Personnes rassemblées autour d'un Saltinbanque qui les divertit par ses tours ; qui assistent à quelque spectacle intéressant, qui apprennent quelque nouvelle agréable ; vous reconnoissez aux différens caractères de satisfaction qui se peignent sur leur visage , aux divers sons que s'échappent de leurs lèvres, de quels sentimens agréables & flatteurs elles sont animées.

La seule influence que peuvent avoir sur ces mouvemens, l'esprit de société dont l'homme est doué & sa raison, c'est de les modérer, de les rendre plus rares, de ne les manifester ou de ne les éprouver que pour des causes qui paroissent justifier l'usage qu'on s'en permet : en effet, en les manifestant, on prouve que l'ame n'a pu résister aux chocs qui les produisent : mais à combien de sensations l'ame ne doit-elle pas se refuser ? Chez les Peuples Sauvages dont la vie est si dure, la grandeur d'ame consiste à être maître de sa douleur : celui qui pousseroit un cri au milieu des horreurs du supplice le plus cruel, seroit deshonoré pour jamais comme un lâche ; & la famille qui l'éleva le seroit également pour n'avoir pu produire un Héros. Chez les Peuples civilisés, les ris ne sont que pour la jeunesse légère & volage : & l'admiration fréquente & badaudière, pour ceux qui n'ont rien vu, que tout étonne & qui ne se doutent de rien.

Les Interjections ne doivent donc paroître que rarement dans les Tableaux de la Parole ; & leur usage doit toujours être justifié par la manière dont elles sont assorties à ces Tableaux, par les grands effets qu'elles y produisent ; elles doivent les rendre plus animés, plus vifs, plus pittoresques, plus propres à développer les grands mouvemens qu'on veut peindre. Aussi nos plus grands Poëtes en font un usage fréquent & toujours justifié par le succès.

§. 4.

Énumération des principales Interjections.

Le nombre des Interjections est d'ailleurs peu considérable ; elles sont plus multipliées, comme nous l'avons déjà dit, par le son avec lequel on les prononce, que par les mots qu'elles forment, & qui sont bornés en quelque façon aux simples voyelles aspirées, ou prononcées fortement du fond de la poitrine, comme prenant leur origine dans le plus profond intérieur de nous-mêmes, dans le fond de notre ame.

AH !	} marquent la douleur : ils se prononcent d'une manière lente & traînée, & avec effort.
HELAS !	
OH !	

C'est dans ce sens que Clytemnestre les employe, lorsqu'à la vue de sa fille qu'on traîne à l'Autel, elle s'écrie :

Ah! vous n'irez pas seule, & je ne préions pas! . . .
 Hélas! je me consume en impuissans efforts,
 Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors,
 Mourrai-je tant de fois, sans sortir de la vie!
 Oh! Monstre, que Mégère en ses flancs a porté!
 Monstre que dans nos bras les Enfers ont jeté,
 Quoi! tu ne mourras point! . . .
 . . . Oh! Ciel! Oh! Mere infortunée,
 De Feissons odieux ma Fille couronnée,
 Tend la gorge aux couteaux, par son Pere apétrée!

Le vieux Horace transporté de joie en apprenant la nouvelle que son fils est vainqueur, s'écrie :

Oh! mon Fils! Oh! ma joie! Oh! l'honneur de nos jours!
 Oh! d'un Etat penchant l'inspéré secours!
 Vertu digne de Rome, & sang digne d'Horace!

Tandis qu'un Pere plein d'indignation de ce qu'il a été trompé par son fils, employe ces *oh!* d'une manière bien différente :

Oh! vieillisse facile! Oh! jeunesse imprudente!
 Oh! de mes cheveux gris, honte trop évidente!
 Est-il d'aussou le Ciel, Pere plus malheureux? (1)

Quelquefois *oh!* se fait suivre de *par* : alors il marque le désir.

Oh! que le Ciel soigneux de notre Poëte,
 Grand Roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie! (2)
 Oh! que si cet hiver, un rhume salutaire (3).

Las est une Interjection plaintive qui a cessé d'être en usage. Cornéille fait dire à Pauline dans Polyucte (4) :

Ils se verront au Temple en hommes généreux;
 Mais *las!* ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.

(1) Le Menteur, Comédie, Act. V, Sc. II.

(2) Boileau, Epit. IV.

(3) Boileau, Epit. V.

(4) Act. III, Sc. I.

C'est de ce *las* que s'est formé *HÉLAS!* qui est seul aujourd'hui en usage. Les Italiens en font un adjectif; *LASSO* & *LASSA*, que je suis malheureux! que je suis malheureuse!

Temes, LASSA, la morte, e non havea
(Chi? crederia?) poi di fuggir la morte (1);

« *Hélas! ou infortunée que je suis*, disoit Armide, je craignois la mort :
» & qui le croiroit ; je n'avois pas la force de la fuir ».

OUAIS, le *Væ* des Latins, & le *Ouai* des Grecs, est une exclamation qu'arrache la vue de quelque malheur qu'on veut détourner, ou de quelque chose qui déplaît :

OUAIS, ce Maître d'Armes vous tient bien au cœur (2).

OUF marque la suffocation, l'excès de fatigue :

OUF! ne m'étrangle pas : *OUF!* je n'en puis plus.

HAI! désigne la douleur :

HAI! HAI! voilà mes douleurs qui me reprennent.

FI indique le dégoût, l'indignation :

FI du plaisir que la crainte peut corrompre, dit le Rat des Champs au Rat de Ville (3).

FOU produit à peu près le même effet :

FOU de vous, *FOU!* vous me blessez.

HUM, *HOW*, *HOM!* marquent le doute ; l'interrogation, l'étonnement :

HOW! que dites-vous là?

OH! *EM!* sont des Interjections qui servent à appeler ; les Latins, les Grecs, &c. firent de la première le signe du Vocatif, de ce cas qui marque l'invocation, la prière, &c.

(1) Jéruf. déliv. Chant IV. St. 11.

(2) Molière, Bourgeois-Genoës.

(3) La Fontaine, Fable.

Hi, hi, hi, est l'interjection du rire :

Hi, hi, hi, comme vous voilà bête !... Vous êtes si plaisant, que je ne saurois m'empêcher de rire ; *hi, hi, hi.* (1)

Iou, Iou, est un cri de joie, &c.

§. 5.

Du nom de PARTICULES donné aux Interjections.

Quelques Auteurs ont donné aux Interjections le nom de Particules : mais ce mot qui signifie *petite partie*, ne présente par lui-même aucune idée quand on l'applique aux Parties du Discours : aussi a-t-il été pris dans diverses acceptions. Les uns ont renfermé sous ce nom les quatre dernières Parties du Discours, celles-là précisément dont les mots n'éprouvent aucune modification & restent toujours les mêmes ; les Adverbes, les Prépositions, les Conjonctions & les Interjections. D'autres ont restreint ce nom aux Interjections : des troisièmes y ont joint quelques autres mots qui ne leur paroissent pas devoir être mis dans la Classe des Adverbes.

De-là l'obscurité répandue sur ce mot qui semble n'avoir été inventé que pour se dispenser de donner une définition claire & exacte de ce que l'on désignoit par-là. Nous avons donc évité de nous en servir, comme n'étant propre qu'à induire en erreur ceux qui se croisoient fort avancés, parce qu'ils seroient en état de répéter ce qu'ils auroient entendu dire que tels & tels mots sont des *Particules*.

De pareilles méthodes ne peuvent que nuire aux progrès des sciences, en les retardant : on ne sauroit avancer dans cette carrière qu'autant qu'on a des idées nettes & exactes des choses ; aussi avons-nous fait nos efforts pour présenter de la manière la plus sensible & la plus intéressante les Parties du Discours que nous venons de parcourir ; & pour les distinguer par des caractères tranchans, qui en fissent sentir les différences, avec une si grande précision qu'on ne pût jamais les confondre, & qu'on en parcourût toute l'étendue sans effort.

Ceci étoit d'autant plus difficile que les premiers principes de la Grammaire Universelle étoient perdus dans la nuit des tems, & qu'on ne pouvoit re-

(1) Bourgeois-Gentilhomme de Molière.

monter jusques à eux & les ressusciter en quelque sorte que par l'analyse d'une multitude de Langues dont les Grammaires semblent n'avoir aucun rapport entr'elles : il falloit cependant surmonter ces difficultés , & entrer dans ce long détail que nous venons d'exposer , dès que nous nous proposons de dépouiller ces principes grammaticaux de leur profonde métaphysique , & qu'il nous importoit de les présenter de la manière la plus sensible , puisqu'ils sont la base de tout ce qui nous reste à développer sur la Grammaire & qu'ils sont un préliminaire indispensable à l'étude des Langues & à la masse entière de nos recherches.

N'ayant rien négligé pour répondre à ce qu'on pouvoit espérer de nous à cet égard , passons à la troisième portion de nos Elémens Grammaticaux , à ces changemens qu'éprouvent les Parties du Discours , afin de se lier entr'elles & de former des Tableaux propres à rendre nos idées de la manière la plus parfaite.





LIVRE III.

*DES DIFFÉRENTES FORMES que prennent pour se lier entre eux
les mots qui composent les Parties du Discours.*

PREMIERE PARTIE.

PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

DIFFÉRENCE DES PARTIES DU DISCOURS A CET ÉGARD.

§. 1.

Difficultés vaincues.

TOUT a contribué à rendre longs & pénibles les développemens que nous venons de donner au sujet des Parties du Discours : nous avions un grand espace à parcourir , de nombreux objets à classer , des questions importantes à traiter , des autorités d'un grand poids à combattre : il falloit présenter ces divers objets de la maniere la plus claire & la plus intéressante , les dépouiller de cette profonde métaphysique dont ils paroissent envelopés , les mettre à la portée des jeunes gens à qui cette métaphysique ne sauroit convenir ; revêtir cependant nos explications de la profondeur & de la force nécessaires pour qu'elles pussent servir de fondement à l'édifice dont elles doivent être la base ; & gagner par la clarté , ce que nous perdions en brièveté.

Nous n'avons pas lieu de regretter nos peines , si l'on trouve que nous avons réussi à cet égard ; si l'on nous a suivi sans travail & avec plaisir ; & si l'on en a plus d'empressement à voir ce qui nous reste à exposer ; si après avoir vu naître avec nous les Parties du Discours , on est bienaïsé de voir encore dans

dans ce troisième Livre , la manière dont elles s'unissent pour peindre nos idées & les causes des diversités qu'on remarque à cet égard dans les Langues qui nous intéressent le plus.

Nous pouvons dire d'ailleurs avec assurance que les grandes difficultés sont vaincues : qu'il ne nous reste à parcourir que des conséquences qui se déduisent naturellement des principes que nous venons d'établir ; & que nous irons désormais en avant avec plus de rapidité & avec plus d'agrément.

§. 1.

Les Parties du Discours ne se lient pas entr'elles de la même manière.

Lorsque les mots qui consistent les diverses Parties dont nous venons de traiter se réunissent pour former des Tableaux de nos idées , ils ne se lient pas entr'eux de la même manière. Les uns toujours semblables à eux-mêmes , n'éprouvent jamais aucune modification , aucun changement. Les autres varient sans cesse suivant les fonctions qu'ils ont à remplir , suivant la place qu'ils doivent occuper. Ainsi le statuaire ne donne pas à ses blocs de marbre la même coupe ; il les varie suivant les effets qu'ils doivent produire, suivant le lieu où ils doivent être placés.

On ne sauroit donc avoir des idées exactes de la Grammaire & des Éléments du langage , si l'on ne connoît pas ces diverses formules , & si l'on n'aperçoit pas clairement la raison & l'utilité de chacun de ces changements. Cependant on s'étoit plus occupé jusques ici de la connoissance de ces variétés que de leurs causes : on recueilloit avec une exactitude sans égale les divers phénomènes qui en résultoient, mais on en laissoit les causes de côté , comme si ces causes n'existoient pas , ou comme si leur connoissance ne pouvoit répandre aucune lumière sur les effets qu'on en voit naître. N'en soyons pas surpris ; il est infiniment plus aisé d'apercevoir un phénomène , que d'en découvrir les causes : l'étude d'une Langue suffit pour en connoître toutes les opérations : mais cette étude est insuffisante pour conduire aux sources de ces opérations ; il falloit en avoir comparé un grand nombre , & être remonté à la cause primitive des Langues , à la Nature elle-même qui ayant présidé à la formation de ces Langues , peut seule nous en faire apercevoir les ressorts.



CHAPITRE II.

DIVISION des Parties du Discours à cet égard.

Les Parties du Discours se divisent en deux Classes , relativement aux modifications qu'éprouvent les mots pour s'unir les uns aux autres. La première renferme les Parties du Discours dont les mots n'éprouvent jamais aucun changement : & la seconde , celles dont les mots subissent au contraire plusieurs modifications.

Les Parties de la première espèce sont les Prépositions , les Adverbes , les Conjonctions & les Interjections ; celles-là que nos Grammairiens renfermoient sous le nom général de *Particules*.

Celles de la seconde espèce sont les Noms , les Articles , les Pronoms , les Adjectifs , les Participes & les Verbes.

Les mots de cette seconde Classe s'appellent *mots déclinales* , c'est-à-dire qui déclinent ou qui passent successivement par divers états. |

Ceux de la première espèce s'appellent *mots indéclinables* , parce qu'ils n'éprouvent pas cette succession d'états.

Il ne s'agira donc dans ce troisième Livre , que des six premières Parties du Discours : les autres n'y entreront qu'autant qu'elles serviront à modifier ces six.



CHAPITRE III.

DIVISION des Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications.

LES Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications, se subdivisent en deux autres Classes.

1°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, suivant le nombre d'individus qu'ils désignent.

2°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, non seulement suivant le nombre des individus qu'ils désignent, mais encore suivant leurs rapports avec les actions & avec le tems dans lequel ces actions s'opèrent.

La première Classe renferme donc les cinq premières Parties du Discours, ou les mots simplement *déclinables*.

La seconde Classe renferme les *Verbes*, ou les mots qui se *conjugent*.

Nous allons donc nous occuper de *DÉCLINAISON* & de *CONJUGAISON*; mots presque aussi effrayans que communs.

CHAPITRE IV.

CAUSE générale de ces modifications.

RIEN qui n'ait une cause; & c'est dans la connoissance de ces causes que consiste le vrai savoir; c'est leur recherche que doit se proposer celui qui désire d'être instruit, & de pouvoir juger par lui-même. Ainsi nous avons vu que chaque Partie du Discours étoit fondée sur des motifs qui la rendoient nécessaire & qui en constituoient la nature & l'essence: & nous allons voir que si la plupart d'entre-elles reçoivent les modifications dont on a désigné l'ensemble par le nom de *DÉCLINAISON*, ces modifications sont également prises dans la Nature, & fondées sur la nécessité.

Si les mots n'avoient qu'une seule fonction à remplir dans les Tableaux de la parole, ils n'auroient jamais besoin d'aucune modification, ils seroient tous *indéclinables*; mais si quelqu'un d'entre-eux est chargé de diverses fonctions

il faudra nécessairement, afin qu'il les puisse remplir, qu'il revête les qualités sans lesquelles ces diverses fonctions n'auroient pas lieu.

Nous n'avons donc qu'à jeter un coup d'œil sur les définitions des Parties du Discours pour apercevoir aussi-tôt celles dont les fonctions sont en grand nombre & celles qui n'en ont qu'une ; celles qui sont déclinaibles & celles qui ne le sont pas. Commençons par ces dernières.

L'*Adverbe* qui se borne à désigner une modification du Verbe ; la *Préposition* qui indique un simple rapport entre deux noms ; & l'*Conjonction* qu'on n'emploie que pour unir les phrases, & l'*Interjection* qui indique un sentiment de l'ame, ne seront jamais dans le cas d'être diversément modifiés puisqu'ils n'ont qu'une fonction à remplir, & qu'ils ne reparoissent jamais que dans les mêmes occasions.

Il n'en est pas ainsi des autres Parties du Discours. Obligées de faire face à un grand nombre d'objets différens, elles ne peuvent y parvenir qu'en prenant chaque fois une forme nouvelle.

Le Nom indique tous les objets de la même espèce ; mais ces objets peuvent être pris un à un, ou plusieurs ensemble : il faudra donc que ce nom varie suivant qu'il indique un ou plusieurs individus.

Le Pronom étant dans le même cas, éprouvera les mêmes modifications.

L'Article, l'Adjectif & le Participe, forcés de suivre l'impulsion des Noms & des Pronoms, & de se conformer à eux, seront obligés de les imiter dans les changemens qu'ils éprouvent.

Le Verbe, désignant le tems de nos actions, tems qui varie sans cesse & qui se subdivise en une multitude de portions, sera obligé, pour peindre ces variétés, de revêtir lui-même une multitude de formes diverses.

Les Pronoms qui nous représentent dans nos divers états actifs & passifs & qui ont ainsi une fonction très-différente de celle qui leur est commune avec les noms, se modifieront de diverses manieres, afin de pouvoir nous peindre dans les divers états où nous nous rencontrons.

Les Noms varieront encore, suivant qu'ils peindront les genres des objets qu'ils désignent.

La Déclinaison & la Conjugaison renfermeront donc un grand nombre de modifications diverses ; & toutes seront fondées sur la Nature même, puisque ces modifications n'ont pour objet que de rendre d'une maniere plus parfaite la Nature, que de peindre nos idées avec le plus de vérité & de clarté possibles.

Ce ne sera donc point le hazard ou le caprice qui auroit présidé à ces

changemens de forme : ce sera le besoin , l'utilité qui en résulteroit. Les Langues auront pu varier dans l'expression de ces changemens : mais aucune n'aura pu s'y refuser , parce que dans toutes on a dû rendre ce qu'on voyoit ; & que dans toutes , on n'a pu voir la Nature que sous les mêmes formes. Le fond aura été le même dans toutes les Langues : la forme seule aura varié à cet égard, suivant le génie de chaque Peuple.

CHAPITRE V.

DIVISION générale de ces modifications.

LES modifications qu'éprouvent les mots déclinaibles étant si essentielles, prenons-les en peu de mots , afin qu'on en ait une idée nette , qu'on s'en forme un Tableau lumineux & qu'on puisse nous suivre avec plus de succès dans la déduction que nous en devons faire.

La plus simple de toutes les modifications sera celle que prendra un Nom pour désigner le genre de l'objet qu'il désigne : ainsi nous disons *un Fils , une Fille , un Prince , une Princesse* : c'est la modification du GENRE : première espèce de modification.

La seconde sera celle que reçoit un mot relativement au nombre d'individus qu'il désigne : ayant une terminaison différente selon qu'il n'en désigne qu'un , ou qu'il en désigne plusieurs ; c'est la modification du NOMBRE.

Les modifications que reçoivent les Pronoms conformément aux circonstances ou aux cas dans lesquels ils se rencontrent , suivant qu'ils sont actifs ou passifs , forment une troisième Classe qu'on appelle CAS , par une peinture de la chose même qu'ils désignent.

Les deux premières de ces modifications appartiennent à toutes les espèces de mots qui se déclinent : la troisième n'appartient en quelque sorte qu'aux Pronoms dans la Langue Française ; mais dans plusieurs Langues , elle s'étend à tous les autres mots qui se déclinent.

Ces trois espèces de modifications , GENRES , NOMBRES & CAS , constituent ce qu'on appelle DÉCLINAISON.

Les mots qui se conjuguent , ou les Verbes , reçoivent , comme les précédens , la modification des Nombres , parce qu'ils s'associent aux Pronoms ; mais ils ont leurs modifications propres , qu'on appelle TEMPS , MODÉS & FORMES.

Nous avons déjà vu que les Temps désignent le rapport des actions avec l'époque dans laquelle elles eurent lieu.

Les Modes sont les modifications qu'éprouvent les Verbes, suivant leurs rapports les uns avec les autres.

Les Formes sont les modifications qu'éprouvent ces mêmes Verbes, selon qu'ils se rapportent à des Êtres actifs ou passifs.

Ce sont ces modifications dont l'assemblage forme ce qu'on appelle *CONJUGAISON*.

Ainsi, c'est à la *Déclinaison* & à la *Conjugaison* que se rapporte tout ce que nous avons à dire dans cette portion de nos recherches sur la Grammaire.



PARTIE SECONDE.
DE LA DÉCLINAISON.

CHAPITRE PREMIER.

DES GENRES.

QUOIQUE nous ayons déjà traité des genres & des nombres relativement aux Noms, nous ne laisserons pas d'en parler ici, puisque c'est leur place naturelle : & sans entrer dans les mêmes détails, nous ferons usage de quelques idées qui ne pouvoient être développées plus tôt.

LES GENRES sont les modifications que les noms reçoivent selon qu'ils désignent des Êtres masculins ou féminins : c'est ce que peult le mot même genre, formé du primitif *gen*, qui signifie *production* : les genres sont la réunion des Êtres dont dépend la production : ils s'étendent ainsi aux deux sexes.

Cette modification fut donc prise dans la Nature : la Nature entière paroît coupée, partagée en deux portions qui tendent sans cesse à se réunir, & dont les réunions momentanées & partielles produisent tous les phénomènes qui arrivent dans l'Univers : c'est de cette scission, de ce partage en deux, que vint le nom même de *Sexe*, comme nous l'avons déjà vu dans le Chapitre des Noms ; il se forma du Latin *Sex-are*, qui signifie *couper*, *partager*.

De-là vinrent chez les Anciens les expressions de *Nature masculine* & de *Nature féminine*, qui composoient tout ce qui existe, & que les Egyptiens personnifierent sous les noms d'*Osiris* & d'*Isis* : noms par lesquels ils désignerent également l'Agriculture & ses effets ; *Osiris* étant l'Agriculture qui féconde la Terre, & *Isis* étant la Terre fécondée par l'Agriculteur.

De-là vint encore la division des Elémens en Elémens masculins, *le feu* & *l'air* ; & en Elémens féminins, *la terre* & *l'eau*, parce que ceux-ci reçoivent la fécondité de ceux-là.

Ainsi, la distinction des sexes ou des genres ne fut pas bornée aux seuls objets animés, dans lesquels elle est si sensible ; elle s'étendit encore à tous ceux qui avoient quelque rapport à ceux-là, & même jusqu'à ces plantes &

à ces arbres, dans lesquels on en aperçoit quelque trace : tels le Palmier, le Chanvre, l'Ortie, &c. qui sont divisés en mâles & femelles.

La distinction des sexes dans les Êtres animés, n'est donc qu'une conformité à la loi universelle imposée aux portions de la Nature au moment de la séparation du chaos, & par laquelle elles ne se réunissent plus que pour continuer l'Ordre merveilleux qui regne dans l'Univers, & non pour l'altérer.

Cette distinction des Genres se désigne dans la Langue Française de trois manières ; par une terminaison différente, comme dans les exemples allégués, un *fils*, une *fille*, &c. ; par des terminaisons affectées à chaque genre, comme *HAM-éau*, dont la terminaison est masculine, & *abrille* dont la terminaison est féminine ; par l'article qui les précède, & qui reçoit exactement des terminaisons différentes suivant qu'il est joint à un Nom masculin ou féminin : ainsi lorsqu'on voit un nom précédé de ces articles, *le*, *un*, *ce*, on ne peut douter qu'il ne soit masculin, tout comme on ne peut douter qu'il ne soit du genre féminin, dès qu'il est précédé de, *la*, *une*, *cette*.

Quelques Langues, comme la Latine & la Grecque, étoient beaucoup plus attentives que nos Langues modernes à désigner chaque genre par une terminaison qui leur fût propre ; ce qui rendoit la connoissance de la terminaison beaucoup plus difficile à acquérir.

Diverses Langues ont encore un troisième genre, pour désigner des objets dans lesquels on ne reconnoissoit aucun rapport à la distinction des deux sexes, & qu'on appelle *NEUTRE*, comme pour dire *ce qui n'est ni l'un ni l'autre*, à peu-près comme nous disons *être neutre*, pour dire qu'on n'est d'aucun parti.

On pourroit dire que nous employons quelquefois certains mots au genre neutre ; c'est lorsqu'ils présentent une idée qui n'a nul rapport à quelque genre en particulier : par exemple, *TOUT CE que vous faites est fort bien*, phrase qui répond au neutre des Latins, *optimum est quidquid agis*. C'est une remarque qui n'avoit pas échappé à M. du MARSAIL.

§. 2.

Genres des Pronoms.

☛ C'est sur-tout dans les Pronoms de la troisième Personne, que les genres brillent de tout leur éclat : point de Langue où ces Pronoms ne réunissent

tous les genres, même dans celles qui observent avec le moins d'exactitude la différence des genres à l'égard des Noms.

Ainsi nous avons au singulier *il* & *elle*, au pluriel *ils*, *eux* & *elles*. Les Langues Theutones, telles que l'Angloise & l'Allemande, ont des pronoms de la troisième personne de tout genre.

En Anglois, *He*, signifie *il*, *lui*; *She*, *elle*. *It*, est le Pronom relatif au Neutre.

Les Allemans employent les mêmes mots; mais ils les prononcent *Er*, *Sie*, *Es*.

Les Hollandois, quoique parlant la même Langue, n'ont que les deux premiers de ces Pronoms, & ils les rendent par *hy*, *si*. Ils ont laissé perdre le Neutre.

Ces trois Peuples, si exacts à distinguer les genres au singulier, ne s'en sont point mis en peine au pluriel. Ils n'ont qu'un seul pronom pour les trois genres, c'est *si* en Allemand, *they* en Anglois (prononcé comme *sey*) & *xy* en Hollandois, avec l'addition chez ce dernier Peuple du mot *lieden*, qui signifie *autres*, comme l'Espagnol & le Languedocien disent *vous-autres*, *vous-autres*, au lieu de *vous* & de *nous*.

§ 3.

Diverses Classes des Genres.

On distingue les Genres en diverses classes: le *déterminé*; le *douteux*; le *commun*, l'*épiciène*, l'*hétérogène*.

Le genre *déterminé* est celui que l'usage a fixé d'une manière précise & constante: tel que le genre des mots, *soleil*, *vaisseau*, *barque*, *voile*, dont les deux premiers sont masculins en François, & les deux derniers féminins.

Le genre *douteux* est celui d'un nom qui peut être regardé à volonté comme masculin ou comme féminin: il n'en existe peut-être aucun de pareil en François: ceux qui ont les deux genres, offrent des acceptions différentes, suivant le genre qu'on leur donne: ainsi on dit *le foudre* en parlant du sceptre de Jupiter, & *la foudre* en parlant des météores: un *garde* & une *garde*, un *poste* & une *poste*, &c.

Le genre *commun* est celui des mots qui s'appliquent également aux deux sexes, tels que *enfant*, *domestique*; quoiqu'ils changent en effet de genre; en prenant, selon l'occurrence, tantôt l'article masculin, comme *le bel enfant*; & tantôt l'article féminin, comme *la belle enfant*.

Le genre *épicien*, formé de deux mots grecs qui signifient *sur-commun*, ne présente qu'un seul genre pour les deux sexes : tels sont les noms de la plupart des oiseaux en François, un *aigle*, un *moineau*, une *huppe*. On n'a distingué leur genre que relativement aux oiseaux domestiques, tels qu'un *cog* & une *poule*, un *canard* & une *cane*, un *jars* & une *oie*, un *serin* & une *serine*.

Les pronoms des deux premières Personnes, *je*, *vous*, &c. sont de ce même genre ; ils s'appliquent également aux deux sexes.

Le genre *hétérogène*, est celui des mots qui sont d'un genre au singulier, & d'un autre au pluriel : ainsi *orgue*, selon quelques-uns, est masculin au singulier, & féminin au pluriel. Il en est de même du mot *amour*.

Ces variétés paroissent bizarres : cependant il ne seroit pas impossible d'en rendre raison. Lorsqu'on regarde *orgue* au singulier comme masculin, on l'envisage comme un instrument de musique ; & lorsqu'on en fait un féminin au pluriel, on le considère comme un composé de flûtes.

Amour, ne devient féminin au pluriel, que pour distinguer deux pluriels dans ce nom, un masculin & un féminin ; le masculin désigne les petits Génies apellés *Amours* ; ces *Amours* sont charmans, ils sont peints d'une manière fort agréable. Le féminin indique le pluriel d'*amour*, considéré comme une passion : il se nourrit de folles amours.



CHAPITRE II.

DES NOMBRES.

APRÈS tout ce que nous avons dit à ce sujet dans notre Livre précédent, il nous reste peu de chose à éclaircir sur cette seconde espèce de modifications que subissent les mots.

Les **NOMBRES** sont les différentes terminaisons qu'éprouve un mot, suivant qu'il désigne un seul individu ou plusieurs. Toutes les Langues ont à cet égard un **SINGULIER** & un **PLURIEL**; mais un grand nombre, telles que l'Hebreu & ses Dialectes, & telles que le Grec, l'Éclavon, le Lapon, l'ancien Theuton & ses Dialectes, en ont un troisième appelé **DUEL**.

Celui-ci sert à désigner les parties du corps qui sont doubles, les yeux, les mains, &c. deux personnes, celle qui parle & celle à laquelle elle parle.

MM. de Port-Royal ont cru ce nombre ne s'étoit introduit que fort tard dans la Langue Grecque; sans doute parce qu'il n'existe pas dans la Langue Latine, qui l'auroit conservé s'il eût subsisté dans le tems qu'elle se sépara de la Langue Grecque; mais cette raison est nulle, par l'expérience qui fait voir que des Langues postérieures ont abandonné en divers points celles dont elles descendoient: c'est ainsi que l'Anglois & l'Allemand n'ont point de duel, quoique ce nombre existât dans le Saxon dont ces Langues descendent.

Puisque le duel existe dans les Langues les plus anciennes, on peut assurer que ce nombre existoit déjà dans la Langue Primitive: en effet, les Familles ayant commencé par deux chefs, on dut employer le duel long-tems avant qu'on pût employer le pluriel, & on dut continuer à s'en servir dans toutes les occasions où il n'étoit question que de ces deux: le langage en devenoit plus intime, & plus conforme à la Nature.

Quant à notre terminaison s des pluriels, c'est une altération des pluriels Latins terminés en **ES**; **PATR-ES**, les Peres; **MATR-ES**, les Meres: pluriels qui leur étoient communs avec les Grecs; les uns & les autres l'avoient tiré du pluriel oriental en **SI**, qui étoit l'abrégé de leur grande & primitive terminaison plurielle en **IM**, terminaison très-énergique, puisqu'elle désigne la profondeur, la multitude, l'immanité; c'est elle qui forma l'**IM-ES** des Latins, mot qui offre ces diverses significations, & qui fit également chez eux la marque du superlatif; tandis que les Orientaux en faisoient la terminaison des noms des Peuples, pour marquer la multitude de leurs individus.

CHAPITRE III.

DES CAS.

ARTICLE PREMIER.

C'EST ici le troisième & dernier changement qu'éprouvent les mots déclina-
bles, afin de pouvoir entrer dans les Tableaux de la parole de la manière
la plus propre à remplir la place qu'ils doivent y occuper. Il fit naître ces cas
qu'offrent à chaque instant les Langues Grecque & Latine, & dont on a cru
tour à tour que le François étoit rempli, & qu'il n'en fournissoit aucune trace.
Tâchons d'en donner une juste idée, & de faire voir jusques à quel point ils
existent dans notre Langue.

§. 1.

Définition des Cas.

LES CAS consistent dans les changemens qu'éprouve la dernière syllabe
d'un nom, indépendamment du genre & du nombre, afin que ce nom puisse
remplir les diverses places qu'il doit occuper dans les Tableaux de la parole.

En effet, tout Nom & tout Pronom, car c'est sur-tout ces deux sortes
de mots que regardent les cas, les autres mots, tels que l'Adjectif, le Par-
ticipie n'y étant assujettis qu'à cause de leur liaison avec ceux-là; tout Nom,
dis-je, & tout Pronom marche seul ou à la suite d'un autre, est actif ou
passif, désigne un agent, un but, ou un moyen; rempli, en un mot, plu-
sieurs rôles différens dans les Tableaux de la parole. Il faudra donc le carac-
tériser dans ces divers cas par des traits qui ne laissent aucune obscurité sur
son emploi.

Dans ce Tableau, par exemple :

Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleura,

D'Edipe tout sanglant fit parler les douleurs,

D'Oreste parricide exprima les alarmes,

Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

LA TRAGEDIE est le sujet de l'ensemble : c'est elle qui *fit parler*, qui *exprima*;
qui *arracha*.

Les douleurs qu'elle fait parler, les *alarmes* qu'elle exprime, les *larmes* qu'elle arrache, sont les objets sur lesquels elle opère. Tous ces mots sont ici au passif : la Tragédie seule est active.

D'Œdipe & *d'Oreste*, indiquent de qui sont les douleurs que fait parler la Tragédie, & de qui sont les *alarmes* qu'elle exprime. Ce sont des noms qui achevent de compléter, qui déterminent le sens commencé par les mots *douleurs* & *alarmes*. Ce sont les *douleurs d'Œdipe*, ce sont les *alarmes d'Oreste* sur lesquels agit la Tragédie.

Nous, placé avant *arrache*, marque ceux à qui la Tragédie arrache des larmes.

Et les deux membres du Tableau qui commencent par *pour*, indiquent le but de la Tragédie dans ces actions : c'est *pour nous charmer* & *pour nous divertir*.

Ainsi un même nom recevra nécessairement diverses modifications, suivant les effets qu'il doit produire, suivant qu'il est actif, passif, sujet, objet, terme, ou déterminatif.

Une personne le peint-elle dans un état actif? elle dit, **J'** : *Je viens, je vais, je commande*. Se peint-elle dans un état passif? elle dit **me** ou **moi**. *On me fit partir, on me laissa là*.

Je & *me* sont donc des cas du Pronom de la première Personne ; *je*, cas actif ; *me*, cas passif.

Il en étoit de même chez les Grecs, les Latins, &c. Ces deux Peuples disoient *ego* pour la première personne active, & *me* pour cette même Personne passive.

Je & *me* sont donc des Cas en François, tout comme en Latin & en Grec.

§. 2.

Origine des Cas.

Nous voici donc arrivés enfin à l'origine des Cas, de ces Cas qui produisent un si brillant effet dans les Langues Grecque & Latine, & dont nos Langues modernes ont abjuré l'usage, relativement aux noms.

Par quelle force de génie, demande-t-on depuis long-temps, par quelle force de génie ces Grecs & ces Latins, peuples en apparence si barbares lorsque leur Langue étoit au berceau, parvinrent-ils à une invention aussi singulière, aussi heureuse, aussi belle & dont les effets s'étendirent sur la masse entière de ces Langues, & devinrent la source de leur éloquence, de leur harmonie, de la coupe de leurs phrases variée à l'infini & toujours agréablement? Là, un génie

me mot prend mille & mille places; là une phrase composée des mêmes élémens paroît sous différentes formes, plus agréables, plus harmonieuses les unes que les autres, tandis que dans nos Langues tristement monotones, les mots doivent se suivre de la même manière, sans qu'on puisse les séparer lorsque leur rencontre, dure & sans grace, exigeroit qu'ils fussent placés d'une manière plus agréable & plus harmonieuse : & ces terminaisons suffisant pour exprimer ces idées accessoires, au sujet desquelles nous sommes obligés de multiplier les Articles & les Prépositions, rendent ces Langues plus serrées, plus vives, plus énergiques, plus mâles, moins monotones.

Le hazard seul auroit-il pu conduire à cette brillante invention les Peuples errans & sauvages de la Grèce & de l'Italie ?

En vain on en demandoit la cause; un silence profond étoit l'unique réponse qu'on eut à faire : on eût dit que cette question étoit impossible à résoudre : que le hazard seul avoit présidé à la naissance des cas, ou que les motifs qui avoient décidé ceux qui instituèrent ces cas, s'étoient évanouis avec eux.

En faut-il être surpris ? C'est qu'on ne voyoit par-tout que de l'arbitraire ; qu'on cherchoit uniquement ce que les hommes avoient fait, & non ce qu'ils avoient dû faire : qu'on ouvroit les Livres des mortels, au lieu de consulter le grand Livre de la Nature, ce Livre ouvert en tout tems, toujours le même, dont rien n'altère le langage, & toujours clair pour quiconque veut le consulter.

C'est la Nature elle-même qui conduisit aux Cas ; ils existèrent, parce qu'il étoit impossible qu'il n'en existât pas : & une fois donnés, les hommes ne firent plus qu'en étendre ou en resserrer l'usage. La Nature nous donne les élémens de tout ; mais ce sont des élémens simples, & peu nombreux : c'est à notre industrie à élever sur ces balais légers l'Édifice immense & varié de toutes nos connoissances, de la même manière que le Temple immense de la Nature est élevé sur quelques Propriétés de la matière, sur quelques Loix, aussi bornées dans leur nombre, que vastes & abondantes dans leurs effets.

Ainsi, il y eut des Cas, par la même raison qu'il y avoit déjà des Genres & des Nombres : les Genres avoient été pris dans la Nature qui nous offre la différence des Sexes. Les Nombres avoient été pris dans cette même Nature, qui nous offre une multitude d'individus de la même espèce ; les Cas furent pris également dans la Nature, qui nous offre les êtres dans des rapports continuels d'actions données & reçues, & toutes les Personnes, dans des états actifs & passifs qui ne peuvent être peints par les mêmes couleurs

Il étoit impossible, nous l'avons vu, que le même pronom qui désignoit une personne active, la désignât comme passive : il fallut nécessairement varier le pronom, suivant qu'il remplissoit l'une ou l'autre de ces fonctions ; de-là, *tu* & *me* ; *tu* & *ti* ; *il* & *li*, & on apella ces variétés *Cas* ; parce qu'elles peignoient les divers-cas, les diverses circonstances dans lesquelles se rencontroient ceux dont on parloit.

Mais puisqu'on donnoit ainsi des *Cas* aux Pronoms, selon qu'ils désignoit les personnes dans un état actif ou passif, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour étendre cette distinction jusques aux noms : il ne restoit qu'à en prononcer différemment la fin, suivant qu'ils étoient actifs ou passifs : agens, ou objets des actions ; on n'avoit plus qu'à personifier les objets dont on parloit, & dans ces tems primitifs qu'est-ce qu'on ne personifioit pas ?

Rien de plus simple en même tems que les terminaisons auxquelles on eut recours pour distinguer ces différens *Cas* ; on ne fit qu'emprunter les articles même dont ces noms étoient précédés : *ho* désignoit l'article masculin actif, & *hon*, le même article passif ; on termina donc le *Cas* actif en *o* ou *os*, & le *cas* passif en *on*, *om* ou *um* : ainsi *Log-os*, *domin-os* & puis *domin-us*, furent les *Cas* actifs masculins en Grec & en Latin qui désignoit *parole* & *Seigneur*. *Log-on* & *domin-um* en furent les *Cas* passifs, tandis qu'un *ô* long, *logô*, *dominô*, fut la terminaison qui désigna les noms auxquels se rapportoit l'action : ainsi, *ho Log-os*, *ho domin-us*, étoient de la même nature que *je*.

Hon Log-on, *hon domin-um* produisoient le même effet que *me*.

Et *ad Log-ô*, *ad domin-ô*, répondoient aux mots *à moi*.

L'analogie ne pouvoit être plus parfaite des deux côtés.

Il résulte de-là un autre avantage : c'est que les articles étant différens dans ces langues, suivant qu'ils désignent le genre masculin, le genre féminin & le genre neutre, tous les noms se trouverent terminés conformément au genre dont ils étoient.

L'article féminin étant *ha*, & l'article neutre *ho* ou *hon* ; *Mus-a* fut un nom féminin, & *Tempi-um* fut du genre neutre. Ceci mit une plus grande harmonie entre les noms & leurs articles : & les premiers, toujours conformes au genre de l'objet qu'ils peignoient, en devinrent plus pittoresques.



Effets que produisent les Cas dans les Tableaux de la parole.

Cette invention des Cas, ou plutôt ce transport qu'on en fit des Pronoms aux Noms, fut un trait de génie, auquel durent toute leur énergie ces Langues que nous admirons avec tant de raison, à l'étude desquelles on est obligé de se consacrer toute sa vie, dès qu'on veut acquérir des connoissances exactes & profondes.

Dès ce moment, les mots n'étant plus attachés à une place, ils purent choisir celle où ils produiroient le plus grand effet; & de cette augmentation d'énergie dans tous, résulterent nécessairement des Tableaux plus parfaits, plus harmonieux, plus variés, plus surs dans leurs effets: l'on put amener tour à tour sur le devant du Tableau ou faire fuir tour à tour un même mot, suivant qu'on voulut fixer plus ou moins l'attention sur lui: ce furent autant de ressources ménagées à l'imagination & au goût de l'écrivain pittoresque qui menoit ainsi son Admireur de surprise en surprise, & qui excitoit sa curiosité jusques à la fin, en la tenant toujours suspendue.

Jugeons-en par le petit nombre de phénomènes de la même nature que nous offrent nos Langues modernes, qui n'ont admis des cas que pour les Pronoms, & qui sont par conséquent forcées à suivre une marche différente de celle de ces Peuples & presque toujours semblable à elle-même. Quelques Vers d'un de nos plus grands Poètes suffiroient pour nous convaincre des grands effets qui devoient résulter chez les Anciens, de cette facilité de varier à son gré la place des mots, par les beautés qu'offrent ces Vers en conséquence de ce peu de liberté que nous avons nous-mêmes à cet égard.

Triste reste de nos Rois (1),

Chère & dernière fleur d'une tige si belle,

Hélas! sous le couteau d'une Mere cruelle

Te verrons-nous tomber une seconde fois?

Prince aimable, dis-nous, si quelque Ange au Braveux

Contre ses Assassins peut soin de te défendre;

Où si dans la nuit du Tombeau

La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

(1) Chœur d'Athalie, Acte IV.

Les trois premiers vers sont si étroitement unis au quatrième, qu'on doit regarder celui-ci comme l'essentiel : il contient le sujet & l'objet du Tableau, ce sujet & cet objet sans lesquels il ne peut y avoir de Tableau ; & dans ce quatrième, l'objet qui est *Te*, marche lui-même avant le sujet *Nous* : tandis que le sujet marche ordinairement le premier dans notre Langue, comme dans ces Vers :

L'éclat de mon nom même augmente mon suplice. . . .
Le Ciel mit dans mon sein une âme funeste (1).

Si notre Langue n'avoit pu se prêter à l'arrangement de ces quatre Vers, qui diffère si fort de la marche ordinaire, le Poëte auroit été obligé de dire, *hélas ! verrons-nous toi triste reste de nos Rois, chère & dernière fleur d'une aigle si belle, tomber une seconde fois sous le couteau d'une mère cruelle ?* Il auroit été également obligé de dire dans les deux suivans ; *di à nous, Prince aimable, si quelque Ange prit soin de défendre toi au berceau contre les assassins de toi.*

C'est la même chose qu'il auroit dit, le même Tableau qu'il auroit peint, mais ce Tableau eût été sans graces, sans harmonie, sans force ; d'où lui vient donc cette harmonie, cette force, ces graces qui nous charment ? De ce que notre Langue employant *tu* au lieu de *toi*, nous permet de le faire passer devant le Verbe ; & de dire *te verrons-nous*, au lieu de *verrons-nous toi* ; *prit soin de te défendre*, au lieu de dire *défendres toi*. Et de ce qu'elle permet de placer avant ou après un mot, ceux qui sont en rapport avec lui : qu'on peut dire *te verrons-nous tomber sous le couteau d'une mère cruelle* ; ou, *sous le couteau d'une mère cruelle te verrons-nous tomber* ; & qu'on peut dire également, *di-nous si quelque Ange prit soin de te défendre au berceau contre ses assassins* ; ou, *di-nous si quelque Ange au berceau contre ses assassins prit soin de te défendre.*

Le Poëte, maître ainsi de choisir la place des mots qu'il met en œuvre, adopte celle qui prête le plus à l'harmonie : si la langue ne le lui permettoit pas, en vain il auroit le génie poétique ; il ne pourroit parvenir à des Vers aussi beaux.

Qu'on juge, d'après ces observations, des heureux effets que produit le génie lorsque la Langue dans laquelle il écrit, lui permet de plus grands chan-

(1) Phèdre, Scène dernière.
Gramm. Univ.

gemens, qu'il peut déterminer la place de chaque membre de son Tableau ; d'après un plus grand nombre de combinaisons différentes, & donner lieu par-là même à un beaucoup plus grand nombre d'accords & de contrastes.

OVIDE, l'Élegant OVIDE n'auroit également pu transporter dans le quatrième Vers le sujet du Tableau pittoresque qui va suivre, mettre à la tête trois Vers qui peignent les objets sur lesquels posoit l'action attribuée à ce sujet : il n'auroit pu dire si heureusement & avec tant d'harmonie :

Jamque Giganteis injectam faucibus Ænæam,
Arvaque Cyclopum, quid rastro, quid usus aratri
Nescia, nec quicquam junctis debentia bobus,
Liquerat Euboicus timidarum cultor aquarum (1).

Vers dont nous ne pouvons imiter l'arrangement & par-là même l'harmonie que très-foiblement : c'est à peu près comme s'il eût dit : « Déjà de l'Ena sous
« le poids duquel gémissent ces Géans qui lui font vóisir des flammes, déjà
« des Campagnes habitées par les Cyclopes & qui n'éprouveront jamais les
« effets des herbes & de la charrue, qui n'eurent jamais aucune obligation
« aux bœufs courbés sous le joug, s'étoit éloigné l'habitant des Eaux qui arro-
« sent les côtes de l'Eubée.

Ici, le Poète a pu suivre à l'égard de tous les noms qui expriment l'objet de la phrase, la même marche que notre Poète François suit à l'égard du pronom *se* : il a pu les mettre avant le Verbe ; il a pu leur communiquer la même énergie que présentent nos pronoms mis avant les Verbes qu'ils devoient suivre, & comme nous ne pouvons pas faire passer également avant un Verbe les noms qui en désignent l'objet, c'est une harmonie absolument perdue pour nous, mais que produisirent les cas, dès qu'on en eût étendu l'usage aux noms même.

(1) MÉTAM. Liv. XIV.



ARTICLE II.

Du nombre des Cas & de leurs Noms.

LE nombre des Cas varie singulièrement d'une Langue à une autre : celles qui en comptent le moins en ont trois, telle est l'Arabe ; le Péruvien & le Basque en comptent au contraire autant que de Prépositions : entre ces deux extrêmes, il y aura nombre d'intermédiaires : ainsi l'Allemand admet quatre Cas ; le Grec, cinq ; le Latin six ; les Langues du Malabar, huit ; l'Arménien, dix ; le Basque, onze ; le Lapon, quatorze.

Mais, dira-t-on, puisqu'il n'y a rien de fixe dans les Cas, ils ne sont point dans la Nature ; & l'on ne sauroit en rendre de raisons générales : cette conclusion seroit bien différente du principe posé par SANCTIUS, qui prétendoit que les six Cas des Latins étoient donnés par la Nature même. *In omni porro nomine Natura sex partes continuit.* « La Nature a établi six divisions dans « tout nom (1). »

Dévelopons donc cette question, essentielle dans l'étude des Langues ; & cherchons les principes d'après lesquels on peut déterminer le nombre des Cas nécessaires à toute Langue qui en admet ; & les causes de la diversité apparente qu'on aperçoit entre celles qui en ont.

Prenons pour règle les Pronoms, puisque les Cas sont nés des Pronoms ; & qu'on ne peut citer aucune Langue, même la Françoisé, qui n'ait donné divers Cas à chacun des trois Pronoms.

Nous avons déjà vu que les Pronoms étoient actifs ou passifs : ainsi, en rapprochant le pronom actif & passif de chaque Personne, *Je* & *Moi*, par exemple, on pourra les appeler les Cas de la première personne : *Tu* & *Toi* seront les Cas de la seconde, &c.

Mais les États actifs & passifs sont donnés par la Nature : voilà donc deux Cas donnés par la Nature, & qui sont dans toutes les Langues. SANCTIUS n'auroit donc pas eu tort de dire que les Cas étoient donnés par la Nature ; il n'auroit eu tort qu'en l'appliquant au nombre de six. Voyons cependant si la Nature ne donne que ces deux Cas, l'Actif & le Passif.

(1) Liv. I, ch. VI.

Le Pronom actif suppose toujours un Verbe qui en détermine l'action : le pronom passif suppose toujours un Verbe de l'action duquel il est l'objet : mais lorsque le pronom ne sera lié à aucun Verbe , qu'il entrera dans une phrase comme une interjection , il faudra qu'il prenne une forme différente : ce sera un troisième Cas.

Une action se rapporte presque toujours à un objet qui en est le terme : lorsque ce terme sera un pronom , il faudra donc qu'il prenne une forme différente des trois qui précèdent. Ce sera un quatrième Cas.

Enfin , lorsque ce pronom sera en rapport avec un autre , il faudra qu'il s'associe avec une préposition , ou qu'il prenne une nouvelle forme : ceci peut donner lieu à un cinquième Cas.

Tels seroient ces Cas dans notre Langue :

Cas Actif , Tu délivres.

Cas Passif , ^r Délivre-toi.

Cas Interjectif , O Toi ami de l'humanité, délivre un malheureux qui implore ton secours.

Cas Terminatif , On te délivrera ce que tu désires.

Cas en Rapport , C'est un de ceux qui furent délivrés par toi.

De ces Cas , il y en a deux qui sont fondamentaux , & dont aucune Langue ne peut se passer : ce sont les deux premiers.

Le troisième pourra être rempli par le même mot qui sert au premier.

Le quatrième Cas en formera nécessairement un à part : il ne peut se confondre avec les deux premiers.

Ainsi suivant qu'on réunira le troisième avec le premier , ou qu'on les séparera , ces Cas se réduiront à trois ou en feront quatre.

Le cinquième pourra s'exprimer avec des prépositions ou sans préposition ; & dans ce dernier Cas , avoir une terminaison à lui , ou emprunter celle de quelqu'autre cas : suivant le parti qu'on prendra à cet égard , on aura un peu plus ou un peu moins de cas.

Ainsi en François , nos Pronoms ont , quant à la forme matérielle , trois Cas , le premier , le second & le quatrième de ceux qui sont indiqués ici : & c'est ainsi , quant à la forme également , que les Allemands en ont quatre , les Grecs cinq , les Latins six , &c.

Car quant à la valeur réelle , ou à l'application qu'on en fait , toutes ces

Langues en ont autant les unes que les autres : car il a fallu que ces cinq fonctions des Pronoms , &c. fussent remplies.

La plus sage des Langues à cet égard sera celle qui aura combiné de la manière la plus parfaite le nombre de ces cas avec la clarté du discours.

Celles qui n'en ont que trois , semblent avoir fait comme ces Peuples qui ne savent compter que jusqu'à trois. Les Grecs , plus habiles , allent jusqu'à cinq , autant qu'on a de doigts ; c'étoit aller jusqu'au bout & ne pas rester à mi-chemin. Les Latins furent plus exacts , en distinguant en deux un de ces cinq , comme nous le verrons plus bas.

Ceux qui comptoient six Cas dans notre Langue , s'éloignoient donc du vrai pour se rapprocher des Latins : & ceux qui n'y en admettoient aucun , parce qu'en effet nos Noms n'en ont point , n'avoient qu'une idée imparfaite des Langues & de la Grammaire , puisqu'il faut chercher l'origine des Cas dans les Pronoms , & que nos Pronoms nous en offrent. C'est une vérité que M. BEAUVIS a très-bien aperçue.

Rien de plus barbare & de moins clair dans notre Langue que les noms qu'on y a donnés aux Cas & qui sont empruntés de la Langue Latine : il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur eux : les voici ;

Nominatif.	Accusatif.
Génitif.	Vocatif.
Datif.	Ablatif.

Ces mots déjà en usage chez les Romains dans les beaux tems de la Langue Latine (†) , n'offrent aucune idée dans la nôtre , & ne servent qu'à augmenter

(†) CICÉRON , dans ses Harangues contre Verres , cite le Nominatif & l'Ablatif. VARRO , dans son premier Livre de l'Analogie , désigne le Vocatif , le Datif & l'Accusatif. = *Sunt declinati casus , ut is , qui de altero diceret , distinguere possit quem vocaret , quem daret , quem accusaret , sic alia quedam discrimina , que nos & Græci ad declinandam duxerunt* . Et qu'on peut rendre à peu près ainsi. = On inventa les Cas , = afin que celui qui avoit besoin de parler d'une autre personne pût faire connoître s'il l'appelloit (s'il l'invouoit) , s'il lui donnoit , s'il l'accusoit. Les Grecs & nous , avons = aussi ajouté quelques autres cas à ceux là .

L'on trouve le nom du Génitif dans ARTO-CIUS , liv. 4 , chap. 16 , & dans la Vie d'Auguste par SEXTUS , ch. 37. Quelques Grammairiens , comme STAVIUS , dans son Commentaire sur la seconde Eglogue de Virgile , admettoient un septième Cas , en faisant deux cas de l'Ablatif , suivant qu'il marchoit avec ou sans Préposition.

les difficultés & l'ennui de la Science grammaticale. Cependant, on ne sauroit parler Grammaire & ignorer ces noms. Tâchons d'en rendre la connoissance plus simple & plus agréable.

I.

Du Nominatif ou Cas Actif, & s'il est un Cas; & qu'il n'est pas le premier, le Cas générateur des autres.

C'est par la terminaison qu'on appelle NOMINATIF, que les Grecs & les Latins désignent le sujet du discours: c'est donc le Cas actif. *Je, Tu, &c.* seroient appellés dans ces Langues *Nominatifs*; c'est parce que ce mot *nomme*, ou fait connoître le sujet du discours par son propre nom.

Le Nominatif sera donc dans toutes les Langues, puis qu'aucune d'elle ne peut exister sans un Cas actif: elles ne differeront à cet égard que dans l'application plus ou moins étendue de ce cas; les unes n'autont un Nominatif que pour les Pronoms, les autres en autont pour tous les Noms.

Les Grammairiens ont examiné fort sérieusement si le Nominatif étoit un Cas ou n'en devoit pas un; & plusieurs lui ont refusé ce titre: ils se fondoient sur ce que les autres Cas se forment de celui-ci, & qu'il ne doit être regardé que comme le nom même de l'objet qu'il désigne, & non comme un des changemens qu'il subit.

S'ils s'étoient proposés de faire briller leur sagacité & leurs connoissances en Grammaire, en se faisant cette difficulté, ils y réussirent fort mal: rien de plus foible que ce qu'ils ont dit à ce sujet, sans excepter M. DU MARSAIS, qui se laissa sûrement entraîner par la foule.

« Le Nominatif, dit-il, (1) est appelé Cas par extension, & parce qu'il « doit se trouver dans la liste des autres terminaisons du nom. Port-Royal dit également: « Le Nominatif n'est pas proprement un Cas; mais la matiere « d'où se forment les Cas par les divers changemens qu'on donne à cette premiere terminaison du nom (2).

Le Nominatif est un Cas, puisqu'il ajoute toujours au nom d'un objet, l'idée particulière & accessoire de sujet de la phrase.

Il est un Cas sur-tout, parce qu'il n'est pas le Cas générateur des autres,

(1) Encyclopédie, au mot CAS.

(2) Gramm. Gén. Part. II. Ch. VI.

comme on l'avance ici fort mal à propos , & comme l'a fort bien vu M. Beauzée (1). Les Grammairiens dont il s'agit ici conviennent eux-mêmes qu'il ne produit que le Génitif , & que c'est du Génitif que tous les autres sont dérivés : ce qui n'est pas moins incertain.

Ce n'est pas du Nominatif *Ego* que dérivent le Génitif & les autres Cas de la première personne qui sont tous en *me*. Le Génitif & les autres Cas de la troisième personne, *se*, *soi*, ne dérivent pas non plus du Nominatif, puisqu'il n'existe pas.

Quel rapport aperçoit-on outre cela, entre *Caro* & *Carnis*, *Iter* & *Innatis*, *Jupiter* & *Jovis*, *Robur* & *Roboris*, *Vas* & *Vadis*, *Deses* & *Defidis*, *Fadus* & *Fadaris*, *Lex* & *Legis*, *Nox* & *Noctis*, *Nix* & *Nivis*, *Senex* & *Senis*, *Rus* & *Ruris*, &c. &c. Quel rapport, dis-je, aperçoit-on entre ces mots pour qu'on puisse dire que le premier est le générateur du second ?

Il falloit n'avoir jamais examiné cet objet pour admettre des idées aussi dénuées de fondement : c'étoit justifier par des raisons sans force, une très-mauvaise méthode, celle de mettre le Nominatif à la tête des Cas ; c'étoit donner de très-fausles idées de l'origine de ces Cas & du rapport des Langues.

Le Cas véritablement primitif & générateur de tous les autres dans la Langue Latine, sera celui qui offrira le nom d'un objet en lui-même, qui offrira tel qu'il est dans presque tous les Cas, & qu'on emploiera constamment toutes les fois qu'on voudra faire usage d'un mot sans le lier avec l'ensemble de la phrase, sans indiquer de rapport & en le prenant dans son sens absolu.

Ce Cas existe chez les Latins, & il seroit très-étonnant qu'il ait été inconnu jusques à présent, si l'on ne savoit de combien de nuances la Grammaire a toujours été obscurcie ; & que nos Grammairiens ont presque toujours été l'écho de ceux des Latins sur ce qui regardoit leur Langue ; comme si ceux-ci en avoient parfaitement possédé la métaphysique. Ce Cas est celui qu'on appelle **ABLATIF**, & qu'on a rejeté à la fin de tous les autres.

C'est parce que l'Ablatif présentoit le nom même de l'objet, indépendamment de tout rapport avec le reste de la phrase, que les Latins en firent le Cas absolu ; celui qu'offrent tous leurs mots, dès qu'ils sont détachés de l'ensemble du Tableau : ainsi tout comme nous disons, *ils se réunirent*, moi *présent*, & non, *ils se réunirent, je présent*, puisque la première personne est ici

(1) Tome II. 104.

dans un sens absolu & non dans un sens relatif, de même les Latins ne disent pas en pareille occasion avec le Nominatif *ego profens*, mais ils disent avec l'Ablatif *me profens*: & comme nous disons, *je ferai cela, Dieu aidant*, ils disent également avec l'Ablatif *Deo juvante*.

Ajoutons que lorsqu'ils faisoient d'un Nom un Adverbe, c'étoit presque toujours l'Ablatif qu'ils employoient; *incognitò, immeritò, hodiè, ergò, diù*, &c. sont tous des Ablatifs. Jamais les Latins ne recoururent dans ces occasions au Nominatif ou au Génitif: & si quelquefois ils employèrent l'Accusatif, ce fut sous d'autres rapports.

C'est encore à l'Ablatif que se sont transmis dans les Langues Françoisè & Italienne les mots empruntés du Latin.

On ne peut en disconvenir pour cette dernière Langue: tous les mots qui s'y sont transmis du Latin, sont l'Ablatif pur; ainsi ils disent, *Cicerone*, Cicéron; *pax*, paix; *forte*, fort; *templo*, temple; *giuoco*, jeu; *globo*, globe; *terrore*, terreur; *tendine*, tendon; *glutine*, glu, &c.

Plusieurs mots François ne sont également que l'Ablatif Latin; tels *Taurcau*, en Latin *Taurò*; *Tombeau*, en Latin *Tumbò*, le *Tumbò* des Grecs; *Jouvencau*, en Latin *Juvenò*; *Pourceau*, en Latin *Porcò*.

Tous nos mots en *on*, opinion, religion, paon, carnation, ambition, oblation, &c. ne viennent point du Nominatif Latin, terminé toujours en *o*.

Nuit, que nous écrivions autrefois *Nuit*, ne venoit pas du Nominatif Latin *nox* qui est sans *t*, mais de l'Ablatif *nocte*. Il seroit absurde de dire que nos mots *Temple*, *exemple*, *déluge*, &c. viennent du Nominatif *Templum*, *exemplum*, *diluvium*, plutôt que de l'Ablatif *Templo*, *exemplo*, *diluvio*.

Puisque nos mots ont plus de rapport avec l'Ablatif qu'avec le Nominatif, toutes les fois que ces deux Cas des Latins diffèrent, on ne peut se refuser à l'idée que c'est de l'Ablatif que viennent tous les mots que nous tenons de cette Langue.

Il paroît même que dans l'origine, l'Ablatif étoit le premier Cas des Latins, puisqu'on trouve chez eux tant de traces de Nominatifs anciens parfaitement semblables aux Ablatifs actuels. Tels *pulvinare*, *lacunare*, *tapete*, *adagio*; *oblivio*; ablatif *d'oblivium*; *carnis*, *Apollinis*; *pavo*, ablatif de *pavus*.

Si les Auteurs des Dictionnaires Latins y donnoient place aux Ablatifs, & non aux Nominatifs, ils se conformeroient infiniment plus au génie de cette Langue; l'on apercevroit mieux le rapport de ces mots avec leurs racines primitives,

tives, & de ces mêmes mots avec ceux qui en font venus dans les autres Langues : rapports presque toujours anéantis par le désordre qui regne dans ces Ouvrages, auxquels on fut obligé de travailler dès les commencemens, sans aucun principe, & dans des tems où il falloit avoir du courage pour acquérir quelques connoissances & pour se mettre en état de faire des essais très-imparfaits ; mais il faudroit, à mesure que la lumière pugnoit, travailler sur des plans mieux ordonnés & plus utiles.

I L

De l'Accusatif, ou Cas Passif.

Au Cas Actif est opposé le Cas Passif, à *Je* est opposé *Me* : à *Filius*, Nominatif Latin, est opposé *Filium*, Accusatif : le premier de ces Cas peint les Êtres comme agissans : le second les peint comme étant les objets qui reçoivent les impressions de l'action dont on parle.

L'Accusatif des Latins est donc leur Cas Passif ; c'est par cette raison que je le place ici immédiatement après le Cas Actif : destinés à contracter l'un avec l'autre, il faut en parler dans le même tems, afin qu'on aperçoive mieux leurs rapports & leurs différences.

On ne peut jeter les yeux sur les Nominatifs & sur les Accusatifs Grecs ou Latins, sans reconnoître aussi-tôt l'idée accessoire qu'ils ajoutent chacun au même mot, tout comme nous ne serions considérer *Tu* & *Je* sans nous former aussi-tôt une idée de leurs différences.

Tel est l'avantage des noms Latins & Grecs, que leur seule inspection fait aussi-tôt connoître s'ils sont actifs ou passifs, s'ils sont le sujet ou l'objet des actions dont on parle ; ce que ne peuvent offrir les nôtres : il faut pour reconnoître la nature de ceux-ci, que nous voyons la place qu'ils occupent dans la phrase.

Il résulte encore de-là qu'en Latin & en Grec la place de l'accusatif sera indépendante des Verbes, tout comme en François pour les pronoms, tandis que nos noms sont toujours obligés d'être à la suite des Verbes lorsqu'ils en désignent l'objet.

Ainsi pendant que les Latins disent avec nous, *Enée enleva son Pere Anchise*, ils peuvent encore dire *son Pere Anchise Enée enleva* ; parce que le mot *Pere* étant objet ou passif, se prononce *Patrem* ; & que s'il étoit sujet ou actif, il se prononceroit *Pater*, ensuite qu'on ne peut jamais être en suspens sur la valeur, en quelqu'endroit qu'il soit placé. Dès qu'on verra *Patrem*, on dira,

Gram. Univ.

C c c

c'est le Cas Passif; dès qu'on verra *Parer*, on dira, c'est le Cas Actif: au lieu qu'en François, c'est toujours *Pere* au sens Actif comme au Passif.

L'avantage est donc ici tout entier du côté des Langues Grecque & Latine relativement à l'harmonie, parce qu'elles pourront choisir entre plusieurs places pour le Cas Passif & le mettre à l'endroit où il produira le plus grand effet: aussi leurs Poètes en tirerent grand parti: ils avoient moins de peine que les nôtres pour répandre de l'harmonie dans leurs compositions, & ils y parvenoient plus sûrement.

On a cru que cet Accusatif, Grec ou Latin n'importe, étoit toujours précédé d'une préposition sous-entendue, dont il tiroit toute la force: ce système qui paroît d'abord spécieux, s'évanouit dès qu'on le considère avec quelque attention: que seroit là cette préposition? Les prépositions sont destinées à marquer un rapport qu'on ne pourroit apercevoir sans elles: ici, au contraire le rapport est si sensible que la préposition ne seroit qu'embrouiller l'idée, en paroissant présenter un rapport que la phrase n'offre pas par elle-même. Dès que l'Accusatif est destiné par lui-même à marquer l'objet Passif, tout est dit lorsque cet Accusatif est prononcé: aller chercher quelque'autre secours pour en rendre raison, ce seroit multiplier les Êtres sans nécessité: ce seroit vouloir appuyer ce qui n'a nul besoin d'appui.

§ 2.

Observation sur le Cas Actif.

La distinction des Pronoms en Actifs & en Passifs étant aussi utile que conforme à la Nature, on sera sans doute surpris qu'aucun Grammairien ne l'ait aperçue; on objectera même que ces prétendus pronoms Actifs sont employés eux-mêmes passivement, puisqu'on dit, *je suis aimé*, *je suis lu*, tout comme on dit *j'aime*, *je lis*.

Il n'est pas étonnant que les Grammairiens n'aient pas aperçu cette distinction, parce qu'aucun n'avoit pu considérer ces objets sous le même point de vue: & de ce que les pronoms Actifs servent à former des Tableaux Passifs, il ne s'ensuit nullement que notre manière de voir, soit contraire au fait.

On ne peut se dispenser de reconnoître des Pronoms qui sont toujours Passifs: ce sont ceux qui dans les Tableaux Actifs offrent les Personnes comme éprouvant les effets des actions des autres, & que les Grecs & les Latins mettent toujours à l'accusatif: mais dès qu'il y a des Pronoms Passifs, il y aura

donc nécessairement des Pronoms Actifs, ce seront ceux qui désigneront les Personnes comme faisant éprouver à d'autres les effets de leurs actions : ainsi les uns & les autres se trouveront dans les Tableaux Actifs & toujours en contraste. Ce sont-là des principes incontestables, & trop utiles pour qu'on puisse les sacrifier à aucune considération.

Il est vrai que ces mêmes Pronoms Actifs reviennent dans les Tableaux Énonciatifs & dans les Tableaux Passifs : mais dans les uns & dans les autres, ils sont seuls, ils ne sont jamais mis en opposition avec les Pronoms Passifs.

Il revêtent donc ici une propriété différente ; & cette propriété ne peut anéantir la précédente.

Sous ce nouveau point de vue, ils se présentent simplement comme les sujets du Tableau, & non comme les sujets Actifs : c'est l'unique différence qu'il y ait entre eux, & cette différence n'empêche pas qu'ils ne soient véritablement Actifs dans les Tableaux Actifs.

Dans ces trois Tableaux, *je suis grand*, *je lis*, *je suis confidant*, *je lera* toujours sujet : mais dans le second, *il lera sujet Actif* : & s'il se trouve dans le troisième, ce n'est que par un renversement de parole, effet de convention & pour varier les formules actives : en sorte que ceci ne peut nuire à son essence, qu'il suppose toujours, puisque c'étoit un Pronom Passif auquel on a substitué le Pronom Actif qui y correspond, mais en le dépouillant de son idée active, pour ne lui laisser que celle de sujet qu'il offre dans tous les Tableaux qui ne sont pas actifs : cette objection ne porte donc aucune atteinte à ce que nous avons avancé sur cet objet.

I I L

De l'Abusif.

Ces trois Tableaux, l'Énonciatif, l'Actif & le Passif, ont donc ceci de commun, qu'ils sont tous composés d'un Verbe & de son sujet : mais ils diffèrent en ceci ; que le Tableau Actif ne présente pas seulement un sujet, mais qu'il offre encore un objet ; qu'il réunit ainsi un Cas Passif avec un Cas Actif, un Nominatif & un Accusatif, tandis que dans les deux autres il n'y a point d'objet, point de Cas Passif, point d'Accusatif ; & qu'ils sont moins composés.

Mais, si les Tableaux énonciatifs sont complets avec un seul Cas, & si les Tableaux Actifs sont complets dès qu'ils en ont deux, les Tableaux Passifs seront-ils complets avec le sujet seul ?

Puisqu'un Tableau Passif, n'est qu'un Tableau Actif renversé, où le Cas Pas-

ſif eſt devenu Actif, il faut néceſſairement qu'on y trouve ce qui formoit le Cas Actif dans le Tableau actif. En effet, afin qu'il n'ait rien perdu dans ce changement, il faudra qu'il offre toujours les deux Perſonnages qui compoſoient le Tableau Actif; celui qui rempliſſoit le rôle d'objet eſt devenu le ſujet, & remplir le rôle principal: il faut donc que celui dont il a pris la place, rempliſſe un rôle ſubordonné: ainſi lorsqu'après avoir dit, *Enée enleva ſon Père Anchife*, on retourne la phraſe, & l'on dit, *Anchiſe, Père d'Enée, fut enlevé*, il faut néceſſairement ajouter *par Enée*, afin que la phraſe ſoit complète & que le Tableau rende exactement la même idée.

De-là, un troiſième Cas dans les Langues qui en ont pour les Noms; & ce Cas eſt l'ABLATIF.

L'ABLATIF indique donc les perſonnes & les cauſes par leſquelles on eſt tranſporté d'un état dans un autre; c'eſt-là ſa véritable étymologie, *AB quo LATI ſumus*, cas par lequel nous ſommes portés d'un état à un autre.

Cette étymologie, parfaitement conforme à la nature des cas & au génie de la Langue Latine, paroît ici pour la première fois. On avoit toujours dit que l'Ablatif étoit appelé de ce nom parce qu'il manquoit les moyens par leſquels une choſe étoit euevée: ce n'étoit embraffer qu'une très-peſite partie des circonſtances qui ſont désignées par cet Ablatif. On a cru auſſi qu'il avoit été appelé *Ablatif* parce que ce Cas eſt un retranchement que les Latins avoient fait au Datif Grec: mais il faudroit avoir prouvé auparavant que lorsque les Latins lui donnerent ce nom, ils s'étoient aperçus que c'étoit un retranchement fait au Datif Grec.

§. 2.

Sur les Prépoſitions qui accompagnent l'Ablatif & l'Accuſatif.

Ce cas s'exprime en François, au moyen d'une Prépoſition qui eſt preſque toujours *par* & ſouvent *de*. *Je ſuis aimé de mes Parents, je ſuis lu de tous le monde: il fut attaqué par des voleurs; il eſt jugé par ſes Pairs.*

L'Ablatif eſt toujours accompagné en Latin dans ces circonſtances de la Prépoſition *a*: *amor a parentibus; legor a doctis*. C'eſt pour marquer le rapport qui ſe trouve entre cet ablatif & le ſujet de la phraſe.

On demandera ſans doute pourquoi les Latins admirent une Prépoſition avec l'Ablatif, ſiſqu'ils n'en admirent pas plus que nous pour l'Accuſatif; mais la réponſe eſt fort ſimple. L'Accuſatif fut créé expreſ pour marquer le cas paſſif, il n'avoit donc nul beſoin de Prépoſition qui déterminât ſa valeur. L'Ablatif au

contraire indique le Nom pris absolument & sans rapport avec d'autres mots : lors donc qu'il désigne un Nom en rapport, il faut nécessairement qu'il se fasse précéder d'une Préposition, pour désigner cette nouvelle valeur ; autrement il faudroit chercher quelle peut être la valeur, tandis qu'une phrase doit être exprimée de façon qu'on n'ait pas besoin de chercher les rapports de ses mots. Ajoutons que l'Ablatif servant également à désigner les moyens par lesquels une chose est faite, & la matière même dont elle est composée, il faut distinguer par divers signes les emplois variés qu'on en faisoit.

C'étoit donc ici le vrai emploi de la Préposition, puisqu'elle sert à marquer un rapport entre deux Êtres, tandis que l'Ablatif seul ne marqueroit qu'une modification du nom qui le précède.

C'est par la même raison que lorsque l'Accusatif sera destiné à marquer une modification, & non un objet différent de celui qui est désigné par le reste de la phrase, on se servira d'une Préposition, afin de lier ce mot avec celui qu'il modifie : & tandis que nous disons sans Préposition, *j'aime la chasse, j'aime le chant*, parce que ces mots *chasse* & *chant* sont ici des objets distinctifs de *je* : on dira avec une Préposition, *j'aime à chasser, j'aime à chanter*, parce que *chasser* & *chanter* ne sont ici que de simples modifications du mot *j'aime*, & non des objets ou des êtres particuliers.

IV. DU DATIF.

Nos actions sont ordinairement relatives à quelque objet, auquel elles se rapportent, & dont il est le terme ; il faut donc un nouveau cas pour exprimer ce nouvel emploi des mots : c'est ce cas que nous désignons en François par *me, te, lui*, pour les Pronoms : *il me dit, il lui dit, il me donne*, &c. & que nous marquons dans les Noms par la Préposition *à* :

Chr. M'arque, pour vaincre un li son ennemi,
Prête, du haut du Ciel, la main à son ami.

fait dire Cornéille à Polyucte (1).

Ce rapport se marque en Grec & en Latin par le cas qu'on appelle DATIF, parce qu'il indique la personne à laquelle on donne : ainsi dans ce tableau, *hanc epistolam scribo meo Principi* : J'écris cette lettre à mon Prince ; ces

(1) A. IV. Sc. I.

deux derniers mots, *meo Principi*, qui répondent à ces trois à *mon Prince*, font au datif, parce qu'ils marquent le terme auquel se rapporte l'action d'écrire.

Outre cette signification terminative, le datif des Grecs en présente une autre; celle que les Latins expriment par l'ablatif, en sorte qu'ils n'ont qu'un cas, là où les Latins en ont deux. C'est ce qui persuada à *Sanctius* & à *Pors-Royalque* les Grecs avoient également un ablatif, & qu'il falloit appeler ainsi le datif toutes les fois qu'il offroit le même sens que les Latins expriment par l'ablatif.

Mais il suffisoit de distinguer les deux sens, sans en faire mal-à-propos deux cas différens, puisque dans toutes les occasions ils ne sont jamais distingués en Grec par aucune terminaison différente.

C'est ainsi que nous ne reconnoissons que trois cas à nos Pronoms: *je, me, moi*, quoique le second représente deux cas Latins, le datif & l'accusatif parce qu'il sert à marquer tantôt l'objet de l'action, tantôt le terme auquel elle se rapporte.

C'est ainsi que *moi*, précédé de la Préposition *à*, répond à trois Cas Latins.

C'est à *moi* qu'il écrit, qu'il parle; *datif* Latin;

C'est-à *moi* qu'il vient, *accusatif* Latin;

C'est à *force de voiles* qu'il aborda; *ablatif* Latin.

Le premier & le second de ces *à*, indiquent le terme d'une action, & le troisième une circonstance, le moyen par lequel on aborda.

Telle est la différence entre *me* & *moi*, ou *te* & *toi*, designant le datif, que *me* & *te* marchent seuls & sans la Préposition *à*, qui marque dans notre Langue le terminatif, tandis que *moi* & *toi* se font accompagner de la Préposition: ceci paroitra bizarre, & il ne l'est point: cette différence naît de la diversité de la place qu'ils occupent, *me* est toujours devant le verbe; il est donc là simplement pour désigner la seconde Personne dans un état passif quel qu'il soit, & qui ne sera déterminé que par le verbe qui suit; *moi*, au contraire, suit toujours le verbe: étant ainsi déterminé par ce qui précède, & ne pouvant l'être par ce qui suit, il faut qu'il s'accompagne d'une Préposition qui le lie au verbe; sans cela il seroit isolé, & il ne présenteroit aucun sens.

Tels sont les Cas qui constituent les grandes masses des tableaux de nos idées, qui en forment chacun une portion distincte de toute autre, & qui se répandent entre les trois espèces de tableaux qu'on forme par la parole:

tableaux énonciatifs, où domine le Nominatif; tableaux passifs, composés & du Nominatif & de l'Ablatif; tableaux actifs où le Nominatif amène & l'Accusatif & le Datif.

Nous n'avons plus, pour compléter ce qui regarde les Cas, qu'à rendre compte du Vocatif & du Génitif, que nous avons rejetés ainsi à la fin, parce qu'ils n'ont pas la même influence que les précédens sur les tableaux de la parole; le Vocatif marchant isolé, & le Génitif ne servant qu'à déterminer le sens de l'un ou de l'autre des quatre premiers.

V.

DU VOCATIF.

C'est le cas par lequel on s'adresse à une Personne, en la désignant par son nom ou par quelque épithète, comme dans ces exemples :

Prends un siège, CINNA.
 Approche, seul Ami que j'éprouve fidèle, (1)
 PÈRE dénaturé, malheureux POLITIQUE,
 ESCLAVE ambitieux d'une peur chimérique,
 Polydore est donc mort, & par vos cruautés
 Vous pensez conserver vos misères dignités! . . .
 Donne la main, PAULINE. (2)

CINNA & PAULINE sont des vocatifs qui désignent par le nom même; ami, père, politique, esclave, sont des vocatifs qui désignent par des épithètes.

Ce cas a beaucoup de rapport aux Interjections; on diroit qu'il n'en est qu'une suite: comme elles, il ne se lie avec aucune portion des tableaux où il entre; isolé comme elles, il ne ressemble pas plus aux autres cas qu'elles ne ressemblent elles-mêmes aux autres Parties du Discours. Nous l'appellerons par cette raison *Cas Interjectif*.

Le pronom de la seconde Personne est le seul qu'on puisse employer dans ce sens; son interjectif est *toi*.

Telle est la différence entre *toi* & *tu*, que le premier de ces mots indique simplement la personne à laquelle on s'adresse; & que le second la peint

(1) CINNA, Trag. de Corneille.

(2) POLYDORÉ, Trag. de Corneille.

comme le sujet actif de la phrase : cette différence paroît d'une manière bien sensible dans ces vives apostrophes que nous fournit Racine.

Noble & brillant Auteur d'une triste Famille ,
 Toi dont ma Mere osoit se vanter d'être Fille ,
 Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois ;
 Soleil, je viens te voir pour la dernière fois (1) !

O toi Soleil, ô toi qui rends le jour au monde ,
 Que ne l'ai-ru laissé dans une nuit profonde !
 A de si noirs forfaits prêtés-tu tes rayons ?
 Es peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ? (2)

Toi & tu, ne sont certainement pas le même cas ; & puisque *toi* est le cas injectif, *tu* est nécessairement le cas actif ou le Nominatif.

Comment est-il donc arrivé qu'on ait dit que le Pronom *tu* ne peut avoir de Nominatif en quelque Langue que ce soit : que l'idée de la seconde personne étant essentielle à ce pronom, elle se trouve nécessairement comprise dans la signification du Cas qui le présente comme sujet de la Proposition, lequel est par conséquent un véritable Vocatif ; puisque le vocatif ajoute à l'idée principale du mot, l'idée accessoire de sujet de la proposition à la seconde personne ; & qu'il n'existe d'autre différence entre le Nominatif & le Vocatif, si ce n'est que le Nominatif fait abstraction de toutes les Personnes ; & que le Vocatif exclut positivement les idées de la première & de la troisième personne, & suppose nécessairement la seconde ?

Mais de quelle manière le Nominatif fait-il abstraction des Personnes ? *Je* & *il* ne sont-ils pas & des personnes & des Nominatifs ou des sujets de la proposition où ils se rencontrent ? & si *toi* est en effet un Vocatif, *tu* dans ces phrases, *TU aimes trop cette personne*, *TU es sorti*, peut-il être regardé également comme un Vocatif ? MAIS est-il isolé comme *toi* ? N'est-il pas étroitement lié aux verbes dont il est suivi comme en étant le sujet ?

(1) PRÉFATE, ACT. I. SC. III.

(2) LES FARRIS ENNEMIS, ACT. I. SC. I



VI.

DU GÉNITIF.

§ I. Sa Description.

Un nom, comme nous l'avons vu, ne suffit pas toujours pour déterminer suffisamment l'objet qu'il doit peindre ; alors il faut recourir à un autre nom, qui, venant au secours de celui là, complète le sens qu'il avoit commencé. Les vers suivans nous offrent plusieurs mots pareils.

Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
 Presqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux,
 Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes ! (1)

Ce qui écarta les vaisseaux, ce n'est pas *la fureur*, ce ne sont pas les *eaux*, c'est *la fureur des eaux*. S'ils furent écartés, ce fut *aux yeux*, mais *aux yeux de l'Épire* : ce n'est ni *combien* ni *alarmes* qu'on a souffert, mais *combien d'alarmes*.

Ainsi ces trois mots, *fureur des eaux*, ne présentent qu'un seul sujet ; ceux-ci, *yeux de l'Épire*, un seul circonstanciel ; *combien d'alarmes* un seul objet. Les premiers mots *fureur*, *yeux*, *combien*, commencent un sens ; *eaux*, *Épire*, *alarmes* le finissent.

Mais de quelle manière ces mots s'uniront-ils pour ne former qu'un seul sens ? Ce ne sera pas en se mettant simplement l'un à la suite de l'autre ; il faudra donc un nouvel expédient, qui n'ait rien de commun avec ceux qui précèdent un nouveau cas dans les Langues qui s'en servent par les Noms.

Les François employent dans cette vue la Préposition *de*, & cette préposition ne remplit pas ici la même fonction que les autres mots de son espèce : celles-ci font connoître le rapport qui est entre deux Noms ; celle-là détermine simplement le sens commencé par le nom qui la précède : les autres Prépositions unissent des Noms qui expriment des objets absolument différens. Celle dont il s'agit ici, unit deux Noms qui n'expriment qu'un seul objet ; elle est donc d'une classe absolument différente ; on a donc tort de la confondre avec les autres. Il en est à peu-près de même de la Préposition

(1) *Andromaque*, Act. I. Sc. I.
Gramm. Univ.

terminative à ; elle doit être absolument distinguée des autres, de même que de. C'est peut-être ici la meilleure solution de ce Problème qui nous a tant exercés, pourquoi de & a se trouvent sans cesse à la suite des Prépositions. La raison en seroit très-simple : ut & a n'ont qu'une valeur déterminative, tandis que toutes les autres sont comparatives ou relatives : elles sont donc soumises à des règles absolument différentes.

Les Latins & les Grecs qui n'avoient point de Prépositions déterminatives, & chez qui elles étoient toujours comparatives ou relatives, furent obligés par-là même pour unir les mots, dont le dernier déterminoit le premier, de recourir à une autre voie. Ils inventèrent un nouveau cas, & on l'appella GÉNITIF.

§ 1.

Son Etymologie.

C'est ce cas qu'on a cru s'être formé du Nominatif, & qu'on a regardé comme le cas générateur de tous les autres, & c'est de-là qu'on déroit son nom. Je ne saurois être de cet avis : j'ai déjà exposé les raisons qui me portent à regarder l'Ablatif comme le cas primitif des Latins, comme celui dont se forment tous les autres, & qui ne se forma lui-même d'aucun ; mais uniquement de la racine primitive des mots Latins. C'étoit d'ailleurs multiplier les êtres mal-à-propos, que de supposer deux cas générateurs sur six, comme si un seul n'étoit pas suffisant ; c'étoit avouer qu'on ignoroit quel des deux étoit le primitif : mais ici, une première erreur en entraînoit une autre. On s'étoit persuadé, sans raison, que le Nominatif étoit le premier cas, le cas primitif, & qu'il avoit produit le Génitif placé après lui ; mais on apercevoit beaucoup plus de rapport entre le Génitif & les autres cas, qu'entre ceux-ci & le Nominatif ; c'étoit donc le Génitif qui les avoit produits : ainsi le Nominatif étoit comme le grand-père, le Génitif comme le père, & les autres les petits-fils. Cette multiplication de machines, pour rendre raison d'une chose très-simple, devoit faire soupçonner le faux d'une pareille méthode : c'est ici où un Grammairien étonné auroit pu dire qu'il auroit donné de bons conseils à ceux qui inventèrent les cas. Le vrai est, qu'il n'existe qu'un seul cas générateur, l'Ablatif, duquel dérivent Nominatif, Génitif & tous leurs Compagnons.

Difons plutôt que le Génitif prend son nom de ce qu'il sert à marquer l'origine d'un objet, à indiquer sa généalogie : ceci est si vrai que l'on supprime

même dans cette occasion & en Grec & en Latin, le mot dont il étoit précédé : ainsi au lieu de dire , *Cimon fils de Miltiades*, *Alexandre fils de Philippe*, les Grecs & les Latins suprimoient le mot *fils*, & mettoient le mot suivant au Génitif ; ils disoient *Cimo Miltiadis*, *Alexander Philippi* ; tout comme nous suprimons le nom de *Seigneur* entre le nom de batême d'une personne , & son nom de terre ou de patrie ; *Charles de Bourbon*, *Jean de Meun*.

Ces mots déterminatifs ne se mettent pas seulement à la suite du sujet de la phrase , mais à la suite des autres membres d'une Proposition , à la suite des mots qui marquent l'objet , le terme , la circonstance , &c. Ces vers seuls suffisoient pour le prouver :

En voyez-vous un seul qui , sans rien entreprendre ,
Se laisse terrasser au seul nom d'*Alexandre* ;
Et le croyant déjà *Maître de l'Univers*,
Aille , esclave empressé , lui demander des fers ?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire ,
Ils l'attaquent même au sein de la victoire. (1)

Ces mots *Alexandre*, *Univers*, *Vainqueur*, déterminent ceux auxquels ils sont unis par *de*, & qui marquent des circonstances , tandis que le mot *Univers*, forme avec le mot *Maître*, l'objet du Verbe *croyant*.

✶ 3.

Avantages de ce Cas dans les Langues où il existe.

L'usage du Génitif prévenoit chez les Latins l'inconvénient dans lequel nous tombons , de désigner par la Préposition *de*, deux idées très-différentes ; l'idée de détermination que présentent ces exemples ; & l'idée de relation ou de rapport entre deux objets absolument différens , comme dans ces phrases , *il est venu de Rome*, *il s'est acquis de sa mission* ; *ce fleuve descend de montagnes élevées*.

Ce double emploi de la Préposition *de*, ne répand pas seulement de la monotonie sur nos phrases , il en résulte encore beaucoup d'embarras lorsque *de* paroît dans la même phrase avec ces divers sens : embarras qui redoublé

(1) *Taxile*, dans l'*Alexandre* de Racine , Act. 1. Sc. 1.

quand il s'agit d'expliquer des Ouvrages écrits en Langues étrangères, & qui présentent le même inconvénient.

Le Tasse nous offre, par exemple, dans les vers suivans, un double *di* qui doit se prendre dans des sens différens.

Te magnanimo Alfonso, il qual ritogli
 Al furor di Fortuna
 Fors' un di sia, che la presaga penna
 Oh, s'rivera di te quel c'hor s'accenna. (1)

« Magnanime Alphonse, qui m'arrachas à la fureur ou la fortune, peut-être
 « verrons-nous arriver ce jour que je prévois, où j'osera écrire de toi (à ta
 « gloire) ce qu'actuellement je prends plaisir à feindre ».

L'embarras augmente encore, lorsqu'on est obligé de rendre par ce même *di* d'autres Prépositions: il est très-difficile, par exemple, de traduire sans obscurité ces vers du même Poète:

Chiama a se da gli Angelici splendori
 Gabriel . . . (2)

« Des demeures rayonnantes des Anges, il appelle à lui Gabriel ».

En ne considérant que l'expression, on ne pourra décider si la voix qui appelle Gabriel est hors des demeures des Anges, ou si c'est de-là qu'on appelle Gabriel: avec un peu d'attention, on comprend que la voix appelle Gabriel hors du séjour Angelique; mais cela est difficile à rendre dans notre Langue d'une manière claire, parce que nous nous servons de la Préposition *di*, pour indiquer également le lieu d'où l'on appelle, & le lieu d'où l'on est appelé; tandis que les autres Langues emploient pour cela deux formules différentes.

Il arrive quelquefois que les Latins expriment par un cas semblable, des Noms séparés dans nos Langues modernes par la préposition *de*. Ainsi ils disent *Vibi Roma*, Ville Rome, tandis que nous disons *la Ville de Rome*: mais on a très-bien vu que ces différences constructions provenoient d'ellipses différentes. Quand on disoit *Ville Rome*, on sous-entendoit des mots qui formoient cette phrase, *Ville qui est appelée ou dont le nom est Rome*: tandis

(1) *Jeruf. deliv. Chant I. Str. IV.*

(2) *Id. Str. XI.*

que notre construction répond à cette phrase , *Ville* qui porte le nom de *Rome*.

Les Latins étoient même à cet égard moins gênés que nous : car outre la tournure qui leur étoit propre , ils se permettoient encore très-souvent la nôtre. On trouve dans Cicéron, *Num honestior est civitas Pergamena quam Smyrna* ? (1). *In oppido Aniochia* (2). Et dans Virgile : *Mediamque per Elidis artem* (3). Ce Poëte s'est aussi servi du génitif pour les noms de Fleuves ; *Flumen Hymela* ; & Pläne , pour ceux des arbres ; *Arbor palma*.

§ 4.

Manière dont il répond à l'Adjectif.

Le premier des exemples que nous venons de rapporter & dans lequel Cicéron fait du nom d'une Ville un Adjectif, disant la *Ville Pergamienne*, au lieu de la *Ville de Pergame*, n'a rien qui doive nous surprendre. Cette tournure est parfaitement conforme à la nature du génitif : ce cas sert, comme nous avons dit, à compléter le sens du nom qui le précède ; il remplit donc les fonctions de l'Adjectif , puisque les Adjectifs servent également à déterminer les Êtres dont on parle , ces expressions, *un jour glacial* , *un jour brûlant* , correspondent parfaitement à celles-ci , *un jour d'Hiver* , *un jour d'Est*. C'est en conséquence de ces rapports que nous changeons tous les Pronoms en Adjectifs , lorsqu'ils devoient être au génitif ; nous disons *mon empire* , *ma fortune* , *mes richesses* , au lieu de dire *empire de moi* , *fortune de moi* , *richesses de moi* : & que nous disons *Langue Latine* , au lieu de dire *Langue des Latins* : les *Rois Mérovingiens* & *Carlovingiens* , au lieu de dire les *Rois de la race de Mérovée* & de la *race de Charles*.

Aussi est-on sans cesse obligé dans les Traductions de rendre des génitifs par des Adjectifs , & des adjectifs par des génitifs : nous disons *avec le secours de la fortune* , tandis que les Latins employent cette formule *fortuna juvante* , (la fortune secourant) ; & ce que les Latins appellent *ramus aureus* , nous l'appelons le *rameau d'or*.

(1) Pléarque en faveur de Flaccus.

(2) Lett. à Antic. Liv. V.

(3) Entid. Liv. VI.

Diverses fonctions du Génitif.

Le Génitif Latin & la Préposition Française *de* ne s'employent pas seulement à la suite d'un nom ; mais ils servent également à déterminer le sens des Adjectifs, des Adverbes, & des Verbes.

On dit, *avide de gloire, altéré de sang & de carnage.*

S'ennuyer de la vie, s'affliger de ses disgrâces, se souvenir des bienfaits, s'exempter du service.

Je croyois apporter plus de haine en ces lieux (1), fait dire Racine à un de ses Acteurs.

La Langue Latine nous offre également des Génitifs à la suite de ces diverses espèces de mots : mais lorsqu'il a fallu en rendre raison, les Grammairiens ont été fort embarrassés ; ils n'ont rien vu de mieux que de supposer que ces Génitifs servoient de complément ou de déterminatifs à des noms sous-entendus : comme si nous disions que dans les exemples précédens, ces mots *disgrâces & bienfaits* ne sont pas au Génitif pour déterminer le sens des Verbes *s'affliger & se souvenir* : qui a jamais vu en effet des Verbes avec un Génitif ? mais parce qu'ils servent à déterminer le sens de noms sous-entendus tels que *affliction & souvenir* : & qu'ainsi *s'affliger de ses disgrâces*, c'est s'affliger par l'affliction de ses disgrâces ; & *se souvenir des bienfaits*, c'est se souvenir par le souvenir des bienfaits ; ou plutôt que ces deux phrases signifient *être affligé par l'affliction de ses disgrâces, & être assésé par le souvenir des bienfaits*.

N'est-il pas plus simple, plus naturel de regarder le Génitif en Latin & la Préposition déterminative *de* en François, comme des formules qui n'ont pas besoin d'un nom pour se lier avec l'objet qu'elles servent à déterminer : de regarder comme fautive ou comme inutile la règle qui prétend que tout Génitif est précédé nécessairement d'un nom ?

Aurons que si dans toutes ces occasions le second mot est au Génitif, même après un Verbe, tandis que le complément d'un Verbe se met ordinairement à l'Accusatif, comme dans ces exemples *écrire une lettre, aimer une personne*, c'est que le mot qui se met au Génitif n'offre pas un objet distinct du sujet

(1) Andromaq. Act. III. Sc. VII.

de la phrase , avec lequel celui-ci puisse être en rapport ; tandis que le mot qui se met à l'Accusatif offre toujours un objet absolument ~~différent~~ du sujet. La personne que j'aime n'est pas moi , la lettre que j'écris n'est pas moi. Mais ces bienfaits dont le souvenir m'affecte , ces choses dont le désir m'occupe , ne sont pas dans ce moment distinctes de ce souvenir , de ce désir : elles en sont une partie essentielle ; car sans cela il n'y auroit ni souvenir , ni désir. Elles appartiennent donc au cas déterminatif , à ce cas qui sert à compléter le sens commencé par le mot qui le précède.

ARTICLE III.

CHAPITRE I.

CES CAS SONT NATURELS.

TELS sont les Cas qui existent dans quelque Langue que ce soit à l'égard des Pronoms ; & dans presque toutes , à l'égard des Noms , quelle que soit la manière dont on les exprime. On peut même les appeler *Naturels* , non relativement à la forme particulière qu'ils prennent dans chaque Langue , mais relativement à la nécessité dans laquelle tous les hommes se trouvent de diversifier de quatre ou cinq manières différentes les rapports des noms & la forme qu'ils doivent avoir pour remplir dans les Tableaux des idées , les divers rôles qu'ils ont à soutenir.

Si d'autres Langues sont allées fort au-delà de ce nombre , elles ont distingué des Cas qui ne méritoient pas de l'être , n'y en ayant aucun qui ne tienne dans ceux que nous venons de développer.



CHAPITRE II.

Les Cas ne dépendent pas des Prépositions.

IL est très-inutile en effet d'avoir un cas pour chaque préposition ; il suffit de mettre la préposition entre deux noms , comme dans nos Langues modernes ; & le vœu de la parole sera parfaitement rempli à cet égard : la différence des cas n'y ajoutera absolument rien.

Cette dernière assertion est sans doute contraire à la manière dont on envisage les prépositions Grecques & Latines : toutes nos Grammaires les représentent comme amenant à leur suite un cas ou un autre ; & elles font envisager ce Cas comme l'effet de la préposition ; mais ce n'est pas cela : les Cas sont déterminés par la nature même du langage : ainsi toute préposition a trouvé les Cas exigés ; & bien loin de les déterminer , elle a été obligée elle-même de se joindre au cas avec lequel elle avoit plus d'analogie.

Ainsi les prépositions actives comme celles de mouvement , se font unies aux accusatifs , parce que l'accusatif est dans ces Langues le cas actif. Ainsi les prépositions passives comme celles qui marquent le repos , la force , la contrainte , l'action d'enlever , de priver , &c. s'unissent aux ablatifs , parce que l'ablatif est le cas passif , le cas qui marque les impressions reçues & non les impressions qu'on donne.

De-là , ces Prépositions qui se trouvent tantôt avec l'accusatif , tantôt avec l'ablatif , parce qu'elles se rencontrent dans des phrases qui sont tantôt actives , tantôt passives ; & que ces Prépositions sont toujours nécessitées à suivre leur impulsion.

Un homme du Latium vouloit-il dire , par exemple , que l'Empire Romain étoit sans bornes : il falloit qu'il se servit de l'ablatif , puisque dans cette manière d'être il n'y a point de mouvement , point d'action ; il disoit *sine fine*. Vouloit-il dire que cet Empire s'étoit étendu au-delà des Mers : il étoit obligé de se servir de l'accusatif , puisqu'il s'agit de l'action , du mouvement , pour s'étendre , pour se développer , &c. Il disoit donc , *ultra maria*.

La préposition *in* , qui signifie *dans* , *en* , sera employée avec un accusatif lorsqu'on voudra dire *aller dans un lieu* ; & elle sera employée avec l'ablatif , lorsqu'on voudra dire au contraire qu'on est *dans* ce lieu.

Ce ne font donc pas les Prépositions qui amènent les Cas, qui les régissent ; on ne sauroit le soutenir sans leur attribuer une vertu occulte qu'elles n'ont pas & qu'elles ne sauroient avoir : ce seroit anéantir tout principe en fait de Langues : c'est la préposition au contraire qui s'associe à des Cas existans , suivant qu'elle a une analogie plus marquée avec les uns ou les autres.

CHAPITRE III.

CAS des Pronoms en François.

IL ne nous reste plus pour terminer cet objet qu'à faire l'exposition des Cas que notre Langue a admis relativement aux Pronoms , & qui relativement à la forme se réduisent à trois au singulier

Première PERSONNE.		Seconde PERSONNE.	
Sing.	Plur.	Sing.	Plur.
Je.		Tu.	
Me.	Nous.	Te.	Vous.
Moi.		Toi.	

Troisième PERSONNE.

Masculin.	Pronom direct.	Féminin.	Pronom réfléchi.		
Il.	Ils, & Eux.	Elle.	Elles.	Se.	
Lui.		Lui.			Leur.
Le.		La.			Leur.
	Les.			Soi.	

Mais si l'on considère l'emploi qu'on en fait , on en trouvera un beaucoup plus grand nombre ; n'y ayant aucun de ces Cas qui ne se subdivise en plusieurs autres : donnons-en des exemples pour la première personne.

Je, Cas actif.

Je fais tout ce que je m'apprête ,

Et te vois quels malheurs t'affen^{te}le sur ma tête. (1)

Je, en interrogation.

Ne me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ? (2)

(1) Mithridate , Acte IV. Sc. IV.

(2) Bérénice , Acte III. Sc. IV.

- Ma**, Cas passif. Mais le dessein est pris, rien ne peut s'ébranler;
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et s'emporte au delà de cette modestie
Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point fortin.
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frere. (3)
... Taisez-vous, & me laissez parler.
- Me**, Cas terminatif. Elle vit! & c'est vous qui venez me l'apprendre. (4)
Il daignât m'envoyer ce gage de sa foi (5).
- Me**, Cas relatif. Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance. (6)

BAJAZET.

- Mot**, Cas interjectif. Qui, Mot! Madame.

ROXANE.

Oui, Tot! (7)

LE GRAND-PRÊTRE (8).

Vous.

ŒDIPE

Mot!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

AGRIPPINE. (9)

Je connois l'assassin.

NERON.

Et qui?

AGRIPPINE.

Vous.

(3) Iphigénie, Acte V. Sc. III.

(4) *Ibid.* Sc. dern.(5) Mérid, *ibid.* *supr.*

(6) Bérénice, Acte IV. Sc. V.

(7) Bajazet, Acte V. Sc. IV.

(8) Dans la Tragédie d'Œdipe, par M. de Voltaire;

(9) Britannicus.

NERON.

Moi !

Et moi, qui l'amènai triomphante, adorée ;
Je m'en retournerai seule & désespérée. (10)

Moi, Cas passif. Vient, suis-moi ; la Sultane en ce lieu se doit rendre (11)

Moi, Cas terminatif. Quand il vous donne à moi, n'eût-il point votre Père ?

Moi, Cas relatif. Quoi ! Madame, en ces lieux on me tient enfermée ! . . .
Et commençant PAR MOI la noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison. (12)

Moi, Cas déterminatif ou de complément, se voit plusieurs fois dans l'exemple suivant, avec d'autres emplois du même mot.

BERENICE.

Tandis qu'entour de moi, votre Cour assemblée
Retenit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur . . .

Mais parlez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours, étois-je intéressée ! . . .

Vous regrettez un Père. Hélas ! foibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore ;
Moi, dont vous connoissez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment ;
Moi, qui meurtis le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous . . . (13)

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi ! . . .

(10) Iphigénie, Acte IV. Sc. IV.

(11) Bajazet, Vers I.

(12) Alexandre, Acte III. Sc. I.

(13) Bérénice, Acte II. Sc. IV.

ANTIOCHUS.

Mais, moi, toujours tremblant, moi, vous le sçavez bien ;
 A qui votre repos est plus cher que le mien,
 Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire. (14)

Les quatre premiers Vers de la scène suivante, présentent onze fois le pronom de la première personne : c'est le même Antiochus qui parle :

Ne me trompai-je point ? L'ai-je bien entendu ?
 Que je me garde, moi, de paroître à sa vue.
 Je m'en garderai bien. Et ne parois-je pas,
 Si TRISTE, malgré moi, n'éût arrêté mes pas ?

Voilà donc dix emplois différens du Pronom de la première Personne, qui peuvent se réduire à six Cas.

- Un Cas actif, Je.
- Un Cas passif, Me & Moi.
- Un Cas terminatif, Me & Moi.
- Un Cas relatif, Me & Moi.
- Un Cas déterminatif, Moi.
- Un Cas interjectif, Moi.

Il en est de même des autres Pronoms ; ils donnent lieu aux mêmes observations & aux mêmes rapports ; & les uns & les autres sont une preuve sensible de la variété qu'on peut jeter par-là dans les Tableaux de la parole ; on diroit que notre Langue a voulu se dédommager de la gêne où la jettoit la privation des Cas relativement aux noms, en doublant tous ceux des Pronoms. Ce n'est cependant pas par cette raison : mais pour éviter par-là tout ce qui pourroit avoir chez elle l'air des Cas. Ceux-ci se mettent indifféremment dans une place ou dans une autre : il n'en est pas de même en François : le Pronom se placera fort bien chez nous devant & après le Verbe ; mais en changeant de position, il change de forme : en sorte que le même mot qui se met avant, ne pourra pas se mettre après ; & que celui qui se met après, ne pourra pas se mettre avant : ainsi notre Langue rentre dans ses principes, lors même qu'elle paroît s'en éloigner le plus. N'en soyons point surpris : toute Langue doit tou-

jours être semblable à elle-même, & donner son empreinte à tout ce qu'elle adopte : autrement elle seroit composée de matières hétérogènes qui se combattoient mutuellement & anéantiroient par-là même son harmonie.

§ 6.

Pourquoi d'autres Parties du Discours admettent également ces Cas.

Observons enfin que les Cas n'étant donnés par la Nature que pour les Pronoms, & étant étendus par imitation dans quelques Langues jusques aux Noms, ils s'y étendent par concordance jusques aux Articles, aux Adjectifs & aux Participes : parce que ces mots étant faits pour aller de pair avec les pronoms & avec les noms, pour les accompagner & pour les modifier, ils doivent subir les mêmes changemens qu'eux & se conformer en tout à leur marche.



PARTIE III.
DE LA CONJUGAISON.

ARTICLE I.
DES MODES.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses espèces de Modes.

LA Conjugaison a pour objet toutes les variétés que subit un Verbe , ou les diverses manières dont le nom d'une action s'unit aux tems & aux Personnes ; union d'où résulte le nom même de la Conjugaison , qui désigne , comme nous l'avons vu , l'acte d'unit , de même sous le même joug. Cette portion de la Grammaire offre donc un beaucoup plus grand nombre de combinaisons , que la portion dont nous venons de traiter.

Nous avons déjà vu qu'un Verbe s'unit pour chaque époque à tous les Pronoms singuliers & pluriels , dans les Langues qui ne reconnoissent que deux Nombres ; & aux Pronoms duels , dans celles qui ont un duel. Ce qui donne six inflexions au moins dans chaque Tens , à raison de trois Personnes au singulier , & de trois Personnes au pluriel , sans compter celles du duel. Ce nombre double même , dans les Langues qui ont un genre différent pour chaque Personne : ainsi nous avons quatre Personnes au singulier , & autant au pluriel , parce que nous avons deux Pronoms à la troisième Personne ; un masculin , & un féminin , *il* & *elle*.

Ces divers procédés ne sont que des extensions plus ou moins nombreuses des mêmes Principes ; de ceux sur lesquels est fondée la Grammaire générale : & ces usages différens , qui étonnent lorsqu'on ne sait pas les rapporter à leurs causes , deviennent très-intéressans dès qu'on peut les comparer & les ramener à leurs vrais principes , à des principes communs. C'est un spectacle bri-

lant, où l'on voit un même esprit animer tous les Peuples, & présider à leurs Langues, quelque diverses qu'elle paroissent.

Nous avons encore vu, qu'en comparant les actions uniquement avec les époques dans lesquelles elles ont lieu, il en résulte neuf Tems fondamentaux qui constituent le Verbe considéré en lui-même, & à la raison desquels on donne le nom d'*Indicatif*, parce qu'il indique l'action, purement & simplement, sans la subordonner à aucun autre Verbe.

L'Indicatif seroit donc composé en François de soixante & douze inflexions, en admettant huit inflexions par tems; & en y comptant vingt-deux tems, il seroit composé de cent soixante & seize inflexions.

Mais on ne s'est pas contenté de considérer une action relativement au tems où elle a lieu: ces considérations, quoiqu'étendues, sont trop bornées pour les besoins de la parole. On en a donc formé de nouvelles; & de la même manière que nous mettons les noms en opposition avec eux pour en marquer les divers rapports, nous faisons contraster les Verbes les uns avec les autres, afin de peindre les divers sentimens dont nous sommes affectés, soit par nous-mêmes, soit à l'occasion de tout ce qui nous environne.

Il a donc fallu que nous opposassions action à action, tems à tems, afin qu'ils pussent remplir toute l'étendue de nos besoins; mais dès que nous les fumes contraster, dès que nous les employâmes à de nouveaux rapports, il fallut que nous en changeassions les formes, afin qu'ils pussent offrir de nouvelles idées, & qu'ils produisissent tout l'effet que nous en attendons.

Nous aurons l'idée de toutes ces modifications, dès que nous apercevrons d'une manière claire & déterminée les divers rapports sous lesquels on peut considérer une action, & par là même, les combinaisons auxquelles il faut avoir recours pour faire face à tous ces rapports; de-là les divers Modes dont chaque Verbe peut être susceptible.

I°. L'*INDICATIF*, qui peint l'action en elle-même, & relativement aux diverses époques dans lesquelles elle a lieu, le premier des Modes, & qui existe nécessairement dans toutes les Langues.

II°. Nous ne nous contentons pas d'agir; souvent nous en imposons aux autres l'obligation, ou nous les invitons à agir: les tems de l'indicatif ne sauroient remplir cette fonction; car un ordre ou une invitation n'est pas un récit: il faudra donc une seconde sorte de Tems: de-là, le Mode *IMPERATIF*.

III°. Sans agir & sans ordonner, nous n'en voudrions souvent pas moins qu'une action eût lieu: les Verbes que nous employons pour désigner ce sentiment de l'ame, n'expriment plus qu'un simple desir: de-là un nouveau Mode, l'*OPTATIF*, c'est-à-dire, le Mode du desir.

IV°. Nos actions dépendent souvent d'une multitude de circonstances, sans le secours desquelles nous ne saurions nous déterminer ; nous sommes alors réduits à dire ce que nous ferions en telle ou telle circonstance : de-là une nouvelle suite de Temps que nous appellerons **CONDITIONNEL** ou **SUPPOSITIF**.

V°. Plus souvent encore nous sommes obligés d'appuyer nos actions, de motifs propres à les justifier ou à les déterminer dans leurs effets : ainsi les tableaux de la parole seroient très-impairfaits, si nous n'avions pas quelque moyen de lier aux Verbes qui expriment ces motifs, ceux qui désignent nos actions même : de-là un cinquième ordre de temps appellés **SUBJONCTIF**, c'est-à-dire, *temps mis à la suite d'autres temps*.

VI°. Nous pouvons enfin considérer ces actions en elles-mêmes, en les comparant simplement avec le temps dans lequel elles ont lieu, sans les lier avec aucune Personne en particulier : ce sera donc ici une autre suite de Temps appellés **INFINITIF**, parce que ce Mode n'est limité à aucune personne en particulier. Celui-ci sera un des plus anciens, puisqu'il est le plus simple, & qu'il réunit moins d'idées accessoires qu'aucun autre.

Tels sont les six Modes qui composent les Verbes, de quelque nature qu'ils soient, & qui en renferment toutes les modifications répandues entre toutes les Langues.

Il y en auroit un septième, les **PARTICIPES** ; mais nous en avons fait une Partie du Discours séparée du Verbe. Et comme nous avons déjà exposé dans le second Livre ce qui regarde l'Indicatif, nous commencerons par l'Impératif à développer ce que nous avons à dire sur les Modes.



CHAPITRE II.

De l'IMPERATIF.

L'IMPERATIF présente l'action désignée par le Verbe, comme devant s'exécuter, non volontairement, ce qui est le propre de l'Indicatif, mais en vertu de la volonté de celui qui parle. *Fais, viens, fers*, sont des Impératifs.

Mais ici nous ne voyons qu'un Verbe, celui qui désigne l'action commandée: nous avons dit cependant que dans les Modes différens de l'Indicatif, on met deux Verbes en contraste. Comment concilier cela avec notre définition? Très-simplement; l'Impératif n'est qu'une formule elliptique substituée à une phrase composée de deux Verbes, & qui ne dit rien de plus: c'est comme si l'on disoit: *Je veux, ou il faut, toi être faisant cela; toi être allant, venant, sortant.*

Ce Mode n'a dans la Langue Françoisë qu'une seule Personne au singulier; c'est la seconde, *fais*; & deux au pluriel *faisons & faites*.

Il ne peut point avoir de première Personne au singulier: & par rapport aux troisièmes, nous sommes obligés d'emprunter en François les troisièmes Personnes du subjonctif, *qu'il fasse, qu'ils viennent*.

On pourroit cependant regarder comme une troisième Personne de l'Impératif François, cette troisième Personne du subjonctif quand elle est dépouillée de la Conjonction & du Pronom, comme lorsque nous disons:

FAIS le Ciel que mon vœu s'accomplisse!

Quelques Langues ont consacré une terminaison particulière pour exprimer les troisièmes Personnes de l'Impératif. Chez les Grecs & les Latins, c'est *eto*, Impératif du Verbe *Estre*; ainsi de *tur*, coup, les Grecs firent *tur-eto*, *qu'il frappe*; & de *cav*, prudence, attention, les Latins firent *cav-eto*, *qu'il prenne garde*; comme si l'on disoit, *frapant-lui-fois; prévoyant-lui-fois*.

Comme les Latins se servent aussi de cette terminaison pour la seconde Personne de ce même tems, & qu'ils expriment également la troisième impérative par la troisième du Subjonctif, comme en François, il en résulte deux Impératifs dans cette Langue.

Amat, amato, aime.		Doce, doceto, enseigne.
Amet, ameto, qu'il aime.		Doceat, docero, qu'il enseigne.

Quelques Grammairiens ont cru que de ces deux espèces d'Impératifs, l'un désignoit le tems présent, l'autre le tems futur. Mais Sanctius (1), & après lui MM. de Port-Royal, dans leur Grammaire Latine (2), ont fait voir que ces deux sortes de terminaisons étoient employées indifféremment dans les mêmes phrases. Virgile se sert de l'une & de l'autre dans les préceptes qu'il donne aux Laboureurs.

Nudas ara, sere nudus; laudato ingenia rara, exiguum colito. « Nud » laboure, & sème nud; admire les vastes Campagnes, & n'en cultive qu'une « d'une étendue médiocre ».

Il en est de même dans ce vers de Propertee :

Aut si es dura Neqa; sin es non dura Venito.

Et de ceux-ci de Virgile :

*Es potum passas Age, Tyris, Et inter agendum
Occursare capro (coram feris ille) Caveto.*

M. Beauzée, allant plus loin, a soupçonné très-ingénieusement que ces deux terminaisons n'ont pas la même valeur, non relativement à l'époque, comme si elles désignaient l'une un Présent, l'autre un Futur : mais relativement à l'insensibilité de celui qui parle : & que la terminaison *ITO*, est beaucoup plus pressante que l'autre ; qu'elle y ajoute infiniment plus de vivacité & d'insérêt ; qu'elle est aussi absolue que l'autre l'est peu ; qu'on disoit *ama* d'un ton indifférent & négligé ; mais qu'on ne prononçoit *ameto* qu'en y mettant une grande chaleur, qu'en montrant l'ardent desir qu'on avoit de voir l'exécution de ce qu'on disoit ; & voici comment il analyse ces trois derniers vers d'après cette idée.

« *Aut si es dura, NEQA* : c'est comme si Propertee avoit dit : Si vous avez « de la dureté dans le caractère, & si vous consentez vous-même à passer « pour tel, il faut bien que je consente à votre refus, *neqa*, » simple concession : « *sin es non dura, VENITO* ; prière urgente qui approche du commandement « absolu, & qui en imite le ton impétueux : c'est comme si l'Auteur avoit

(1) Minerva, Lib. I. C. XII. ad finem.

(2) Remarques sur les Verbes, Sect. III. Ch. II. Art. V.

« dit : « Mais si vous ne voulez point avouer un caractère si odieux, si vous
 « prétendez être sans reproche à cet égard, il vous est indispensable de venir,
 « il faut que vous veniez, *venire*.

« C'est la même chose dans les vers de Virgile : *Et potum passas age, Ti-*
 « *tyre* : ce n'est ici qu'une simple instruction, le ton en est modeste, *age*.
 « Mais quand il s'intéresse pour Tyre, qu'il craint pour lui quelque accident,
 « il élève le ton, afin de donner à son avis plus de poids, & par-là plus de
 « difficulté, *occurfare capro CAPETO* ; *cave* seroit plus faible & moins hon-
 « nête, parce qu'il marqueroit trop peu d'intérêt, il faut quelque chose de
 « plus pressant, *caveo* : c'est le ton même de la loi (;)».

§. 2.

La Langue Française a plusieurs Tems dans l'Impératif.

Cet Impératif simple *aimé, fais*, n'est pas le seul qui existe dans notre
 Langue, quoique ce soit le seul qu'on ait inséré dans nos Grammaires, jus-
 qu'à M. Beauzée, qui a imité en cela les Tables Grammaticales de M. l'Abbé
 de Dangeau, & l'Auteur de la Lettre sur les sourds & les muets.

Ce nouveau Tems est un Prétérit, *aye fait, aye lu*. C'est de ce tems que
 l'Auteur de cette Lettre fait usage, en traduisant un passage d'ESICRATA, afin
 de le rapprocher de la tournure grecque :

Αἰδουμαι πρώτῳ ἰσχυρίζεσθαι, ἢ καὶ ἐστὶ
 τὸ πρῶτον ; ἔπειτα καὶ τὰς ἑαυτοῦ φύσιν
 καταμάθε, ἢ ἴσχυρον, βαρύνεσθαι. Πίστα-
 θῆναι ἂν τοὺς βίβλοι, ἢ καταμάθε ; ἢ ἑαυτοῦ
 τοὺς βραχίονας, τοὺς ποσὶς, τὰς οὐρὰς
 καταμάθε. (4)

Homme, *aye* d'abord *après* ce que
 c'est que la chose que tu veux être ;
Aye étudié tes forces & le fardeau ;
Aye vu si tu peux l'avoir supporté ;
Aye considéré tes bras & tes cuisses ;
Aye éprouvé tes reins, si tu veux être
 Quinququestion ou Luteur.

Quelqu'un a dit à ce sujet : « on ne commande ni les choses passées, ni les
 « présentes : le commandement ne peut tomber que sur ce qui doit s'exécuter
 « dans la suite ; comment donc pourroit-il y avoir un Prétérit à l'Impératif
 « qui est un Mode de commandement :

« Cette objection est spécieuse, répond M. Beauzée (5), mais elle a bien

(5) Gram. Gén. Tom. II. p. 215.

(4) Epicteti Enchiridion, cap. XXX.

(3) Gramm. T. II. p. 216.

« des défauts : 1°. Elle prétend fermer les yeux sur ce que l'usage le plus fréquent nous montre tous les jours dans notre Langue , & qui est avoué pour la Langue Grecque. 2°. Elle tient à des notions fausses des tems. 3°. Elle donne du Mode Impératif, une idée qui n'est pas plus vraie ».

Il est très-vrai qu'on ne commande pas les choses passées , & cependant l'objection porte à faux : car ces choses ne sont pas passées pour le moment dans lequel on les ordonne ; puisque à cet égard, il n'y a nul ordre à donner ; mais futures, quant à l'époque où l'on parle : elles doivent avoir été faites au moment où l'on voudra qu'existe telle chose qui ne peut avoir lieu autrement. Ce que dit Epictète tombe donc sur l'avenir, mais sur un avenir relatif qui doit en avoir précédé un autre ; c'est comme s'il eût dit : lorsque vous voudrez être quelque chose , ayez auparavant appris en quoi consiste ce que vous voulez être , &c.

Il est vrai qu'on pourroit regarder comme un Impératif pour un tems passé avant celui dans lequel on parle, l'expression d'un Maître qui, irrité contre son Domestique, de ce qu'il n'a pas exécuté ses ordres, parce qu'il a fait d'autres choses utiles, lui répond ; *AYE GARDÉ la maison, ne sois pas sorti, ne te sois pas enivré, que m'importe, si tu n'as pas fait ce que je voulois* ! Mais au lieu d'en faire des Impératifs, puisqu'ici le Maître ne commande rien, il me paroît qu'il vaudroit mieux les regarder comme des Subjonctifs elliptiques, puisque si ce Maître ne répondoit pas avec chaleur, il diroit, sans renverser la phrase, *que m'importe que tu ayes gardé la maison, que tu ne sois pas sorti, que tu ne te sois pas enivré, si tu n'as pas fait ce que je voulois* ? Cette phrase étant parfaitement la même, le personnage qu'on introduit sur la scène n'a donc pas changé de tems, il n'a fait qu'une inversion.

§. 3.

Tems de l'Impératif François.

Tels sont donc les Tems de l'Impératif François, simples ou associés avec le Verbe *Être*.

PRÉSENT POSTÉRIEUR, <i>aime.</i>		<i>Arrive.</i>
PRÉTÉRIT POSTÉRIEUR, <i>aye aimé.</i>		<i>Sois arrivé.</i>

Les Verbes réfléchis, tels que *s'habiller, se réjouir*, forment leur Impératif, en plaçant le Pronom à la suite du Verbe :

PRÉSENT POSTÉRIEUR, *habille-toi, réjouis-toi.*

Le Prétérit postérieur n'a été jusqu'ici observé par aucun Grammairien , du moins au Passif ; car on a très-bien vu qu'au Négatif on dit, *ne se réjouit pas, ne s'habille pas* : il existe cependant dans notre Langue ; on peut dire, *soyez-vous habillé quand je viendrai vous prendre ; soyez-vous repenté si vous voulez qu'on vous pardonne* : on dirait au singulier, si la rencontre des deux *ai* ne rendoit pas un son insupportable, *sois-toi habillé, fais-toi repenté* ; comme l'on dit, *sois-moi favorable*.

§. 4.

Tems de l'Impératif Grec.

Les Grecs si riches en Tems , en eurent quatre pour l'impératif ; un présent, *τίθει, supé* ; un aoriste premier, *τίθεισσι, supé* ; un aoriste second, *τίθεισσι, supé* ; & un prétérit, *τίθεισσι, supé*.

Les trois derniers se réduisent à un seul chez les Latins : on les rend tous les trois par ces mots, *aye frappé* ; comment n'a-t-on pas vu que c'étoit corrompre une Langue par une autre ? Chacun de ces tems a la valeur propre & déterminée , il doit être rendu par une tournure différente.

L'Impératif présent désignera un événement, une action qui va commencer à l'instant : c'est l'explication même d'APOLLONIUS (1), & il en donne cet exemple : *καταράσθε τὰς ἀμείβους, qu'il se mette à labourer les vignes*, ce qui s'accorde très-bien avec notre théorie sur les présens.

Les trois autres tems appellés *Futurs-Parfaits* par divers Savans , par RAMUS, SYLVAEUS, &c. sont tous des Prétérits postérieurs, comme *aye aimé*, c'est-à-dire, qu'ils désignent des événemens qui doivent avoir eu lieu avant un Tems qui est lui-même futur, relativement au moment où l'on parle, en sorte que cette action, future pour le tems où l'on parle, sera passée lorsqu'arrivera le tems dont on parle.

Ainsi l'aoriste premier sera le complément du Prétérit : on dira, *laboure ce champ*, non comme ci-dessus, pour dire qu'on doit commencer ; mais comme si l'on disoit, *que ce champ soit entièrement labouré par toi*, *aye achevé de labourer ce champ*.

L'aoriste second sera notre impératif prétérit, postérieur absolu & sans aucun rapport au commencement ou à la fin de l'événement : *aye labouré, aye fait, aye dit, aye écrit*.

(1) Gramm. Liv. I. Ch. XXX.

Le Prétérit qui désigne un tems déjà passé quand un autre événement sera arrivé , répondra à notre Prétérit Comparatif, *aye eu labouré lorsque tu viendras.*

Il résulte de-là qu'on peut admettre quatre Impératifs dans toutes les Langues , & même dans la nôtre , & tous pour un *Tems futur* , ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

1. PRÉSENT COMMENÇANT , *Fais* , mets-toi à faire.
2. PRÉSENT FINISSANT , *Fais* , exécute entièrement.
3. PRÉTERIT POSTÉRIEUR , *Aye fait* , à une telle époque.
4. PRÉTER. POST. COMPARATIF, *Aye eu fait* , avant que telle chose ait été faite.

§ 5.

Impératif employé dans les Loix.

C'est l'Impératif qu'employèrent les Législateurs Romains dans la promulgation de leurs Loix.

PATRI. ENDO. FIDIOM. IOUSTOM. VITAL. NEGISQUE. POTESTAS. ESTOD.
TERQUE. IM. VENOM. DANIER. IOUL. ESTOD (1).

SIL. PATER. FIDIOM. TER. VENOM. DUIT. FIDIOS. AF. PATRE. LEIBER.
ESTOD (2).

SIL. ARROS. (3) ENDO. VICINEL. FUNDOM. ENDOPENDET. XV. PEDIBUS.
ALTUS. SUBLICATOR. †

- « Qu'un Pere ait puissance de vie & de mort sur un fils légitime , &
« qu'il ait le droit de le vendre trois fois.
« Qu'un fils ne dépende plus de son Pere , si celui-ci l'a vendu trois fois.
« Si un arbre s'élève sur le fonds d'un voisin , qu'il soit coupé à la hauteur
« de quinze pieds.

(1) Tab. IV. Loi I. DEUS D'HALYC. L. 1. c. 4.

(2) Ib. Loi 1. Ib.

(3) Tab. VIII. Loi 5. ULPIA, in L. 1. §. ult. de arb. ced.

(†) On voit dans ces exemples tirés des Loix des XII. Tables à quel point changerent l'orthographe & la prononciation de la Langue Latine entre le tems où ces Loix furent données & celui des beaux Tems de cette Langue ; & avec quelle certitude on en retrouveroit l'origine si l'on avoit un Dictionnaire de ce vieux Latin ; mais les Anciens ne nous en

Les Grecs se servoient au contraire de l'Infinitif en pareille occasion.

Θεοὶ καρποὶ ἀγαλλοῦ, honorer les Dieux par des fruits.

Quelques Grammaticiens en conclurent que l'Infinitif avoit la force de l'Impératif ; mais ce n'étoit qu'une ellipse : on suprimoit ces mots : *il est ordonné de*. Ces mots étoient censés se trouver à la tête des Loix. Ils sont exprimés, en effet, au commencement de celles que firent les Athéniens, après que Thésyphule leur eut fait recouvrer leur liberté.

Ἐδὲ τῷ Δῆμῳ Τεράμενος εἶπε Περικλέους Ἀθηναίος ἀπὸ τῶ πῶλον Νόμος ἢ χρῆσθαι τῶι Σέλωματι, &c. « Il a plu au Peuple, & Timamène l'a lu; les Athéniens se gouverner par les Loix de la Patrie : observer celles de Solon, &c. ; comme si l'on avoit dit, que les Athéniens se gouvernent, &c.

Les Loix des Hébreux étoient exprimées par la seconde Personne du Futur : *Tu honoreras ton Pere, tu observeras le jour du repos, &c.* c'étoit une tournure plus pressante ; elle devenoit personnelle à chacun.

ont conservé que quelques mots : ils n'avoient pas assez de critique & ils n'étoient pas assez versés dans la métaphysique du langage pour en sentir l'utilité : ils s'en consolèrent en pensant, comme de nos jours, que c'étoit folie d'y songer. C'est alors cependant que Vaukon fut appelé le plus savant des Romains, parce qu'il avoit vu les rapports de plusieurs mots Latins avec la Langue Grecque & avec celle des Osques. Quelle gloire n'auroit-il pas acquise s'il eût composé un Dictionnaire complet de la Langue Latine pour tous les tems pendant lesquels elle avoit été parlée ! Il étoit réservé à notre siècle de produire un Ouvrage de ce genre & plus étendu encore ; un Ouvrage qui offre tous les mots de la Langue Françoisse depuis dix siècles : & ce qui est plus surprenant encore, une seule personne a eu le courage de l'exécuter : cinquante ans de travaux n'ont pu la rebouter : que l'Antiquité eût été fière d'un pareil travail ! Au moyen de l'orthographe des XII. Tables, on voit le plus parfait rapport entre la Déclinaison Grecque & la Déclinaison Latine : le nominatif *filios*, qui devint ensuite *filius*, répond au Grec *Logar* : le génitif *vicineti* au Grec *Logoi*, & l'accusatif *filios* au Grec *Logan*. De-là, & d'après quelques autres momens, ces rapports :

Déclinaison Grecque.	Déclinaison Latine.	Déclinaison Grecque.	Déclinaison Latine.
Logos,	Domus.	Mousa,	Mousa.
Logoi,	Domini.	Mousai,	Mousai.
Logô,	Domino.	Mousan,	Mousam.
Logon,	Dominom.	Mousaon,	Mousarum.
Loghê,	Domine.	Mousas,	Mousai.

Mais par la même raison que les Hébreux substituoient le Futur à l'Impératif, les Grecs substituoient l'Impératif au Futur : tournure qui répandoit un nouveau feu dans le discours : ainsi un Personnage d'EURIPIDES demande à un autre, *οὐκ οἶς ἰσῆρας*, *fais-tu ce que fais* ? au lieu de dire, *fais-tu ce que tu dois faire* ? C'est une belle ellipse qui répond à cette phrase, *fais-tu ce sur quoi les circonstances où tu te rencontres te disent Fais* : la rendre simplement par le futur, ce n'est pas en faire sentir la beauté, ce n'est pas peindre le génie de cette Langue.

CHAPITRE III.

DE L'OPTATIF.

SI dans l'exposition des Modes, nous n'eussions fait attention qu'à la Langue Française, nous aurions avec tous les Grammaticiens retranché l'Optatif du nombre des Modes ; mais il existe dans la Langue Grecque en nature, il existe dans la nôtre, au moyen de formules particulières ; tout homme en éprouve les effets par cette faculté qu'il a de passer de desirs en desirs : la Grammaire générale ne peut donc se dispenser d'en faire un des objets de ses recherches, & de le mettre au nombre des Modes.

Pour tenir lieu de l'Optatif, nous nous servons quelquefois des mots *PLUR A DIEU ! PLUR AU CIEL !*

Plûr à Dieu que mon cœur fût innocent comme elles ! (1)

Ah ! Seigneur ! plûr au Ciel que je pusse en douter ! (2)

Plûr aux Dieux qu'à son sort inhumain

Moi même j'eusse pu ne pas prêter la main ;

Es que simple témoin du malheur qui l'accable ,

Je le pusse pleurer sans en être coupable ! (3)

(1) Phèdre, Acte I. Sc. III.

(2) Iphigénie, Acte III, Sc. V.

(3) Mithridate, Acte V. Sc. IV.

On désigne souvent encore ce Mode par la forme interrogative, avec la Conjonction *que* :

Que ne puis-je payer ce service important
De tous ce que mon Trône eut de plus éclatant ! (4)
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ? (5)
. . . Elle expire ! ô Ciel ! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ? (6)

On le désigne enfin par une simple interrogation exclamative :

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable Race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux !
Falloit-il approcher de ces bords dangereux ? (7)

CHAPITRE IV.

DU CONDITIONNEL OU SUPPOSITIF.

OUTRE les gradations que nous venons d'observer dans les modifications d'une action, & qui nous la présentent relativement à son *exécution*, relativement à l'*ordre* qu'on en donne, & plus simplement encore relativement au *désir* qu'on en a, on peut encore la considérer relativement à ce qu'on eût pu faire, si l'on avoit été placé dans telle & telle circonstance.

De-là un nouveau Mode, le **CONDITIONNEL** OU **SUPPOSITIF**.

Je **LIR**ois, si j'avois des Livres instructifs & amusans.
Je me **PROM**ettois, si j'en avois le loisir.

On se sert ordinairement de ce Mode à la suite d'une Interrogation, & pour y répondre : c'est comme si une personne demandant à une autre *pour-*

(4) Michrid, Sc. dern.

(5) Bajazet, Act. V. Sc. III.

(6) Ib. derniers vers.

(7) Phédre, Act. I. Sc. III.

quoy ne lisez-vous pas ? que ne vous promenez - vous ? celle-ci lui disoit ce que nous venons d'alléguer, comme des exemples du Conditionnel.

Ce Mode n'est cependant pas toujours accompagné de la Conjonction *si*, du moins exprimée ; ainsi l'on dit encore :

Que n'êtes-vous venu ? vous eussiez vu des choses étonnantes.
Que ne m'avez-vous appelé ? j'eusse volé à votre secours.

C'est donc ici une nouvelle modification des Verbes ; & cette modification est donnée par la Nature même : aussi est-elle dans toutes les Langues, ou en nature ou exprimée par des circonlocutions qui en ont toute la force. Ainsi les Langues qui lui ont consacré des Tems particuliers, comme la nôtre, & qui en ont fait un Mode distinct, sont plus parfaites à cet égard que les Langues qui ne se sont pas ménagées cette ressource, telle que la Latine & la Grecque ; & quelque riche que cette dernière soit en Tems, nous avons encore des richesses qui lui manquent.

Telles étoient les vûes bornées de nos Grammairiens, ou telle étoit la scrupuleuse imitation dans laquelle ils se concentroient relativement aux principes de la Grammaire Latine, qu'ils ne voyoient rien au-delà ; & que l'Abbé Girard fut le premier qui apperçut combien il étoit absurde de ne prendre pour règle de toute Grammaire que celle des Latins ; & quel affreux cahos il en résulteroit pour la Grammaire Française, lorsqu'on vouloit réunir dans un même Mode des Tems disparates, & qui appartiennent à tout autre.

Mais telle étoit la force de l'habitude qu'on n'a fait nulle attention à ce qu'avoit si bien vu cet Auteur, & qu'on sacrifioit la Langue Française à ses préjugés d'enfance. M. Beauzée, fait pour sentir le vrai de quelque part qu'il vint, est le premier qui ait adopté ce nouveau Mode, & qui en ait pris la défense, non comme le sentiment de tel ou tel, mais comme une vérité utile, qui fait une partie essentielle des Verbes dans la Langue Française, & qui constitue une des beautés de cette Langue, par lesquelles elle se distingue de la Langue Latine : ainsi s'exprime à cet égard M. Beauzée.

« Quelque frappante qu'elle soit (il s'agit de la preuve que le Suppositif est
un Mode distinct de tous les autres,) je ne sache pourtant aucun Gram-
mairien étranger qui l'ait appliqué aux Conjugaisons des Verbes de la Langue :
par rapport à la nôtre, il n'y a que l'Abbé Girard qui en ait tiré parti, sans
même avoir déterminé à suivre ses traces, aucun des Grammairiens qui
ont écrit depuis l'Édition de ses *vrais Principes* ; comme s'ils trouvoient
plus honorable d'errer à la suite des Anciens en les copiant, que d'adopter

« une vérité mise au jour par un Moderne que l'on craint de reconnoître
 « pour Maître ».

Ce Mode renferme cinq Tems : un Présent, trois Prétérits & un Futur.

PRÉSENT.		<i>Je chanterois.</i>	<i>Parriverois.</i>
PRÉTER.	{	POSITIF,	<i>J'aurois chanté.</i> <i>Je serois arrivé.</i>
		COMPARATIF,	<i>J'aurois eu chanté.</i> <i>J'aurois été arrivé.</i>
		PROCHAIN,	<i>Je viendrois de chanter.</i> <i>Je viendrois d'arriver.</i>
FUTUR.		<i>Je devois chanter.</i>	<i>Je devois arriver.</i>

Ces Tems sont tous indéfinis, c'est-à-dire, qu'ils peuvent s'appliquer à toutes les époques antérieures & postérieures, relatives aux événemens dont on parle conditionnellement.

De ces cinq Tems, l'un est simple, comme le Présent de l'Indicatif, *je serois, j'aurois, je serois*. Le second est composé de ces conditionnels, *j'aurois ou je serois* ; *j'aurois fait, je serois arrivé*. Le troisième est composé de ces mêmes conditionnels, *j'aurois ou je serois*, joints à leurs Participes ; *j'aurois eu fait, j'aurois été arrivé, je me serois eu réjouir*. Le quatrième est composé du conditionnel du Verbe *venir*, *je viendrois de faire, je viendrois d'arriver* : & le cinquième est composé du conditionnel du Verbe *devoir* ; *je devois faire, je devois arriver*.

M. Beauzée entre dans un grand détail pour démontrer que chacun de ces Tems est indéfini. Nous nous contenterons de le prouver par rapport au premier : on pourra juger des autres par celui-là, ou recourir à cet Auteur.

Le Présent désigne l'époque actuelle dans ces vers :

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupé,
 Vous croiriez . . . (1)

Et dans ceux-ci :

L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
 Moins connu des mortels, je me cacherois mieux :
 Je hais jusques au sein dont m'honorent les Dieux. (2)

(1) *Michridate*, Acte IV, Sc. IV.

(2) *Phèdre*, Sc. deux.

Il désigne le Présent postérieur dans ceux-ci :

De ses feux innocens j'ai trahi le mystère ;
Et quand il n'en serroit que l'amour de son Père ;
Il en mourra , Seigneur. (3)

Il désigne encore un Présent antérieur , lorsqu'on diroit dans un récit , *il s'attachoit les cheveux , il se jettoit à terre , il se relevoit , il MOURROIT* s'il avoit une épée. En effet , ce *il mourroit* est un Présent actuel , relativement au tems dont on parle , qui est lui-même antérieur à celui où l'on parle.

RACINE , qui nous a fournis les exemples précédens , s'est servi d'un Conditionnel , qui a été censuré par l'Abbé d'OLIVET , & défendu par l'Abbé DES FONTAINES : c'est lorsqu'il fait dire par Phédre à Hyppolite :

Voilà mon cœur , c'est-là que ta main doit frapper,
... Ou si tu le crois indigne de tes coups ,
Si ta haine m'envie un supplice si doux ,
Ou si d'un sang trop vil ta main serroit trempée ;
Au défaut de ton bras , prête-moi ton épée. (4)

L'Abbé d'Olivet , dans ses Remarques sur Racine , crut que cette expression , *si ta main serroit trempée* , étoit un barbarisme.

L'Abbé des Fontaines (5) soutint au contraire que cette phrase ne pouvoit être énoncée d'une manière différente : il crut qu'elle rentrait dans cet exemple : « Qu'une personne dise , *je ne veux pas que mon ami souffre , j'en serois fâché ;* on lui répondra , *si vous en SERIEZ fâché , tâchez donc de le soulager* : Où est donc ici le barbarisme , ajoute-t-il ? Peut-on parler autrement ? »

M. BEAUZIE approuve également (6) l'expression de Racine , quoique par des raisons différentes de celles qu'emploie l'Abbé des Fontaines. On peut voir dans l'endroit cité la manière dont il y discute cet objet : nous nous contenterons de dire ici , qu'il trouve que cette expression se justifie très-bien au moyen de la supposition énoncée par lui : *si en me frappant , ta main serroit*

(3) Mithrid. *ibid.*

(4) Phédre , Act. II. Sc. V.

(5) Racine vengé.

(6) Gramm. Gén. T. II, p. 239.

trempée d'un sang trop vil : ou plutôt , si tu ne veux pas me fraper , parce que ta main seroit trempée d'un sang trop vil.

CHAPITRE V.

DU SUBJONCTIF.

JUSQU'ICI nous avons vu chaque Tems marcher seul , & former une phrase sans le concours d'aucun autre Tems ; mais il nous arrive souvent de lier nos phrases les unes avec les autres ; & de la même manière que nous développons ou que nous déterminons le sens d'un Nom , par un autre Nom qui vient se ranger à la suite de celui-là , nous sommes obligés très-souvent de déterminer le sens d'un Verbe , par un Verbe qui vient se placer à la suite d'un autre.

Si ce second Verbe est seul , il se lie au premier , en se plaçant simplement à sa suite sans aucun accompagnement : c'est ainsi que dans les vers suivans nous voyons les Verbes *oublier* , *cachez* & *rapeller* , employés à déterminer le sens des Verbes *je veux* & *vous osez*.

Cependant quand je veux oublier ces outrage ;

Et cachez à mon cœur cette faneuse image ,

Vous osez à mes yeux rappeler le passé ! (1)

Mais si ce second Verbe est lui-même précédé d'un Pronom ou d'un sujet , en sorte qu'il forme un second tableau , on sera obligé , pour le lier avec le premier , d'employer la Conjonction *qui* , & de donner à ce second Verbe une forme différente de celle qu'offre le premier , afin qu'on voye de la manière la plus précise qu'il lui est subordonné , & qu'il n'offre qu'un sens déterminatif. Les quatre vers qui précèdent ceux que nous venons de citer , nous présentent deux exemples de Verbes déterminatifs , qui étant accompagnés d'un

(1) *Mithrid. AB. IV. Sc. IV.*

ſujet, n'ont pu ſe lier à ceux qui le précédoient, qu'au moyen de la Conjonction *QUE*.

Attendez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte,
Que le fort ennemi m'eût ravi tout le reſte ;
Et que de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le ſeul bien qui me pût conſoler ?

Ces Verbes *M'EUST RAVI* & *J'EUSSE*, ſervent en eſſet à déterminer le ſens de ces mots, *ATTENDEZ-VOUS ?* Attendez-vous que le fort m'eût ravi *sous le reſte ?* & que j'eusse, &c.

Les changemens que l'on fait dans ces occasions aux Verbes, afin qu'ils puiſſent former un ſeu corps avec les Tems de l'Indicatif, &c. conſtituent un cinquième Mode qu'on appelle *SUBJONCTIF*, c'eſt-à-dire, *Tems joints* à la ſuite d'un autre, comme on diroit *choſe ſous-jointe*.

Il réſulte de-là que les Tems du Subjonctif ne peuvent jamais paroître ſeuls, qu'ils doivent toujours ſe rapporter à un autre tems qu'ils déterminent ; ce qui fait voir combien s'étoient trompés les Grammairiens Latins & les Grammairiens François, qui plaçoient le Prétérit poſitif poſtérieur, *J'aurai fait*, ou *fecero*, au nombre des tems du Subjonctif.

Il réſulte encore de-là, que les tems du Subjonctif ſont toujours précédés d'une Conjonction exprimée ou ſous-entendue, en quelque Langue que ce ſoit.

L'on devra donc ſupléer cette Conjonction toutes les fois qu'elle ſera ſous-entendue, lorsqu'on voudra rendre compte de ces conſtructions qui ſemblent apoſtes aux règles de la Grammaire.

C'eſt ainſi que dans ces vers d'Horace :

Cum tu ſuſtineas & tanta negotia ſolus ;
Res Italas armis totumque moribus ornes,
Legibus emendes : in publica commoda peccem ;
Si longo ſermone morata tua tempora, Cæſar, (1)

Tous ces Verbes qui ſont au Subjonctif, *ſuſtineas*, *tuteris*, *ornes*, *emendes*, *peccem* & *morer*, & ſont en vertu de la Conjonction *ut* ſous-entendue, puiſ-

(1) Second Livre des Epîtres I.

qu'elle seule gouverne le Subjonctif, ou plutôt puisqu'elle seule sert à unir le Subjonctif avec le Verbe, dont il détermine le sens.

Il est vrai qu'ici, il n'y a point de Verbe avant *SUSTINEAS* & que le mot *CUM* est regardé comme une Conjonction qui gouverne le Subjonctif. Que répond à cela M. BEAUZÉE ?

1°. Que le Subjonctif n'est jamais réuni à l'Indicatif par la Conjonction *CUM*, qui se place elle-même avant l'Indicatif tout comme avant le Subjonctif, & qu'ainsi elle ne peut signifier tout-à-la-fois *lorsque* & *puisque*.

En effet, cette Conjonction présente toujours la même idée, soit avec l'Indicatif, soit avec le Subjonctif; & on peut la rendre dans toutes ces occasions par ces mots, *dans le tems où, à l'heure où.*

2°. M. Beauzée ajoute que ces deux mots *cum* & *ut* ne pouvant se suivre immédiatement, il faut encore insérer entre eux un autre Verbe qui suive *cum* & qui amène *ut* avec le Subjonctif pour le déterminer, comme si Horace eût dit :

Cum res est ita ut sustineas solas tot & tanta negotia, &c.

« Dans le tems où votre situation est telle que vous soutenez seul des
« travaux si multipliés & pesans, que vous protégez par vos armes l'Empire
« Romain, que vous en faites l'ornement par vos vertus, que vous le ressus-
« tez par vos Loix; il arriveroit que je manquerois à ce que je dois au bon-
« heur public, si je me conduisois de façon que j'abusasse, César, de votre tems
« par un long discours ».

SANCTIUS, dans la Minerve, avoit déjà aperçu qu'il falloit avoir sans cesse recours à des supplémens de cette nature, pour rendre raison d'une infinité de formules pareilles.

M. l'Abbé VALART attaque très-vivement ce Grammairien Espagnol, à la tête de la neuvième Edition de son Rudiment: ces supplémens lui parurent
« des expressions qui ne sont point marquées au coin public, des expressions
« de mauvais aloi, qui doivent être rejetées comme barbares... qu'elles ne
« sont les productions que de l'ignorance ».

M. Beauzée prenant ici la défense & de l'Espagnol & de ses propres principes, répond à ces épithètes de M. l'Abbé Valart: 1°. Que ces supplémens ne sont pas inconnus dans la Langue Latine, qu'elle offre des exemples qui ont beaucoup de rapport avec eux: qu'ainsi dans ces passages de Térence: *si ut*

facturus ut sit officium suum (1) : *si est reducere ut velit uxorem* (1); le Verbe EST suppose un sujet tel que *res*, & UT suppose un antécédent tel que *ita*; comme si l'on disoit, *si res est ita ut sit facturus officium suum*, *si l'événement est tel qu'il fasse son devoir*. Si *res est ita ut velit reducere uxorem*, *si la volonté est telle qu'il consente à faire revenir son épouse*.

1°. Qu'on ne prétend pas que ces supplémens soient des locutions usitées dans le langage, mais des développemens sans lesquels on ne pourroit analyser les phrases même dont l'usage est le plus commun; encore moins, les imiter à propos.

3°. Que dans toutes les occasions où le sens analytique & grammatical exige le supplément d'une ellipse, on est en droit d'y recourir, lors même qu'on n'en auroit aucun modèle dans la construction actuelle de la Langue. « La raison en est, ajoute cet Auteur, que souvent une ellipse n'est autorisée
« dans une Langue que pour suppléer à un point de vue qui n'y a pas reçu une
« expression propre, & qui est pourtant nécessaire à l'exposition analytique
« de la pensée. Tel est, par exemple, le Mode Suppositif, qui, comme on l'a
« vu, ne peut s'exprimer en Latin que par le Subjonctif construit elliptique-
« ment. Personne apparemment ne s'est encore avisé de dire en François, *je*
« *souhaite ardemment que le Ciel FASSE en sorte que nous ayons bientôt la*
« *paix*; c'est néanmoins le développement analytique le plus naturel & le
« plus raisonnable de cette phrase Française, *FASSE le Ciel que nous ayons*
« *bientôt la paix!*

Ici M. Beauzée ajoute une règle générale relative aux ellipses de la Langue Française, que nous ne pouvons nous résoudre à omettre: « Je remarquerai,
« dit-il à ce sujet, que c'est une règle générale de la Langue Française, &
« qui peut-être n'a pas encore été observée, que quand un Verbe est suivi
« de son sujet sans être précédé d'une Conjonction déterminative, il y a el-
« lipse du Verbe principal auquel est subordonné celui qui est en construction
« inverse. Telle est la phrase que l'on vient de citer: l'ellipse y est indiquée
« & par l'inversion du sujet & par la forme subjonctive du Verbe, laquelle
« suppose toujours un autre Verbe à l'Indicatif: cet autre Verbe ne peut
« être ici que le Verbe *je souhaite*: l'Adverbe *ardemment* que j'y ajoute, me
« semble nécessaire pour rendre l'énergie du tour elliptique, qui donne à la
« phrase le sens optatif; & *en sorte* est l'antécédent nécessaire de la Con-

(1) Adelphe. (2) Hecyre.

= Jonction que , qui doit lier la Proposition Subjonctive à la principale =.

§. 1.

Tems du Subjonctif.

Tels sont les Tems du Subjonctif qui résultent du système de M. Beauzée;

Deux Présens, six Prétérites, & quatre Futurs.

PRÉSENTS.

INDÉFINI. Que je chante, Que j'arrive.
 DÉFINI ANTÉR. Que je chantasse, j'arrivasse.

PRÉTÉRITS.

POSITIFS.	{	INDÉFINI.	<i>J'aye chanté,</i>	<i>Je suis arrivé.</i>	
		DÉFINI ANT.	<i>J'eusse chanté,</i>	<i>Je fusse arrivé.</i>	
COMPARATIFS.	{	INDÉFINI.	<i>J'aye eu chanté.</i>	<i>J'aye été</i>	} <i>arrivé.</i>
		DÉFINI ANT.	<i>J'eusse eu chanté</i>	<i>J'eusse été</i>	
PROCHAINS.	{	INDÉFINI.	<i>Je viens de chanter,</i>	}	} <i>d'arriver.</i>
		DÉFINI ANT.	<i>Je venisse de chanter,</i>		

FUTURS.

POSITIFS.	{	INDÉFINI.	<i>Je doive chanter,</i>	}	} <i>arriver.</i>
		DÉFINI ANT.	<i>Je dusse chanter,</i>		
PROCHAINS.	{	INDÉFINI.	<i>J'aïlle chanter,</i>	}	} <i>arriver.</i>
		DÉFINI ANT.	<i>J'allasse chanter,</i>		

De ces douze Tems, les quatre premiers sont ceux qui ont été reconnus par tous les Grammairiens, & qu'on a long-tems regardés comme les seuls qui composassent le Subjonctif, lorsqu'on en ôtoit ceux qu'on lui avoit attribués mal-à-propos, tels qu'un Futur en Latin, & les Conditionnels ou Suppositifs en François. Ces quatre tems du Subjonctif sont ceux que les Latins appellent *Présent, Imparfait, Prétérit & Plusque Parfait.*



Eclaircissement sur ces Temps.

Dans chacune de ces six Classes sont deux Temps, l'un *Indéfini*, l'autre *Défini antérieur*. Le premier désigne en effet une époque considérée comme ayant également lieu dans un Présent actuel ou dans un Présent postérieur.

Je veux que vous vouliez, Présens actuels.

Je voudrai que vous vouliez, Présens postérieurs.

Le Prétérit positif indéfini *j'aye voulu*, a lieu également avec ce Prétérit actuel *je veux*, & le Présent postérieur *je voudrai*.

Je veux que vous ayez voulu.

Je voudrai que vous ayez chanté.

Le second Temps de chacune de ces classes est un Temps Défini antérieur, parce qu'il n'a lieu que relativement au Présent antérieur.

Je voulois que vous voulussiez, que vous chantassiez, &c.

Je voulois que vous eussiez voulu, que vous eussiez chanté.

Puisque les tems du Subjonctif sont relatifs aux tems de l'Indicatif, l'idée qu'ils offrent est plus composée que celle de ceux-ci ; ils offrent un rapport de plus ; mais les tems de l'Indicatif en offrent déjà deux. *Je suis*, offre, par exemple, un rapport d'existence passée ou antérieure, relativement au tems où l'on parle, tandis que les tems du Subjonctif, outre ces deux rapports, offrent encore un rapport avec le moment déterminé par l'Indicatif qui les précède.

Ainsi dans cette phrase, *je desirois que vous chantassiez en présence de cette Compagnie, vous chantassiez* désigne une action qui devoit être présente au tems dont on parle, qui est antérieure au tems où l'on parle, & qui est subordonnée au tems désigné par le Verbe *je desirois*.

Suivant que l'on considère les tems du Subjonctif relativement aux deux rapports qui leur sont communs avec ceux de l'Indicatif, ils offrent dans chaque classe un tems Indéfini & un tems Défini, comme nous venons de le voir.

Mais dès qu'on les considère relativement aux trois sortes de rapports qu'ils réunissent, ils deviennent tous Indéfinis, tous désignent le rapport d'existence

actuelle à l'égard d'une époque antérieure, actuelle ou postérieure.

Je voulois que vous chantassiez hier, époque actuelle.

Je ne vois pas que vous chantassiez hier, époque antérieure.

Je ne crois pas que vous chantassiez jamais, -lors même qu'on vous enseigneroit mieux, époque postérieure.

Aussi ce même tems, *vous chantassiez*, s'exprime en Latin dans chacun de ces cas par un tems différent; par un Présent, par un Prétérit & par un Futur; *te cantare, te cantavisse, te cantaturum.*

C'est à cause de ce troisième rapport, ou parce que les tems du Subjonctif sont toujours subordonnés à un autre tems, que tous les tems du Subjonctif, & sur-tout les Présens, sont regardés comme des Futurs: car ce qui est subordonné est comme un Futur, relativement à ce qui le met en jeu: je ne saurois dire, *je veux que vous sachiez*, sans que l'on considère ce mot *sachiez* comme un Futur, puisque la personne à qui l'on parle ne fait pas ce qu'on veut qu'elle sache, & qu'elle ne le saura qu'après qu'on le lui aura dit.

Il ne faut donc pas être étonné si nous voyons les Italiens, par exemple, employer le présent du Subjonctif au lieu du Futur: c'est donc *chez eux comme chez nous*. Le Tasse s'est servi du Présent du Subjonctif dans ce sens;

Hor mentre guarda e l'alto muro s'è lito,
De la Città Goffredo, e del paese;
E pensa, ove s'accampi, onde affalito
Sia il muro hostil più facile à l'offese. (*)

« Cependant Godefroy considère les murs élevés & la situation de la ville
« & du terrain: il examine où qu'il se campe & d'où le mur ennemi soit at-
« taqué d'une manière plus sûre ».

Nous dirions: « Il examine la place qu'il doit choisir pour son camp,
« & de quel côté il fera plus aisé d'attaquer le mur ennemi ».

(*) Jérus. déliv. Chant III, Stroph. 1722.



CHAPITRE VI.

DE L'INFINITIF.

§ 1.

Fausſes idées qu'on ſe formoit de ce Mode.

Nous voici parvenus enfin , à la dernière eſpèce des modifications que reçoit le Verbe relativement aux différentes Clafſes de Terns : c'eſt l'INFINITIF. C'eſt de ce mode que M. Beauzée a dit : « l'Infinitif eſt un des objets de la » Grammaire dont la diſcuſſion a occasionné le plus d'aſſertions contradictoires » & laiſſé ſubſiſter le plus de doutes : on ne finiroit pas ſ'il falloit examiner en » détail tout ce que les Grammairiens ont avancé à cet égard. Le plus court , » & apparemment le plus ſur , eſt d'analyſer la nature de l'Infinitif d'après les » uſages combinés des Langues. En ne poſant que des principes ſolides , on » parvient à mettre le vrai en évidence ; & les objections ſont prévenues ou » réfoluës ».

Ce Mode eſt d'une nature différente des autres Modes : il ne ſe lie point avec les Perſonnes , comme ceux-ci , tandis qu'il ſ'accompagne , comme les Noms , d'articles & de prépoſitions , & qu'il ſert comme eux de ſujet , d'objet , de terminatif , &c. enſorte qu'il reçoit des Cas dans les Langues où les Noms en ſont ſuſceptibles. Auſſi a-t-on été tenu de le regarder comme un Nom.

D'un autre côté , au lieu de peindre des objets comme les Noms , il ne peint 1°. que des actions ou des états comme les Verbes , & il ſert de complément aux Verbes avec leſquels il ne peint par-là même qu'une ſeule idée , qu'un enſemble ; tout comme l'adjectif ne peint pas un objet différent du nom auquel il eſt aſſocié , qu'il ne fait qu'un avec lui.

2°. Comme les Verbes , il ſ'aſſocie à l'idée de Terns , qui eſt incompatible avec les Noms.

Il n'eſt donc pas un Nom , mais plutôt un Verbe , puisqu'il désigne & des actions & des terns comme les Verbes.

Il n'eſt donc pas un Verbe , mais plutôt un Nom , puisqu' , comme les Noms , il ne ſ'aſſocie pas aux Pronoms ou aux Perſonnes , & qu'il ſ'aſſocie au contraire comme eux aux Articles & aux Cas :

Mais qu'est-ce qu'un mot qui tout à la fois est Nom sans être Verbe , & Verbe sans être Nom ? En fait-on mieux connoître la nature en l'appellant *Verbe-Nom* ou *Nom-Verbe* ? ou en le rangeant simplement dans la Classe des Verbes ou dans celle des Noms ?

Toutes ces dénominations sont fausses ou incomplètes. Les Infinitifs, très-bien nommés ainsi, soit parce qu'ils n'ont point de limites pareilles à celles des autres Parties du Discours, qu'ils tiennent lieu de plusieurs ; soit parce qu'ils ne tiennent à aucune Personne en particulier & qu'ils peuvent s'appliquer à toutes indistinctement ; les Infinitifs, dis-je, ne peuvent être rapportés à aucune Partie du Discours en particulier, & on ne sauroit leur donner un nom composé de deux autres, sans en faire un tout bizarre composé de parties mal assorties. Ils sont donc des mots elliptiques, des abréviations qui tiennent lieu elles seules de plusieurs Parties du Discours, semblables en cela aux mots *mon, ton, &c.* qui représentent seuls les trois Parties du Discours auxquelles appartiennent ces mots *le... de moi, le... de toi.*

§ 2.

La définition & ses propriétés.

L'INFINITIF n'est autre chose qu'une ellipse, dans laquelle on a supprimé le nom d'ACTION dans les Verbes actifs, & celui d'ÉTAT dans les Verbes neutres & passifs, en conservant le mot qui déterminoit la nature de cette action, de cet état &c. comme effet d'un agent qu'on ne désigne pas, & qui est comme l'adjectif du nom supprimé. Ainsi quand nous disons, *un jeune homme doit étudier*, c'est comme si nous disions *un jeune homme doit se livrer à ce genre d'actions* qui est le propre d'un homme qui étudie, ou que nous appellons *étudier*.

Il est tems de parler, c'est-à-dire, *c'est le tems de l'action par laquelle on parle*, ou que nous appellons *parler*.

Mais comme le Verbe actif emporte avec lui l'idée d'action, & que cette répétition du mot *action* deviendroit très-fatigante en allongeant le discours sans le rendre plus clair, on supprime ce mot avec tous ses accompagnemens, & l'on fait marcher le Verbe sans y joindre l'idée d'aucun pronom, parce qu'on ne désigne pas cette action comme étant l'effet de quelque agent déterminé.

De-là, découlent de la manière la plus simple, toutes les propriétés de l'Infinitif & toutes ces bizarreries apparentes qui semblent faire la croix des Grammaticiens.

1°. Il n'est jamais accompagné d'aucune personne, puisqu'il peint l'action en elle-même sans la considérer relativement à aucun agent.

2°. C'est un Verbe, parce que peignant des actions, il s'associe nécessairement à l'idée de Temps; & que toute action peut être considérée en elle-même comme présente, passée ou future, quoiqu'on ne la regarde pas comme opérée par telle ou telle personne en particulier.

3°. Il s'emploie comme un nom, parce qu'il tient la place d'un nom: nous disons *mensir est un crime*, comme nous disions *l'action de mensir est un crime*.

4°. Dès-lors, l'Infinitif s'emploie comme un nom à la suite des Verbes & avec des prépositions; ainsi l'on dit: *il se plaît à faire du bien*; il ne cesse *d'étudier*; il est fait *pour instruire* les semblables; il veut toujours *faire à la tête*.

5°. Il s'accompagne même des articles, dans la Langue Italienne & dans la Langue Grecque; & quelquefois dans la nôtre, où il devient alors une espèce de nom.

Ainsi nous disons *le boire & le manger, l'aller & le venir, le vouloir & le parfaire*; mais comme nous n'en faisons usage qu'avec quelques Verbes actifs, nous ne regardons ces formules que comme des noms: au lieu que dans les deux Langues dont nous parlons, le Grec & l'Italien, l'Infinitif ne cesse pas d'être Verbe, quoique précédé de l'Article.

Ainsi on dit en Italien, *L'ASSIGNARE il giorno* (l'*assigner un jour*,) pour dire *l'action d'assigner un jour*: *IL RIDURRE*, (*le réduire*,) pour dire *l'action de réduire*.

C'est dans le même sens que les Grecs disoient, τὸ λίαν φιλεῖν τὸ μὴ φιλεῖν αἴτιον, *le beaucoup aimer n'est pas une raison d'aimer*.

§. 3.

Exemples qui justifient ces idées.

Démonstrons la vérité de ces principes, & le bel effet des Infinitifs par ce passage d'un de nos Poètes qui dans le court espace de vingt vers nous offre quinze Infinitifs (1).

(1) Bajazet, Act. V. Sc. IV. C'est ce Prince lui-même qui se justifie du reproche d'ingratitude que lui fait Roxane,

Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
 A tout autre désir mon cœur étoit fermé;
 Vous me vîtes offrir & la vie & l'Empire;
 Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
 Consultant vos bienfaits, les crut, & sur leur foi,
 De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
 Je connus votre erreur; mais que pouvois-je faire?
 Je vis en même tems qu'elle vous étoit chère.
 Combien le Trône tenoit un cœur ambitieux!
 Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
 Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage;
 L'heureuse occasion de sortir d'exilage:
 D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou refuser;
 D'autant plus que vous-même ardente à me l'offrir;
 Vous ne craigniez rien tant que d'être refusé;
 Que même moi refus vous auriez exposé;
 Qu'après avoir osé me voir & me parler,
 Il étoit dangereux pour vous de reculer.
 Cependant je n'en veux pour témoin que vos plaintes,
 Ai-je pu, vous tromper par des promesses feintes?

Le premier de ces Infinitifs, *OFFRIR*, désigne le BUT qui avoit conduit Roxane vers Bajazet: c'est comme s'il eût dit, *vous vîntes à moi dans l'action d'une personne qui offre & la vie & l'Empire.*

DIRE, désigne ce qu'ose Bajazet: *si j'ose* me livrer à l'action d'une personne qui dit.

FAIRE, désigne l'objet du Verbe *que pouvois-je*: comme s'il eût dit, *pouvois-je* me livrer à l'action d'une personne qui fait, ou plutôt à quelqu'une de ces actions qu'on appelle *faire*, *pouvois-je* me livrer?

OUVRIR, marque l'effet que produit le présent de Roxane: *un si noble présent me fit* faire l'action d'une personne qui ouvre les yeux, ou cette action qu'on appelle *ouvrir les yeux.*

TARDER, est relatif au Temps, c'est mettre de la lenteur dans les actions; précédé comme ici de la préposition négative *SANS*, il désigne l'empressement avec lequel Bajazet reçut le présent de Roxane; c'est comme s'il eût dit, *j'acceptai sans* l'action d'une personne qui tarde, ou *j'acceptai sans retardement.*

SORTIR, détermine l'occasion qu'accepta ce Héros de la pièce; aussi est-il

joint à ce nom par la préposition déterminative DE : *j'acceptai l'heureuse occasion de partir*, comme s'il disoit l'occasion de cette action par laquelle une personne part.

§. 4.

Avantages de l'Infinitif.

Cette facilité de s'exprimer d'une manière indéfinie donne beaucoup de grace au discours, & le rend beaucoup plus concis : aussi emploie-t-on souvent l'Infinitif dans les expressions proverbiales & dans les sentences : ainsi l'on dira pour peindre le chagrin que cause une attente inutile : *Eh ! quoi ! toujours attendre, souffrir & ne voir rien venir !* Horace dit sentencieusement, *virtus est vitium videri*, vertu est vice voir : pensée exprimée de la manière la plus concise qu'il soit possible, & qu'on pourra tourner en François de plusieurs manières qui la rendront plus longue sans rien ajouter au sens ; comme si nous disions, *c'est une vertu de fuir le vice ; ou, l'éloignement pour le vice est une vertu ; ou, c'est déjà une grande vertu que de savoir éviter le vice.*

Cet Infinitif produit même un effet beaucoup plus brillant que si l'on employoit un nom à sa place. Nous disons fort bien, *il est tems de me retirer*, & nous ne dirons pas *il est tems de ma retraite, de mon départ, de ma sortie d'ici*. C'est ainsi que Cicéron dit, *tempus est jam hinc abire me*, il est tems de me retirer. C'est que l'Infinitif nous peint mieux comme agissans.

§. 5.

Autre propriété de l'Infinitif.

Mais les Verbes ne désignent pas seulement les actions ; ils peignent encore les qualités, donnant ainsi lieu aux Tableaux énonciatifs & aux passifs. Il y aura donc des occasions dans lesquelles l'Infinitif ne pourra se résoudre que par les mots *qualité, état, situation*, au lieu du mot *action* : & ce sera toutes les fois que cet Infinitif sera exprimé par le Verbe *ÊTRE*. Nous en avons un exemple dans le discours précédent de Bajazet, lorsqu'il dit :

Vous ne craigniez rien tant que d'ÊTRE refusé.

Ce mot d'*ÊTRE refusé*, sert de déterminatif ou de complément au mot *qualité*, sous-entendu, & qui n'a disparu que parce qu'il n'ajoutoit rien à l'énergie &

& à la clarté de la phrase. C'est comme si on eût dit, *vous ne craignez rien tant que la qualité d'être refusée, que la situation, l'état d'une personne qui est refusée.*

Il en est de même de cet exemple :

Créon en eût le Prince, & prend Jason pour gendre ;
C'est assez mériter d'être réduit en cendre, (1)

Comme si Médée eût dit, *c'est assez mériter l'état d'un objet qui est réduit en cendre.*

C'est ainsi que l'on dit en Italien en parlant de Calypso abandonnée par Télémaque, *l'affère immortale*, expression qu'on ne rend point en François en disant *l'être immortelle*, parce que cette formule renferme une ellipse inconnue à notre Langue, & que par conséquent elle n'y présente aucune image ; il faut donc nécessairement suppléer les mots supprimés ; & dire, *la qualité d'être immortelle* augmentoit la douleur de Calypso.

C'est ainsi que l'ellipse ayant produit l'Infinitif, embellissoit le langage, tandis qu'elle en rendoit l'analyse presque impossible, en se cachant dans l'obscurité des Principes grammaticaux : de-là cet embarras dans lequel on s'est toujours rencontré, lorsqu'on a voulu rendre raison du Mode dont il s'agit ici, & qui paroissant tenir de plusieurs Parties du Discours, ne pouvoit être rapporté à une seule sans tout brouiller.

Par-là se confirme toujours plus ce que nous avons dit au sujet de l'ellipse, & combien nous avons eu raison en lui donnant une place dans la définition même de la Grammaire.

§. 6.

Tom. de l'Infinitif.

L'Infinitif sert à diriger également des états, & des actions passées, présentes & futures : il réunit donc divers tems, tout également elliptiques. On en peut compter cinq en François, tandis que le Grec en a six, & que le Latin n'en offre que trois. Voici ceux qui existent dans notre Langue.

(1) Médée, Acte I. Sc. IV.

PRÉSENT ;	Chanter,	Arriver.	
PRÉTÉRITS :	POSITIF ,	Avoir chanté ,	être arrivé.
	COMPARAT.	Avoir eu chanté ,	avoir été arrivé ;
	PROCHAIN ,	Venir de chanter ,	venir d'arriver.
FUTUR ,	Devoir chanter ,	devoir arriver.	

Les Latins réduisent les trois Prétérits à un seul ; AMAYISSE, *avoir aimé*.

Les Grecs, qui ont, comme nous, un Présent & trois Prétérits, ont deux Futurs : l'un qui désigne qu'on doit commencer telle chose, s'y adonner; & l'autre qui désigne qu'on doit achever, mener à fin, faire complètement une chose.

Ces Temps sont tous indéfinis, en sorte qu'ils peuvent tous être ce qu'ils sont, dans des époques actuelles, antérieures & postérieures.

Cette maxime, *l'homme veut être heureux*, est vraie pour tous les tems, pour les hommes qui sont, qui ont été & qui seroient. Le mot ÊTRE suppose toutes les époques possibles.

Et si nous disons, *ensui je puis vous SALUER, je voulais vous SALUER, j'aurai le plaisir de vous SALUER*; nous employons *saluer* comme actuel, comme antérieur & comme postérieur, relativement à l'époque où nous parlons.

Il en est de même du Prétérit, *j'ai cru vous AVOIR SALUÉ, je crois vous AVOIR SALUÉ, je croirai vous AVOIR SALUÉ en vous faisant un signe de tête*.

Ici, partage entre les Grammairiens. SANCTIUS à la tête d'un grand nombre de Partisans, a cru que les tems de l'Infinitif ne désignent un tems particulier qu'autant qu'ils sont unis à des Verbes qui n'étant pas à l'Infinitif, désignent un tems quelconque : d'après ce principe, le mot ci-dessus SALUER ne désigneroit par lui-même aucune époque, puisqu'il ne désigne une époque actuelle que parce qu'il est joint à un Présent *je puis*; une époque antérieure, parce qu'il est joint à un Prétérit *je voulais*; & une époque postérieure, parce qu'il est joint à un Futur *je croirai*. Mais, répond fort bien M. Beauzée (1), chaque tems de l'Infinitif désigne invariablement une époque qui lui est propre; ainsi *saluer* est toujours un Présent, quelle que soit l'époque avec laquelle on l'associe; & *avoir salué* sera toujours un Prétérit, quoiqu'on le rapporte à des époques actuelles & futures. Ce n'est pas leur valeur déterminée qui dépend des Verbes dont ils sont précédés: ceux-ci ne déterminent que le moment où ces actions eurent lieu, comme présentes ou comme passées, &c.

(1) Gramm. Gén. T. II. p. 274.

CHAPITRE VII.

Des Tems de l'Infinitif Latin, appellés GÉRONDIFS.

§. 1.

Ce qui a donné lieu aux Gérondifs.

LES Latins ont dans leur Infinitif une sorte de Tems qu'on appelle Gérondifs, & dont jusqu'ici on ne s'est point formé d'idée nette & exacte, parce qu'ils paroissent absolument bornés à cette Langue, quoique ce ne soit que relativement à la forme. Afin de pouvoir nous en rendre raison, rapellons-nous ce que nous avons déjà vu, que les Infinitifs tenant lieu d'un Nom sous-entendu, s'employent de la même manière que s'employeroit ce Nom s'il étoit exprimé : qu'ils sont ainsi successivement sujet, objet, terminatif, complément : qu'ainsi *studium est* sujet, lorsqu'on dit *studium est una res utilis*; déterminatif ou complément dans cette phrase, *il est tems d'*studium**; terminatif dans cette troisième, *on lui donna la Grammaire à *studium**; objet enfin lorsqu'on dit, *il le fait *studium* du matin au soir*. Observons encore que ces divers emplois ne sont désignés que par des moyens étrangers au Verbe *studium*, qui demeure toujours le même dans toutes ces circonstances.

Les Infinitifs se trouveront donc nécessairement chez les Latins dans les mêmes circonstances : ils seront tous à tour sujets, objets, terminatifs, &c. mais les Latins seront-ils obligés d'exprimer, comme nous, ces qualités diverses par des marques étrangères à l'Infinitif ? L'Infinitif ne pourra-t-il pas changer de terminaison, suivant la fonction diverse qu'il aura à remplir ? Qu'est-ce qui l'empêcheroit, dans une Langue qui a déjà des terminaisons pour tous les rôles qu'ont à remplir les Noms ? On n'aura qu'à transporter ces terminaisons aux Infinitifs, & ils indiquent dès-lors par eux-mêmes le rôle qu'ils remplissent dans les tableaux où ils se trouvent. C'est ce que firent sagement les Latins. L'Infinitif devenoit-il complément ou déterminatif : ils changeoient sa terminaison *are* ou *ere*, en *andi* ou *endi* : étoit-il terminatif : ils la changeoient en *ndo* : étoit-il à la suite de la Préposition *ad*, qui marque le but : ils changeoient cette terminaison en *ndum*.

C'est ce qu'ils appellerent *Gérondifs*, mot formé de *gerere*, agir, gérer.

Mais que signifie ce nom, & pourquoi fut-il donné à cette portion de l'Infinitif ? C'est ce qu'on chercheroit inutilement dans nos Grammaticiens les plus célèbres, qui n'ont rien de satisfaisant à cet-égard. Il faut donc aller encorci-ici à la découverte.

§. 1.

Définition des Gérondifs.

Les Gérondifs expriment les divers rapports qu'offrent les Présens des Infinitifs avec le reste de la phrase, de la même manière que dans les Noms, les cas en désignent les divers rapports. On peut dire dans ce sens qu'ils sont les cas de l'Infinitif.

L'Infinitif sert-il de complément à un Nom ? On emploie le Gérondif en *di* : il est *tempus d'étudier, tempus est studendi.*

Le Gérondif en *do*, sert à marquer, comme le Datif, le terme d'une action ; ainsi pour dire je mettrai mes soins à chercher ce que vous desirez, on dit *quaerendo quod optas operam dabo.*

Le Gérondif en *du*, désigne la destination, & sert également à rendre l'Infinitif propre à entrer dans des phrases où il est précédé d'une Préposition : il vient pour répondre, *venit ad respondendum* ; pour étudier, *ad studendum.*

L'Infinitif est-il employé comme un circonstanciel, pour désigner le moyen, &c. on se sert encore du Gérondif en *do*, mais tenant lieu d'Ablatif : ainsi on dit, *memoria excolendo augetur* ; comme si nous disions, la mémoire s'augmente par cultiver elle, au lieu de dire *en la cultivant.*

Par ce moyen, la Langue Latine étoit parfaitement semblable à elle-même : comme elle n'emploie jamais les Prépositions que devant les cas, toute Préposition qui précédoit un Verbe, le voyoit au cas avec lequel elle s'associoit ; & tout Verbe qui seroit de complément à un Nom se trouvoit au cas qu'exige le complément.

Tandis que dans nos Langues sans cas, les Prépositions seules servent de lien entre un Infinitif & les mots avec lesquels il est en rapport, parce que chez nous les Prépositions seules servent à marquer ces rapports.



§. 3.

Origine des Gérondifs.

Mais quelle fut l'origine de ces Cas de l'Infinitif ? C'est une question encore en litige : car tel est le sort des Langues, de donner lieu à une foule de discussions inséparables, qui semblent interminables : on dirait que leur génie se plaît à nous échaper : résous-on une difficulté : il s'en élève aussitôt une multitude aussi obscures. Disons-le hardiment ; la terminaison même du nom des Gérondifs, leur parfaite ressemblance avec les cas du participe en *vous* ; & le rapport qu'ils ont, comme lui, avec l'idée soit du Futur, soit des tems postérieurs, tout prouve qu'ils ne furent autre chose dans leur origine que les cas même du Participe Futur Passif, de ce Participe terminé en *vous* ; & que d'Adjectifs Passifs comme lui, ils s'employeroient insensiblement comme des noms actifs ; par une ellipse sensible à celle dont nous usons lorsque nos participes prétérits passifs deviennent une portion de nos Tems actifs, & s'emploient comme des Noms ; ainsi les Latins disent *tempus est studendi lectionem*, il est tems d'étudier la leçon, comme nous disons, j'ai achevé.

Des deux côtés, passif devenu actif, & adjectif employé comme un nom.

§. 4.

Controverse à ce sujet.

Vous renouvez ici une vieille erreur, me dira-t-on : les Anciens ont cru en effet que les Gérondifs étoient les cas du Participe en *vous* ; mais on leur a très-bien prouvé qu'ils se trompoient.

Je conviens de tout cela ; je sais que SANCTIUS, SCIOPPIUS, VOSSIUS, &c. ont dit ce que j'avance ici : je sais aussi que MM. de Port-Royal (1) & M. Beauzée ont très-bien réfuté les raisons dont ils appuyoient leur système : malgré cela, je ne puis me résoudre à adopter d'autre principe ; mais je l'éleve sur une base absolument différente de tout ce qu'ils ont dit, & qui me paroît aussi inébranlable que la leur étoit fragile.

Qu'on juge de celle-ci par la réfutation victorieuse qu'en a fait M. (1) BOURNÉ

(1) Gramm. Gén. Part. II. Chap. XXI.

(2) Gramm. Gén. T. II. p. 247.

zée. « Les Grammaticiens, dit-il, dont je combats ici l'opinion, en démon-
 « trent eux-mêmes l'erreur par l'embarras & l'absurdité de la manière dont
 « ils sont forcés d'analyser les Gérondifs, qu'ils regardent comme participes
 « passifs. Les uns sous-entendent l'Infinitif actif du Verbe même ; & , selon
 « eux, c'est cet Infinitif sous-entendu qui régit l'accusatif. Ainsi, *petituum*
 « *est pacem à Rege*, signifie dans leur système, demander au Roi la paix
 « est ce qui doit être demandé... Les autres sous-entendent le nom *nego-*
 « *tium*, & commentent ainsi la même phrase, *negotium petendum à Rege*
 « *est circa pacem*, la chose qui doit être demandée au Roi a pour objet
 « la paix. Ni les uns ni les autres ne pourroient se tirer d'affaire avec les Gé-
 « rondifs des Verbes neutres : car que voudroit dire, par exemple, *dormire dor-*
 « *miendum est*, dormir doit être dormi ; *tempus dormire dormiendi est*, le tems
 « dormir est de ce qui doit être dormi ; *negotium dormiendum est*, une chose
 « doit être dormie ».

Certainement rien n'est plus ridicule que de pareilles explications ; elles
 prouvent que ces Grammaticiens ne tenoient point le fil de la science dont ils
 s'occupoient, & d'après eux il étoit impossible d'admettre que les Gérondifs
 fussent les cas des participes en *ens*.

J'avoue encore qu'en regardant les Gérondifs comme les cas purs & simples
 de l'Infinitif, ainsi que le propose M. Beauzée, on rend raison d'une manière
 très-nette des phrases dans lesquelles ils se rencontrent. A cet égard, ce système
 ne laisse rien à désirer ; mais il laisse dans l'obscurité la plus profonde, l'ori-
 gine des Gérondifs ; il ne rend pas raison de leur parfaite conformité pour le
 son avec les cas du participe futur passif, & il empêche de tirer de ce rapport
 les conséquences intéressantes qui en résultent. Reprenons donc cette question,
 mais sous un nouveau point de vue.

§. 5.

Comment les Gérondifs sont nés du Participe en ens.

Il est incontestable 1°. que les Gérondifs sont parfaitement semblables
 quant au son, aux Cas du Participe futur en *ens* ; 2°. qu'ils leur sont parfaite-
 ment semblables quant au sens.

Point de différence à ces deux égards dans les phrases suivantes, entre
amandi, génitif du participe en *ens*, & *amandi* Gérondif : *tempus est amandi*
amicis, c'est le tems du Père qui doit être aimé ; *tempus est amandi*, c'est le
 tems de ce qui doit être aimé.

La seule différence qui y regne, c'est que dans la première, l'objet qu'on doit

aimer est exprimé ; au lieu qu'il ne l'est pas dans la seconde : qu'on s'exprime dans celle-ci d'une manière indéfinie en faisant abstraction de tout objet : aussi tous ces Gérondifs ne font autre chose que le genre neutre du participe ; ce genre dont on se sert toutes les fois qu'on employe un Adjectif qui n'est accompagné d'aucun nom.

Il n'est pas moins certain que le Participe étant considéré sous ce point de vue indéterminé , devenoit parfaitement analogue à l'Infinitif , qui est lui-même indéterminé ; & qu'il étoit très-indifférent de dire, *c'est le tems d'aimer*, ou *il est le tems de ce qui doit être aimé*, & que cette dernière formule devoit même être préférée à la première chez les Latins qui avoient une préférence singulière pour les tournures passives.

Mais s'il étoit indifférent en soi de se servir de l'une ou de l'autre de ces formules , il ne l'étoit point relativement au génie de la Langue Latine : car il lui étoit impossible d'employer l'Infinitif, puisqu'il auroit dû être précédé d'une Préposition, ce qui ne se pouvoit : on profita donc de la ressource qu'offroit à cet égard le Participe en *du*, au moyen de ses cas.

Ce n'est pas tout : ces cas du Participe étant toujours pris dans un sens indéterminé & parfaitement analogue à l'Infinitif actif, se firent considérer insensiblement comme des tems actifs, & ils amenèrent à leur suite l'accusatif tout comme s'ils avoient été actifs : ainsi l'on dit *tempus est legendi hanc epistolam*, comme on diroit *tempus est legens hanc epistolam* : le sens étoit parfaitement analogue de part & d'autre ; & l'esprit qui concevoit une tournure active dans le premier cas *tempus est legendi*, disoit aussitôt *hanc epistolam*, comme si ce mot fût venu à la suite d'un Verbe actif.

C'est précisément de la même manière que nous prenons dans un sens actif les Participes préterits passifs lorsque nous disons *j'ai fait*, *j'ai aimé*, & que nous les employons comme des masculins dans ces phrases, *j'ai fait cette Dissertation*, *j'ai aimé cette personne*, tandis qu'ils devoient être au féminin, & qu'on devoit dire, suivant le sens primitif, *j'ai faite cette Dissertation*, *j'ai aimée cette personne* ; tout comme nous disons *cette Dissertation que j'ai faite*, *cette personne que j'ai aimée*.

Mais accoutumés à considérer ces Préterits passifs comme indéterminés, quand ils marchent les premiers, nous les employons comme s'ils n'avoient rien de commun avec les Noms dont ils sont suivis, & comme s'ils étoient actifs, d'autant plus qu'ils font partie de nos actions.

Ainsi les Latins accoutumés à considérer les cas du Participe en *du*, d'une manière indéterminée quand ils marchent sans nom, & comme désignant

des actifs, les firent suivre de Noms à l'accusatif, tout comme s'ils avoient été des Terns actifs.

C'est donc des deux côtés une seule & même marche, & en François & en Latin : de part & d'autre des Participes passifs employés comme actifs, & revêtus de toutes les prérogatives de l'actif, non par eux-mêmes, mais en conséquence de la manière dont l'esprit les incorpore avec l'actif, pour tenir lieu de Terns & de tournures qui devoient être actives, & que l'actif ne fournit pas.

Il est vrai que dans toutes les Grammaires Latines, on a distingué les Gérondifs des Participes, & l'on en a fait des Terns actifs : mais les Grammairiens Latins étoient conduits à cette distinction par l'usage qu'on faisoit des Gérondifs : c'est ainsi que nous pouvons considérer les Participes joints aux Verbes dans *j'ai fait*, *j'ai aimé*, &c. comme des terns différens du Participe *fais*, du Participe *aimé*, parce qu'ils se construisent différemment. D'ailleurs, lorsque ces Grammairiens auroient erré à cet égard, on n'en auroit pas dû être étonné, puisque dans ce terns-là on n'avoit nulle idée de la métaphysique du Langage : ils se trompoient cependant moins qu'on ne pense, puisqu'ils nous disent, comme par tradition, & sans en pouvoir rendre raison, que les Gérondifs viennent du Participe.

Ajoutons qu'il est d'autant moins étonnant que les Gérondifs représentent l'Infinitif qu'ils viennent eux mêmes de ce Mode. Il est vrai que dans l'état actuel des Infinitifs Latins, on ne voit pas comment les Participes en *ndus* pourroient s'être formés de l'Infinitif toujours terminé en *re*. Mais cette terminaison est postérieure à celle qu'avoit l'Infinitif, lorsque le Participe en *vus* fut établi. Ces Infinitifs Latins se terminoient alors en *n*, ou *ne* : on disoit par un son sourd *amans, legens*, là où l'on dit ensuite par un son aigu *amare, legere*.

Que les Infinitifs Latins se soient terminés ainsi, & que la syllabe *re* n'ait été chez eux qu'une altération de *ne*, c'est ce qui résulte incontestablement de la comparaison de ces Infinitifs avec ceux des autres Langues, dont le Latin ne fut qu'un Dialecte.

Ainsi les Grecs disent *τιμ-αν*, craindre ; *φιλι-ειν*, aimer.

Les Peuples Germaniques, *bricn-en*, faire brèche.

Les Persans anciens & modernes, *nuh-sen*, écrire.

Les Goths, *lok-an*, fermer.

Les Anglois qui suppriment la terminaison des Infinitifs, l'ont conservée dans les cas où ces Infinitifs s'emploient comme noms : ainsi ils disent *think-ing*, le penser, l'action de penser : *prais-ing*, le priser, l'action de priser, de louer :

midel-ing,

ing, l'action de se mêler d'une chose, de s'y intéresser. Il n'est pas besoin de faire observer qu'ici *in* s'est écrit *ing* par laps de tems, & par l'oubli de l'origine de ces mots.

Ajoutons qu'il n'est rien de plus ordinaire que le changement de *n* en *u*, & de *u* en *n*. C'est ainsi que nous disons *Londras* au lieu de *London*, qui est la prononciation de *London*, & qu'il est des Peuples qui disent *win* au lieu de *vin*.

C'est ainsi qu'un léger changement de lettres fait disparaître ou rétablir le rapport des mots, & que les étymologies deviennent aisées ou difficiles à découvrir; suivant qu'on est plus ou moins fait à ces changemens.

CHAPITRE VIII.

DES SUPINS.

Les Supins étant de la même nature que les Gérondifs, ils n'auroient rien d'embarassant lorsqu'on les expliquera par les mêmes principes.

Ces Supins sont encore des Tems de l'Infinitif qui n'appartiennent qu'à la Langue Latine, & sur lesquels on n'étoit pas plus avancé qu'à l'égard des Gérondifs, & cela devoit être; car les lumières acquises sur les uns, auroient dissipé les ténèbres dont les autres étoient assésés.

Les Grammaticiens Latins, toujours éloignés des principes du Langage, regarderent, à ce que nous dit *Cicero*, les Supins comme des Adverbes. C'étoit s'arrêter à l'écorce.

MM. de Port-Royal (1) les ont envisagés comme des Noms Verbaux substantifs: ils ajoutent qu'ils se forment du Participe présent passif, & ils les rendent par un adjectif; *venum suis*, on est venu.

M. Beauzée les regarda (2) comme les Gérondifs du Prétérit de l'Infinitif, & comme lui servant de cas: d'où il conclut qu'ils sont tout-à-la-fois Noms & Verbes.

Ceci étoit très-bien vu: les Supins sont en effet au Prétérit de l'Infinitif ce que les Gérondifs sont au Présent; & comme ceux-ci sont les cas du présent, les

(1) *Gramm. Latine, Remarq. particul. Sect. IV. Chap. II.*

(2) *Gramm. Gén. T. II. p. 317.*

Supins font les cas du Prétérit. Mais quelle est leur origine, & pourquoi donna-t-on des cas au Prétérit ? C'est ce qu'il s'agit de développer.

Nous verrons à cet égard que les SUPINS font les cas du Participe prétérit passif, employés dans un sens indéterminé pour désigner les rapports du Prétérit de l'Infinitif, comme les Gérondifs font les cas du Présent de cet Infinitif.

En effet, le Prétérit de l'Infinitif qui n'a qu'une seule terminaison, ne pouvoit se prêter par lui-même à ce qu'exigeoient les diverses circonstances dans lesquelles il se rencontroit sans celle : & l'on ne pouvoit y suppléer par les Prépositions, puisque jamais Préposition ne se mit en Latin devant un Verbe.

Dans cette détresse, il ne resta qu'un parti aux Latins ; ce fut de changer leur marche ; & au lieu d'employer un Infinitif, puisqu'il n'avoit qu'une seule terminaison, de recourir au Participe prétérit, qui offroit toutes celles dont on avoit besoin : ainsi au lieu de dire, *ce Livre est digne d'avoir été lu*, phrase où la Préposition *de* auroit été devant un Infinitif, ils dirent, *ce Livre est digne d'être chose lue*, *liber dignus lectus*, & non *liber dignus lectum fuisse*.

Le Verbe désignant ici une circonstance, se trouve par-là même à l'ablatif appellé Supin en *u*.

On dit de même, *mirabile dictu* ! admirable d'être chose dite, au lieu de, *chose admirable à dire*, ou *à avoir été dite*.

Il est un autre Supin, *le Supin est um* : celui-ci est un Accusatif : il marque le but auquel tend une action, il indique ce qui en est l'objet : ainsi un personnage de Térence demande à un autre, *cur te is perditum ? pourquoi vas-tu faire toi perdu ?* comme nous dirions, *pourquoi vas-tu te perdre ?* De même au lieu de dire, *je vais me promener*, ils disoient, *je vais à ce que je me fois promené*, ou *je vais faire que je me fois promené*.

Eo lectum, je vais faire que cela ait été lu ; au lieu de dire, *je vais lire*.

Précisément comme nous disons *j'ai fait*, pour dire *j'ai* ou je possède une chose faite par moi ; & *je me fais perdu*, pour dire, je suis cause que je suis perdu : phrases dans lesquelles *fais* & *perdu* sont de vrais Participes, comme les Supins Latins.

Ces cas des Participes prétérits passifs, considérés ainsi sous un point de vue indéterminé, & sans être accompagnés d'aucun Nom, parurent bientôt n'avoir plus rien de commun avec les Participes dont ils étoient empruntés ; & étant synonymes de phrases actives, comme lorsque nous disons *chose admirable à voir*, ou *je vais me promener*, ils furent bientôt regardés comme appartenans à l'infinitif actif, entre les sems duquel nous les plaçons encore comme pour

faire le tourment & des jeunes gens qui ne peuvent concevoir des sens pareils, & de ceux qui veulent les leur expliquer, & qui ne sachant comment s'y prendre, se rejettent sur l'usage.

Mais tout usage est fondé sur quelque raison, & c'est à découvrir cette raison que doit s'appliquer le Grammaticien, sur qu'on saisira l'usage & qu'on s'y conformera avec beaucoup plus de facilité, dès qu'on en apercevra la raison, & qu'on pourra le comparer avec les usages de la propre Langue.

ARTICLE II.

DES FORMES.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE des Formes que prennent les Verbes.

Tous les Tableaux du Discours, comme nous l'avons déjà vu, se divisent en trois classes; Tableaux Énonciatifs, Tableaux Actifs & Tableaux Passifs; & chacune peint un état différent; la première, l'état d'un Être doué d'une qualité quelconque; la seconde, l'état d'un Être qui agit; la troisième, l'état d'un Être sur lequel on agit, ou qui éprouve l'impression d'un Agent Étranger.

De-là naissent trois sortes de Verbes, puisque le Verbe doit se prêter à toutes ces circonstances: des Verbes Actifs, tels qu'*aimer, lire, faire*; des Verbes Passifs, tels qu'*être récompensé, être désiré*; des Verbes Énonciatifs, tels qu'*être, devenir, arriver*.

Tout Verbe actif a un passif; ainsi *aimer, lire, faire*, font au passif, *être aimé, être lu, être fait*: tout Verbe passif a donc un actif correspondant; ainsi *être récompensé, être désiré*, font à l'actif, *récompenser, désirer*.

Mais le Verbe énonciatif marche souvent seul; *être, dormir, arriver*, n'ont ni actif ni passif. Quelquefois cependant il correspond à des Verbes actifs & passifs: tel est *fondre*.

Il est actif dans cette phrase, *fondre un lingot d'or*.

Passif dans celle-ci, *ce lingot a été fondu*.

Énonciatif dans cette troisième, *cet or fond au feu*.

De-là résultent trois formes différentes dans les Verbes , forme *active* , forme *passive* , forme *énonciative*. C'est ce que l'on appelle dans les Grammaires Latines & Françaises Verbes *actifs* , Verbes *passifs* & Verbes *neutres* ; neutres , parce qu'ils ne sont ni actifs ni passifs , qu'ils ne désignent qu'un état pur & simple sans aucun rapport à l'idée d'action.

A ces trois sortes de Verbes , on en peut joindre deux autres distinguées en François & dans d'autres Langues par des formes qui leur sont propres. Ce sont ceux qu'on appelle *réfléchis* & *réiproques*.

Ceux-là , qui désignent l'état d'un Agent qui est lui-même l'objet de son action : ceux-ci , qui désignent des Agens qui éprouvent de la part de ceux qui sont les objets de leur action , la même impression qu'ils leur font éprouver.

Se blanchir , se rougir , s'aimer , sont des Verbes réfléchis.

S'entre-aider , s'entre-aimer , sont des Verbes réiproques.

Observons que les Verbes réfléchis se prennent souvent dans un sens neutre & dans un sens réiproque. Nous disons dans ce dernier sens , *on se querelle* , *on s'égorge* , *on s'aime* ; tandis que ces Verbes *se rougir* , *se blanchir* , *se consoler* , désignent également le sens énonciatif ou neutre , tout comme le sens réfléchi , puisqu'ils s'appliquent & à des Êtres qui se colorent entr'eux , & à des Êtres qui se colorent eux-mêmes , &c. & à des Êtres qui deviennent colorés , &c. par une cause étrangère , sans y avoir contribué par eux-mêmes. Ainsi l'on dit , *ces feuilles se colorent* , quoique leur action n'y entre pour rien , qu'elles ne contribuent nullement à se donner ce coloris : mais l'effet étant le même , on ne met point de différence dans l'expression.



CHAPITRE II.

FORMES des Verbes de la Langue Française.

DÉ tout ce que nous venons de dire , on peut conclure que nos Verbes François ont trois formes différentes , & même quatre : la forme *énonciative* , la forme *active* , la forme *passive* & la forme *réfléchi*. Elles existent toutes quatre dans le Verbe *rougir*.

ROUGIR au feu , Verbe neutre , Forme *ÉNONCIATIVE*.

ROUGIR un fer , Verbe actif , Forme *ACTIVE*,

ÊTRE ROUGI , Verbe passif , Forme *PASSIVE*.

SE ROUGIR , Verbe réfléchi , Forme *RÉFLÉCHIE*.

Les Verbes réciproques s'analyfant par ces derniers , peuvent en être regardés comme une nuance.

De ces Formes la première se conjugue , dans les Tems composés , tantôt par le moyen du Verbe ÊTRE ; tantôt par le moyen du Verbe AVOIR. Ainsi l'on dit , *je suis arrivé* , *j'étois arrivé* , *je serai arrivé* : tandis qu'on dit , *j'ai dormi* , *j'avois dormi* , *j'aurai dormi*.

Cet usage du Verbe *avoir* pour former les tems composés dans les Verbes énonciatifs ou neutres , le fait souvent employer mal à propos ; lorsqu'on dit , par exemple , *j'ai tombé* , & *j'ai descendu* , quand il s'agit de soi-même , au lieu de dire *je suis tombé* , *je suis descendu*.

La seconde Forme se conjugue avec le Verbe AVOIR ; *j'ai aimé* , *j'ai fait*.

La troisième avec le Verbe ÊTRE dans les tems simples , & avec le Verbe *avoir* joint au participe *été* dans les tems composés : tandis qu'en Italien , *avoir* en est totalement banni , & que ces tems composés sont formés des tems simples du Verbe *être* , joints à son participe *été* : ainsi on dit en Italien , comme dans quelques Provinces du Royaume , *je suis été* , *je serai été* , & non *j'ai été* , *j'aurai été*.

La quatrième Forme ne se conjugue également qu'avec le Verbe ÊTRE : *je me suis rougi* , *je me serai embarqué*.

Trois de ces formes employent donc le Verbe ÊTRE : on dit également :

Je suis arrivé , prétérit énonciatif ou neutre.

Je suis aimé , présent passif.

Je me suis agrandi , prétérit réfléchi.

Voilà donc trois Tems composés du Verbe *être* & qui appartiennent cependant à trois Formes différentes : en conclura-t-on qu'elles sont les mêmes ; non sans doute : mais que ces diverses circonstances tiennent entr'elles par un lien commun : tous ces Verbes offrent en effet une qualité pure & simple ; ils sont tous considérés comme s'ils étoient énonciatifs.

Je suis arrivé, peint l'état dans lequel la personne qui parle, se rencontre en conséquence du chemin qu'elle a fait.

Je suis aimé, peint l'état dans lequel elle se trouve, par un effet de l'attachement qu'on a pour elle.

Je me suis agrandi, peint son état, tel qu'il est en conséquence d'un changement qu'elle a apporté à sa situation.

Ces trois états sont présens ; car ils peignent tous l'état actuel. C'est actuellement que je suis dans cet état où je puis dire *je suis arrivé*, *je suis aimé*, *je me suis agrandi* : il est vrai que le premier & le dernier sont l'effet d'une action passée, ce qui les a fait mettre au rang des tems passés : mais parce que les états qu'ils peignent sont présens, on se sert pour les exprimer du présent *je suis* : *je suis arrivé*, comme on dit *je suis aimé*.

C'est donc par les rapports sous lesquels on considère une même expression qu'elle devient neutre ou passive, présente ou passée ; & non par la forme matérielle qu'elle offre.

Il en est de même dans toutes les Langues : la distribution des Tems sous diverses Formes, est toujours relative à la principale face sous laquelle on les considère.



CHAPITRE III.

DES FORMES LATINES.

LA Langue Latine a moins de Formes que la Langue Françoisë ; elle est bornée a deux , l'Active & la Passive.

La Forme Active sert dans cette Langue pour les Verbes Actifs , Neutres & réfléchis. *Docet*, il enseigne ; *rubescit*, il rougit ; *evigilat*, il s'éveille ; *evanescit*, il s'évanouit.

La Forme Passive répond à notre passif , *amor*, je suis aimé ; *audior*, je suis entendu.

Mais sous cette Forme sont compris des Verbes qui tiennent lieu de Verbes Actifs , & qu'on appelle pour cette raison *neutres*, c'est-à-dire , des Verbes qui ont *déposé* la signification passive pour revêir la signification active. Tels sont, *opperior*, j'attends ; *polliceor*, je promets ; *imitor*, j'imitte ; *sequor*, je marche à la suite , je suis.

De la manière dont on définit ces Verbes en disant qu'ils ont la forme passive & la signification active , on en fait des êtres de raison , dont il est impossible de se former une idée. Les Latins ayant une forme uniquement destinée aux Verbes Actifs , diamétralement opposés eux-mêmes aux Passifs , par quel caprice ce Peuple , confondant toutes les idées , auroit-il exprimé des idées actives par des Verbes passifs ? Ils auroient donc pu également exprimer des idées passives par des Verbes actifs ; car la Loi devoit être égale : & pourquoi le même caprice qui se jouoit des Verbes passifs , n'auroit-il pas étendu sa bifarnerie jusques sur les Verbes actifs ?

Je ne crains pas que l'on m'objecte ici quelques Verbes actifs des Latins , qu'on rend en François par des verbes passifs, *licet*, être mis à prix ; *vapulo*, être battu ; *fo*, être fait ; & *venio*, être vendu : bien loin que ces Verbes antantissent ce que j'avance , ils le confirment de la manière la plus évidente. MM. de Port-Royal les appellent des Verbes *Neutres* qui semblent avoir la signification passive (1). Ils ne l'ont donc pas réellement ; ils sont donc actifs : & c'est nous qui les dénaturons , en leur substituant un sens différent de celui qu'ils

(1) Nouv. Méth. Lat. p. 319. Regl. LXXVIII. sur les Prét. & Sup.

effient. *Lico* signifie permettre; *vapulo*, pleurer, périr, secher sur pied de douleur; *fo*, être, exister; *veuo*, aller en veute.

Il en est de même des Verbes Passifs; jamais ils n'ont servi à exprimer une idée active; ces prétendus Verbes passifs pour la forme, actifs pour le sens, sont une vraie chimère, qui n'est propre qu'à brouiller toutes les idées grammaticales.

Tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'à une signification propre qui étoit passive, nous en avons substitué une qui étoit active & figurée: prouvons-le par l'analyse des Verbes Déponens que nous venons de donner pour exemples.

Oppositor n'est point actif, c'est le passif d'*opperio*; celui-ci signifie fermer, barrer le passage: *opperior* signifie donc être fermé, être barré par quelque obstacle qui ferme le passage: telle est la signification propre de ce Verbe, fondée sur l'étymologie même de ce Verbe, qui vient de *op*, devant, contre; & de *per*, tout ce qui a rapors au passage: *op-per-io*, je mets sur ou contre le passage de quelqu'un: aussi son contraire *a-per-io* signifie ouvrir, c'est-à-dire, ôter du passage, à signifiant l'exclusion, l'action d'ôcer.

Mais lorsqu'on est arrêté dans son chemin, il faut ou retourner sur ses pas ou attendre qu'on vienne nous débarrasser, qu'on vienne ouvrir. *Opperior* signifia donc au figuré attendre: mais lorsqu'on eut totalement perdu de vue le sens propre, on crut que le vrai sens de ce Verbe étoit le sens figuré: ce qui faisoit d'un passif un actif, & brouilloit tout.

Pollitor est le passif de *pollicere*, qui signifie engager, arrêter quelqu'un à son service par promesse. Ce verbe tint à *pollio*, qui signifie l'action de s'engager auprès de quelqu'un pour labourer ses champs moyennant un salaire; & d'où est venu notre terme passer une police ou prendre un engagement, faire un traité, &c. Mais puisque *pollicio* signifie engager, donner parole, *pollitor* signifera être engagé, être lié par la parole. Or être lié par sa parole, c'est en François avoir promis; ce Verbe devint donc synonyme de promettre; & celui-ci prenant la place de la signification propre, a fait regarder comme actif un Verbe qui est réellement passif.

Imitor est également passif, il signifie être fait semblable. Avoir imité une personne, n'est-ce pas lui être devenu semblable dans ce en quoi on l'imita? Insensiblement cette expression s'appliqua à l'action même par laquelle on devenoit semblable, & à celle par laquelle on rendoit une chose semblable à une autre. Il en est de même de notre Verbe imiter. Nous imitons, en nous rendant semblables, en devenant l'image d'un autre: nous imitons en rendant une chose semblable à une autre: ce mot tient à celui d'*IMAGO*, image, qui n'est autre chose que l'imitation d'un objet.

Sequor, ne signifie *suivre*, *marcher à la suite*, que dans le sens figuré : le sens propre, c'est tout-à-la-fois être séparé d'un autre objet, & être placé derrière lui. Ce Verbe vient d'un mot qui s'écrivit indifféremment *sax*, *sic*, *sag*, qui désigne une *saie*, l'état d'une chose partagée en deux, & qui forma en toute Langue une multitude de mots, dont personne n'avoit encore aperçu les rapports.

1°. Des mots relatifs à l'action de partager en deux :

En Latin, *Seco*, couper.

Scissor, scieur.

Sec-ula, faucille.

Sica, poignard.

Sicarius, assassin.

En Mede, *Sachs*, couteau.

En Hébreu, סַכִּין, *Sakin*, couteau.

2°. Des mots relatifs à l'idée de portion, de partage :

Secus & *sexus*, le sexe, les portions de la même espèce.

Seculum, siècle, portion du temps.

3°. Des mots relatifs à la portion qui marche la première :

Sciliarius vervec, le bélier qui marche à la tête du troupeau.

4°. Des mots relatifs à la portion qui marche la dernière, ou après les autres :

Scissator, qui suit, qui fait cortège.

Scissor,

Sequor,

} Suivre, venir après : 1°. Rechercher : 3°. Imiter.

5°. L'ensemble de ceux qui suivent :

Secta, une secte.

Sequor est donc passif : il signifie, mot à mot être mis à la suite d'un autre objet ; mais c'est ce que nous appelons *suivre*, Verbe qui s'employe dans un sens neutre & dans un sens actif : dans un sens neutre, les saisons se suivent ; dans un sens actif, je le suivis, & qui a pour passif être suivi.

C'est ainsi qu'en s'astreignant à rendre raison de tout, & en ramenant tout à l'ordre naturel, à la seule marche qu'ait pu suivre l'esprit humain, tout s'explique, tout se classe : on voit que rien ne s'est fait sans cause ; que cette cause est toujours intéressante, & qu'on est toujours environné de lumière.

Des Verbes Impersonnels.

Définons un mot des Verbes Impersonnels en *IT*, *pœnitet*, *pudet*, *piget*, &c. que nous rendons ordinairement par des Verbes réfléchis; *pœnitete me*, je me repens, &c. On ne sauroit s'en former une juste idée qu'en les considérant comme actifs; dès-lors *pœnitete* signifiera peiner, faire de la peine: *pudet*, confondre, faire rougir; *piget*, ennuyer, excéder, lasser, &c.

Ces Verbes d'ailleurs seront toujours privés du sujet qu'ils déterminent, & ils seront ainsi portion de phrases elliptiques, parce que ce sujet n'ajouteroit rien à la clarté de la phrase & au développement de la pensée; ainsi l'on dit :

Pœnitete me cui verbi, il me peine de ton discours, ou, de ton discours il me peine.

Comme si l'on disoit, *le souvenir de ton discours me peine, me tourmente*, m'afflige; mais quelle nécessité d'exprimer le mot *souvenir*? peut-on être affligé d'un discours dont on a perdu tout souvenir?

Mais dès que le sujet de ces Verbes consistoit dans un mot dont le sens étoit indéterminé, on étoit obligé de l'exprimer, puisqu'il eût été impossible de le suppléer: nous en avons un exemple sensible dans ce vers de Térence:

... Me, *quantiùm hic operis fiat, pœnitete.*

« Tout ce qui se fait là d'ouvrage me peine, me mécontente.

Le sujet *quantiùm* est exprimé, parce qu'il est lui-même indéterminé, & que le mot *operis* seul ne pourroit en tenir lieu.

Ce n'est donc que dans un sens secondaire & figuré que ce même Verbe signifie se *repentir*, & même dans un sens très-resserré: car nous ne pouvons dire que nous nous repentons que de ce que nous avons fait; au lieu que *pœnitete* s'applique à toute action qui nous peine, & à laquelle nous avons regret.

Ainsi ces prétendus Verbes irréguliers, & en apparence si contraires à la nature des choses, dont on embarrasse l'étude des Langues, rentrent tous dans l'analogie la plus parfaite de ces Langues, & tiennent dans toute leur force les principes généraux de la parole, dont aucun Peuple ne put jamais s'écarter.



CHAPITRE IV.

De la Forme moyenne en usage chez les anciens Grecs.

LES Anciens Grecs avoient ajouté aux Actifs & aux Passifs qui leur étoient communs avec tous les autres Peuples, une troisième forme qu'ils appellerent le *Moyen*, & qui a été une source féconde de difficultés pour ceux qui ont voulu en expliquer la nature.

M. de Port-Royal (1) le définissent ainsi : « Le Verbe moyen est celui qui tient comme le milieu entre l'Actif & le Passif, participant de l'un & de l'autre, soit en la signification, soit en la terminaison.

« Le Parfait & le plus-que-parfait suivent en tous les modes, la Conjugaison active ; & les autres tems, la passive.

« La signification en certains tems est Active, en d'autres Passive, & en quelques-uns même tantôt active & tantôt passive, ainsi qu'aux Verbes communs en Latin ... De quoi il est assez difficile de donner d'autres règles que l'usage.

« On peut néanmoins remarquer que les Futurs, les Aoristes & les Prétérits sont bien plus souvent Actifs que Passifs, sur-tout si c'est un Verbe qui n'aît point d'Actifs : car ceux même que Caninius dit être Passifs en ces tems, comme *εἰσῆμι, συμπύτωι; μέμνη, ἰνφανίσι; εἴρω, καταλύ, & ἰστέμ* blables, ne le sont pas véritablement ; ou s'ils le sont, ce n'est qu'à raison de leur signification naturelle, qui semble avoir quelque chose de passif en quelque Langue que ce soit ...

« Que si outre ceux-là, il se trouve quelques Verbes qui s'expliquent quelquefois passivement, comme *ἐπιπέμπω; ἠσπύω*, ce n'est qu'une ellipse où il faut sous-entendre *ἰμωίσι*, ou semblable.

KUSTER, mécontent de ces notions qui lui parurent trop imparfaites, & peu propres à donner une idée exacte de ces Verbes, composa un Traité qui tendoit à en expliquer la nature (2).

(1) Méthode Grecque, p. 107.

(2) De vero usu Verborum Medianum 10°. Paris, 1714.

Il divisa les Verbes moyens en deux classes : 1°. Ceux qui s'accordent avec les Verbes actifs, quant à la signification, & qui répondent aux Déponens des Latins : 2°. Ceux dont l'action réfléchit sur l'agent même, & qui répondent aux Verbes réfléchis des François, *κοψασθαι*, *Kopsthai*, se fraper à la poitrine par l'exces de sa douleur. *φωλασθαι*, *Pholasthai*, être gardé par soi-même. *επιωσθαι*, *Epiosthai*, se pousser, s'exciter, & qu'on rend par se haïr, signification figurée qui ne paroît pas convenir à la forme du Verbe, & qui dérouté, mais très-juste cependant, dès qu'on considère que ceux qui se haïent se poussent & s'excitent eux-mêmes.

Kuster subdivisa cette seconde classe en deux autres : 1°. l'une qui contient les Verbes réfléchis où l'action est considérée sans aucun rapport à un agent étranger : 2°. l'autre est composée des Verbes réfléchis où l'action est considérée relativement à un agent étranger qui l'opère, & à la volonté de celui qu'elle a pour objet. C'est de cette manière que les Grecs employoient le passif pour désigner l'état d'être habillé, parfumé, frisé, &c. par un agent étranger ; & le moyen, pour désigner que l'on étoit dans tel état par un effet de sa propre volonté.

Cette distinction n'étoit pas inutile en effet, & elle contribuoit à rendre le langage plus pittoresque, en le rapprochant plus de la Nature.

Enfin, il reconnoît dans quelques Verbes moyens une signification passive, tel *λεξιμαί*, *lexymai*, qu'Euripide emploie dans le même sens que *λεχθονμαι*, *lechthomai*, je serai lu.

Ces idées furent attaquées avec beaucoup de vivacité dans une Dissertation insérée dans un Journal où elle occupe plus de cinquante pages (1). On y soutient, 1°. qu'il n'existe en Grec que des Verbes actifs & passifs ; que les tems dont on a formé les Verbes moyens appartiennent tous, les uns aux Verbes actifs & les autres aux Verbes passifs, & qu'on n'a qu'à les restituer à ces deux formes.

2°. Que Kuster réduisoit presque à rien l'objet principal de sa découverte, en le bornant à un petit nombre de Verbes, par la multitude de ses distinctions & de ses exceptions.

3°. Qu'il n'étoit point nécessaire de recourir à une troisième forme pour exprimer les Verbes réfléchis, qui pouvoient l'être au moyen du pronom comme en François.

4°. Que dans la plupart même des exemples qu'il cite, le sujet que marque

(1) Dissertation envoyée de Paris au sujet du Système de Kuster sur les Verbes moyens. Bibl. anc. & moderne, Tome V.

le Verbe moyen, peut fort bien, & sans faire violence au texte, être rendu de façon qu'on n'y aperçoive aucun vestige de sens réfléchi.

Je ne fais si KUSTAK répondit à cette attaque, qui pourroit bien être l'ouvrage de LA CLERIC lui-même, Auteur de ce Journal : peut-être Kuster la dédaigna-t-il, quoique remplie d'observations fines & intéressantes ; mais le Critique avoit tort pour le fond. Il étoit absurde de nier que les Grecs eussent une forme différente de l'Active & de la Passive : c'est comme si l'on vouloit nier que ces mêmes Grecs avoient un genre neutre. Cette forme est trop caractérisée par des terminaisons qui ne sont ni actives ni passives, pour n'en être pas distinguée. D'ailleurs il n'est pas question de ce qui est nécessaire ou non, mais de ce qui est. Les Grecs ont-ils une troisième forme ou non ? Tel est l'état de la question, dont il ne faut jamais sortir.

Il ne seroit pas surprenant qu'un Peuple aussi spirituel que les Grecs & qui avoit si fort renchéri sur tous les autres à l'égard des Temps, eût distingué par des inflexions propres, tous ces Verbes qui ne sont décidément ni actifs ni passifs, & qui peuvent être l'un ou l'autre, selon le point de vue sous lequel on les considère, qu'ils eussent une forme neutre, comme ils avoient un genre neutre : car c'est-là le vrai sens qu'il faut donner au nom de *forme moyenne*, & qui termine cette controverse qui n'est qu'une dispute de mots, élevée dans un temps où l'on n'avoit aucune idée distincte des Langues, où l'on ne pouvoit les juger.

On peut donc comparer les Verbes moyens à nos Verbes neutres & à nos Verbes réfléchis, composés, comme ces Verbes moyens, de *tems à forme active* & de *tems à forme passive*, où nous disons *j'arrive* & *je suis arrivé* ; *j'arriverai* & *je serai arrivé*, &c.

En jugeant de la Langue Grecque par la nôtre, on est donc en droit de lui accorder trois formes, ou il faudroit dire que nos Verbes réfléchis ne sont pas distincts des Verbes actifs & passifs, parce que leurs tems se conjuguent en partie comme les Verbes actifs, tels que *j'arrive*, *j'arriverai*, &c. & en partie comme les Verbes passifs, tels que *je suis arrivé*, *je serai arrivé* : mais ce n'est pas à la forme des mots qu'il faut faire attention quand il est question de les classer, mais à leurs propriétés & à la manière dont ils figurent dans le discours.

Cette facilité qu'a notre Langue de faire prendre à un même Verbe *trois* de formes différentes puisées également dans la Nature, & qui font qu'un même mot peut suffire à exprimer des idées très-variées, est un grand avantage : loin de le mépriser ou de le négliger, comme on ne fait que trop, on devoit en sentir tout le prix, & reconnoître combien notre Langue est supérieure à cet égard à celle des Latins ; obligés d'exprimer par la même sous-

nure des Verbes actifs & des Verbes réfléchis : c'est ainsi que *studio*, qu'on nous rend toujours par *étudier*, comme si c'étoit son sens propre, & qui à cet égard est un Verbe neutre, devient actif quand il signifie *désirer*, & réfléchi quand il signifie *s'attacher, s'étudier*.

Il est assez surprenant même que personne n'ait pensé jusqu'à présent à comparer à cet égard la Langue Françoisé avec la Langue Grecque & avec la Latine, auxquelles on la croit inférieure en tout : il est certain qu'elle laisse la Latine fort loin derrière elle, relativement à l'objet dont nous parlons ici. On auroit d'excellentes choses à dire à ce sujet, & sur-tout sur les moyens par lesquels une Langue peut se perfectionner, non dans ses mots, mais dans la Syntaxe, dans les verbes, dans les terminaisons, &c. objets à l'égard desquels une Langue ne change jamais; mais s'antécipant plutôt, ce qui est très-fâcheux, chaque Langue restant jusqu'à la fin avec tous ses défauts.

On peut donc dire que le Philosophe & l'Orateur ne contribuent en rien à perfectionner une Langue relativement à la forme grammaticale; ils sont forcés de suivre à cet égard les usages établis, quoiqu'on ne sache quand ils furent adoptés, ni pourquoi ni comment ils le furent; & quoiqu'ils fussent susceptibles d'un haut degré de perfection à l'égard de la composition des mots, de la prosodie, de la structure de la phrase, des diverses Parties du Discours, &c. & relativement auxquelles on pourroit tirer grand parti des autres Langues. Toutes les Langues modernes d'Europe se rapprochent de la Françoisé; elle seule ne pourra-t-elle profiter d'aucune?



CHAPITRE V.

Des Formes en usage dans quelques autres Langues.

Les Verbes actifs, passifs, énonciatifs & réfléchis étant pris dans la Nature, existeront donc chez tous les Peu; les & en toutes Langues; mais ils y existeront avec des modifications plus ou moins nombreuses, suivant le génie de chaque Peuple; cependant le plus léger examen suffira pour apercevoir le rapport qu'ont tant de formes diverses, avec celles auxquelles se font légalement bornées les Langues que nous venons d'analyser.

L'on ne sera donc point surpris de trouver des Langues qui ont un beaucoup plus grand nombre de formes que nous: on ne sera pas étonné que les TURCS en aient au moins cinq, les CHALDIENS six, les HÉBREUX huit, les ARABES treize, les BASQUES vingt-trois formes actives, sept formes neutres, &c. Ce ne sont que des nuances des formes que donne la Nature elle-même: elles se réduisent toutes à nos Verbes actifs, passifs, énonciatifs & réfléchis.

Ainsi les TURCS ont une forme active, *aimer*.

Une forme passive, *être aimé*.

Une forme active relativement à un autre, *faire aimer quelqu'un*.

Une réciproque, *s'ent'aimer*; *s'aimer mutuellement*.

Une réfléchie, *s'aimer soi-même*.

Elles se doublent en devenant négatives par le moyen de la syllabe *me*, qu'on infère dans le corps du Verbe.

Elles se triplent en se changeant en passifs, comme si nous disions *être fait aimé*, *être ent'aimé*, *être aimé de soi-même*.

Les HÉBREUX ont huit formes qu'on peut réduire à cinq:

La première appelée *Kal*, renferme les Verbes actifs & les Verbes énonciatifs ou neutres; tels que, *je visite*, *je sors*.

La seconde appelée *Niphal*, est la forme passive, *je suis visité*.

La troisième & la quatrième sont active & passive; elles répondent aux Verbes fréquentatifs des Latins, & désignent la répétition fréquente & multipliée d'une même action: nous disions *je visite fréquemment*, *je suis visité fréquemment*.

La cinquième revient à peu-près à la même chose; aussi est-elle supprimée par plusieurs Grammaticiens.

La sixieme & la septieme sont aussi active & passive, & désignent une action qu'on fait faire; c'est comme la troisieme des Turcs: nous disons *je fais visiter*, & *on m'a fait visiter*.

La huitieme répond au moyen des Grecs & à nos Verbes réfléchis; elle est passive, réfléchie, neutre, suivant la maniere dont on l'envisage: nous disons *je suis passé en revue*, dans un sens passif, en indiquant que d'autres nous passent en revue; & dans un sens réfléchi, en disant que c'est par nous-mêmes que nous sommes passés en revue.

Cette huitieme forme est la vraie forme passive chez les CHALDÉENS; aussi est-elle formée du Verbe *EST* ܐܘܪܐ, comme en Hébreu.

Leurs autres formes sont les mêmes que celles de l'Hébreu.

Les ARABES ont porté ce nombre jusqu'à treize; & comme ces formes correspondent à un nombre presque égal de passives, ils leur donnent le nom de Conjugaisons; dénomination impropre, que nous n'appliquons dans nos Langues Occidentales qu'aux différentes manieres de conjuguer des Verbes différens, comme *sortir*, *voir*, *aimer*, & non aux diverses manieres de conjuguer le même Verbe.

La premiere forme offre les Verbes actifs, comme, *il écrit*; & les Verbes neutres ou énonciatifs, comme, *il est triste*, & qu'on appelle *intransitifs* dans toutes ces Langues Orientales, c'est-à-dire, dont l'action ne FAISE PAS MORS de celui qui l'opere.

La seconde & la troisieme sont transitives; l'une par soi-même, *il a attristé*; l'autre par autrui, *il a fait attrister*.

La quatrieme & la sixieme sont réciproques; mais l'une marque une réciprocation successive, rendre la pareille, avoir son tour; & l'autre une réciprocation actuelle, comme si nous disons *ils se sont battus l'un après l'autre*, & *ils ont lutté ensemble*.

Les cinquieme, septieme & huitieme sont passives; celle-ci est le passif de la premiere forme, *il a été écrit*; celles-là sont le passif de la seconde; *je l'ai enseigné* & *il a été enseigné*, c'est-à-dire *il a appris*; *j'ai brisé ce vase* & *il a été brisé*, ou *il fut brisé par moi*.

La neuvieme & la onzieme sont relatives aux couleurs & à la difformité; mais l'une renchérit de beaucoup sur l'autre; *il étoit fort jaune*; *il étoit jaune au delà de toute expression*.

La dixieme est desiderative; comme nous disons *il sollicita sa grace*, *il demanda à manger*, *il mourut de faim*.

Les deux dernières, & qui sont très-rares, servent à marquer le superlatif, à renforcer

renforcer le sens du Verbe *il fut très-févere*, *il s'attacha fortement*.

Il n'est pas plus difficile de rapporter les Conjugaisons ou les Formes des Biscayens & des Basques, aux Formes communes à tous les Peuples.

Leurs vingt-trois Formes actives & relatives se réduisent d'abord à la moitié, parce qu'il y en a toujours une pour le singulier & une pour le pluriel; singulier & pluriel relatifs uniquement au nombre de l'objet sur lequel on agit; ainsi *je le mange* est une forme, & *je les mange* en est une autre. Les deux premières sont actives, & les vingt-une autres relatives.

Ces Formes relatives sont encore assés à saisir: on y peint l'action, faisant qu'elle se porte de la première Personne à la seconde Personne & à la troisième, & suivant que chacune de ces trois Personnes est au singulier ou au pluriel; ce qui donne autant de Formes que l'on fait par-là de combinaisons différentes.

Viennent ensuite les Formes qui peignent les actions de la seconde Personne à l'égard de la première & de la troisième sous toutes ces faces, & enfin celles qui peignent les actions de la troisième personne à l'égard des deux autres, sous les mêmes points de vue.

Les sept Formes des Verbes Neutres sont dans le même goût, toujours relatives aux personnes que ces Verbes ont pour objet: ainsi, *je viens vers toi*, *je vais vers lui*, *tu viens vers moi*, *tu vas vers lui*, &c. produisent autant de formes différentes.

Il n'est personne qui ne voye que toutes ces Formes ne sont que des applications différentes de celles qu'offre la Nature, qui existent dans notre Langue, & qu'on pourroit multiplier à l'infini par des combinaisons de la même espèce si elles n'étoient pas plus embarrassantes que la méthode simple & belle que nous suivons, & que nous devons à des Peuples éclairés, qui avoient étudié avec soin la Nature, & qui avoient su distinguer une noble simplicité, d'une stérile abondance.





LIVRE IV.

DE LA SYNTAXE.

DIVISIONS.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des objets qui entrent dans le Discours, des Parties dont il est composé, des Formes que revêtent chacune de ces Parties, afin de pouvoir se lier avec l'ensemble du Discours; mais ce détail ne suffit pas; il faut connoître encore dans quelles occasions tous ces objets se lient les uns aux autres de telle ou de telle manière, & la place qu'ils doivent occuper respectivement, afin qu'on aperçoive leurs rapports, qu'on démêle celles qui sont principales d'avec celles qui sont subordonnées, & que le tableau produise le plus grand effet par la belle distribution de toutes les parties.

Ainsi un Peintre habile donne à chaque figure la forme la plus propre à produire l'effet qu'elle doit opérer, & il les place de manière que loin de se nuire mutuellement, elles s'appuient & se font valoir entr'elles, de façon qu'on aperçoit sans peine le sujet du tableau & tous ses accessoires.

Ce que le Peintre produit par des figures, celui qui parle l'exécute par les mots qu'il emploie; ainsi il faut mettre entre ces mots la même harmonie, le même arrangement qu'on mettroit entre des figures qui peindroient la même chose.

On a donc deux objets à considérer, lorsqu'on veut peindre ses idées: 1°. La forme qu'exige chaque mot pour se lier avec ses voisins, suivant le rôle qu'il remplit dans ce tableau, suivant qu'il est sujet, objet, terminatif, &c. 2°. La place qu'il doit occuper d'après le rôle dont il est chargé; & ces objets doivent être distincts & frappans, afin qu'on aperçoive à l'instant & sans étude la valeur de chaque mot, & ses rapports avec l'ensemble.

De ces deux objets, relatifs, l'un à la forme, & l'autre à la place, le premier s'appelle proprement SYNTAXE, c'est-à-dire, *arrangement réciproque*: car ce mot est composé des deux mots Grecs, *sun*, avec; & *taxis*, arrangement. Le second s'appelle CONSTRUCTION, parce que c'est par elle que s'éleve, que se construit, que se forme l'édifice.

La plupart des Grammairiens n'ont pu concevoir qu'il y eût une différence entre la *Syntaxe* & la *Construction* ; ils ont cru que ces deux mots ne désignaient qu'une seule & même chose. Ne soyons donc pas étonnés s'ils ont laissé de l'obscurité sur cette matière. On devient nécessairement obscur, lorsqu'on ne distingue pas dans un Ouvrage, des Parties qui doivent l'être ; qu'on regarde comme semblables des objets dont on ne peut dire de l'un ce qu'on doit dire & affirmer de l'autre : confondre *Syntaxe* & *Construction*, c'est commettre dans la Grammaire la faute dans laquelle tomberoit un Peintre qui confondroit l'invention de son tableau avec le coloris qui devra caractériser chacune des figures qui entrent dans ce tableau. Quelque rapport qu'ayent eues celles la *Syntaxe* & la *Construction*, elles diffèrent par des caractères particuliers à chacune, & qu'on ne sauroit attribuer à toutes deux.

Un exemple fera sentir vivement cette différence qui regne entre la *Syntaxe* & la *Construction*. Dans ce vers :

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle ;

on a observé tout-à-la-fois & des règles de *Syntaxe* & des règles de *Construction*.

C'est la *Syntaxe* qui a appris que l'article qui précède le mot *faute*, devoit être au féminin ; que le Verbe qui suit ce mot devoit être au singulier & à la troisième personne ; que le nom *Dieux* devoit être au pluriel, & uni au Verbe par la Préposition *a* : qu'au lieu de dire à *les Dieux*, on devoit dire *aux Dieux* ; & que l'adjectif *belle*, devoit être au féminin, à cause du Pronom féminin *la* : enfin, que le Verbe *firent*, devoit être au pluriel, à cause du mot *Dieux*.

Mais c'est la *Construction*, & non la *Syntaxe*, qui apprend que ces mots, *la faute*, doivent être placés à la tête de la phrase : que le Verbe *est*, doit être après *en*, & non le précéder : que *belle*, doit être après ces mots, *la firent* ; & qu'on doit éviter tout autre arrangement, tel que celui-ci : *aux Dieux en est, qui si belle la firent, la faute*.

La *Syntaxe* habilite les personnages qui figurent dans le Discours, elle les pare, elle les rend tels qu'ils doivent être pour remplir leur rôle : la *Construction* leur assigne ensuite, & d'après cela, la place qu'ils doivent occuper, elle fixe les rangs, elle décide du droit de préséance.

Nous les renfermons cependant sous un titre général, parce que ces deux objets sont étroitement liés, qu'ils marchent ensemble, & qu'ils perdroient à être trop séparés.

ARTICLE I.

DE LA SYNTAXE PROPREMENT DITE.

CHAPITRE I.

SES OBJETS.

TOUTES les règles de la Syntaxe se rapportent à deux classes générales, *CONCORDANCE & DÉPENDANCE*.

La *Concordance* réunit tous les mots qui concourent à exprimer un seul & même objet : la *Dépendance* unit à l'objet principal, les mots qui indiquent les rapports d'un autre objet avec celui-là.

En effet, les mots d'une phrase expriment les qualités de l'objet dont il s'agit dans cette phrase, qu'on y peint, qui en est le sujet ; ou ils expriment les rapports avec d'autres objets.

Dans le premier cas, tous ces mots portent la livrée du sujet, ils s'accordent avec lui, c'est *Concordance*. Dans le second cas, ils reçoivent les modifications nécessaires pour qu'on aperçoive le rapport qu'il y a entr'eux & le sujet, pour qu'on s'assure qu'ils ne sont mis là qu'en second ; c'est *Dépendance*.

La *Dépendance* ne régle que les Parties secondaires du tableau ; la *Concordance* en régle les Parties premières, celles qui font l'essence du tableau, sans lesquelles il n'y auroit point de tableau, & auxquelles se rapportent toutes les autres.

Celles qui constituent l'essence du tableau, qui le forment, doivent harmoniser entr'elles, elles sont en *Concordance*.

Celles qui désignent les rapports de quelques autres objets avec ceux-là, qui ne servent qu'à développer les parties concordantes, à les rendre nombreuses, variées, déterminées, qui en dépendent en un mot, sont dans leur *Dépendance*.



CHAPITRE II.

DE LA CONCORDANCE.

LA CONCORDANCE est cette portion de la Syntaxe qui enseigne les moyens propres à faire accorder entr'eux, à mettre à l'unisson les mots qui peignent les diverses Parties d'une idée, de la même manière que ces idées s'accordent entr'elles.

Elle règle sur-tout les mots qui peignent les Parties fondamentales d'un tableau, ces mots sans lesquels il n'y auroit point de tableau ; & qui existent nécessairement dans tous les tableaux de la parole, chez tous les Peuples & dans tous les tems. Ces parties sont au nombre de trois ou quatre au plus. Le *Nom* & son *Article* ; l'*Adjectif* qui peint la qualité attribuée à ce *Nom*, & le *Verbe* qui les unit ; de même que le *Pronom*, lorsque le sujet du tableau n'est désigné que par un *Pronom* au lieu de l'être par un *Nom*.

Ces Parties ne forment qu'un tout, au point que quelques Peuples les ont quelquefois désignées par un seul mot : les Latins entr'autres, chez lesquels, *amat*, par exemple, est un tableau entier, correspondant à ces trois mots, *il est aimant* : elles doivent, par conséquent, être étroitement liées ; elles doivent porter avec elles les marques les plus sensibles de cette union ; toutes doivent présenter des caractères communs auxquels on reconnoisse leur accord mutuel. Mais comment pourra-t-on assigner des caractères communs à des mots aussi différens qu'un *Article*, un *Nom*, un *Verbe* & un *Adjectif* ? C'est ici que triompha l'esprit humain ; c'est ici qu'il survint à ses besoins avec une sagacité singulière, mais que nous ne sentons plus, parce que nous en faisons un usage continuel, & que nous nous contentons de nous en servir, sans avoir jamais réfléchi sur la simplicité & la beauté de ce mécanisme.

Ces trois mots qui constituent la base de tout tableau de nos idées, le *Nom* ; le *Verbe* & l'*Adjectif*, sont susceptibles de Nombres ; ils peuvent être au singulier ou au pluriel. On pourra donc les réunir par ce moyen, les mettre à l'unisson, en leur assignant à tous le même nombre. Ainsi dans ces vers de Racine :

Un autre vous dirait que dans les Champs Troyens
Nos deux Peres sans nous formeront ces liens,

Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre ,
 Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre, (1)

On voit que ces mots, *un autre droit*, sont en concordance, parce qu'ils sont tous les trois au singulier : que ceux-ci, *nos deux Pères formerent*, sont également en concordance, parce qu'ils sont tous les quatre au pluriel ; & qu'il en est de même de ceux-ci, *nous fûmes engagés*, parce qu'ils sont également tous les trois au pluriel.

Et que dans ceux-ci :

Déjà grondoient les horribles tonnerres
 Par qui sont brisés les remparts, (2)

ces mots, *grondoient les horribles tonnerres*, sont en concordance par la même raison.

Si le Verbe, le Nom & l'Adjectif ont un rapport commun, celui du Nombre, ces deux dernières Parties en ont un plus étroit ; car à ce rapport commun elles en ajoutent un, qui leur est particulier, c'est celui du genre : en sorte que ces deux mots ne se mettent pas seulement au même nombre, mais aussi au même genre : ainsi tandis que nous disons, *un homme prudent*, nous disons, *une femme prudente*, *un tems orageux*, *une mer orageuse*.

De-là résultent deux sortes de Concordances.

1^o. La Concordance du Verbe avec le Nom & l'Adjectif.

2^o. La Concordance de l'Adjectif avec le Nom & le Verbe.

La première n'a rapport qu'aux Nombres ; la seconde embrasse & les Nombres & les Genres : elle est plus étendue dans les Langues où les Noms & les Adjectifs ont des cas ; car il faut encore qu'ils soient au même cas comme au même nombre & au même genre : en sorte qu'il existe dans ces Langues une troisième concordance, celle des Cas : par celle-ci, l'Adjectif sera au Nominatif, à l'Accusatif, au Datif, &c. lorsque le nom avec lequel il doit s'accorder sera à l'un ou à l'autre de ces Cas.

Ici se rapportent un grand nombre de règles, qu'on a distinguées comme différentes, tandis qu'elles ne sont que l'application de ces trois concordances à diverses circonstances particulières †.

(1) *Androm.* Acte IV. Sc. V.

(2) Racine, *Idylle sur la Paix.*

† Règles minuscules, insipides même lorsqu'elles ne regardent que la Langue maternelle, celle qu'on a prise sans règle, & sans en étudier le génie & la marche ; mais

CHAPITRE III.

CONCORDANCES du Verbe avec le Nom ou avec le Pronom.

1°. **T**OUT Verbe qui est précédé d'un Nom auquel il se rapporte , doit s'accorder avec lui pour le Nombre.

= LES SECRET de son cœur & du mien

= SONT de tout l'UNIVERS DEVENUS l'ÉTRETEIN (1)

2°. Tout Verbe qui est précédé de plusieurs Noms , même au singulier ; avec lesquels il doit s'accorder , se met au pluriel , parce que plusieurs Noms au singulier qui s'accordent avec un même Verbe , valent un Nom au pluriel : & si le Verbe ne se mettoit qu'au singulier , il ne s'accorderoit qu'avec un de ces Noms.

= LE RESPECT & LA CRAINTE

= FRAGMENT AMOUR de moi le passage à la plume : (2)

= QUE DIRONT avec moi la Cour , Rome , l'Empire ! (3)

3°. Si le Verbe se rapporte à un Pronom au lieu de se rapporter à un Nom ; il naîtra d'ici une nouvelle concordance ; le Verbe devra se mettre à la même Personne que désigne le Pronom.

JE PERCEVAIS le cœur que JE n'AI pu toucher ;

Et tout ingrat qu'IL EST , IL me fera plus doux

De mourir avec lui , que de vivre avec vous. (4)

4°. Si un Verbe se trouve à la troisième personne sans Nom & sans Pronom ;

essentielle dès qu'il s'agit d'une Langue qu'on ne connoît pas : ici tout embarrassé , tout arrêté ; mais que ces difficultés s'aplanissent , dès qu'on peut apercevoir que les grecs ; dès en sont conformes à ceux de notre Langue , & qu'on en voit la raison]

(1) Bérénice , Acte II. Sc. II.

(2) Ib. ib.

(3) Ib. Acte III. Sc. I.

(4) Androm. Acte IV. Sc. IV.

ce qui arrive sans cesse dans la plupart des Langues, en Grec, en Latin, en Italien même, &c. il s'accorde constamment avec un Pronom sous-entendu. Le Tasse, par exemple, en parlant du Roi des Danois :

*Precipitò dunque gl'indagi, e solse
Stual di scelti Campagni audace e fero. (1)*

« Il précipita donc la fin de la trêve, & prit avec lui une troupe de Compagnons choisis, remplis de courage & de valeur ».

Precipitò & solse tiennent lieu chacun de deux Parties du Discours, du Verbe & du Pronom de la troisième Personne qu'on a supprimé, parce que ces mots sont, par leur propre terminaison, à la troisième personne : c'est ainsi que le Pronom est supprimé même en François dans la traduction de ces deux vers avant le second Verbe, où nous disons, *& prit*, au lieu de, *& il prit*; parce que ce Pronom *il*, est suffisamment désigné par le *il* qui précède, & par le mot *prit*; qu'on voit être une troisième Personne.

3°. Si le Verbe est précédé des Pronoms de plusieurs Personnes différentes, on le fait accorder avec le Pronom de la première Personne; & s'il n'y en a point, avec le Pronom de la seconde Personne. C'est ainsi que Racine dit: (2).

*Ma Mere a ses dessein, Madame, & j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine.*

Comme s'il eût dit, vous & moi ne parlons plus, &c.

On dira également :

Dans le tems où vous & lui partirez pour l'Armée.

Il seroit impossible de s'exprimer autrement, sans tomber dans des répétitions minutieuses & inutiles.

(1) Jérus. déliv. Chant VIII. Sur. 8.

(2) Briann. Acte II. Sc. III.



CHAPITRE IV.

De la Concordance du Nom avec l'Adjectif.

L'ADJECTIF étant destiné à ne former qu'un ensemble avec le Nom, & devant porter par-là même sa livrée, devant avoir les mêmes caractères, la même couleur, en quelque sorte, afin qu'on ne les sépare point, s'accordera donc avec le Nom dans tout ce en quoi ils pourront s'accorder en Nombre & en Genre dans nos Langues modernes, le François, l'Italien, &c. tandis que dans les Langues Latine & Grecque, &c. ils s'accorderont non-seulement en Nombre & Genre, mais encore en Cas.

1°. Tout Adjectif doit se mettre au même nombre & au même genre que le nom auquel il se rapporte, afin qu'ils ne fassent qu'un, de la même manière que la qualité d'un objet & cet objet ne sont point séparés, & ne font qu'un; ainsi l'on dit:

En François, une antique Cité.

En Italien, antica Città.

En Latin, antiqua Civitas.

En Grec, Πάλαια Ἀθήνη, Palaiou Athy.

Dans toutes ces Langues, l'Adjectif *antique* est au même nombre & au même genre que le nom de cité; il est au singulier dans toutes: au féminin dans les trois premières, parce que le nom de Ville est féminin dans ces trois Langues; & au neutre en Grec, parce que le nom de ville, *Athy*, ou *Ἄθηνα*, est neutre dans cette Langue.

Dans cette même Langue & en Latin, l'Adjectif *antique* est de plus au Nominatif, parce que le nom de Ville y est aussi.

1°. Cet usage ne change point, quoique le Verbe *est*, soit entre l'Adjectif & le Nom, puisque ce Verbe ne sert qu'à cimenter leur union: ainsi l'on dira, *cette Cité est antique, hæc Civitas est antiqua*; comme on disoit, *antique Cité, antiqua Civitas*, &c. parce que cette expression est toujours la même.

Il en est de même des Verbes qui ne changent rien à cette union; tels que les Verbes, *devenir, naître*, &c. Ainsi l'on dit au même genre, au même nombre

(& au même cas , en Latin , en Grec , &c.) cette plante devient très-belle ; il naquit blanc.

3°. De la même manière & par la même raison qu'un Verbe se met au pluriel lorsqu'il a plusieurs sujets au singulier , ainsi l'Adjectif se met au pluriel lorsqu'il s'accorde avec plusieurs noms au singulier.

Le Chêne , le Cèdre , le Peuplier sont *verts*.

4°. Quelquefois l'Adjectif n'est pas au même genre que le Nom auquel il se rapporte ; c'est qu'il s'unit à un autre nom qui désigne le même objet , & qui est du même genre que cet Adjectif , mais qui est sous-entendu. Les exemples en sont très-fréquens dans les Langues Grecque & Latine : on en trouve également dans la Langue Françoisé , quoique plus rares. Après avoir trouvé également dans la Langue Françoisé , un certain nombre d'hommes par le mot générique de *Personnes* , qui est du genre féminin , on se sert ensuite du pronom masculin *ils* , ou d'un adjectif masculin , quoique *personne* , soit du genre féminin , parce qu'on ne considère plus ce mot , mais l'objet même , les hommes qu'il désigne.

5°. Souvent le Nom auquel se rapporte un Adjectif n'est pas exprimé ; mais l'Adjectif le fait suffisamment connoître par son genre. Quand nous disons , les riches , les *grands* , nous sous-entendons toujours le substantif *hommes*.

6°. Nous avons le mot , *que* , dont la concordance paroît difficile à dé- finir dans ces phrases , les *Personnes* que vous avez vues ne sont plus ici ; le *Livre* que vous m'avez prêté est intéressant. En Latin ce *que* seroit à l'Accu- satif ; & cependant les noms *Personnes* & *Livre* , auxquels il se rapporte , sont au Nominatif. C'est qu'il s'accorde , dit-on , avec ces noms répétés au même cas que lui ; comme si l'on disoit , les *Personnes* lesquelles personnes vous avez vues ; le *Livre* lequel *Livre* vous m'avez prêté , &c. Ceci est vrai , mais mal exprimé. *Que* est un mot elliptique , qui tient lieu de la Conjon- ction & , de l'article *ce* , & du nom sous-entendu ; c'est comme si nous di- lions , les *Personnes* , & ces personnes vous avez vues ne sont plus ici ; le *Livre* & ce *Livre* vous m'avez prêté , est intéressant.



CHAPITRE V.

DE LA DÉPENDANCE.

MAIS les tableaux de la parole ne sont pas uniquement composés d'un Nom, d'un Verbe, d'un Adjectif : ils renferment presque toujours un très-grand nombre d'autres mots, dont la réunion forme des phrases très-longues & chargées d'une multitude d'idées. Comment ces nouveaux mots se trouvent-ils dans ces tableaux ? Auroient-ils été amenés par le hasard ? N'est-il pas à craindre qu'ils n'altèrent par leur présence & par leur entassement le bel ordre & cette simplicité pleine d'harmonie qu'offrent les parties du tableau dont nous venons d'admirer le rapport & la concordance ? Mieux vaudroit qu'ils n'y fussent pas. Il faut donc que ces mots nouveaux ne portent aucune atteinte à l'ensemble du tableau, qu'ils n'en altèrent point l'unité & l'harmonie ; que le tableau au lieu d'en devenir plus confus, & de paroître intelligible ou bizarre, en devienne plus agréable, plus nombreux, plus frappant.

Il faut donc nécessairement que ces nouveaux mots aient été ajoutés en faveur de ceux qui forment l'essence du tableau, qu'ils se rapportent à eux, & à eux seuls, que ceux-ci en tirent plus de clarté, plus de force, plus d'intérêt ; que malgré cette multitude de mots, on aperçoive toujours le sujet du tableau, qu'on ne le perde jamais de vue, qu'il n'en existe aucun autre.

Ces mots nouveaux ne seront donc que des mots subordonnés à ceux qui composent le fond du tableau ; ils n'en détourneront point notre vue pour la porter sur d'autres objets ; ils l'y ramèneront au contraire, en les rendant plus lumineux, plus intéressans, en formant un tableau plus complet, plus détaillé, plus vif, plus nombreux.

Étant subordonnés aux parties essentielles du tableau, ils les éclairciront, & ils n'en détourneront point : ils les développeront & n'y jetteront aucun embarras ; ils en feront partie, & ne présenteront pas de nouveaux objets.

Ainsi dans un nouveau Poème, tout se rapporte au Héros de la Pièce ; il anime tout, il dirige tout, il est l'âme de tout : ainsi dans un tableau, tous les personnages qui y entrent se rapportent à un seul, qui domine sur tous les autres & qui les explique tous.

Ces mots subordonnés & en dépendance, qui ne feroient rien sans le sujet principal, & qui à la suite sont très-énergiques & très-intéressans, servent à dé-

terminer ou le sujet seul, ou son adjectif, ou le verbe qui les unit : quelquefois aussi ils portent sur tout l'ensemble : ainsi on aura dans les tableaux de la parole, des mots en dépendance du Nom ; des mots en dépendance du Verbe ; des mots en dépendance de l'Adjectif : & chacun devra se lier avec ceux dont il dépend, d'une manière différente & toujours relative à la nature même de ces mots.

CHAPITRE VI.

MOYENS par lesquels on peut désigner ces diverses Dépendances.

Nous Discours étant ainsi composés de deux sortes de mots très-distincts, il importera essentiellement qu'on puisse les reconnoître aussi-tôt à quelque marque particulière, à la manière dont ceux qui ne servent qu'à déterminer le sens des autres, seront liés avec les mots qui forment l'essence du tableau, en sorte qu'on ne puisse tomber à cet égard dans aucune équivoque. Ces tableaux paroîtroient, en effet, ou inintelligibles ou faux, à ceux qui prendroient les idées accessoires pour les principales, & qui ne seroient de celles-ci qu'un accessoire.

On peut réduire à trois classes toutes les marques propres à faire connoître la fonction que remplissent ces mots ajoutés aux tableaux de la parole : 1°. La place qu'ils y occupent : 2°. Les mots auxquels on les unit, & par lesquels on les lie avec les autres : 3°. Le changement de terminaison qu'ils subissent. Ces trois façons différentes peuvent exister ensemble ou séparément dans chaque Langue. Dans nos Langues modernes nous n'employons que les deux premières, hormis à l'égard des Pronoms : dans les Langues anciennes, telles que le Latin & le Grec, on n'emploie que les deux dernières.

Ainsi nous reconnoissons l'objet sur lequel porte l'action désignée par le tableau, en ce qu'il marche après le Verbe, tandis que le sujet marche le premier ; au lieu qu'en Latin on reconnoît celui-ci par la terminaison nominative, & celui-là par la terminaison accusative.

Nous employons la différence de terminaison à l'égard des Pronoms ; ainsi nous disons je pour la première personne, regardée comme le sujet de la phrase ; & nous employons me, pour cette même personne regardée comme objet de la phrase ; mais en même tems nous l'assujétissons à une place constante,

qui est entre le sujet & le Verbe : ce qui fait rentrer cet usage dans le génie propre de notre Langue , qui ne distingue les mots que par leur place.

Par rapport au second des moyens dont nous parlons , & qui consiste à faire connoître par des mots consacrés à cela , la valeur de ceux qu'on ajoute à ce qui fait l'essence du tableau , il est commun à tous les Peuples , à toutes les Langues : aucune qui ne lie ces mots entr'eux par des Prépositions.

N'en soyons pas étonnés : les Prépositions ont les mêmes avantages que les terminaisons , & elles leur sont très-supérieures par leur variété , par l'étendue de leurs services , par la grace qu'elles répandent dans les tableaux de la parole , par l'énergie qu'elles lui donnent. Elles unissent les mots de la manière la plus intéressante , en nous faisant voir les rapports qu'ils ont entr'eux , & que tel mot correspond & dépend de tel autre , avec lequel on n'auroit pas puë de le comparer & entre lesquels sans cela on n'apercevrait aucun rapport.

CHAPITRE VII.

Mots en Dépendance du Nom ou du Sujet.

DÉ quels mots s'accompagnera le Sujet ou un Nom qui puissent le déterminer : Quels mots seront dans sa dépendance : si ce n'est ceux qui développeront sa nature , qui feront connoître son origine , qui indiqueront les êtres auxquels appartient l'objet que désigne ce nom.

Ceux-ci se lieront avec le sujet du tableau , ou par un Adjectif , ou par le Conjonctif *qui* , ou par la Préposition *de*.

Lorsque la Fontaine dit :

Maitre Corbeau , sur un arbre perché ;
Tenois en son bec un fromage.

ces mots , *sur un arbre perché* , sont un accessoire , une dépendance du sujet du tableau : ce sujet est *Maitre Corbeau* , en concordance avec le Verbe *tenois* : ces mots , *sur un arbre perché* , désignent dans une circonstance particulière du sujet ; c'est comme si l'on disoit , *Maitre Corbeau qui étoit perché sur un arbre* , *tenois* , &c.

Dans ces vers de Racine :

Le farouche aspect de ses fiens Ravisseurs,
Recevoit de ses yeux les timides douceurs.

Le sujet de la phrase, ce qui relevoit les douceurs de ses yeux, des yeux de Junie, c'étoit *le farouche aspect* ; mais ces mots ne présentent pas un sens complet & déterminé : on voudroit savoir d'où part ce farouche aspect, quelle en étoit l'origine : c'est ce que marque le mot *de* qui suit : il fait voir que c'étoit l'aspect des personnes mêmes qui avoient ravi Junie, l'aspect *de ses fiers ravisseurs*.

C'est par une raison pareille que ce mot *de* est répété dans les vers suivans, pour marquer quelles douceurs étoient relevées par cet aspect, la douceur *de ses yeux*.

En effet, *douceur* étant un Nom, de même que le sujet *aspect*, il se lie de la même manière que lui avec les mots qui le déterminent. Il en est ainsi de tous les Noms, en quelque place qu'ils se trouvent ; en sorte que tout ce que nous disons ici des mots qui se lient, soit avec le nom qui sert de sujet, soit avec son adjectif, sera vrai également des mots qui se lient avec des noms & avec des adjectifs, quelque fonction qu'ils remplissent dans le discours.

C'est ce qui fait que les Grammairiens ont considéré la manière dont les mots se lient en général avec d'autres, tandis que je ne considère ici ces choses que relativement à ce qui forme l'essence du tableau : cette manière de voir étant beaucoup plus déterminée, & plus intéressante, elle m'a paru mériter la préférence.

Enfin, les mots qui déterminent le sujet, se lient souvent avec lui par le Conjonctif *qui* ou *que*, suivant la nature de la phrase.

Les Poëtes que composa Homère pour l'instruction des hommes, se sont soutenues avec gloire dans tous les tems.

Rome, qui, dans les commencemens, ne dominoit que sur un territoire très-borné, parvint en peu de tems à la conquête de la Terre presque entière.



CHAPITRE VIII.

Mots en dépendance du Verbe.

Le Verbe, de quelque nature qu'il soit, neutre ou énonciatif, actif & passif, a sous sa dépendance tous les mots qui désignent les circonstances dont le tableau est accompagné, de quelque nature qu'elles soient : ces circonstances sont l'objet, le but, le lieu, le tems, la cause, le moyen & l'état, ou la manière d'être. Il est peu de discours qui n'offrent la plupart de ces circonstances. On en voit plusieurs dans la prière que Racine fait prononcer par Agamemnon, obligé de sacrifier sa fille :

Grands Dieux, si votre haine
 Persiste à vouloir larracher de mes mains ;
 Que pouvez devant vous tous les foibles humains ?
 Loin de la secourir, mon amitié l'opprime.
 Je le fais : mais, grands Dieux, une telle victime
 Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses Loix,
 Vous me la demandiez une seconde fois. (1)

Ici, *larracher*, désigne l'objet du Verbe *vouloir* ; à *vouloir*, est le but de cette haine qui persiste : *de mes mains*, est une circonstance de lieu ; *devant vous*, est une circonstance de tems. *Loin de la secourir*, est une circonstance de moyen : *l*, dans *l'opprime*, est l'objet de cette oppression ; *c'est elle* que mon amitié opprime. *Je*, dans *je le fais*, est encore l'objet du Verbe *avoir*. *Bien*, est la manière d'être, la qualification du Verbe *vaut*. *Vos rigoureuses Loix*, sont l'objet du Verbe *confirmant* ; comme *le*, est l'objet du Verbe *demandiez*. *Me*, est le terme de ce même verbe. *Une seconde fois*, est une circonstance de tems.

Les circonstances sont presque aussi variées dans ces vers, quoiqu'ils soient en moins petit nombre (2).

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure
 Et ces sombres regards errans à l'aventure ?
 Tout vous rit, la Fortune obéit à vos vœux.

(1) Iphigén. Acte IV. Sc. IX.

(2) Britann. Acte II. Sc. II.

Que, marque l'objet du Verbe préface.

A mes yeux, marque le terme de cet objet.

A l'aventure, marque la manière dont errent ces regards.

Pour, marque le tems du Verbe *ris*. Tout *ris pour vous*, en votre faveur.

A vos vœux, marque le terme de l'obéissance de la Fortune ; c'est à vos vœux qu'elle obéit.

Voilà donc des mots de toute espèce en dépendance du Verbe.

Désirez-vous des exemples d'objets ? vous en trouvez dans *une telle victoire* ; dans *que*, dans *la*, *le* ; *vos rigoureuses Loix*, &c.

Des circonstances de but, de terme : en voici : *me*, *vous*, à *vos vœux*.

Une circonstance de lieu, *de mes mains*.

Une circonstance de tems, *une seconde fois*.

Une circonstance de Cause, *la Fortune obéit à vos vœux* ; c'est ce qui est cause de ce qu'on vient de dire, de ce que *tout vous ris*.

Une circonstance de Moyen, *soin de la secourir*, *mon amitié l'opprime*.

Une circonstance tirée de la manière d'être ; *bien*, qui désigne ce que vaut une telle victime : à *l'aventure*, qui désigne de quelle manière errent ces sombres regards.

Dans les six vers suivans, les deux mots en concordance, les deux mots qui forment le fond du tableau, qui en font l'ame, autour desquels viennent se réunir tous les autres, se trouvent dans le dernier vers : les cinq premiers ne sont que des accessoires, des circonstanciels ; mais énoncés de façon qu'on voit qu'ils ne sont pas les mots essentiels & en concordance, qu'ils ne sont mis là que pour préparer ceux-ci. Tels sont ces vers :

Et soit que sa colere

M'imputât le malheur qui lui ravit son frere ;

Soit que son cœur jaloux d'une austere fierté,

Enviait à nos yeux sa naissante beauté ;

Fidèle à sa douleur & dans l'ombre enfermée,

Elle se déroboit même à sa renommée. (1)

Elle déroboit, mots placés dans le dernier vers, sont le Sujet, le Verbe &

(1) Britann. là même.

l'Adjectif; c'est comme si l'on disoit, *elle étoit dérobante*. Ce sont les seuls mots en concordance, relativement au fond du tableau: tous les autres, comme nous l'avons dit, ne sont que des accessoires.

Se, marque l'objet que déroboit la personne dont on parle. C'est *se*; elle-même.

A sa renommée, marque à qui ce vol étoit fait.

Fidèle à sa douleur, & dans l'*ombre* enfermée, marquent la manière dont elle se déroboit, *en se renfermant dans l'ombre*, & *en restant fidèle à sa douleur*.

Les quatre premiers vers indiquent les motifs de cette retraite, qui sembloit un vol fait au public: c'étoit *sa colère* pour la mort de son frere, ou son *austere fierté*.

Quelquefois cependant le sujet est envelopé dans des termes qui déignent la dépendance: on en a un exemple dans les deux vers qui suivent ces six:

Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.

C'est une phrase renversée, & dont les mots n'offrent pas l'accord qui doit se trouver entre les parties fondamentales d'une phrase. Le Verbe essentiel est certainement *irrite*; mais quel est son sujet: sera-ce *la persévérance*? Mais ce mot est dépendant du Conjonctif *dont*, tandis que le sujet ne doit jamais être dépendant. Sera-ce *cette vertu si nouvelle à la Cour*? Mais ce n'est pas elle qui irrite, c'est *sa persévérance*: nous voyons donc ici marcher comme sujet le mot qui devoit être en dépendance; & en dépendance, le mot qui devoit être sujet: la phrase peut en effet se rendre ainsi: *c'est la persévérance de cette vertu si nouvelle à la Cour qui irrite mon amour*. Mais qu'a fait le Poëte? Pour éviter le choc des deux voyelles qu'offroit *qui irrite*, il a été obligé d'énoncer la phrase autrement, & de la tourner ainsi; *c'est cette vertu qui par sa persévérance irrite mon amour*, en substituant *dont*, aux mots qui par, trop longs & trop prolifiques pour son vers.

Cette tournure devenoit très-belle & très-grammaticale, au moyen du Verbe *c'est*, qui offre un Verbe sur lequel se portent les règles grammaticales, parce qu'il devenoit pour elles le Verbe essentiel, dont *cette vertu* est le sujet, tandis que *c'* en est l'Adjectif, & que le second vers tout entier n'est que le développement de cet Adjectif: tel est en effet le vrai sens de ces vers.

Cette vertu si nouvelle à la Cour, est ce dont la persévérance inspire mort amour.

Par cette tournure, tout est d'accord : les vers sont tels qu'ils doivent être, & à la place du sujet devenu mot dépendant, on a un autre mot qui a changé de Verbe avec lui : ainsi *Forcelle* & la *Grammaire* sont également satisfaites.

Enfin les Verbes Passifs ont toujours dans leur dépendance les mots qui marquent la Cause de cette existence passive. Dans ce vers, par exemple :

Ainsi par le dessein nos vœux sont traversés, (1)

qui offre un tableau Passif, *des vœux traversés* ; la Cause qui fait que ces vœux sont traversés, est *le Dessein*, & elle se lie avec le tableau entier, en François, au moyen de la Préposition *par* ; en Latin, au moyen de la Préposition *a* ; en Italien, au moyen de la Préposition *da*.

E lacertato il core

Da gli interni avoltoi, flegni e dolore. (2)

= Son Cœur est déchiré par des Vastours intérieurs, par l'indignation & par la douleur =.

(1) Britannic. Acte III. Sc. VIII.

(2) Jérus. déliv. Chant X, Ser, VI.



CHAPITRE IX

MOTS en dépendance de l'Adjectif.

L'ADJECTIF amène également à la suite des mots qui servent à le déterminer, & ceux-ci désignent également des circonstances, des accessoires.

Les mots qui déterminent les Adjectifs sont, 1°. les Adverbes de Comparaison.

Jamais crainte ne fut si juste que la vôtre.
Il règne avec la plus grande équité.

2°. Des circonstances liées avec lui par des Prépositions. La gloire qui vient de la vertu est *supérieure* A celle qui vient de la naissance : tiche en moyens : grand *sans ostentation*.

Mais il arrive très-souvent que l'Adjectif disparoit, & qu'il fait place aux mots même qui devoient le déterminer : de-là des tournures qui semblent contraires à toute Grammaire, & dont l'explication embarrassa toujours

Telles sont ces phrases :

Alexandre étoit Roi de Macedoine.
Priam fut pere d'Hector.
Paris est la Capitale de la France.

Dans ces tableaux, on voit un sujet, *Alexandre, Priam, Paris* : un Verbe, *étoit, fut, est* ; & point d'Adjectif : à la place, un Nom, *Roi, Pere, Capitale*. Qu'en a-t-on conclu : Que ces Noms étoient des Adjectifs. C'étoit tout brouiller, c'étoit renverser de la propre main l'édifice qu'on avoit élevé avec tant de peine & de sagacité, & rendre inutile toute Grammaire : car si un mot est Nom & ne l'est pas, Adjectif & non Adjectif, on ne fait plus rien, on ne peut plus rendre raison de rien.

Ici, *Roi, Pere, Capitale*, sont des Noms, des Substantifs : c'est comme si nous disions, le Roi de Macédoine étoit Alexandre ; le Pere d'Hector fut Priam, la Capitale de la France est Paris.

Il faudra donc dire, que c'est *Alexandre, Priam, Paris*, qui sont maintenant des Adjectifs. L'absurdité d'une pareille décision se fait sentir d'elle-

même. Mais comment ne s'en est-on pas aperçu ? Comment a-t-on pu se faire illusion à ce point ? C'est qu'on n'étoit pas assez ferme dans ses principes ; qu'on ne savoit pas à quel point l'ellipse domine dans le langage.

Toutes ces phrases sont elliptiques : le vrai Adjectif a disparu, il n'est resté que des Substantifs qui le déterminoient & qui le remplacent ; & le remplacent si exactement, qu'on les a pris pour autant d'Adjectifs ; ce qui étoit le comble de l'illusion.

Dans ces exemples, c'est l'Adjectif *revêtu*, ou tel autre semblable qui est supprimé. *Alexandre étoit revêtu de la qualité de Roi de Macédoine* ; mais cet Adjectif n'ajoutoit rien à la clarté & à l'énergie de la phrase, on le supprima donc. De même lorsque nous disons que Paris est la Capitale de la France, nous voulons dire, que c'est cette Ville qui est revêtue de cette qualité, qui est reconnue pour Capitale du Royaume, qui a été élevée à cette qualité ; mais ces explications se sous-entendant d'elles-mêmes, il étoit inutile de les exprimer. On les supprime donc, & leur complément, les mots qui étoient dans la dépendance de ceux-là, prennent leur place, & en font les fonctions ; mais ils ne font rien moins qu'Adjectifs ; ce sont des Noms, tout comme ceux qui précèdent le Verbe *est*.

Observons en passant que ce mot, *la Capitale*, nous offre encore une ellipse : car ce mot, *capitale*, fait ici la fonction d'un nom, & c'est cependant un adjectif. On dit, *un point capital*, tout comme, *une remarque capitale* : ici c'est le nom de Ville qui est sous-entendu. *Paris est la ville capitale de la France*. Tant l'ellipse est commune, tant elle a d'influence sur le langage !



CHAPITRE X.

Mots en dépendance distribués en deux Classes.

CHACQUE portion primitive d'un tableau, le Nom, le Verbe & l'Adjectif, peuvent donc s'accompagner de mots qui servent à en déterminer le sens d'une manière plus particulière, à l'étendre ou à le resserrer suivant les occurrences.

Ces mots, en dépendance, forment quelquefois eux-mêmes des tableaux qui réunissent toutes les parties essentielles aux tableaux de la parole; ils offrent un Nom, un Verbe, un Adjectif, tout comme le tableau principal. Ceci a lieu lorsque l'ame est agitée de grandes passions, que les sentimens se pressent, que les idées se succèdent rapidement les unes aux autres: il n'est donc pas étonnant que PHÉNIX réunisse plusieurs tableaux en un seul, lorsque dans un moment de désespoir elle s'adresse ainsi à Vénus:

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
 Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
 Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
 Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle:
 Hypolyte te fuit, & bravant son courroux;
 Jamais à ses Autels n'a béchi les genoux. (1)

La première phrase qui n'est composée que de deux vers, renferme au moins trois tableaux qui offrent chacun un Nom, un Verbe, un Adjectif. 1°. Toi qui vois la honte: 2°. Je suis descendue: 3°. Suis-je assez confondue.

Ces trois en supposent un quatrième, qui n'est qu'indiqué, parce que la plus grande partie en a disparu, & qu'il n'en reste que ces mots, *implacable Vénus*; ceux-ci n'appartiennent à aucun des Verbes exprimés; ils ne peuvent cependant exister sans un Verbe; ce Verbe est donc sous-entendu, & il ne l'est que parce que son énoncé n'auroit fait que refroidir la vivacité de l'action: ce Verbe est, *réponds-moi*.

Implacable Vénus, réponds-moi; suis-je assez confondue!

(1) Phéne, Acte III. Sc. II.

Mais l'on ne fait une demande que pour avoir une réponse : il étoit donc inutile de dire, *réponds-moi*.

Ces mots, *implacable Vénus*, forment eux-mêmes un cinquième tableau dont le Verbe a disparu par la même raison : le véritable sens est celui-ci, *Vénus qui es implacable à mon égard* : mais ce développement n'ajoute rien à la clarté du discours, & il en affoiblit l'énergie, on le supprime donc ; & l'esprit n'étant plus arrêté par des expressions inutiles, saisit mieux l'essentiel, & devient plus sensible à la rapidité avec laquelle se succèdent les pensées.

On peut donc distinguer en deux classes les mots en dépendance ; ceux qui sont seuls, ceux qui sont suivis eux-mêmes de mots avec lesquels ils forment un tableau particulier : de-là deux sortes de Compléments.

Un Complément *simple*, un Complément *complexe* : celui-ci qui embrasse un grand nombre de mots ; celui-là qui se borne à un, & qu'on pourroit appeler également *in-complexe*.

§. 2.

Du Complément complexe.

Le Complément complexe suit deux lois différentes, relativement au mot par lequel il commence, & relativement à ceux qui suivent celui-ci. A l'égard de ces derniers, il suit les règles même qui concourent à la formation des tableaux qui ne sont point en dépendance ; mais par rapport au premier, il suit les règles des mots en dépendance.

C'est par cette raison qu'on a appelé le premier mot Complément *grammatical*, parce qu'il prend toutes les formes qu'exigent les règles de Grammaire : on *initial*, lorsqu'il ne peut changer de forme, qu'il consiste, par exemple, en une Préposition.

Les mots qui suivent le Complément *grammatical* s'appellent Complément *Logique*, parce qu'ils présentent l'expression de l'idée *entière*, qui est en dépendance.

La réunion du Complément *Grammatical* & du Complément *Logique*, forme le Complément *total*.

Dans ce vers, par exemple, déjà cité :

Attaque un ennemi qui est bien plus rebelle,

les mots en dépendance sont, *un Ennemi qui se fait plus rebelle*, ils sont en dépendance du Verbe *attaque*, & lui servent ainsi de Complément total ;

mais dans ce Complément, il faut distinguer le premier mot, un *Ennemi*, mot qui offre l'objet du Verbe *attaquer* : dans la dépendance absolue du Verbe, il doit suivre toutes les règles qu'exige cette dépendance ; c'est le Complément Grammatical.

Les autres sont un Complément de ce premier, qu'ils servent à déterminer ; *quel ennemi ? un qui te fait plus rebelle*. Ils s'accordent avec lui, & ne dépendent point du mot dont il dépend lui-même : c'est le Complément Logique, ce Complément qui forme un tableau dans un autre tableau.

§ 3.

Ce qu'on entendoit par Régime.

Au lieu de ces expressions, mots en concordance & mots en dépendance ; ou *Accords & Compléments*, les Anciens se servoient des mots, *regissant & régis*, ou *régime*.

Ainsi le sujet d'un tableau régissoit le Verbe, & celui-ci régissoit à son tour l'objet & le terme du tableau. De ces trois mots, le premier étoit en régime *libre*, le troisième en régime *assujéti*, & le second en régime *assujéti & assujétissant*.

On a cru qu'il y avoit opposition entre les deux mots de cette dénomination, *régime libre* ; mais cette opposition n'est qu'apparente. Le sujet d'une phrase est en régime ; car il faut qu'il subisse les règles du sujet : il est *libre* ; car il n'est régi par aucun mot particulier, il ne se rapporte à aucun, & tous se rapportent à lui.

Mais cette dénomination de *régime*, très-bonne pour le Complément Grammatical, ne peut s'appliquer que difficilement aux Compléments Logiques ; on a donc été obligé de recourir à une autre, plus générale & plus commode.



CHAPITRE XI.

De l'arrangement dont peuvent être susceptibles les Complémens d'un même Tableau.

Les Complémens d'un tableau étant en si grand nombre, & formant une partie si considérable des tableaux de la parole, il est très-important, sans doute, de les placer de manière qu'ils n'alterent point l'harmonie qui doit y régner, & que leur belle distribution répande autant de grace que de clarté : sans cela on ne produiroit que des tableaux informes : mais ceci n'est pas aussi aisé à pratiquer qu'à sentir.

« L'arrangement des mots, dit Vaugelas (1), est un des plus grands secrets du style : qui n'a point cela, ne peut pas dire qu'il sache écrire ; il a beau employer de belles phrases & de beaux mots ; étant mal placés, ils ne sauroient avoir ni beauté, ni grace, outre qu'ils embarrassent l'expression & lui ôtent la clarté, qui est le principal ».

C'est ce qui a fait dire à un autre Ecrivain (2) : « Lorsqu'une phrase manque d'harmonie, n'en cherchez la raison que dans le mauvais arrangement des parties qui la composent : mettez entre toutes les parties l'ordre le plus convenable, à coup sûr vous la rendrez harmonieuse.

Nous verrons ailleurs les règles qu'on peut suivre pour l'arrangement de chaque Partie du Discours ; mais nous indiquerons ici avec M. Beauzée qui a approfondi cet objet, & auquel par conséquent, nous renverrons pour les détails (3), les précautions à prendre pour distribuer dans l'ordre le plus convenable les divers Complémens qui entrent dans un tableau.

1. De plusieurs Complémens qui tombent sur le même mot, il faut mettre le plus court le premier après le mot complété ; puis, le plus court de ceux qui restent, & ainsi de suite jusqu'au plus long de tous, qui doit être le dernier. Ainsi l'on diroit, *parer* : LE VICÉ des dehors de la vertu, & *parer* des DEHORS DE LA VERTU les vicés les plus honneux & les plus décriés.

(1) Remarq. 454.

(2) Discours sur les Agrémens du Langage, Part. I.

(3) Gramm. Gén. T. II, p. 67. & 68.

1. Si par ce moyen quelqu'un de ces Complémens se trouvoit trop éloigné du mot completé, & qu'on ne pût apercevoir bien clairement son rapport avec ce mot, on n'a qu'à le placer avant. On peut même le faire pour mettre plus d'élegance dans le tableau. C'est ainsi que l'Auteur de Télémaque a dit : = *C'est un des trois qui ont, APRÈS UN SIÈGE DE DIX ANS, renversé la fameuse Troie.*

2. Ces règles cessent dès qu'il en résulteroit un sens obscur & équivoque. Ainsi au lieu de dire, d'après la seconde règle, *il se persuada qu'il répareroit la perte qu'il venoit de faire, en attaquant la Ville par divers endroits* ; il faut dire, *il se persuada qu'en attaquant la Ville par divers endroits, il répareroit la perte qu'il venoit de faire, puisque c'est l'attaque de la Ville qui doit réparer la perte, loin d'en avoir été la cause.*

3. Si les divers Complémens d'un même mot ont sensiblement la même étendue, c'est au goût, c'est-à-dire, au jugement éclairé par une Logique fine, & sûrement fondée sur des principes certains, à en fixer la place. Il en est de même pour les différentes parties d'un même Complément. Il est mieux de dire, *je leur montrerai que sa façon d'écrire est excellente, & qu'il mérite le nom de POÈTE*, que de dire, *je leur montrerai qu'il mérite le nom de POÈTE, & que sa façon d'écrire est excellente.*

4. Si le sujet de la phrase étoit précédé d'un Complément qu'il écartât trop de son Verbe, ce sujet doit être placé après le Verbe. Ainsi on ne dira pas avec l'Auteur de Télémaque : *C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris* ; mais, *d'est ce qu'avoit compris Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois.*

5. Il ne faut jamais séparer les portions du Complément par un autre complément : ainsi on ne dira pas, *il y a un air de vanité & d'affollation dans Pléne le jeune qui gâte ses Lettres* ; mais, *il y a dans Pléne le jeune, un air de vanité & d'affollation qui gâte ses Lettres.* On ne dira pas non plus avec l'Auteur de Zaïde, *je goûtois des délices dans ces commencemens, que je n'avois pas imaginés* ; mais *je goûtois dans ces commencemens, &c.*



CHAPITRE XII.

Des Parties constitutives d'une phrase, & des Tableaux des idées.

JUSQU'ICI nous avons vu que les tableaux de la parole étoient composés de diverses parties, les unes en concordance, les autres en dépendance : que les premières étoient si essentielles à ces tableaux, qu'elles se rencontroient nécessairement dans tous, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne les supposât : tandis que la présence des autres dans ces tableaux, dépendoit de la nature des objets qu'on avoit à présenter ; mais nous n'en avons encore ni déterminé le nombre, ni indiqué les noms qu'on leur donne : nous allons donc nous en occuper ici.

Les Parties constitutives d'un tableau, quelque'étendu qu'il soit, se réduisent à sept.

1°. LE **SUJET**, ce sujet dont nous avons déjà tant parlé, & auquel se rapporte le tableau entier.

2°. L'**ATTRIBUT**, toujours composé d'un Verbe, & d'un Adjectif exprimé à part, ou fondu dans le Verbe.

3°. L'**OBJET**, qui exprime les êtres qui reçoivent les impressions de nos actions.

4°. LE **TERME**, qui représente le but auquel aboutissent nos actions ou vers lequel se porte l'attribut.

5°. LA **CIRCONSTANCE**, qui sert à déterminer l'attribut, à énoncer les qualités particulières qu'il renferme, relativement à tel ou tel objet.

6°. LA **CONJONCTION**, qui sert à unir deux objets qui ont rapport l'un à l'autre.

7°. L'**ADJONCTION**, qui n'entre dans le discours que par forme d'accompagnement, & qui ne se lie à aucune de ses portions.

On les voit tous sept dans ces vers : (1)

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste ;
Madame, il ne mourra que de la main d'Oréste.
Vos ennemis, par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes soins si vous voulez.

(1) *Andromaq. AG. IV. Sc. III.*

Je, est le sujet qui prive ; *vous*, l'objet qu'on prive ; & *priverai*, l'attribut
De ce plaisir funeste, le terme de la privation, le but où elle aboutit.

Madame, une Adjonction à la phrase.

De la main d'Oreste, *par moi*, &c. sont des circonstances.

Et, la Conjonction qui unit deux tableaux. Chacune de ces portions s'approprie différentes parties du Discours, & elles se les partagent toutes.

Le sujet est désigné par les Noms & par les Pronoms, de même que l'objet & le terme. L'attribut, par le Verbe & par l'Adjectif.

L'objet & le terme, par les Noms & les Pronoms.

L'adjonction, par les *Interjections*.

La circonstance, par les *Prépositions*, & par les *Adverbes*.

La Conjonction, par la partie du Discours qui porte son nom.

De-là résultent sept places différentes dans les tableaux de la parole les plus complets ; & qui prenant leur nom de leur nature, s'appellent :

Le Subjectif.		Le Circonstanciel.
L'Attributif.		Le Conjonctif.
L'Objectif.		L'Adjonctif.
Le Terminatif.		

Noms très-relatifs à leurs fonctions, mais inconnus jusqu'à l'Abbé Girard, auquel on doit ces dénominations ; l'obligation que nous lui avons à cet égard, est d'autant plus grande, que ces Noms sont d'une nécessité indispensable pour exprimer les idées relatives à l'analyse du Discours.

On étoit privé avant lui de cet avantage, & l'on étoit réduit à employer les noms des Cas Latins qui répondent à ces dénominations.

Le Nominatif seroit pour exprimer le sujet.

L'Accusatif, pour l'objet.

Le Datif, pour le Terme.

L'Ablatif, pour la Circonstance.

Le Vocatif, pour l'Adjonctif.

Tandis que le Verbe répondoit à l'Attributif ; & la Conjonction, au Conjonctif.

Mais écoutons cet Abbé lui-même ; il mérite d'être entendu dans sa propre cause (1).

(1) Les vrais Principes de la Langue Franç. T. 1. p. 26. & suiv.

« Aurois-je à craindre ici qu'on ne me fit un crime d'avoir substitué d'*deux*
 « tres noms à ceux de *Nominatif, Verbe, Cas, Adverbe*, dont on s'est servi
 « jusqu'à présent dans les Écoles, pour nommer les parties de la phrase ? Non,
 « on est aujourd'hui trop dégagé des préjugés & trop amateur de notre Langue
 « pour prendre parti contre une méthode, uniquement parce qu'il y en a une
 « autre, sans examiner laquelle des deux a l'avantage, soit par rapport à
 « l'art, soit par rapport à son sujet. Je ne crois donc pas avoir des frondeurs
 « à redouter ; & j'espère que l'on conviendra avec moi que le respect dû
 « aux anciens usages ne peut jamais fonder une prescription contre la vé-
 « rité ; qu'en fait d'arts & de sciences, la raison est supérieure à l'autorité :
 « que ce n'est donc point par affectation ni par esprit de singularité que j'ai
 « abandonné ces termes de l'École ; mais uniquement, parce qu'ils m'ont
 « paru ne pas convenir à la méthode Française. En effet, n'étant qu'au nombre
 « de quatre, peuvent-ils répondre au nombre de sept : qui, comme on vient
 « de voir, est sans contestation, celui des membres qui peuvent entrer dans
 « la structure de la phrase.

« De plus, ils n'indiquent pas nettement la nature de ce qu'on veut qu'ils
 « désignent, ni la façon dont ces membres figurent entre eux. D'ailleurs éta-
 « blis pour représenter d'autres idées totalement distinguées de celles dont
 « il s'agit ici, ils causent de la confusion & de l'embarras dans l'esprit
 « des personnes qui ne sont pas accoutumées à ce style scolastique & tergi-
 « vrifiant, où les termes changent à tout moment de valeur, & où les mots
 « introduits pour la précision, ont souvent eux-mêmes besoin d'un cortège
 « d'observations pour être bien entendus : car enfin *Verbe & Adverbe* servent à
 « nommer deux espèces dans les Parties d'Oraison : *Cas*, est un terme établi
 « pour marquer en général les diverses terminaisons dont les Substantifs & les
 « Adjectifs sont susceptibles dans les Langues transpositives : & *Nominatif* est
 « le nom de l'un de ces cas, ou de l'une de ces terminaisons. Voilà les idées
 « qu'ils présentent d'abord, plutôt que celles de membres de phrase. Ce n'est
 « que par une seconde réflexion, & par une application nouvelle, qu'on rapelle,
 « quand il le faut, ces dernières idées, dont on les a encore chargés.

« Ajoutez à cela que notre Langue ne connoît ni *Cas* ni *Nominatif*, &
 « que son régime ne se manifeste pas, comme en Latin, par la variation des
 « terminaisons. Ainsi ces expressions n'ayant aucune analogie avec les rapports
 « qui y font figurer les mots, ou comme sujet, ou comme objet, ou
 « comme terme d'attribution, ou comme circonstance, ou comme lien,
 « elles lui sont tour-à-tour étrangères, & y forment un langage barbare :

« qui choque également l'oreille, le sens & le goût françois.

« Enfin dans toutes les Langues, même dans les *transpositives*, c'est son-
« vent par toute autre chose que par des *Nominatifs*, des *Cas* & des *Ad-*
« verbes que l'on construit des *frases* & qu'on forme des sens, quoique tou-
« jours par le moyen des membres mentionnés; auxquels il faut par con-
« séquence donner des noms qui leur conviennent, sous quelque forme
« qu'ils se présentent. Lorsqu'on dit, par exemple. . . .

en Latin :

Tantis impediri occupationibus te presente salet esse molestum;

« ne voit-on pas cette *phrase* formée des mêmes membres, sans qu'il y ait
« rien néanmoins de ce qui est proprement *Nominatif*, *Cas* & *Adverbe*? Com-
« ment nommera-t-on dans le détail les expressions de chacun d'eux? N'est-il
« pas choquant de donner à un *Verbe* & à une *Préposition* le nom de *Nominatif*
« ou de *Cas*? & celui d'*Adverbe* à un *Substantif* ou à un *Pronom accompagné*
« de son *Adjectif*? Quoi donc de plus à propos que de tirer de leurs propres
« fonctions des noms analogues, toujours convenables, qu'on puisse appliquer
« à toutes les sortes de mots, dont on voudra se servir pour remplir ces fon-
« ctions?

« Ne se fait-on pas aussi mieux entendre des personnes qui ont le bon sens
« en partage, en disant que ces expressions servent à énoncer le sujet, l'attri-
« bution, la circonstance & l'objet de l'action, qu'en disant qu'elles sont le
« *Nominatif*, le *Verbe*, l'*Adverbe* & le *Cas* de la *phrase*?

Il justifie toutes ces assertions par un exemple qui prouve à quel point
en déraisonnoit, lorsqu'on vouloit rendre raison de la Langue Françoise par
les principes qu'il combat, & qu'il étoit même impossible de surmonter les
difficultés qui en étoient la suite.

« N'est-ce pas cet abus, dit-il, qui a fait voir à un de nos meilleurs esprits
« des chimères de difficultés dans notre Langue? Il n'a pas hésité à dire que
« dans cette *phrase*,

Une infinité de personnes ont résolu de se liquer;

« le régime étoit contraire à la règle ordinaire de la Grammaire, en ce que:
« le *Verbe* n'étoit pas régi par le *Nominatif infini*, qui est au singulier;
« mais par le *Génitif personne*, qui est au pluriel. Le terme de *Nominatif*
« lui a fait confondre ici l'idée d'un membre de *phrase*, avec l'idée d'un *cas* de
« déclinaison. Ce qu'il n'auroit pas fait, si au lieu du terme de *nominatif*

« dans la structure de la phrase , celui de *subjectif* avoit été en usage. Il
 « auroit vu dans cet exemple, que ce membre ne consistoit pas seulement
 « dans le mot *infinité*, mais dans ces quatre ensemble *une infinité de person-*
 « *nes*; que par conséquent l'Attributif ou le Verbe étoit & devoit, selon
 « la Syntaxe ordinaire, être régi par la collection de tous ces mots, &
 « non par un d'eux séparément des autres. Il auroit encore vu, s'il avoit
 « eu les idées Françoises, que notre Langue n'a point de cas : que *de*, n'est
 « pas plus le caractère d'un Génitif, dans ce premier exemple, que dans
 « celui-ci,

Il est parti de grand matin ;

« que ce petit mot est là une Préposition placée entre deux substantifs, pour
 « marquer le rapport qu'il y a de l'un à l'autre, consistant à spécifier l'infi-
 « nité par l'indication de ce qui la compose.

L'Abbé Girard finit par s'excuser sur l'emploi de ces nouvelles expressions.
 « S'il y a quelqu'un d'assez mauvaise humeur pour fulminer contre mes ter-
 « mes, je le prie de m'en fournir d'autres, & le nombre convenable. Si
 « l'habitude l'empêche de changer les expressions, quoiqu'il en voye l'impré-
 « sion & l'insuffisance, je respecterai une chaîne dont je connois la force,
 « ma tâche ne consistant qu'à trouver le vrai & à dire ce que le sujet exige,
 « non à le faire goûter aux hommes, c'est leur affaire propre. Tout Auteur
 « ne doit avoir d'autre prétention ni d'autre vue que de bien traiter la ma-
 « tière. Je demande seulement à cet homme, si constant dans les maximes
 « qu'on lui a suggerées, qu'il ait la politesse de ne pas froter un goût au-
 « torisé par le génie de la Langue Françoisé, fondé en raison, & qui n'a
 « d'autre contradicteur que l'impuissance de renoncer à l'habitude : foiblesse
 « aussi ordinaire à l'esprit qu'au cœur ».



ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION.

CHAPITRE I.

Que la Construction en fait de Langage, dépend de la Nature chez tous les Peuples.

APRÈS avoir considéré, comme nous avons fait jusques ici dans leurs diverses Parties & dans leurs différentes Formes, les matériaux dont nous nous servons pour peindre nos idées, examinons maintenant quel ordre nous devons donner à toutes ces Parties, afin qu'elles présentent un Tout lumineux & harmonique, où chaque objet soit à la place qu'il doit occuper, & dont toutes les portions se soutiennent & s'éclairent mutuellement.

Cette recherche est d'autant plus essentielle, que la force & l'intelligence du discours dépend absolument de l'arrangement qu'on donne à ces diverses portions qui le composent; sur-tout lorsqu'il est question d'un Tableau parlé & non écrit; car il faut que chaque mot succésif se lie & avec ceux qu'on a déjà prononcés & avec ceux qui doivent le suivre, de manière qu'il n'y ait point de vuide, & point de déplacement; sans cela le Discours ne présenteroit aucune suite, on n'en pourroit jamais tenir le fil.

Quelqu'incrédule cependant que soit cette portion de la Grammaire, elle a été extrêmement négligée, on peut même dire presque inconnue jusqu'à ces derniers tems, au point que plusieurs Grammairiens, même de ce tems, n'ont pu se persuader que la Construction & la Syntaxe ne fussent pas la même chose.

On n'en doit pas être surpris; les Règles de Construction, leurs causes sur-tout, ne peuvent être aperçues que par des observations très-difficiles à faire, à cause de leur grande simplicité; & parce que l'extrême habitude qu'on a contractée dès l'enfance de ranger les mots d'une phrase de la même manière que tous ceux avec lesquels on vit, au milieu desquels on est né, & avec lesquels on a été élevé, nous empêche, non-seulement de soupçonner que l'arrangement des mots d'une phrase ait jamais pu causer la moindre difficulté; mais nous persuade même qu'il n'y a rien de plus naturel, & que ceux qui leur

donneroient un autre ordre , s'écarteroient de la nature même : préjugés qui rendent toute étude des Règles inutile : car à quoi bon chercher des Règles là où il n'y a qu'une route ; & des motifs, là où l'on ne fait qu'obéir à la nature ?

Il étoit impossible dès-lors de s'élever à des Principes généraux , au moyen desquels on pût juger la Méthode que chaque Langue suit à cet égard : l'on ne pouvoit que comparer leurs différentes Méthodes : toutes les observations , à cet égard , n'étoient plus que des observations locales & pratiques.

Ces observations montrant par-tout des Méthodes en sens contraire , qu'on ne pouvoit ramener à une mesure commune , ne pouvoient elles-mêmes que conduire à des conséquences précipitées ; en faisant conclure que de ces diverses Méthodes , une seule pouvoit être conforme à la nature , & que toutes les autres s'en éloignoient sans cesse. Ainsi l'esprit grammatical se rétrécissoit toujours plus ; & n'apercevant qu'une Méthode , il étoit détourné dès que cette Méthode lui manquoit.

Ceci supposoit cependant que la Nature n'a qu'une marche , & qu'on a bien observé cette marche , qu'on l'a bien saisie , qu'elle n'a pu nous échapper : il auroit donc fallu commencer par prouver que la Nature n'a qu'une marche , & démontrer ensuite comment une chose aussi naturelle avoit pu échapper à la plus grande partie du Genre Humain : comment la plupart des Peuples avoient pu méconnoître la Nature , comment les plus beaux Génies de l'Antiquité avoient été forcés de s'éloigner de cette Nature , & comment en s'en éloignant , ils avoient pu faire des Tableaux aussi sublimes , aussi énergiques , aussi brillans. La voie de la Nature seroit-elle donc la moins belle , la moins énergique ? & ne forceroit-elle pas tous les Hommes à la suivre ?

Nous-mêmes serions-nous forcés à cet égard de tomber dans la contradiction la plus grossière , la plus contraire à nos principes sur lesquels s'éleve la Grammaire entière ? & après avoir dit dès l'entrée que tout ce qui étoit naturel , étoit commun à tous les Peuples , & qu'ainsi les Parties du Discours se trouvoient dans toutes les Langues , parce qu'elles sont données par la Nature , dirions-nous qu'il existe un arrangement de ces Parties , donné par la Nature elle-même , & que cet arrangement naturel n'est connu que de quelques Peuples , & qu'il n'a pas forcé toutes les Nations à se soumettre à ses loix immuables & nécessaires ?

Loin de nous de pareilles contradictions , qui anéantiroient tout ce que nous avons dit jusques ici , pour convaincre nos Lecteurs qu'il existe des principes communs à toutes les Langues , dont elles n'ont jamais pu s'éloigner ,

& qui font la clé de toutes les Grammaires, parce que dans aucune on ne put en aucun tems s'éloigner de ces principes donnés par l'ordre même des choses, par des loix naturelles qui ne dépendirent jamais de l'homme, mais qu'il dut connoître; & auxquelles il ne put jamais se dispenser d'obéir. Loin de nous un système qui tendroit à prouver qu'il existe un Art dont le fondement n'est point appuyé sur la Nature, & qui a cependant perfectionné cette Nature, qui est allé fort au-delà de ses principes, de son énergie, des effets auxquels elle auroit dû conduire.

Ne soyons cependant pas étonnés que de beaux Génies, que des Grammairiens distingués par leurs connoissances, par la profondeur de leur Métaphysique, par la sagacité & la finesse de leurs Observations, n'aient pu parvenir à cet égard jusqu'à la vérité, & qu'ils aient cru que des deux espèces de Construction adoptées par les Langues, une seule pouvoit être conforme à la Nature, & que l'autre lui étoit opposée: ils y étoient entraînés par des Observations auxquelles il sembloit qu'il n'y avoit rien à répondre, & qui ne pouvoient s'éclaircir qu'en remontant à des Principes plus généraux, à ceux qui unissent toutes les Langues, & qui rendent raison de toutes les Méthodes qu'on y suit: Principes qu'on entrevoit, auxquels on cherchoit à s'élever; mais qu'on ne pouvoit découvrir d'une manière assurée & évidente, qu'au moyen de ces Principes qui de toutes les Langues n'en font qu'une, & qui ont donné lieu à l'ensemble de nos recherches.

Afin qu'on soit mieux en état de se décider sur une question aussi importante pour la Grammaire universelle, nous allons donner une idée des règles que suivent la Langue Françoisë & la Langue Latine, relativement à la Construction; & un précis de tout qu'on a dit de notre tems pour déterminer quelle de ces deux Constructions étoit la plus conforme à la Nature.



CHAPITRE II.

RÈGLES de construction, suivies par la Langue Française.

LA connoissance de ces Règles est le résultat des Observations fournies par l'examen des Écrivains François : cependant peu de Grammairiens s'en sont occupés, parce qu'on abandonnoit ces recherches à l'usage. L'Abbé Girard est le premier qui en ait fait l'objet de ses soins ; il y fut conduit par la nature même de ses principes, qui monstroient, pour la première fois, la différence qui regne à cet égard entre la Langue Française & la Latine. Nous devons à M. Beauzée les Règles sur la place que doivent occuper les Compléments dont nous avons déjà parlé. M. de Wailly a suivi aussi l'exemple de M. l'Abbé Girard ; mais il est entré dans un beaucoup plus grand détail (1) : ainsi la Grammaire Française s'est enrichie d'un article important pour ceux qui sont obligés d'apprendre le François par principes. Nous allons indiquer les principales, afin qu'on se fasse une idée nette du génie de cette Langue, & qu'on puisse nous suivre dans ce que nous dirons, pour faire voir le motif de la marche qu'elle fait relativement à la construction de ses phrases.

RÈGLES relatives à la Construction du SUJET.

La place du Sujet varie suivant que la phrase est narrative, impérative, interrogative ou optative.

1. Dans la phrase narrative ou expositive, le Sujet se place avant le Verbe :

COLUMB se connoître aux hommes un Monde nouveau.

- Il en est de même dans la forme impérative pour la troisième Personne :

Que tout obéisse à ses loix.

1. Mais dans la forme interrogative, le Sujet ne marche le premier, que

(1) Dans ses Principes généraux & particuliers de la Langue Française, sixième Édition. Paris 32°, 1770.

lorsqu'il est énoncé par le Pronom *qui*, ou par un nom précédé du mot *quel* :

Qui trouvera le vrai système de la Nature ?
Quelle *BRITANN* triomphe du préjugé ?

Dans tout autre cas, le Sujet dans les phrases interrogatives se met après le Verbe :

Ne m'es-tu point flaté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance ? (1)

Il en est de même dans les phrases qu'on pourroit appeler *optatives*, qui marquent un desir, un souhait :

Que ne puis-je aussi-bien par d'utiles secours
Réparer promptement mes injustes discours ? (2)

Et dans celles qui sont placées comme membres *adjectifs*, pour appuyer ce qu'on dit :

Le Ciel, dit-on, m'arrache une innocente vie. (3)

4°. Le Sujet peut se placer après le Verbe dans la forme narrative, & quelquefois avec plus de grace que devant, lorsque le sens exclut tout objectif, ou que cet objectif n'est énoncé que par les mots, *le, se que, tel*.

D'abord, paroit un Édifice immense.
Tel paroit à nos yeux l'éclair de sa beauté.

REGLES relatives à la place que doit occuper le VERBE.

Le Verbe ne marche jamais à la tête de la phrase que dans les Formes Impérative, Interrogative, & Optative. C'est une conséquence de tout ce que nous venons de dire ; puisque dans ces occasions, le Sujet se met après le Verbe, il faut nécessairement alors que le Verbe soit le premier.

1°. Il est encore le premier, lorsqu'à l'Infinitif il tient lieu d'un Nom.

ÊTRE ESTIMÉ, c'est le vœu de tous les hommes.

(1) *Britann.* Acte III. Sc. VI.
(2) *Iphigén.* Acte III. Sc. IV.
(3) *Phéd.* Acte V. Sc. VI.

3°. Il précède également le sujet dans le discours animé :

LE SAUV, cet homme si cher à la France.

RÈGLES relatives à la place que doit occuper l'Objet & le TERME.

L'objet & le terme se placent ordinairement après le Sujet & le Verbe ; mais dans quelques occasions ils les précèdent.

On les met avant le Sujet, lorsqu'ils sont énoncés par le Conjonctif-relatif, *que, qui, dont, quoi, lequel* :

Le Plan que vous proposez est impraticable.

A quel nous déterminerons-nous ?

On les met avant le Verbe, lorsqu'ils sont énoncés par les Pronoms, *me, te, se, le, la*, par leurs pluriels, & par les mots elliptiques *en, & y* :

Une fois l'un il se vient voir ;

Je lui rends le même devoir.

Nous sommes l'un & l'autre à plaindre ;

Il se contrainst pour me contraindre. (1)

2°. Et on les met après le Verbe, lorsqu'ils sont énoncés par les Pronoms : *moi, toi, soi, lui, & même* par *y* :

C'est à moi que ce discours s'adresse.

Où la discorde regne apportez-y la paix.

3°. Il en est de même lorsque ces Pronoms désignent des circonstances :

Elle vous l'a promis & juré devant moi.

Il est vrai que ce circonstanciel peut se placer devant le Verbe, lorsqu'on fait en Poésie inversion de la phrase entière : ainsi Racine dit :

L'aimable Iphigénie

D'une amitié sincère avec vous est unie.

La phrase auroit été construite ainsi en prose, *l'aimable Iphigénie est unie avec vous d'une amitié sincère.*

(1) Gombaut.

4°. Dans les phrases où il y a deux Verbes, les Pronoms se placent auprès du Verbe dont ils font l'objet ou le terme :

On ne peut vous blâmer;
Elle ne peut se consoler.

5°. **TOUT**, servant d'Objetif, se place après le Verbe, si ce Verbe est dans un tems simple : *il engloûtit tout* ; mais si le Verbe est dans un tems composé, *sous* se place entre les deux parties de ce tems, *il a tout engloûtit*. Ce qui rentre cependant dans le même principe, parce que le Verbe *il a*, est considéré comme le Verbe dont *sous* est l'objet, tandis que le mot *engloûtit* n'est considéré que comme un adjectif du mot elliptique *sous* : ce qui confirme notre doctrine sur les Participes.

REGLES relatives aux ADVERBES & aux CONJONCTIONS.

Il est difficile ou assez inutile de tracer les règles relatives à la place qu'on doit assigner, aux Adverbes parce que ces mots ont rarement une place fixe, & qu'ils dépendent à cet égard de l'harmonie & de la clarté de la phrase, se plaçant avant ou après le Verbe, suivant leurs divers effets à cet égard.

Tout ce qu'on peut dire de constant sur cet objet, c'est que les Adverbes se placent ordinairement après le Verbe qu'ils modifient :

La victime marchera *ensuiv* sur vos pas.

Sur-tout, s'ils marquent le tems d'une manière relative :

Nous sommes seuls *encore*.

Les CONJONCTIONS doivent marcher nécessairement à la tête des phrases qu'elles lient.

Quoiqu'il soit habile, il se trompe cependant assez souvent.

Mais ici il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit sur le nombre des Conjonctions : car en le réduisant, comme nous l'avons fait, nous avons rendu inutiles nombre de règles qui n'avoient pour objet que des mots regardés mal-à-propos comme des Conjonctions.

Ajoutez à ces règles, celles qui regardent les Circonstantiali, & dont nous avons parlé plus haut, & vous aurez tout ce qui s'est dit de mieux à cet sujet.

CHAPITRE III.

MOTIFS ou sources de ces Règles.

Ces Règles ne sont, comme le dit fort bien l'Abbé Girard, que *l'usage attentivement considéré, & méthodiquement rendu*. Mais cet usage est fondé sur des motifs qui le rendent nécessaire, & qui doivent en faire la justification. Cherchons donc ces motifs : ils rendront ces règles moins sèches & plus intéressantes : elles doivent résulter de la nature même du langage en général, adaptée au génie particulier de la Langue Françoisë, ou plutôt aux moyens dont elle peut disposer pour s'énoncer.

La Langue Françoisë dénuée, relativement aux Noms, de terminaisons ou de Cas, & obligée par rapport aux Verbes, d'accompagner sans cesse de Pronoms leurs différentes modifications, ne peut faire connoître le rapport des parties dont une phrase est composée, que par la place qu'elles y occupent.

Il résulte de-là, que chaque Partie du Discours occupe constamment la même place, tandis qu'elle indique le même rapport ; & que cette place ne changera que lorsqu'elle énoncera un rapport différent : car par ce changement, les rapports sont changés & le tableau n'est plus le même.

De-là, toutes les règles que nous venons d'indiquer, & qui ne sont que des conséquences de ces principes, ou plutôt que des applications de ces principes à tous les cas qui en résultent. Et ces règles seront communes à tout les Peuples, dont les moyens pour s'énoncer sont les mêmes que les nôtres.

Le Sujet est le mot principal du tableau, celui sur lequel roulent tous les rapports de ce tableau : il est donc naturel que dans les Langues où les rapports ne se connoissent que par la place, ce sujet soit à la première place, à la tête du Discours, afin qu'on aperçoive à l'instant & de la manière la plus claire quel est le lien, le but de tous les rapports dont il va être question ; & afin surtout qu'on ne puisse pas se méprendre sur ce but.

Mais dès que le sujet est toujours placé le premier dans les phrases explicatives ou narratives, dans ces phrases qui forment la portion propre du langage, & le plus ordinaire, le Verbe marchera à sa suite, puis son objet & son terme ; quant aux circonstances, elles se placeront çà & là, suivant qu'elles auront un rapport plus ou moins direct avec ces divers membres.

Lorsque le tableau changera de nature, qu'il deviendra Impératif, Inter-

rogatif, Optatif, on n'aura qu'à changer le local de ces divers mots, & tout sera changé; on aura de tout autres tableaux, des tableaux Impératifs, Interrogatifs, Optatifs, des phrases incises ou renfermées dans d'autres, parce qu'elles en sont des dépendances essentielles. Ainsi avec ces trois mots, *ciel*, *vous* & *dire*, on formera des phrases différentes en diversifiant leur position & telles, celles-ci.

Vous dites que le Ciel, *phrase narrative.*

Dites-vous que le Ciel, *phrase interrogative.*

Le Ciel, dites - vous, *commencement d'une phrase narrative, interrompue par une phrase incise.*

Que le Ciel, dites-vous, *phrase optative avec une incise.*

En effet, dès qu'on est convenu que la place d'un mot fixeroit son rapport dans une phrase, il ne peut changer de place sans que ce rapport soit changé, & sans qu'il n'en résulte une idée différente; d'autant plus que leur faisant changer de place, on les accompagne de tout ce qui est nécessaire pour qu'ils soient assortis à ce nouveau rapport.

Mais si le sujet se trouve seul dans une phrase, pour imposer la place qu'il y occupera, puisqu'on ne sera pas dans le cas de le démêler d'avec d'autres mots qui pourroient servir de sujet comme lui: on pourra donc le mettre après le Verbe, comme devant, étant impossible qu'il ne lui serve de sujet. Il vaudra même mieux le placer après le Verbe, parce que cet arrangement contrastera avec l'habitude où l'on est de le voir marcher le premier, & qu'il en deviendra plus piquant. On sera aussi clair, & l'on ne sera pas monotone; ce qui jettera plus d'agrément par la variété & par la vivacité de l'expression.

En effet, l'expression devient par-là beaucoup plus vive, parce qu'on amène brusquement un rapport auquel on ne s'attendoit pas, ce rapport que le Verbe désigne; & qu'on tombe tout de suite sur son sujet, sans que rien les sépare tandis que, sans cette inversion, le Verbe seroit beaucoup plus éloigné du sujet, & que la connoissance de leurs rapports languiroit.

Les règles relatives au Verbe ne sont que l'inverse de celles-là, puisque, comme nous l'avons déjà dit, toutes les fois que le sujet vient après le Verbe, il faut nécessairement que le Verbe marche le premier.

Dès que les mots, *que*, *qui*, *dont*, *lequel*, &c. sont la réunion de la Conjonction, avec des mots qui expriment un objet ou un terme, comme nous l'avons prouvé en traitant des Conjonctions, il faut nécessairement que ces

-objet & ce terme paroissent avant le sujet & avant le Verbe , puisque la Conjonction marche à la tête de la phrase qu'elle unit , & qu'elle s'accompagne de ses dépendances nécessaires.

Quant aux Pronoms qui marchent avant le Verbe , lors même qu'ils n'expriment pas des sujets , mais seulement des objets ou des termes de nos actions , & dont la construction paroît absolument contraire à notre Langue , & plus conforme au génie de la Langue Latine , ils ne lui sont cependant point opposés : premièrement , parce que n'étant jamais semblables aux Pronoms qui désignent des sujets , peu importe la place qu'ils occupent , puisqu'on ne pourra jamais les confondre avec le sujet.

Ils rentrent , en second lieu , dans les principes de la Langue Française ; puisque la forme qu'ils ont , tient essentiellement à leur place ; & que si on leur en fait changer , si on les met après le Verbe , ils changent aussi-tôt de forme ; en sorte que leur signification & leurs rapports tiennent toujours à la place qu'ils occupent.

C'est ainsi que lors même qu'une Langue paroît le plus opposée à elle-même ; elle tient de la manière la plus constante à ses principes : aucune Langue ne pouvant être contraire à elle-même , & ce qui nous paroît en elle une exception , un écart , ne paroissant tel que parce que nous en ignorons les causes ; & qu'il tient à des principes plus étendus que ceux auxquels nous le rapportons.

M. l'Abbé Barteux a très-bien vu que toutes les Règles de la Construction dans notre Langue , avoient pour principe la nature même des Noms & des Verbes , de ces mots qui servent de sujet & d'attribut.

« N'ayant , dit-il , (1) dans nos Noms aucun caractère extérieur qui distingué le Nominatif de l'Accusatif , (le sujet de l'objet ,) il est indispensable que le régissant soit avant le régi , sans quoi on courroit risque de les confondre , & par-là de mettre le désordre dans les idées. Voilà une première cause de singularité dans nos Constructions. Il y en a une seconde , c'est la multitude des auxiliaires.

« Il y a des Langues où l'on a trouvé le secret d'attacher aux Verbes , par de légères inflexions , une infinité de rapports sans multiplier les mots pour exprimer ces rapports ; rapports d'action , ou de passion ; ou de réciprocité ; rapports de temps , de lieu , de personnes , de genres , de nombre , de manière . . .

(1) Principes de Littér. Tom. V. p. 107.

« Pour exprimer tous ces rapports, la Langue Française a besoin d'autant
 « d'auxiliaires ; auxiliaire pour l'Actif, c'est le Verbe *avoir* : pour le Passif, c'est
 « le Verbe *être* ; souvent ces deux auxiliaires ensemble, *J'ai été enseigné* ; au-
 « xiliaire pour la personne, *je*, *tu*, *il* : auxiliaire pour certains modes, *que*,
 « Qu'on y ajoute l'Adverbe *exactement*, le Verbe François est au Verbe en
 « Hébreu, ce que cette phrase, *un être étendu, vivant, animé, raisonnable, est*
 « au mot *homme* qui seul renferme toutes ces idées.

« D'où je conclus, que notre Langue doit avoir dans ces deux espèces,
 « une autre Construction que les Langues qui ne sont point sujettes à ces deux
 « inconvéniens.

« Ainsi nous ne préférons l'Actif au Passif, .. & les Infinitifs aux autres modes,
 « que parce qu'ils nous débarrassent de quelques Particules qui se trouveroient
 « sur notre route.

CHAPITRE IV.

RÈGLES de la Construction Latine.

LE titre de ce Chapitre paroîtra nouveau, sans doute : en effet, point de Règle positive pour mettre constamment en Latin tel mot à telle place ; point d'arrangement fixe des parties d'une phrase : on diroit même que cette Langue, libre à cet égard comme les Peuples qui la parloient, n'avoit voulu aucune gêne, aucune contrainte. Cependant, plaçoient-ils leurs mots au hazard ? N'y avoit-il pas quelque borne à cette liberté ? N'étoit-elle pas assujettie, comme tout être libre, à un mieux qu'il falloit chercher, & qui devoit revenir souvent, & ramener sans cesse une marche à peu près uniforme : N'étoient-ils pas même obligés d'avoir recours à des mots étrangers, pour se dédommager de l'avantage que nous avons de distinguer nos phrases impératives, interrogatives, narratives, &c. par un simple déplacement de mots ? & ne falloit-il pas que ces mots eussent une place constante, afin de produire le plus grand effet, mais un effet prompt & assuré ?

Il en sera ici comme dans notre Langue : dans celle-ci, nous mettons à la tête le mot qui est le plus important par la liaison qu'ont tous les autres avec lui. Dans le Latin, on mettra à la tête le mot le plus important, non parce que tous les autres se rapportent à lui, mais parce qu'il nous frappe le premier entre

tous : ce motif peut seul décider constamment de la place à donner à tous les mots qui entrent dans une phrase, lorsque ces mots n'ont point de place fixe ; l'harmonie seule pourra l'emporter sur ce motif, sur cet intérêt que nous nous sentons pour un de ces mots, de préférence à l'autre.

Mais ce premier mot paroît avec des marques qui le mettent dans la dépendance d'autres mots qui ne sont pas encore énoncés : preuve sensible que l'esprit a vu ces mots tous à la fois, & qu'il n'a pu se refuser à convenir qu'il y en avoit un autre auquel se rapportoit la phrase entière ; mais que prouve cela : rien, si ce n'est qu'en Latin on est occupé tout à la fois de deux intérêts : premierement, de l'intérêt d'un objet qui frappe ; & secondement de l'intérêt de lier cet objet avec une phrase entière qui soit assortie à l'idée que nous voulons en donner, sans détruire l'intérêt particulier que nous prenons à ce mot. C'est comme si nous avions énoncé deux phrases successives ; l'une, formée de cet objet seul qui nous frappe ; l'autre, composée de ce mot avec tous ceux avec lesquels il est en rapport. Ainsi quand nous disons, *Mundum creavit Deus*, comme si nous disions *Monde créa Dieu*, au lieu de dire *Dieu créa le Monde* ; c'est comme si nous disions en deux phrases, *le Monde ! Dieu le créa* : car en disant *le Monde*, nous prononçons le nom d'un objet qui nous frappe, qui est pour nous d'un grand intérêt ; & en disant *Dieu le créa*, nous racontons plus tranquillement les rapports avec l'idée de Dieu. Or ce que nous disions-là en deux phrases, parce que nous avons commencé par un mot qui ne peut plus être à la tête de la phrase que nous avons dans l'esprit, le Latin le dit en une seule ; parce qu'en mettant d'abord ce mot à l'accusatif, il n'a plus besoin de le remettre sous les yeux par le mot de *le* pour le lier avec ces mots *Dieu créa*.

Personne ne disconvientra que nous ne marquions plus d'étonnement, que nous n'excitions plus d'intérêt en disant *le Monde ! Dieu le créa*, qu'en disant simplement *Dieu créa le Monde*. Et bien, ce plus grand intérêt, les Latins l'indiquoient & d'une manière plus courte en disant *Mundum Deus creavit*. Et voilà qu'en nous livrant au même esprit, nous venons d'imiter les Latins, de mettre l'objet avant le sujet, en disant, & bien ! CE PLUS GRAND INTÉRÊT, les Latins l'indiquoient, &c.

Il en est de même de cette phrase de Cicéron qui commence par un complément, *diuturni silentii finem hodiernus dies attulit*, & qui signifie, *d'un long silence, ce jour amène la fin*. L'esprit frappé de l'idée du long silence qu'on a gardé, commence par-là ; mais le liant aussitôt avec la fin de ce silence que le jour actuel amène, il l'unit en même tems, & sans le déplacer, avec ces mots auxquels il est relatif. C'est comme trois phrases, trois Tableaux qui se sont pré-

sentés successivement , & que l'esprit confond rapidement en un seul : c'est comme si l'on disoit, un long silence a régné , mais voici sa fin, ce jour l'amène ; & que supprimant ensuite tous ces intermédiaires , on-ouït ent'eux les autres mots , sans rien déranger à leur position : car il en résulteroit la phrase Latine ; *d'un long silence , la fin ce jour amène.*

La Construction Latine est donc plus animée , moins réfléchie , moins compassée , moins contrainte que la Construction Françoisé : d'ailleurs , toutes les deux sont assujetties à caractériser ou à indiquer d'une manière très-précise & très-claire , tous les rapports que soutiennent ent'eux les mots d'une même phrase.

Ajoutons que les Latins ont certains mots dont la place est toujours la même : ainsi la Préposition *CUM* (avec) se met constamment à la suite des Pronoms qu'elle régit : on dit, *meum*, moi-avec, & non *avec moi* ; *te-cum*, toi-avec, & non *avec-toi*, &c. C'est de-là que vient l'expression proverbiale, *c'est mon vade-mecum*, empruntée du Latin, & qui signifie mot à mot *c'est mon VA-MOI-AVEC.*

La Conjonction *que*, qui signifie &, & qui est le *se* final des Grecs, se met comme lui après le premier mot de la phrase qu'elle lie.

Pour désigner les phrases interrogatives, ils sont obligés d'employer des mots interrogatifs, *num*, *an*, *ne*. Les deux premiers se mettent toujours à la tête de la phrase ; & *ne*, toujours à la suite du premier mot. Ainsi l'on voit dans Térence (1) :

BACCHIS. NUM ego inlo!
SYRUS. At sîn' quid' vides?

BACCHIS. Quid?

BACCHIS. Est-ce que je vous peelle? SYRUS. Mais savez-vous qu'il faudroit s'il vous plait? BACCHIS. Quoi? (1)

Souvent encore le sens ou le ton seul indiquoit les phrases interrogatives. Lors , par exemple , que la même Bacchis dit un peu plus bas à Syrus : *Dignam me putas quam illudas*, le sens seul fait connoître que c'est une interrogation ; qu'elle ne veut pas dire, *tu me crois propre à devenir ton jouet* ; mais qu'elle dit avec vivacité, *me crois-tu propre à devenir ton jouet?*

(1) Heautontimorumenos, Act. IV. Sc. III.

(2) Ou, suivant la Traduction de M. l'Abbé Le Moine, qui s'ait?

C'est ainsi que dans les Langues qui employent, comme le Latin, les Verbes sans Pronoms, le ton seul fait distinguer la phrase narrative de la phrase interrogative. *L'avez* signifie également en Languedocien, suivant le ton avec lequel on le prononce, *vous l'avez*, & *l'avez-vous ?*

Il en est de même en Italien. Le sens seul fait connoître que la phrase suivante est interrogative :

... Dea quella mano
Che di morte si ingiusta è ancora immonda;
Reggerci sempre. (1)

& qu'on doit la rendre ainsi : « Devons-nous obéir à cette main, encore
« fumante d'un sang versé si injustement ? »

Ajoutons que dans toutes ces Langues, l'interrogation est désignée également par *que*, *quoi*, *qui*, *quel*.

Quid narret ? Que raconte-t'il ? En Italien, *che narra ?* En Languedocien, *que narre ?*

(1) Jéruf. délir, CHANT VIII. STR. LXXIX.



CHAPITRE V.

Des Noms qu'on donne à ces deux sortes de Constructions.

IL existe ainsi deux sortes de Constructions opposées entr'elles, & adoptées chacune néanmoins par plusieurs Peuples : l'une anciennement par les Grecs, par les Latins, &c. l'autre en usage actuellement chez tous les Peuples, à quelques variétés près.

Mais dans nos Langues modernes, nous nous rapprochons de la Construction Latine, toutes les fois que nous le pouvons, sans nuire à la clarté du sens.

De-là résulte une troisième espèce de Construction composée des deux autres, qui peut en donner une idée, & qu'on pourroit nommer CONSTRUCTION MIXTE.

Nous appellerons les deux autres, l'une CONSTRUCTION LOCALE, & l'autre CONSTRUCTION LIBRE. Construction locale, où le rapport des mots est marqué par la place qu'ils occupent : Construction libre, où ce rapport est marqué par la terminaison des mots, par leur forme.

On leur a donné, à la vérité, des noms fort différens, appellant l'une Construction *analogue*, & l'autre Construction *transpositive*. L'Abbé Girard paroît être le premier qui ait employé ces dénominations, adoptées généralement par ceux qui ont écrit dès-lors sur cet objet ; mais nous ne saurions les admettre, parce qu'elles supposent la décision d'une question qui n'est rien moins qu'éclaircie.

En donnant à la Construction Française ou à celle de telle autre Langue que ce soit, le nom d'*analogue*, on suppose qu'elle a plus d'analogie, de conformité, de rapport avec la Nature, & qu'elle est la Construction la plus parfaite : & en donnant à la Construction Grecque & Latine le nom de *transpositive*, on fait entendre que celle-ci intervertit l'arrangement naturel des mots, qu'elle donne lieu à un ordre opposé à celui de la Nature. On suppose encore par-là, que la Nature a un ordre fixe qui lui est propre, & dont elle ne peut jamais s'écarter ; qu'elle est déterminée invinciblement à suivre la même route.

Mais ces questions ont-elles été décidées ? Pouvoient-elles l'être, du moins dans le sens où l'on commença à donner ces noms tranchans ? Ne précipitait-on pas son jugement, d'après la différence qu'on voyoit entre ces deux sortes

de Constructions : & ces noms ne pouvoient-ils pas induire en erreur , en persuadant qu'en effet le Latin renverfoit l'ordre de la nature auquel se soumettoient nos Langues modernes :

Comme cette question est importante , & qu'elle a donné lieu dans ces derniers tems à une Controverſe célèbre par ſes tenans & par les obſervations qu'elle a fait naître , nous avons cru devoir la traiter dans quelques détails , & mettre en même tems ſous les yeux du Lecteur un Précis impartial de tout ce qui s'eſt dit pour & contre.

CHAPITRE VI.

PRÉCIS de ce qu'on a écrit pour déterminer quelle de ces deux Constructions eſt la plus naturelle.

M. l'Abbé BATTEUX entra le premier en lice en 1743. dans des Lettres adreſſées à M. l'Abbé d'Olivet , & qu'il reſondit pour en faire le cinquième volume de ſes Principes de Littérature, imprimé en 1764. ſous le nom de *Conſtruction Oratoire* : les vues qu'il y expoſe , furent adoptées par l'Abbé P L U C H E dans ſa *Méchanique des Langues & l'Art de les enſeigner*, &c. & par M. CHOMPRÉ.

M. du MARſAIS poſa des Principes directement opoſés à ceux-là , dans ſon *Traité de la Conſtruction grammaticale*.

M. l'Abbé Batteux y répliqua dans ce cinquième volume.

M. BEAUZÉ prit la défenſe de M. du Marſais dans le ſecond volume de ſa *Grammaire générale* : & il parut , peu de tems après , une Brochure en faveur des Principes de M. l'Abbé Batteux. Tels ſont les morceaux dont nous allons rendre compte. Nous nous flattons que cette analyſe fera plaiſir à nos Lecteurs , & ne déplaira pas aux Savans même dont nous extrairons ici les idées.

I. M. l'Abbé BATTEUX.

M. l'Abbé Batteux ſe propoſa dans ſon *Traité de la Conſtruction Oratoire*, de découvrir l'arrangement naturel des mots par rapport à l'eſprit & par rapport à l'oreille , & d'examiner la Conſtruction uſitée par la Langue Françoisé en la

considérant d'abord en elle-même, & la comparant ensuite avec la Construction de la Langue Latine.

« L'arrangement des mots, dit-il (pag. 5.), ne peut avoir pour objet que de satisfaire ou l'esprit ou l'oreille ; c'est-à-dire, de rendre le sens plus clair & plus fort, ou les sons plus agréables & plus convenables au sujet.

« Par rapport à l'esprit, l'arrangement naturel des mots doit être réglé par l'importance des objets ; & il l'est aussi dans les Langues qui sont assez flexibles pour suivre l'ordre de la Nature dans leurs Constructions.

« Afin d'établir que l'arrangement naturel des mots est réglé par l'importance des objets, examinons, ajoute-t-il, comment les idées entrent dans notre esprit & comment elles en sortent.

« Elles y entrent quelquefois en foule & pêle-mêle, comme quand nous jetons nos regards sur une vaste plaine qui nous offre une infinité d'objets : c'est la communication des idées par les yeux. Quelquefois aussi elles n'y entrent que seule à seule : ce qui arrive sur-tout quand la communication se fait par les oreilles, & principalement par le moyen des signes d'instruction, tels que sont les mots. Comme les mots ne peuvent être proférés que les uns après les autres, les idées attachées aux mots ne peuvent aussi sortir qu'une à une de la bouche de celui qui parle ; & par conséquent, elles ne peuvent entrer aussi-tôt dans l'esprit de celui qui écoute.

« L'ordre dans lequel elles sortent, est-il indifférent, ne l'est-il pas ? Peut-on également présenter d'abord les idées principales ou les accessoires, les plus intéressantes ou celles qui le sont le moins ? En un mot, y a-t-il des objets qu'on doit préférablement offrir au premier moment, c'est-à-dire au moment le plus vil, de l'attention de celui qui écoute ?

« On ne seroit point dans le cas de faire cette question, si les Langues étoient assez flexibles pour se plier en tout aux divers mouvemens de l'ame. Il n'est pas douteux qu'alors elles suivissent constamment l'ordre qui seroit prescrit par l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Mais comme dans plusieurs Langues, il se trouve des configurations grammaticales qui exigent une marche ou ordonnance particulière, & que d'ailleurs l'esprit humain a travaillé lui-même sur les propres idées, pour en reconnoître & distinguer les rapports ; on a imaginé deux nouvelles sortes d'ordre ou d'arrangement pour les mots ; le *Grammatical*, qui se fait selon le rapport des mots considérés comme régissans ou régis ; & le *Métaphysique*, qui considère les rapports abstraits des idées. Si on y joint l'ordre *Oratoire*, qui ne considère que le but de celui qui parle, on aura trois espèces d'arrangement ou

de Construction, qui peuvent être employées dans le Discours.

« On dit dans la Construction Grammaticale, *lumen solis*, la lumière du soleil; parce que le mot *solis* est déterminé à être au génitif par le mot *lumen*; or, dit-on, le déterminant doit être avant le déterminé.

« L'ordre Métaphysique veut que le sujet d'une Proposition soit avant son attribut, la cause avant l'effet, la substance ou l'existence avant le mode ou les qualités qui lui appartiennent. Selon cet arrangement, il faudroit dire *solis lumen*, du soleil la lumière, parce que le soleil est la cause de la lumière. Mais dans les autres cas, cet ordre rentre à peu-près dans l'ordre Grammatical, parce que celui-ci, tout grammatical qu'il est, se trouve réellement fondé sur la Métaphysique.

« Au reste, qu'on les distingue ou non, ils ne semblent faits ni l'un ni l'autre pour régler la marche du Discours Oratoire. L'ordre Grammatical est une contrainte donnée à l'esprit & aux idées, plusôt qu'une Règle de Construction. Attaché au genre & à l'analogie particulière d'une Langue, nulle part il n'est absolument le même. Il y a des Langues où il est précisément le contraire de ce qu'il est dans d'autres Langues: ce qui ne pourroit arriver s'il étoit naturel. Il y a donc uné de ces deux Constructions qui n'est point dans la Nature, puisque la Nature n'a pas deux voies.

« Il en est de même de l'ordre Métaphysique; il peut être bon quelquefois pour les Savans, quand ils discutent ou qu'ils analysent leurs idées; mais le Peuple pour qui & par qui ont été faites les Langues; mais les femmes, dont le goût aide plus à polir & à perfectionner les Langues, que les discussions & les analyses des Savans, se doutent-elles de ce que c'est que mode, substance, cause, effets, qualités? Le Peuple ne connoît, ne voit, ne fait, que par le sentiment ou même par la sensation que l'objet produit en lui: c'est l'impression réelle qui le détermine, qui le dirige. Il dira, *Alexandre a vaincu Darius*, ou *Darius a été vaincu par Alexandre*, selon qu'il est affecté, & que les objets le frappent: il ne connoît que cette Règle.

« Il faut donc en revenir à la troisième espèce d'ordre ou d'arrangement, à celui qui est fondé sur l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Qu'est-ce qui se passe en nous-mêmes, lorsque nous nous déterminons à quelque mouvement? Je vois un objet; j'y découvre des qualités qui me conviennent ou qui ne me conviennent point, je m'y porte, ou je le fuis. Je connois avant que de me mouvoir. Je veux aller au Louvre, je pense d'abord au Louvre, ensuite je vais; *ad Regiam vado*; voilà ce qui se passe en moi-même.

« Si je veux faire entendre à un homme autre que moi qu'il doit fuit ou rechercher

rechercher quelque objet, commencerai-je par l'engager à avancer ou à s'éloigner : Je lui montrerai l'objet, & l'objet lui dira ce qu'il doit faire : l'ordre que j'ai suivi pour moi, est le même à suivre pour lui : j'ai vu un serpent, j'ai fui : il faut donc que je lui donne d'abord l'idée du danger, si je veux qu'il se détermine à fuir. . . Ce n'est pas l'ordre de la Métaphysique grammaticale, mais celui de la Métaphysique oratoire, celui du sentiment & de la vérité.

« C'est donc l'objet principal (1) qui doit paroître à la tête de la phrase. . . Quand Scévola veut (2) apprendre à Porcenna qu'il est Romain, il dit, *Romanus sum Civis*, Romain suis Citoyen. Quand Gavius s'écrite, du haut de la croix où il est attaché, il dit, *Civis Romanus sum*, Citoyen Romain je suis ». C'est que la qualité de *Romain* étoit dans l'un l'objet principal; dans l'autre, c'étoit celle de Citoyen.

« De deux mots (3) qui concourent à ne former qu'une notion, l'idée qui présente la partie de la notion la plus importante, se montre la première : *Necque turpis mors fortis viro, nec immatura consulari, nec misera sapienti* : « Nulle mort ne peut être honteuse pour l'homme de bien, ni prématurée pour un Consulair, ni malheureuse pour un Sage (4) ».

« Notre Auteur ayant ainsi développé les principes sur cet objet, fait voir que l'arrangement naturel des mots ne peut céder qu'à l'harmonie (5), & que c'est de cet arrangement naturel que résultent en partie la vérité, la clarté, la force, en un mot la naïveté du Discours (6).

Il examine ensuite un passage de Denys d'Halicarnasse sur le même sujet (6), & qui est trop intéressant pour que nous l'omettions : on y verra, d'ailleurs, l'attention que les Romains donnoient à cet objet ; & qu'il est impossible de résoudre une question de cette nature, quand on n'a pu se former une idée de la métaphysique des Langues par l'examen d'un très-grand nombre.

(1) Page 10. (2) Page 11. (3) Page 15.

(4) Chap. III. p. 34. (5) Chap. IV. p. 44. (6) Chap. V. p. 42.

(7) M. l'Abbé Bateux observe ici qu'il traduit les exemples Latins en suivant l'ordre des idées autant qu'il lui étoit possible, pour faire sentir qu'il n'est peut-être pas si difficile qu'on le pense de se conformer à la Construction Latine, ou du moins d'en approcher : il auroit donc traduit celle-ci d'une manière encore plus assortie à ses vues, en la rendant ainsi : « Point de honteuse mort pour l'homme fort, ni de prématurée pour un consulair, &c.

DENYS D'HALICARNASSE, dans son Traité de l'arrangement des mots, dit : « Qu'il a feuilleté tous les Auteurs anciens, & en particulier les Stoïciens, qui ont beaucoup écrit sur la nature & les règles du Langage ; mais il avoue qu'il n'a rien trouvé nulle part sur l'arrangement des mots, relativement à la perfection de l'éloquence. J'ai ensuite, dit-il, réfléchi en moi-même, & j'ai cherché si la nature ne nous auroit pas donné quelque principe sur cet objet : car en tout genre, c'est LA NATURE QUI SERT DE BASE, & qui fournit les vrais principes, lorsqu'il y en a. Je fis d'abord quelques vues qui m'avoient paru assez heureuses ; mais bientôt il fallut les abandonner, parce qu'elles ne menoiens point au but. Il m'avoit donc paru que la nature étoit un guide qu'il falloit suivre en fait de Construction Oratoire ; & d'abord que les Noms devoient précéder les Verbes, parce que le Nom exprimant la chose, & le Verbe ce qui se fait de la chose, il est dans l'ordre de la nature que l'idée de la chose soit avant l'idée de la modification de la chose »...

« Mais ce principe n'est pas juste, parce qu'il ne s'étend pas à tout, & qu'on trouve dans les Poètes une infinité d'exemples du contraire, & la construction n'en est pas moins agréable... Je voulois (4) encore que les Substantifs fussent avant les Adjectifs... les Tems Présens avant les autres tems... mais toutes ces règles se sont trouvées contredites par la pratique... Je reviens donc à mon objet, & je dis que les Anciens, Poètes, Historiens, Philosophes, Orateurs, ont donné la plus grande attention à cette partie de l'élocution. Ils ne plaçoient point au hasard ni les mots, ni les membres, ni les périodes. Ils avoient un certain art des règles, dont je vais tâcher de donner au moins les plus nécessaires.

Il les réduit au seul instinct de l'oreille, & ne considère les mots que comme le bois, les pierres & les autres matériaux qui entrent dans la bâtisse d'une maison ; mais il n'a pas vu, dit M. l'Abbé Bartheux, que les mots ne sont pas seulement le corps & le matériel du Discours, mais qu'ils contiennent l'âme, les passions de celui qui parle, & que les passions ne peuvent être indifférentes ni à l'arrangement des idées, ni à celui des mots qui expriment ces idées : ce qui est singulier, c'est qu'il convient lui-même de cette vérité : « autre est la Construction, dit-il, dans le sang-froid, autre dans la passion, &c.

« Denys d'Halicarnasse n'auroit donc pas dû chercher, conclut notre Auteur (1), la raison de l'arrangement des mots dans la seule sensibilité de l'o-

(1) Page 42. (2) 73.

=reille; il auroit fallu y joindre la marche des idées & celle des passions =.

Notre Auteur examinant ensuite l'arrangement naturel des mots par rapport à l'oreille, dit (1), que l'oreille a trois points à juger dans l'élocution oratoire. 1°. Les sons qu'on lui présente comme une suite ou un courant d'impressions qu'elle reçoit. 2°. Les interruptions qu'on met dans cette suite, comme des points de repos, dont elle peut avoir besoin aussi-bien que celui qui parle. 3°. L'accord de ces sons & de ces repos, avec l'idée exprimée & le sujet traité: trois choses qu'il désigne par ces mots, *Mélocie, Nombre & Harmonie oratoire*.

Nous ne le suivrons pas dans tout ce détail, trop éloigné de notre objet: nous ne nous arrêterons qu'aux observations relatives à la construction, & à celles qui seront nécessaires pour lier toutes ces idées entr'elles.

Ainsi, il remarque que la Mélocie dans le discours (2) dépend de la manière dont tous les sons simples ou composés sont assortis & liés entr'eux pour former les syllabes, dont les syllabes le sont entr'elles pour former un mot, les mots entr'eux pour former un membre de période, enfin les périodes elles-mêmes pour former ce qu'on appelle le discours.

Relativement aux sons, il faut dans notre Langue que les consonnes & les voyelles soient tellement mêlées & assorties qu'elles se donnent les unes aux autres la confiance & la douceur. Et par rapport aux mots, il faut qu'ils ayent de la fermeté & en même tems de la douceur, qu'ils coulent librement, légèrement, qu'ils soient polis sans être mous, & soutenus sans être hérissés.

A l'égard du Nombre oratoire, il le considère (3) comme une durée ou une suite d'instans, coupée par portions symétriques, c'est-à-dire, égales ou également inégales, & il fait voir de quelle manière ces portions sont marquées par la nature elle-même. Tout se fait chez elle par mesure, tout y marche en cadence; nous le voyons sans sortir de nous-mêmes; tous nos membres ont une étendue proportionnelle; nos pas sont égaux entr'eux, notre respiration se fait à tems égaux; nos artères ont des pulsations égales; le marteau du forgeron tombe en cadence; le Tisserand lance sa navette & frappe sa toile en mesure: il n'est pas jusqu'au Moissonneur qui ne promène sa faux avec nombre... Le nombre soutient les forces & les ranime.

1°. On ne compte pas seulement les syllabes, on les mesure encore, c'est-à-dire, on évalue les tems qu'on met à les prononcer.

(1) Page 74. (2) Page 84. (3) Page 94.

3°. On a soin de réserver pour la fin, les sons qui peuvent être les plus beaux, afin que le repos de l'oreille n'ait rien que d'agréable.

4°. Enfin les mots se meuvent avec plus ou moins de vitesse & de force, suivant la nature de l'objet qu'ils peignent.

Ce qui forme autant de classes du *Nombre oratoire* qui influent sur la *Construction* des tableaux de nos idées; mais que nous ne saurions analyser, sans une trop grande digression.

Enfin au sujet de l'Harmonie, il la considère : 1°. relativement à l'accord des sons, des syllabes, des mots, des nombres, avec les objets qu'ils expriment : 2°. dans l'accord ou la concorde du style avec le sujet ou la matière qu'on expose.

Notre Auteur appliquant ces principes à la *Construction* qui est particulière à la Langue Française, observe que la diversité des Langues à l'égard de la *Construction* ou de l'arrangement de leurs mots, provient de la nature même de ces mots. « Toutes les Langues, dit-il (1), consistent dans des sons... figurés de telle ou telle manière... Or ces sons figurés sont multipliés plus ou moins, ce qui fait abondance ou pauvreté: ils ont plus ou moins de force, ce qui fait énergie ou faiblesse: ils ont plus ou moins de flexibilité, ce qui produit la douceur, la clarté, la justesse ».

De-là les différentes sortes de *Constructions*, chaque Langue étant obligée de s'écarter plus ou moins de la nature, par rapport à l'arrangement de ses mots, suivant qu'elle y est forcée par la difficulté ou par la faiblesse, ou par l'inflexibilité. La différence qui regne entre le Français & le Latin relativement à la *Construction*, n'a pas d'autre cause.

« J'entends dire tous les jours, & je lis dans tous les Livres, reprend à cet égard notre Auteur, que les Latins avoient beaucoup plus d'avantages que nous. Nous sommes obligés, dit-on, de suivre toujours le même arrangement, nominatif, verbe, régime, c'est une marche éternelle qui ne varie jamais. Les Latins, au contraire, maîtres de leur construction, placent leurs mots à leur gré, sans être asservis à aucune règle. C'est tantôt un Verbe qui se montre à la tête, tantôt un Adjectif, quelquefois un Adverbe, selon qu'il leur plaît, sans autre loi que celle de l'Harmonie ».

« D'autres ont pris la chose d'une autre manière qui sembleroit plus juste, si elle étoit fondée en raison. Bien loin de plaindre la Langue Française d'être

(1) Page 201.

asservie à une Construction monotone, ils la félicitent sur la clarté qu'ils prétendent que lui procure cette Construction ».

Notre Auteur rejetant toutes ces idées, demande « si nous sommes bien ; nous François, placés, comme il faudroit l'être, pour juger des inversions Latines & des nôtres... Il pourroit bien arriver que ce que nous croyons voir chez les autres, ne fût que chez nous ».

Les Latins ayant des cas dans leurs noms, ces noms pouvoient être régissans ou régis, indépendamment de la place qu'ils occupoient dans la phrase : chez nous, on ne reconnoit leur valeur que par la place où ils sont. Les Latins expriment par un seul mot, ce que nous ne désignons en fait de Verbes que par deux ou trois : *docui*, j'ai enseigné ; *doctus sum*, j'ai été enseigné, où nous réunissons trois Verbes différens pour un seul tems.

M. L'Abbé Barteux en conclut : 1°. Que notre Langue doit avoir dans ces deux espèces, une autre Construction que les Langues qui ne sont point sujettes à ces deux inconvéniens. 2°. Que notre Langue doit reprendre les Constructions ordinaires aux autres Langues, quand elle n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas.

§. II.

M. DU MARSAIL.

M. DU MARSAIL parut contredire ces idées dans son *Traité de la Construction Grammaticale* (2) ; il posoit du moins des Principes différens, soit qu'il ne connoit point ceux-là, soit qu'il n'eût pu les goûter.

« En termes de Grammaire, dit-il, on appelle CONSTRUCTION l'arrangement des mots dans le Discours. Ce mot est pris ici dans un sens métaphorique, & vient du Latin *construere*, construire, bâtir, arranger.

« La Construction est vicieuse, quand les mots d'une phrase ne sont pas arrangés selon l'usage d'une Langue.

« Elle est *louchée*, lorsque les mots sont placés de façon qu'ils semblent se rapporter à ce qui précède, pendant qu'ils se rapportent réellement à ce qui suit.

« On dit *Construction pleine*, quand on exprime tous les mots dont les rapports successifs forment le sens que l'on veut énoncer.

(1) Imprimé dans les Principes de Grammaire, Tome I. p. 178. &c. & dans le Dictionnaire Encyclopédique. Le Journal des Savans du mois de Juin 1775. en fit un extrait accompagné de grands éloges.

« Au contraire, elle est *elliptique*, lorsque quelqu'un de ces mots est sous-entendu....

« Il y a en toute Langue trois sortes de Constructions (1).

« I. CONSTRUCTION NÉCESSAIRE, SIGNIFICATIVE OU ÉNONCIATIVE; on l'appelle aussi SIMPLE ET NATURELLE. C'est celle par laquelle seule les mots font un sens.... Elle est la plus conforme à l'état des choses... le moyen le plus propre & le plus facile que la Nature nous ait donné pour faire connoître nos pensées par la parole.

« Elle est appelée NÉCESSAIRE, parce que c'est d'elle seule que les autres Constructions empruntent la propriété qu'elles ont de signifier; au point que si la *Construction nécessaire* ne pouvoit pas se retrouver dans les autres sortes d'énonciations, celles-ci n'exerceroient aucun sens dans l'esprit, ou n'y exciteroient pas celui qu'on vouloit y faire naître.

La seconde sorte de Construction est la CONSTRUCTION FIGURÉE.

La troisième est celle où les mots ne sont ni tous arrangés suivant l'ordre de la Construction simple, ni tous disposés selon la Construction figurée. C'est la CONSTRUCTION USUELLE, celle qui est le plus en usage.

Pour faire connoître nos pensées, nous sommes contraints de donner, pour ainsi dire, de l'étendue à celles-ci, & des parties; ces parties deviennent l'original des signes dont nous nous servons dans l'usage de la parole; ainsi nous divisons, nous analysons, comme par instinct, notre pensée: nous en rassemblons toutes les parties, selon l'ordre de leurs rapports; nous lions ces parties à des signes.

Les enfans apprennent cette analyse par les noms qu'ils entendent donner aux objets, par l'ordre successif qu'ils observent qu'on suit en nommant d'abord les objets, & en énonçant ensuite les modificatifs & les mots déterminans.

Cette méthode est de tous les tems & de tous les pays: il n'y a donc dans toutes les Langues qu'une même manière nécessaire pour former un sens avec les mots; c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiant & déterminant.

« Cette manière d'énoncer les mots (2) successivement, selon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précède, a fait règle dans notre esprit. Elle est devenue notre modèle invariable;

(1) Page 161.

(2) Page 170.

au point que, sans elle, ou du moins sans les secours qui nous aident à la rétablir, les mots ne présentent que leur signification absolue, sans que leur ensemble puisse former aucun sens. Par exemple :

*Arma virumque cano, Troje qui primus ab oris
Italian, fatis profugus, Lavinaque venit
Litora,*

« Otez à ces mots Latins les terminaisons ou déclinences qui sont les signes de leur valeur relative, & ne leur laissez que la première terminaison qui n'indique aucun rapport, vous ne formerez aucun sens. Ce seroit comme si l'on disoit :

*Armes, homme, je chante, Troie, qui, premier, des côtes ;
Italie, destin, fugitif, Lavinien, vint, rivages,*

« Si ces mots étoient ainsi énoncés en Latin avec leurs terminaisons absolues, quand même on les rangeroit dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non-seulement ils perdroient leur grace, mais encore ils ne formeroient aucun sens : propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaisons relatives, qui, après que toute la proposition est finie, nous les font regarder selon l'ordre de leurs rapports, & par conséquent selon l'ordre de la *Construction simple, nécessaire & significative.*

Cano arma virum ; qui vir profugus d' Italie, venit primus ; ab oris Troje, in Italian, atque ad litora Lavina.

« Tant la suite des mots & leurs déclinences ont de force pour faire entendre le sens ! *Tantum series juncturaque pollet* (3).

« Quand une fois cette opération m'a conduit à l'intelligence du sens, je lis & je relis le texte de l'Auteur ; je me livre au plaisir que me cause le soin de rétablir, sans trop de peine, l'ordre que la vivacité & l'empressement de l'imagination, l'élégance & l'harmonie, avoient renversé ; & ces fréquentes lectures me font acquérir un goût éclairé, pour la belle Latinité.

« La *Construction simple* est aussi appelée *CONSTRUCTION NATURELLE* ; parce que c'est celle que nous avons apprise sans maître, par la seule construction mécanique de nos organes, par notre attention & notre penchant à l'imitation. . . .

(3) HORACE, *Art. Poët.* v. 240.

« Comme par-tout les hommes pensent, & qu'ils cherchent à faire connoître la pensée par la parole, l'ordre dont nous parlons est au fond uniforme par-tout, & c'est encore un autre motif pour l'appeler *naturel*.

« Il est vrai qu'il y a des différences dans les Langues; différence... dans les noms... différence dans les terminaisons... & dans les tours... mais il y a uniformité, en ce que par-tout la pensée qui est à énoncer, est divisée par les mots qui en représentent les parties, & que ces parties ont des signes de leur relation.

« Enfin cette Construction est encore appelée *NATURELLE*, parce qu'elle suit la Nature, je veux dire, parce qu'elle énonce les mots selon l'état où l'esprit conçoit les choses. *Le Soleil est lumineux*. On suit ou l'ordre de la relation des causes avec les effets, ou celui des effets avec leur cause. La Construction simple procède ou en allant de la cause à l'effet, ou de l'agent au patient, comme quand on dit: *Dieu a créé le Monde: Auguste vainquit Antoine*. . . où la Construction énonce la pensée en remontant de l'effet à la cause & du patient à l'agent; *le Monde a été créé par le Tout-Puissant: Antoine fut vaincu par Auguste*. . .

« Or, dans l'un & dans l'autre de ces deux Cas, l'état des choses demande que l'on commence par le sujet. En effet, la Nature & la raison ne nous apprennent-elles pas: 1°. Qu'il faut être avant que d'opérer: 2°. Qu'il faut exister avant que de pouvoir être l'objet de l'action d'un autre: 3°. Qu'il faut avoir une existence réelle ou imaginée, avant que de pouvoir être considéré comme ayant telle ou telle qualité: &c. . .

II. De la Construction figurée.

« L'ordre successif des rapports (p. 181) n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole. La vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connoître ce qu'on pense, l'harmonie, &c. . . font souvent que l'on supprime des mots. . . on interrompt l'ordre de l'analyse; on donne aux mots une place ou une forme, qui au premier aspect ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner. . .

Cette seconde sorte de Construction est appelée *Construction figurée*, parce qu'elle prend une figure, une forme qui n'est pas celle de la Construction simple.

Notre Auteur observe ensuite qu'il y a six sortes de figures usitées dans cette espèce de Construction; & il les considère successivement: arrêtons-nous

à la quatrième, ou l'HYPERBATE, la seule qui soit relative à l'inversion

« HYPERBATE, dit-il (p. 104.) signifie *confusion, mélange de mots*. C'est lorsqu'on s'écarte de l'ordre successif de la Construction simple... Cette figure étoit, pour ainsi dire, naturelle en Latin... au lieu que nous ne pouvons faire usage des inversions, que lorsqu'elles sont aïdées à ramener à l'ordre significatif de la Construction simple. Ce n'est que relativement à cet ordre, lorsqu'il n'est pas suivi, qu'on dit en toute Langue qu'il y a inversion, & non par rapport à un prétendu ordre d'inserts & de passion, qui ne sauroit jamais être un ordre certain, auquel on peut opposer le terme d'inversion.

« En effet, on trouve dans Cicéron & dans chacun des Auteurs qui ont beaucoup écrit, le même fond de pensée, énoncé avec les mêmes mots, mais toujours disposé dans un ordre différent.

M. du Marfais passe ensuite à ce qui regarde la Construction usuelle : nous n'en rapporterons que la définition.

« La troisième sorte de Construction (p. 116.) est composée des deux précédentes. Je l'appelle CONSTRUCTION USUELLE, parce que j'entends par cette Construction, l'arrangement des mots qui est en usage dans les Livres, dans les Lettres, & dans la conversation des honnêtes gens. Cette Construction n'est souvent, ni toute simple, ni toute figurée... &c.

§. III.

Extrait de l'Examen fait par M. l'Abbé Barreux, du système de M. du Marfais.

Cette Dissertation de M. du Marfais sur la Construction, ayant vu le jour, M. l'Abbé Barreux en fit une critique, insérée à la suite de son Ouvrage sur la Construction Oratoire (1).

Il observe d'abord qu'il y auroit eu plus d'exactitude à appeler l'Hyperbate *transposition* que *confusion* : ce dernier mot porte une idée de vice & de défaut : & l'Hyperbate est une beauté.

Mais de ce que, comme M. du Marfais en convient, l'Hyperbate étoit naturelle aux Latins, il en infère ou que cette figure n'étoit point sentie par ce Peuple, ou qu'il devoit la définir, non comme le renversement, mais comme l'observation de l'ordre successif de la Construction simple. Car l'Hyperbate, dans toute Langue où elle est figure, doit être le renversement de l'ordre qui y est usité. Il auroit donc dû, en voyant une Langue riche & parfaitement

(1) Part. II. Chap. III.

flexible, suivre constamment un ordre contraire à celui qui nous paroît naturel, soupçonner qu'il pouvoit y avoir un autre ordre aussi naturel que celui qu'on dit être celui de l'esprit & des idées. Il seroit très-singulier que la Langue Latine, libre de suivre par-tout la Nature, qui est la seule voie de la persuasion, ne la suivit presque jamais; & que la Langue Française, enchaînée & contrainte par la roideur & la configuration de ses mots, la suivit presque toujours.

« M. du Marçais, ajoute-t-il (p. 231), confond l'instruction donnée avec l'impression reçue. L'ordre d'instruction est spéculatif sans doute, il ne peut être autre chose; c'est celui qui est suivi dans le procédé présenté par M. du Marçais. Mais celui de l'impression reçue qui est le plus fort, sans nulle comparaison, est au contraire tout relatif à l'action, à l'intérêt de celui qui la reçoit. L'ordre de l'un ne peut donc pas être l'ordre de l'autre, il est essentiel de ne s'y pas tromper.

« Il est toujours à côté de la question (233). On lui accordera aisément que sans l'expression des rapports, les mots ne forment aucun sens : cela est vrai essentiellement, non-seulement dans le Latin, mais dans toute Langue. On lui accordera encore que l'esprit doit avoir prévu & comme présent le sens, avant que l'ame soit émue. Mais suit-il de-là que dans les Langues où les mots renferment en eux-mêmes l'idée de l'objet & celle de ses rapports Grammaticaux, il faille que le mot qui signifie la cause, soit avant celui qui signifie l'effet : Puisqu'on ne peut pas satisfaire complètement l'esprit en un seul mot, & qu'il en faut nécessairement plusieurs, si ces mots ont également chacun leur rapport exprimé, pourquoi ne commenceroit-on point par ceux qui renferment en eux l'intérêt de la phrase : Quand je dis *arma virumque*, l'accusatif m'annonce un Verbe actif qui suit : quand je dis *cano* tout seul, ce même Verbe étant actif, ne m'annonce-t-il pas un objet de ce chant, objet qui sans doute me sera bientôt présenté : Ma pensée est donc également suspendue dans l'un & l'autre cas . . Il est donc indifférent pour l'intégrité du sens qu'on commence par le Verbe ou par le régime.

« Mais ce qui ne l'est point, c'est que M. du Marçais convienne lui-même que la construction est l'ordre, que la vivacité, l'empressement de l'imagination & l'harmonie avoient renversé. Sa construction est donc contraire à la vivacité, à l'empressement de l'imagination, &c. C'est donc l'ordre contraire à l'Éloquence, & par conséquent l'ordre contraire à la Nature.

« Si je voulois faire sentir les différences de la Construction Latine, tant en prose qu'en vers, avec la Construction Française, j'aurois d'un procédé plus simple que celui de M. du Marçais.

« Je lirois d'abord les deux vers de Virgile sans rien prononcer sur la Construction de leur phrase, *arma virumque cano*, &c. Ensuite je les mettrois en prose selon la Construction Latine : *arma atque virum cano, qui vie primas ab oris Trojae, fatus profugus, Italiam venit Laviniaque littora* : Construction qui ne diffère de celle du Poëte qu'en deux endroits, c'est-à-dire, qu'il n'y a que deux inversions.

« Je traduirois cette prose avec la construction, *Les armes & le Héros je chante, qui le premier des côtes de Troie, étant par le destin poursuivi, en Italie vint aux rivages Lavinien.* J'observerois que cette Construction, toute Latine & toute Gothique qu'elle est, nous donne fort bien le sens de l'Auteur sans avoir eu besoin de la Construction grammaticale qu'en a faite M. du Marçais.

« Je traduirois ce même Latin suivant la Construction Française : *Je chante les armes & ce Héros, qui, poursuivi par les destins, vint le premier des côtes de Troie en Italie, & s'arrêta sur les rivages de Lavinie. . . .*

« Enfin, pour faire le cercle complet, je présenterois les vers de Despréaux.

Je chante les combats & cet homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

« Ces cinq Constructions de la même phrase en vers & en prose, en Latin & en François, seroient voir, 1°. combien peu les Poëtes s'écartent de la Construction naturelle de leur Langue. Selon le système de M. du Marçais, il y auroit dans les deux vers de Virgile dix-huit ou vingt renversemens de l'ordre naturel. Quel cahos, quelle confusion dans le Peintre de la Nature le plus vrai, & dans une Langue qui fournit le plus de couleurs, de nuances & de Constructions !

« On y verroit, 2°. que la Construction Latine en prose donne le sens de la phrase, sans qu'on ait recours à la Construction grammaticale, telle que l'a faite M. du Marçais. 3°. Que dans notre Langue, nous n'employons cette Construction grammaticale, que lorsque nous ne pouvons employer l'autre, sans nous exposer aux équivoques : & qu'en Poësie même, nous ne pouvons nous rapprocher de la Construction Latine par les inversions, que quand le sens n'en est ni moins clair ni moins précis.

« Il ne s'agit point ici de disputer du mot. Nous cherchons laquelle des deux Constructions est la plus vive & la plus naturelle, celle des Latins du nôtre, afin de savoir, si lorsque nous écrivons, nous devons rendre à nous

raprocher ou à neur éloigner des Latins. Le mot *inversion*, dans le sens dans lequel je l'ai employé, ne signifie que le renversement de l'ordre naturel à l'éloquence. Toute la question se réduisoit à savoir si les Latins suivoient cet ordre : S'ils le suivoient, nous le renversons, cela est évident. Or si nous le renversons, il est important de chercher les moyens de le rétablir s'il y en a, & d'approcher des modèles qui l'ont suivi, & qui sont parvenus par cette voie à une éloquence qui semble au-dessus de nos forces . . .

D'ailleurs, « il est aussi aisé de marquer l'ordre d'insérêt que de marquer l'ordre métaphysique, puisque ce sont deux corrélatifs, dont l'un excluant l'autre, donne par la simple opposition, une idée aussi nette de son contraire, que celle qu'on a de lui ».

« Enfin, toutes les fois que l'ordre simple ou spéculatif est renversé, M. du Marçais convenant que c'est par la passion ou par l'harmonie, cet aveu n'est-il pas un principe suffisant pour fonder l'art des Constructions oratoires ? »

« Il résulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici, 1°. qu'il y a deux manières d'arranger les mots, l'une selon l'esprit, l'autre selon le cœur de celui qui parle ou de ceux à qui l'on parle : 2°. Que la première manière étant toute philosophique ou d'exposition, peut convenir . . . à tout ce qui est purement spéculatif, & que la seconde étant toute oratoire, toute livrée à l'intérêt ou aux passions, appartient de droit au Barreau, à la Chaire, à la Poésie, &c . . . 3°. Que celle-ci est la seule vraiment naturelle, parce que dans toute Langue, c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle, & la seule que les Latins & les Grecs aient connue . . . Et qu'il existe une inversion beaucoup plus importante que cette inversion grammaticale que M. du Marçais croit être unique, & qui méritoit d'être approfondie au moins par les Orateurs & par les Philosophes, puisque c'est elle qui éloigne de la perfection de l'éloquence les Langues qui y sont assujetties par la structure de leurs mots & par l'embaras des auxiliaires trop multipliés ».

§. IV.

M. BEAUZÉE.

M. Beauzée a consacré à l'examen de cette question une portion considérable du second volume de sa Grammaire générale (1). Il s'y proposa de prendre la défense de M. du Marçais contre M. l'Abbé Banneux : & divisa son objet en trois articles.

(1) Tom. II. Liv. III. Chap. IX. p. 444.-506.

Il développe dans le premier, les fondemens de la Construction analytique & grammaticale ; il fait voir qu'elle est la même dans les Langues analogues & dans les Langues transpositives ; que c'est une vérité de fait & d'expérience, que dans toutes, le sujet précède le Verbe ; que le Verbe est suivi de son complément ; qu'un adjectif ne vient qu'après le nom auquel il est joint ; que c'est l'effet de l'impression de la nature. — La pensée étant indivisible, ne peut être par elle-même l'objet immédiat d'aucune image, parce que toute image suppose des parties assorties & proportionnées. C'est donc l'analyse logique de la pensée qui peut seule être figurée par la parole. Or il est de la nature de toute image de représenter fidèlement son original ; ainsi la nature du langage exige qu'il peigne exactement les idées objectives de la pensée & leurs relations. Ces relations supposent une succession dans leurs termes ; la priorité est propre à l'un, la postériorité est essentielle à l'autre. Cette succession des idées, fondée sur leurs relations, est donc en effet l'objet naturel de l'image que la parole doit produire ; & l'ordre analytique est le véritable ordre naturel, qui doit servir de base à la Syntaxe de toutes les Langues.

Il relève ensuite la contradiction dans laquelle est tombé M. l'Abbé Batteux, en voulant prouver que la Construction Latine étoit plus naturelle que la nôtre, après avoir dit que les François ne sont pas placés comme il faudroit l'être pour cela ; & il est bien éloigné d'admettre ce principe. Il ajoute que la Construction oratoire ne fut jamais de la compétence de la Grammaire, mais seulement l'analyse de la pensée, ou la Construction Grammaticale, & que celle-ci est de tous les Peuples, & puisée dans la nature.

Il s'appuie d'Isidore de Séville, de Servius, de Priscien, de Quintilien, de Denys d'Halicarnasse, de l'Abbé Pluche.

Dans l'Article II (p. 492) M. Beauzée passe à l'examen des preuves des nouveaux systèmes de Construction, & il s'attache en particulier à celui de M. l'Abbé Batteux.

— Je demande d'abord, dit-il, si les décisions de l'insérêt sont assez constantes, assez uniformes, assez invariables, pour servir de fondement à une disposition technique ? Chacun sait que tels doivent être les principes des Sciences & des Arts ; & il seroit, ce me semble, bien difficile de démontrer cette invariabilité dans le principe de l'insérêt : au contraire, dans ce principe, pour me servir des termes de l'Auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, ce qui sera inversion pour l'un, souvent ne le sera pas pour l'autre : car dans une suite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde soit également affecté par la même raison. Par exemple, si de ces deux idées contenues dans la

phrafe serpente fuge, je vous demande quelle est la principale, vous me direz, vous, que c'est le serpent ; mais un autre prétendra que c'est la fuite, & vous aurez tous deux raison. L'homme peureux ne songe qu'au serpent ; mais celui qui craint moins le serpent que ma perte, ne songe qu'à ma fuite : l'un m'effraye, & l'autre m'avertit ».

On peut même opposer un autre principe à celui de M. Bartheux. C'est de songer moins à ce qui nous intéresse, pour gagner un Auditeur, qu'à le déterminer par son propre intérêt. C'est l'amour des autres mis adroitement à la place de nous-mêmes.

« D'ailleurs rien de plus mobile, de plus inégal, de plus changeant, que l'intérêt : ce qui m'intéressoit hier, ne m'intéresse plus aujourd'hui, si même je ne m'intéresse à ce qu'il y a de plus opposé... Et l'on assignera ce principe si variable, comme la règle fixe & naturelle de l'élocution !..

« M. Bartheux convient que le nombre & l'harmonie dérangent souvent la Construction que doit opérer son principe... Vous voilà au vrai principe de l'élocution oratoire dans la Langue Latine, dans la Langue Grecque, & sauf les modifications convenables, dans toutes les Langues du monde. C'est l'harmonie qui est la première, & peut-être l'unique cause, qui a déterminé le génie des deux Langues à autoriser les variations des cas, afin de faciliter les inversions de l'ordre grammatical, plus propre à flatter l'oreille par la variété, par la mélodie, par le nombre, par la marche inflexible & monotone de la Construction naturelle & analytique ».

Cicéron, Quinilien, Denys d'Halicarnasse n'ont consulté que l'oreille pour régler la Construction oratoire d'après les loix de l'harmonie. Le cœur & les passions ne sont comptés pour rien à cet égard.

M. Beauzée attaque ensuite l'Auteur de la Lettre sur les sourds & muets ; qui a pris le contre-pied de M. Bartheux. Celui-ci ne regarde comme naturel que l'ordre dans lequel les idées sortent de notre esprit ; & celui-là, l'ordre dans lequel elles y entrent.

En effet, l'ordre de la génération des idées est tout aussi variable que celui de l'intérêt : elle dépend des hazards qui font naître fortuitement nos idées. 1°. Le but de la parole n'est pas plus de rendre cette génération des idées, que de les présenter dans l'ordre dicté par l'intérêt.

Le premier but du Langage est d'exprimer clairement nos penées, & nos pensées ne sont rien autre chose que la perception intuitive ou raisonnée des rapports qu'ont entr'elles les idées alors présentes à notre esprit. Or ces rapports ne dépendent ni de l'ordre généalogique de nos idées, ni du degré d'intérêt

que le hazard des circonstances peut donner aux unes plutôt qu'aux autres.

L'ordre analytique est seul & peut être seul le lien universel de la communicabilité entre les nations , & du commerce de pensées . . . C'est donc l'art qui a introduit l'inversion dans notre Langue , & qui l'a rendue si commune dans la Latine : mais ces inversions sont justifiées par les moyens & par la fin :
 « par les moyens , en ce que les mots portent par-tout le signe extérieur du
 « poste que leur assigne la nature dans l'ordre analytique , dont les droits sont
 « conservés : par la fin , en ce que les changemens faits à l'ordre analytique ,
 « sans rien ôter à la clarté de l'expression , y ajoutent & de l'harmonie pour
 « flatter l'esprit par le plaisir de l'oreille , & de l'énergie pour arriver au cœur
 « par la satisfaction inespérée de l'esprit.

Notre Auteur réfute ensuite le système de l'Abbé Pluche & de M. Chompeî, qui consiste à ne faire jamais aucun changement à l'ordre des phrases Latines.

Il passe de-là à l'examen que M. l'Abbé Bouteux a fait de la dissertation de M. du Marçais sur la contraction grammaticale.

Il trouve que M. du Marçais n'a pas dû être arrêté par les considérations dont parle M. Bouteux , parce que l'ordre analytique étant une fois reconnu pour naturel , on ne doit pas juger d'après la marche du Latin qu'il y a un autre ordre aussi naturel au langage.

Mais quand il y auroit un ordre naturel pour l'élocution oratoire , s'en suivroit-il que l'ordre analytique ne soit pas l'ordre naturel pour l'élocution purement grammaticale ?

« L'ordre analytique peut être contraire à l'éloquence sans être contraire
 « à la nature du langage , pour lequel l'éloquence n'est qu'un accessoire artificiel . . . Si le Grammairien & le Rheteur ne doivent pas envisager la parole
 « sous le même point de vue , l'opinion de M. du Marçais ne devoit im-
 « porter en rien à M. Bouteux , ni celle de M. Bouteux à M. du Mar-
 « çais . . .

« Une fois pour toutes , ce qui est naturel dans la Grammaire est acciden-
 « tel ou étranger pour la Rhétorique ; ce qui est naturel dans la Rhétorique
 « est accidentel ou étranger dans la Grammaire . . . Qu'il soit vrai ou non ,
 « que c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle ; il est d'une vérité an-
 « térieure & plus certaine encore , que l'on parle pour faire connoître ses
 « pensées.

M. Beauzée passant alors aux figures de Construction (1) , en distingue deux , l'*Inversion* ou l'*Hyperbate* & l'*Hypallage*.

(1) Art. III. p. 533.

« S'il est suffisamment établi, dit-il, par rapport à la première, que l'ordre analytique est l'ordre naturel & fondamental de la phrase dans toutes les Langues; c'est une conséquence nécessaire, que toute Construction qui s'écarte de la Construction analytique est vicieuse, si elle passe les bornes autorisées par l'usage légitime de chaque Langue; & que c'est une Construction figurée, si elle se renferme dans les bornes prescrites par l'usage, conformément au besoin de la clarté. *Alexander vicis Darium* est donc une phrase naturelle & conforme à l'ordre analytique, *Darium vicis Alexander* est une phrase figurée, qui renverse l'ordre de la nature; il y a inversion.

Point du tout, reprend M. l'Abbé de CONDILLAC (1). « Car la subordination qui est entre les idées autorise également les deux constructions Latines en voici la preuve. Les idées... sont naturellement subordonnées entr'elles... à proportion que leur liaison est plus ou moins immédiate... Il suffit donc, pour ne pas choquer l'arrangement naturel des idées, de se conformer à la plus grande liaison qui est entr'elles. Or c'est ce qui se rencontre également dans les deux Constructions Latines, *Alexander vicis Darium*, *Darium vicis Alexander*; elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre...

« Mais puisque la parole doit être l'image de l'analyse de la pensée, rappelle M. Beauzée, en sera-t-elle une image bien parfaite, si elle se contente d'en crayonner simplement les traits les plus généraux?... Il ne suffit pas de rendre sensible la liaison des mots... même en se conformant à la plus grande liaison, ... il faut peindre telle liaison, fondée sur tel rapport. Or ce rapport a un premier terme, puis un second: s'ils se suivent immédiatement, la plus grande liaison est observée; mais alors même si vous nommez d'abord le second & ensuite le premier, il est palpable que vous renversez la nature, tout autant qu'un peintre qui nous présenteroit l'image d'un arbre ayant les racines en haut & les feuilles en terre.

« Les précautions scrupuleuses que prend par-tout notre Langue pour suivre ou pour indiquer la marche de la Construction analytique, démontrent évidemment que c'est la Construction unique qui ait sur la Syntaxe de toutes les Langues une influence nécessaire, la seule qui contribue à donner aux mots réunis un sens clair & précis, la seule dont l'observation seroit de la

(1) Essai sur l'Origine des Connoissances humaines, Part. II, Sect. I, ch. 12.

voix humaine un vain & simple bruit, la seule en un mot qui soit naturelle.

« On s'est encore trompé, lorsqu'on a cru que l'Hyperbate étoit la même chose que l'Inversion, tandis qu'elle n'en est qu'une espèce particulière. Cicéron les a fort bien distinguées dans son dialogue sur la partition oratoire où il énumère trois sortes d'arrangemens de phrase.

« Le premier arrangement est naturel & direct; il doit être reconnu par tout le monde, parce que tout le monde connoît la voix de la nature; & il doit se faire sentir dans toutes les Langues, parce que la voix de la nature est une. C'est donc l'ordre analytique qu'envisage ici Cicéron.

« Le second arrangement est le renversement du premier, c'est l'Inversion proprement dite: dans celui-ci, on va de la fin au commencement, du dernier terme à l'origine, du bas en haut, *sursum versus*; à reculons, *retroque*.

« Le troisième arrangement s'éloigne encore plus de l'ordre naturel; il en rompt l'enchaînement, ainsi que la liaison la plus immédiate des parties, *intercisé*; les mots y sont rapprochés sans affinité & comme au hasard, *permisè*.

Si l'on renverse l'ordre des rapports, on fait inversion; mais si outre cela l'on jette entre deux mots en rapport, un troisième mot étranger au rapport qui les unit, comme *Catonis omnes admirati sunt constantiam*, on fait alors *Hyperbate*, parce qu'on détruit tout-à-la-fois l'ordre & la liaison des rapports.

M. du Marlais est donc raison de dire que l'*Hyperbate* étoit confusion, mélange de mots. Ce mot vient de deux mots Grecs qui signifient *transgression*, violation de l'ordre.

Le reste de ce Chapitre consiste à faire voir que la prétendue figure qu'on a appelée *Hypallage*, c'est-à-dire, *subversion*, & qui est un renversement positif dans le rapport des idées, ou n'existe point chez les Anciens, comme on l'a cru mal-à-propos, & d'après des passages mal entendus, ou que c'est un vice, & non une figure.

§. V.

Nouvel Examen du préjugé sur l'Inversion.

Cette défense des principes de M. du Marlais par M. Beauzée, fit naître un nouvel Ouvrage en faveur du système de M. l'Abbé Baretz contre ceux de M. du Marlais & de M. Beauzée: & c'est la dernière pièce qui ait paru

sur cette question importante (1). On y réduit toute cette controverse à ce point (2), que les Latins suivoient l'ordre naturel de l'élocution quand ils disoient *patrem amat filius*; & que nous, quand nous disons *le fils aime le père*, nous ne le suivons pas. On s'appoie de ce raisonnement.

« Ou l'arrangement que nous suivons en François est l'ordre naturel des mots, ou il ne l'est pas: s'il ne l'est pas, il faut rendre à nous rapprocher de celui des Latins: s'il l'est, il est évident que celui des Latins ne l'est point. Or comment seroit-il possible de croire que les Latins, ayant tous les arrangemens des mots à leur disposition, aient constamment préféré ceux qui ne sont point naturels, & constamment rejeté celui qui l'est ?

On ajoute qu'en examinant la nature différente de ces Langues, « on a « cru tenir la raison de ces différences: la liberté d'un côté, la contrainte de « l'autre. On a dit que les Latins suivoient l'ordre naturel des idées, parce que « leurs mots pouvoient suivre les idées par-tout où elles se plaçoient d'elles- « mêmes; & que nous, nous ne le suivons pas, parce que nos mots ne « pouvoient se placer qu'en certains endroits, d'où dépend une partie de leur « signification ».

A l'assertion, qu'il n'y a que l'ordre analytique qui puisse régler l'affortiment des mots, on oppose (3) que les rapports grammaticaux étant toujours fondés sur les rapports métaphysiques, il s'ensuit que l'ordre analytique est l'ordre des idées rangées selon leurs rapports métaphysiques, & non uniquement l'ordre des rapports grammaticaux correspondans à ces rapports métaphysiques.

Déjà les Grammairiens d'Athènes & de Rome se persuadant que les règles de Syntaxe qu'ils avoient formées sur la Langue faite & établie avant eux, étoient la Nature même qui avoit présidé à la formation des Langues, avoient rendu problématiques les droits de l'ordre original de ces Langues.

« Dans les tems plus modernes, il se rencontra des Langues, telles que la « nôtre, où cet ordre de Syntaxe étoit nécessaire pour le sens. Ce fut un titre de « plus pour les Grammairiens du dernier âge. Le préjugé s'accrédita au point « qu'ils prétendirent, & avec eux tous leurs Elèves, que l'ordre essentiel de tout « Langage étoit celui de leur Syntaxe; & que, sans cet ordre, les mots assemblés « ne formeroient aucun sens.

« En parlant de la forte, ils confondoient *les rapports de Syntaxe avec l'ordre*

(1) Imprimé en 1727, sans nom de lieu & d'Auteur, en 78 pages.

(2) Page 5. (3) Page 15.

de *Syntaxe*. Deux choses si différentes, que les rapports se concilient avec tout les arrangements possibles, & qu'ordinairement ils ne se rencontrent pas avec l'ordre de *Syntaxe*. C'est pour cela que le Latin n'uso pas de l'ordre de *Syntaxe*, parce qu'il a les rapports de *Syntaxe* (1). C'est pour cela que le François en use, parce qu'il n'a pas les rapports. Il falloit donc se contenter de dire que l'un ou l'autre étoit nécessaire dans le Discours, & que la Grammaire elle-même étoit indifférente au choix. Et de-là résulte évidemment que les Latins suivoient l'ordre d'intérêt, parce qu'ils le pouvoient, ayant les rapports grammaticaux; & que les François ne le suivent pas, parce que faute de Principes grammaticaux, ils sont astreints à l'ordre de *Syntaxe*.

« L'analyse, dira-t-on, (2) décompose l'ordre de la pensée, & y voit des parties qu'elle arrange à sa manière. Mais cette décomposition & cet arrangement sont l'ouvrage de l'Art, le travail de l'esprit qui revient sur sa propre production, qui la dénature par l'abstraction, pour la soumettre à une autre forme. . . .

« Il ne faut donc point dire que l'ordre naturel de la pensée est le modèle de l'ordre naturel des mots, puisque ce n'est pas la même espèce d'ordre. Il faut dire encore moins que c'est celui de la pensée analysée, puisque celui-ci est factice & artificiel. Ce n'est donc pas l'ordre des idées qui règle l'ordre des mots.

Ainsi, lors même que l'ordre analytique est anéanti, la *Syntaxe* ne l'est pas; elle s'appuie encore sur les rapports qui représentent cet ordre.

Notre Auteur conclut de tout ceci, que « puisqu'on ne peut trouver la raison de l'ordre successif des mots dans la manière dont l'esprit forme ses tableaux, il s'ensuit, ou qu'il n'y a point de règles sur cet objet, ou que ces règles, s'il y en a, ne peuvent être tirées que de la subordination des idées, par rapport à leur degré d'importance, relativement à celui qui parle; ou peut-être de la délicatesse de l'oreille, qui demanderoit pour l'agrément, tel arrangement des sons plutôt que tel autre.

Ici, *intérêt* est tout motif qui détermine à parler celui qui parle. « On conviendra sans doute que quand on parle, on se propose toujours quelque objet, or c'est cet objet qui fait l'intérêt de la phrase. Quand on dit *le Soleil est rond*, il est évident qu'on veut faire entendre, non que le Soleil existe, mais qu'il existe sous une forme ronde. Ainsi l'intérêt de cette phrase est la *rondéur* du Soleil. Et de-là on conclut, selon le principe de l'intérêt, que si, *Sol est rotundus*

(1) Page 31. (2) Page 34.

est bien dit, il est possible que, *rotundus est Sol* soit mieux dit encore, parce que l'intérêt exige que l'idée importante de la phrase soit présentée d'abord à la première attention de celui qui écoute.

« Or cet intérêt dans le discours porte tantôt sur la personne qui agit, tantôt sur l'action même, tantôt sur l'objet de l'action, quelquefois sur la manière de l'action; & alors, c'est ou le nominatif, *ILLE ego qui quondam*, &c. ou le Verbe, *FERTI citi flammæ*, *DATS celas*, *SCANDITE muros*; ou le régime du Verbe, *BELLA*, *HORRIDA BELLA* & *TYBRIM multo spumantem sanguine cerno*; ou l'adverbe, *TANDEM aliquando*, *Quirites*, *Castilnam*, &c. qui porte l'intérêt de la phrase, & qui par cette raison doit marcher à la tête.

« L'application va plus loin (1). S'il y a deux substantifs dont l'un soit régi par l'autre, c'est le régi qui passe le premier, parce qu'il contient l'idée principale. *PATRIA fines*, *CICERONIS litteræ*, *VIRGILII opera*. Si à un substantif on ajoute un adjectif, celui-ci paroît d'abord: *DIUTURNI silentii*, *MODERNUS dies*; par la raison que l'idée ajoutée par l'adjectif est ordinairement celle qu'il importe à celui qui parle, de bien placer dans l'esprit de celui qui écoute. Par ce moyen, la place de presque tous les mots de toute phrase se trouve réglée par l'intérêt; sauf, comme on l'a dit, quelque exception pour l'harmonie.

« Eh! comment le cœur (2), ce ressort si puissant, si universel, qui comprend l'homme tout entier, pourroit-il ne pas influencer sur le langage, qui n'a été fait originellement que pour lui, pour demander le secours dans le besoin pressant? Si on dit tous les jours que le langage du cœur est le langage de la nature, l'ordre du cœur dans le langage est donc aussi l'ordre de la nature.

« Il n'y a point de décisions qui agissent plus constamment sur le cœur humain que celles de l'intérêt: & si elles ne sont pas uniformes, c'est que leurs objets ne le sont point, c'est tantôt la personne, tantôt la chose, tantôt la manière, &c. Elles ne peuvent servir de fondement à une disposition technique, qui ne peut convenir qu'à l'ordre analytique: mais elles servent de fondement à une disposition naturelle.

« Si l'art de plaire (3) prescrit un autre arrangement que celui de l'amour propre, ce n'est pas un nouvel ordre de choses, c'est toujours l'intérêt qui

montre d'abord les idées dont il a besoin pour cacher celles qu'il ne veut pas montrer au grand jour.

Les Auteurs Latins qu'on cite comme ayant décidé cette question (1), Isidore de Seville, Servius, &c. ne pouvoient la décider ne l'ayant pas connue; pouvoient-ils imaginer qu'il y eût une autre marche que la leur? Le passage de Quintilien, où, après avoir vu une hyperbate dans cette phrase *in duas divisam esse partes*, il appelle *ordre direct* ou naturel cet arrangement, *in duas partes divisam esse* (2), est entièrement opposé à la question en faveur de laquelle on le cite, puisque cet arrangement *direct* est renversé relativement à la Langue Française.

Il en est de même des autres Auteurs Latins: chez eux l'*ordre direct* signifie l'*ordre naturel*, non le Grammatical ou analytique, mais celui qui se présente de lui-même à tout Romain.

CHAPITRE VII.

Conciliation des divers Systèmes relatifs à la Construction du Langage.

TEL est le précis de ce qu'on a dit de plus important au sujet de la différence qui régné entre la Construction des Langues qui ont des cas, telle que la Latine; & la Construction des Langues qui n'en ont pas, telle que la Française: mais on attend sans doute de nous quelques observations qui fissent le parti qu'on doit prendre à cet égard: qui décident entre des Combattans célèbres qu'on voit s'attaquer & se défendre avec tant de sagacité: qui fassent voir les rapports étroits de cette intéressante question, avec les principes fondamentaux du langage, & expliquent cette question par ces principes même, comme n'en étant qu'une conséquence. Cette discussion n'est donc point étrangère à nos recherches: lors même que personne ne s'en seroit occupé, nous aurions été obligés de l'examiner, & de faire voir comment il étoit arrivé que la Langue Française & la Latine formées sur les mêmes principes, ces principes communs à toutes les Langues, différencient si fort à l'égard de la manière d'arranger les parties constitutives d'un même Tableau.

(1) Page 55. (2) Page 61.

On aura aperçu sans peine que les divers Auteurs dont nous venons de rapporter les opinions, conviennent des mêmes faits, s'appuient des mêmes exemples, & ne diffèrent que sur les conséquences qu'on en doit tirer; chacun regardant la construction pour laquelle il se déclare, comme la plus naturelle. Ces rapports donneroient lieu de croire qu'ils sont moins opposés qu'il ne paroît au premier coup d'œil, & qu'ils ne le pensent eux-mêmes: en sorte que leur différend pourroit être plus aisé à terminer qu'on ne croit.

§ 1.

Nécessité pour les Langues de varier leur Construction.

On ne sauroit nier, que la construction des mots en François, & celle de ces mêmes mots en Latin, ne soient très-souvent directement opposées.

Il est certain encore, qu'elles se rapprochent en un très-grand nombre d'occasions: qu'elles se suivent même très-souvent; & que dans chacune de ces Langues, la Construction qui lui est propre, paroît si naturelle, si aisée, si conforme à son génie, qu'il semble qu'il ne peut en exister d'autre, & que toute Construction qui ne seroit pas semblable à celle-là, ne pourroit qu'être une Construction forcée & moins agréable.

Mais ces deux Constructions qui paroissent si opposées, ne seroient-elles pas également conformes à la Nature? Le naturel dans chaque Langue ne consisteroit-il pas, non dans l'exclusion de l'une ou de l'autre de ces Constructions, mais dans leur juste mélange? Et ne se seroit-on pas trompé, en croyant qu'elles ne peuvent subsister ensemble?

Ne pourroit-on pas dire que ces deux Constructions sont également fondées sur la nature; & qu'elles sont admises toutes les deux par toutes les Langues, autant qu'elles peuvent se concilier avec le génie particulier de chacune, en sorte que lors même qu'elles diffèrent en construction, ce n'est que du plus au moins; & jamais d'une manière opposée, ou dénuée de tout rapport?

Ce sentiment paroitra peut-être au premier instant un paradoxe insoutenable: il ne sera cependant pas difficile à justifier.

Pourvu que nos idées se peignent d'une manière exacte & intelligible, qu'importe à la Nature que nos mots soient arrangés d'une manière ou d'une autre? qu'importe qu'on dise en Latin *Petrus amat Paulus*, ou *Paulus amat Petrum*; & en François, *du Fils d'Achise les grands exploits*, ou

les grands exploits du Fils d'Anchise ; si le sens est parfaitement le même ; si les effets qui en résultent sont exactement semblables :

Ne suivra-t-on pas même une marche très-naturelle en employant ces deux tournures dans une même Langue , s'il en résulte quelque avantage essentiel , si l'attention en est réveillée , si l'harmonie du discours en est plus belle , si le Tableau en devient plus vif , plus intéressant :

Lors donc que l'on voit toutes les Langues se rapprocher tour-à-tour de l'une & de l'autre Construction autant que leur génie , ou plutôt que les-formes qui les resserrent , qui les enrouillent , peuvent le leur permettre , lorsqu'on voit le Latin se rapprocher souvent de la Construction Française , & le François imiter , le plus qu'il peut , la marche libre des Latins , peut-on se refuser à l'idée que ces deux Constructions sont également naturelles ; que la Nature nous entraîne tour-à-tour à ces diverses Constructions , qu'elle nous les offre elle-même , qu'elle nous les rend même nécessaires : Comment seroit arrivé sans cela le mélange perpétuel que nous en faisons ? Comment après avoir adopté un de ces genres , reviendrions-nous sans cesse à l'autre , comme malgré nous , comme si nous ne pouvions nous dispenser d'être en contradiction avec nous-mêmes , ou comme si il n'y avoit point de principe certain pour la Construction de nos mots , & qu'elle pût varier à volonté :

La variété qui résulte de l'emploi de ces diverses Constructions , l'éclat des Tableaux où préside ce mélange , l'harmonie dont ils sont accompagnés , la propriété qu'ils ont de nous émouvoir , tout prouve que cette diversité est l'effet de la Nature , qu'elle est dans la Nature même. La Nature riche & féconde , ne se plat jamais à suivre tristement une seule & même route : sans cesse elle varie ses formes , toujours nous la trouvons différente d'elle-même , lors même qu'elle est le plus semblable à elle-même. Tel est son génie : telle est la profusion avec laquelle elle seme dans ses Ouvrages de la même espèce , la diversité la plus étonnante & la plus agréable.

Pourquoi n'en seroit-il pas de même de nos idées ? Pourquoi serions-nous obligés de faire constamment une même route ; de ne pouvoir la varier à aucun égard ; de jeter tous nos Tableaux au même moule : Pourquoi ne remonterions-nous pas , lorsque nous le voudrions , de l'effet à la cause , de même que nous descendons de la cause à l'effet : Pourquoi serions-nous réduits , comme les Animaux , à ne nous écarter jamais de ce qui nous est prescrit par la Nature , ou à répéter en perroquets , nos mots toujours dans le même ordre : La Langue la plus parfaite ne sera-t-elle pas celle où nous pour-

rons choisir entre plusieurs formes ; où nous pourrions les assortir à la nature de nos idées : où après avoir imité par l'arrangement de nos mots , le calme des idées contemplatives , nous pourrions par un autre arrangement suivre nos sentimens dans leur impétuosité , dans leurs écarts , dans ce désordre qui leur fait franchir comme par un bond , ce que l'idée suivroit pied à pied ; qui se prêteroit par conséquent le plus à cette variété admirable que nous offre la Nature , & dont notre esprit fait une épreuve continuelle ?

Sans doute , l'arrangement de nos mots est en lui-même très-indifférent à la Nature ; ou plutôt il est très-naturel & très-important que notre Langue puisse suivre continuellement notre esprit : qu'elle puisse se prêter sans cesse à ses différentes manières de voir : qu'elle en peigne les divers effets ; & nos mots , la diverse nature , par la diversité de leurs arrangements.

Allons même plus avant , & ne craignons pas de dire ; loin de nous & opposée à la Nature , toute Langue qui n'auroit qu'une route , qui n'auroit qu'une manière de rendre ses idées , qui seroit asservie à un seul arrangement de mots , qui pour donner une tournure à ses phrases , seroit obligée de revenir sans cesse à celle qu'elle employa pour la première fois : qui se mettroit à la torture pour rétrécir l'esprit , l'imagination , le goût de ceux qui seroient assez à plaindre que d'être forcés de la parler. Jamais on n'y verroit de Tableau riant , la Poésie y seroit inconnue , la prose elle-même en seroit informe , maussade , sans harmonie , toujours semblable à elle-même ; tout y étant du même ton , l'esprit n'y trouveroit nul repos ; & cette uniformité sans contraste lui deviendroit bientôt insupportable.

Il n'est peut-être aucune Langue , de quelque nature qu'elle soit , & quelque resserrée que soit sa marche , qui ne lute contre la monotonie à laquelle elle est assujettie , qui ne s'indigne de la contrainte qui l'accable , qui ne fasse les plus grands efforts pour rompre ses entraves , pour diversifier l'arrangement de ses Tableaux.

§. 2.

Preuves qu'une double Construction existe dans toutes les Langues.

Que sont ces irrégularités qu'offrent toutes les Langues à l'égard des Pronoms , des Verbes les plus fréquens , des mots les plus communs , ces abréviations , ces syncopes , ces ellipses , ces sous-entendus dont les Langues sont remplies , si ce n'est tout autant de témoins qui déposent hautement que la Nature ne veut nulle contrainte , qu'elle ne peut souffrir une seule marche , qu'il

qu'il faut de la variété à l'esprit humain pour le réveiller , pour l'amuser , pour lui plaire , pour le mettre à même de s'approcher toujours plus de la Nature , pour en devenir le Peintre le plus parfait :

N'est-ce pas également à la Nature que nous devons les cas de nos Pronoms , ces cas au moyen desquels nous en variions la forme & la place ; & puisque nous les devons à la Nature , les Latins lui devoient-ils moins l'application qu'ils firent de ces cas à tous leurs Noms ? Dès que nous regardons comme très-naturelle l'inversion de nos Pronoms , regarderions-nous comme moins naturelle l'inversion des noms fondée sur les mêmes principes , effet des mêmes loix ? L'appellerons-nous même une inversion ? *Invertissons-nous* l'ordre de nos Pronoms , lorsque nous les plaçons avant les Verbes , tandis que dans d'autres Langues , & souvent même dans la nôtre , ils sont placés après ?

Ainsi , un même esprit anime toutes les Langues , un esprit de variété & d'harmonie qui les porte à fuir l'uniformité monotone & fatigante ; & cet esprit leur est donné par la Nature. C'est elle qui nous porte à varier sans cesse la forme de nos phrases , & qui porta les Latins à les varier encore plus par le moyen des Cas , qu'ils étendirent à toutes les Parties du Discours qui en purent être susceptibles.

Ne faisons pas l'affront à ces génies créateurs & sensibles qui aperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature en leur présentant la variété des Cas , & qui , pliant leur Langue à ces vues , la rendirent capable d'imiter la Nature de la manière la plus parfaite , ne leur faisons pas l'affront de les regarder comme des personnes qui manquèrent cette route , qui s'éloignèrent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui présidèrent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs Forêts , à une vie plus dure , voyant une Nature moins agréable , un Ciel moins beau , connoissant moins les charmes d'une société perfectionnée par les beaux Arts , effet de plus heureux climats , il leur falloit une Langue moins variée , plus sévère , plus grave , qui se rapprochât plus de la Nature qu'ils avoient sous les yeux. Notre Langue fut donc aussi naturelle que les autres , & si elle renferma moins de contrastes , elle n'en eut pas moins les agrémens , ayant su par ces avantages qu'on admire en elle , compenser ceux dont elle étoit privée.



Examen de l'Objetion tirée de la nécessité d'un Modèle.

Dira-t-on que tous ces arrangemens de mots ne sont qu'en sous-ordre ; qu'ils sont précédés d'un acte de l'esprit qui décompose la propre idée , ou , si l'on veut , qui en examine le tableau qu'elle offre , afin de pouvoir l'imiter au moyen des mots qu'il employera , & de l'arrangeur qu'il leur donnera ? Ajouterait-on qu'afin que l'esprit puisse faire cet examen , il faut qu'il ait une marche simple & unique , qu'il cherche d'abord le sujet de ce tableau , qu'il en voye ensuite les attributs , les circonstances , &c. ? & qu'ainsi cette marche est la seule naturelle , & que plus une Langue s'en rapproche , plus sa construction devient conforme à la Nature ?

Tout seroit dit en effet , si cela étoit prouvé : il ne resteroit plus qu'à découvrir comment l'homme a pu former de si beaux Tableaux , en s'éloignant si fort de la méthode qu'il suit pour analyser ceux de la Nature , pour s'en rendre compte à lui-même afin de pouvoir les imiter : mais je doute fort que lorsque nous rentrons en nous-mêmes pour saisir les Tableaux qu'y forment nos idées , nous suivions toujours une même méthode , & précisément celle dont il s'agit ici.

Nous nous accoutumons à analyser nos idées , c'est-à-dire , à nous parler à nous-mêmes , comme nous parlerons aux autres : mais nous ne nous soumettons pas à la peine d'un double travail aussi pénible que celui de décomposer les Tableaux de nos idées pour nous-mêmes , & de recomposer ces Tableaux d'une manière différente pour les autres. Nous les faisons au contraire d'une manière proportionnée à nos forces , à notre façon de voir , à celle de nous exprimer : pourrions-nous suivre une autre méthode ? Et n'est-ce pas ce que l'on appelle *se parler à soi-même ; penser dans la Langue même dans laquelle on veut écrire ?*

Notre esprit est accoutumé dès l'enfance à présenter les idées sous divers points de vue : de cette habitude , il passe à celle de les analyser de la même manière : ainsi , bien loin que la manière dont notre esprit analyse les idées , soit la règle de notre construction , cette règle que fournit la Nature , elle est au contraire l'effet de l'Art , celui de l'habitude , de l'exemple ; & elle varie chez tous les Peuples de la même manière que l'expression.

C'est ce rapport intime du langage avec les procédés de notre esprit , qui fait que tant de personnes qui ne connoissent que leur Langue maternelle &

qui la parlent cependant parfaitement, n'ont jamais soupçonné qu'il y eût un art à parler, que le Langage fût fondé sur des raisons métaphysiques, qu'on pût en analyser les procédés, & les rendre sensibles; & qui font qu'on a tant de peine à se rendre compte des procédés employés par les autres Langues. En effet, nous parlant toujours comme nous parlons aux autres, voyant dans notre esprit les Tableaux de nos idées comme nous les allons présenter aux autres, & faisant tout cela sans effort, sans fatigue, nous ne pouvons concevoir que tout cela ne soit très-naturel, & qu'il pût être autrement.

§ 4.

La diversité qu'on remarque à cet égard entre le Latin & le François, effet de la Nature.

La manière dont naquit cet arrangement opposé des mots en Latin & en François, les effets qu'ils produisent sur la masse entière du langage, l'impossibilité dans laquelle est chaque Langue de se réformer à cet égard, sont autant de preuves que la Nature y porta elle-même les hommes avec force.

Deux Chefs de Famille placés dans des Contrées différentes, d'ailleurs employant à peu près les mêmes mots pour désigner les mêmes objets, veulent peindre leurs idées à ceux qui les environnent, & leur apprendre eux-mêmes à peindre leurs propres idées. Ne s'étant point consultés à cet égard, n'ayant dans la tête aucune règle à ce sujet, n'étant dirigés par d'autre système que par la nécessité de se faire comprendre, ils ne peuvent consulter que la Nature, elle est leur seul maître: ils se laissent donc diriger par elle: ce qu'elle leur dit la première fois, elle le leur dit toujours; & comme en la prenant alors pour guide, ils s'en trouveront bien, ils la suivront donc toujours: ainsi s'établira parmi eux une façon d'arranger les phrases, qui se perpétuant d'âge en âge, ne changera plus, sous peine de n'être entendus de qui que ce soit; & forcera les fages de s'exprimer à cet égard comme la multitude.

Cependant cet arrangement ne sera pas constamment uniforme, de par les Loix de cette même Nature, dont la devise est *diversité dans l'unité*: il différera encore plus dès le commencement de la part de celui de ces deux Chefs qui aura assigné à chaque objet un nom différent, suivant le rôle qu'il voit jouer à cet objet, suivant que cet objet agit lui-même ou qu'il reçoit l'impression d'une action, qu'il est cause ou effet: il suit encore en cela la Nature qui lui présente les Êtres sous des faces qui varient sans cesse; mais en imitant

li naturellement, par le changement des noms même, leur changement de rôle, il en acquiert l'avantage de pouvoir varier infiniment plus l'arrangement de ses phrases, & de se prêter ainsi à toute l'harmonie dont le Discours peut être susceptible.

Concluons donc que la Construction Latine & la Construction Française furent toutes les deux l'effet de la Nature ; qu'aucune ne peut être appelée inversion de l'autre, ou une inversion de la Nature : que le germe de la Construction Latine existe dans la Construction Française : que toutes les deux sont conformes à l'analyse que l'esprit fait des idées ; parce que cette analyse tombe plutôt sur les parties dont elles sont composées, que sur leur arrangement ; & qu'il est en notre pouvoir de nous rendre naturelles ces deux Constructions, en nous accoutumant à arranger nos idées & à les analyser d'après ces deux différentes méthodes : que de ces deux Constructions, l'une est plus relative au sensiment & à l'harmonie ; & l'autre, à la clarté, à la précision, à la gravité du Discours, & que de leur mélange doit résulter une variété de Tableaux plus agréable, & mieux assortie à la nature de chacun d'eux, puisqu'elle se prête à tous les genres, ainsi qu'à toutes les circonstances dans lesquelles on peut se rencontrer.

Appuyons-nous ici d'un Auteur qui auroit volontiers conclu comme nous, qui regardoit l'ordre que suit notre Langue dans sa Construction comme un effet de la *nécessité*, & qui auroit volontiers *considé* que la Construction Latine fût un *défaut* ; qui s'attacha même à prouver que le *Discours en étoit plus clair & plus fort*. Ce qu'il dit à cet égard est trop bien vu pour le supprimer (†).

(†) Cet Auteur est le P. Lamy, de l'Oratoire : c'est dans sa *Rhétorique, ou Art de parler*, qu'il s'exprime ainsi, quatrième édition. Nous faisons avec empressement cette occasion que nous avons de le citer, pour dire que ce n'est pas sans raison qu'il y eut tant d'éditions de son Art de parler : il le remplit de choses précieuses, & souvent il avança comme des principes incontestables nombre de vérités qu'on a contestées d'abord, & dont nous démontrerons la certitude. Comme nous, il compara la parole à une peinture ; & par cette méthode, ses explications devinrent plus intéressantes. On voit ici que de son tems on avoit déjà commencé à disputer sur les deux Constructions ; car notre Auteur relève avec force un Ouvrage sur les *Avantages de la Langue Française*, où l'on tournoit en ridicule la Construction Latine, d'après la traduction qu'on y donnoit de chaque mot en François, sans les mettre dans la place qui seule pouvoit en faire connoître les rapports, & tenir lieu des Cas Latins. Ce Critique ignorant faisoit comme une personne qui démoliroit un édifice, & qui considérant ces matériaux confusément entassés, insulteroit à ceux qui avoient admiré la beauté de cet édifice.

« En quelque Langue que ce soit , dit-il , on n'aperçoit jamais parfaitement le sens d'une expression qu'après l'avoir entendue toute entière : ainsi l'ordre naturel n'est pas si absolument nécessaire qu'on se l'imagine pour faire qu'un Discours soit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus* , ne considère l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui est son Créateur. Cet accusatif marque ce rapport. Ajoutez que le retardement que souffre le Lecteur , & l'attente qu'on lui donne d'une suite , le rendent beaucoup plus attentif . . . Aussi les expressions Latines sont plus fortes , étant plus variées . . . Car le Lecteur est obligé , pour l'entendre , d'envisager toutes les parties ensemble ; ce qui fait que cette Proposition le frappe plus vivement. Encore une fois , tout est coupé en François : nos paroles sont détachées les unes d'avec les autres ; c'est pourquoi elles sont languissantes , à moins que les choses dont on parle n'en soutiennent le tissu ». Il va plus loin , ajoutant ces paroles remarquables : « on peut même dire qu'un *arrangement est naturel* , lorsqu'il présente toutes les parties d'une Proposition unies entr'elles comme elles le sont dans l'esprit ». Et il soutient que les Romains n'analysoient jamais une idée de la même manière que nous , puisqu'ils l'énonçoient différemment & qu'ils l'exprimoient dans l'ordre même d'après lequel ils l'avoient analysée.



CHAPITRE VIII.

DE L'ELLIPSE.

C E que nous venons de dire sur l'origine des différentes Constructions admises dans une même Langue , se confirme d'une manière frappante par l'usage que font de l'Ellipse toutes les Langues , & qui est si naturel , que ceux qui n'ont aucune idée de l'Ellipse , se servent très-souvent néanmoins de tournures elliptiques sans s'en douter , comme le bon M. Jourdain faisoit de la prose sans le savoir ; & que ceux même qui ont le plus réfléchi sur ce mécanisme , n'ont souvent pas rapporté à l'Ellipse toutes les Constructions qui en font l'effet.

L'Ellipse est une Construction abrégée , dont on a écarté divers mots que le sens suppose & qu'il étoit inutile d'exprimer , parce que leur énoncé n'ajoutant rien à la clarté de la phrase , l'auroit rendue froide & languissante.

C'est par Ellipse que le *Héron* dédaigneux de la Fontaine, s'écrie en voyant passer des Tanches :

Moi, des Tanches ! dit-il, moi Héron ; que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

Et qu'il ajoute au sujet des Goujons :

Du Goujon ! C'est bien là le dîner d'un Héron !
J'ouvrierois pour si peu le bec ! Aux Dicux ne plaît !

Il fait parler de même cette Belle qui ne trouvoit point de partis dignes d'elle :

Quoi ! moi ! Quoi ! ces gens-là ! L'en radote, je pense ;
A moi les proposer ! Hélas ! ils font pitié !
Voyez un peu la belle espèce ! (1)

Cette manière de rendre les idées est puisée dans la Nature même , qui ne veut rien d'inutile , sur-tout lorsque l'on est pressé & que les sentimens se succédant avec rapidité , ne permettent pas d'apuyer sur chacun : elle nous

(1) La Fontaine , Fab. IV. & V. du Liv. VII.

conduit alors à l'Ellipse, en ne traçant que les traits capitaux, ceux qui sont fortement caractérisés, & supprimant tous les autres qui empêcheroient l'esprit de suivre la rapidité avec laquelle se succèdent les idées & les tableaux qui en résultent.

Aussi, est-on presque toujours obligé de parler un langage barbare & ridicule, lorsqu'on veut expliquer ces formules elliptiques; & présenter l'effet que produiroit l'expression de tout ce qui y est supprimé: parce que les Tableaux qui en résultent deviennent froids, languissans, contraires à la Nature.

Le nombre des Ellipses déjà très-considérable dans notre Langue, le doit venir beaucoup plus d'après nos principes; d'après ces principes par lesquels nous avons fait voir que la Langue Française réunit plusieurs Parties du Discours en un seul mot, afin de rendre le discours plus rapide & moins compliqué.

C'est ainsi que ces mots, *mon, son, son, mes, tes, ses, y, sans* des mots elliptiques, parce qu'ils tiennent lieu de plusieurs Parties du Discours, d'un article, d'une préposition, d'un nom: en sorte que cette expression, *mon livre* tient lieu de cette phrase, *le livre qui est à moi*; & que cette expression, *il y est*, signifie *il est dans ce lieu là, dans le lieu dont nous parlons*.

C'est ainsi que les Verbes actifs sont autant de Formules elliptiques: *je lis*, au lieu de *je suis lisant*; *je vins*, au lieu de *je suis venant*.

Notre expression *c'est* & nos verbes *il pleut, il neige, &c.* sont des formules elliptiques. *C'est*, tient lieu de cette phrase, *cet objet dont nous parlons, est...* *C'est lui*, c'est-à-dire, *cette personne est celle-là même dont nous venons de parler*.

Il pleut, c'est-à-dire, *la pluie tombe*.

Nous avons vu également qu'un grand nombre d'Adverbes & toutes nos Conjonctions sont autant de formules elliptiques.

Toutes nos Formules, tous ces mots & pareils *adieu, bonjour, bonsoir, aujourd'hui, demain*: tous nos Proverbes, toutes nos phrases symboliques, &c. sont autant d'Ellipses. C'est ce qui rend ces expressions si difficiles à exprimer dans d'autres Langues, parce que ces Ellipses varient d'une Nation à une autre; & que tel Peuple abrège telle expression que tel autre Peuple peint avec tous ses développemens, ou qu'il abrège d'une manière absolument différente: c'est ainsi que l'Italien, au lieu de *mon*, dit *il mio*; & au lieu de *c'est*; *è*, au lieu de *en*; & que le Latin dit *amatur*, l'action d'être aimé existe, là où nous disons *on aime*.

Nous nous servons encore avec tous les autres Peuples de l'Adjectif seul ; au lieu d'une phrase entière qui n'exprimerait rien de plus : ainsi nous disons *les riches*, *les grands*, *les savans*, au lieu de dire *les personnes qui sont riches*, *les hommes qui sont grands*, *les hommes qui sont savans*.

La Langue Latine contient plus d'ellipses que la nôtre ; il n'est pas difficile d'en concevoir la cause : leurs terminaisons présentant chaque membre de phrase d'une manière plus déterminée, mettoit plus à même d'en supprimer quelque portion sans nuire au sens. Les Grammairiens Latins en ont fait des Recueils très-étendus où l'on voit que cette Langue ellipsoit des Noms, des Adjectifs, des Verbes, des Adverbes même. Et quelque nombreuses que soient ces listes, elles n'en sont pas moins susceptibles d'augmentations.

C'est donc encore la Nature qui, non contentée d'avoir conduit les hommes à la construction qu'offrent leurs Langues, leur a encore appris à modifier ces constructions, à les rendre plus simples, plus légères, moins embarrassées, à élaguer tout ce qui ne seroit que rendre les masses plus lourdes, plus compliquées sans qu'aucun avantage compensât ces défauts.

Les sources de l'Ellipse, la nature, ses avantages, ses effets avoient été presque toujours traités avec plus de légèreté qu'elle ne méritoit, même par nos Grammairiens modernes. M. Beauzée s'en est aperçu, & y a suppléé. Pénétré des avantages de cette Construction abrégée, il n'a rien négligé pour son développement, & il en a tiré un très-grand parti : on lira avec fruit ce qu'il dit sur les fondemens de l'Ellipse, sur les diverses espèces & sur les erreurs dans lesquelles on étoit tombé faute de la connoître (1).

L'on sentira vivement l'importance de l'Ellipse, combien elle répand d'agrément sur les Tableaux de la parole, & l'obligation qu'on a aux génies actifs qui la mirent les premiers en œuvre, en considérant les avantages d'une Construction abrégée sur celle qui ne fait rien supprimer ; & qui sont appuyés sur un calcul très-simple. Une Langue elliptique renfermera beaucoup plus de choses dans un même espace : on y exprimera beaucoup plus de pensées dans un même intervalle de tems ; les Tableaux en seront plus aisés à saisir, & en paroîtront beaucoup plus vifs : on deviendra donc plus habile dans l'une que dans l'autre, à tems égal.

C'est ce que sentirent ceux qui ont inventé divers signes pour faciliter l'exposition des sciences, tels que les caractères d'Astronomie, de Géométrie,

(1) Gramm. Gén. T. II, p. 396-449.

de-Chymie, d'Arithmétique, d'Algèbre, &c. & ce que sentiroient ceux qui inventerent les Conjonctions elliptiques, les Terminaisons, &c.

Ajoutons que plus on se servira de l'ellipse pour rendre raison des règles d'une Langue, & plus on verra disparaître la plupart de leurs difficultés : avec ce principe, s'évanouissent la plus grande partie des règles de la Langue Latine, sur-tout de celles qui ne sembloient fondées que sur des exceptions ; comme si une Langue pouvoit éluder des règles générales & essentielles ; se faire des principes & les méconnoître sans cesse, être ainsi continuellement opposée à elle-même. On s'assurera encore plus de l'influence de l'ellipse sur la Langue Latine, & que ce qu'on prenoit pour des exceptions n'en étoient pas, lorsqu'on lira ci-dessous les rapports intimes de la Grammaire Latine avec les principes généraux & universels que nous nous sommes efforcés de développer ici & de rendre sensibles à nos Lecteurs.

CHAPITRE IX.

DU PLÉONASME.

L'ellipse est opposée le Pléonasmé : à la suppression de mots, une abondance d'expressions qui semblent superflues, ou représenter simplement la même idée que d'autres mots ont déjà présentée dans le même Tableau.

Quelquefois cette surabondance est utile, quelquefois elle ne l'est point : on lui donnoit toujours le même nom ; c'étoit toujours Pléonasmé. M. Beauzée a jugé avec beaucoup de raison qu'une beauté & un défaut ne devoient pas porter le même nom : il a donc laissé le nom de *Pléonasmé* à une surabondance énergique, & il a donné celui de *périssologie* à la surabondance qui ne dit rien, & qui n'est qu'une ridicule répétition de ce qu'on a déjà mieux exprimé.

Lorsque nous disons, *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, je le lui ai dit à lui-même*, ces mots, *de mes yeux, de mes oreilles, à lui-même*, sont une surabondance dont on pourroit se passer, puisqu'on ne voit que de ses yeux, qu'on n'entend que de ses oreilles, & que ces mots *lui-même* se rapportent à la même personne que *lui* : dans toutes ces occasions cependant, cette surabondance est pléonasmé & non périssologie, beauté & non défaut, parce qu'elle ajoute à l'énergie de l'expression ; qu'elle sert à assurer la certitude de ce qu'on avance.

Lorsque Phédré, parlant des troubles qui s'élevèrent dans Athènes & qui fournirent à Pisistrate les moyens de s'emparer de la souveraineté de cette Ville, dit que ce fut *conspiratis factionum partibus*, il tombe dans un pléonafme, puisque *factiones* & *partis* sont termes synonymes : mais ce n'est pas un défaut, parce que le mot *faction* n'est ajouté à celui de *partibus* que pour lui servir d'épithète, *des partis factieux*.

C'est par cette raison que les Langues Orientales répètent le même nom dans ces phrases *fiécle des fiécles*, *flâme de flâme*, *vent de vent*, pour tenir lieu d'adjectif, pour désigner un tems sans fin, une flâme prodigieuse, un vent impétueux.

Formule qui étoit un reste de la Langue primitive, de cette Langue où n'existant encore que des noms, ces noms seuls pouvoient par leur répétition servir d'adjectifs.

M. Beauzée prouve très-bien contre le Clerc si savant en Hébreu, que l'expression Orientale qui consiste à répéter un Verbe comme circonstance en même tems que comme action, & par laquelle on dit, en *mangeant tu mangeras*, en *dormant tu dormiras*, &c. est une expression qui avoit une valeur propre & une grande énergie, tandis que le Clerc soutenoit le contraire. Ce qui démontre que le goût est supérieur à la science : le Clerc nioit que ces expressions eussent de l'énergie, comme il nioit que les Fables fussent allégoriques ; le goût lui manquoit dans toutes ces occasions.

Enfin les phrases semblables à celles-ci, *il fut forcé MALGRÉ LUI*, *des demandes respectives DE PART ET D'AUTRE*, *avoir mal à sa tête*, *je vais aller, je vais l'aller chercher*, &c. sont des phrases pérorologiques, d'une abondance vicieuse, parce que ces expressions *malgré lui*, *de part & d'autre*, *sa*, &c. n'ajoutent rien à la valeur de celles qu'elles accompagnent, & ne présentent qu'une vaine répétition.



CHAPITRE X.

De la Phrase, ou du Tableau même de nos idées.

AYANT ainsi examiné les diverses parties qui composent les Tableaux de nos idées, leurs différentes coupes, la manière dont on les réunit, & l'ensemble qui en résulte, rien ne nous manque pour être en état de rendre raison de ces Tableaux, de les définir, de les analyser; puisqu'ils ne sont que le résultat de tous ces objets; qu'ils ne sont autre chose que l'emploi de tous ces matériaux, mis en œuvre d'une manière conforme à cette Construction qui peut seule en faire un tout clair & intéressant.

Nous aurons ainsi terminé ces principes généraux de Grammaire, lorsque nous aurons distingué ces Tableaux en leurs diverses espèces & que nous en aurons analysé quelques-uns d'après ces principes.

Prenons pour exemple ce Tableau que fait de la Fourmi notre Poète Satyrique (1).

La Fourmi, tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des résens de Cérès;
Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la Nature;
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouis, l'Hiver, des biens conquis durant l'Été.
Jamais on ne la voit d'une humeur inconstante;
Paresseuse au Printemps, en Hiver diligente,
Affroncer en plein champ les fureurs de Janvier;
Ou demeurer oisive au secours du Bétier.

Ce Tableau est composé de la réunion d'un grand nombre d'autres: or suivant que la peinture d'une idée est seule ou unie à la peinture d'autres idées, elle prend un nom différent.

Ainsi les deux premiers vers forment un Tableau particulier qu'on appelle *Phrase*.

(1) Desfpreaux, Satyre VIII.

Cette phrase avec la suivante forment un Tableau plus étendu qu'on appelle PÉRIODE.

Et cette Période unie à la Période qui compose le reste du Tableau, portent le nom de DISCOURS.

Un Discours est donc la réunion de toutes les phrases ou de toutes les Périodes qui ne forment qu'un Tableau.

Lorsqu'une phrase est considérée comme l'énoncé d'un jugement, comme l'affirmation qu'il regne un tel rapport entre tel objet & telle qualité, elle prend le nom de PROPOSITION, & elle est affirmative ou négative suivant que ce rapport est un rapport d'affirmation ou de négation, de convenance ou de disconvenance.

Quand notre Poëte dit que la Fourmi grossit tous les ans les magasins, c'est une *Proposition affirmative*.

Il en employe une *négative* quand il dit, qu'on ne la voit jamais oisive au retour du bélier.

Le moindre Tableau, la moindre phrase suppose trois Parties du Discours, un *Nom*, un *Verbe*, un *Adjectif* : cependant elle peut exister avec un seul mot : c'est que ce mot est un mot elliptique qui seul tient lieu de tous les autres par la manière dont il est construit ou mis en œuvre. Il n'est aucun mot qui dans son état naturel puisse représenter une phrase. *Soleil*, *je*, *lire*, ne formeront jamais un Tableau, de quelque manière qu'on les considère & dans quelque Langue que ce soit : en Latin, par exemple, ce sera toujours *Sol*, *ego*, *legere*, toujours des mots isolés. Mais le troisième de ces mots, les Verbes ont cette propriété qu'ils se chargent de terminaisons au moyen desquelles ils représentent tout à la fois un *sujet*, un *Verbe*, une *qualité*, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire pour constituer une phrase : ainsi *legimus* dit autant lui seul que ces trois mots, *nous sommes lisans* : *amamus*, que ces trois *nous sommes aimés*.

Ainsi lorsque les uns ont dit qu'une Proposition étoit un assemblage de mots, & que d'autres ont dit qu'un seul mot pouvoit former une Proposition, ils se sont exprimés d'une manière inexacte. Il falloit dire qu'une Proposition est formée de trois Parties du Discours, le *sujet*, le *Verbe* & la *qualité*, exprimées par autant de mots, ou réunies par l'ellipse en deux mots ou même en un seul.

Ces Formules elliptiques ne changent donc rien à la définition des Tableaux de la parole, puisqu'elles en tirent toute leur énergie, & qu'elles en tiennent lieu par leurs terminaisons,

Lorsqu'une Proposition ne renferme qu'un sujet & qu'une qualité, elle est **simple**.

Telles sont celles qui composent le Tableau que nous venons de citer.

Elle devient **composée**, lorsqu'elle renferme plusieurs sujets, ou plusieurs qualités, ou plusieurs objets, plusieurs circonstances.

Ainsi ces phrases,

Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple;
Hyménée & l'Amour, par des desirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux Princepsat
Ni le tems ni l'Hymen n'éteignirent leur flamme.

sont composées, parce que chacune a deux sujets : *Philemon & Baucis*; *Hyménée & l'Amour*; le *Tems* & *l'Hymen*.

Celle-ci est composée par son objet :

Des Ministres du Dieu les Escadrons flottans
Entrainerent sans choix animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure.

Les Propositions sont encore **complexes** ou **incomplexes**, comme nous l'avons vu, suivant que leurs divers membres sont exprimés par un seul mot ou par une longue suite de mots.

Souvent encore une phrase est composée de plusieurs Propositions, dont l'une est *principale*, tandis que les autres ne servent qu'à la développer ou quelque-une de ses parties. Celles-ci s'appellent *propositions incidentes*; & elles sont de deux espèces, suivant qu'elles servent à expliquer le sens de la principale, ou à en limiter l'étendue, à la déterminer.

§. 1.

De la Ponctuation.

Lorsqu'une fois on est parvenu à ce point, & qu'on peut rendre raison de l'assemblage d'une phrase, l'on n'a plus besoin des Grammairiens; & l'on est en état de profiter de leçons plus relevées, de celles qui ont rapport à l'harmonie des mots, à leur pureté, à leurs effets; & qui forment la **Muséologie**; & de celles qui ont pour objet la justesse du sens offert par une proposi-

tion , en quoi consiste la Logique : ces deux arts étant , comme nous l'avons dit au commencement , la science de donner aux Tableaux de nos idées le plus beau coloris & l'expression la plus juste.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la ponctuation & à terminer ce quatrième Livre & tout ce que nous avons dit sur la Grammaire , par l'analyse d'un morceau en notre Langue d'après tous les principes que nous venons d'exposer.

Afin qu'un Tableau , formé de la réunion d'un grand nombre d'objets , produise l'effet auquel il est destiné , il faut que chacune de ses parties soit présentée d'une manière distincte ; qu'on ne risque point de la confondre avec ses voisines ; ainsi un Peintre distingue les diverses portions de son Tableau par les ombres & par la diversité des surfaces ou des plans sur lesquels sont placés les objets qu'il représente. Ainsi celui qui parle , distingue par des repos les diverses phrases qu'il prononce.

Il faut donc que dans les Tableaux-écrits , on distingue par des signes particuliers les phrases diverses dont ils sont composés & les portions de chaque phrase. C'est ici une autre branche de la Grammaire , & c'est ce que l'on appelle PONCTUATION.

« La Ponctuation , dit l'Abbé Girard (1) , indique les endroits où il faut
 « se reposer pour prendre la respiration , & combien de sens on y doit mettre.
 « Elle contribue à l'honneur de l'intelligence. ... Elle tient en règle l'attention
 « de ceux qui écoutent & leur fixe les bornes du sens : elle remédie aux obscuri-
 « tés qui viennent du style.

Les anciens Peuples ignoroient totalement cet art ; les monumens qui nous en restent n'offrent aucune distinction entre leurs phrases : ils en avoient moins besoin , il est vrai , parce qu'ils écrivoient moins , & que des personnes sçavantes étoient établies pour expliquer tout ce qu'on écrivoit , parce qu'il ne s'écrivoit rien qui ne fût consacré à l'utilité publique.

Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions tant d'obscurité dans des ouvrages , où il faut la plus grande attention pour s'apercevoir de l'endroit où finit un Tableau & où commence un nouveau. Déjà du tems d'Aristote , on sentoit combien les anciens ouvrages étoient obscurs ; par cette raison , ce Philosophe se plaignoit de ce qu'on ne pouvoit ponctuer les écrits d'Héraclite , celui qu'on apelloit *le Ténébreux* , sans risquer de faire quelque contre-sens. Mais

(1) Tom. II. p. 435.

l'exemple qu'il en donne & tiré du commencement de l'ouvrage d'Héraclite, étoit mal vu, selon moi. Ainsi s'énonce Héraclite: τὸ αἶσα πάντ' ἴσως αἰὲ ἀζώντες ἀσφρασε γίνονται; ce qui signifie *moi à moi, de la raison qui est toujours sans sentimens les hommes naissent.* Sur quoi Aristote dit-qu'on ne fait s'il faut mettre une virgule avant *toujours* ou après. Si on la met avant, Héraclite dira que les Hommes naissent toujours sans avoir le sentiment de la raison; si on la met après, il aura dit que les Hommes naissent sans avoir le sentiment de cette raison qui existe toujours. Mais comment Aristote n'a-t-il pas vu qu'il ne faut mettre ici de virgule ni avant ni après? qu'Héraclite qui affectoit une concision extrême a placé exprès ce mot *aîsa* (toujours) entre les deux portions de la phrase, afin de marquer qu'il se rapportoit à toutes les deux? & que la vraie explication de ce passage, est que les Hommes sont *toujours* privés en naissant du sentiment, de la connoissance de cette raison qui existe *toujours*, qui ne cesse d'être, quoique méconnue.

Il en est de même de l'adverbe *Omnino* dans la seconde Fable de Phédre, lorsqu'en parlant de la dépendance dans laquelle étoient les Athéniens sous Pisistrata, il l'appelle,

Grave omnino infestis onus.

Et où cet adverbe placé entre deux adjectifs convient également à tous les deux, un *poide* tout-à-fait *pesant* pour ceux qui n'y sont *point* du tout *accusés*. Enforte qu'on ponctueroit mal, en plaçant une virgule avant ou après.

L'Imprimerie seule, en facilitant la multiplication d'un ouvrage, pouvoit fournir les moyens nécessaires pour ponctuer avec exactitude; & ce qui le prouve démonstrativement, c'est que dans ce tens même où la ponctuation est portée à un si haut point de perfection dans nos livres, elle est très-négligée dans tout ce qui s'écrit à la main.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des règles relatives à cet objet: nous ne serions que répéter ce qu'en ont dit, mieux que nous ne le disions, de savans Grammairiens, & en dernier lieu M. Beauzée, à la fin du second Volume de la Grammaire générale.

Nous nous contenterons de dire qu'il seroit à désirer que l'on consacrat des signes particuliers pour ponctuer l'expression de quelques sentimens de l'ame différens de l'interrogation & de l'exclamation; & que l'on plaçât différemment les signes de celles-ci, de l'interrogation & de l'exclamation.

Ceux-ci sont quelquefois trop éloignés du commencement de la phrase:

sur-tout les exclamation : ce qui trompe les Lecteurs, s'ils ne sont pas sur leurs gardes, pour découvrir le point exclamatif dans les endroits où il est comme caché. Nous en allons voir à l'instant un exemple.

Il est impossible, par exemple, qu'un Lecteur ordinaire puisse saisir avec notre ponctuation ordinaire, le vrai sens de ce discours d'Agrippine.

Hé-bien ! je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons,
 Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
 On exile Pallas, dont le crime peut-être
 Est d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.
 Vous le sçavez trop bien : jamais, sans les avis ;
 Claude qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon Fils.
 Que dis-je ! A son Epouse on donne une Rivale ;
 On affranchit Néron de la foi conjugale !
 Digne emploi d'un Ministre, ennemi des Flateurs ;
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
 De les flatter lui-même, & nourrir dans son ame
 Le mépris de sa Mere, & l'oubli de sa Femme ! (1)

On ne voit dans ce discours, d'après la manière dont il est ponctué, qu'une phrase interrogative, *que dis-je* ; & qu'une exclamation, placée à la fin de ce discours. Cependant combien ne se tromperoit-on pas, si l'on en concluoit que tout le reste de ce discours est prononcé avec le ton calme d'une conversation ordinaire ? Tout en est agité, tumultueux : à chaque vers, l'ame est déchirée par un nouveau sentiment.

Il faudroit donc que chacun d'eux fût ponctué d'une manière conforme à ce sentiment, afin qu'on ne donnât pas le ton du calme aux effets de la chaleur & du ressentiment : le ton de la louange, aux reproches les plus piquans.

Ce discours commence par une exclamation interrogative, *hé-bien* : il falloit donc la désigner par la ponctuation.

Le second vers, *Et vous vous signalez par d'illustres leçons*, est un reproche ironique & sanglant, qu'il falloit indiquer également. *On exile Pallas*, est un récit d'étonnement : il faudroit donc le faire connaître. *On affranchit Néron de la foi conjugale*, emporte un ton d'indignation & d'horreur, que la ponctuation néglige totalement ; & pour savoir que le vers suivant, *digne emploi d'un*

(1) Britann, AGe III. Sc. III, Ediz. de 1701.

Ministre, commence par une exclamation. Il faut que l'œil se transporte quatre vers plus bas.

Tandis que notre ponctuation est si vicieuse, qu'elle note des minucies ou des sentimens aisés à connoître, pendant qu'elle néglige des objets intéressans & bien plus difficiles à saisir, qui mériteroient par conséquent les soins d'une manière particulière, on ne sauroit la regarder comme parfaite : & il seroit digne de ceux qui président aux Editions de nos grands Poètes & qui travaillent sur notre Langue, d'aller à cet égard plus loin que ceux qui ne s'occupent que d'ouvrages en prose, moins susceptibles de cette grande variété de sentimens, & plus aisés à ponctuer & à lire.

A R T I C L E I I I .

Analyses d'une Fable Française & d'une Fable Latine.

§. 1.

Fable de la Fontaine, intitulée LE POUVOIR DES FABLES.

DA NS Achène autrefois, Peuple vain & léger,
 Un Orateur voyant sa Patrie en danger,
 Courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une République,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
 A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
 Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
 L'animal aux sêtes frivoles
 Etant fait à ces trairs, ne daignoit l'écouter.
 Tous regardoient ailleurs; il en vit d'arrêter
 A des combats d'enfans, & point à ses paroles,
 Que fit le Harangueur ? Il prit un autre tour.
 Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
 Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
 Un fleuve les arrêta, & l'Anguille en nageant,

Comme l'Hirondelle en volant,
 Le traversa bientôt. . . L'Assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : Et Cérés, que fit-elle ?
 Ce qu'elle fit ! Un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi ! de contes d'enfans son Peuple s'embarrasse !
 Et du péril qui le menace ,
 Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effroi !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 A ce reproche , l'Assemblée
 Par l'Apologue réveillée ,
 Se donne entière à l'Orateur :
 Un trait de Fable en eut l'honneur.

§. 2.

Si l'on vouloit analyser cette Fable sous toutes ses faces , on passeroit en revue toutes les règles de la Grammaire , de la Rhétorique & de la Poësie : ce n'est en effet qu'autant qu'on possède les principes de ces divers arts , qu'on peut saisir les beautés des Tableaux de la parole composés par nos Écrivains les plus illustres & qu'on peut se mettre en état de les imiter : mais comme nous ne nous proposons ici que de donner un échantillon de la facilité que fournit notre méthode pour analyser la Langue Françoisë , nous nous bornons aux remarques purement Grammaticales : encore même les resserrerons-nous autant qu'il se pourra , en renvoyant pour les preuves aux développemens que nous venons de donner dans ces principes de Grammaire générale.

I.

Telle est la première phrase :

Dans Athènes autrefois, Peuple vain & léger ;
 Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
 Courut à la Tribune.

C'est un Tableau actif composé de deux Circonstanciels , d'un Sujet , d'un Attribut & d'un Terme.

Le premier Circonstanciel consiste dans ce vers , *dans Athènes autrefois, Peuple vain & léger* ; il désigne le lieu de la scène.

Le Sujet est un Orateur.

Son Attribut, *courus*.

Le Terme, le lieu où il courut, c'est la *Tribune*.

Et le rapport de ce mot avec l'attribut *courus*, est désigné par la préposition *à*.

Voyant sa Patrie en danger, est un autre Circonstanciel qui marque le motif qui engagea l'Orateur à courir.

Ayant ainsi divisé ce Tableau dans ses diverses Parties, passons à l'analyse de chacune de ces Parties.

Le premier circonstanciel est composé de sept mots.

1°. *Dans*, Préposition qui marque le rapport de contenance intérieure, d'un lieu où l'on est renfermé.

2°. *Athènes* marque ce lieu où étoit renfermé l'Orateur.

Le nom de cette Ville se termine toujours par un S ; mais on a supprimé cette Lettre afin que ce nom pût entrer dans le vers.

3°. *Autrefois*, est un adverbe qui marque le tems où se passa cet événement, & qui l'indique d'une manière éloignée, mais très-vague, sans désigner l'époque avec précision.

4°. *Peuple vain & léger*, c'est une phrase incise, qui sert d'épithète aux habitans de la Ville dont on vient de parler. On les appelle un *Peuple vain & léger*. Cette épithète n'est pas inutile : elle fait connoître le caractère de ce peuple, & elle prépare à la légèreté avec laquelle on le verra se conduire dans cette Fable.

Mais ici, le Poëte a changé de figure ; il transporte son épithète aux habitans, tandis qu'il ne parle que de la Ville. Cette façon de s'exprimer n'est point admise en prose : on la pardonne aux Poëtes lorsqu'ils ne travaillent pas dans le genre élevé ; il faut même qu'ils n'abusent pas de la permission. Notre Auteur auroit pu substituer à ces mots *dans Athènes autrefois*, ceux-ci *chez les Athéniens* : mais le vers eût trop abondé en nazales, il eût été trop lourd : au lieu qu'il est très-léger.

Le sujet de cette phrase est composé de deux mots, d'un article & d'un nom, un *Orateur*. Ce Nom est désigné d'une manière indéterminée par l'article *un* ; on fait la qualité du personnage, mais il n'est indiqué que vaguement, individuellement, sans que rien désigne quel est cet Orateur.

L'attribut *courus*, est composé d'un seul mot ; mais c'est un mot elliptique,

au lieu de *fut courans*, un Verbe & un Adjectif, ou Participle Actif, mots qui seuls peuvent former un attribut. Comme ces attribut désigne une action, le Tableau en devient Actif.

Le second circonstanciel est composé de cinq mots, *voyans sa Patrie en danger* : elle exprime le motif de la course ; c'est comme si l'on eût dit, *parce qu'il voyoit sa Patrie en danger*. Ceci forme un nouveau Tableau enchaîné dans un plus grand. On y voit un sujet, *il* ; un attribut, *voyoit* ; un objet, *sa Patrie* ; une circonstance, *en danger* ; une Conjonction, *parce que*, renfermée par ellipse dans le sujet & l'attribut *voyans*, qui exprime parfaitement une circonstance : en sorte qu'on a pu supprimer *parce qu'il*, ce mot seul tenant lieu de tous les trois.

Ajoutons que *sa* est un mot elliptique qui tient aussi lieu de trois autres : c'est comme si l'on avoit dit, *voyans en danger la Patrie de soi-même*.

Courus est au singulier à cause que le sujet est au singulier. C'est la troisième Personne du présent, *je courus, tu courus, il courus* : on peut aussi l'appeler avec M. Beauzée *le présent antérieur*. Il vient du Verbe *courir*, qui se forma du Latin *curre-ere*, & qui signifie la même chose. Il tient à nos mots *course, courser, coureur*, & à nos Verbes *accourir, recourir, secourir*.

La, qui précède Tribune, est l'article indicatif féminin ; il détermine comme connu, l'objet dont on parle.

II.

Et d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une République ;

Il parla fortement sur le commun salut.

Ceci est une seconde phrase qui s'unissant à la première par la Conjonction &, ne forme avec elle qu'une période. Elle est composée de cinq membres, 1^o. un Conjonctif, & : 2^o. un circonstanciel très-composé, *d'un art tyrannique voulant forcer les cœurs dans une République* : 3^o. un sujet, *il* : 4^o. un attribut, *parla fortement* : 5^o. le terme de ce discours, *le salut commun*.

D'un art tyrannique, indique le moyen par lequel l'Orateur vouloit forcer les cœurs. Cette expression est une ellipse ; on sous-entend, *au moyen* : au moyen d'un art tyrannique. Ainsi ces mots, *d'un art*, servent de complément à des mots sous-entendus.

Art est un substantif masculin, dont *un* est l'article, & *tyrannique* l'adjectif. Le premier de ces mots est le Latin *ART-e* & le Grec *Arsté* ; tous vien-

ment du mot primitif *AN*, la Terre. C'est cette force, cette valeur, cette vertu avec laquelle on met la Terre en valeur, on lui fait produire des choses admirables, les hommes même.

Tyrannique vient de *tyran* : mais ce mot est Grec & Latin, il vient du primitif *Tyr*, *Tar*, *Tour*, un Château, une Forteresse. Un *Tyran* étoit celui qui dominoit sur toute la Contrée & qui habitoit la Forteresse, le Palais. C'étoit le Châtelain, le Castellan ; tous ces Maîtres de petits Châteaux se rendoient odieux par leurs vexations sur leurs malheureux sujets : leur nom devint infâme.

Voulant forcer les cœurs, désigne le motif de l'Orateur, son but. Il est composé de trois mots, du participe *voulant* qui est à la place de ces mots, parce qu'il *vouloit* : du Verbe *forcer*, qui est le complément du premier, il *vouloit* : quoi faire ? *forcer* : les *cœurs* en est l'objet : c'est ce qu'il *vouloit forcer*.

Vouloit vient du Verbe *vouloir* qui est Grec & Latin.

Forcer vient de *fort*, mot Latin & Celte.

Les *cœurs*, mot au pluriel & qui appartient également au Grec, au Latin ; à l'Italien, &c.

Dans une République, ces mots marquent le lieu où il *vouloit forcer les cœurs* ; & on le met en opposition avec la vue tyrannique de l'Orateur. *Republique*, est un nom féminin qui désigne une Ville dont les Citoyens se gouvernent eux-mêmes sans dépendre d'un Maire : aussi leur pays s'appelle de deux mots *RE-PUBLIQUE*, la chose publique, la chose qui appartient à tout le peuple, à la Nation.

Il, est le sujet ; c'est le pronom masculin singulier de la troisième personne : il indique la personne dont on parle, & qui est nommée dans la première phrase, l'Orateur.

Parle est le Verbe & la qualité, pour est parlant. Ce Verbe à la famille duquel appartiennent *parole* & *parleur*, vient du primitif *bar*, *var*, *par*, qui est devenu en toute Langue la racine du mot *parole*.

Forsement est un adverbe ; il sert à déterminer la manière dont parle l'Orateur ; c'est *forsement*, c'est-à-dire, d'une manière extrêmement forte ; telle est la signification de *ment*, *ment*, *main*. Il appartient à la même famille que *forcer*, *effort*, *renfort*, &c.

Sur le commun salut, est le terme de son discours, l'objet dont il discou-

SUR : cet objet est *le salut commun* : on le voit par la préposition *sur*, qui marque le rapport de ces mots avec le Verbe *il parle*.

Le salut est un nom masculin, il est Latin & Hébreu.

Commun est son adjectif, il est Latin également ; & désigne ce qui appartient à toute la Société, appelée *com* en Langue primitive, d'où vint le nom de *Comices*, donné en Latin à l'assemblée du Peuple ; & la préposition *cum*, qui signifie *avec*, *ensemble*.

III.

Notre Poëte a mis ici l'adjectif avant le nom ; il feût mis le dernier s'il eût écrit en prose. On dit le salut commun, le bien commun. Cependant beaucoup d'adjectifs se mettent en François avant le nom ; ils choqueroient même l'oreille s'ils étoient placés après : ainsi on dit, petits moutons, innocens animaux ; fiere raison, douce oisiveté, vaste Univers, & non *moutons petits, raison fiere, oisiveté douce, &c.*

Nos Grammairiens n'en ont jamais indiqué la cause. Qui ne seroit étonné de voir que M. du Marçais se consente de dire, à ce sujet : « parce que l'esprit » aperçoit dans le même instant le nom & l'adjectif, & qu'ils ne sont di- » vifiés que par la nécessité de l'énonciation, la construction usuelle place » au gré de l'usage certains adjectifs avant, & d'autres après leurs substan- » tifs (1).

Lorsque nos Maîtres sont réduits à balbutier, on doit trembler pour soi ; mais l'effroi ne mène à rien : essayons de résoudre ce problème, & de dire pourquoi l'on met certains adjectifs avant & certains adjectifs après ; rien de plus aisé : le croira-t-on ? ce qui égareoit, c'est qu'on attribuoit à l'usage, c'est-à-dire, à ce qui n'est point cause, un effet qu'il ne pouvoit produire, & qu'on lissoit de côté la vraie cause, l'oreille. En effet, considérés tous ces adjectifs qui sont placés les premiers, ils seroient insoutenables pour l'oreille étant placés les derniers. Considérés les Noms qui sont les premiers, ils rendroient un son insupportable s'ils étoient placés à la fin. *L'Univers vaste, la raison fiere, les moutons petits*, ont aussi peu d'harmonie qu'en offre l'arrangement contraire ; qu'on dise au contraire, *un criminel soin, un cruel soup, un sésiens feu* ; les oreilles en seront agacées, déchirées, comme elles le sont par de faux tons. Mais quelle est la nature de ces adjectifs & de ces noms dont la place déplaît ? c'est qu'ils sont précédés de mots plus longs ; c'est qu'un

(1) Princip. de Gramm. p. 280.

son sec & cassant fait un son plein; c'est que le repos se fait à contre-sens & mettre le ton sec le premier, que le ton plein & moelleux suive & fasse le repos, & tout ira bien. En veut-on une autre preuve? c'est que lorsque les tons du nom & de l'adjectif seront de la même nature, il sera très-indifférent quel on place le premier. On dira également bien, *aparence trompeuse & trompeuse aparence*, *plaisirs solides & solides plaisirs*.

C'est par la même raison que ces noms *homme & femme* précèdent ordinairement l'adjectif: leur son est trop lourd pour figurer convenablement le dernier. Ainsi l'on dit un homme fort, un homme courageux, une femme prudente, une femme générale; un fort homme, une prudente femme, plairont beaucoup moins: & l'on ne mettra ces noms les derniers que lorsqu'ils seront accompagnés d'un adjectif dont le son est trop sec, trop court pour se trouver le dernier. Ainsi l'on dit un bel homme, une belle femme.

IV^e.

On ne l'écoutoit pas.

Cette phrase est composée de trois Membres. Un sujet, *on*; un attribut négatif, *n'écoutoit pas*; un objet, *le*.

On, fut dans l'origine le mot *homme*, & au pluriel; les anciens auroient dit, *homs ne l'écoutoient pas*.

Ce mot devint si commun qu'il s'aléra & se changea en *on*, qui ne signifioit plus rien, & qu'on mit au singulier comme s'il étoit un nom singulier: & puis il devint un pronom. En effet, c'est quelqu'un qu'on appelle *on*: mais ce quelqu'un, c'est ici tous ceux auxquels l'Orateur parloit.

Le est un des cas du pronom singulier masculin de la troisième personne, *il*. Nous avons vu dans le chapitre des Pronoms que ce mot *le* est dans toutes ces occasions un pronom & non l'article *le*.

V^e.

... L'Orateur recourut

A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lenettes

Cette phrase n'est composée que de trois Membres, un sujet, un attribut, un terme; mais le dernier est très-composé.

Le sujet est *l'Orateur*: il réunit deux mots, un nom & son article *le*. *Jel*

on dit l'Orateur & non un Orateur, parce qu'on parle d'un Orateur connu, c'est celui qui a été à la Tribune; qui parla fortement; ainsi il suffit d'indiquer que c'est le même; c'est ce que fait l'article *le*.

À ces figures violentes, c'est le terme, composé de quatre mots; de la Préposition *A*, qui montre que ces figures sont ce à quoi recourut l'Orateur. L'Article *ces*, pluriel féminin, qui montre l'objet auquel recourut l'Orateur, ces figures violentes: ce n'est ni à une figure ni à des figures; mais à ces figures déterminées, bien connues, qu'on voit de manière à ne pouvoir les méconnoître. Viennent ensuite, le nom figures, pluriel féminin, & son adjectif, violentes. Ce nom & cet adjectif nous viennent de la Langue Latine; mais le dernier étoit commun à cette Langue avec le Grec.

Ce terme à ces figures violentes, est accompagné d'un Complément qui forme lui-même un nouveau Tableau renfermé dans ce premier, & qu'on appelle par cette raison une incise. C'est cette phrase, qui savent exciter les ames les plus lentes. On y voit un sujet, qui; un Verbe, savent; le complément de ce Verbe, exciter; & un objet, les ames les plus lentes. Cet objet est lui-même composé d'un nom & d'un adjectif, & cet adjectif est un superlatif relatif, pour le distinguer du superlatif absolu très-lent.

Qui, est un mot qu'on a appelé Pronom relatif, & que nous avons vu être un Conjonctif elliptique; en effet, lorsqu'on dit *il recourut à ces figures violentes qui savent exciter les ames les plus lentes*, c'est comme si l'on disoit, *il recourut à des figures violentes & ces figures savent exciter les ames les plus lentes*; mais pour ne faire de ces deux phrases qu'une, on supprime d'abord la répétition du nom, figures: on change l'article *les* en *ces*; on dit, *il recourut à ces figures*; & au lieu de &... figures, on met le conjonctif *qui*. En sorte que cette seconde phrase dit exactement la même chose que la première, mais elle le dit d'une manière plus concise & plus agréable.

Savans, est la troisième personne plurielle du présent *je fais*, du Verbe *savoir*. Ce Verbe suit les mêmes inflexions que le Verbe *avoir*. *J'ai*, je sais; *nous avons*, nous savons; *j'eus*, je sus; *j'aurai*, je saurai; *eu*, scu. Il tient aux noms *savans*, & le *savoir*. Il vient du Verbe Latin *sapere*, qui signifie au sens propre sentir, avoir le goût, le sentiment d'une chose, reconnoître les qualités. Et par-là il tient à nos mots *saveur*, *savourer*, *insipide*; & dans un autre sens, à notre vieux mot *sapience*, & à nos mots *sage* & *sagesse*, formés de *sapiens* & de *sapientia*, qui furent formés eux-mêmes de *sapor* saveur. Mais dira-t-on, comment *insipide* tient-il à la famille de *saveur*, *sage*, *savans*? D'une manière très-simple & très-naturelle. Les Latins appelloient *sapidus*

idus, un objet plein de goût : pour désigner le contraire, ils ne faisoient que mettre la négation *in* à la tête de ce mot ; & parce que ce mot devenoit dès-lors composé, *a* s'y changeoit en *i* ; de-là *in-sip-ide*, mot à mot, *une chose qui n'a point de goût*.

Exciter est l'infinitif : c'est un Verbe composé de la préposition Latine *ex* ; qui désigne le lieu d'où l'on sort ; & de *citus*, appelé, qu'on fait venir ; lequel *citus* vient du primitif *ci*, qui désigne le lieu, la place. *Exciter*, c'est *faire sortir promptement, faire aller vite*.

VI.

Il fit parler les morts, *tonna*, dit ce qu'il put.

Cette phrase n'est composée que de trois membres, d'un sujet, d'un attribut, de deux objets ; mais l'attribut est fort composé ; car il présente trois Verbes pour un seul sujet ; *il*, est le sujet, *fit*, *tonna*, *dit*, son attribut ; c'est comme trois phrases dans une, *il fit*, *il tonna*, *il dit* : en n'en faisant qu'une, le Tableau devient plus rapide.

Le premier Verbe a un complément, *parler* ; & un objet, *les morts*. Le troisième est accompagné d'un objet qui forme une incise elliptique, *ce qu'il put* ; elle tient lieu de celle-ci, *il dit beaucoup de choses ; ces choses qu'il put dire*. *Ca*, est donc ici article & son nom est sous-entendu. Ici encore, un singulier indéterminé au lieu d'un pluriel ; tout comme dans *on*, & comme dans *sont* : *tout ce que vous faites, est bien*. Voilà en François même des Verbes au singulier qui devoient être au pluriel : car on devoit dire, *toutes les choses que vous faites sont bien*. Ceci servira à expliquer une Construction Grecque, dont il seroit difficile de rendre raison sans cela.

Deux Verbes de cette phrase sont irréguliers, *fit* & *put*. Le premier se conjugue ainsi, *je fais, je fis, je ferai, faire, fait*. Le second, *je peux, je pouvois, je pus, je pourrai, pouvoir, pu*.

Tous les deux sont des altérations de Verbes Latins, l'un de *fac-ere*, faire ; & l'autre, de *posse*, pouvoir. *Posse* lui-même étoit une syncope au lieu de *pos-esse*, Verbe composé de deux mots, *esse*, être ; & *pot*, élevé, fort ; plein de pouvoir. De *pos-sum*, prononcé *possum*, nous avons fait *je puis* ; & de *je-puis*, nous avons fait *puissans* & *puissance*. Tout comme de *pot* nous avons fait *pot-entat, des-pote, des-pot-ique*, qui n'ont plus de rapport avec *puissance*, quoi-que venus de la même famille.

Tonner est un Verbe formé par onomatopée, sur le nom *ton*, un ton ;
Gramm. Univ.

qui représente le son même du bruit : il nous est commun avec les anciens Celtes & les Latins. Les Orientaux pour exprimer la même chose disoient *Rou* : c'est un son plus éclatant.

Jusques ici nous avons analysé chaque vers : mais en voilà sans doute assez : en continuant de la même manière, nous ne ferois que répéter les mêmes observations : contentons-nous de remarquer dans le reste de la Fable, des objets qui n'ont nul rapport avec les observations que nous venons de faire.

V I P.

Personne, se prend ici dans un sens absolu, au lieu de *aucun des Spectateurs*.

Animal aux têtes frivoles. Figure ingénieuse de Rhétorique. De tout le Peuple Athénien, le Poëte en fait un animal à plusieurs têtes qui ne respirent que la frivolité.

Que fit le Harangueur : Que au lieu de quelle chose ; le Harangueur est le sujet de la phrase, & cependant il est après le Verbe ; c'est que la phrase est interrogative.

Et du péril qui le menace,
Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effet.

Cette phrase est la seule où il y ait inversion. *Du péril qui le menace* est le complément du mot *effet*, l'effet du péril. Ainsi le complément précède de beaucoup le mot qu'il complète. Mais il a pu s'en séparer, parce que la préposition *de* qui est à la tête, prouve qu'il est complément.

A ce reproche. Ici la préposition *à* offre un sens particulier : il tient la place des mots *en conséquence de*.

L'Assemblée réveillée par l'Apologue en conséquence de ce reproche, & à l'instant même, &c. car telle est la force entière de cet *à*, qui répond ici au Latin *ad*.

Se donne ; *se* est le pronom de la troisième personne, celui qui précède le Verbe, tandis qu'il devient *soi* quand il suit le Verbe. C'est un usage particulier à notre Langue.

Un trait de Fable, sujet complexe, un nom & un complément lié avec lui par la préposition *de* : ici *Fable* détermine de quelle espèce de *trait* on parle, puisqu'il y en a de plusieurs sortes ; un *trait* qu'on lance ; un *trait* ou course continue, sans aucune interruption ; un *trait*, ou passage d'un Auteur qu'on lance à travers les autres preuves.

§. 3.

Analyse de quelques Vers de la premiere Fable de Phédre en Latin.

Ces mêmes principes serviroient également à analyser la Langue Latine ; & à la comparer avec la Langue Françoisé. Pour s'en convaincre , analysons quelques vers de la premiere Fable de Phédre : de cette Fable que savent par cœur tous ceux qui ont quelque teinture du Latin , tout comme on sait , la *Cigale ayant chanté tout l'Été.*

P.

*Ad rivum eundem Lupus & Agnus venerant**Sibi compulsi.*

Cette phrase est composée de quatre mots. Un terme , *ad rivum eundem*, à un même ruisseau ; un sujet composé , *Lupus & Agnus*, le Loup & l'Agneau ; un Verbe , *venerant*, étoient venus ; une circonstance , *sibi compulsi*, poussés par la soif. Le terme se reconnoît à la préposition *ad* & à l'accusatif , *cas* où est *rivum*. Le sujet , *Lupus & Agnus*, se reconnoît par le nominatif. Le Verbe, parce qu'il est à la troisième personne , & au pluriel ayant deux nominatifs singuliers. Le circonstanciel se reconnoît parce que *compulsi* est un participe ; & *sibi* étant à l'ablatif , marque la cause par laquelle étoient poussés le Loup & l'Agneau.

Il devoit y avoir ici un cinquième membre , qui désigneroit l'objet de la venue du Loup & de l'Agneau à un même ruisseau ; mais on l'a omis parce qu'on ne peut s'y tromper : quand on a soif & qu'on va à un ruisseau , c'est pour boire : a-t-on besoin de le dire ? Pour qui nous prendroit le Poëte ?

II^o.*Superior habet Lupus ;**Longèq; inferior Agnus ;*

= Le Loup étoit placé en haut , & l'Agneau beaucoup plus bas. Voici deux phrases réunies en un seul Tableau par la Conjonction *que*. Chacune de ces phrases est composée d'un sujet & d'un attribut. Le Loup est le sujet de la premiere , & l'Agneau est le sujet de la seconde ; on les reconnoît parce qu'ils sont au nominatif.

A a a ij

L'attribut est composé dans la première, de ces deux mots, *superior stabas* ; étoit placé plus haut.

L'attribut de la seconde est formé du même *stabas* qu'on a sous-entendu comme inutile, & de *longè inferior*.

Superior & inferior sont au nominatif tout comme le sujet, parce qu'ils sont partie essentielle de son attribut, & qu'ainsi ils sont en concordance avec lui.

III°.

Tunc fauce improbi

Latro incitatus, jurgii causam intulit.

« Alors par la cruelle voracité ce brigand entraîné suscita un sujet de querelle.

Cette phrase est composée de cinq membres.

Un adverbe de circonstance, *tunc*, alors.

Un sujet, *Latro*, ce brigand ; aussi est-il au nominatif.

Une circonstance, *fauce improbi incitatus*, entraîné par la cruelle voracité.

Un attribut, *intulis, suscita*.

Un objet, *jurgii causam*, un sujet de querelle.

Le circonstanciel, *fauce improbi incitatus*, est composé d'un participe, *incitatus*, & d'un nom, *fauce*, qui exprime le motif par lequel fut poussé le Loup, par sa voracité cruelle. Aussi ce nom est-il à l'ablatif, ce cas étant toujours consacré à la cause par laquelle une chose a lieu. Il vient de *fauz*, *fauzis*, qui signifie mot à mot *gofier*, *gucule* : mais nous ne disons pas un *cruel gofier* ; ainsi on substitue *voracité* à *gofier*, l'effet du Tableau restant le même.

Improbis, ba, bum, adjectif du mot Latin *fauz*, signifie mot à mot *scelerés* ; il vient de *in*, non ; & de *probis*, bon, droit, honnête.

L'objet se reconnoît par l'accusatif *causam*, cas qui lui est consacré ; & le complément de *causam* se reconnoît par le génitif qu'offre *jurgii* ; ce cas est consacré au complément, comme nous l'avons vu lorsque nous avons expliqué la nature.

IV°.

Cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi

Bibenti ?

« Pourquoi, dit-il, as-tu rendu l'eau trouble à moi qui bois tranquille ; ment, ou pourquoi me troubles-tu l'eau tandis que je bois ?

Cette phrase dont la radesse *cur*, *inquis*, *turbulentam fecisti aquam mihi bibenti*, peint parfaitement le son querelleur & aigre du Loup, est composée d'une Conjonction, d'une incisive, d'un Verbe, d'un objet & d'un terme.

Cur, pourquoi, est la Conjonction. C'est une ellipse, au lieu de ces mots *par quelle raison*. *Inquis*, dit-il, est l'incisive. On reconnoît l'objet par l'accusatif *aquam*; son adjectif, par ce même accusatif féminin *turbulentam*; & le terme, par le datif *mibi*, car c'est son cas propre.

V.

La réponse de l'Agneau n'est pas peinte avec moins d'énergie que la plainte féroce & injuste du Loup: elle présente les sons les plus doux, les plus agréables.

Laniger contra timens,

Qui possum, quaeso, facere quod queraris, Lupo?

« L'animal à laine, saisi de crainte, répondit: comment puis-je faire, je vous prie, seigneur Loup, ce dont vous vous plaignez?

A te decurrit ad haustus meos liquor.

La première de ces trois phrases renferme un sujet; *Laniger*, l'animal à laine; son adjectif *timens*, saisi de crainte; son attribut sous entendu en partie, & exprimé en partie, *contra*, au contraire: le mot *respondis*, en exprime l'ensemble.

Il n'est pas plus difficile d'analyser le reste de cette Fable de la même manière, & de connoître par quelle raison les membres de chaque phrase ne sont pas toujours arrangés dans le Latin de même qu'en François. N'omettons pas que cet arrangement est exactement le même dans le premier des deux vers que prononce l'Agneau: *Qui possum, quaeso, facere quod queraris*, comment puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez: En effet la Langue Latine maîtresse de suivre notre constitution & de s'en écarter pour en suivre une autre, s'attache à celle qui se prête le mieux à l'harmonie de chaque Tableau: ayant su se rendre toutes les deux aussi naturelles l'une que l'autre, elle s'est ménagée de plus grandes ressources.





LIVRE V.

GRAMMAIRE COMPARATIVE.

EN QUOI CONSISTE CETTE GRAMMAIRE.

Ainsi s'élevont sur l'ordre naturel, basé de toute science & de tout art ; les Principes généraux du Langage , ces principes au-delà desquels il n'y a plus rien , & qui devenant la source des usages pratiqués par chaque Nation , constituent la Grammaire de chaque Langue. Ces principes sont un préliminaire indispensable pour l'étude de quelque Langue que ce soit : ils préparent à tous les phénomènes qu'elles offriront , & on trouve en eux la cause de tout ce que ces Langues contiennent de plus difficile en fait de règles grammaticales ; celles-ci ne seront plus un amas indigeste de préceptes bizarres & absurdes qui offusquent la raison , & sous la tyrannie desquels elle étoit obligée de ployer , comme on cède à un Despote aux caprices duquel on ne peut se soustraire. Un spectacle nouveau va donc s'ouvrir : toutes les Grammaires se tiendront comme par la main ; toutes ensemble ne feront qu'une seule & même Grammaire , la Grammaire Universelle transmise dans toutes les Langues , & assortie avec la plus grande simplicité au génie particulier de chacune : en sorte que par tout où ce génie cesse d'agir on retrouve la Grammaire Universelle ; & que par-tout où il agit , il n'est jamais en contradiction avec elle & n'agit jamais qu'en vertu des Loix même qu'elle lui impose.

Les Grammaires particulières ne sont en effet que les principes de la Grammaire Universelle & primitive , modifiés par le génie particulier de chaque Langue ; elles peuvent donc toutes se ramener à une mesure générale ; ainsi se formera la GRAMMAIRE COMPARATIVE qui fait voir les rapports de toutes les Grammaires particulières , & de quelle manière les principes communs à toutes se modifient dans chacune , avec les raisons nécessaires de chacune de ces modifications. Spectacle brillant & unique , où l'on aperçoit la raison de tout , & où l'on développe à chaque Peuple les causes de toutes les règles qu'il suit dans les Tableaux de ses idées , & dont il ne pouvoit connoître les rapports avec l'ordre nécessaire des Langues.

La Grammaire Comparative devient ainsi la démonstration la plus complète de la bonté de nos Principes ; & d'une utilité indispensable pour abrégér l'étude des Langues , & pour faire saisir sans peine quelque Grammaire que ce soit.

On sent encore que cette Grammaire Comparative embrasse toutes les Langues ; & qu'ainsi , nous ne saurions la présenter ici sous toutes les faces ; que rien ne seroit plus fastidieux , les même que nous pourrions en parcourir à présent toutes les branches.

Ce n'est pas en effet notre dessein : il suffira pour nos vues que nous analysons la Grammaire de deux ou trois Langues qui paroissent avoir le moins de rapport entr'elles & qui ayent toujours été de la plus grande difficulté à apprendre ; en sorte que si elles s'expliquent très-bien par nos Principes , on ne puisse douter qu'il en est de même de quelque Langue que ce soit ; & qu'elles furent par conséquent toutes formées d'après un même modèle , modifié suivant le génie & la manière de voir de chaque Peuple.

Pour cet effet , nous choisirons d'abord la Grammaire de la Langue Chinoise , de cette Langue parlée par un Peuple placé à l'extrémité de notre Hémisphère , dont l'origine remonte à des milliers d'années sans avoir jamais varié , du moins dans les masses essentielles , & qui a été constamment regardée comme n'ayant aucun rapport à aucune de nos Langues ; & comme ayant été soumise par conséquent à des Loix absolument différentes.

Nous passerons ensuite à l'examen de la Grammaire Latine , qu'on a encore regardée comme étant différente de la nôtre & comme contenant des règles dont on ne peut rendre raison , & contraires à ces Loix générales auxquelles toute Langue doit obéir.

Nous jetterons aussi un coup d'œil sur la Grammaire de la Langue Grecque , Langue la plus riche & la plus harmonieuse , & dont le génie grammatical ne diffère presque en rien du génie de sa sœur la Langue Latine.

Les rapports de toutes ces Grammaires entr'elles & leur parfaite harmonie avec la Grammaire Universelle , seront , je le répète , la démonstration la plus complète de nos principes , de la source commune des Langues , ainsi que de la facilité qu'on acquerra par-là pour en connoître le plus grand nombre possible ; & pour n'être jamais arrêté par aucune de ces difficultés désespérantes qui donnent sans de peine à ceux qui ne veulent pas savoir les Langues simplement de mémoire , & qui voudroient pouvoir se rendre compte de tous les phénomènes que leur présentent les Grammaires qu'ils sont dans l'obligation d'étudier.

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE CHINOISE, comparée à nos Principes Généraux.

LA Langue Chinoise se divise en Langue parlée & en Langue écrite ; c'est comme chez nous relativement à la science du calcul ; nous avons nos nombres parlés & nos nombres écrits ou chiffrés , qui n'ont aucun rapport les uns aux autres. Ainsi ce qu'ils appellent *sem* dans leur Langue parlée , offre cette figure dans leur Langue écrite , (Planche 1. N^o. 1.) Tous les deux désignent l'existence ou la vie.

Ces caractères sont , comme nos mots , formés les uns de caractères simples , primitifs & radicaux ; les autres sont des composés de ces caractères simples , ils sont la réunion d'un , de deux , de trois & jusques à dix-huit de ces caractères simples.

Chacun de ces caractères simples ou composés, marche seul , comme nos mots ; mais au lieu de s'écrire à la suite les uns des autres, de gauche à droite, ils s'écrivent perpendiculairement du haut en bas , par Colonnes , & ces Colonnes s'avancent de droite à gauche.

Enfin , chacun de ces caractères est comme nos mots radicaux qui ne présentent que des Noms d'objets , & qui sont tour à tour Noms , Verbes , Adjectifs , Prépositions , &c. suivant la place où ils se trouvent : en sorte qu'on ne peut connoître quelle partie du discours ils présentent , que par le sens de l'ensemble.

On sera cependant nécessairement aidé par deux moyens différens pour reconnoître ce sens. 1^o. Par la place ; car dans une Langue comme celle-là , la place des mots doit autant influer sur leur valeur que dans la nôtre.

2^o. Ces caractères seront précédés ou suivis d'autres caractères qui tiendront lieu des Cas & des Temps ; ils répondront à nos prépositions pour les rapports des Noms , & à nos terminaisons pour les Temps des Verbes , à ces terminaisons que nous avons vu être autant de signes relatifs aux diverses portions du Temps : ainsi on y exprimera par deux ou trois caractères détachés , ce que nous exprimons par un seul mot composé de plusieurs.

De-là résulteront toutes les règles de la Grammaire Chinoise , parfaitement semblables

semblables à celles de la Grammaire Universelle, & qui ne diffèrent des nôtres qu'en cela seul, que chez ce Peuple, non-seulement chaque mot est séparé, mais encore chacun des mots qui ne sont employés que pour marquer les diverses acceptions d'un autre.

De-là, & de-là seul, résulteront toutes les différences qui existent entre notre Grammaire & celle des Chinois; & celle-ci ne nous offrira aucun Phénomène que nous ne puissions prévoir & résoudre d'après ces principes.

Nous pourrions même dire, pourquoi ils n'ont pas rapproché comme nous en un seul caractère, tous ceux qui sont relatifs à un mot; & nous pourrions indiquer les grands avantages que la connoissance des caractères & leur étymologie, retiroient de cette méthode si elle étoit toujours bien observée.

Dans l'exposition que nous allons faire de cette Grammaire, nous nous servirons des Ouvrages de deux Savans distingués en Langue Chinoise: du *Museum Chinois* de BAYER, imprimé en deux volumes à Peterbourg en 1730. & qui contient entre autres choses une Grammaire & un petit Dictionnaire Chinois; de la *Grammaire Chinoise* de M. FOURMONT, imprimée à Paris in-folio en 1741. & de ses *Méditations Chinoises* qui avoient paru dans le même format dès 1737. Nous y joignons le secours d'un Dictionnaire manuscrit où les mots sont d'abord par clés & répétés ensuite sous les monosyllabes de la Langue parlée, auxquels ils répondent, rangés par ordre alphabétique.

Nous n'ignorons pas qu'on a prétendu que M. Fourmont ne savoit pas le Chinois & qu'aucun Européen ne pouvoit le sçavoir. Je n'en doute pas, tout comme on sait qu'un Étranger ne peut sçavoir le François aussi parfaitement qu'un Seigneur qui aura toujours été élevé à Versailles. Je ne voudrais pas même assurer que nos Européens-Chinois ne fassent des fautes lourdes, en traduisant en leur Langue des Livres Chinois: c'est ainsi que l'on surprend tous les jours en faute nos plus habiles Traducteurs Latins, Grecs, Hébreux, &c.

Mais cette inhabileté n'influe en rien sur la portion des Langues dont il s'agit ici. BAYER & FOURMONT & nombre d'autres peuvent s'être mépris grossièrement dans des Traductions Chinoises, & sur-tout en traduisant des titres de Livres, genre de traduction tout-à-fait ingrat, & avoir composé des Grammaires de Langue Chinoise, très-exactes.

L'accord qui règne entre celles de ces deux Savans est encore un puissant préjugé en leur faveur; d'autant qu'ils n'ont point été à même de profiter mutuellement de leurs ouvrages; la Grammaire de M. Fourmont ayant déjà été déposée entre les mains de M. l'Abbé Bignon dès l'année 1719.

Ajoutons que ce préjugé se change en une parfaite certitude, lorsqu'on voit M. l'Abbé Bignon écrire à M. Fourmont le 20 Février 1730. que sa Grammaire ressemble si parfaitement à celle du P. PRÉMARE qu'on venoit de recevoir de la Chine, qu'on auroit pu l'accuser lui M. Fourmont d'avoir pillé le Savant Jésuite, si l'on n'avoit été assuré par les précautions prises d'avancer que son travail étoit fait dès le mois d'Août 1728. & lorsqu'on voit M. de MONTIGNI, que M. le Duc d'Antin avoit consulté à ce sujet comme un Juge compétent, puisqu'il avoit fait un long séjour dans la Chine en qualité de Missionnaire, assurer ce Seigneur qu'il a admiré les Ouvrages de M. Fourmont sur la Langue Chinoise, & qu'il a tellement aplani les difficultés... qu'on peut en peu de tems avec le secours de ses Livres se mettre en état d'ENTENDRE & de TRADUIRE le Chinois.

M. Fourmont attaqua il est vrai la Grammaire de Bayer dans la Préface qu'il mit à la tête de ses Méditations Chinoises : mais seulement sur des objets accessoires : sur ce qu'il n'avoit pas fait usage des accens pour les mots de la Langue parlée, & sur ce que les caractères de la Langue écrite n'étoient pas gravés avec plus d'exactitude.

Mais ces reproches n'inculpent point les principes même de la Grammaire Chinoise établis par Bayer : & puisque ces deux Rivaux se rencontrent à cet égard, & qu'ils sont d'accord avec les Grammaires faites dans la Chine même, on ne peut s'empêcher de reconnoître que le fond en est vrai.

Le même caractère Chinois est tour à tour & suivant le sens de la phrase, Nom, Adjectif, Verbe, Adverbe, &c. Ainsi le caractère *Sém* (n^o. 1.) signifie tour à la fois *vie*, *existence*, *vivre*, *vivant*, &c.

Il en est donc ici comme de la Langue primitive, & de toutes les autres, où les mots qui composent toutes les Parties du Discours sont empruntés des Noms & n'en sont que des dérivés ; les objets étant les seuls Êtres existans, & par-là même les Langues ne pouvant offrir pour mots radicaux que des Noms.

Il ne s'agit plus que de voir comment ces Noms tiennent lieu successivement des autres Parties du Discours.

I^o. ADJECTIFS.

Les Adjectifs Chinois se forment de la même manière que dans la Langue primitive, par un Nom qui en précède un autre. C'est un preuve que ce second descend du premier, ou que ce premier sert à compléter le second,

qu'il est le mot déterminant de l'idée que présente celui-ci. Ainsi ce caractère *hah* (n°. 1.) qui signifie *bonté*, étant suivi du caractère *gin* (n°. 3.) qui signifie un *Être humain* en général, devient l'adjectif *bon*, & ces deux caractères font nos mots, *homme de bonté* ou *homme bon*.

Cien (n°. 4.) qui signifie *Antiquité* étant au-dessus du caractère *Fah* qui signifie *Roi*, présente cette phrase, *les Rois de l'Antiquité*, ou *les Anciens Rois*.

C'est ainsi que le nom qui sert de complément à un autre, le précède dans plusieurs Langues: en Anglois, *King's son*, de *Roi Fils*, pour dire *Fils de Roi*. En Latin, *diuturni silentii finis*, d'un long silence la fin, pour dire *la fin d'un long silence*.

Si ces substantifs se déplacent, qu'homme soit le premier, & *bonté* le dernier, le sens n'est plus le même: c'est une nouvelle phrase qui signifie *bonté humaine*.

Souvent encore on fait suivre un nom d'un autre nom qui répond à nos terminaisons adjectives, telles que *il* dans *fac-ile*, *ain* dans *rom-ain*, *iste* dans *ars-iste*, ou à nos mots, *de*, *qui est*, &c.

Ainsi ces trois caractères (n°. 6.) *ciam*, *gin* & *cih*, qu'on rend, le premier par *Art*, & qui signifie proprement *incision*, *taille*, *action de couper*, le second par *homme*, & le troisième par *qui*; signifient *homme qui est de l'Art*, & répondent à nos trois syllabes *ART-IST-A* qui signifient, à un homme, *IST* qui est, *ART* de l'Art.

Ce mot *cih* qui signifie *qui*, est souvent remplacé par cet autre mot *ché* (n°. 7.) qui a beaucoup de rapport avec lui, & qui signifie également *qui*, à ce qu'on nous assure; cependant associé avec le caractère du feu (n°. 8.) il signifie *cuire*.

Ce n'est donc pas une particule, un pronom, un mot explicif comme l'ont appelé nos Grammairiens Chinois: c'est un vrai nom, qui répond à l'idée de *qualité*, à la propriété d'être doué, d'embrasser une qualité. C'est en effet le sens propre de ce mot; il est composé des deux caractères, *ge* (n°. 9.) & *paé* (n°. 10.) qui signifient, le premier, *le Soleil*, *le jour*, la qualité d'être, de voir le jour; & le second, *lien*, *action d'embrasser*, d'environner, de saisir. Les trois caractères du n°. 6 signifient donc mot à mot *un homme qui a la propriété d'embrasser un art, de le saisir, de le posséder*, un *ARTISTE* en un mot.

Plusieurs Noms de suite tiendront lieu d'autant d'adjectifs. Ainsi ces trois

Noms (n^o. 11.) *fú* richesses, *kúei* honneurs & *gín* hommes, signifient un homme élevé en richesses & en honneurs.

Mais on met ordinairement alors, entre les noms qui doivent servir d'adjectifs & celui qui sert de nom, la marque adjectivive ; ainsi ces quatre caractères (n^o. 12.) *lò*, *ngái*, *chi*, *mú*, dignité, amour, qui, Mere, signifient Mere qui est digne d'être aimée.

On peut encore mettre dans ces occasions à la tête de tous, le mot qui doit rester nom & devenir le sujet de la phrase ; & les arranger ainsi, *Mere*. *dignité*, *amour*, *qui*.

II^o. DIMINUTIFS.

Les diminutifs subiront les mêmes loix : ils seront tous désignés par des noms, comme dans toutes nos Langues, à leur origine.

Ces deux caractères (n^o. 13.) *fú* médiocrité, & *mí*rix, signifient un peu de rix.

Les augmentatifs se formeront aussi, comme dans la Langue primitive & même comme chez nous, par la répétition du même mot.

Ce caractère (n^o. 14.) redoublé, *lò*, *lò*, petiteffe, petiteffe, signifie très-peut, très-grande petiteffe.

III^o. NOMS D'ACTION.

Puisque les Noms deviennent Verbes dans cette Langue comme dans les nôtres, il en résulte nécessairement que les mêmes caractères qui désigneront les Verbes à l'infinitif, serviront également à désigner les Noms des Actions, & de ceux qui en portent le nom, ainsi que des professions qui en résultent.

Le caractère *tím* (n^o. 15.) signifie action de se déterminer, détermination, déterminer.

Le caractère *yo* (n^o. 16.) action de vouloir, volonté, vouloir, voulant.

IV^o. DES GENRES.

Les GENRES seront encore nécessairement désignés par des Noms, ou par des caractères détachés.

Ainsi le caractère du Genre-Humain, de l'*Homonéité* pour ainsi dire, s'associera avec le mot *male* pour indiquer un sexe, avec celui de *female* pour

indiquer l'autre sexe : *nán gin* (n°. 17.) signifiera *homme-mâle*, & *níu gin* (n°. 18.) *homme-femelle*, tout comme de *nom*, désignant en Latin le Genre-Humain, viennent *homin-e*, un homme ; & *homin-a*, puis *femin-a*, une femme.

Un chien est désigné par les caractères *liuen* (n°. 19.) chien & *lé*, fait ; vieux : la femelle, par le même caractère *liuen* (n°. 20.) & par celui de *mé*, mere.

SEIGNEUR se dit chez eux *d'Empire-Homme*, *chù-gin* (n°. 21.) & *DAME* ; *d'Empire-Mere*, *chù mù* (n°. 22.)

V°. DES NOMBRES.

LES NOMBRES des Noms se marqueront, le singulier par le nom seul, ou par les noms de l'unité ; & le pluriel, par des noms qui marquent pluralité ; ou par des singuliers universels, comme en François *tout Homme*.

Ainsi, *gin* signifiant homme ; & *muen*, pluralité, multitude, ces deux caractères *muen gin* (n°. 23.) signifieront *Hommes*, ou mot à mot *pluralité Homme*.

Ngó signifiant moi, *ngó muen* signifiera *nous*, mot à mot *pluralité de Je* (n°. 24.)

VI°. SIGNES QUI INDIQUENT LES DIVERS RAPPORTS D'UN MÊME NOM.

LES Chinois n'auront point de Cas, puisqu'ils n'ont point de terminaisons ; ils auront donc des signes comme nous pour marquer les divers rôles que jouent les noms dans une même phrase.

Ainsi le même caractère qui sert à marquer l'adjectif, tiendra lieu du génitif, comme nous l'avons déjà vu.

Les mots qui désignent le terme ou le datif, ont au-dessus d'eux un caractère qui signifie *en faveur*, *pour*.

Les Noms au vocatif ont au-dessus d'eux un caractère qui répond à notre *oh* ! Tandis que les noms qui désignent des circonstances, & que les Latins mettroient à l'ablatif, ont au-dessus d'eux des prépositions ; ainsi ce caractère *sum* (n°. 25.) qui signifie *avec*, étant mis au-dessus des deux caractères du n°. 24, donne ce membre de phrase, *avec nous*.

VII^o. DÉGRÉS DE COMPARAISON.

Les noms qui désignent augmentation & multitude, seront nécessairement les caractères du comparatif & du superlatif; comme nos mots *plus* & *très*, dont le premier désigne augmentation, & le second *multitude*, *trois*; en prenant ici trois pour un nombre indéfini, comme lorsque nous disons, *trois fois heureux ceux qui n'ont que des desirs aisés à consentir*.

Ainsi ce caractère *hem* (n^o. 16.) signifiant plus, & le caractère *kuo* (n^o. 17) signifiant *surpasser*, ils marquent le Comparatif quand ils sont au-dessus du caractère d'un nom. *Plus-bonté*, sera donc notre mot *meilleur*, mot à mot *plus grand en bonté*. Ils diront, *en bonté aller au-delà de toi*, pour dire *valoir plus que toi*.

LA SUPERLATIF se reconnoît à divers caractères, placés, les uns devant, les autres après; tels que *haò* (n^o. 1.) qui signifie *bon*, & qui se prenant adverbiallement, signifie *très*, *extrêmement*; tout comme nous disons *il y a très-long-tems*.

Les caractères *id*, degré, & *ye* (n^o. 18.) qui signifie *unite*, *premier*; & dont la réunion est, *au premier chef*, *au plus haut degré*, marquent également le superlatif.

Il en est de même des caractères *xe*, dix; & *fuon*, portion, partie, fois (n^o. 19.) qui équivalent à *très*, au plus haut degré; *dix fois savant*, comme nous disons *ignorant à vingt-quatre karats*.

Les caractères *se kin* (n^o. 30.) *atteindre au Ciel*, *grand jusqu'au Ciel*, sont un superlatif, une expression prise dans la Langue primitive, & qui s'accorde exactement avec l'expression *d'une tour qui atteint au Ciel*. Ainsi ces mots (n^o. 31.) *tièn chù kido xi chin se kin*, répondant à nos mots *Univers Maître Loi être vérité atteindre Ciel*, signifient en conséquence de leur place, *la Loi du Maître de l'Univers est infiniment vraie*, ou *est d'une vérité qui atteint aux Lieux*.

VIII^o. П Р О Н О М Ъ.

Ils ont le moins de Pronoms qu'il soit possible: un seul pour chaque Personne. *Ngò*, je & moi, (n^o. 14.) *NI*, tu & toi (n^o. 31.) & qui est formé de caractères dont l'un signifie *homme*; l'autre, *élevé*; ce qui s'accorde fort bien avec la valeur que nous avons assignée à ce pronom. *TA* (n^o. 31.) signifie, *il*, *lui*, *soi*; il est composé de deux caractères, dont l'un signifie *homme*; & l'autre, *ce*.

Les mots *xi*, être, (n°. 33.) *fu* (n°. 34.), homme; *xin* (n°. 35.) corps, &c. se prennent également pour des Pronoms de la troisième personne; le premier signifie *celui-ci*; le second, *celui-là*; le troisième, le même, &c. Celui-ci tient au caractère *yeu* qui désigne l'existence, la qualité d'être d'avoir, de se porter bien ou mal, de produire du fruit, être second, être enceinte; un corps, ce qui existe.

Tandis que les pronoms eux-mêmes se prennent pour des Noms & pour des Verbes, *ngo* signifiant *essence*, *personne*, *être*, comme l'assure Bayer lui-même (1); ce qui démontre de la manière la plus victorieuse ce que j'ai avancé, que les Pronoms étoient pris d'entre les noms eux-mêmes, & que le pronom de la première personne *je*, en Latin *ego*, en Chinois *ngo*, en d'autres Langues *ioh*, signifie l'Être existant par excellence, celui qui a le sentiment de soi-même.

Les pluriels des Pronoms se marquent comme les pluriels des Noms. Il en est de même de leurs cas, ou plutôt des divers rapports qu'ils soutiennent comme membres de phrase.

On juge bien que la Langue Chinoise n'a point d'adjectifs pronominaux; & qu'au lieu de nos mots elliptiques *mon*, *ton*, &c. elle employe simplement les Pronoms en les accompagnant des prépositions. Ainsi ces mots *moo chi te* (n°. 36.) qui dans le même sens sont *je de vertu*, signifient *vertu de moi* ou *ma vertu*.

Et cette phrase, *hi qu chi ngô* (n°. 37), qui se lit, *lui-fils de vice*, signifie *le vice du fils de lui*, ou *de son-fils* (†).

Les Habitans de la Chine distinguent encore avec plus de soin que nous les divers ordres des Membres d'une Famille & de l'État, en substituant divers mots aux Pronoms par lesquels on les désigneroit. Ainsi un Fils appelle son Père, en lui parlant, le Seigneur de la maison; un Dometique appelle son Maître, le Maître de la maison; & la Maitresse, la Maitresse de la maison.

Un Beau Père est appelé par ceux qui parlent aux personnes dont il est Beau-Père, Noble Aïeffe Vénérable.

On ne dit pas *Mère de moi*, mais *Mère de la maison*; & pour l'Ayeule, *jeu la bonté de la maison*, comme nous disons d'heureuse mémoire.

(1) Bayer, Tom. I. p. 11.

(†) M. Fourmont, p. 26. met tout ceci au pluriel, & lit, *les vices de ses fils*; il l'a donc rendu ainsi, d'après le sens d'autres mots qu'il a supprimés.

Plus on se fert de termes relevés à l'égard des parens des autres & en parlant de leurs dignités & qualités, & plus on se fert de termes humbles à l'égard de ses propres parens, de la femme, de son fils, de la fille, de la maison, de ses dignités, de ses qualités.

M. Fourmont est entré sur cet objet dans le plus grand détail : il lui a consacré plus de trente pages *in-folio*. Il pensoit par-là sans doute relever à nos yeux l'urbanité Chinoise ; mais cette affectation de politesse n'est point dans la nature ; elle ne produiroit que des automates, si elle ne dégénéroit en simple étiquette.

IX. VERBES.

Nous avons déjà vu que, pour former leurs Verbes, les Chinois prennent toujours un nom. Celui-ci devient Verbe, comme tous nos noms radicaux, au moyen des personnes & des noms de tems dont on l'accompagne.

Ainsi le Prétérit du Verbe *aimer* est composé, 1°. du pronom personnel ; 2°. du nom *amour*, *action d'aimer* ; 3°. du mot *leao* (n°. 38.) qui signifie *fin*. Ces trois caractères *ngô ngái leao* (n°. 39.) signifient *j'ai aimé* ; mot à mot, *j'ai mis fin à l'action d'aimer*.

Ngô muén ngái leao, nous avons aimé.

Ni ngái leao, tu as cessé d'aimer, ou tu as aimé, &c.

Le PRÉSENT se désigne par le mot *lin*, maintenant, l'instant présent (n°. 40.) placé entre le pronom & le nom de l'action, ou de la qualité ; en sorte que *ngô lin ngái*, mot à mot, *je instant présent action d'aimer*, signifie *j'aime*.

Le FUTUR s'exprime par le caractère *ciám* (n°. 41.) placé après le pronom, & qui signifie *préparation*, action de se préparer ; ainsi *ngô ciám ngái*, signifie *je me dispose à aimer*, ou *j'aimerai* (†).

Ils ont aussi un imparfait & un plusque parfait qui se désignent par des noms de tems déjà passés, & auxquels nous ne nous arrêterons pas.

X. DES AUTRES MODES.

Le second Mode est l'OPTATIF ; on le reconnoît au caractère *yua* (n°

(†) La seconde maniere dont ce caractère *ciám* est formée, est empruntée de Bayer & il dérive ce caractère d'un autre, qui a un très-grand rapport avec celui-là, & qui signifie lance.

42.) qui signifie *désir*, *action de désirer*, *désirer*; *ngò yuén ngai*, je désirerois d'aimer, j'aimerois, plûs à Dieu que j'aimasse!

Ou à ces caractères *pâ pà té* (n^o. 43.) craindre non arrive: il ne m'arrivera pas de craindre que, &c. ou *je ne craindrai pas de*, &c.

C'est ce que M. Fourmont appelle premier & second Optatif; & qui ont chacun tous les tems de l'Indicatif: mais Bayer ne parle que du second, de l'Optatif désigné par *pâ pà té*.

L'IMPÉRATIF s'exprime ou par le seul nom de l'action qu'on ordonne, ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit de l'origine des Verbes, & en particulier de l'origine de ce mode; ou par l'addition du Verbe *Être*, qui signifie alors *soit*; ou en l'accompagnant des Verbes *je vous prie*, ou *commence*.

LES PARTICIPES se reconnoissent aux noms dont nous avons déjà parlé comme formant les adjectifs, (n^o. 6. 7. & 12.).

Tels sont les Tems des Verbes Chinois. Si l'on demande à M. Fourmont d'où vient donc que les Chinois n'ont point de Subjonctifs, d'Infinitifs, de Gérondifs, de Supins, il répond que toutes ces choses ne sont point nécessaires; que les autres Langues Orientales, qui sont les plus belles de toutes les Langues, s'en passent fort bien; & que tout cela se supplée par des prépositions & des postpositions. C'est-à-dire, que toutes ces choses s'expriment dans la Langue Chinoise comme dans celles d'Orient, & même à plusieurs égards dans nos Langues modernes, non par des terminaisons différentes, mais par des formules qui en tiennent lieu.

Mais ces Formules ne doivent-elles pas être regardées comme des tems, puisqu'elles en tiennent lieu? & ne constituent-elles pas le génie même de la Langue qui les employe? Il est vrai qu'on ne met ordinairement au nombre des Tems de Verbes, que ceux qui diffèrent par l'expression, & qu'on ne tient nul compte de ceux qui ne diffèrent que par le sens. Mais cette marche est-elle exacte, & propre à donner des Langues, l'idée qu'on en doit avoir? Non sans doute, puisque dès ce moment, les Langues qui ne font nul usage des terminaisons se trouveroient privées de presque tout ce qui constitue une Langue: que plusieurs Modes manqueroient dans la nôtre, & que les Chinois n'auroient presque aucune de nos Parties du Discours. Qu'importe au fond qu'une idée soit exprimée par un seul mot ou par une formule entière si cette idée existe & que son expression soit nécessaire? Faudra-t-il la confondre avec d'autres, parce qu'elle n'a pas un terme qui soit à elle seule? Aurons-nous bonne grace à ne point distinguer, *falloit-il!* de *il falloir*, sous prétexte que

le premier n'est qu'une inversion de l'autre : Mais cette inversion ne prouve-t-elle pas évidemment que l'idée de l'un n'est point l'idée de l'autre ; & que si la seconde expression est un indicatif, la première ne peut & ne doit en aucune manière être regardée comme un indicatif & qu'elle répond à une idée que d'autres Langues auroient sûrement exprimée par un Mode tout différent : Tenez donc compte de toutes ces différences, puisqu'elles sont essentielles, & soyons une fois bien convaincus que les diverses Parties du Discours ne se reconnoissent pas seulement à leurs différentes terminaisons, mais à leurs valeurs différentes : tout comme un même son qui a deux valeurs absolument différentes, n'est pas regardé comme un même mot ; que nous envisageons *son* signifiant *de soi*, comme un adjectif ; & *son* désignant la criblure du grain, comme un nom. Il faut nécessairement convenir de ces principes si l'on veut analyser les Langues, les ramener à une mesure commune, s'entendre & être entendu. Les noms des Cas, des Temps, des Modes, deviendroient une source d'erreurs s'ils devenoient des mots exclusifs & qu'on ne vit rien au-delà de ce à quoi l'on auroit une fois assigné ce nom ; & vouloir régler toutes les Langues par le sens qu'on leur auroit déjà donné dans une Langue, c'est regarder comme une mesure commune ce qui n'en peut être une ; c'est substituer une dispute de mots à l'expression simple & belle de la vérité.

La Langue Chinoise y auroit tout à perdre & rien à gagner, puisque le même caractère parcourt chez elle toutes les Parties du Discours : car il en résulteroit qu'elle n'en a qu'une seule ; toutes les autres étant exprimées par le nom seul : mais pourquoi se décideroit-on à leur égard par des principes différens de ceux qui seroient de base à nos Grammaires ? M. Fourmont aura donc tort, quelque parti que l'on prenne : soit en bornant à l'Indicatif & à l'Optatif les Modes des Verbes Chinois, puisque des formules y tiennent lieu du subjonctif, &c. soit en mettant l'Indicatif & l'Optatif Chinois au nombre des Modes, puisque ceux-ci ne méritent pas plus ce nom que le subjonctif auquel il le refuse, n'étant exprimés comme lui que par des formules.

XI. DU PASSIF.

Le PASSIF se désigne par le Verbe *Être*, *xi* (n°. 44.) seul ou accompagné de la préposition *pi* (n°. 45.) qui signifie *de*, *par* ; ou des Verbes qui sont relatifs au Verbe *être*, tels que *devenir*, *être fait*, en Chinois *guéi* (n°. 46.).

Ainsi *ngo pi ng-ti tsah*, signifiera j'ai été aimé par.

Ngo xi ngai sie, mot-à-mot, je être aimé qui, je suis celui qu'on aime, je suis aimé.

Sem guéi gin, l'homme devint existant.

II.

Des mots qui ne changent point de Forme : & 1^o. des Interjections.

Les Chinois ont, comme nous, des Adverbes, des Prépositions, des Conjonctions, & des Interjections. Ces dernières sont même en beaucoup plus grand nombre que chez nous, parce que les Habitans du vaste Empire de la Chine, s'occupent infiniment plus que nous de témoigner par leur extérieur les sentimens dont ils sont affectés relativement aux personnes auxquelles ils tiennent : en sorte que l'usage beaucoup plus fréquent des Interjections, les a mis dans la nécessité d'en épuiser le nombre & toutes les nuances.

Ces Interjections sont également prises dans la nature, comme les nôtres : mais les autres espèces de mots dont il s'agit ici sont empruntées des Noms relatifs aux mêmes idées que présentent ces mots, comme dans toutes les autres Langues.

II^o. Des Adverbes.

Leur négation, par exemple, *si* (n^o. 47.) composée de deux caractères opposés, comme deux E qui se retourneroient le dos 3E, est certainement tirée de la figure de l'E primitif signifiant existence ; & qui était connue des Chinois, devint très-propre par cette opposition à désigner la non-existence.

Leurs adverbes qui répondent à nos mots hautement, beaucoup, peu, &c. sont empruntés des mots ou des caractères qui signifient hauteur, abondance, goût, &c.

Il en est de même des Adverbes de tems. *Aujourd'hui* est composé des deux caractères *ge* & *kin*, dont le premier signifie *Soleil, jour*, (n^o. 9.) & l'autre (n^o. 40.) *actuel*.

Pour dire *hier*, ils employent le même caractère *ge* & le caractère 38 (n^o. 48.) qui signifie *passé*. Ce dernier caractère est parlant, étant formé de deux autres ; du caractère de l'existence (E) & du caractère *ge*, *Soleil*, qui étant placé derrière le précédent, désigne un Soleil, un jour qui n'est plus.

Ce qui s'accorde très-bien avec le *passé* dont nous avons dit, que les

Orientaux marquoient le passé des Verbes , en mettant le pronom après le Verbe , l'action derrière le dos.

Quelquefois deux substantifs se réunirent pour former un adverbe ; ainsi les mots *ku* & *xi* (n^o. 49) qui signifient *Antiquité* & *Temps* , répondent à notre mot *anciennement*.

Le dernier de ces caractères *xi* est composé de trois autres ; de celui qui désigne le Soleil & qui est à gauche , de celui qui désigne la Terre & qui est le plus haut des deux à droite , & de celui qui signifie *embrasser* , *mesurer* & qui est au-dessous. Le temps se mesure , en effet , par les révolutions du Soleil à l'égard de la Terre.

Le même mot *xi* , signifiera aussi *tout ce qui se fait pendant une longue suite de temps* , l'assiduité , & *assidument*.

III^o. Des Prépositions.

LES PRÉPOSITIONS se divisent en deux classes , celles qui se mettent avant les mots dont elles désignent le rapport , & celles qui se mettent après. Ainsi *dans* se met avant , & *entre* après.

N'en soyons pas surpris : la place des Prépositions est très-indifférente en elle-même , nous l'avons vu à leur article ; on a dû par conséquent , dans une Langue telle que le Chinois où l'on étoit sans cesse asservi à conserver la même place pour la plupart des mots , secouer ce joug dès qu'on pouvoit le faire sans inconvénient. Et nous devons regarder comme des Prépositions tout ce qui en tient lieu dans leur Langue , quelle que soit leur place , & lors même qu'on a cru devoir appeler la plupart d'entr'elles *post-positions*.

Cette Classe de mots ne diffère en rien des autres à l'égard de son origine ; toutes les prépositions sont tirées de noms : ainsi *kien* entre (n^o. 50) formé du caractère du jour situé entre les deux batans d'une porte , signifié comme nom *ouverture* , *senté* , *hiatus* ; & comme Verbe , *séparer* , *diviser* , *tire en deux* , *éloigner*.

Elles se forment aussi par opposition. Ce caractère *iam* (n^o. 51.) par exemple , signifie *dessus* , *sur* ; & son contraire , *hia* (n^o. 52.) signifie *sous* , *au-dessous* ; tandis que comme Verbes , ces mêmes caractères signifient , l'un monter , & l'autre descendre.

IV^o. Des Conjonctions.

LES CONJONCTIONS changent chez les Chinois , suivant qu'elles lient des

Noms, des Verbes, ou des Prépositions. Nous ne connoissons rien de pareil dans nos Langues ; c'est que nous n'avons pas besoin de cette distinction, tandis qu'elle est indispensable pour les Chinois. Le sens déterminant seul chez eux la valeur qu'on doit assigner à un caractère, s'il doit être pris comme Nom, comme Verbe, ou comme Préposition ; la Conjonction vient au secours de l'esprit, par ses divers caractères, qui font connoître à l'instant dans quel sens on doit prendre les signes ou mots qu'ils accompagnent : il en résulteroit de trop grands avantages relativement à la clarté du discours & à la rapidité de ses effets, pour qu'on les négligeât.

Les caractères par lesquels les Chinois expriment les Conjonctions ne sont pas moins énergiques que les autres mots & ne prouvent pas moins que tout mot dut toujours être une peinture de la chose même qu'il devoit désigner. Ainsi, le caractère *sh* (n^o. 33) qui signifie &, & le caractère *hoi* (n^o. 34.) qui est notre disjonctif ou, désignent, le premier, des objets suspendus à une même chaîne ; & le second, une personne qui tire de l'arc contre une autre. Le premier étoit donc très-propre à désigner l'union, & ce dernier l'opposition, la séparation.

Façons de parler qui leur sont propres, ou Chinoisismes.

Comme on appelle Hellenismes, Latinismes, Gallicismes, &c. les façons de parler particulières aux Grecs, aux Latins, aux François, nous appellerons *Chinoisismes*, les façons de parler particulières aux Chinois. Ce peuple en a un très-grand nombre, & la plupart remontent à la plus haute Antiquité ; M. Fourmont en a donné une liste très-étendue, divisée en trois Classes ; mots expletifs relatifs aux Noms, mots expletifs relatifs aux Verbes, & mots expletifs relatifs à l'abondance & à la beauté de la phrase. C'est ainsi qu'ils appliquent à un grand nombre d'usages différens le mot *su*, qui signifie *Fils* ; de même que les Hébreux, à l'exemple des Terns primitifs, appliquent le mot *ben* qui signifie également *Fils*, à un grand nombre d'objets différens. Ce qui provient, comme l'a très-bien établi M. l'Abbé Bergier (1), de ce que ces mots ont une signification beaucoup plus étendue.

Expressions figurées.

Les Chinois ont également un grand nombre d'expressions figurées qui justifient tout ce que nous avons avancé au sujet de l'origine des mots, en les

(1) Elémens primitifs du Langage, pag. 194.

regardant comme puiſſés dans l'ordre phyſique de l'Univers. Ainſi pour être un excellent Ouvrier , un grand Artiſte , ils diſent *main de Vieillard*.

Un Copiſte , un Écrivain eſt chez eux *la main des Livres*. *Main des Vaiſſeaux* eſt un Pilote : n'eſt-ce pas dans le même ſens que nous diſons un *manœuvre* , mot à mot , *main d'ouvrage* ?

Longue bouche , ſignifie chez eux un homme qui aime à parler , comme nous diſons *avoir les mains longues* pour désigner le pouvoir , le crédit.

Syntaxe & Conſtruction.

Dans une Langue de cette nature , les règles de la Syntaxe ſont préſque nulles : on n'a nul beſoin de faire accorder l'adjectif avec ſon ſubſtantif , le tems avec la perſonne , &c. puiſque chaque mot & chaque ſigne ne varieit jamais , & que ce que nous opérons par des changemens faits à chaque mot , s'opere chez eux par des mots qu'on ajoute ou qu'on ſuprime à volonté & ſuivant le beſoin.

Il eſt vrai que tout ce que nous avons dit juſques à préſent paroît ſe rapporter à la Langue écrite des Chinois , & non à leur Langue parlée qui en diffère ſi fort : mais elles ne diffèrent qu'en un point qui n'a nul rapport à la Syntaxe ; & uniquement en ce qu'on n'a pas ſu assigner à chaque caractère radical un ſon particulier ; enſorte qu'on ne lit pas le Chinois comme nous liſons nos mots , dont chaque lettre a un ſens propre. La marche des deux Langues eſt d'ailleurs exactement la même.

Dans la Langue parlée , comme dans la Langue écrite , chaque mot eſt un nom ; l'ensemble ſeul fait voir entre tous les noms qui compoſent une phraſe , quel doit être pris comme adjectif , quel comme Verbe , quel doit reſter nom , &c. Ainſi lorsqu'un Chinois entend prononcer ces mots *kô ngai chi mè* , dignité amour qui Mere , il aperçoit auſſi-tôt cette phraſe , *Mere qui eſt digne d'être aimée* ; elle eſt tout auſſi claire pour lui que lorsqu'il la voit écrite.

Ces mots prononcés ne ſont ni plus ni moins iſolés que les caractères écrits , & ils ſont tout auſſi invariables : aucun ne change dans aucune phraſe : l'intelligence de celle-ci , le ſens qu'on doit assigner à chacun de ſes mots , les idées acceſſoires qui déterminent ce ſens , tout s'opere par des Éléments ſéparés.

Il réſulte de tout ceci que les Chinois ont plus de mots que nous dans leurs Tableaux de la parole , & que nous avons plus de ſyllabes : ce qui revient au

même, puisque chacune de nos syllabes répond exactement à un mot. Notre mot, par exemple, *indifférent* est composé de quatre mots, autant qu'il a de syllabes, *in, di, fer & ent* : & ces mots sont même arrangés à la Chinoise, le nom essentiel à la fin. *Ent*, signifie un *Être* ; *in*, porter ; *di*, d'un autre côté, *is* est la négation. C'est mot à mot *un Être qui ne se tourne pas d'un autre côté*, qui demeure le même malgré ce qui arrive, qui n'en devient pas différent, qui n'en est pas affecté.

Ainsi tout se compense dans les Langues ; & la pensée est toujours peinte, toujours énoncée, toujours communiquée, de quelque manière qu'on en rassemble & qu'on en groupe les divers signes.

La construction que sont obligés de suivre les Chinois, n'est également ni la construction des Latins ni celle des François : mais elle tient de toutes les deux ; & elle s'accorde même avec la dernière en ce point fondamental, que la valeur de chaque mot dépend de la place où il se trouve. Ce qui confirme ce que nous avons avancé au sujet de *l'Inversion*, que la *Syntaxe* & la *Construction* d'une Langue dépendent toujours du génie de cette Langue, de son caractère intrinsèque, en sorte qu'elle ne renferme rien dont on ne puisse rendre raison, & dont on ne puisse prouver que ce sont des conséquences immédiates de ce qu'exige le vau de la parole, modifié par telle Langue.

Il résulte de tout ce que nous venons de voir, que le tissu de la parole est plus sensible chez les Chinois, que l'art s'y laisse voir plus à découvert, qu'ils sont plus près de la Nature. On peut dire qu'il y a entre leur Langue & les nôtres la même différence qu'entre les règles de calcul exécutées par l'Algèbre ou par l'Arithmétique, celle-ci ne montrant que les résultats, & celle-là mettant sous les yeux toutes les opérations d'une manière très-distincte & les séparant toutes les unes des autres. Ceux qui négligeroient des Langues de cette nature en cherchant à découvrir l'origine du langage, se privoient donc des objets de comparaison les plus essentiels, & qui étoient les plus propres à leur faire connoître la route qu'ils devoient suivre pour retrouver le fil des diverses révolutions qu'ont éprouvées les Langues.

Si la Langue Chinoise est barbare, & de ses rapports avec la Langue des Galibis dans l'Amérique Méridionale.

Ceux de nos Lecteurs qui ne sont pas accoutumés à analyser les Langues, auroient sûrement trouvé bien extraordinaires le génie de cette Langue Chinoise & celui de la *Syntaxe* ; & que s'ils sont plus conformes à la Nature,

c'est à une Nature sauvage, informe, sans goût, qui est encore dans l'enfance ; & nous n'en ferons point surpris : nous aurions plus lieu de l'être du jugement qu'on a porté de cette Langue dans le Journal des Savans (1), si nous ne savions que jusqu'à présent on a parlé de la barbarie & de la prééminence des Langues, de leurs richesses & de leur beauté, ou de leurs défauts & de leur pauvreté, sans avoir une idée juste de toutes ces choses.

C'est à l'occasion des Galibis, Peuples de la Guyanne dans l'Amérique Méridionale, qu'on s'est exprimé dans ce Journal très-inexactement sur celle des Chinois. Après avoir dit que la Langue des Galibis « est celle qu'emploie » un enfant qui commence à savoir quelques mots . . . que c'est la Langue « d'un Peuple sauvage qui a peu d'idées, & pour porter nos réflexions plus » haut, que c'est une Langue qui est construite comme a du l'être celle des « premiers hommes, & qu'en effet l'Hébreu, l'Arabe & toutes les Langues » Orientales ont conservé des traces de ce premier procédé, « on ajoute : » Nous ne pouvons mieux comparer cette Langue des Galibis, pour ce qu'on « appelle la marche grammaticale, qu'à la Langue parlée des Chinois. Celle- » ci est tout aussi barbare & aussi sauvage que celle des Américains. . . On « peut même assurer qu'elle est plus barbare, puisque le même mot y est tout » à la fois substantif, adjectif, verbe & adverbe. . . Ce qui prouve évidem- » ment que cette Langue est celle de quelque Peuple sauvage. »

Voilà donc la Langue Chinoise déclarée plus barbare que les Langues de l'Amérique, aussi sauvage que celle des premiers hommes, & la Langue d'un Peuple qui a peu d'idées, parce que le même mot y est tout à la fois substantif, adjectif, verbe & adverbe ; & parce qu'elle n'a point de finales qui servent à faire reconnoître le genre, le nombre & les cas.

L'Auteur de cet Extrait peut être très-savant en Langues, mais moins bon Logicien en fait de Langues. A qui prouvera-t'il que la Langue Chinoise est celle d'un Peuple sauvage & qui a peu d'idées, tandis que ce Peuple est policé & a traité de toutes les Sciences ? Il falloit du moins dire ce que c'est qu'une Langue barbare & une Langue non barbare. Toute Langue est barbare pour qui ne l'entend pas : mais un Philosophe, mais une personne qui veut remonter à l'origine des choses, découvrir les raisons de tout & en porter un jugement assuré, doit commencer par mettre de côté tout préjugé, toute expression partielle, toute épichète qui ne fait rien à la chose.

(1) Mois de Février 1764.

Que sont nos finales, si ce n'est des mots réunis à d'autres ? Mais qu'importe que ces mots soient seuls ou réunis, si l'effet est exactement le même, si l'idée est aussi-bien rendue, si l'on s'entend avec la même promptitude & la même clarté ? car c'est ce qui importe, ce qui doit décider de la bonté ou de la barbarie d'une Langue. La nôtre sera donc barbare, parce qu'elle n'a point de Cas, parce qu'elle sépare les Pronoms, les Articles, les Conjonctions, ne les réunissant pas aux Noms : parce qu'elle a emprunté tous les mots des Noms seuls, ainsi que la première des Langues, & celle des Chinois & celle des Galbis ; & parce qu'il est impossible de rendre raison d'aucun de ses mots, qu'en les ramenant à ces noms qu'elle n'a fait que déguster légèrement pour les métamorphoser en adjectifs, en verbes, en adverbes, &c.

On dit une Langue barbare & un homme barbare ; mais si c'est dans le même sens, on ne peut désigner autre chose, sinon que cette Langue est absolument étrangère pour nous & que les mœurs de cet homme ne sont pas les nôtres : mais qu'en résulte-t-il pour la chose même ? Peut-on en conclure que cette Langue est inférieure à la nôtre, & cet homme un monstre ? Rien ne seroit plus absurde ; rien cependant de plus ordinaire : un Chinois est un barbare à Paris, comme un Parisien le seroit à Quanson ou à Peking, & comme dans une grande Ville l'habitant d'un quartier est un barbare pour l'habitant d'un autre.

Une Langue sera barbare & sauvage lorsqu'elle ne pourra servir à peindre toutes les idées de ceux qui la parlent, lorsqu'elle ne prendra pas la route la plus abrégée & la plus sûre, lorsqu'elle sera sans grace, sans ellipses, sans harmonie : mais quelle Langue est absolument dénuée de ces avantages ? Et si une Langue est barbare, dès qu'elle ne les réunit pas au plus haut degré, que sera notre Langue elle-même en comparaison de la Langue Grecque ? notre Langue qui n'a point de mots à elle, qui est obligée d'en emprunter de toute main, où ils ne sont point représentatifs, où leur origine est presque toujours inconnue, où ils semblent n'avoir qu'une existence de hasard & de convention ?

Des caractères Chinois, & des erreurs dans lesquelles on étoit à leur égard.

En attendant que nous dévelopions, dans notre Volume suivant, l'origine de la Langue Chinoise, & celle de ses caractères, ajoutons ici que tout ce que nous avons dit sur l'origine des mots & sur le petit nombre des racines primitives de chaque Langue, est confirmé par l'examen de ces caractères Chinois qui

semblent si barbares , & dont on à dit que la connoissance de l'un étoit nulle pour acquérir la connoissance de l'autre ; enforte que celui-là étoit bien habile qui en pouvoit connoître un quart ou un tiers , vingt ou vingt-cinq mille.

Tous les caractères Chinois sont formés d'un certain nombre de signes simples & primitifs , qu'on apelle clés , parce qu'ils sont comme des clés au moyen desquelles on parvient à l'intelligence de tous les mots de cette Langue écrite. Ces clés sont au nombre de deux cent quatorze ; ce n'est rien en comparaison des quatre-vingt mille caractères que renferme cette Langue ; & c'est peu de chose même en comparaison du nombre des mots radicaux qu'on a compté jusques à présent en Grec & en Hébreu. Nous pouvons dire cependant hardiment , qu'il y en a à peu près les deux tiers de trop ; qu'on peut réduire ces clés au tiers , les autres n'étant que des variétés de celles-là , ou des caractères composés de plus simples.

On a regardé , par exemple , comme des clés très-différentes , & on a rejeté dans deux classes non moins différentes, ces deux caractères *ni* (n°. 56), & *ien* (n° 57) , dont le premier signifie *Mere* , & le second *Champ*.

Cependant ces deux caractères se ressembloit parfaitement , ils ne diffèrent que le moins possible , & ne sont que des dérivés l'un de l'autre. La Langue Chinoise étoit en cela conforme à toutes les Langues anciennes , dans lesquelles les Champs , la Terre cultivée , les Villes mêmes furent appellées *Meres nourrices* , *Meres nourricieres* , comme nous l'avons déjà vu dans nos Allégories.

Les Dictionnaires de la Langue Chinoise n'ont donc pas été mieux traités que les nôtres : par-tout on a méconnu la vraie filiation des mots , par-tout on a multiplié les êtres mal à propos , par-tout on a mis les plus grandes entraves aux progrès de l'esprit humain ; & pouvoit-il en être autrement , puisqu'on ne considéroit jamais qu'une portion d'un tout immense ; & que le même esprit régnoit par-tout ?

Il n'est donc pas étonnant qu'on n'ait jamais aperçu les rapports de la Langue Chinoise avec les nôtres , & qu'on se soit persuadé qu'elles n'avoient rien de commun : on s'étoit ôté tout moyen de les comparer.

Mais nous venons de voir que leur Grammaire est la même que la nôtre , toutes les deux puisées dans la Nature ; & nous verrons dans notre Volume suivant que leur Langue parlée & leur Langue écrite furent également données par la Nature , & qu'elles descendent toutes les deux de la Langue & de l'écriture primitive.

Un exemple fera sentir vivement ces rapports & de quelle manière les Chinois procèdent dans la composition de leurs caractères.

KING est un mot Chinois qui réunit toutes ces significations,

- 1^o. Élévation, éminence, colline.
- 2^o. Grand, élevé, éminent.
- 3^o. La force, la puissance, qualifiés de ce qui est éminent, élevé.
- 4^o. Chef, Prince, Roi.

Mais ce mot vient de la Langue primitive, & il n'a pas été conservé seulement par les Chinois; mais par toutes les Langues de l'Asie & par les Langues Septentrionales de l'Europe. Ainsi KING signifie en Angleterre un Roi, tout comme à la Chine. C'est l'Hébreu מלך, *Melech*, que les Massoréthes prononcent & écrivent *mech*, *melech*, & qui signifie, Prince, Noble, le Chef de l'Empire & du Sacerdoce.

Le caractère Chinois qui répond à ce mot est un vrai hiéroglyphe, une vive représentation de la chose (n^o. 53). Il est formé de trois caractères simples, d'un sceptre, d'un ail qui le surmonte, & qui a pris depuis longtemps une forme carrée, ainsi que les autres caractères de cette Langue qui étoient circulaires dans l'origine comme les objets qu'ils représentoient; & du caractère *haut* qui est au-dessus des deux autres. Un Roi fut toujours regardé comme une personne élevée qui veille pour ceux qu'elle gouverne. C'est la Providence humaine. Et telle est la manière dont elle étoit peinte en Egypte.

Les Chinois veulent-ils désigner une Baleine, le plus grand des animaux marins: Ils mettent le caractère qui peint les poissons à côté du caractère *ling* (n^o. 59).

Veulent-ils peindre l'éclair, la splendeur du jour: ils tracent le caractère du Soleil à côté de ce même caractère *ling*.

Écriture admirable, dira-t-on, qui s'explique par elle-même, où tout est mis en action, où tout se peint, où rien n'est l'effet du hasard, mais toujours l'effet d'une expérience consommée, & d'une sagacité peu commune.

Hé-bien! il en est de même de la nôtre: nos mots ne sont pas moins représentatifs, ils ne sont pas moins le fruit d'une sagesse habile, d'une main éclairée & savante.

Et l'on dira que ce sont des Langues sauvages & barbares, inventées par des hommes qui n'avoient que peu d'idées, qui n'ont agi que par hasard, & qui végétoient pendant une longue suite de siècles! Mais ne fera-t-on pas

tené de regarder un jour comme barbares eux-mêmes ceux qui portoient un jugement si faux de l'origine des Langues, & qui en parloient d'autant plus en aveugles qu'ils se donnoient pour avoir à cet égard des lumières supérieures :

Il est vrai que nous avons tous laissé perdre, Chinois, Indiens, Egyptiens, Peuples d'Asie & d'Europe, le souvenir de cette auguste origine ; & que nous sommes tous très-étonnés, lorsqu'on nous propose de nous y faire remonter ; mais la raison goûte ces rapports : & la facilité avec laquelle ils se font acquérir la connoissance des mots, en assurera à jamais la mémoire.

Finissons par une observation relative au mot de *king*. C'est un des mots qui composent la Langue parlée des Chinois, Langue qui ne contient que des radicaux, tandis que la Langue écrite contient de radicaux & dérivés sans nombre.

On ne sauroit douter que ce mot *king* ne vienne aux Chinois de la Langue primitive : par hazard, dira-t-on, & par hazard aussi les rapports pareils qu'offrent nombre d'autres mots Chinois : mais outre qu'il seroit très-singulier que le hazard occasionnât un si grand nombre de rapports, que deviendra une pareille assertion lorsqu'on verra qu'il n'est aucun mot de la Langue parlée des Chinois qui n'ait existé dans la Langue primitive, & qui ne subsiste dans une foule d'autres Langues ? Dira-t-on encore que c'est le hazard ? Heureux hazard qui produit tous les effets de la vérité !

Il est donc vrai : la Syntaxe, la Construction, la Grammaire de la Langue Chinoise sont conformes aux principes généraux de toutes les Langues : leurs mots & leurs caractères sont puisés dans cette source commune où tous les Peuples ont eu recours : un même esprit fit naître & anime toutes les Langues ; & elles n'offrent aucune différence qui ne se concilie parfaitement avec les principes qui formerent la première Langue & auxquelles elles furent toutes obligées de se soumettre.



ARTICLE II.

GRAMMAIRE LATINE COMPARÉE.

Les règles de la Langue Latine diffèrent si prodigieusement des règles de la plupart des autres Langues, & sur-tout de la Langue Françoisë, qu'on n'a presque jamais soupçonné qu'elles eussent une source commune; & les causes de ces règles étoient si peu connues, qu'on ne cherchoit pas même à en rendre raison: on pensoit que les Peuples du Latium avoient suivi l'usage, comme tous les autres; & que la nécessité ayant fait recourir dans le commencement à une manière quelconque de peindre ses idées, elle étoit devenue, sans autre raison, une loi à laquelle on ne pouvoit plus se soustraire.

Ce système, commode pour ceux qui ne veulent ou qui ne peuvent remonter aux premiers principes, ne pouvoit qu'avoir de funestes suites pour les progrès de l'esprit humain, qui ne sont assurés qu'autant qu'on peut se rendre raison de sa marche & de toutes les opérations: aussi nombre de jeunes gens n'ont renoncé à l'étude, ou n'en ont fait de si mauvaises, que parce qu'ils n'apercevoient aucune lumière dans les règles grammaticales qu'ils étoient forcés d'apprendre, & qui ne leur causoient que de l'ennui & du dégoût: l'homme destiné à la lumière & à la vérité, ne peut goûter que ce qu'il sent.

Heureusement, ces délévantages ne sont pas l'effet nécessaire des Langues: elles ne renferment aucune règle qui ne porte sur un motif raisonnable, & qu'on ne puisse justifier: elles sont toujours l'effet des principes universels du langage modifiés par le génie particulier de chaque Langue: dès qu'on connoît ces principes universels & le génie particulier d'une Langue quelconque, on en voit naître aussi-tôt toutes les règles de celle-ci: & ce qui paroissoit l'effet du hazard ou de l'usage, devient l'effet nécessaire de la Nature & du génie de chaque Peuple.

Par ce moyen, l'étude des Langues se simplifie; & toutes ces règles dont-elles étoient hérissées; comme pour en défendre les approches, se réduisent au plus petit nombre possible & ne sont que des conséquences nécessaires de quelques principes bien connus & incontestables. De la même manière qu'en ramenant tous les mots d'une Langue à ses racines, & les racines de toutes les Langues à celles d'une seule, on voit fondre cette multitude immense de

mots dont elles sont composées; ainsi, lorsqu'on rapproche toutes les règles d'une Langue, du génie de cette Langue, & des principes universels du Langage, on voit se réduire presque à rien cette effroyable quantité de règles qu'elles ont offert jusqu'à présent.

Chaque Tableau de nos idées étant, par une suite du génie nécessaire & universel du Langage, un composé de parties différentes qui se rapportent toutes à une seule, à un Nom dont elles ne sont qu'un développement, & qui sont liées entr'elles de façon qu'elles ne forment qu'un seul tout; & le génie particulier de la Langue Latine étant de lier ces diverses Parties, non-seulement par des mots détachés tels que les *Prépositions*, comme dans notre Langue, mais sur-tout par des terminaisons qui accompagnent la plupart de ces Parties du Discours, telles que les Noms, les Adjectifs, les Participes, les Verbes; on voit résulter de-là toutes les règles de la Langue Latine & tous les procédés sans aucune exception; aucune formule, aucune règle de cette Langue n'ayant pu être opposée à ce génie universel du Langage, & aux modifications qu'y apporte la Langue Latine.

§ 1.

Génie particulier de la Langue Latine.

On doit donc, lorsqu'on veut se former une idée satisfaisante de la Langue Latine & de ses règles, commencer par l'examen de ce qui constitue le génie de cette Langue, & qui consiste dans la manière dont elle modifie tout ce qui forme le génie universel du Langage; il seroit impossible sans cela de voir ces rapports par lesquels elle se lie avec ce génie universel, & de découvrir la cause de ses règles.

La Langue Latine obligée, comme toutes les autres, de distinguer par divers signes les rôles différens qu'un même mot peut remplir dans les Tableaux de la parole, elle les fait connoître par les terminaisons différentes que revêt chaque nom, suivant le rôle qu'il doit jouer: est-il sujet: il prend la terminaison nominative: est-il objet: il prend la terminaison de l'accusatif. *Première modification générale* & qui influe sur la masse entière du Latin, parce qu'il ne peut exister chez eux aucun Tableau d'idées qui n'éprouve les effets de ce génie particulier.

Au lieu d'avoir deux mots différens pour désigner les Pronoms & les Verbes qui les déterminent, ils n'en ont également qu'un seul; les différentes terminaisons des Verbes tenant lieu des Pronoms. Doit-on indiquer le Pronom

de la première Personne ; le Verbe a une certaine terminaison : doit-on indiquer le Pronom de la seconde Personne ; le Verbe prend une autre terminaison. *Seconde modification générale* ; & qui n'influe pas moins que la précédente sur la masse entière de cette Langue , puisqu'elle revient également dans tous les Tableaux de la parole , sans aucune exception.

De-là & de-là seul , cette différence extrême qui règne entre cette Langue & nos Langues modernes ; & toutes les règles particulières que suivent les Latins & qu'on multiplie sans fin , comme si elles n'étoient pas de simples conséquences d'un principe commun : en effet , il sera impossible de prononcer dans cette Langue une seule phrase sans lui faire subir toutes ces modifications.

Chacune de ces modifications influe d'ailleurs sur tous les autres mots , & donne lieu à des façons de parler particulières à cette Langue ; d'où naissent de nouvelles modifications , dont on aperçoit toujours moins la cause & qui paroissent toujours plus bizarres , à mesure qu'elles s'éloignent du premier chaînon , qu'on les lie moins au principe général : tandis que rien n'est si simple , lorsqu'on tient la chaîne entière.

On peut donc rapporter toutes les règles Latines à ces trois Classes :

I. Les règles qui sont parfaitement d'accord avec la Grammaire Universelle.

II. Les règles qui sont l'effet nécessaire des Cas & des Terminaisons des Verbes.

III. Les règles qui résultent des ellipses & des façons de s'énoncer particulières aux Latins.

I. Classe des règles de la Langue Latine. Celles qui lui sont communes avec toutes les autres.

La véritable manière d'étudier un nouvel objet , consistant à y observer premièrement tout ce qu'il peut avoir de connu , & à chercher ensuite à pénétrer par ce qu'on en connoit dans ce qui en est inconnu , méthode que suivent avec le plus grand succès les Géomètres & les Mathématiciens ; on aura toujours un pareil succès , lorsqu'on appliquera cette méthode à l'étude des Langues & de leurs Grammaires : parce que cette étude en est tout autant susceptible qu'aucune science que ce soit.

Ceux qui voudront étudier la Langue Latine d'après cette méthode , & qui

auront déjà les principes généraux & universels du Langage, commenceront conséquemment par mettre de côté tous les objets suivans.

1°. Tout ce qui a rapport aux Parties du Discours ; en observant que la Langue Latine en renferme autant que les nôtres, sans en excepter les Articles que nous tenons de cette Langue elle-même, quoiqu'elle fasse moins d'usage que nous de l'article indicatif, à cause des terminaisons qui en tiennent lieu.

2°. Tous ces mots qui réunissent en eux plusieurs Parties du Discours, qui ne sont pas moins abondans chez les Latins que chez nous, & qui ont fait croire qu'ils étoient privés de quelques-unes de ces Parties ; d'où l'on inferoit qu'elles n'étoient pas nécessaires. Tels sont les mots *meus, tuus*, &c. semblables à nos mots *mon, ton* ; *ibi, ubi*, &c. qui correspondent à ces mots, en ce lieu, en quel lieu ; *amatur, legit*, qui tiennent lieu de ces trois Parties du Discours, *il est aimé, il est lisant*, &c.

3°. Tout ce qui regarde les divers membres d'une phrase : les Tableaux Latins offrent en effet, comme ceux des autres Langues, un sujet, un attribut, un objet, un circonstanciel, un terme, des complémens : en sorte que leur analyse s'opere de la même manière que celle des Tableaux de la parole, en quelque Langue que ce soit.

4°. La distinction de ces divers membres relativement à la Syntaxe de concordance & à la Syntaxe de dépendance ou de régime : distinction qui est de toute Langue.

5°. Les règles relatives à la concordance, & qui sont en assez grand nombre en Latin, & souvent énoncées d'une manière très-obscurc. C'est ainsi que la règle où l'on établit que *les Verbes substantifs ont après eux le même cas qui les précède* (1), paroît renfermer une observation très-importante & très-différente des autres règles relatives également à la concordance & qui précèdent celle-ci : tandis qu'elle n'est qu'une conséquence de la règle universelle de concordance.

En effet, tous ces Verbes qu'on appelle substantifs, *devenir, naître, exister*, &c. ne sont autre chose que des Verbes qui unissent l'attribut avec son sujet, ou le nom avec l'adjectif ; mots qui sont nécessairement en concordance ; & par conséquent au même cas en Latin ; en sorte que ces Verbes sont entre deux cas semblables par la nature même de la chose, sans qu'il en puisse être autre-

(1) Cinquième Règle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal.

ment : enforte que cette règle n'en est pas une ; & qu'il faut pour qu'elle ait été érigée en règle , qu'on n'ait eu aucun principe de Syntaxe, ou qu'on les ait tous oubliés : elle n'est qu'un résultat pur & simple du principe universel de la concordance qui doit régner entre le nom & l'adjectif, afin qu'on aperçoive leurs rapports & qu'ils peignent un même objet.

II. Classe des règles de la Langue Latine : celles qui sont relatives aux Terminaisons.

Ce qui constitue donc essentiellement la Grammaire Latine, ce sont les règles relatives à ses Terminaisons , c'est-à-dire celles qui ont pour objet les Cas relativement aux Noms ; & les Temps & les Modes relativement aux Verbes. Ces règles sont en grand nombre & absolument différentes de celles qui sont en usage dans nos Langues modernes : d'ailleurs presque toujours séparées de leurs principes ; en sorte qu'elles nous paroissent extraordinaires , & l'effet du caprice , tandis qu'il n'en est aucune qu'on ne puisse calculer , qui ne soit nécessaire & qui ne résulte de nos principes. Telle est la fameuse règle du *que* retranché qui paroît si difficile , & qui n'est qu'une conséquence très-simple de l'usage qu'ont les Latins d'employer des Cas.

I. Règle du *que* retranché.

Il arrive très-souvent que le Latin exprime par un accusatif suivi d'un Verbe à l'infinitif , ce que nous exprimons au moyen d'un nom précédé de *que* & suivi d'un Verbe au subjonctif : MM. de Port-Royal en donnent cet exemple ; *volo vos bene sperare* , je veux que vous ayez bonne espérance. Et c'est ce que l'on appelle *que* retranché. Il est vrai que ce *que* François ne paroît pas dans le Latin ; mais cela n'apprend point comment un accusatif en tient la place. Rien de plus aisé cependant , dès qu'on remonte aux principes.

Nous avons vu que l'accusatif est toujours la marque de l'objet , dans la Langue Latine : cela ne souffre nulle difficulté , quand l'objet n'est exprimé que par un nom ; mais l'objet d'une phrase est souvent composé d'un nom & d'un Verbe , soit en François , soit en Latin , ou en toute autre Langue : on a alors un Nom entre deux Verbes , un Nom qui est objet du premier , & qui se lie cependant avec le dernier. En François où l'on n'a point de cas , on lie ce Nom avec le premier Verbe , au moyen de la Conjonction ; je désire que vous veniez : en Latin , au contraire , on met ce nom simplement à l'accu-

fauf, puisqu'il marque un objet; & le Verbe qu'il précède se met à l'infinitif, *volo te venire*; comme si nous disions, *je veux toi venir*. Cette tournure insupportable en François où l'on n'a point d'accusatif pour les noms, est parfaitement conforme au génie de la Langue Latine qui fait usage des accusatifs.

Le croira-t-on? Nous avons cependant des exemples de cette Construction dans notre propre Langue, parfaitement analogues à ceux de la Langue Latine; elle a lieu lorsque nous employons l'accusatif de nos Pronoms. Ainsi quand nous disons, *on l'a envoyé exécuter sa commission*, *on me fait marcher plus que je ne voudrois*, nous employons la tournure Latine; c'est comme si nous disions *on fait que je marche*, ou *on fait moi marcher*, &c. on a envoyé lui exécuter, &c. ou *afin qu'il exécutât*, &c.

Ces exemples pris dans notre propre Langue, font sentir vivement la règle Latine; & cependant personne que je sache n'a aperçu ces rapports, tant on marchoit sans principes, ou tant ils sont difficiles à appliquer dans une matiere aussi compliquée & aussi métaphysique.

II. Règle du Relatif.

La seconde règle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal, par laquelle le relatif *qui*, s'accorde avec son antécédent en genre & en nombre, tandis qu'il s'accorde en cas avec son conséquent, règle si fort embrouillée pour les jeunes gens, n'est pas moins simple, lorsqu'on la présente sous son vrai point de vue; elle n'est également qu'une conséquence du génie de la Langue Latine combiné avec les principes universels du Langage.

Le relatif *qui*, nous l'avons vu, tient lieu d'un nom déjà exprimé: il faut donc qu'il soit au même genre & au même nombre que le nom auquel il se rapporte, puisque sans cela on n'apercevrait pas ce rapport; & telle est la Loi de Concordance universelle; mais ce *qui*, se trouve dans une autre phrase que celle où est le mot auquel il se rapporte, & il peut y jouer un rôle très-différent; être objet tandis que ce nom est sujet; ou être un sujet, tandis que ce nom est objet. Ainsi quand nous disons, *admirez la Nature qui se pare des couleurs les plus belles*, ces deux mots *Nature* & *qui*, ne jouent pas le même rôle, quoiqu'en rapport; *Nature* est objet du Verbe *admirez*; & *qui*, est sujet du Verbe *se pare*.

Mais en Latin les objets, les sujets, &c. se reconnoissent par les cas: ainsi *qui*, ne sera pas au même cas que *Nature*; l'un sera à l'accusatif, l'autre au

nominatif ; quoiqu'ils se rapportent l'un à l'autre ; & qu'ils soient en conséquence tous les deux au même genre & au même nombre.

Ainsi le relatif subit tout à la fois les effets de la Règle de concordance & de la Règle de dépendance.

III. Règle relative aux Adverbes qui sont suivis d'un Génitif.

Un principe fondamental de la Langue Latine, est que le génitif ne peut être qu'à la suite d'un Nom, parce qu'il ne peut servir de complément qu'à cette Partie du Discours. Et voici cependant une Règle (1), où l'on voit des génitifs servant de complément à des adverbes ; à *tunc* & à *instar*, par exemple : *tunc temporis*, *instar montis* ; comme si nous disions, *alors de ce temps*, *comme de Montagne*. Le vrai est que ces prétendus adverbes sont des elliptes des noms, auxquels ces génitifs servent de complément.

Tunc, tient en effet la place de ces mots, *en ce point*, *en ce moment* ; *instar*, la place de ceux-ci, *en la forme* : il faut donc qu'ils soient accompagnés d'un Génitif : sans cela, le sens de la phrase seroit anéanti : l'ellipse induiroit en erreur, & nuiroit au lieu de servir.

IV. Règle des Verbes qui s'accompagnent d'un Datif.

Les jeunes gens sont toujours étonnés lorsqu'ils entendent dire que des Verbes qui sont suivis en François d'un objet, & qui devoient être par conséquent suivis en Latin d'un Accusatif, sont au contraire suivis d'un Datif : cette opposition entre les Règles, ne peut entrer dans leur tête ; & ils ne voyent dès lors dans la Langue Latine que des bifurcations inconcevables : Mais la Règle est mal proposée : on ne doit pas dire que les Verbes, *étudier*, *studere*, *favoriser*, *favere*, *guérir*, *mederi*, &c. veulent au Datif ce qui leur sert d'objet en François, la chose qu'on étudie, la personne qu'on favorise, le malade qu'on guérit ; puisque ce seroit une violation des Principes fondamentaux de cette Langue relativement aux cas : mais on doit dire que ces Verbes sont relatifs en Latin à nos Verbes notés : que *studere* ne signifie pas mot à mot *étudier*, mais être appliqué : que *favere* signifie être favorable : *mederi*, être en secours, &c. par conséquent qu'ils ne comptent pas après eux un objet, mais un Terme, ou un Datif. Alors, on

(1) La huitième dans M. de Port-Royal.

ſuivra très-bien cette leçon : elle n'offrira pas une nouvelle Règle ; ce ne ſera qu'une obſervation Grammaticale aiſée à apprendre.

L'on voit de la même manière que lorsque d'autres Verbes actifs ſont ſuivis d'un Datif tel qu'*amo*, on doit rendre ce Datif par le mot *pour*, marque du terminatif ; *tibi amas*, vous aimez pour vous ; *illi peto*, je demande pour lui : ces Pronoms étant le terme de cet amour, de cette demande.

Il en eſt de même des Verbes Latins, ſuivis de la prépoſition *ad* qui désigne le terminatif, tout comme à en François ; *id ad te pertinet*, cela appartient à vous : *hoc ad illum ſpectat*, cela ſe rapporte à lui.

Et c'eſt par cette raiſon qu'on dit également, *ſcribere alicui* ou *ad aliquem*, pour dire, écrire à quelqu'un.

Objets, cependant, dont on a fait autant de règles, & qui ne ſont que de ſimples obſervations, dont la raiſon ſe fait ſentir par la ſeule comparaiſon des deux Langues.

V. Règle des deux Accuſatifs.

L'on explique encore très-bien par les mêmes principes, la Règle XXIV. de Port-Royal, où l'on voit des Verbes avec deux accuſatifs ; l'un marquant l'objet, & l'autre, le terme, ce terme qui doit être au datif, ou à l'accuſatif avec la prépoſition *ad* ; & jamais ſimplement à l'accuſatif, à la ſuite de quelque Verbe que ce ſoit ; ce qui ne pourroit ſe faire ſans renverſer les principes fondamentaux de la Langue Latine. Cette règle n'eſt donc qu'un piège tendu aux jeunes gens, comme pour les ſurprendre, & pour donner un air de myſtère & d'énigme à une choſe très-ſimple. Si deux accuſatifs marchent après un Verbe, ſi l'on voit un terminatif à l'accuſatif, de même que l'objet de la phraſe dont il fait partie, ſi l'on dit *mones te hanc rem*, comme ſi nous diſions *je vous avertis cette affaire*, au lieu de dire *je vous avertis à l'égard de cette affaire*, &c. c'eſt qu'on a fait l'ellipſe de la prépoſition *circa*, qui désigne cet accuſatif. Et ſi on l'a ſous-entendue, c'eſt qu'il étoit ſi aiſé de la remplacer, elle étoit ſi néceſſaire au ſens de la phraſe, qu'elle devenoit inutile à exprimer.

Il ne falloit donc pas mettre ceci au nombre des Règles de la Langue Latine, c'étoit ſuſpoſer une exception aux principes généraux, qui n'exiſte pas : il eſt vrai que les Grammaires mettent le remède à la ſuite de cette Règle ; mais d'un côté, elles ne le garantiffent pas ; d'un autre, pourquoi faire des Règles qui ont beſoin d'éclairciſſement ? C'eſt empêcher qu'on voye devant ſoi ; c'eſt multiplier inutilement les Règles & les changer en un joug tyrannique, dont on ne voit pas la raiſon & qui ne cauſe que du dégoût. Auſſi, avec quel plaiſ-

fir ne les oublie-t-on pas : Mais, s'il faut les enseigner à son tour, comment se sauver de ce dégoût ! Comment éviter d'imposer aux autres ce joug sous lequel on a gémi soi-même !

VI. *Règle des Verbes qui sont suivis tantôt d'un cas, tantôt d'un autre.*

La Règle XI de Port-Royal est très-singulière, & paroît indéfinissable : on y voit que les Verbes *refert* & *interest*, il importe, &c. sont toujours suivis du génitif, hormis lorsqu'ils se rapportent à quelqu'une des trois personnes; car au lieu d'employer alors le génitif d'un pronom, on se sert d'un adjectif pronominal à l'ablatif féminin. Ainsi pour dire, il importe à tous, on dit *interest omnium* : & pour dire il m'importe, on dit *interest meæ*.

Pour le coup, ceci ne ressemble à rien, & on diroit que la Langue Latine a toujours extravagué. Mais le croira-t-on ? Ce n'est pas cette Langue qui a tort; elle est parfaitement conforme à la plus exacte analogie : ce sont les Grammairiens qui embrouillent leur sujet, afin d'avoir la gloire de le débrouiller. Nulle opposition entre *omnium* & *meæ*; tout s'explique par l'ellipse.

Omnium est au génitif, non à cause d'*interest*, mais à cause d'un nom sous-entendu : & ce nom est l'avantage, les affaires : *interest omnium*, il importe aux affaires de tous ; remettez *negotia*, tout est clair, tout est simple. *Interest meæ*, signifiera donc il importe à mes affaires : car ici *negotia* est sous-entendu, tout comme devant *omnium*. Ainsi il y a double ellipse dans cette dernière phrase : premièrement l'ellipse du mot *negotia*; secondement l'ellipse du pronom *mei*; tout comme nous disons en François *mes affaires*, au lieu de dire *les affaires de moi*.

En sous-entendant *negotia*, *meæ* est un accusatif pluriel; mais quelquefois il est à l'ablatif singulier féminin : on sous-entend alors *causæ* ou *re* : *interest meæ*, il importe à ma cause, à mon intérêt.

C'est une Règle que M. l'Abbé DE MONTEAU a développé avec beaucoup de sagacité, à la fin du premier Volume de sa Traduction des Comédies de Térence.

VII. *Règle de l'Ablatif absolu.*

Celle-ci n'a pas été expliquée aussi heureusement par d'autres Grammairiens; & leurs efforts n'ont servi qu'à la rendre plus obscure.

« L'Ablatif absolu, disent MM. de Port-Royal (1), est celui qui est seul,

(1) Règle. XXXIV.

» & comme indépendant dans le discours » : & ils ajoutent, « qu'il est toujours néanmoins gouverné par une préposition sous-entendue ; car, *me consule*, c'est-à-dire *sub me consule* ; *regina ventura*, c'est-à-dire *de regina ventura* ».

Mais pourquoi recourir ici à une préposition, & quelle lumière nous donne-t-elle ? C'est vouloir expliquer le clair par l'obscur. N'est-il pas de fait que l'ablatif est destiné aux circonstanciels ? tout circonstanciel sera donc mis en Latin à l'ablatif, par lui-même & sans qu'on ait besoin de recourir à une préposition : recourir à elle, c'est mettre une cinquième roue à son char ; c'est embarrasser la marche ; c'est manquer au génie de la Langue qu'on veut enseigner. Les Latins dirent, *me consule*, *urbe capta*, *Regina ventura*, comme nous disons, *la Ville prise*, *la Reine allant arriver* ; *étant Consul*, *je*, &c. Vrais circonstanciels qui n'ont besoin d'aucun signe étrangers pour faire sentir leur valeur : signe qui deviendrait même ridicule ; ne le seroit-il pas de dire *sous moi consul* ; *de la Ville prise* ; *de la Reine allant arriver ils se réjouissoient* ? Langage barbare, qu'on ne prête aux Latins, que parce qu'on ne voit rien de mieux.

Il est vrai qu'on est obligé très-souvent de suppléer des mots dans ces occasions ; mais c'est lorsque la phrase ne peut être complète sans eux : ici, au contraire, le mot qu'on veut sous-entendre, ne sert qu'à l'embarrasser. Les Latins étoient obligés de mettre ces expressions à l'ablatif, parce qu'ils ne pouvoient absolument point employer d'autre cas : il étoit donc inutile d'indiquer par une préposition que c'étoit un ablatif absolu.

Il est encore vrai qu'on voit assez souvent dans la Langue Latine les ablatifs absolus accompagnés d'une préposition ; mais on peut dire qu'alors ils ne sont plus envisagés comme de simples ablatifs absolus ; mais qu'ils soutiennent avec le reste de la phrase un rapport plus étroit, & tel est le cas de l'exemple cité par MM. de Port-Royal, pour prouver que l'ablatif absolu est toujours précédé d'une préposition, *non licet tibi jam, a tantis rebus gestis, non tui similem esse* : « Après tant de grandes actions, écrit Cicéron à Dolabella, il ne vous est pas permis de n'être pas semblable à vous-même ».

Il est assez surprenant qu'on n'ait pas vu que dans cet exemple il n'y a point d'ablatif absolu ; qu'il ne s'agit point ici d'une simple circonstance ; mais d'un motif, d'une cause, d'un agent qui doit être précédé d'une préposition, précisément afin qu'on ne le confonde pas avec l'ablatif absolu. Cicéron ne veut pas dire simplement à Dolabella, qu'après avoir fait de si grandes actions, il doit être semblable à lui-même, il ne doit pas dégénérer : mais il lui dit que

les grandes actions qu'il a faites, lui imposent la nécessité de les soutenir. C'est comme s'il lui disoit : « De par vos grandes actions, il ne vous est pas permis » de n'être pas semblable à vous-même ». On est l'ablatif absolu :

Cependant qu'on ne soit pas étonné de cette méprise : elle étoit presque inévitable dans ces tems où l'on avoit des idées imparfaites du génie des Langues : on n'a pu arriver au vrai, qu'après une longue suite d'erreurs : combien de travaux n'a-t-il pas fallu soutenir pour aplanir le moindre sentier où l'on marche maintenant sans peine ?

III. Classe. Formules & Ellipses propres à la Langue Latine.

Chaque Langue ayant son génie propre, a nécessairement des façons de parler qui lui sont propres, parce qu'elles sont l'effet indispensable de ce génie, & qu'on en voit clairement la raison dès qu'on est au fait de ce qui le regarde. Ces Formules constituent donc une troisième Classe de Règles ou d'Observations, nécessaires lorsqu'on veut se rendre raison de tout ce qui entre dans le Langage : celles-ci appartiennent moins à la Syntaxe qu'à la pureté du style, & à son énergie. Aussi est-il impossible d'écrire ou de s'énoncer avec grace dans une Langue quelconque, lorsqu'on n'est pas au fait de ces formules : sans elles, on s'énonce toujours dans une autre Langue, comme dans la sienne propre : on employe à la vérité d'autres mots ; mais on les assujettit à la tournure de la Langue : c'est ne parler ni l'une ni l'autre ; mais faire des deux un mélange barbare.

Les Grammairiens l'ont bien senti ; & c'est pour prévenir ces abus, qu'ils ont essayé de rassembler en un corps les observations relatives à cet objet. On peut, par exemple, rapporter à cette Classe tout ce qu'a dit Sanctius dans sa *Minerve* au sujet des *Verbes Neutres* & des *Ellipses*, & qui en font une portion considérable.

Ici, se rapportent encore tous ces Recueils d'Observations faites sur les *Particules* & sur les élégances de la Langue Latine : mais Recueils indigestes, & qui auroient besoin d'être refaits par un habile Critique, qui sût faire sentir le prix de ces Observations, qui les liât avec le Génie de la Langue Latine, & qui fit remarquer ce en quoi elles diffèrent du Génie de la Langue avec laquelle il les compareroit.

On devroit faire la même chose à l'égard de toutes les Langues dont on compose des Grammaires : ce seroit une collection très-précieuse, & qui faciliteroit singulièrement l'étude des Langues ; puisque rien ne retarde plus les

progrès, que les difficultés que font naître des formules inconnues qu'on rencontre à chaque pas.

Au défaut de ces Recueils, ceux qui étudient une Langue devroient en faire un pour eux-mêmes; ils en retireroient les plus grands avantages, celui de réunir les Règles les plus profondes avec l'usage le plus réfléchi: ce qui prouve combien on avoit tort de dire qu'il ne falloit que l'usage, & point de Règles, pour apprendre les Langues. On doit apprendre par Règle tout ce qui peut s'apprendre de cette manière & qui ne peut s'apprendre autrement: il faut apprendre par observation tout ce qui n'exige que le coup-d'œil: mais plus ce coup-d'œil sera dirigé par la Règle, & plus il sera juste & pénétrant.

ARTICLE III

OBSERVATIONS sur la Grammaire de la Langue Grecque.

LA Langue Grecque ne fournit pas moins d'observations que la Langue Latine, lorsqu'on veut la ramener aux principes généraux du Langage, & trouver la raison de toutes les règles. Fondées sur les mêmes principes, admettant toutes deux des Cas pour les Noms, & des Terminaisons pour chaque personne des Verbes, elles auront toutes deux exactement le même génie, & l'on retrouvera dans l'une toutes les règles que l'autre aura offertes à cet égard. Ainsi la connoissance de l'une, sera un puissant secours, une grande avance pour la connoissance de l'autre.

Il n'est donc pas étonnant que lorsqu'on connoit déjà les principes généraux du Langage & ceux de la Langue Latine, on connoisse les principes de la Langue Grecque relativement aux règles qui entrent dans les deux premières des trois Classes entre lesquelles, comme nous l'avons déjà dit, peuvent se distribuer toutes les règles d'une Langue. C'est ainsi que nous avons vu l'origine des Cas chez les Grecs, & celle de leurs Déclinaisons & de leurs Verbes.

Quant à la troisième Classe qui comprend les Formules propres à la Langue Grecque, elle offre des Phénomènes fort différens à plusieurs égards de ceux qu'on remarque dans le Latin: & la cause en est fort aisée à découvrir. Toutes les beautés de la Langue Latine étoient en quelque sorte concentrées dans le corps des Orateurs, en plein Sénat, ou au milieu de la Place publique; & ces Orateurs parloient à un Peuple grave, & qui ne connoit pendant long-

tems que la charrue ou son épée. Il falloit donc qu'ils se renfermassent dans les bornes d'un langage serré & majestueux.

D'ailleurs cette Langue ne subsista dans son éclat que pendant un très-court espace de tems ; Térénce commença à la polir, & elle dégénéroit déjà sous Pline le jeune.

Il n'en fut pas de même de la Langue Grecque. En usage dans un grand nombre de Villes différentes, & égales en dignité, elle ne put être astreinte à une marche uniforme : parlée par des Peuples adonnés aux beaux Arts, à l'Eloquence, à la Métaphysique, à la Poésie, elle dut devenir verbeuse, & se charger d'une multitude de formules particulières : & ayant fleuri pendant un grand nombre de siècles, ces formules eurent le tems de prendre elles-mêmes un grand nombre de formes différentes.

I. Observation sur les mots Elliptiques, & en particulier sur les Participes.

C'est parce que la Langue Grecque étoit moins concisée, plus verbeuse que la Langue Latine, qu'elle a moins d'Ellipses, & qu'on y trouve moins de ces mots qui réunissent en eux plusieurs Parties du Discours.

Ainsi l'Article n'y est pas suppléé par le Nom, comme dans le Latin : & à cet égard la Langue Grecque se rapproche plus de la nôtre.

Les Pronoms n'y sont pas toujours suppléés par des Adjectifs ; on y dit fort bien *de moi, de toi*, au lieu de *mon & ton*, &c.

Les Participes y figurent très-bien, au lieu de se réunir en un seul mot avec le Verbe : & c'est une des grandes beautés de la Langue Grecque ; beauté que partage avec elle la Langue Angloise.

C'est ce qu'a très-bien senti un Grammairien Anglois, qui a travaillé avec succès à ramener la Langue maternelle aux principes généraux du Langage, pour la faire servir chez les Anglois de base à l'étude des Langues savantes. Voici comment il s'exprime à ce sujet (1).

« The English having Participles active and passive in all Verbs, resembling
 « the Greek, can equal the Greek in their use, and even excell it and the
 « Latin in forming compound Sentences : Which are so free and natural
 « to the English Language, that they may be considered as one of

(1) ANSELME BAILEY, Sous-Doyen de la Chapelle Royale, a plain and complete Grammar of the English Language, &c. Lond. 1771. à la pag. 95.

« ses beauties: nothing can exceed the beauty of periods in our old writers, ASKAM and HOOKER.

« La Langue Angloise admettant des Participes actifs & passifs dans tous les Verbes, ressemble à la Langue Grecque, qu'elle peut non-seulement égaler, mais surpasser à cet égard, de même que la Langue Latine, par les Tableaux qui en résultent, & qui sont si aisés & si naturels dans cette Langue, qu'on peut les regarder comme une de ses beautés: rien ne pouvant être comparé à l'agrément qu'offrent les périodes de nos anciens Ecrivains ASKAM & HOOKER ».

Ainsi les Grecs disent, d'après les Elémens primitifs du Langage: ἀγαπῶ με δαυτίδι, *aimant moi continuez*: ἡ αἷμα θουμάσας, *les choses qu'il a été admirant*.

Ils aimoient les Participes, au point de s'en servir, lors même qu'ils ne sembloient pas nécessaires, comme pour donner plus de force au discours. C'est ainsi que Démosthènes dit: ἵχθῆς γὰρ ἐπῆρχεν ἄρ, *il se monroit étant ennemi*: & Platon, ἵχτην ἐπιών, *il est allé s'absentant*.

II. Verbes au singulier, avec un Nominatif neutre au pluriel.

Un usage singulier des Grecs, & qui paroît contredire la règle universelle de Concorde, c'est que les Verbes qui accompagnent & qui déterminent les Noms neutres, sont au singulier lors même que ces Noms sont au pluriel. Ils disent: ζῶν τρέχει, *les animaux court*, au lieu de dire, *les animaux courent*.

MM. de Port-Royal ont très-bien dit (1), que cette formule étoit un effet de la Syllepse; qu'on se représentoit ces animaux comme une seule masse, comme un tout; tandis qu'Apollonius n'en avoit donné qu'une très-mauvaise raison, comme ils le démontrent.

C'est ainsi que nous disons en François *tout est bien*, employant au singulier un Verbe dont le nom indique un grand nombre d'objets: mais ces objets ne sont envisagés que comme un seul; par leur réunion, & par le singulier *tout*, au genre neutre en quelque sorte, mais qui est un vrai pluriel. N'est-ce pas de la même manière que nous mettons un Verbe au pluriel à la suite d'un nom au singulier, dans cette phrase, *la plupart sont déjà venus*?

Ajoutons que si les Grecs se servoient constamment de cette formule pour

(1) Grammaire Grecque, p. 397.

Les noms neutres, c'est qu'on les envisagea sous un point de vue absolument différent des pluriels masculins & féminins. On considéra ceux-ci comme des objets distincts, parce qu'ils représentoient des Eres animés ; tandis que les neutres se prenoient en bloc, parce qu'ils désignoient dans l'origine, des Eres inanimés, dans lesquels il n'y avoit point de différence de sexe.

On trouve un autre contraste fort aprochant de celui-là entre le Grec & le François. Tandis que nous disons au singulier, *la plupart des hommes*, les Grecs disent au pluriel, *πολλοὶ τῶν ἀνδρῶν*, plusieurs des hommes.

III. Noms à la suite d'un Comparatif.

Les noms qui servent de conséquent à un Comparatif, se rendent en Grec par un Génitif : on y dit : *μῆζον ἐμοῦ*, plus grand de moi ; comme si c'étoit un complément, & non plus grand que moi. Mais c'est la tournure Italienne ; *più grande di me*, plus grande de moi, disent-ils également. Et cela n'est point contradictoire ; de est une liaison tout comme que.

IV. Du Génitif.

Les Grecs aimoient autant le Génitif que nous. Ils disoient, comme nous : *Ποσειδάς πέτρῳ*, il est fait DE pierre : *ἔπος τοῦ ἕως*, j'ai bé DU vin : *ἡμέρας καὶ νυκτὸς μελετῶ*, méditer DE jour & DE nuit : *τῆς ἀρετῆς ἐπίστας*, acquirit DE la vertu. Et même avec l'Infinitif après un autre Verbe : *καλοῦν τῷ γίνεσθαι οἶκον*, il empêche DE bâtir une maison.

A cet égard, les Grecs se rapprochent d'autant plus de notre Syntaxe Française, qu'ils n'ont point d'ablatif proprement dit, & qu'ils mettent en complément, comme nous, ce que les Latins mettent à l'ablatif avec la préposition *de* ou *ex*.

MM. de Port-Royal suposent que ce Génitif est l'effet d'une préposition sous-entendue : c'est chercher du mystère où il n'y en a point. Ces mots désignent des complémens : mais le Génitif en est le cas : tous ces mots sont donc nécessairement au Génitif, par une suite du rôle qu'ils jouent ici, & sans le secours d'aucune préposition.

V. Du Datif.

Le Datif se met à la suite de plusieurs Verbes qui semblent actifs, & qui devoient être par conséquent suivis d'accusatifs : le vrai est que ces Verbes ne

sont point actifs par eux-mêmes, ou du moins que tous ces Datifs ne désignent que des terminatifs, en sorte que ces formules sont parfaitement conformes aux plus purs principes de la Grammaire.

Il ne faut donc pas rendre cette expression, *προσκυνῶν τῷ θεῷ*, par celle-ci, *adorer Dieu*, puisqu'il seroit absurde de mettre au Datif (*τῷ θεῷ*) un nom qui devoit être à l'accusatif. *Adorer* n'est qu'un mot substitué au sens propre de *Proskunein*: celui-ci signifie mot à mot *baiser la main, faire ses baise-mains, adresser un salut*: il doit donc être suivi d'un Datif. Ce Verbe est composé de la préposition *προς*, *Pros*, qui signifie à, vers; & du Verbe, *κυω*, *Kyô*, qui signifie faire un baiser, & qui subsiste dans l'Anglois *Kiss* & dans l'Allemand *Kuß*, qui signifient un baiser.

VI. Du Cas absolu.

Les Latins n'ont qu'un Cas absolu, l'ablatif; les Grecs employent indifféremment trois Cas en pareille occasion; ils ont des Génitifs, des Datifs & des Accusatifs absolus: c'est comme les Italiens qui mettent un même nom après un même Verbe & après la même préposition au génitif, au datif, & à l'accusatif, comme nous l'avons vu au Chapitre des Prépositions. C'est une preuve frappante de la grande liberté que les Grecs se donnoient dans leur langage: ils ne vouloient point de gêne, & ils recherchoient la plus grande variété possible, dans leur langage comme dans leurs actions.

Si l'on adoptoit le système de plusieurs célèbres Grammairiens, ce ne seroit pas un datif, mais un ablatif absolu qu'auroient les Grecs; ce qui rapprocheroit encore plus cette Langue de la Latine. Ces Grammairiens font du datif un ablatif toutes les fois qu'il désigne un circonstanciel, & non un terminatif: parce que, selon eux, les Parties du Discours doivent être distinguées par leurs usages, lors même que leurs formes sont semblables; tout comme nous distinguons deux mots, parfaitement les mêmes quant au son, mais très-différens quant au sens; & tout comme en François les mêmes pronoms, tels que *me*, *te*, remplissent des fonctions très-différentes, tenant lieu de datifs & d'accusatifs Latins.

VII. Des Pronoms actifs & passifs tout à la fois.

Les Génitifs des Pronoms personnels se prennent en Grec au sens passif, tout comme au sens actif: on y dit *l'ami de moi*, & *mon ami*, pour désigner également une personne qui nous aime & une personne que nous aimons: vos *regrets*, votre *bienveillance*, pour dire les regrets qu'on a de votre absence, la bienveillance qu'on vous porte.

Il en étoit de même de la Langue Hébraïque, cultivée long-tems avant la Grecque : ceci tenoit au génie de la Langue Primitive. *Ma violence*, signifie en Hébreu comme en Grec, la violence qu'on me fait, ce que je fais malgré moi, tout comme ce que je fais faire malgré soi. *Mon injustice*, c'est l'injustice qu'on me fait : cette expression pouvoit être très-obscure, dans quelques occasions, & c'est par cette raison qu'on la remplaça dans la suite des tems par une plus claire.

V III. Des Articles.

Finissons par l'Article. Ce mot, que des Grammairiens n'ont pas voulu reconnoître comme une Partie du Discours, est cependant commun à la Langue Françoisë, avec les Langues modernes, & entre les anciennes avec la Langue Grecque & la Langue Hébraïque, même dans son sens le plus restreint, & en le bornant à l'Article indicatif, *le*.

MM. de Port-Royal qui ont discuté fort au long dans leur Grammaire Grecque, (1) tout ce qu'ils ont aperçu dans cette Langue de relatif aux Articles, n'ont fait également attention qu'à l'Article indicatif ; & par-là ils ont nuï à cet égard à ceux qui les ont pris pour guides dans l'étude du Grec, & ils les ont confirmés dans l'idée qu'il n'y avoit qu'un Article. D'un autre côté, ils font mal-à-propos du relatif *qui*, un Article, qu'ils appellent *post-positif* ; c'est-à-dire, Article qui se place après le nom. Ainsi ils mettent au nombre des Articles ce qui n'en est pas, & ils n'y rapportent pas ce qui devoit en faire partie. Ce n'est pas la Langue Grecque qui leur manque, c'est eux qui manquent à la Langue Grecque, en n'y remarquant pas tout ce qui y est : tant il est difficile d'observer comme il faut, si l'on ne voit que d'après un système ou d'après une mesure donnée.

La vraie manière d'analyser une Langue, ce seroit d'en classer tous les mots dans l'ordre le plus propre à les faire distinguer, suivant les propriétés qu'on y aperçoit : on verroit alors naître à leur égard le meilleur système possible : on s'assureroit, par exemple, par-là, que les Grecs n'avoient pas seulement l'Article indicatif *le*, & l'Article Démonstratif *ce*, divisé en deux : *souos*, ce qui est près, *ici* ; *ekeinos*, ce qui est loin, *là* : mais qu'ils ont encore l'Article Enonciatif *en*, exprimé par *Tis*. Celui-ci est continuellement employé dans les

(1) Liv. VIII, Chap. IV, & Y.

Fables d'Élope, écrites d'un style simple & populaire : on y voit :

Ἐγὼ τῆς πατρῆς, dans un filet.

Τῶν δὲ πατρῶν τῆς, un des assistans.

Ἐνὶ τῆς οἰκίας, dans une maison.

Objectera-t-on que ce mot *Tis* est rendu en Latin, non par un, mais par le mot *quidam*, certain ; certain filet, certaine maison ? Mais qu'en résulteroit-il, si ce n'est que *QUIDAM* en Latin, & *CERTAIN* en François, devoient être considérés comme des Articles énonciatifs, toutes les fois qu'ils en remplissent les fonctions ?

CONCLUSION.

QU'EST vaste champ de conséquences importantes n'offre pas à l'esprit humain l'analyse que nous venons de faire des Principes généraux du Langage & des nuances qu'ils reçoivent chez les divers Peuples qui se sont formés sur la surface de la Terre ! C'est déjà, sans doute, un spectacle aussi intéressant que nouveau, que cet accord merveilleux qui régné entre la Nature & la Grammaire Universelle, & entre celle-ci & toutes les Grammaires particulières : par-tout un seul principe, un seul modèle, modifié à l'infini par des causes constantes & reconnues, & dont on peut toujours calculer les effets : par-tout la Nature conduisant les Hommes vers leur plus grand bien, & les y conduisant par des routes simples & sûres : par-tout les Hommes ne devant qu'à l'imitation ce qu'ils croyoient devoir à leur seule imagination, à leur simple caprice ; par-tout ces hommes suivant la même route & opérant d'après les mêmes principes, tandis que les effets sont si prodigieusement variés, qu'on étoit tenté de croire qu'il n'y avoit nuls rapports, nulle harmonie, nul principe commun, que l'art grammatical avoit été abandonné au génie de quelques hommes, & qu'il n'auroit dépendu que d'eux d'en établir un tout opposé.

On savoit à la vérité qu'il existoit de très-grands rapports entre les principes sur lesquels étoient fondées les Grammaires de tous les Peuples : un sentiment confus faisoit entrevoir même que ces rapports ne pouvoient être l'effet du hasard ou du caprice ; plus tôt, celui d'une cause constante & supérieure aux Hommes ; & c'est à cette cause qu'on tâchoit de s'élever par ces recherches immenses qu'on a faites sur les principes du Langage, & dans lesquelles on s'est si fort

approché du but. Restera-t-il quelque incertitude à cet égard, lorsqu'on voit les Principes généraux du Langage ramenés à la simple imitation de la Nature, & nous donner à leur tour les principes de chaque Langue en particulier : lorsqu'on voit que les Langues, les plus éloignées, & en apparence les plus opposées, la Langue Chinoise, & la Langue Française, la Langue Grecque, la Latine, celle des Hébreux, les Langues même des Sauvages de l'Amérique, sont fondées sur la même base, qu'elles analysent leurs pensées & qu'elles les peignent d'après les mêmes principes ; & que tous les Peuples de la Terre, qui se ressemblent déjà à tant d'égards, se ressemblent encore à celui-ci & d'une manière si sensible :

Que ce rapport, que cette simplicité, que cette unité, doivent paroître agréables à ceux qui sont obligés de se livrer à l'étude d'un grand nombre de Langues ! Qu'il doit être satisfaisant de trouver par-tout, au lieu de ces objets isolés, de ces règles absurdes, de ces pratiques dont on ne peut se rendre raison, de ces usages sans principes qu'offroient jusques-ici toutes les Grammaires, de trouver par-tout, dis-je, des objets liés étroitement entre eux, des règles justes & nécessaires, des pratiques fondées en raison, des usages toujours liés avec des principes immuables ! & en même tems, quelle facilité ne doit-on pas s'en promettre pour l'étude de toutes ces Grammaires, puisqu'on pourra toujours se rendre raison de leurs phénomènes les plus singuliers, & les ramener à des principes connus.

Ces rapports du Langage toujours constants, toujours simples & clairs, toujours satisfaisans pour la raison, toujours conformes à nos principes, sont bien propres à en démontrer la bonté, & à donner une idée avantageuse de ce qui nous reste à dire. Ce n'est que la Nature même des choses, qui peut nous conduire avec tant de facilité à travers des routes qui paroissent si tortueuses, si opposées, si difficiles à apercevoir ; & qui nous ayant fait découvrir dans les Allégories de l'Antiquité, dans ce Langage figuré qui fit ses délices, les principes sur lesquels il fut fondé, nous a conduits également aux principes du Langage même le plus simple, le plus naturel, le moins allégorique ; & nous a fait voir qu'ils ne furent pas moins l'effet de la Nature, que les principes sur lesquels s'éleva la brillante Allégorie.

Puisque de quelque point que nous partions, nous parvenons aux mêmes résultats, que par-tout nous découvrons l'effet de la Nature, jamais celui du hazard ou de l'arbitraire, par-tout des conséquences nécessaires, nulle part des effets sans cause ; & qu'après avoir montré les principes du Langage figuré, nous avons indiqué avec la même simplicité, si ce n'est avec le même intérêt,

ceux du Langage ordinaire , n'est-il pas à présumer , que nous ramènerons également à des principes aussi simples , & de la même nature , l'origine des mots eux-mêmes , de ces mots au moyen desquels les Hommes ont fait l'application de ces principes du Langage : & que ces mots n'auroient pas eu moins de rapport avec les idées qu'ils furent destinés à peindre , que les principes du Langage en ont avec les objets qu'on devoit imiter par leur moyen ?

Ces premiers succès doivent être auprès de toute personne raisonnable , une preuve de la bonté de notre méthode , & un heureux augure pour l'avenir.

D'ailleurs , quelle méthode peut être plus satisfaisante pour l'esprit humain ! Peut-il exister une manière plus agréable d'envisager les connoissances humaines , qu'en les ramenant à la Nature même des choses ? Quelle assurance pouvoit-on avoir de leur bonté intrinsèque , lorsqu'on ne voyoit en elles que l'effet de la volonté humaine , celui d'une expérience que rien ne dirigeoit , & qui ne pouvoit éclorre qu'après une longue suite de générations chez qui n'avoit jamais brillé aucune étincelle de génie , & qui avoient été constamment privées de ce qui caractérise même la plus informe des Sociétés modernes ?

Si les hommes avoient été abandonnés à eux-mêmes , s'ils n'avoient trouvé aucun secours , aucun modèle dans la Nature , ils seroient encore tels que dans leur origine ; encore aujourd'hui ils ne sauroient ni parler , ni écrire , ni se réunir en Sociétés , ni dompter la Terre , les Elémens & les Animaux : nos propres connoissances privées d'une base immuable , ne seroient que des connoissances précaires , & nous aurions toujours lieu de croire que des hazards plus heureux , nous faisant découvrir de nouvelles séries , une nouvelle manière de voir , pourroient renverser toutes nos connoissances actuelles , & en offrir d'absolument différentes.

Ajoutons que cette marche est plus satisfaisante pour l'homme & plus digne de lui , de la noblesse de son Etre , de l'excellence de sa raison : au lieu de ne voir par-tout que des institutions d'homme , que des effets d'une volonté qui agit au hasard , & qui profite plus ou moins heureusement des circonstances d'après lesquelles elle opère , au lieu d'entendre donner pour toute raison , *c'est l'usage* , ou *un tel a dit* ; n'est-il pas plus satisfaisant , plus flatteur , de ne reconnoître pour Maître qu'une Loi constante & immuable , supérieure aux hommes , née avant eux , conforme à leurs plus grands intérêts , & à laquelle ils

ils doivent se soumettre, comme à une portion de ce grand ordre, sans lequel rien ne peut subsister ?

Les Hommes seroient-ils assez déraisonnables pour se plaindre de ce qu'on veut parler à leur raison ; de ce qu'on veut leur faire sentir la cause des objets qu'ils doivent étudier ; leur donner pour guides, non des Êtres semblables à eux, mais la Nature elle-même ; leur faire connoître cet ordre auquel tout est soumis, & sans la connoissance duquel l'Homme lui-même est une énigme à ses propres yeux ?

Si l'on est obligé de suivre dans tous les Arts, dans toutes les Sciences, une route fixe, connue & nécessaire, le seroit-on moins dans un Art aussi excellent, aussi agréable, aussi intéressant, aussi utile, que l'Art de peindre les idées ? Auroit-il été livré au caprice du premier venu ; & les objets que nous devons prendre pour modèles, ne nous auroient-ils pas dirigés nécessairement dans cette peinture ?

Lorsqu'on réfléchira attentivement sur ces choses, on ne comprendra pas qu'on ait jamais pu être d'une autre opinion ; & l'on n'en aura que plus d'ardeur pour suivre avec empressement une manière d'étudier aussi satisfaisante.

C'étoit une méthode bien contraire aux droits de la raison, que celle des Anciens qui ne donnoient pour toute raison d'un précepte ou d'une opinion, si ce n'est qu'un tel l'avoit dit. Mais qu'importoit tel ou tel qui avoit pu se tromper, & qui n'étoit qu'un point pour la masse entière des Êtres ? Ce qui importoit, c'est que ce précepte ou cette opinion fut conforme à la raison, & que c'étoit à celle-ci qu'on obéissoit comme à la Reine du Monde, en soutenant tel précepte, en embrassant telle opinion. Qu'étoient les noms les plus illustres, un Aristote, un Platon, un Socrate ; que sont Descartes, Leibnitz, Newton, en comparaison de cette Souveraine donnée par la Divinité même, pour éclairer & pour conduire les Hommes ? S'ils ont fait tant d'écarts, s'ils ont été exposés à tant de préjugés, à tant d'erreurs, à tant d'ignorance, c'est qu'ils ont toujours cherché à appuyer leur faiblesse sur le roseau cassé de l'opinion, & jamais sur celui de l'ordre.

On pouvoit appeler crime de lèse-raison cette ambition singulière des Hommes de ne voir jamais que l'arbitraire, leur caprice, leur simple volonté dans la plupart de leurs insinuations ; comme si les Hommes pouvoient être mus par d'autres considérations que par celle de l'Ordre auquel est attaché le bonheur physique & moral de l'humanité entière, & par conséquent celui de chaque individu.

Ce rapport des Hommes avec l'Ordre universel, démontré également par

l'analogie de toutes les Grammaires, fera un nouveau point de comparaison à ajouter à tous ceux qu'on rassemble depuis si long-tems pour arriver à l'Histoire Naturelle de l'Homme, & sans la réunion desquels il est impossible de compléter cette Histoire.

En effet, si l'on ne peut élever un système que sur des faits, & si le meilleur système est toujours celui qui rapproche le plus grand nombre de faits, & qui les réunit de la manière la plus naturelle, on ne sauroit se promettre de connoître parfaitement l'Histoire Naturelle de l'Homme, celle qui nous importe le plus, qu'en connoissant tous ses rapports avec l'Ordre, jusques à quel point il s'en approche, & à quels égards il en est éloigné ; & en étendant ces rapports sur tout ce qui constitue l'Ordre.

La Grammaire sera donc dans la Nature comme tous les autres Arts ; c'est-là que nous devons puiser également celle de tous les Peuples : mais puisque toutes nos connoissances sont dans la Nature, qu'est-ce donc que cette Nature dans laquelle nous trouvons l'origine de toutes nos idées, de toutes nos connoissances ; & qu'est celui-là même de qui dépend la Nature entière, & qui fit cet Ordre auquel tout obéit, & dont nos connoissances les plus vastes ne sont que de légères parcelles ?

Ces rapports du Langage, toujours constants, toujours conformes à nos principes, toujours calculables d'après ces principes, en démontrent évidemment la bonté, & doivent donner une idée avantageuse de ce qui nous reste à dire. En effet, plus nous irons en avant, & plus nous les verrons confirmés par des rapports toujours plus frappans, & d'autant plus qu'on sera mieux au fait de notre méthode, & qu'on en sentira mieux les avantages.

Mais comme les succès sont toujours proportionnés aux moyens, plus on comprendra l'Art d'après lequel l'Homme tend ses propres idées, cet Art sans lequel il est impossible de faire des progrès dans l'étude des Langues, & plus ces progrès seront rapides & satisfaisans ; sur-tout si l'on s'y habitude dès l'enfance : car déjà dans cet âge, on est en état de saisir par la raison les vérités les plus abstraites : il est vrai qu'elles doivent être singulièrement simplifiées ; mais qu'on les simplifie, & aussi-tôt que l'esprit les aura une fois goûtées, il n'y aura rien dont il ne puisse être capable.



GRAMMAIRIENS :

Et AUTEURS cités pour la discussion de quelques Articles de Grammaire.

A CADÉMIE FRANÇOISE, au sujet des Participes, 202	nois, dans son <i>Museum Sini-</i> <i>cam</i> , 561
ANONYME, ou nouvel examen du pré- jugé sur l'Inversion, 8°. 521- 525	BAYLY, (M.) Grammaire Angloise, sur les Parties du Discours, 32
Sur la forme moyenne des Grecs, dans la Bibliothèque ancienne & moderne, Tom. V. 452	Sur les Participes, 193
APOLLONIUS, sur le nombre des Par- ties du Discours, 32	BEAUZÉE, (M.) sur les Parties du Discours, 33
Sur les Terns de la Langue Grecque, 254	Sur les Genres, 75
Sur les Impératifs, 413	Sur les Attides, 103-107
ARISTOTE, sur le nombre des Parties du Discours, 32	Son opinion sur <i>qui</i> , 123
Relevé sur les Conjonctions, 329	Nom qu'il donne au Superlatif, 143
Et sur la ponctuation d'une phrase, 542	Releve Port-Royal sur le Verbe <i>Être</i> , 177
AULOGELLE, sur les Cas, 382	Sur les Participes, 207-212
BARTHELEMY, (M. l'Abbé) sur les Verbes, 236	Son système des Terns, 255-268
BATTEUX, (M. l'Abbé) causes de la Construction Françoisé, 496	Combien doit être étudié, 270
Système sur la Construction, 502	Ce système comparé, &c. 271
Son examen du système de M. du Marlais, 513	Sur les Prépositions, 283-301
Défense de son système, 522	Combien il en compte, 297
BAYER, Professeur de Peterbourg, Grammaire & Dictionnaire Chi-	Sur les Adverbes, 317
	Sur les Conjonctions, 329
	Combien il en compte, 330
	Ses idées sur le relatif, 341
	Sur la Conjonction <i>si</i> , 347
	Sur les Cas, 381
	Sur les Impératifs, 410-412
	Sur le Mode suppositif, 418
	Sur les Supplémens elliptiques, 423

Sur les Supins, 441	DIDEROT, (M.) sur l'Impératif, 411
Règles sur les Complémens, 480	DIEU, (Louis de) Grammaire Per-
Son système sur la Construction, 516	guse,
Ses idées sur le Pléonasme, 537	DONAT, sur les articles Latins, dans
<i>On renvoie à lui,</i>	son Traité des Parties du Dis-
1°. Sur divers mots regardés mal à	cours, 114
propos comme Pronoms, 163	DUCLOS, sur les Genres, 75
2°. Sur la distribution des Complé-	Sur les Articles, 107
mens, 480	Sur les Participes, 107
3°. Sur la Ponctuation, 543	Sur les Adverbes, 313
BERGIER, (M. l'Abbé) sur les Verbes,	ERPINIUS, Grammaire Arabe.
235-237.244	ETIENNE, (Robert) Grammaire Fran-
BONANI, sur les Articles Latins, 114	çoise, sur le Verbe Etre, 177
BROSSES, (M. le Président de) sur le	FAUVET, Grammaire Basque.
Temps primitif des Verbes, 244	FONTAINES, (Abbé des) sur le Gé-
BUFFIER, (le P.) sur les Parties du Dis-	nie de la Langue Française,
cours, 33	174
BUSTORFF, Grammaire Hébraïque,	Sur l'usage du Suppositif, 420
CALINIUS, sur les Conjonctions,	FOURMONT, Méditations Chinoises,
550	Grammaire Chinoise. 561
CHANGIUX, Bibliothèque Grammaticale,	FRISCH, au sujet des Participes,
<i>Discours Préliminaires.</i>	209
CHARISIUS, sur les Supins, 441	FROMANT, (M. l'Abbé) sur <i>le</i> , 127
CICERO, sur les Cas, 381	GAZA, sur les Temps, 254
Sur l'arrangement des mots, 521	GIRARD, (l'Abbé) sur les Parties du
CONDILLAC, (M. l'Abbé de) sur la	Discours, 33
Construction Latine, 520	Distingue le Nom de l'Adjectif,
M. l'Abbé C... Essai Synthétique sur	39
l'origine & la formation des	Sa division des Articles, 102
Langues, <i>Discours Prélimi-</i>	Sur les Participes, 105
<i>naires.</i>	Son système des Temps, 150
DANGEAU, (Abbé de) sur les Préterits	Sur quelques mots regardés comme
Comparatifs, 267	des Prépositions, 283
Sur la Préposition <i>après</i> , 302	Combien compte de Prépositions,
DENYS d'Halicarnasse, sur la Construc-	297
tion, 506	Et de Conjonctions, 350
	Sur la Conjonction <i>ni</i> , 351

Sur les Parties Constitutives d'une phrase, 483-486	Sur les Conjonctions, 319
GOULIER, (M.) Grammaire Latine avec des dissertations sur la Syntaxe, <i>Discours Préliminaire.</i>	Combien il en compte, 330
HARRIS, (John) <i>Esquise</i> , sur les Parties du Discours, 32-33	Sur le Nominatif, 381
Distingue le Nom de l'Adjectif, 39	Son système sur la Construction, 509
Sur les Genres, 75	MASCLEFF, Grammaire Hébraïque.
Son système des Temps, 252	MENAGE, sur la Langue Allemande, 231
Sur les Conjonctions, 329	Sur <i>Mais</i> , 348
ISIDORE, Origines, cité en divers endroits,	MEHINSKY, Grammaire Turque.
KUSTER, sur la forme moyenne des Grecs, 451	MILL, Grammaire Indienne.
LAMY, (le P.) sur la Construction, 532	NUMERIUS, sur les Conjonctions, 350
LANCELOT, voyez Port-Royal.	OLIVET, (l'Abbé d') sur une expression de Racine, 420
LARRAMENDY, Grammaire Bascoyenne ou Basque,	PALOMBA, (M.) sur les noms des Temps, 275
LE CLERC, sur le Péronalisme, 538	PLATON, sur les Parties du Discours, 32
LEIBNITZ, sur le Temps primitif des Verbes, 244	Que le Langage est une peinture, <i>Figurette.</i>
LOWTH, (Mylord) sur les Parties du Discours, 33	PORT-ROYAL, (MM. de) sur les Parties du Discours, 33
MAFFEI, (le Marquis de) sur les Articles, 114	Sur le Verbe, 176
MARSAIS, (du) sur les mots figurés, 91-93. 103	Sur les Participes, 205
Reconnoît des articles chez les Latins, 113	Sur les Adverbes, 313
Sur <i>Je & Tu</i> , 127	Sur les Conjonctions, 328
Sur les Participes, 206. 211	Sur le Relatif, 339-341
Sur les Adverbes, 316	Sur l'Origine du duel en Grec, 371
Sur les Noms qu'il prend pour Adjectifs, 320	Sur les Supins, 441
	PRISCEN, sur les Parties du Discours, 32
	Sur les Participes, 191
	RAMUS, sur les Impératifs Grecs, 413
	SAINTE-PALAYE, (M. de) sur des

Formules anciennes ,	147	WAILLY , (M. de) sur les règles de la Construction Françoisé ,	490
Et son Dictionnaire de la Langue Françoisé ,	415	WALLIS , sur les Parties du Discours ,	52
SANCTIUS , sur les Parties du Discours ,	53	VALART , (M. l'Abbé) sur les Supplé- mens Elliptiques ,	413
Sur les Conjonctions ,	328	VARRON , sur les Terns ,	165
Sur les Cas ,	379	Sur les Cas ,	381
SCHULTENS , Grammaire Arabe ,	32	VAUGELAR , sur l'arrangement des mots ,	480
SERVIUS , sur les Cas ,	381	VOSSIUS , sur la Conjonction UT ,	350
SYLBURG , sur les Impératifs Grecs ,	411		



OBSERVATIONS
GRAMMATICALES.
SUR DIVERSES LANGUES PARTICULIÈRES

ALLEMANDE (<i>Langue</i>) ET THÉUTOINNE.	ARABE.
C ombien elle a de cas , 379	Combien a de cas , 379
A un duel , 371	Défectuosité de ses Dictionnaires, 84. 85
N'a point d'imparfait , 249	Diverses significations d'an de ses Verbes , arrangées suivant leur ordre naturel, 85
Comment termine son Infinitif , 449	Formes de ses Verbes , 456
Ses passés composés , 112	ARMÉNIENNE.
A des Prépositions initiales , 310. 311	Combien a de Cas , 379
Genres de ses Pronoms , 369	BASQUE.
A des Temps simples , 247	Combien a de Cas , 379
Forme ses Verbes sur les noms , 226	Formes de ses Verbes , 457
ANGLAIS.	CHALDIENNE.
A des Genres & quels ils sont , 75	Comment forme ses Temps , 245
Comment termine les pluriels , 79	CHINOIS.
A des Prépositions initiales , 310	Sa Grammaire analysée , 560
Genres de ses Pronoms , 369	ÉGYPTIENNE.
Combien a de Temps simples , 247	Comment forme ses Temps , 245
Comment forme quelques Temps , 174	ÉCLAUVONNE.
Distingue par des noms les Temps des Verbes , d'avec le Temps , 243	A un duel , 371
D'où vient la terminaison en <i>ing</i> , 440	
Forme ses Verbes sur les Noms , 226	

208 OBSERVATIONS GRAMMATICALES, &c.

ETHIOPIENNE.		A un duel ,	79. 37 f
Comment forme les Tems ,	245	A des Prépositions initiales ,	310
FLAMANDE.		Mots qu'elle employe comme prépositions ,	285
A des Prépositions initiales ,	310	Comment forme les Participes ,	198-200
Genres de ses Pronoms ,	369	Et ses Verbes ,	234. 235
Forme les Verbes sur les Noms ,	226	Comment fléchit le Verbe Être ,	185
FRANÇOISE.		Combien a de Tems simples ,	247
Combien paroît irrégulière d'après des Grammaires défectueuses ,	274	Tems de son Impératif ,	413
Causés de sa Construction ,	329	De sa forme moyenne ,	451
A des Cas pour les Pronoms ,	373	Comment termine son Infinitif ,	440
Ses Genres ,	368	Combien elle a de tems à l'Infinitif ,	433
Ses Prépositions ,	283	L'accompagne d'articles ,	430
En a d'initiales & quelles ,	310-311	L'employe pour les Loix ,	415
Combien a de Tems simples ,	247	Employe le relatif par Ellipse ,	339
Formes de ses Verbes ,	445	HÉBRAÏQUE.	
A plusieurs Verbes semblables aux Noms ,	226	Fausſes idées ſur le nombre de ſes mots ,	217
Peu variée dans les Terminaiſons de ſes Adjectifs ,	41	Ses mots radicaux ne ſubſiſtent ſouvent que dans d'autres Langues ,	228
Origine de ſa Terminaiſon plurielle ,	371	Analyſe de ſon Verbe <i>est</i> ,	id.
GALILÉE (Langue des)		Elle a un duel ,	371
Ses rapports avec la Langue Chinoiſe ,		Comment forme ſes Verbes ,	234
GOTHIQUE.		Ses Prétérits & ſes Futurs ,	245
Forme ſes Verbes ſur les Noms ,	226	Se ſert du Futur dans ſes Loix ,	415
GRECQUE.		Formes de ſes Verbes ,	455
Ses Articles ,	14	INDIENNE.	
Combien a de Cas ,	379	Comment elle employe le Verbe <i>Être</i> ,	184
N'en a qu'un pour le Datif & l'Abſolutif ,	390	ITALIENNE.	
		Ses formules elliptiques ,	335
			Aime

OBSERVATIONS GRAMMATICALES, &c. 609

Aime les diminutifs ,	97	Ses Déponens sont des Verbes passifs ,	447
A deux genres pour l'article pluriel ,	110	Comment forme les Participes ,	198
Ses signes de Comparaison ,	144	Ses Verbes actifs & passifs ,	154.
Comment oppose deux noms au Comparatif & au Superlatif ,	147		155
Ses Prépositions ,	199. 300	Et les Temps ,	154. 165. 172
Les accompagne de <i>a</i> & de <i>de</i> ,	186	Combien en a de simples ,	147
Ses Prépositions initiales ,	310. 311	Leur Correspondance avec les nôtres ,	273
Adopte notre formule <i>je viens de</i> ,	149	Ses prétérits formé sur celui des Orientaux ,	145
Accompagne les Initiatifs d'articles ,	430	Ses prétérits plus simples que les prétérits , & pourquoi ,	146
Décline le participe passé joint à <i>j'ai</i> ,	119	N'a qu'un présent & qu'un passé antérieurs ,	163
Ses passés composés ,	112	Combien a de temps à l'Infinitif ,	433
Terminaisons de ses pluriels ,	79	Ne les fait jamais précéder de prépositions ,	439

L A P O N T.

Combien a de Cas ,	179
A un duel ,	171

L A T I N I.

Aime moins les aspirations que la Langue Grecque ,	186
A plus d'ellipses que la Françoisé & pourquoi ,	536
Mots qui y ont une place fixe ,	180
Règles de la Construction ,	497
A six Cas ,	379
Un septième , selon quelques-uns ,	381
Ses signes de Comparaison ,	144
Ses Prépositions initiales ,	310
Comment fléchit le Verbe Etre ,	186
Combien a de formes ,	447

Gramm. Univ.

Ses Gérondifs ,	415
Ses Supins ,	441
Sa Syntaxe comparée ,	

M A L A B A R E.

Combien a de Cas ,	379
--------------------	-----

O C. (Langue d')

Aime les diminutifs ,	97
Comment forme les Participes ,	198

O R I E N T A L I S. (Lang.)

Terminaisons de leurs pluriels masculins ,	79
Leurs Verbes semblables aux Noms ,	118

H h h h

410 OBSERVATIONS GRAMMATICALES.

PERSANE.		SYRIQUE.	
Comment s'échit le Verbe <i>Être</i> , 186.		Comment forme les Temps ,	145
	187	TIBET (<i>Langue du</i>).	
Comment forme les Verbes Actifs ,	235	Ses rapports avec les Orientales, <i>Disc.</i>	
Termination de son Infinitif ,	440	<i>Prelim.</i>	
PHÉNICIENNE.		TURQUE.	
Comment formoit les Temps ,	145	Formes de les Verbes ,	455



FAMILLES PRIMITIVES.

AID, ID, <i>Main</i> ,	9	LAC, <i>Envoi, Mise, Action de mettre</i> ,	
AIN, <i>An, Âge</i> ,	307	LAS, <i>Misere</i> ,	357
BA, VA, <i>aller</i> ,	64	MAG, MAI, MAK, <i>Grand, Habile</i> ,	94-145
BAN, } <i>Élevé</i> ,	133	MAN, <i>Main, qui conduit</i> ,	125
BAR, }		MATH, <i>Mesure</i> ,	244
BEL, <i>Belier</i> ,	71	MIN, <i>Petit</i> ,	145
BEL, VEL, FEL, <i>Vite, Traits</i> ,	218-	NAM, <i>Nom</i> ,	60
	233	NO, <i>Science, Connoissance</i> ,	61
BOU, <i>Grand</i> ,	71	PAR, BAR, VAR, VIE, <i>Passage</i> ,	
BREC, FREC, FRAC, <i>Briche, Fracas</i> ,	246	1°. <i>Brillant, qui laisse passer la lu-</i>	
CAP, <i>Extrémité, Sommet</i> ,	136. 137	<i>mière</i> ,	173
CAR, GAR, GULR, <i>Discours</i> ,	349	POT, <i>Élevation, Profondeur</i> ,	133
COM, <i>Avec, Assemblage, Nation</i> ,	350	SAC, SEC, SIC, <i>Couper</i> ,	449
CRA, GRA, <i>Gravure</i> ,	3	SEN, HEN, <i>Vieillesse</i> ,	244
CU, KUE, QUE, <i>Force, Puissance</i> ,	342	S-PIR, <i>Brillant, formé sur</i> PAR,	
CUR, CYR, <i>Cercle</i> ,	84-89	<i>Pari, Beau</i> ,	333
DUM, <i>Profond, Haut</i> ,	136	TAC, <i>Coup, Taill, Touché</i> ,	246
E, <i>Existence</i> ,	179. 181	TAN, <i>Feu</i> ,	64
FAC, <i>Action</i> ,	137. 138	THEN, <i>Don</i> ,	244
FU, <i>Fuite, Action de fuir</i> ,	187	THEUT, <i>Pays</i> ,	69
GEN, <i>Production</i> ,	367	TI, <i>Auguste</i> ,	64
HOR, OR, <i>Lumière</i> ,	308	TOR, TOUR, <i>Tur, Tyr, Force</i> ,	
HUL, HYL, SYL, <i>Plante</i> ,	244	1°. <i>Tour dans tous les sens</i> ,	349
ID, OID, <i>Tems</i> ,	241	TUP, <i>Coup, Topp</i> ,	244
KER, <i>Ville</i> ,	68. 88	UP, OP, <i>Sur</i> ,	305
LAB, <i>Main, action de prendre</i> ,	244	VA, OUA, <i>Ouais, Malheur</i> ,	337



ÉTYMOLOGIES FRANÇOISES.

A			
ABLATIF,	388	Captieux,	<i>ib.</i>
Admettre,	312	Captif,	<i>ib.</i>
Alcaïde,	114	Car,	349
Alcaïde, <i>le Cid,</i>	115	Cavé,	117
Alcoran,	114	Cavefne,	138
Alembic,	<i>ib.</i>	Ce,	124
Alexandre,	115	Cercle,	84
Almanach,	114	Cere, & le Caire,	68
Alors,	323	Cerises,	<i>ib.</i>
Amphitrise,	64	Cerner,	89
Arbalète,	231	Chef,	136
Ariès,	71	Chercher,	89
Aziette,	95	Cirque,	<i>ib.</i>
Assassin,	449	Comestible,	183
Aïlez,	314	Commence,	311
Aujourd'hui,	313	Comparoïse,	312
Avant,	307	Contredire,	312
B		Corde,	89
BALISTE,	231	Cordilleres, (<i>les</i>)	<i>ib.</i>
Banneret,	136	Cordon,	<i>ib.</i>
Bannière,	<i>ib.</i>	Cousche,	<i>ib.</i>
Baron,	135	Courge,	<i>ib.</i>
Bel,	134-135	Coy,	343
Belier,	71	D	
Bellone,	133	DÉFAIRE,	312
Bête,	131	Déluge,	384
C		Déformais,	313
CAPABLE	136-137	Devant,	307
Capacité,	136	Difsemblable,	312
Capitaine,	<i>ib.</i>	Don,	136
Capital,	137		

Donc ,	331	Gourdin ,	id.
Dont ,	339	Grammaire ,	4
Dunciade ,	336	Graver ,	5
Dunes ,	id.	Greffer ,	id.
Dynamique ,	id.	Greffier ,	5
ÉCAIRÉ ,	j	Guirlande ,	89
Edifice ,	181	Hési ,	183
En ,	124	Hors ,	307
Encore ,	323	Houblon ,	305
Entraîner ,	321	Houpelande ,	id.
Est , (<i>l'Orient</i>)	181	Hupe ,	id.
Écindre ,	319	Ioie ,	8
Ête ,	179	Idole ,	9
Eve ,	184	Il ,	167
Exemple ,	384	Impatienter ;	312
Extraire ,	311	In , négatif ,	314
FACETIEUX ,	337	Inextinguible ,	313
Factice ,	id.	Inquiétude ,	343
Faire ,	id.	Inûpide ,	351
Faubourg ,	307	Inserposer ,	311
Feu ,	187	Jadis ,	324
Flèche ,	231	Jamais ,	348
Flibot ,	233	Je ,	166
Floccon ,	250	Jeh vah ,	id.
Forain ,	307	Jouvenceau ,	324
Fuir ,	187	Jubilé ,	71. 72
Fumée ,	id.	Jupiter ,	166
Fut ,	186	L A ,	324
GÉNITIF ,	394	Le ,	126
Gerfaud ,	187	Lierre ,	124
Girandole ,	28	Loisir ,	id.
Giroflée ,	id.	Lors ,	323
Girouette ,	89	Lpi ,	125. 167
Gourde ,	id.	MAÇON ,	94

Majeur ,	143	Que ,	ib.
Main ,	313	Quérir ,	89
Maintenant ,	314	Qui ,	116
Mais ,	348	RECOMPOSER ,	313
Maïson ,	93	Redefaire ,	ib.
Maxime ,	146	Redevenir ,	ib.
Mépriser ,	312	Refaire ,	312
Métropole ,	73	Reprendre ,	ib.
Meilleur ,	143	République ,	349
Mineur ,	ib.	Rien ,	303
Minime ,	ib.	S A O R ,	332
Moult ,	313	Salut ,	350
NICOLAS ,	66	Savant ,	332
Nom ,	39	Savoir ,	ib.
Nuit ,	384	Scieur ,	449
OBLIQUE ,	132	Señte ,	ib.
Offrir ,	312	Seigneur ,	143
On ,	151	Sem ,	66
Onques ,	313	Sexe ,	70. 449
Or ,	350	Si ,	347
Orthographe ,	3	Siècle ,	449
Ouest ,	183	Situation ,	116
PAROLI ,	173	Sous ,	306
Participe ,	193	Soutenir ,	312
Permettre ,	312	Souvent ,	314
Personne ,	161	Sur ,	303
Phœbé ,	64	Surmonter ,	312
Pourceau ,	384	Susanne ,	66
Prédire ,	312	Syntaxe ,	438
Promettre ,	ib.	T A T E R ,	166
Prote ,	308	Taureau ,	71
Proue ,	ib.	Temple ,	384
Puissance ,	138	Theurons ,	69
QUAI ,	342	Titan ,	63

ÉTYMOLOGIES FRANÇOISES.

Tombeau ,	384	Vesta ,	615
Tour ,	349	Vignoble ,	182
Transférer ,	312	Vision ,	93
Tranquille ,	343	Voir ,	19
Très ,	144	Volage ,	9
Trop ,	324	Volatil ,	119
Tu ,	166	Voler ,	18.
Tyran ,	349	Vue ,	18.
UN ,	125	Y ,	9
VERBE ,	173		124



ÉTYMOLOGIES DE LANGUES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAND.

A IN, <i>un</i> ,	181
Einen, <i>rassembler</i> ,	<i>ib.</i>
Es, <i>lui</i> ,	<i>ib.</i>
Ewig, <i>éternel</i> ,	181
Fliege, <i>mouche</i> ,	211
Fleisch-Pfeil, <i>flèche</i> ,	211
Floh, <i>puce</i> ,	211
Flug, <i>vol</i> , & sa famille,	211
Garten, <i>gronder</i> ,	88
Gurt, <i>ceinture</i> , &c.	86
Hupfen, <i>houblon</i> ,	305
Ist, <i>il est</i> ,	180
Kurbel, <i>manivelle</i> ,	88
Kurbis, <i>courge</i> , &c.	87
Lag, <i>position</i> , <i>situation</i> ,	311
Legen, <i>mettre</i> ,	<i>ib.</i>
Et sa famille,	311, 312
Man, <i>plusieurs</i> , <i>quantité</i> , & sa famille,	316
Manige, <i>multitude</i> ,	<i>ib.</i>
Name, <i>nom</i> ,	60
Ober, <i>sur</i> ,	305
Pfeil, <i>flèche</i> ,	211
Über, <i>sur</i> ,	305
Vor, <i>avant</i> ,	307

ANGLAIS.

A; <i>un</i> ,	181
Bale, <i>criasse</i> , & sa famille,	211
Carl, <i>boucle</i> ,	88
Eis, ou, <i>ys</i> , <i>il est</i> ,	188
Flea, <i>puce</i> ,	211
Fleet, <i>vite</i> , & sa famille,	<i>ib.</i>
Flin, <i>flèche</i> ,	211
Fly, <i>mouche</i> ,	211
Fly-b-ar,	211
Fore, <i>avant</i> ,	307
Gird, <i>ceinture</i> ,	86
Gird, <i>caillerie</i> ,	88
Heap, <i>tas</i> ,	306
Hop, <i>saut</i> ,	<i>ib.</i>
Hope, <i>espérance</i> ,	<i>ib.</i>
How, <i>comment</i> ,	315
Howp, <i>hupé</i> ,	305
Know, <i>connoître</i> ,	61
Known, <i>connu</i> ,	<i>ib.</i>
Make, <i>faire</i> ,	94
Many, <i>multitude</i> ,	316
Over, <i>sur</i> ,	305
The, <i>le</i> , <i>son origine</i> ,	116
Up, <i>haut</i> , & sa famille,	<i>ib.</i>

ÉTYMOLOGIES DE LANGUES ÉTRANGÈRES. 617

ANGLO-SAXONN.

An, un,	181
Bzl, <i>ariste</i> ,	211
Cyrfælle, <i>gourde</i> ,	87
Fla, <i>flèche</i> ,	211
Flæne, <i>lance</i> ,	ib.
Flæm, <i>suite</i> , & sa famille,	ib.
Gyrðan, <i>tourner</i> ,	86
Et sa famille,	ib.
Ho, <i>comment</i> ,	351
Hop, <i>saut</i> ,	306
Hopa, <i>espérance</i> ,	ib.
Hupe, <i>monceau</i> ,	ib.
Mænige, <i>multitude</i> ,	316
Nama, Norma, <i>nom</i> ,	60
Ufæra, <i>plus haut</i> ,	306

ARABE.

Balæz, <i>s'enfuir</i> , & sa famille,	230
Hei, <i>il est</i> ,	180
Heioun, <i>vivant</i> ,	181
Kur, Kyr, <i>tour</i> ,	84
Sa famille,	ib.
Ses significations,	85
1. <i>Raillerie</i> ,	88
No, <i>voix, parole, bruit</i> ,	61

BAS-BRETON.

Cern, <i>circuit</i> ,	87
E, <i>lui</i> ,	181
Ew, <i>il est</i> ,	180
Gait, Guer, <i>discours</i> ,	349
Geiriog, <i>orateur</i> , & sa famille,	ib.

Gnou, <i>connu</i> ,	61
Gouris, <i>ceinture</i> ,	87
Guerrit, <i>fusil</i> ,	ib.
Ha-no, Hanw, <i>nom</i> ,	60
Hanwa, <i>nommer</i> ,	ib.

BASQUE.

Etea, <i>maison</i> ,	181
Et sa famille,	ib.
Gur, <i>autour</i> ,	87
Et sa famille,	ib.
Izan, <i>terre</i> , & sa famille,	180

CHALDÉEN.

As, Es, <i>terre</i> ,	180
------------------------	-----

CHINOIS.

Ye, un,	181
---------	-----

CORNOUAILLIEN.

Anow,	60
-------	----

ÉGYPTIEN.

Nov, Dieu, <i>Esprit</i> ,	61
----------------------------	----

ESPAGNOL.

Corba, & sa famille,	88
Girandola,	ib.
Girar,	ib.
Et sa famille,	ib.

ÉTAMQUE.

Aifoi, <i>les Dieux</i> ,	181
---------------------------	-----

FLAMAND.

Ecn, un,	181
Ecuwe, <i>fièle</i> ,	181

§. 5. ÉTYMOLOGIES DE LANGUES ÉTRANGÈRES.

Eis, ys, <i>il est</i> ,	180		
Gler, <i>vautour</i> ,	87	G R E C.	
Gorde, <i>ceinture</i> , &c.	86	Aei, <i>soujours</i> , & la famille,	182
Gorten, <i>gronder</i> ,	88	Anta, <i>devant</i> , & la famille,	307
Het, <i>île</i> ,	181	Belos, <i>flèche</i> , & la famille,	230
Hop, <i>houblon</i> ,	305	Ei, <i>si</i> ,	346
Hy, <i>lui</i> ,	181	Eis, <i>un</i> ,	181
Leggen, <i>poser</i> ,	311	Ekei, <i>id.</i> ,	116
Menig, <i>multitude</i> ,	316	Efti, <i>il est</i> ,	180
Op, <i>sur</i> ,	305	Echos, <i>habitation</i> ,	182
Over, <i>sur</i> ,	<i>id.</i>	Gar, <i>car</i> ,	349
Vlieg, <i>mouche</i> ,	232	Garus, } <i>discours</i> , <i>raisonnement</i> ,	
Vloo, <i>puce</i> ,	<i>id.</i>	Gherus, } <i>voix</i> , & la famille,	349
Voop, <i>avants</i> , & la famille,	307	Gnoeo, <i>connoître</i> ,	64
Vlucht, <i>légereté</i> , <i>vol</i> ,	232	Gnotos, <i>connu</i> ,	60
G A L L O I S.		Gotibô, <i>railler</i> ,	88
Addef, <i>maison</i> ,	182	Gorutos, <i>carquois</i> ,	<i>id.</i>
Aid, <i>habitation</i> ,	<i>id.</i>	Gramma, <i>lettre</i> , <i>incision</i> , & la fa-	
Choreris, <i>devoir</i> ,	87	mille,	4
Enw, <i>renommé</i> ,	<i>id.</i>	Guros, <i>cerce</i> , & la famille,	86
Enwm, <i>nom</i> ,	60	Hôs, <i>comme</i> ,	350
Enwi, <i>nommer</i> ,	<i>id.</i>	Huper, <i>sur</i> ,	305
Gajs, <i>discours</i> ,	349	Hupo, <i>sous</i> ,	306
Guri, <i>sour</i> , <i>ceinture</i> , & la famille,	86	Ide, <i>voilà</i> , <i>voilà</i> ,	8
Qed, <i>tems</i> , & la famille,	182	Et la famille,	<i>id.</i>
G O T H I Q U E.		Idris, <i>savant</i> , & la famille,	9
Ains, <i>un</i> ,	181	Kai, <i>et</i> ,	342
Aiw, <i>soujours</i> ,	182	Kirkos, } <i>Espevier</i> ,	87
Menag, <i>multitude</i> ,	36	Kirris, }	
Namo, <i>nom</i> ,	60	Proï, <i>le matin</i> ,	308
		Proca, <i>proche</i> ,	<i>id.</i>
		Protos, <i>proche</i> ,	<i>id.</i>
		Zab, <i>verre</i> ,	116
		Zoon, <i>animal</i> ,	<i>id.</i>

ÉTYMOLOGIES DE LANGUES ÉTRANGÈRES. 619

	HÉBREU.	Gyrta, ceinture,	86
Aish, ish, homme,	181		
Bel, vel, troubler,	118	ITALIEN.	
Ghor, blâmer, critiquer,	88	Che,	342
Gra, incision,	5	Cerchio,	88
Gur, Gyr, assembler,	85	E,	180
Et sa famille,	id.	Ghirlanda,	88
Heié, vie,	181	Girandola,	id.
Het, il est,	180	Giro,	id.
Ho-Gyr, nom d'oïseau,	87	Laffo,	317
Huphe, rameau,	306	Mai,	346
Houphel, aménage,	id.	Mettere, & sa famille,	310
Kei, &	342	Tamanso,	345
Khe, &	id.		
Lac, mettre,	311	LANGUEDOCIEN.	
Nam, parole,	60	Girouffado,,	88
Nama, parler,	id.	Houpe,	305
Oed, sems,	181		
Quouhé, force, lien,	341	LATIN.	
Ze, et,	126	Ædes,	181
		Ætas,	id.
INDIEN.		Ævum, & sa famille,	id.
He, lire,	180	Antz,	307
Naom, nom,	60	Anse,	id.
		As,	181
IRLANDOIS.		Balare,	71
Ainim, nom,	60	Bellona,	135
Cor, ceinture,	86	Bellum,	id.
Carnin, boucle,	88	Bestia,	185
Edean, asyle,	181	Capax,	137
Gno, illustre,	61	Et sa famille,	id.
Nos, connoissance,	id.	Capiens, & sa famille,	id.
Notha, découverte,	id.	Cavatus, & sa famille,	id.
		Circanea,	87
IRLANDOIS.		Circos,	id.
Eio, un,	181		

210 ÉTYMOLOGIES DE LANGUES ÉTRANGERES.

Circulus,	86	Quor,	<i>id.</i>
Circus, & sa famille,	<i>id.</i>	Sapor, & sa famille,	352
Cirri,	88	Si,	346
Cucurbita,	<i>id.</i>	Sub,	306
Dos, <i>don,</i>	244	Super,	305
Ecce,	116	Tranquillus,	143
Ejus, <i>es,</i>	181	Unus,	181
Enim,	60	Ur,	350
Esse, <i>manger,</i>	182	Velox, & sa famille,	219
Esca,	<i>id.</i>	Vesperus, voyez <i>ouesperus.</i>	
Est,	180	Vesci,	181
Facilis, & sa famille,	137	Vetus,	182
Floccus, & sa famille,	238	Video, & sa famille,	9
Foras,	307	Volo, & sa famille,	229
Forum,	308		
Fucus,	187	LORRAIN.	
Garrus, & sa famille,	349	Gouret, <i>boule,</i>	86
Gurus,	84	PIERRE.	
Gyrus,	<i>id.</i>	Aist, <i>il est,</i>	180
Gyrfalco,	87	Ku, <i>force,</i>	345
Idea,	8	Nam, <i>nom,</i>	60
Jupiter,	166	Que, <i>lien,</i>	341
Legare,	311	PORTUGAIS.	
Lupulus,	306	Mais, <i>plus,</i>	348
Machio,	94	RUNIQUE.	
Magis,	348	Ais, <i>unisé,</i>	181
Nam,	60	As, <i>Dien,</i>	<i>id.</i>
Nequeo,	343	SUEDOIS.	
Numen,	61	Namn, <i>nom,</i>	60
Ouesperus, <i>son origine,</i>	315	VALDOIS.	
Potens, & sa famille,	148	Ma, <i>mais,</i>	348
Prora,	308	Qué, <i>ferce,</i>	343
Queo,	343		
Quietus,	<i>id.</i>		

TABLE

DES MATIÈRES.

A

A , <i>Supprimé</i> après des Impératifs, devant un Pronom, 182	(Tableaux) résultent des Participes Adifs, 181
S'il change la nature d'une préposition en le mettant à sa suite, 183 & <i>suiv.</i>	— ont deux cas, 187
A , Préposition, sa valeur relativement au lien, 191	(Tableaux) définis, 11. 113
Relative à la Propriété, 194	ACTIVITÉ & PASSIVITÉ , sont dans les Pronoms & non dans les Verbes, 155. 185
Relative à l'objet, 194	ACTUS , en fait de Temps, 118
Pourquoi se place à la suite des prépositions, 187	AD & A , Prépositions Initiales, 114
Et son Origine, <i>ib.</i>	ADJECTIF , sa définition, 17
Quand est-ce qu'il précède l'Infinitif Français, 189	En quoi diffère du Nom, 98. 41. 112
Répond au Datif Latin, <i>ib.</i>	— de l'Article, 104. 112
N'a qu'une valeur déterminative, 190	— des Participes, 189
A , Préposition Latine, pourquoi précède l'Abstrait, 188	Leurs avantages, 119
A L'ENCONTRE , phrase prépositive, 196	Pourquoi appelés ainsi, 119
ABLATIF , cas générateur en Latin, 183	Leurs Propriétés, 111
Sa définition & pourquoi accompagné en Latin d'une préposition, 188. 189	Comment on fut conduit aux Adjectifs, 1 ^o . Par comparaison, 114
ABSOLU en fait de Superlatif, 141	2 ^o . Par dérivation, 116
ABSOLU , terns qui le sont, 119	Phrases elliptiques qui en résultent, 119
Et selon l'Abbé Girard, 170	Forment la liberté des noms, <i>ib.</i>
ADJECTIFS (noms), sont différents des Appellatifs, 17	Leurs Terminaisons, 141
Leur définition, 18	Leurs degrés de Comparaison, 142
ACCUSATIF , cas Passif des Latins, 181	Instrés & énergie qui en sont la suite, 148
Ne dépend pas de sa place, <i>ib.</i>	Pourquoi déclinaibles, 164
Préposition qui l'accompagne, 188	Son rapport avec le Génitif, 167
ACTIONS , considérées sous deux points de vue, 190. 111	Sa concordance avec le nom, 165
Leur diversité & leurs effets, 195	Mots qu'il a sous sa dépendance, 171
Prépositions qui y sont relatives, 197	Ellipse, 174
ACTIF , défini, 111	Pourquoi mis en François, tantôt avant, tantôt après les Noms, 110
(Cas) pourquoi paroit pris passivement, 186	ADJUNCTION , une des Parties constitutives d'une Phrase, 421
Donné par la nature, 175. 181	Comment déignée, 423
Comment appelé en Latin, 181	ADVERBES définis, 45. 118
(Participe) son origine, 190	Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens, 113
ACTIFS , (Verbes) comment se forment, 134	On ne peut les définir d'après les Principes de Port-Royal, 115
	Mots qui n'en font pas, selon M. Beauzot, 118
	Détermination des Adverbes, 119

Ne modifient que le Verbe ,	ib.	Leurs Caractères ,	107
En quoi diffèrent de la Préposition ,	110	Leur emploi à l'égard des Noms propres ,	109
Sont une Ellipse ,	111	Livrée qu'ils portent ,	110
Et de trois espèces ,	ib. & 112	Ont deux genres au Pluriel en Italien ,	ib.
Ils ne désignent que le rapport d'une qualité avec un objet ,	111	Place qu'ils doivent occuper ,	111
Naissent toujours d'un nom ,	113	Les Latins en ont ,	111. 113
En quoi ils en diffèrent ,	112	Nos Articles nés de ceux des Latins ,	114
Ne doivent pas être confondus avec les Adjectifs, quoiqu'ayans le même son ,	114	Avantages qui en résultent ,	115
Pourquoi indéclinables ,	114	Usage qu'en font les Poètes ,	117
Formules adverbiales ,	115	Des mots qu'on a regardés comme Articles ,	112
Leur division ,	116	Indéclinables de quelques Mots ,	114
Règles de leur construction en François ,	121	Leur Origine ,	117
ARTS, conséquences qui résultent de ce qu'il n'est pas une conjonction ,	144	Le, Article, ne doit pas être confondu avec le, Pronom ,	117
Ses rapports avec la conjonction Latine et ,	150	Pourquoi se déclinent ,	114
Est une Ellipse ,	151	ARTISTES anciens employoit au bas de leurs Ouvrages l'imparfait , & pourquoi ,	154
AH ! Interjection ,	155	ASPIRATIONS, changées en <i>f</i> ,	186
AIR, pourquoi du genre masculin ,	73	ATTENDU, Préposition, sa valeur ,	195
AL, Article Oriental, uni à divers mots ,	114. 115	ATTRIBUT, en quoi consiste ,	174
ALLÉGORIES, leur définition ,	99	Une des Parties constitutives d'une Phrase ,	181
Leur Origine ,	98	Comment désigné ;	183
Erreurs qu'elles occasionnent ,	100	Augmentatifs ,	94
ALLER, Temps qui en sont composés ,	155	AUX ENVIRONS, au-dessus, auprès, Phrases prépositives ,	309
Tous prochains ,	168	AUPRÈS, AUTOUR, Phrases prépositives ,	198
Définition de <i>je vais</i> ,	174	AVANT, Préposition, sa valeur ,	191
AMOUR, pourquoi des deux genres ,	170	Son Origine ,	107
ANALYSE d'une Fable Française ,	141	AVEC, Préposition relative à l'existence ,	194
D'une Fable Latine	155	Relative au moyen ,	196
ANTÉCÉDENT d'une préposition ,	181	AVOIR, Temps qui en sont composés ,	155
ARTICLES, (Temps) quels sont appelés ainsi ,	157. 161		
ARTS, sa valeur ,	107	B	
ACQUISITS, selon M. l'Abbé GERARD ,	150	BEU, famille de ce mot radical ,	118
Selon M. HARRIS ,	151	Gradation de ses divers sens ,	121
GRAND, leur valeur ,	411		
APPELLATIFS, (Noms) définis ,	38	C	
Leur Origine ,	66	CAR, Conjonction par Ellipse ,	148
Aussi anciens que les noms propres ,	67	Sa valeur propre ,	147
Comment des noms propres devinrent Appellatifs ,	ib.	Son Origine ,	ib.
APRÈS, valeur générale de cette préposition ,	191. 101-104	CAS, troisième modification d'un Nom, définis ,	171
ARTICLE, Phrase prépositive ,	198	Leur Origine ,	178
ARTICLES, Partie du Discours , 19. 43. 101			
Définis ,	40		
Nécessaires au Discours ,	101		
En quoi diffèrent de l'Adjectif , 104. 134			
Combien on en doit compter , 107. 107			

Peignent la chose même qu'ils désignent, 365
 Leur étendue dans diverses Langues, ib.
 Leurs effets dans le Langage, 374. 376
 De leur nombre, 379
 Comment ont été inventés, 371
 Furent un trait de génie, 376
 Cas Actif & Passif donnés par la Nature, 379
Cas Latins, 381
 Quel le premier, 383
 Ils sont naturels, 389
 Ne dépendent pas des prépositions, 400
 Des Pronoms en François, 401
 Relatifs en François, 403
 Pourquoi admis par d'autres mots que par les Pronoms & les Noms, 405
 Comment répondent aux parties constitutives d'une Phrase, 403
Ce, Article démonstratif, 101. & suis.
 Son changement avant une Voyelle, 110
 Son étymologie, 115
CHIZ, Préposition, sa valeur, 103
CIEL, pourquoi du genre masculin, 73
CIRCONSTANCE, une des parties constitutives d'une Phrase, 481
 Comment désignée, 483
COM, Préposition Initiale, 311
COMPARAISON, utilité de cette méthode, 30
COMPARATIFS, Terns qui le sont, 166
 Comment appelés par l'Abbé de DAN-
 CEAU, 167
COMPLÈMENT, ses diverses espèces, 474
 Arrangemens dont il est susceptible, 480
COMPLEXE, proposition, en quoi consiste, 341
COMPOSÉ, proposition, en quoi consiste, ib.
CONCERNANT, préposition, sa valeur, 106
CONCORDANCE, portion de la Syntaxe: sa définition, 461
 Sa division en deux branches, 463
 Du Verbe avec le Nom & avec le Pronom, & ses Règles, 461
 Du Nom avec l'Adjectif, & ses Règles, 465
CONDITIONNEL, voyez supérif.
CONJONCTIONS, définies, 47
 Nécessité d'avoir des mots qui lient les diverses parties d'un Tableau, 317
 Les Conjonctions remplissent cet objet, 318

Sentimens des Grammairiens à ce sujet, ib.
 Opinion des Grammairiens sur le nombre des Conjonctions, 310
 On s'en doit compter que quatre, ib.
 Conjonctions Copulatives, 311
 Conjonction Déterminative, 315
 Conjonctions tirées de l'Ellipse, 313
 Ne sont pas l'effet du hasard, 314
 Quelles elles sont, 316
 Les mots d'une Langue, correspondans aux Conjonctions d'une autre Langue, sont nécessairement des Conjonctions, 314
 Principe pour distinguer une Conjonction de ce qui ne l'est que par Ellipse de la Conjonction, 315
 Pourquoi indéclinable, 314
 Une des parties constitutives d'une Phrase, 481
 Comment désignée, 481
 Règles de leur construction en François, 473
CONJUGAISON, sa définition, 366
 Ses développemens, 406
CONSEQUENT, d'une Préposition, 101
CONSTRUCTION des Langues, dépend de la Nature, 487. 511
 Précis de ce qu'on a écrit pour décider quelle est la plus naturelle, 501-515
 Conciliation de ces systèmes, 515
 Ses Règles pour la Langue François, 490
 Motifs de ces Règles, 494
 Latine, ses Règles, 497
 Varié, suivant les Langues, 501
 Et nécessairement dans chaque Langue, 518
 Preuves qu'il en existe une double dans chaque Langue, 518
 Sens du mot, Construction, & son Étymologie, 509. 511
 Pourquoi diffère dans chaque Langue, quoique formée d'après un modèle commun, 518-531
CONTRE, Préposition Initiale, 311
 Préposition énonciative, sa valeur, 101
 ——— d'action relative au modèle, 107
COPULATIVES, Conjonctions, leurs fonctions, 311
 Sont au nombre de trois, ib.
 Leur Origine, 314

D

DANS, Préposition, sa valeur ;	190
DATIF, en quoi consiste en Latin ;	389
En Grec,	390
DE, sert à désigner le contraste de deux noms relativement au Superlatif, 146	
Liaison Comparative en vieux François,	ib.
Et en Italien,	147
A la tête d'un sujet, est un mot Elliptique,	181
Préposition, sa valeur relative au lieu,	191
— relative à l'action,	195
— relative à l'Origine,	194
Préposition Initiale,	111
S'il change la nature d'une Préposition en se mettant à sa suite, 18 ; & suite.	
DE, pourquoi se place à la suite des Prépositions,	187
Et son Origine,	ib.
En François, réunis des rapports exprimés par diverses prépositions dans d'autres Langues,	196
Préposition Déterminative,	195
Défaut qu'offre son usage,	ib.
Ses divers emplois,	198
DEÇA & DELÀ, Phrases Prépositives,	198
DÉCLINABLES, quels mots le sont,	361
DÉCLARATION, ce qu'elle embrasse,	365
Ses développemens,	367
Grecque & Latine, comparées,	415
DEDANS, dehors, dessus, dessous, devant, phrases Prépositives,	198
DÉFINIS, (Temps),	163
DEGRÉS de Comparaison,	141
Liaisons comparatives,	146
DEMONSTRATIF, (Article),	105-106
Les Latins en ont deux,	111
DÉPENDANCE, Prépositions qui indiquent ce rapport,	194
Sa définition,	460
Ses causes, sa nécessité,	467
Comment se reconnoît,	468
Mots en dépendance, distribués en deux classes,	477
Dépendance du sujet,	469
— Du Verbe,	471
— De l'Adjectif,	475
DÉROBÉMENT, (Verbes), sont des Verbes Passifs dans toute l'étendue du mot, 448	
DÉROIS, Préposition ; sa valeur ;	193
DÉRIVÉS, (mots),	70
DERRIÈRE, Préposition ; sa valeur,	190
DÉTÉRMINATIF, (Conjonction),	111
DEVANT, Préposition ; sa valeur,	190
DEVOIR, Temps qui en font composés,	117
Définition de, je dois,	174
En quoi diffère du Verbe aller,	ib.
DIX, Préposition ; sa valeur,	193
DICIONNAIRES, leurs défauts relativement aux familles des mots,	91
— Arabes, défectueux dans la manière dont ils présentent la signification d'un même Verbe,	85
Pourquoi défectueux sur le rang des significations d'un mot,	119
Et inutiles pour la comparaison des Langues,	ib.
Pourquoi si défectueux,	134-135
DICIONNAIRE de la Langue François, par M. de Sainte-Palaye,	405-406.
DIMINUTIFS, usage fréquent qu'en faisoient nos anciens Poètes,	95-96
— Italique,	97
— Langue Grecque,	ib.
DIEU, Préposition initiale,	111
DISCOURS, voyez Parties.	
DÉFINI, (Temps),	160
DEVANT, pourquoi du genre neutre dans quelques Langues,	78
DOIC, Conjonction par Ellipse,	111
Son Origine,	ib.
DEUX, (Nombre), défini & son Origine,	72
DURANT, Préposition ; sa valeur en quoi diffère de Pendant,	193

E

E, forme les Participes Grecs,	118
E, Préposition initiale,	111
ÉCRIVAINS, quels sont ceux qui rendent les Langues célèbres,	81
ÉCRITURE, ses avantages,	15
Ses désavantages,	16
ELLIPSES, leur définition & leur cause,	17, 14-16
(Exemples d'Ellipses),	139, 160-161
Où l'on sur-tout dans les Participes, 194	
Dans les Tableaux qui désignent les rapports des objets,	177
Du Participe Passé Actif,	165
D'une Préposition,	161
D'une Portion du sujet,	ib.
Adverbes, sont des Ellipses,	161

Prépositions.

TABLE DES MATIERES.

625

Prépositions s'employent par Ellipse, 306
 Ellipse qui a lieu dans *ser*, &c. ib.
 Conjonctions qui naissent de l'Ellipse 310-317
 Diverses, 311-314
 Jamais contraintes à la vraie construction d'une Phrase, 318
 Ellipses d'Adjectifs, 476
 De diverses espèces, 318
 Leurs avantages, 316
 Plus nombreuses en Latin, & pourquoi, 326
 Font dépasser la plupart des Règles, 337
 Règle générale à leur sujet, 424
ELLIPTIQUES (mots), forment une classe nombreuse, 114
 Combien ils donnent ceux qui ne s'en doutent pas, 11. *le soir*.
 Leur utilité, 12
 Se trouvent dans toutes les Parties du Discours, 14
 Leur connaissance indispensable pour le Grammairien, 15.
 Définis, ib.
 Pris pour articles, 121
 De, à la tête d'un sujet, 181
 Dont, mot Elliptique, 339
 Qui, mot Elliptique, ib.
 Infinitif, mode Elliptique, 432
ELLIPTIQUES, (Phrases), & expressions, 18
 Occasionnées par les Adjectifs, 138
 (Pronoms), 157
Verbes Actifs sont des mots Elliptiques, 53. 104. 127. 131
 Définis, 14
 (Supplément) ajoutés par M. l'Abbé VALLART, 413
 Défendus par M. Beauzée, ib.
EN, Préposition, sa valeur, 191
 Préposition Initiale, 311
ÉNONCIATIF, Article, 109-106
 Les Latins en ont un, 113
 (Tableaux) définis, 110-111
 ——— Complais avec un seul cas, 337
 (Verbes), en quoi ils consistent, 403
 Appelés Neutres, 444
ÉNONCIATIVES, Prépositions, 188
EN PRÉSENCE, Phrase Prépositive, 198
ENTRÉ, Préposition; sa valeur, 191
ENVERS, Préposition; sa valeur, 196
ENVIRON, Préposition; sa valeur, 191
ÉPIGRAMES, leurs beautés, 148

Doivent être ménagés, 170
ET, Préposition Française hors d'usage, 189
ET, ce Verbe nécessaire aux Tableaux de la parole, 50
 Comment se trouve dans les Verbes Actifs, 51-55
 Sert à former les Adjectifs, 116
 Et le Pronom *Je*, 126
 Donné par la Nature, 170
 Lie les qualités avec les objets, 171
 Est seul Verbe, 177
 Son Origine, 179
 En toute Langue, 180
 S'associe aux Pronoms, 184
 Comment il se combine avec eux, 189
 Pourquoi *sur* désigne son passé, 186
 Pourquoi *or* désigne son futur, 187
 Forme les Participes, 197. 198
 Souvent supprimé dans les Tableaux énonciatifs, 196
 Forme la Concession *Et*, 194
 Et la Conjonction *si*, née du Grec *si*, 197
 Point la respiration, 179
ÉTAT, Termes qui en sont composés, 155
 Force qu'il acquiert en s'unissant aux Participes, 162
ET, Conjonction Copulative, 131
 Son Usage, 131
 Son Origine, 134
ETYMOLOGIE, pourquoi si imparfaite, 144
EXAMEN, sa nécessité sur-tout pour ceux qui veulent instruire, 169. 170
EXCERÉ, Préposition; sa valeur, 194
EXISTENCE, Prépositions qui indiquent ce rapport, ib.

F

FABLE Française, analytée, 145
 ——— Latine, analytée, 155
FAMILLES de mots, leurs utilités, 91
FEMME, pourquoi je & tu s'en ont pas, &c. 104. 108
FI, Interjection, 317
FIGURÉS, (mots) leur utilité, 98
 Leur antiquité, 100
 Erreurs qui en résultent, ib.
 Comment se forment, 114
FIN, un Verbe, en quoi consisté, 181
FOU, Interjection, 307
FOUMES des Verbes, définies, 306
 Leur développement, 403
 Leur Origine, ib.
 Des Verbes Français, 405
 ——— Latins, 407

K k k k

TABLE DES MATIÈRES.

627

Etymologie de leur nom ,	ib.	Ses Avantages ,	414
Leur Origine ,	10	Ses Terns tous elliptiques ,	412
Diverses manieres dont on peut les peindre ,	14	Partage des Grammaticiens à ce sujet ,	414
Qualités que doit avoir leur peinture ,	17	De ses Gérondis ,	415
Leur peinture composée nécessairement de parties ,	30	INTERJECTIF Latin, Origine de sa terminaison ,	440
Différens Tableaux qui en résultent ,	48, 54	INTER, Préposition initiale ,	371
Indes Négatives, comment s'expriment ,	106	INTERJECTIF, (cas) ,	380
Comparatives, comment s'expriment ,	ib.	INTERJECTIONS, définies ,	47
IL & ELLE, Pronoms ,	111	Sont entre les parties du Discours ,	152
Leur Origine ,	107	Peu variées par le son & beaucoup par le sens ,	373
INTER, Verbe Passif & son Origine ,	444	En quoi diffèrent des autres Parties du Discours ,	ib.
IMPARFAIT, ses significations, usage qu'en faisoient les Artistes anciens ,	154	Énumération des principales ,	375
IMPERSONNEL, sa définition ,	407	Du nom de particule qu'on leur a donné ,	378
N'a qu'une personne ,	ib.	Pourquoi indéclinables ,	384
S'il a deux terns en Latin ,	410	INTERROGATIVE (Phrase),	491
A plusieurs terns en François ,	411	INVERSION ,	
Ses terns en Grec ,	413	Systèmes à ce sujet ,	501-515
Employé dans les Loix ,	414	N'est que relative ,	513
Tient lieu du Faux ,	415	IOU, inscription ,	358
Pourquoi monosyllabe ,	141	J	
Le plus simple des terns ,	141	Je, Cas Actif ,	371-408
Premier Terns ,	140	Pronom Actif ,	371
Prouvé par les Langues même ,	143	Ses fonctions dans les Tableaux Passifs ,	377
Son énergie ,	144	Son Histoire ,	383
IMPERSONNELS, (Verbes) en et, comment s'expliquent ,	450	Son Origine ,	384
IM, Préposition initiale ,	373	JUSQUE, Préposition, & pourquoi ,	383
INCHOATIFS, Verbes Latins; ce qu'ils désignent ,	154	Sa valeur ,	391
INCIDENTS, Préposition, en quoi consiste ,	481	L	
INCISE, (Période) ,	485	LA, Pronom Passif ,	375
INCOMPLÈT, Préposition, en quoi consiste ,	541	LANGAGE, est un besoin ,	333
INDÉCLINABLES, quels terns le sont ,	381	Difficulté de découvrir la source de ses opérations ,	381
INDIFFÉRENS, Terns qui le sont ,	383, 389	Combien seroit ridicule sans pronoms ,	383
Tout les Terns du Suppositif le sont ,	419	Rien n'y est arbitraire ,	388
Terns du Subjonctif qui le sont ,	424	Tout y est l'effet de l'imitation ,	371
Présent ,	384	Formé dès les premiers instans ,	ib.
Prétérit ,	ib.	Perfectionné par les mœurs de famille ,	333
Futur ,	385	Comparé à la peinture ,	4, 8, 86
INDICATIF, Article ,	105, 106	Toujours assorti au geste ,	341
Les Latins en ont un ,	113	Se rapproche du geste dans le pronom ,	187
INDIVIDUEL, (Nom), défini ,	38	LANGAGE de gesser ,	14, 16
INDISTINCT, fausses idées qu'on s'en forme ,	418	LANGAGE, avantages qui résultent de leur étude ,	175
Défini ,	419		
Ses Propriétés ,	430		

Causes de leurs différentes construc- tions ,	308
Difficultés pour les perfectionner ,	414
Ne peuvent se rencontrer que sur trois sens ,	243
Faussetés idées sur leur pouvoir ,	217
Simplicité de leurs opérations ,	79
Harmonie qui y règne ,	31
Cause de la confusion apparente qu'on y voit ,	82
Comment naissent leurs mots figu- rés ,	114
LANGUES anciennes ; plus hardies que les modernes dans leurs Ellipses ,	145
LANGUE Grecque , change le R du Futur en S ,	138
LES , Interjection & son Origine ,	106
LE , Article Indicatif ,	107
Son usage à la tête des noms ,	109
Son changement devant une voyelle ,	110
Pronom ,	117. 118
Pronom Passif ,	115
LE LOCOUS DE , Phrase prépositive ,	109
LES , Préposition Française hors d'usage ,	199
LEU , Prépositions qui indiquent ce rapport ,	191
LIGNE des TRAIT , son utilité ,	171
Sa division ,	172
LOCQUES , son objet ,	11
En quoi diffère de la Grammaire ,	13
Comparée avec la Grammaire au sujet du Verbe ,	174
LOUS , Préposition , & pourquoi ,	181
Sa valeur ,	190
LOUS , Ellipse ,	122
LOUS , Pronom terminatif ,	158
De la troisième personne ,	157
LUMENUS TOT , en quoi consiste le sublime de cette expression ,	141
LUUS , pourquoi du genre féminin ,	71

A.

MAGE , Conjonction par Ellipse ,	147
Son sens primitif ,	148
MAGNUS , Préposition , sa valeur ,	197
MASQUE des Anciens , leur forme ,	161
ME , Pronom Passif ,	155
Cas Passif ,	173. 401
MÉTAPHES , ses causes ,	107
MÉTAPHES , doivent être pardonnées à cause des difficultés à les éviter ,	178

Occasionnées par les mots ,	141
MEN , pourquoi du genre féminin ,	71
MENUS de Famille , leur influence sur le Langage ,	111
MET , ME , Préposition initiale ,	111
MODES , définis ,	146
Leurs diverses espèces ,	408
MODIS , Prépositions qui indiquent ce rap- port ,	197
MOT , répond à trois cas Latins ,	190
Est un Datif ou Terminatif ,	11.
Est un Accusatif ou Objectif ,	11.
MOU , mot Elliptique ,	121. 167
MUR , masculin en Anglois & en Grec ,	75
MOVET , Prépositions qui indiquent ce rap- port ,	197
MOVS , comment doivent se distinguer ,	109
Comment en reconnois ceux en dépen- dance ,	417
Leur arrangement dans le discours , indifférent en soi-même ,	16
Sources de cet arrangement ,	17
Nécessité de suivre dans leur arrange- ment des routes différentes ,	117
Aucun qui ne tiennent à une famille ,	114
Familles partagées entre plusieurs Lan- gues ,	111
Mot placé entre deux autres , se lie avec le premier plutôt qu'avec le dernier ,	219
PRIMITIFS , pourquoi toujours Noms & Adjectifs ,	115
Radicaux , avantages de leur petit nombre ,	219
Ne sont jamais des Verbes ,	11.
Ceux d'une Langue ne sont souvent conservés que dans une autre Lan- gue ,	116
MOTVS , Prépositions qui indiquent ce rap- port ,	196
(Verbe) des Grecs , idées qu'on en a eues ,	411
Son rapport à nos neutres ,	411
MOTVSANT , Préposition ; sa valeur ,	190

N.

N , idées que ce son fut propre à exprimer ,	114
N , se change en R ,	441
NARRATIVE (Paraphr.) ,	495
NATURE , coupée en deux par les sexes , & distingnée par Qſaris & Iſis ,	147

Simple dans ses principes, & riche dans leur application, 24
Préface à la Grammaire, 7
Guide des Langues, selon DENTIS d'Harlevesse, 106
Sa devise, 111
Conduit elle-même aux cas, 174
Règle la construction des Langues, 487

NAVIEN, pourquoi du genre masculin en François, 74
Né & Nou, 114
Noms, (Genre) défini, 108
 Nous avons des Formules qui en tiennent lieu, *ib.*
 (Verbe) sa forme, 447

Né, Conjonction Copulative, 311
 Son Usage, 311
 Son Origine, 314

NOM, l'ame du discours, 31. 61
 Sa définition, 37
 Ne doit pas être confondu avec l'Adjectif, 38
 Grammaticiens qui les ont distingués, 39
 Pourquoi à la tête des parties du Discours, 51
 Son utilité, 56
 Ses différentes espèces, 57
 Son étymologie, 59
 Considéré comme le sujet des Tableaux des idées, 61
 Sujet & objet, 65
 Origine des Noms, 66
 Racine de tous les mots, 80
 Eux-mêmes donnés par les objets qu'ils désignent, & nécessaires, 81
 Leur invention, 81
 Dérivés & composés, 90
 Diminutifs & Augmentatifs, 94
 Figurés, 98
 A la suite d'un autre servoit d'Adjectif, 111. 111
 Sa concordance avec l'Adjectif, 461
 Pourquoi déclenable, 364
 Mots qu'il a sous sa dépendance, 469

Noms sont toujours des Epithètes, 71
 Peut mal à propos pour Adjectifs après le Verbe, 110

NOMMES définis, 371
 Forment la seconde modification d'un nom, 361
 Leur utilité dans les noms, 74
 Leur universalité, 79

Quelles Parties du Discours ils modifient, 16
 Origine de celui qu'on appelle *duel*, 171
NOMMES ORATOIRES, en quoi consisté, 308
NOMINATIF, s'il est un cas, 181
NONOBSTANT, Préposition ; sa valeur, 197

O

OU, *OP*, Préposition initiale, 371
OUER ; Prépositions qui indiquent ce rapport, 196
 Une des parties constitutives d'une Phrase, 481
 Comment désigné, 481
 Règles de sa construction en François, 494

OH, interjection, & sa valeur, 315-317
OPTATIF, s'il existe en François, 416
OPTATIVE (Phrase), 491
OPTATIVA est un Verbe Passif, son origine, 448

OU, Conjonction par Ellipse, 319
 Son Origine, 320

ORNE, pourquoi des deux Genres, 170

ORIGINE, Prépositions qui indiquent ce rapport, 194-195

OS, Conjonction Copulative, 311
 Son usage, 311
 Son Origine, 315

OWAIS, Interjection, son origine, 317
OWP, Interjection, 317
OWRE, Préposition, sa valeur, 191

P

PAA, Préposition franciote, 191
 ——— D'action, 191
 ——— Relative au moyen, 196

PAAWI, Préposition ; sa valeur, 191

PAROLE, ses avantages, 19

PASSÉ, comment fut désigné, 186

PASSÉS, (noms), 108. 109. 106

PASSIF, supposé deux personnes, 158
 (Cas) donné par la Nature, 159
 Comment appelé en Latin, 187

PASSIFS (Tableaux), définis, 51. 111
 ——— qui subsistent des Participes Passifs, 101
 Ont deux Cas, 107
 Temps Passifs employés comme Actifs, 419
 (Verbes), comment se forment ; 154
 Temps devenus Actifs, 438

PARTICIPÉ , Partie du Discours, 41	Leurs divisions relativement à la forme, 101. 102
Une des plus mal traitées, 101	Causes de leurs modifications, quant à la forme, 103
Sa définition, 41. 187	Ne se lient pas de la même manière, 101
En quoi diffère de l'Adjectif, 187	PRETRE dans une Langue, ce qu'on doit entendre par-là, 17
Et du Verbe, 191	Avantages qui en résultent, <i>ib.</i> & 18
Ses divisions, 190	PRE , Préposition Initiale, 312
Objets qu'on y remarque, <i>ib.</i>	PERSONE , définie, 100
<i>Actif</i> , <i>ib.</i>	PERSONNE , diverses significations de ce mot, 101
<i>Passif</i> , <i>ib.</i>	Origine de ce nom, <i>ib.</i>
Leur différence dans les Verbes, pour-quoi à été méconnue, 194	Il n'y en a qu'une à l'Impératif, 409
Tableaux qui en résultent, 191	Formule Française, <i>ib.</i>
Origine de leur nom, 191	Personnes du Verbe, expression improprie, 104
Leur utilité, 191	PIU , ellipse, 315
Leur formation dans diverses Langues, 197	PHRASE , ses Parties constitutives, 401
Antérieurs aux Verbes Actifs, 191	Ses diverses espèces, 401. 119. 511
Termes qui en résultent, 198	Prépositives, 198
Leur forme, 100	PLONASME , sa définition & ses espèces, 117
Du Participe qui sert à former le Verbe Actif, 104	PLURIEL , ses terminaisons dans diverses Langues, 79
Opinion des Grammairiens à ce sujet, 105	POSTER , source d'ellipses, 116
Observations particuliers, 110	POLLICION , Verbe <i>P. Passif</i> ; son origine, 418
Participe présent, joint au Verbe être, 115	POURQUOI , ses avantages, 141
Participe Passif Passif, joint au Verbe Avoir, 113. 118	POSITIS , ce qu'il désigne dans les Adjectifs, 143
Ellipse qui en résulte, 116	Tient lieu des Superlatifs, <i>ib.</i>
Comment le Participe passé Actif s'ellipse, 115	POTÉTATIONS , Termes qui sont appellés ainsi, 117. 101
Participe Passif employé comme circonstanciel, 119	POUR , Préposition; sa valeur, 106
Participes Elliptiques, voyez Verbes,	PRÉ , Préposition Initiale, 312
Participe Actif en <i>ans</i> ; Langues où il se décline, 100	PRÉPOSITIONS , définies, 46
Est un circonstanciel, <i>ib.</i>	En quoi diffèrent de l'Adverbe, 110
Pourquoi indéclinable en François, 101	Indéclinables & pourquoi, 104
Principes à son sujet, 103	Leurs effets, 106
PARTICULIS , ce qu'on pourroit désigner par-là, 47	Leur nécessité, 177
Ce nom donné mal à propos aux interjections, 318	Désignées à marquer les rapports des Objets, 178
PARTIES du Discours, leur division & ses Causes, 30-43	Tableaux qui en résultent, 179
Leurs caractères distinctifs, 34	Étymologie de ce nom, 180
Énumération de celles qui changent de formes, 37	Liens quelquefois deux mots, dont l'ensemble ne présente qu'un objet, 181
Et de celles qui n'en changent pas, 44	Leur place varie, <i>ib.</i>
Trois sortes de Tableaux qui en résultent, 48	Ont un sens propre & général, 101
Loi constante à leur égard, 109	Leur origine, 104
Formes qu'elles prennent, 160	FRANÇOIS , distribués par Classes, 181
	Nécessité de classer les Prépositions, <i>ib.</i>

TABLE DES MATIERES.

63

Mots qu'on doit regarder comme des
 Prépositions, *ib.*
 Et pourquoi, 184
 Enoncians divisés en V. Classes, 188
 Prépositions relatives aux actions, 195
 Phrases prépositives, 198
 Prépositions Françaises hors d'usage, 199
 Prépositions d'une Langue à l'autre, non correspondantes, *ib.*
 Prépositions Italiennes, *ib.*
 Interrogatives ou Initiales, 301
 ——— Leur usage, *ib.*
 ——— Leur utilité, *ib.*
 ——— Communes à toutes les Langues, 310
 Initiales Françaises, *ib.*
 ——— Italiennes, *ib.*
 ——— Allemandes, 311
 Initiales devant d'autres Initiales, 311
 Italiennes, se réduiroient à rien, si l'on devoit de ce nombre celles qui sont suivies de *a* ou de *de*, 310
 Prépositions qui accompagnent l'Accusatif & l'Ablatif Latin, 313
PAIS, Préposition & pourquoi, 181
 Sa valeur, 180
PRÉSENT, n'est rien dans la Langue de la Nature, 148
 N'est pas le premier tems, 144
PRÉSENT, (Temps), 118, 161, 164
PRÉTERIT, second tems, 148
 Comment se forma dans l'Orient, 147
 Postérieur, existe dans l'Empérial des Verbes réfléchis, 413
 Prochains, 166
 Comparatifs, *ib.* 167
 Antérieurs & Postérieurs, 157
 Indéfinis, 164
 Latins, plus simples que les présens, 148
PRINCIPALE, Préposition; en quoi consiste, 141
PRO, des Latins & des Grecs; son origine, 108
 Préposition Initiale, 112
PROCHE, Phrase prépositive, 108
PROCHAINS, (Temps) ceux qui le sont, 166
PRONOM, Partie du Discours, 41, 43
 Sa définition, 41
 Nécessité d'en avoir, 117
 Leur Énumération, 113
 Pronoms Actifs & Passifs, 114

Réciproques, 116
 Terminatifs, *ib.* 116
 Passifs, sans objets, 115
 Actifs, sans en même tems sujets, 118
 Fonctions des Actifs dans les Tableaux Passifs, 117
 N'est pas un nom, 118
 Origine des mots qui nous servent de Pronoms, 104
 Pronoms Elliptiques, 109
 Pronoms, pourquoi déclinaibles, 104
 Distingus par les Genres, 108
 One des cas en François, 113
PROPRÉTIV, définie, 140
 Chaque science peut se réduire à une Préposition, 174
PROPRE, (Noms) définis, 78
 Leur Origine, 66
 Pourquoi on en donne à des objets qui ont déjà des noms Appellatifs, 69
PROPRÉTIV, Prépositions qui indiquent ce rapport, 100

Q

QUALITÉS des objets, nécessité de les peindre, 119
 Mots qui en résultent, 130
QU, Conjonction déterminative, 119
 Se subdivise en quatre, 116
 1°. Conjonctif, *ib.*
 2°. Comparatif, 117
 3°. Exclamatif ou Interrogatif, *ib.*
 4°. Relatif, 118
 Origine de cette Conjonction, 141
 Liaison Comparative, 146
 Tient lieu d'une Phrase entiere, 113
QUI, mot Elliptique, 122
 Son Origine, 126

R

R, chois pour marquer l'existence future, & pourquoi, 128
 Se change en N., 440
RACINES des Langues, leur origine, 81
RAPPORTS, objets de nos idées, 50
 Chaque être en soutient un grand nombre, 44
 Lient les objets de la Nature, 178
 Définis, 179
 Analyse des Tableaux qui peignent des rapports, *ib.*
 Rapports des objets désignés par les prépositions, 178

Rapports d'objets à objets, désignés par des prépositions, 311	Différence de la construction, 458
— Des qualifiés aux objets désignés par des Adverbes, 311	De la Syntaxe proprement dite, 458
R, Préposition initiale, 312	Se divise en concordance, 312
RÉCIPROQUES, (Verbes), 444	Et en dépendance, 312
Comment se conjuguent, 444	Différences entre les rapports & son ordre, 312, 313
RAREMENT, (Verbes), 444	STRENGTH; Prépositions qui indiquent ce rapport, 313
Comment se conjuguent, 444	Subj. Pronom Terminatif de la troisième personne réciproque, 317
RÉGIME, ce qu'on entendoit par-là, 419	SUBJETS, pourquoi du genre masculin, 71
RELATIF, (le), n'est ni Pronom, ni Article, 341	SUMMARI, masculin en Grec & en Anglois, 71
Son usage, 341	SUB, Préposition initiale, 312
Est une conjonction plutôt qu'un Pronom, 312, 340	SUBS, Préposition; sa valeur, 308
Indéclinable & sans Genre dans l'Origine, 312	Son Origine, 308
Mét Elliptique chez nous, 312, 313	SYMPLECTIC, ont beaucoup écrit sur la Nature, & les Règles du Langage, 308
L'étoit déjà chez les Grecs, 312	SUPPOSETIV, en quoi consiste ce mode, 417
Et chez les Latins, 340	Son Etymologie, 417
Si l'on sousentend après lui, le même nom que devant, 341	Toujours précédé d'une Conjonction, 417
Superlatif, 341	Ses noms, 417
Relatifs, Terns qui le sont, 340	Remarques à leur sujet, 416
RÉS, Préposition Française hors d'usage, 129	SUIVANT, Préposition; sa valeur, 307
RÉTROGRADE, son objet, 12	SUBJ, une des parties constitutives d'une Phrase, 482
En quoi diffère de la Grammaire, 12	Comment désigné, 482
RÈGLE, Préposition Française hors d'usage, 129	Sa définition, 48, 174
	Sujet d'une Phrase, ses influences sur le Discours, 61
S	Règles de la construction en François, 490
S, ajoutée au présent du Verbe être, 188	
Au futur du même verbe, 188	SUPERLATIF, sa définition & ses espèces, 343
Du futur Grec doit avoir pris la place du R, 311	Comment désigné en Latin, en François & en Italien, 344
Remplace l'aspiration, 188	S'il y en a un ampliatif, 343
SANS, Préposition; sa valeur, 304	SUPRA, François, selon M. Duclos, 307
SAYR, Préposition; sa valeur, 306	Fc M. Beauzée, 308
SA, Pronom réciproque, 316	Si on peut en admettre, 311
SECON, Préposition; sa valeur, 307	Latin, erreur où l'on a été à leur sujet, 481
SEPARATIONS, leur langage est celui des interjections, 313	Sont les cas du Participe en grec, 481
En quoi diffère de celui des idées, 314	SUPPOSITIV, en quoi consiste ce mode, 417
SEQUENS, Verbe Passif & son Origine, 409	RACINE centasé & descendu sur un Suppositif, 410
SAXIS, Origine de ce nom, 70	SUB, Préposition initiale, 312
Comment leur différence fut prouvée par la parole & dans le même mot, 71	Son Origine, 308
Allégoriques, 71, 367	Sa valeur, 307
SE, Conjonction par Ellipse, 344	T
A une valeur suppositive, 344	TABLEAU, des Articles, 106
Son Origine, 347	Des Pronoms François, 101
SEMPER, Préposition; en quoi consiste, 341	Des Pronoms Adifs, 114
SYNTAXE, sa division en deux branches, 418	Des

Des Pronoms Passifs, 151	nière opposée à leur Origine, 143
Des Parties du Discours, 48	Ne sont pas les mêmes par-tout, 147
Des Temps, suivant l'Abbé GIRARD, 150	Causés de ces différences, 148
—— Suivant M. HARRIS, 151	Leur système, suivant l'Abbé GIRARD, 150
—— Suivant M. BEAUGÉ, 156	Suivant M. HARRIS, 151
—— Le même, d'une autre façon, 160	Suivant M. BEAUGÉ, 155
Général des Temps, 168	Trois passés, 158
Qui résulte des rapports des objets, désignés par les Prépositions, 179	Trois Présens, 161
Des Prépositions Initiales Françaises, 171	Trois Futurs, 159
Des Interjections, 155	Avantages de ce système, 161, 169
Des Cas des Pronoms en François, 401-404	Second Présent antérieur, 161
Des Temps du Suppositif, 419	Second Passé antérieur, 161
Des Temps de l'Impératif, 411, 414	Indéfini & Défini, 161
Des Temps du Subjonctif, 415	Présent indéfini, 164
Des Temps de l'Infinitif, 434	Prétérit indéfini, 161
Des Participes, 199	Futur indéfini, 165
Tableaux résultans de la peinture des idées, divisés en trois classes, 48, 74	Cinq Temps prochains, 166
Te, Pronom Passif, 111	Quatre Prétérits Comparatifs, 161
Cas Passif, & Cas Terminatif, 380	Tableau général, 168
Temps, pourquoi ce mot est du genre masculin, 74	Simplicité de ce Système, 169
Temps des Verbes, en général, 139	Ligne du Temps, 171, 171
L'Impératif est le premier, 140	Noms qu'on pourroit donner à chacun, 173
La connaissance de ses diverses Parties, contribue à la perfection de l'homme, 139	TERME, une des Parties Constitutives d'une Phrase, 481
Leur nécessité, 140	Comment désigné, 481
Chacun est accompagné de deux temps de la même espèce, un qui le suit, & un qui le précède, 158, 160	Règles de sa construction en François, 491
Indéfini & absolu, 159	TERMINAISON de l'Infinitif en <i>er</i> , commune à la plupart des Langues, 440
Si l'on doit refuser ce titre à un temps, parce qu'il forme une Phrase, 173	De l'Infinitif en <i>ere</i> & <i>ere</i> , née de la Terminaison en <i>er</i> , 161
Prépositions qui indiquent ce rapport, 191	Angloise en <i>ing</i> , d'où elle est née, 161
Se réduisent à trois, dont les autres ne sont que des nuances, 148	TERMINAISON Adjectivale, 141
Passif, plus abondans, & pourquoi, 149	Peu variées en François, 161
Leur distinction si simple qu'on est toujours embarrassé pour en rendre raison, 150	Leur Origine, 161
Éléments d'après lesquels est calculée la division qu'en a fait M. BEAUGÉ, 156	En <i>er</i> , <i>ur</i> , homme, 158
Composés, ne sont pas un défaut, 147	En <i>ere</i> , femme, 161
Pourquoi ce nom donné aux portions d'un Verbe, 143	Autres, 157
Temps des Verbes arrangés d'une ma-	En <i>e</i> & en <i>a</i> , & leur Origine, 159
	TERMINAISON Adverbiale en <i>ment</i> , son Origine, 155
	TERMINAISON des Participes, leur Origine, 197
	TERMINAISON en <i>au</i> & en <i>on</i> , leur Origine, 384
	En <i>ere</i> , 91
	Pour les deux Sexes; avantages qui en résultent dans le Discours, 77
	Plurielle des François, son Origine, 171
	TERMINATIF, (Car), 380, 406
	TERME, pourquoi du Genre féminin, 73

Pourquoi appellée Mere,	ib.	Tirent toute leur force du Participe ;	
Tou, Pronom Terminatif,	156	Origine du seul Verbe qui existe,	183
Cas Interjectif,	191	Langues où il existe,	ib.
Et Passif,	180	Familles qui en descendent,	181
Tou, mot Elliptique;	111. 168	Comment s'associe avec les Pronoms,	184
TOUCHANT, Préposition; sa valeur,	196	Défini,	174
TOUJOURS, Elliptic,	111	Pourquoi conjuguable,	164
Tout, mot Elliptique,	114	Mot qu'il a sous sa dépendance,	171
Tient lieu d'une Phrase;	113	Règles de sa construction,	191
TRANS, Préposition Initiale,	111	Verbes, différencés qu'ils offrent,	111
Te, Pronom,	151	Sont le plus noble effort du Langage,	112
Et Actif,	154	Quels effets ils produisent,	ib.
Ses fonctions dans les Tableaux Passifs,	117	Leur Origine,	114. 115
Histoire de ce Pronom,	161	Actifs, différens du Verbe être, &	
Son Origine,	166	nés de l'Elliptic du Participe,	111
S'il est Nominatif,	190	Avantage de réunir le Participe & le	
Cas Actif,	191	Verbe,	113
		Tirent toute leur force du Participe ;	191
		Tout Verbe Actif est Elliptique ;	
		Et vient d'un nom,	ib.
		Erreurs à cet égard,	117
		Comment le Verbe se sépare de son	
		nom radical,	111
		Verbes Elliptiques Actifs, comment	
		se forment chez les Hébreux, les	
		Grecs & les Latins,	114
		Passifs, comment se forment dans les	
		mêmes Langues,	115
		Sentimens de quelques Savant confor-	
		mes à ces Principes,	116
		Verbes Latins, pris mal-à propos pour	
		Dénonens,	118
		VÉRITÉ (11), sa connoissance tient souvent	
		à de petites choses qu'on néglige,	117
		Verus, Préposition; sa valeur,	191. 190
		Vocative, sa définition,	191
		Vû, Préposition; sa valeur,	191

CORRECTIONS.

PAG. 3. lig. 7. qu'il, *lif.* qui.

11.—31. seront, *lif.* serons.

49.— 5. dirons, *lif.* difons.

98. *derrière*, au lieu de & mortaux, *lif.* qui ne s'appliqueroient qu'à des objets spirituels ou mortaux.

107.— 4. commençant par le bas, de neuf, *lif.* neuf.

125.— 5. s'agit, *pendant* s'agit:

160.— 20. on à, *lif.* ou à.

176.— 20. l'usage fut, *lif.* l'usage du verbe fut.

195.— 19. pouvoit, *lif.* pourvoit.

259.— 9. en effet, *lif.* de même.

284.— 12. &, *lif.* &c.

285.— 7. en comm. par le bas, *Métri*, *lif.* *Métré*.

299.— 5. en comm. par le bas, *Fra*, *lif.* *Tré*.

341. *new*. Tom. p. *lif.* Tom. I. p.

379.— 4. effaçez & le Basque.


409. *avant dernière ligne*, en place de ce qui est effacé, substituez en *résumé*.

415 *derrière mot*. *Moufais*, *lif.* *Moufas*.

544.— 13. conjugale? *pendant* conjugale.

545.— 1. exclamation. il faut, *pendant* exclamation, il faut.

551.— 28. Savant, *lif.* savent.


S E C O N D E L I S T E
D E M M. L E S S O U S C R I P T E U R S ,
P A R O R D R E A L P H A B É T I Q U E ,

*Pour servir de suite à celle qui a été imprimée avec le GÉNIE
ALLÉGORIQUE.*

A

- M. d'ALEMBERT, de l'Académie Française & de plusieurs autres.
M. ALLARD, Curé de la Paroisse de Notre-Dame, à Versailles.
Dom AMÉ, Prieur de l'Abbaye de Saint Nicaise, à Rheims.
M. ANDRÉ, Négociant, à Nîmes.
M. l'Abbé ARNAUD, des Académies Française & des Inscriptions & Belles-Lettres.
M. ASSELIN, Lieutenant Général du Bailliage, à Chartres.
M. ASTRUC.

B

- M. Jules BARAGNON, Avocat, à Nîmes.
M. BARENNE, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. l'Abbé BARRÉ, Lieutenant Général de Police, à Saumur.
M. BARRÉ, Directeur des Domaines de Monseigneur-le Duc d'Orléans, à Chartres,
M. le Comte de BRAUHARNOIS, Chef d'Escadre.
M. de BEAULIEU.
M. le Marquis de BELLESTAT de GARDOUCH, à Toulouse.
Le R. P. PRIEUR des BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de la Graffe, près Cahors.
Dom BRISSAC, Religieux Bénédictin de la Dausade.

- Le R. P. P*AT*EUR des B*EN*ÉDICTINS de Saint Pierre en Vallée , à Chartres.
- Le R. P. P*AT*EUR des Bénédictins de Jofaphat , près la Ville , à Chartres.
- BIBLIOTHÈQUE des RR. PP. les B*EN*ÉDICTINS de Sainte Croix , à Bordeaux.
- Des RR. PP. les Bénédictins de Toulouse.
- Des RR. PP. B*EN*ÉDICTINS de Marmoutier.
- Des RR. PP. de l'Ordre des Freres Prêcheurs, rue S. Dominique à Paris.
- Des RR. PP. de l'Oratoire , rue Saint Honoré à Paris.
- M. le Comte Charles de B*ENT*INE , à la Haye.
- M. de B*ENT*INE , Seigneur de Roon , à la Haye.
- M. B*ERT*IN , Ministre & Secrétaire d'État , à Versailles.
- M. B*LAN*C , Négociant , à Nimes
- M. B*LAN*CHOT , Trésorier des Troupes , à Husingue.
- M. B*LAN*QUET , Chanoine de l'Eglise Cathédrale & Vicaire Général du Diocèse , à Chartres.
- M. de B*LY*SWYK , Conseiller Pensionnaire , à la Haye.
- M. B*O*ISSON , Chanoine du Chapitre de la Cathédrale de Saint André , à Bordeaux.
- M. Desprez de B*O*ISSY.
- M. de B*ONG*ARS , Ancien Intendant de Saint Domingue & Président du Parlement de Metz.
- M. Nicolas Delmas de B*ON*-R*EP*OS , Président de la Cour des Aides , à Bordeaux.
- M. B*ON*HAFoux , Négociant à Bordeaux.
- M. Charles B*ON*NET , de plusieurs Académies , à Genève.
- M. de B*ON*S , Professeur en Théologie , à Lausanne.
- M. de B*OU*NES , Ministre & Secrétaire d'Etat , à Versailles.
- M. de B*ORD*ENAVE , Seigneur de Salles & autres lieux , ancien Conseiller au Parlement de Navarre , à Pau.
- M. B*OR*DEU , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine.
- MM. B*OU*CHERIS , Freres , Négocians , à Bordeaux.
- M. B*OU*QUET , Avocat en Parlement , à Bordeaux.
- Mgr. de B*EAU*TEVILLE , Evêque d'Alais .
- M. B*EA*UVE , Chanoine & Grand-Pénitencier , à Chartres.

- M. de BRÉQUIGNI, des Académies Française & des Inscriptions & Belles-Lettres.
 Mgr. de BRIENNE, Archevêque de Toulouse.
 M. BROCHARD DU FRESNE, Avocat du Roi au Bailliage Prédial, à Chartres.
 M. Jean Baptiste BRUN, Négociant, à Lyon.
 M. BURDIN, de l'Académie de Lyon, à Tours.

C

- M. CAILLEAU, Libraire.
 M. CAMPAN, Maître de la Garderobe de Madame Adélaïde, à Versailles.
 M. CANCY, Négociant, à Bordeaux.
 M. CARDONNE, premier Commis au Contrôle de Madame la Comtesse de Provence, à Versailles.
 M. de la CARIÈRE, ancien Capitaine de Dragons, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, à Chartres.
 M. l'Abbé CARRERE, Grand-Archidiacre d'Agde, Vicaire Général d'Auch, Conseiller de Grand-Chambre au Parlement de Toulouse.
 M. CHALOPIN, Libraire, à Caën, pour six Exemplaires.
 M. CHAMPION, Avocat, à Chartres.
 M. de CHAMSERU, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine.
 M. de CHANCOUR.
 M. CHANTEPIE de BOUVIES, à Caën.
 M. CHARDON, Contrôleur Ambulant du Domaine du Roi, à Chartres.
 MM. CHARMET, Freres, Libraires, à Besançon.
 M. CHEDÉ, Prêtre & Maître de l'Hôtel-Dieu, à Chartres.
 M. CHERD'HÔTEL, de l'Acad. Roy. des Sc. de Rouen, à Ponteau-de-mer.
 M. CHENEAU, à l'Académie, à Bordeaux.
 Sir. JOHN CHICHESTER, Baronet, à Londres.
 M. CHIMBON, à Bordeaux.
 M. CHICQISNEAU, à Tours.
 M. CHIRON, à Genève.
 M. CLAPARIDE, Pasteur & Professeur en Théologie & Recteur de l'Académie, à Genève.

- M. l'Abbé COCHET de MAGNY , à Dijon.
 M. de COSSIGNY , Maréchal de Camp.
 M. COUBRÉ , Conseiller au Bailliage-Préfidial , à Chartres.
 S. A. M. le Prince Adam CEAATOBINSKY , Général de Podolie , &c.

D

- M. Paul DALGUET , à Saint Hippolyte en Cevennes.
 M. DARCHAMBAULT , Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Saint Laurent , à Chartres.
 M. DARCHÉ de LASSALLE , à Bordeaux.
 M. DARDALHON , Architecte . à Nimes.
 M. DAUGHY , Aide-Major aux Gardes Françaises , à Versailles.
 M. DEBOSQUE , Chanoine , à Beziert.
 M. DECOSNE , Chanoine de la Cathédrale , à Chartres.
 M. DELLEAU , Professeur au Collège Royal de Guyenne , à Bordeaux.
 M. DEMBEAUX , Libraire , à Toulouse , pour deux Exemplaires.
 M. DESIZE , Pere , Avocat en Parlement , à Bordeaux.
 M. DESHAYES , Conseiller au Bailliage-Préfidial , à Chartres.
 M. DESPRÉS de FOURCY.
 M. DISTANDAU , Seigneur des Leix , Valet-de-Chambre de Sa Majesté Catholique.
 M. Pierre DIERN , aîné , Négociant , à Bordeaux.
 M. J. C. DIETERICH , Libraire , à Gotingue.
 M. DOIG , à Stirling en Ecosse.
 Révérend Docteur DOMVILLE , à Londres.
 M. DOUAT , Avocat Général de la Cour des Aides , à Bordeaux.
 M. DUCHENAY , Lieutenant des Maréchaux de France , à Chartres.
 Mad. veuve DUCHESNE , Imprimeur-Libraire.
 M. DUFOUR , Receveur des Tailles de Verneuil , à Chartres.
 M. DUFOUR , Libraire , à Maestricht , pour quatre nouveaux Exemplaires.
 M. DURAND , Chevalier , Seigneur de Piseux , &c. à Chartres.
 M. DURAND , Curé de Crucé , Diocèse de Chartres.
 M. DUTASTA , Négociant , à Bordeaux.

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

1

M. DUTERTRE, Notaire.

M. Paillard DUTERTRE, Avocat, à Chartres.

M. DUYAU, Trésorier de France, à Tours.

M. DUVERGIER, ancien Notaire, Officier au Grenier à Sel, à Chartres.

E.

M. EDME, Libraire.

M. J. G. ESSLINGER, Libraire à Francfort sur le Mein.

M. ÉWARRE, à Bordeaux.

M. d'EXFILLY, Libraire.

M. EYMAR, Négociant, à Marseille.

F.

Le R. P. FABRICY, de l'Ordre des FF. Prêcheurs & de l'Académie des Arcades, à Rome.

M. FAGEL, Greffier de Leurs Hautes-Puissances, à la Haye.

M. FAURIE, Négociant, à Bordeaux.

M. FAUVET du HARB, Libraire, à Bayonne, pour quatre Exemplaires.

M. le Marquis de FLAMENVILLE.

M. FLORENTIN, Huissier-Commissaire-Priseur.

M. FLORET, Négociant, à Bordeaux.

M. FOREAU, Avocat, Lieutenant de Maire de la Ville, à Chartres.

M. de FORNIER, Avocat à Ginestar, près Narbonne.

M. FREN AIS, Intendant de M. le Marquis de Nessel.

G.

M. GACHON, à Nîmes.

M. GALAFRÉS, Avocat, à Nîmes.

M. le Prince Demetrius de GALLITZIN, à la Haye.

M. GARAT DON COSSEPH, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

Madame de GATEBOIS.

M. GAY, Négociant, à Sainte-Foi.

M. GELIOT, Pensionnaire du Roi.

- Le R. P. GILLES, Minime, à Chartres.
 M. GILLET, Inspecteur du Château de Versailles.
 M. GLACON, Libraire, à Laigle, *pour six Exemplaires.*
 M. GRANDET de la VILLETTE, Subdélégué de l'Intendance d'Orléans,
 à Chartres.
 M. GRANGEHEUYE, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
 M. l'Abbé de GUIDY.
 M. l'Abbé GUENET.
 M. le Comte de GUISENS, Ambassadeur de S. M. T. C. à la Cour d'An-
 letterre.
 M. GUILLORIT, à Bordeaux.
 M. GUINARDIE, Maître Ecrivain Juré, à Bordeaux.

H.

- M. le Marquis de HAUTEFEUILLE, Colonel du Régiment de Normandie,
 Infanterie.
 M. le Docteur Georges HAY, à Londres.
 WELSH HELYAR, Esquite, à Londres.

I.

- Mademoiselle d'IFS, à Ifs en Normandie.
 M. JOURNU, Fils, Négociant, à Bordeaux.
 Mgr. de JUIGNÉ de NEUCHELLES, Evêque de Châlons sur Marne.
 M. le Marquis de JUIGNÉ, Maréchal des Camps & Armées du Roi.
 M. de JUIN de Carenac, près Narbonne.
 M. JULIENNE de BELAIR.

K.

- M. Guillaume KOPS, à Harlem, *pour deux Exemplaires.*
 M. G. T. KORN, Libraire Privilegié du Roi, à Breslau.
 M. de KOSIWSKO, Gentilhomme Polonois.

L

- M. L'ARMAT, Banquier à Slekborn, près Bâle.
- M. LAFOND de LADEBAT, fils, Négociant, à Bordeaux.
- M. LACOUTE, Sous-Fermier des Postes.
- M. LAGRANGE, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
- M. LAMAIGNER, Greffier du Sénéchal de Guyenne, à Bordeaux.
- M. LAMARQUE, à la Rochelle.
- M. le Président de LAMOIGNON.
- M. de LAMONTAIGNE, fils, Conseiller au Parlement, à Bordeaux.
- M. LAROQUE, Curé de Targou, près Bordeaux.
- M. de LAVIE, fils, à Bordeaux.
- M. LEBOUCC, Chanoine de la Collégiale de Saint André & Professeur de Rhétorique au Collège Royal, à Chartres.
- M. LEClerc de SEP-CHEINE, Secrétaire du Cabinet du Roi.
- M. LECURIEU, Lieutenant Criminel du Bailliage-Préfidial, à Chartres.
- M. LIGRAND, Prêtre & Clerc de l'Oeuvre de l'Eglise Cathédrale, à Chartres.
- M. LEMAIRE de CROU, premier Avocat du Roi au Bailliage-Préfidial, à Chartres.
- M. LEMARICHAL, Commis des Finances.
- M. LEMIER, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, à Chartres.
- M. l'Abbé LEMONNIER.
- Mad. veuve J. LEROUX, Libraire, à Dunkerque.
- M. Jean LESPINASSE, fils, Négociant, à Bergerac.
- M. LETELLIER, Avocat, à Chartres.
- M. LÉVÉ, Conseiller en l'Élection, à Chartres.
- M. de LEYRE, à Bordeaux.
- M. LIGON, Commis au Domaine de Monseigneur le Duc d'Orléans, à Chartres.
- M. LOMBARD, à Uzer.
- M. LORT, Chanoine de la Cathédrale de Meaux.
- Révérend M. LORT, à Londres.
- M. de LUYNT, premier Valet de Chambre de Monseigneur le Comte d'Artois, à Versailles.

M. le Chevalier de LUXEMBOURG, Capitaine des Gardes.

M.

M. MAHON, Docteur en Médecine, à Chartres.

M. le Président de MALISHERBES.

M. MANOURY, fils, Libraire, à Caën.

M. de MAZIN, Commandeur de Malthe.

MM. MASI & Compagnie, Libraires, à Livourne.

M. Paul MARAZEL, à Bréau en Cevennes.

M. MAUPOINT, Professeur au Collège Royal de Chartres.

M. Jean Antoine LE BLANC de MAUVESIN, ancien Conseiller en Grand-Chambre du Parlement de Bordeaux.

M. Louis MATOYER, Négociant, à Nîmes.

M. MELOT, Employé dans les affaires Étrangères.

M. MEHARD, Receveur des Dîcimes du Diocèse de Chartres.

M. MERLIN, Libraire.

Madame du MESNIL BACLAY, à Caën.

M. Regnier de MIROMENIL, Bailli de Versailles.

M. de MONCHANIN.

M. MONORY, Libraire.

M. de MONTAIGU, Chanoine de l'Église Cathédrale de Chartres.

Ngr. de MONTALET, Archevêque de Lion.

M. MONTET, à Beaulieu en Cevennes.

M. le Marquis de MONTILLET, Brigadier des Armées du Roi, Cavalerie.

M. MOULON de la Chefuaye, Lieutenant des Maréchaux de France, à Tours.

M. MOULTOU, à Genève.

M. MOUTARD, Libraire.

Madame du MOUTIER du Varre, à Saint Quentin.

M. Jacques MULLER, Négociant, à Bâle.

N.

M. NAPLITON, Docteur de l'Université d'Oxford, à Londres.

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS. 9

M. de NEUILLY, Écuyer, Commandant de la petite Écurie du Roi, à Versailles.

M. NICOLE, Ecuyer, Lieutenant Général Honoraire du Bailliage-Préfidial, à Chartres.

Mgr. de NOÛ, Evêque de Lescar en Béarn.

O.

M. O-GORMANNE, d'Irlande.

M. OLDFOP, chargé des affaires de Russie, à Amsterdam.

M. l'Abbé OLIVIER, Vicaire au Gros-Caillois.

M. le Marquis d'ORBESSAN, en Guyenne.

P.

M. PANCOUCKE, Libraire.

M. PAROCEL, Aide-Major des Gardes du Corps, à Versailles.

M. PATAS, Négociant, à Tours.

M. PELISSIER, Pasteur, à Leyde.

M. PERIERE, Junior, à Bordeaux.

M. de la PERRIERE, Chevalier, Seigneur de Roiffé.

M. PHELLION, à Tours.

M. PHELLY, Curé de Merignac dans les Graves Bordeloises.

M. PHILIPPE, Maître en Chirurgie, à Chartres.

M. PINEAU, Avocat.

Le R. P. Louis de POIX, de l'Ordre des Capucins.

M. POLIER, Seigneur de BOTENS, Doyen des Pasteurs, à Lausanne.

M. POLYBREL, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M. de POUCEAN.

M. de PRESSIGNY, Fermier Général.

M. PNYNOT, Chevalier de GIRONDIN, à Caën.

Q.

M. QUILLAU, Libraire.

R.

M. RABODON, Curé des Chateleés, Diocèse de Chartres.

- M. le Maréchal Duc de RICHELIEU.
 M. RIEUSSET, à Ganges.
 MM. RIGAUD, PONS & Compagnie, Libraires, à Montpellier, pour quatre Exemplaires.
 M. RIVET, Secrétaire du Roi.
 M. RIVET, Bourgeois, à Nîmes.
 M. RIVIERS, Avocat.
 M. ROBERT de HESSELN, à Versailles.
 M. ROBILLARD, Procureur du Roi de l'Élection, à Chartres.
 M. ROBITALLIS, Médecin du Roi, à Hunlogue.
 M. le Prince Camille de ROHAN, Chevalier de Malthe, Brigadier des Armées du Roi.
 M. ROMIGOUX, Professeur au Collège Royal de Guyenne, à Bordeaux.
 M. ROMIER de PRETOUVILLE, Avocat, à Chartres.
 M. de la ROQUETTE, à Breau en Cevennes.
 M. ROSSET, Libraire, à Lyon, pour deux nouveaux Exemplaires.
 M. l'Abbé ROUBAUD.
 M. ROWLLIER, à Moulchard près Brou.
 M. ROUSSILLON, à Bordeaux.
 M. de la RUE, Doyen de l'Église Cathédrale de Chartres.

S.

- M. de SARRAN, Chanoine de l'Église Cathédrale, Aumônier du Roi, Vicaire Général du Diocèse de Chartres, Abbé Commendataire de Jolaphar, nommé à l'Évêché de Nancy, à Chartres.
 MM. SAILLANT & NYON, Libraires, pour cinq Exemplaires.
 M. de SAINT-ANDRÉ, Ingénieur en Chef de la Province de Guyenne, à Bordeaux.
 M. de SAINTE-PALAYE, des Académies Française & des Inscriptions & Belles Lettres.
 M. de SAINT-PERN, Aumônier de la Reine, Archidiacre de Vendôme, Vicaire Général du Diocèse de Chartres.
 M. de SAINT-ROCH, Négociant, à Bordeaux.
 M. le Marquis de SAINT-SIMON, à Utrecht.

- M. de SALIGNY.
 M. SALLES, Bourgeois, à Nîmes.
 M. le Docteur SAUNDERS, à Londres.
 M. SAUSSAYE, Receveur de Capitation de la Ville de Paris.
 M. de SEYMAHDY, Seigneur de Saint-Gervais, à Bedarieux.
 M. SEYMONIN, premier Commis au Dépôt des affaires Étrangères, à Versailles.
 M. SOCHON de BROSSERON, Président du Bailliage-Préfidial, à Chartres.
 M. l'Abbé SOLDINI, Confesseur de M. le Dauphin, à Versailles.
 M. SORBIER de JAURE, Seigneur de Lespinaissat, à Bergerac.
 M. SOULIER, à Sauve en Cevennes.
 M. Magnus SWIDERUS, Libraire, à Upsal.
 M. le Comte SZYMANOWSKY, en Pologne.

T.

- M. TAVAN, Pasteur, à Lausanne.
 M. THIBAUT, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
 M. de THORIGNÉ, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, à Chartres.
 M. THOUVENOT des SABLONNIÈRES.
 M. le Prince de TINGRY, Capitaine des Gardes.
 M. TRIBALLET, Receveur des Tailles, à Chartres.
 M. de TRUDAINE, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, &c.

V.

- M. VALDIC de LESSART, Maître des Requêtes.
 M. le Major Charles VALLANCEY, Secrétaire de la Société des Antiquaires d'Irlande, à Dublin.
 M. VANDER SCHILDEN, Négociant, à Bordeaux.
 M. l'Abbé de VAUCELLES, Grand-Vicaire du Diocèse de Noyon, Bibliothécaire de Monseigneur le Comte d'Artois, à Versailles.
 M. de VIGORE, à Genève.
 M. VENDRIER, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
 M. VERDIER, Docteur en Médecine & M. FORTIER, Chefs de Pension.

21 *S E C O N D E L I S T E , &c.*

M. de VERTHAMONDE SAINT-FORT, à Bordeaux.

M. VINCENT, Banquier.

M. le Marquis de VOYER D'ARGENSON, Lieutenant Général des Armées du Roi.

W

M. le Comte de WALLEN.

M. WEITBRECHT, Libraire de l'Académie Impériale à Saint Pétersbourg;

Z.

M. ZATTA, Libraire, à Venise.

C O R R E C T I O N S

Pour la première Liste de MM. les Souscripteurs.

P. c. xvj, M. le Marquis de MANDRAGON, &c. *liset* M. le Marquis de MORDRAGON; Premier Maître d'Hôtel ordinaire du Roi.

P. cxvj, M. le Comte de MONTORSON-CHARBILLANT; *liset* M. le Comte de MORTON-CHARBILLANT, Capitaine des Gardes de Monseigneur le Comte de Provence.

P. cxj, M. TRUCANOT; ajoutez, de l'Académie d'Angers, Professeur de Mathématiques des Pages de la Chambre du Roi, de Madame la Dauphine & de Madame la Comtesse de Provence.

我 ²⁴ 們 ^{2r} 同 ²⁶ 更 ²⁷ 過 ²⁸ 第 ²⁹ 十 ³⁰ 分 ³⁰ 得 ³⁰ 緊 ³⁰	古 ¹⁹ 犬 ²⁰ 犬 ²¹ 母 ²¹ 主 ²² 人 ²² 主 ²³ 母 ²³ 人 ²³ 們 ²³	些 ¹³ 米 ¹⁴ 略 ^{1r} 略 ^{1r} 定 ¹⁶ 欲 ¹⁷ 男 ¹⁷ 人 ¹⁸ 女 ¹⁸ 人 ¹⁸	煮 ⁸ 日 ⁹ 夕 ¹⁰ 富 ¹¹ 貴 ¹² 人 ¹² 可 ¹² 愛 ¹² 之 ¹² 母 ¹²	生 ¹ 好 ² 好 ² 人 ³ 前 ⁴ 王 ^r 匠 ⁶ 人 ⁶ 的 ⁷ 者 ⁷
--	--	--	--	--

<p>時^ㄅ 間^ㄅ 上^ㄅ 下^ㄅ 而^ㄅ 或^ㄅ 田^ㄅ 母^ㄅ 京^ㄅ 蘇^ㄅ</p>	<p>願^ㄅ 巴^ㄅ 不^ㄅ 得^ㄅ 是^ㄅ 被^ㄅ 爲^ㄅ 非^ㄅ 昨^ㄅ 古^ㄅ</p>	<p>之^ㄅ 惡^ㄅ 了^ㄅ 了^ㄅ 我^ㄅ 愛^ㄅ 了^ㄅ 今^ㄅ 將^ㄅ 將^ㄅ</p>	<p>你^ㄅ 他^ㄅ 是^ㄅ 夫^ㄅ 身^ㄅ 我^ㄅ 之^ㄅ 德^ㄅ 其^ㄅ 子^ㄅ</p>
---	---	---	---